4211 37/C

J xxv Paz

TRAITÉ
DES
ACCOUCHEMENS.

1811.

TRAITÉ
DES ACCOUCHEMENS,

CONTENANT

DES OBSERVATIONS IMPORTANTES

SUR LA PRATIQUE DE CET ART;

DEUX PETITS TRAITÉS,

L'un, sur quelques maladies de Matrice; & l'autre, sur les maladies des Enfans du premier âge;

QUATRE MEMOIRES,

Dont le premier a pour objet les pertes de sang dans les Femmes grosses, & les trois autres sur les dépôts laiteux,

Par M. PUZOS, Chirurgien de Paris, & de l'Académie Royale de Chirurgie.

Corrigé & publié par M. MORISOT DESLANDES, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

Précédé d'une Dissertation de l'Editeur, sur un point intéressant, relatif aux Accouchemens, & suivi de la traduction d'une Dissertation latine de M. CRANTZ, Médecin Allemand, sur la rupture de Matrice.

A PARIS,

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue Saint Jean de Beauvais, vis-à-vis le College.
P. AL. LE PRIEUR, Impr. du Roi, rue S. Jacques, à l'Olivier.

M. DCC. LIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

capable dans les Arts les plus difficiles, & ce qu'opére en effet tous les jours un homme, qui avec des talens naturels s'eſt appliqué fortement à l'étude des principes de l'Art auquel ſon goût l'a porté, & qui ſentant accroître continuellement, dans l'exercice de cet Art, le déſir qu'il a d'arriver à la perfection, trouve en tout des occaſions d'augmenter ſes lumieres ou de les fortifier, dans ſes lectures, dans ſes entretiens avec les perſonnes de la même profeſſion, dans les bons & les mauvais ſuccès des autres & dans les ſiens propres. Il faut cependant convenir que, ſans être Médecins, il y a bien des gens qui, ſelon la remarque d'*Hippocrate* (*a*), en portent le nom, ou qui en font les fonctions; comme l'on voit tous les jours des Chirurgiens qui ne connoiſſent pas même les points les plus eſſentiels de la Chirurgie. Ce ſont ces hommes médiocres dans les deux Profeſſions, qui, pour le dire en paſſant, donnent quelquefois auprès des malades, ces ſcénes indécentes, où l'on voit de petits hommes diſputer à qui ſera le plus petit. Que tout ſe paſſe bien autrement entre ceux qui n'ont négligé aucuns des moyens qu'ils ont cru propres à les conduire à la perfection de leur Art! Plus ils ſont éclairés & habiles, plus ils ſentent que, dans bien des cas, la dépendance du Médecin & du Chirurgien, par rapport aux ſecours & même aux lumiéres, doit être réciproque. Le Médecin en effet regarde comme un très-grand avantage, de rencontrer dans le Chirurgien un homme intelligent, dont les yeux ſont accoutumés à bien voir, & les doigts à bien ſentir: il compte ſur la fidélité du rapport qu'il lui fait de l'état d'un mal qui demande une grande Opération, mais dans laquelle, pour des circonſtances particuliéres, il faudra que l'Opérateur s'affranchiſſe des régles ordinaires, & prenne une route nouvelle. De ſon côté le Chirurgien eſt très-ſatisfait d'avoir un témoin éclairé de la nature des obſtacles qu'il doit vaincre, & des moyens qu'il emploie pour en venir à bout: bien convaincu que dans toutes les maladies Chirurgicales un peu graves, ſans un bon régime & des remédes convenables, les Opérations les mieux faites & les panſements les plus méthodiques ſont inſufiſants, il n'eſt pas moins charmé de voir ſes efforts ſecondés par le régime & les remédes que preſcrit un Médecin, dont les lumiéres & l'expérience lui ſont connues: il ne s'offenſe pas même de ce que les avantages d'une méthode ſur une autre, ou les inconvéniens d'un inſtrument qu'il croyoit bon, ſe ſont montrés à l'eſprit du Médecin, ni de ce qu'il lui fait connoître la ſource de certains accidents, auxquels on tenteroit envain de remédier ſans cette connoiſſance, ou qui peuvent dépendre d'une cauſe plus puiſſante que tous les efforts de l'Art.

La médiocrité, ſource de diſcorde entre les Membres des deux profeſſions.

Concert admirable entre les grands Maîtres de part & d'autre.

On comprend déja par tout ce qui vient d'être dit, qu'il eſt poſſible que la matiére des Accouchements ne ſoit point étrangere au Médecin, puiſque cet Art eſt une branche de la Chirurgie. Mais ſi le Médecin ne

La matiere des Accouchemens n'eſt point étran-

(*a*) Lex. Charter. *Tom. II. pag.* 145.

gere aux Médecins, & pourquoi ?

peut exercer la Médecine avec succès, sans être au fait de la Chirurgie ; il faut convenir que de toutes les parties de cet Art aucune n'est plus digne que les Accouchements, de l'attention du Médecin. L'habileté dans le manuel des Accouchements étant séparée de la Science de la Médecine, ne met point en état le Chirurgien Accoucheur, & encore moins la Sage-Femme, de prévenir tous les accidents dont peut être menacée une femme en travail, ni de remédier à d'autres qui sont déja arrivés. Indépendamment de ces causes ordinaires & connues de tout le monde, capable de rendre le travail long & pénible, il s'en rencontre quelquefois de cachées, qui échappent aux regards de l'Artiste le plus habile : la découverte de ces causes paroît réservée à ceux qui avec beaucoup de lectures sur cette matiére, s'exercent continuellement dans la recherche des causes des maladies, & des signes qui servent à les faire connoître. Quelques Accoucheurs, pour hâter un travail que leur impatience trouve trop long, ou qui languit en effet, ont recours à des Opérations toujours douloureuses, & conséquemment dangereuses ; tandis que souvent de la patience, ou une saignée faite à propos, auroit opéré la délivrance de la Malade. M. *Levret* se plaint avec raison, que l'on ne compte pas assez sur la ressource des postures diverses que les Anciens faisoient prendre à la femme en travail, afin de corriger une mauvaise situation de l'Enfant. Le même Auteur remarque aussi fort judicieusement qu'un grand nombre des accidents qui arrivent aux Femmes après l'accouchement, n'ont d'autre source qu'un travail mal dirigé. Or comme on ne commet gueres ces fautes que dans des cas difficiles, & où il faut, pour les éviter, saisir des objets très déliés, & faire des combinaisons délicates, les Médecins qui ont dans la Pratique de leur Art contracté l'habitude de faire l'un & l'autre, me paroissent très-propres à donner de bonnes vues à l'Artiste, même le plus habile. L'Histoire de notre Art & l'expérience journaliére, démontrent complétement ce que peut un Médecin éclairé dans les cas difficiles, ceux mêmes qui semblent purement Chirurgicaux.

1°. L'Art des Accouchemens est une branche de la Chirurgie.

2°. Les cas difficiles ont besoin des lumieres du Médecin.

3*. Difficultés dans le traitement des maladies des femmes grosses.

La difficulté du traitement des maladies auxquelles sont exposées les Femmes grosses ou en couche, impose encore au Médecin une loi plus forte d'étudier à fonds tout ce qui est relatif aux Accouchements. Nous avons dit que l'homme ne tenoit presque point à la Physique générale. Mais la femme est encore plus, pour ainsi dire, une Physique à part. Dans une excellente Thèse (*a*) soutenue dans nos Ecoles, on fait voir qu'indépendamment des parties de la génération, qui différencient les deux sexes, il se rencontre bien d'autres différences entre la Physique du corps d'un homme & celle d'une femme. De ces différences doivent naître sans doute des maladies particulieres aux femmes. Mais la raison & l'expérience nous apprennent aussi que ces

(*a*) An præter genitalia sexus inter se discrepent ? Præside & Auctore M. Francisco *Thiery*. an. 1750.

qu'un : mais l'importance de la matiére que l'Auteur s'étoit propoſé de traiter, & qui n'avoit été traitée nulle part, avec une certaine étendue, m'a déterminé à refondre ce Mémoire en entier, à le diviſer en trois, & à le travailler avec plus de ſoin.

Je ne dois pas omettre que dans le Traité des Accouchemens, le Chapitre dixiéme, où il s'agit de l'Accouchement naturel, eſt tout-entier l'ouvrage de M. Gervais. Je n'avois rien trouvé ſur cette matiére dans le Manuſcrit de M. Puzos : cela me parut un vuide, dans un Traité d'Accouchemens ; & je crus devoir engager M. Gervais à le remplir.

Pendant que l'Ouvrage de M. Puzos s'imprimoit, il me tomba entre les mains une Diſſertation latine, dont le ſujet eſt des plus intéreſſans. Elle traite de la rupture de Matrice, cauſée par les mouvemens violents de l'Enfant dans des Accouchemens extrêmement laborieux. Avant M. Crantz, Docteur en Médecine, & Auteur de cette Diſſertation, nos connoiſſances, ſur ce point de Chirurgie étoient très-bornées. Pendant long-tems, on ne ſavoit qu'il s'étoit fait une crevaſſe à la Matrice, qu'après l'ouverture pratiquée au ventre de la Mere, auſſi-tôt qu'elle étoit expirée : il ſemblemême qu'on ignoroit que Celſe eût décrit les ſymptômes, qui ſurviennent après cet accident, & qui ſervent de ſignes, pour le faire reconnoître. Quelques Obſervateurs modernes les ont cependant remarqué. Mais dans toutes les Obſervations, il n'y en avoit pas une ſeule où l'Obſervateur ait prédit la rupture avant qu'elle ſoit arrivée, j'ajoute même,

pour me ſervir des termes de M. Crantz, où il l'ait reconnue après l'événement, avant l'ouverture du ventre. Notre Auteur, après avoir indiqué toutes les cauſes capables de faire crever la Matrice, a raſſemblé les ſignes auxquels on peut reconnoître cet accident, & même ceux qui donnent lieu de le craindre avant qu'il arrive. La Théorie de M. Crantz ſur tous ces points, eſt d'autant plus ſolide qu'il n'y a pas une ſeule cauſe, ni un ſeul ſigne, qui ne ſoit juſtifié par une ou pluſieurs Obſervations indiquées dans les notes. Il propoſe enſuite un moyen auſſi prompt qu'aſſuré pour prévenir la rupture de Matrice, quand on en eſt menacé. Enfin, il entreprend de tracer un plan de curation pour la playe faite à la Matrice avec déchirement, quoiqu'on l'eût tellement regardée comme mortelle par elle-même, que perſonne n'avoit même penſé à chercher dans l'Art, des moyens d'y remédier. Si la grande difficulté de ce point de Chirurgie n'a pas permis à M. Crantz d'arriver à la perfection, c'eſt aſſurément toujours beaucoup d'avoir propoſé des vûes : ceux qui s'intéreſſent aux progrès de l'Art & qui aiment l'humanité, doivent en ſçavoir bon gré à l'Auteur. Comme cette Diſſertation eſt en latin, & peu connue en ce pays, j'ai cru faire une choſe utile de la traduire & de la mettre à la fin de ce nouveau Traité des Accouchemens, afin de la mieux faire connoître. Je n'y ai pas joint la traduction des notes, parce que le texte m'a paru ſuffiſant pour les Accoucheurs & pour les Sages-femmes : les Médecins qui voudront les lire, pourront conſulter l'original.

DISSERTATION,

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

J'AI à remplir, dans cette Préface, les devoirs de l'Auteur du Traité que je préſente au Public, & les devoirs d'Éditeur. Si M. Puzos eût publié lui-même ſon Ouvrage, il n'auroit pas manqué de mettre à la tête, une Préface, afin d'en expoſer le plan, avec les motifs, qui l'ont porté à l'entreprendre : il faut que je ſupplée à ce qu'il n'a pas fait. De mon côté je dois inſtruire le Lecteur des raiſons que j'ai eu pour me charger de cette Édition ; & ne pas laiſſer ignorer ce que j'ai fait, pour mettre l'Ouvrage en état de paroître. Mais j'ai cru que mes devoirs s'étendoient plus loin, en apprenant que quelques perſonnes étoient étonnées de ce qu'un Médecin, qui n'eſt point Accoucheur de profeſſion, entreprenoit l'Édition & la réviſion d'un Traité d'Accouchemens : il m'a paru alors indiſpenſable de juſtifier mon entrepriſe, aux yeux du Public. Ainſi après avoir donné, dans cette Préface, une idée de l'Ouvrage de M. Puzos ; & après avoir rendu compte en même-tems, de mon travail ſur ſon manuſcrit, je tâcherai de démontrer, dans une Diſſertation particuliere que les Médecins, ſans être Accoucheurs, peuvent & doivent ſçavoir ce qui concerne les Accouchemens.

M. Puzos n'eut pas pratiqué long-tems les Accouchemens, ſans reconnoître l'inſuffiſance de ce qu'il avoit appris de ſes Maîtres ſur cette importante matiére. Il forma donc dès-lors, le projet de contribuer par ſes travaux à la perfection de cette partie de la Chirurgie, à laquelle ſon goût l'avoit fixé. Né avec le talent qui rend un Artiſte capable de bien obſerver, il avoit encore pour ſa profeſſion, un zéle plus étendu, qu'il ne l'eſt quand il fait ſimplement déſirer de la bien faire : L'amour de l'humanité, ſans-doute, lui faiſoit ſouhaiter que ſes Contemporains, & ceux qui devoient le ſuivre, puſſent pratiquer les Accouchemens avec le même ſuccès que lui. La ſcience de la Médecine, en général, & de chacune de ſes parties en particulier, conſiſte dans un aſſemblage de dogmes, liés, par le raiſonnement à des faits, qui leur ſervent de baſe : c'eſt-à dire, qu'un grand nombre de faits obſervés par des hommes, qui avoient à la fois, le talent de bien voir & celui de raiſonner ſur ce qu'ils voyoient, ont été l'origine de la Médecine, comme de toutes les ſciences de pratique. On conçoit, que pour perfectionner notre Art, il a fallu avoir recours à l'uſage des mêmes moyens.

Il y a entre les vérités de morale, & celles des ſciences de pratique, cette reſſemblance, que pour bien ſentir les premieres, & pour appercevoir les ſecondes, il faut être placé dans des circonſtances favorables. En effet, il ſe trouve dans les Livres de morale, un grand nombre de vérités qui ne nous frappent point, par le défaut de ces circonſtances, qui multiplient & ren-

dent plus ſenſibles les rapports que certaines vérités peuvent avoir avec nous. De même, dans la Phyſique, & dans les ſciences qui en dépendent, pour faire des découvertes, il faut voir des faits : non-ſeulement parce que les vérités d'une ſcience de pratique ne peuvent ſe deviner, & n'être pas le fruit & la ſuite de l'obſervation, mais encore parce que la vûe d'un fait excite fortement l'attention de l'Obſervateur, qui compare alors avec avantage, ce qui frappe ſes yeux avec ce qu'il ſçait déja. Quelle impreſſion, par exemple, ne fait pas ſur l'eſprit d'un Médecin éclairé, la vûe d'un fait, ſingulier par quelque circonſtance ? La nouveauté de la combinaiſon, ſouvent la rencontre d'un obſtacle imprévu, le déſir très-vif de le ſurmonter, & quelquefois ſur le champ, tout concourt à porter l'ame à des efforts, dont les réſultats ſont ordinairement des idées heureuſes, que la méditation la plus profonde, ſéparée de la préſence de l'objet n'auroit ſeulement pas entrevues. C'eſt dans ces cas qu'il eſt vrai de dire que les difficultés ſemblent multiplier les reſſources, & que les obſtacles ſe convertiſſent en moyens.

Mais ce n'eſt point aſſez d'avoir ainſi apperçu quelques vérités nouvelles, il faut, ſur le champ, les écrire : autrement elles s'échaperoient de la mémoire ; & des vûes importantes, qui s'étoient préſentées à l'eſprit, dans le moment, je dirois preſque dans la chaleur de l'obſervation, ſont perdues pour l'Art ; ſans que tous les regrets & tous les efforts de l'Obſervateur puiſſent ſouvent en rappeller le ſouvenir. C'eſt donc

une méthode très-ſage dans les Praticiens, qui ont à cœur les progrès de l'Art, de jetter ſur le papier un fait ſingulier qu'ils viennent d'obſerver, & d'y joindre en même-tems les réflexions qu'il leur a fait naître.

Il falloit que M. Puzos eût ſenti les avantages de cette pratique : & il paroît que c'eſt à ſon attention à la ſuivre que nous ſommes redevables de ſon Traité ſur les Accouchemens : car on a trouvé parmi ſes papiers, les matériaux, dont il a compoſé ſon Traité dans la ſuite. Ils conſiſtoient en feuilles détachées, ſur leſquelles il écrivoit ſes obſervations journalieres, avec les réflexions dont les faits qu'il rapportoit, avoient été l'occaſion. Quand il en eut raſſemblé un nombre conſidérable, & à peu-près ſur tout ce qui eſt de pratique dans l'Art des Accouchemens, il entreprit d'en faire un Traité.

Comme on l'avoit ſouvent conſulté ſur quelques maladies de Matrice relatives à ſon Art, & même ſur les maladies des Enfans du premier âge, il avoit auſſi amaſſé ſur ces deux articles, beaucoup d'obſervations. Ainſi pour ne les pas perdre, & vraiſemblablement pour ſuivre un plan, qu'avoient adopté avant lui, la plûpart de ceux qui avoient écrit ſur les Accouchemens, il diviſa ſon Traité en trois parties. Dans la premiere, il traite de tout ce qui a rapport à l'Accouchement : la ſeconde a pour objet quelqu'unes des maladies de Matrice : & les maladies des Enfans ſont le ſujet de la troiſiéme.

Quoique l'Auteur eût mis ſon Ouvrage au net,

quelque tems avant ſa mort, il ſentoit cependant qu'il n'étoit point en état d'être préſenté au Public, tel qu'il étoit : il le confia en mourant, à M. Gervais ſon éleve & ſon ami. Le Maître l'avoit diſtingué de bonne heure, de la foule de ſes Éleves, par l'ardeur, qu'il montroit à ſe rendre habile dans la pratique des Accouchemens, & par ſon zéle pour tout ce qui pouvoit contribuer à l'avancement de l'Art. Il n'eſt donc pas étonnant que M. Puzos lui ait toujours témoigné la plus grande confiance : il vivoit en effet, avec lui dans la familiarité la plus intime, & ne s'offenſoit pas même de trouver quelquefois dans ſon Diſciple, des idées contraires aux ſiennes, ſur divers points de pratique. M. Gervais à la vérité n'abuſa jamais de cette facilité qu'il trouvoit dans ſon Maître : il en étoit garanti autant par la modeſtie, qui fait le fond de ſon caractére, que par un ſentiment très-vif de tout ce qu'il devoit aux bontés de M. Puzos, & par le reſpect, dont il étoit pénétré pour les lumieres d'un ſi grand Maître.

M. Gervais ſouhaitoit fort de donner un témoignage public de ſes ſentimens pour M. Puzos, en ſe chargeant lui-même de l'édition du Traité des Accouchemens : & il ſe flattoit que ſes occupations lui permettroient d'exécuter ce projet. Mais la lecture du manuſcrit lui fit ſentir bientôt que ſon attachement pour l'Auteur l'avoit ſéduit, lorſqu'il s'engagea comme il avoit fait, de publier ſon Ouvrage. Il falloit beaucoup plus de tems qu'il ne pouvoit en dérober à ſes occupations, pour mettre le manuſcrit en état

d'être imprimé. La Famille de M. Puzos ne voulant pas priver plus long-tems le Public, d'un Livre qu'elle croyoit utile, ni ſon Auteur de la gloire qu'il acquereroit par l'impreſſion de cet Ouvrage, retira le manuſcrit des mains de M. Gervais : s'il l'avoit gardé ſi longtems, c'eſt qu'il avoit toujours compté ſur un loiſir auquel un Accoucheur ne peut prétendre, dans une Ville où ceux qui excellent dans l'Art des Accouchemens, ne ſont pas en aſſez grand nombre.

On me propoſa de me charger de l'édition de l'Ouvrage. J'y conſentis, pourvû que l'on me donnât du tems. Quelques extraits que j'avois vûs des Cours que M. Puzos faiſoit à S. Côme, & ce que j'avois oui dire à pluſieurs Médecins, de ſon habileté dans l'Art des Accouchemens, m'avoient fait concevoir une grande idée de ſon travail. L'Ouvrage en effet me parut contenir des obſervations importantes & quelques vûes nouvelles ſur pluſieurs points de pratique. Il eſt certain, qu'excepté dans les écrits de ceux qui ont profité de ce que M. Puzos avoit dit dans ſes Cours publics, on chercheroit vainement ailleurs ce qu'on trouve dans ce nouveau Traité des Accouchemens, ſur la conformation vicieuſe des os du baſſin, ſur les mouvemens naturels & contre-nature de la Matrice, ſur les moyens d'écarter les obſtacles capables de rendre le travail plus long & plus pénible, ſur les accidents qui ſurviennent quelquefois, même dans les Accouchemens naturels, ſur l'extraction du placenta, & ſur les faux germes. La méthode ſi facile & ſi ſûre d'exercer le *toucher*, pour s'aſſurer de l'exiſtence d'une

groſſeſſe équivoque, eſt une invention, dont l'Art eſt redevable à notre Auteur : cette découverte, toute ſimple qu'elle paroît, quand on en eſt inſtruit, honorera toujours beaucoup la mémoire de celui qui l'a faite. C'eſt auſſi M. Puzos qui a rendu publique la méthode hardie & nouvelle de tirer, dans certains cas, l'Enfant par un ſeul pied, tandis que l'autre jambe & la cuiſſe, qui la ſoutient ſont repliées ſur le ventre de l'Enfant : l'équité de l'Auteur ne lui a pas permis de laiſſer ignorer qu'il tenoit cette pratique de M. Clement, dont il avoit été le diſciple. Enfin le Praticien conſommé ſe montre dans tout ce qui concerne la pratique de ſon Art. Je crois donc que tout Lecteur impartial ſentira le prix d'un recueil d'obſervations faites par un homme, qui dévoué ſingulierement aux Accouchemens, s'étoit acquit une célébrité, qui avoit été pour lui l'occaſion de voir une foule de faits dans le même genre, & par conſéquent d'en raſſembler un grand nombre de remarquables par quelque reſſource imprévûe de la nature, ou par quelque heureuſe invention de l'Art.

Mais toutes ces richeſſes étoient, pour ainſi dire, en mine, dans le manuſcrit de M. Puzos : ſans un travail préalable, elles n'auroient point paru avec l'éclat qu'elles meritent ; & le Traité des Accouchemens n'auroit répondu nullement à la grande réputation dont a joui ſon Auteur. J'ajoute même qu'il auroit fallu un grand courage pour y chercher le bon, tant il étoit étouffé dans un Ouvrage, où ne brilloient aſſurément pas la préciſion dans le ſtyle, la clarté & la

quelquefois la liaiſon dans les idées, ni l'ordre dans la diſtribution des matières, ni enfin, comme on peut le juger, la pureté dans l'expreſſion, qui étoit défectueuſe d'un bout de l'Ouvrage à l'autre. Je n'ai garde de faire un crime à M. Puzos de la maniere peu correcte dont ſon Traité étoit écrit : peut-être même pourrois-je y trouver la matiére d'un éloge ; puiſqu'on a par-là une preuve qu'il s'étoit livré tout entier à l'exercice de ſon Art. Ne pourroit-on pas croire auſſi qu'il avoit borné ſa gloire à exceller dans la pratique des Accouchemens ? Cequ'il y a de certain, c'eſt que l'on voit dans ſon éloge fait par M. Morand, que notre Auteur s'appliqua de bonne heure à la pratique de la Chirurgie. Il n'avoit que dix-ſept ans, lorſqu'il fut envoyé à l'armée en qualité de Chirurgien. De retour à Paris, après ſix campagnes de ſuite, ſon goût & les conſeils de M. Clement le déterminerent à s'attacher aux Accouchemens. Il s'y livra avec tant d'ardeur, & ſes premiers ſuccès furent ſi grands & ſi multipliés, que ſa réputation fit des progrès rapides ; enſorte qu'il s'éleva aſſez promptement à ce qu'on appelle ici, la grande pratique. Quand un Praticien eſt arrivé à ce terme, dans une Ville auſſi immenſe que Paris, il ne peut guére, ce ſemble, aſpirer à la gloire d'être un bon Ecrivain ; à moins qu'après avoir fait d'excellentes études dans ſa jeuneſſe, il n'ait toujours continué de cultiver un peu les Lettres : il faut peut-être auſſi qu'il ſe ſoit exercé de bonne heure à écrire. Ce qui pour bien d'autres, pourroit n'être que difficile, devient impoſſible pour un Accoucheur fameux, qui ne peut ſe ménager, ni pendant

dant le jour, ni pendant la nuit des heures reglées, pour s'adonner au travail du cabinet. Il y auroit donc de l'injuſtice à exiger qu'un même homme réunît des choſes qui ne ſont pas faites pour aller enſemble, ſçavoir une agitation & des occupations continuelles au-de-hors, avec une application ſuivie dans le cabinet.

Me ſera-t'il permis d'ajouter ici une réflexion, qui ne ſera pas toute-à-fait étrangere à mon ſujet : c'eſt que Paris, malgré l'abondance des lumieres, & des ſecours en tout genre, qui s'y trouvent raſſemblés, n'eſt peut-être pas un endroit ſi commode pour travailler aux progrès de la Médecine, que pluſieurs autres Villes, qui ne poſſédent pas à la vérité tous ces avantages, au même dégré, mais qui ſont moins étendues. Pour ſe rendre habile dans la Médecine, il faut, après s'être préparé à l'exercice de cet Art par l'étude de l'Anatomie, de la Botanique, de la Chymie & de la Matiére Médicale, & s'être bien nourri des principes de la Médecine proprement dite, par la lecture d'une infinité de Livres, il faut, dis-je, joindre, en pratiquant, ſa propre expérience à celle des grands Praticiens qui ont précédé. Mais cela ne ſuffit pas, pour augmenter les richeſſes de l'Art. Il faut lire, ſans ceſſe, non-ſeulement pour s'entretenir dans la connoiſſance de ce que l'on ſçait déja ; mais encore afin de ſçavoir de quel point, on doit partir, pour faire des découvertes : autrement ce que l'on publieroit comme nouveau, pourroit n'être, qu'une répetition de ce qui auroit déja été dit : il faut de plus, ſuivre les découvertes que font tous les jours, les Maîtres

de l'Art ; enfin mettre en ordre ſes obſervations particuliéres, & les conſéquences qu'on en peut déduire, pour l'accroiſſement de l'Art. Il n'y a perſonne qui ne ſente que tous ces objets exigent un tems conſidérable. Or comment le trouver à Paris, où les diſtances des lieux, que doit chaque jour parcourir un grand Praticien, ſont immenſes, & lui enlevent néceſſairement une grande partie de ſon tems. D'ailleurs il eſt certain que les grands Praticiens, dans toutes les parties de l'Art de guérir, ne ſont pas aſſez multipliés à Paris, parce qu'il faut ſurmonter de trop grands obſtacles pour acquérir de la célébrité. Il arrive de-là que preſque tout l'Ouvrage roule ſur un petit nombre d'hommes, qui en ſont accablés, & que leurs occupations continuelles, éloignent du travail du cabinet. C'eſt, je crois, la raiſon pour laquelle l'on voit rarement des Médecins & des Chirurgiens livrés à une grande Pratique dans Paris, donner des Ouvrages au Public. D'où il doit réſulter, qu'une foule de vérités précieuſes pour l'Art, ſont tous les jours enſevelies avec ceux qui les avoient découvertes. Le moyen de concilier tout, ſeroit que les Médecins & les Chirurgiens qui ont vieilli dans la Pratique, conſacraſſent les dernieres années de leur vie à une retraite, qui leur laiſſeroit la liberté de rédiger, comme il faut, leurs obſervations. J'ai oui dire à M. Gervais que M. Puzos avoit formé ce projet de retraite, pour retoucher ſon Traité des Accouchemens, & qu'il en étoit occupé très-ſérieuſement, pendant les dernieres années de ſa vie. Mais la mort ne lui a pas permis de

l'exécuter. C'eſt pour faire enſorte de dédommager le Public de cette perte que je me ſuis chargé de revoir & de mettre en ordre le manuſcrit de M. Puzos.

Malgré les diſputes malheureuſes, qui ont duré ſi long-tems entre les Médecins & les Chirurgiens de cette Capitale, l'intérêt Public les a toujours raprochés ; & il s'en eſt trouvé un grand nombre, dans les deux Compagnies, qui ont mis toute leur rivalité, à ſe rendre à l'envi, utiles à la République. C'eſt un fait notoire que les Médecins de Paris ſe ſont toujours empreſſés de publier les ſuccès des Chirurgiens célébres, & de faire valoir leurs découvertes. M. Gervaiſe, qui étoit il y a trois ans Profeſſeur de Chirurgie Françoiſe, dans nos Ecoles, prononça, au commencement de l'année, ſelon l'uſage, un Diſcours François ſur la Chirurgie : dans l'Eloge qu'il fit de pluſieurs grands Chirurgiens, celui de M. Puzos ne fut point oublié. Voici comme il en parle, immédiatement après avoir nommé les Accoucheurs les plus célébres : » c'eſt en marchant ſur de pareilles traces, que M. » Puzos s'étoit acquit une ſi grande réputation : c'eſt » une juſtice qu'il faut lui rendre ; cette réputation » étoit d'autant mieux fondée, qu'il avoit ſurpaſſé » ceux même, qui lui avoient ſervi de modéles. » Vient enſuite l'Eloge d'un autre Accoucheur non moins diſtingué, & que M. Puzos avoit formé lui-même » : Eleve, continue M. Gervaiſe, dans lequel » revit aujourd'hui ſon ſçavoir ; Eleve, dont les ta- » lens, marqués du ſceau de l'eſtime & de la confiance » publique, ſont en même-tems & ſon éloge, & » l'éloge du modéle qu'il imite. »

Le zéle des Médecins de la Faculté, pour le bien Public, ne s'eſt pas borné à faire l'Eloge des grands Chirurgiens. Selon Riolan, (*a*) c'eſt aux travaux des Médecins de notre Faculté que ſont dûes l'édition & la correction des Oeuvres d'Ambroiſe Paré, ſoit en françois, ſoit en latin. Gui Patin nomme le Médecin, qui eut le plus de part à l'édition françoiſe; » c'étoit » dit-il (*b*), un ſçavant Médecin de Paris, nommé Maî- » tre Jean Hautin, *Altinus*, qui mourut ici un de » nos Anciens, l'an 1615. Indépendamment de ces témoignages, Ambroiſe Paré lui-même n'a pas diſſimulé les obligations qu'il avoit aux Médecins de notre Faculté, comme l'on peut s'en convaincre en liſant la Préface qu'il a miſe à la tête de ſon Traité des Fiévres: il finit même le Traité par ces paroles remarquables; » je proteſte, dit-il, que ce n'a point » été par ambition de paroître Docte ni Sçavant (que » j'ai compoſé ce Traité) ſçachant très-bien que tout » ce qu'il y a de bon, a été compilé par de bons Mé- » decins, auxquels, après Dieu, je ſuis tenu de ce » peu de connoiſſance que j'ai en la Médecine & en » la Chirurgie. « Ce langage inſpiré par la reconnoiſſance & par la modeſtie, caractériſe véritablement le grand homme.

Quand on me remit le Manuſcrit de M. Puzos, les ſix premieres feuilles étoient déja imprimées & tirées. J'engageai les Libraires, pour le bien de l'Ouvrage, à faire le ſacrifice des deux premieres feuilles, & de les réimprimer. Ils y conſentirent ſans peine, & & ſe ſeroient prêtés également à la réimpreſſion des

(*a*) Anthropographia. Pariſiis, 1626. in-4°. p. 51. & 52.
(*b*) Lettre 38. à Charles Spon.

quatre autres feuilles, ſi je l'avois jugée néceſſaire. Mais comme il ne s'agit dans ces feuilles que de quelques détails Anatomiques, & de la Théorie des Menſtrues, j'ai laiſſé ces quatre feuilles telles qu'elles étoient, ſans y rien changer.

A l'égard de mes corrections, elles ont eu pour objet de mettre le Livre en état d'être lû & entendu. Mais je me ſuis impoſé la loi de ne rien changer, dans tout ce qui pouvoit regarder la pratique des Accouchemens: je puis même aſſurer que j'ai porté juſqu'au ſcrupule, mon attention à ſuivre cette loi. S'il ſe trouve encore des expreſſions & des tours de phraſe, auxquels on ſent bien qu'il manque quelque choſe, je prie le Lecteur de conſiderer, que ce n'eſt pas mon Ouvrage que je publie, mais celui de M. Puzos: j'ai enlevé quelques tâches qui le défiguroient: mais j'ai dû faire enſorte qu'on le reconnût à ſa maniere de voir, de penſer, & de rendre ce qu'il avoit vû & penſé: en un mot il m'a paru que mes efforts devoient ſe borner à préſenter cet Ouvrage au Public, tel qu'il l'auroit reçu des mains de l'Auteur, ſi celui-ci, après s'être aidé des conſeils de quelqu'un, eût été lui-même Éditeur. Cependant, dans quelques endroits, où les matieres n'étoient pas traitées comme l'exigeoit leur importance, je n'ai guerres laiſſé que les idées de l'Auteur. Ainſi j'ai fait un Chapitre particulier, du *toucher*, afin de rendre plus frappante une méthode de faire cette opération, qui étoit nouvelle, & dont la découverte, comme je l'ai dit, appartient à M. Puzos. J'ai cru devoir auſſi refondre en entier le Chapitre dans lequel il eſt queſtion

de ſçavoir ſi les Femmes ſont interreſſées à nourrir elles-même leurs Enfans. L'Auteur vouloit toucher les Femmes par le motif de leur propre ſanté : perſuadé ſans-doute, que dans un ſiécle, où l'amour excluſif de ſoi, & la paſſion pour ce qu'on appelle jouir, rendent les Hommes inſenſibles à tout ce qui ne ſe rapporte pas directement à eux, les Femmes ſeroient effrayées à la vûe des maux, qui les menacent, lorſqu'elles étouffent leur lait, & frappées en même tems des avantages qu'elles doivent attendre, en allaitant elles-mêmes leurs Enfans.

Dans le petit Traité des maladies des Enfans du premier âge, comme la matiére ſe rapprochoit davantage de mon reſſort, je me ſuis permis plus de liberté dans les corrections que j'ai faites : elles me paroiſſoient d'ailleurs plus néceſſaires. Mais, malgré toutes mes corrections, ce Traité, ni même celui qui le précéde, ſur quelques maladies de Matrice, ne rempliſſent pas à beaucoup près, l'idée de la perfection, où je ſouhaiterois que fuſſent portées deux Ouvrages ſur les mêmes matiéres.

Pour rendre plus complet le Traité des Accouchemens de M. Puzos, j'ai cru devoir y joindre quatre Mémoires du même Auteur. Le premier, qui ſe trouve dans le premier Tome des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, roule ſur les pertes de ſang des Femmes groſſes. Les trois Mémoires ſuivants, ſur les dépôts laiteux, n'avoient point encore paru, & n'étoient nullement en état de paroître, tels que je les ai trouvés : les trois Mémoires n'en faiſoient

qu'un : mais l'importance de la matiére que l'Auteur s'étoit propoſé de traiter, & qui n'avoit été traitée nulle part, avec une certaine étendue, m'a déterminé à refondre ce Mémoire en entier, à le diviſer en trois, & à le travailler avec plus de ſoin.

Je ne dois pas omettre que dans le Traité des Accouchemens, le Chapitre dixiéme, où il s'agit de l'Accouchement naturel, eſt tout entier l'ouvrage de M. Gervais. Je n'avois rien trouvé ſur cette matiére dans le Manuſcrit de M. Puzos : cela me parut un vuide, dans un Traité d'Accouchemens ; & je crus devoir engager M. Gervais à le remplir.

Pendant que l'Ouvrage de M. Puzos s'imprimoit, il me tomba entre les mains une Diſſertation latine, dont le ſujet eſt des plus intéreſſans. Elle traite de la rupture de Matrice, cauſée par les mouvemens violents de l'Enfant dans des Accouchemens extrêmement laborieux. Avant M. Crantz, Docteur en Médecine, & Auteur de cette Diſſertation, nos connoiſſances, ſur ce point de Chirurgie étoient très-bornées. Pendant long-tems, on ne ſavoit qu'il s'étoit fait une crevaſſe à la Matrice, qu'après l'ouverture pratiquée au ventre de la Mere, auſſi-tôt qu'elle étoit expirée : il ſemblemême qu'on ignoroit que Celſe eût décrit les ſymptômes, qui ſurviennent après cet accident, & qui ſervent de ſignes, pour le faire reconnoître. Quelques Obſervateurs modernes les ont cependant remarqué. Mais dans toutes les Obſervations, il n'y en avoit pas une ſeule où l'Obſervateur ait prédit la rupture avant qu'elle ſoit arrivée, j'ajoute même,

pour me ſervir des termes de M. Crantz, où il l'ait reconnue après l'événement, avant l'ouverture du ventre. Notre Auteur, après avoir indiqué toutes les cauſes capables de faire crever la Matrice, a raſſemblé les ſignes auxquels on peut reconnoître cet accident, & même ceux qui donnent lieu de le craindre avant qu'il arrive. La Théorie de M. Crantz ſur tous ces points, eſt d'autant plus ſolide qu'il n'y a pas une ſeule cauſe, ni un ſeul ſigne, qui ne ſoit juſtifié par une ou pluſieurs Obſervations indiquées dans les notes. Il propoſe enſuite un moyen auſſi prompt qu'aſſuré pour prévenir la rupture de Matrice, quand on en eſt menacé. Enfin, il entreprend de tracer un plan de curation pour la playe faite à la Matrice avec déchirement, quoiqu'on l'eût tellement regardée comme mortelle par elle-même, que perſonne n'avoit même penſé à chercher dans l'Art, des moyens d'y remédier. Si la grande difficulté de ce point de Chirurgie n'a pas permis à M. Crantz d'arriver à la perfection, c'eſt aſſurément toujours beaucoup d'avoir propoſé des vûes : ceux qui s'intéreſſent aux progrès de l'Art & qui aiment l'humanité, doivent en ſçavoir bon gré à l'Auteur. Comme cette Diſſertation eſt en latin, & peu connue en ce pays, j'ai cru faire une choſe utile de la traduire & de la mettre à la fin de ce nouveau Traité des Accouchemens, afin de la mieux faire connoître. Je n'y ai pas joint la traduction des notes, parce que le texte m'a paru ſuffiſant pour les Accoucheurs & pour les Sages-femmes : les Médecins qui voudront les lire, pourront conſulter l'original.

DISSERTATION,

DISSERTATION

Dans laquelle on prouve que le vrai Médecin ſçait la Chirurgie, quoiqu'il ne la pratique pas, & que ſans être Accoucheur, il eſt inſtruit de tout ce qui concerne les Accouchemens.

PENDANT les diſputes, qui ont diviſé les Médecins & les Chirurgiens de cette Capitale, on a vû ce qui s'obſerve dans toutes les diſſenſions, qui animent les unes contre les autres des Sociétés entiéres. Tandis que l'équité tranquille & éclairée, ſans trop ôter aux premiers, ni accorder trop peu aux ſeconds, gémiſſoit de ces diviſions, l'empire de l'eſprit de parti ſur ceux qui n'étoient point en garde pour s'en préſerver, leur avoit fait concevoir de leurs Adverſaires les idées les plus fauſſes. S'il eſt vrai que les Chirurgiens n'ayent paru aux yeux de quelques Médecins prévenus que de ſimples Manœuvres, il faut avouer auſſi que pluſieurs Chirurgiens n'ont vû dans les Médecins que des Maîtres impérieux, & incapables de les éclairer, même ſur les principes de la Chirurgie.

C'eſt ſans doute d'un reſte de ce préjugé entretenu par l'ignorance, qu'eſt née l'objection faite contre mon entrepriſe, quand on a ſçû que j'étois Editeur du Traité des Accouchemens de M. Puzos. Comment, a-t-on dit, un Médecin qui n'accouche point, peut-il ſe charger de l'édition, même de la réviſion d'un Ouvrage fait ſur les Accouchemens ? Sans être Accoucheur de profeſſion, peut-on ſçavoir ce qui concerne cette matiére ? Il eſt aiſé de ſentir qu'une telle difficulté n'a pû s'offrir à l'eſprit des *Jards*, des *la Vigne*, des *Gervais*, des *Barbaut*, des *Levret*, ni d'aucun Accoucheur célébre. Cependant, toute frivole qu'elle eſt, j'ai crû devoir y répondre. Elle a été faite par des perſonnes, dont j'aime à penſer que l'erreur où elles ſont à cet égard, n'a d'autre fondement que leur ignorance ſur l'étendue des connoiſſances néceſſaires à un Médecin, & ſur l'hiſtoire de notre Art. Si je ſavois qu'elle fût le fruit de l'envie, je me tiendrois dans le ſilence : les lumiéres les plus frappantes, les raiſons les plus fortes, loin de faire taire l'envie, ne ſerviroient qu'à l'irriter : il faudroit changer le cœur des envieux ; mais les hommes n'ont pas ce pouvoir. Ma réponſe ne s'adreſſe donc qu'à ceux qui étant dans l'erreur, de bonne foi, méritent que l'on s'efforce de les en tirer. Mais afin que ce que je dois dire, produiſe plus ſûrement l'effet que j'oſe m'en promettre, je tâcherai d'abord de démontrer que les Médecins peuvent & doivent ſavoir la Chirurgie, quoiqu'ils ne l'exercent pas : la

vérité de ce point, qui eſt auſſi conteſté par quelques-uns, une fois établie, il ſera aiſé de faire voir que les Médecins entendent la partie des Accouchemens.

Je ſens combien eſt délicate la matiére que j'entreprends de traiter: cette conſidération même m'a fait plus d'une fois renoncer à mon entrepriſe. Mais j'y ai toujours été ramené par la penſée que je contribuerois au bien public, en travaillant à détruire des préjugés capables d'altérer le concert, qui, pour l'avantage du Malade, doit toujours régner entre les différents Miniſtres de la ſanté. D'ailleurs, j'ai fait réflexion que mon deſſein n'étoit pas de régler les limites des deux Profeſſions; & encore moins de diſcuter, comme dans un mémoire d'Avocat, les droits des uns, & ſi l'on veut, les prétentions des autres. Enfin j'ai conduit ma plume de façon que l'on ne me reprochera pas, comme je l'eſpere, d'avoir voulu offenſer qui que ce ſoit; & que l'on n'aura point lieu d'accuſer mes efforts d'être excités par un intérêt de Corps. Perſonne n'honore plus que moi les Profeſſions, qui partagent avec la Médecine, proprement dite, la gloire d'avoir pour objet la vie & la ſanté des hommes: j'ai toujours déteſté l'eſprit de parti; ſçachant qu'il eſt auſſi contraire à l'intérêt public, que nuiſible en particulier à tout homme qui s'y laiſſe aller. Un autre moyen que j'ai employé pour m'en garantir, a été de m'appliquer ſérieuſement à connoître la grandeur des talents & des efforts, qu'exigent chacune de ces Profeſſions, pour être exercées avec ſuccès: par-là j'ai appris à faire beaucoup de cas, à reſpecter même ceux qui s'y diſtinguent: & je me ſuis accoutumé à regarder ce reſpect comme un hommage que l'on doit rendre à ceux qui uniſſent à des talens le courage qui fait vaincre de grandes difficultés.

Les Médecins doivent ſçavoir la Chirurgie.

1°. La Chirurgie eſt un des trois Moyens généraux de guériſon.

Pour guérir cette foule de maux, auxquels l'humanité eſt en proye, la Médecine emprunte les ſecours de la Diéte, de la Pharmacie, & de la Chirurgie. Il s'enſuit que l'on ne peut être Médecin, ſans ſavoir la Chirurgie; puiſqu'elle eſt un des trois moyens généraux de guériſon employés par notre Art. Cette raiſon bien ſentie par ceux qui conteſtent au Médecin ſes connoiſſances Chirurgicales, ſuffiroit ſeule pour les faire renoncer à leurs préjugés. Il y a cependant bien d'autres raiſons qui concourent avec cette premiére, pour établir l'indiſpenſable néceſſité où eſt le Médecin de ſavoir la Chirurgie.

2°. De la connoiſſance des maladies Chyrurgicales nous aide à connoître les maladies internes, & nous dirige dans leur traitement.

C'eſt la connoiſſance des maladies, qu'on appelle externes, ou Chirurgicales, qui met le Médecin en état de diſtinguer des maladies ſemblables auxquelles eſt expoſé l'intérieur du corps. Ainſi la ſubſtance du Foye, ou ſes membranes, le Poumon, ou quelque autre viſcére ſont-ils attaqués d'une inflammation proprement dite, ou phlegmoneuſe, d'un éryſipele, d'une ſuppuration, ou de la gangréne, le Médecin, qui voit dans le Malade, outre les ſymptômes propres à la partie léſée, ceux qui s'obſervent conſtamment toutes les fois que les mêmes maladies ont leur ſiége à la ſurface du corps, le Médecin,

dis-je, prononce avec assurance, sans voir ni toucher le mal, qu'il y a dans telle ou telle partie du corps un phlegmon, un éryſipele, un ulcère, ou la gangréne. Le traitement des maladies externes ſert encore de guide au Médecin, dans le choix des moyens qu'il doit prendre pour combattre avec avantage toutes ces maladies, quand elles attaquent le dedans du corps.

3°. Les Maladies internes & les maladies externes ſont, réciproquement cauſes & effets les unes des autres.

Les maladies internes & les maladies externes ſont, tous les jours, réciproquement cauſes & effets les unes des autres. Il ſurvient, par exemple, dans une fiévre maligne des dépôts, qui produiſent à la ſurface du corps des parotides, des bubons, des éryſipeles, des abſcès, des charbons, & quelquefois tout-à-coup une véritable gangréne. Indépendamment de la curation que demandent ces dépôts divers, n'eſt-ce pas de leur nature & de leur caractère que le Médecin doit alors tirer ſes indications principales pour le traitement du fonds de la maladie même? Pareillement des tumeurs inflammatoires, qui aſſiégent la ſurface du corps & qui dégénérent en ſuppuration ou en gangréne, les fractures compliquées, des playes conſidérables, celles ſurtout où ſont intéreſſés les nerfs, les aponévroſes, & les parties membraneuſes, tous ces maux attirent la fiévre, le délire, les convulſions, & une foule d'autres ſymptômes, pour leſquels le miniſtere du Médecin eſt indiſpenſable: il faut dire la même choſe de la plûpart des grandes Opérations de Chirurgie. Or le Médecin pourroit-il connoître ces rapports ſi marqués entre les maux internes & les maux externes, & ſe bien conduire en conſéquence, s'il ne connoiſſoit parfaitement la nature, les cauſes, les effets, les ſignes, les différents états de ces maladies tant internes qu'externes, & le traitement qui leur convient? Concluons donc que les Médecins doivent regarder les connoiſſances Chirugicales comme faiſant partie des élémens de la Médecine proprement dite.

4°. Le Médecin doit être en érat de donner au Malade & au Chirurgien des conſeils utiles.

A ces motifs, qui impoſent au Médecin la néceſſité d'étudier la Chirurgie, M. *Heiſter* en ajoute un autre. Il veut que tous ceux qui penſent à devenir de bons Médecins, ſachent au moins ce qu'il a plû à quelques Auteurs d'appeller la Chirurgie-Médicinale: afin, dit ce grand Médecin, qu'ils ſoient en état de donner ſoit au Malade, ſoit au Chirurgien lui-même, des conſeils utiles (*a*).

Il eſt contraire à la raiſon & à l'expérience de prétendre que les Médecins ne puiſſent ſçavoir la vraie Théorie de la Chirurgie.

Ceux qui ont prétendu qu'un Médecin ne peut ſavoir la vraie Théorie de la Chirurgie, parce qu'il n'exerce point cette profeſſion, n'ont pas ſenti combien ce qu'ils avançoient étoit contraire à la raiſon & à l'expérience. En effet, quoi de plus contraire à la raiſon, que de prétendre que l'on ne peut ſavoir la Théorie d'un Art, qui ne réſide pas tout entier dans les mains de celui qui l'exerce, mais qui eſt Science en même-tems? Or la Chirurgie eſt ſans-contre-dit un Art de ce genre, puiſque ſes

(*a*) *Inſtitut. Chirurg. introduct.* p. 5.

Opérations ſont toutes fondées ſur des régles invariables & indépendantes de l'opinion. Ces régles d'ailleurs priſes dans la phyſique du corps humain, dans la nature des déſordres qui peuvent y ſurvenir, dans les cauſes, les effets & les ſignes de ces mêmes déſordres, & dans les moyens capables de les diſſiper, n'ont-elles pas été conſignées dans une foule de livres? Pour avoir la connoiſſance de la théorie Chirurgicale, il ſuffit donc d'étudier avec ſoin les ouvrages que les Anciens & les Modernes ont compoſé ſur la Chirurgie.

Avec les ſeules connoiſſances des principes de la Chirurgie, les Médecins à la vérité ne ſeront pas Chirurgiens. Car ſi l'on prend ce mot dans la rigueur de ſa ſignification, il veut dire un homme occupé de fonctions manuelles. Or l'exercice de ces fonctions, auquel rien n'eſt capable de ſuppléer pour être bon Opérateur, leur manque totalement. Je conviens même qu'ils pourront ignorer bien des menues pratiques, dont les Livres ont dédaigné, peut-être à tort, de faire mention, ſous prétexte qu'elles s'apprennent par l'uſage. Mais on ne peut refuſer la connoiſſance des grands principes de la Chirurgie à des hommes dont la tête eſt éclairée d'ailleurs de bien d'autres lumiéres toutes relatives à cet objet, qui ont étudié à fonds les meilleurs écrits des Anciens & des Modernes ſur la Chirurgie, qui pendant leurs études ſe ſont exercés à des Opérations de Chirurgie ſur le Cadavre, qui les ont vû pratiquer dans les Hôpitaux ſur le vivant, & qui ſont appellés ſouvent en Conſultation, avec les Chirurgiens les plus célébres pour donner leur avis ſur des maladies Chirurgicales. L'expérience prononce également en faveur des Médecins.

Les Aphoriſmes de *Boerhaave* ſur la Chirurgie, & le Commentaire qu'en a donné *Van-Swieten*, ſont la démonſtration la plus complette que l'on peut ſavoir la Chirurgie, & même l'enſeigner, ſans en pratiquer les Opérations. Quoique l'un & l'autre ayent profité des découvertes & des Obſervations faites par les grands Praticiens & par les Chirurgiens François, que le Commentateur de *Boerhaave* cite toujours avec éloge, il faut convenir que ces deux illuſtres Médecins ont ajouté à ce qu'ils avoient puiſé dans les Livres, un ſi grand nombre de ces traits lumineux, qui caractériſent le génie créateur, qu'il n'eſt pas permis de regarder leurs Ouvrages comme de ſimples compilations : ils méritent d'être placés au nombre de ces Livres que l'on appelle Claſſiques, parce que leur autorité fait loi dans tous les tems.

Tagault, *Houllier*, *Baillou*, *Simon Piétre*, ſurnommé le grand, *Charles Etienne*, *Etienne Gourmelen*, *Riolan*, Meſſieurs *Reneaume*, *Andri*, *Col de Villars*, & *Aſtruc*, tous Médecins de la Faculté de Paris, Meſſieurs *Chirac*, *Fitzes*, & *Lazerme*, de la Faculté de Montpellier, ont également bien écrit ſur des matiéres de Chirurgie ſans exercer cet Art. *Ambroiſe Paré*, ce Prince des Chirurgiens François,

ne diſſimule pas en pluſieurs endroits de ſes Oeuvres, les obligations qu'il avoit aux Médecins de ſon tems. *Guillemeau* ſon diſciple le plusfameux, confeſſe qu'il eſt redevable de ce qui ſe trouve de meilleur, dans ſon Traité des Playes de Tête, aux Leçons de M. *Courtin*, Docteur de notre Faculté. On lit dans la Préface de l'*Enchiridion Chirurgicum* d'*Antoine Chaumette*, Chirurgien du ſeiziéme ſiécle, auſſi diſtingué par ſes lumiéres. qu'habile dans l'art d'opérer, qu'il avoit eu ſoin d'inſérer dans ſon Ouvrage tout ce qu'il avoit recueilli des ſavantes Leçons des Profeſſeurs en Médecine, qu'il avoit ſuivis ; ſavoir à Montpellier, *Rondelet* & *Antoine Saporta* ; & à Paris, *Jacques Sylvius*, célébre Profeſſeur au Collége Royal. Nous apprenons dans la même Préface que les occupations de *Chaumette* & ſa mauvaiſe ſanté ne lui permettant pas de mettre la derniere main à ſon Ouvrage, il le confia à *Adam Fontaine*, ſavant Médecin.

M. *Petit*, qui a fait tant d'honneur à la Chirurgie, ne cachoit point les ſecours qu'il avoit tiré de M. *Littre*, ſoit pour l'étude, ſoit pour la pratique de ſon art, ni M. *de la Peyronie*, ce qu'il avoit appris de M. *Chirac*.

Parmi les Thèſes ſoutenues dans nos Ecoles, il s'en trouve un grand nombre, où des points de Chirurgie ſont diſcutés avec autant de ſolidité que d'élégance. Je me contente de renvoyer à cinq de ces Thèſes (*a*), dont les quatre premieres ont pour objet différentes Méthodes de faire l'opération de la Taille ; & dans la cinquiéme, l'Auteur en s'élevant fortement contre l'uſage des machines, pour réduire les luxations, prouve qu'il faut s'en tenir, pour opérer la réduction des membres luxés, à l'uſage de la main & des lacqs.

Quiconque a lû le précis de diverſes obſervations ſur le Trépan, dans les cas douteux, par M. *Queſnai* (*b*), aura trouvé ſans doute ce point difficile de la Chirurgie très-bien traité. Mais comme l'Auteur du Mémoire ne parle point d'après des Obſervations qu'il ait faites lui-même, & qu'elles lui ont toutes été communiquées, ou à l'Académie, par différens Chirurgiens, ſon mérite conſiſte dans le choix des Obſervations, dans l'art de bien comparer, de bien diſcuter les faits, d'en tirer des conſéquences utiles pour la pratique, & de mettre en tout de l'ordre,

(*a*) An ad extrahendum calculum diſſecanda ad pubem Veſica ? Præſide (& Auctore) M. Nicolao *Piétre*. anno 1625. vid. Collect. Quæſt. Medico Chirurg. Alberti *Haller*. Tom. 4. p. 148.

An ad extrahendum è veſicâ calculum diverſa, pro re natâ, uſurpari debeat Chirurgia ? Præſide M. Jacobo *Trant*. an. 1734. *ibid*. p. 259.

An educendo calculo, cæteris anteponendus apparatus lateralis ? Præſide, & Auctore M. Camillo *Falconet*. an. 1744. *ibid*. p. 195.

An Scapello vaginâ recondito cyſtitome Lateralis perfectior ? Auctore M. Henrico-Jacobo *Macquart*. an. 1754. *ibid*. p. 412.

An Luxationes, auxiliis non pluribus, quàm laqueis & manu, reponendæ ? Auctore M. Jacobo-Franciſco *Latier*. an. 1752

(*b*) *Voy*. Mém. de l'Académie de Chirurgie. Tom. 1. *in*-4°. p. 188.

de la netteté & de la préciſion. Il a donc ſuffi que M. *Queſnai* joignît à la connoiſſance profonde de l'Art, un eſprit de comparaiſon & de diſcuſſion, avec l'habitude d'écrire. Or il n'y a point de Médecin, qui, s'il réunit ces avantages, ne puiſſe traiter le même ſujet avec un égal ſuccès, ſans avoir pratiqué la Chirurgie.

Mais les Chirurgiens ne peuvent-ils pas ſe ſuffire à eux-mêmes, ſans avoir beſoin de ſecours étrangers? S'ils en ont beſoin, peuvent-ils ſe flatter de les trouver, ces ſecours, dans le ſavoir des Médecins? Queſtions intéreſſantes, & dont l'importance autoriſe les détails où je crois devoir entrer pour y répondre d'une maniere ſatisfaiſante. D'ailleurs, ceux que j'ai deſſein de convaincre ayant beſoin d'être inſtruits, ces détails deviennent abſolument néceſſaires; & je me flatte que le Lecteur éclairé ſentira que je n'ai pû les éviter.

Jamais des Médecins inſtruits & équitables n'ont prétendu fermer aux Chirurgiens la porte de la Science & de la Théorie Chirurgicale, en les réduiſant à l'Opération manuelle, & en ne leur permettant d'agir que ſous l'impreſſion du Médecin, comme s'ils étoient de vrais Automates. Ils croiroient ſans doute avilir une Profeſſion, qu'ils mettent au rang des plus néceſſaires, & qu'ils regardent comme une des plus eſtimables par ſon objet, & par les qualités de l'eſprit & du corps qu'elle exige de ceux qui veulent s'y diſtinguer. Quiconque ne priſe pas beaucoup les fonctions du Chirurgien, ne s'eſt jamais rendu témoin des merveilles qu'opére tous les jours la main d'un Chirurgien habile, & n'a peut-être pas même ouvert ces recueils précieux de maladies Chirurgicales, dans leſquels on voit miſes en uſage les pratiques les plus judicieuſes, & où brillent de tems en tems des manœuvres auſſi délicates qu'induſtrieuſes, auxquelles il n'eſt pas poſſible de refuſer ſon admiration. Le Médecin poſſéde & doit poſſéder ſans doute des connoiſſances bien plus vaſtes que le Chirurgien; mais ne ſeroit il pas abſurde de ne point convenir que le grand Chirurgien auroit été grand Médecin, ſi ſon éducation eût été pareille, & ſi comme celui-ci, il ſe fût borné à la pratique de la Médecine?

Les Chirurgiens peuvent-ils ſe ſuffire a eux-mêmes, dans le traitement des maladies Chirurgicales?

Mais les connoiſſances néceſſaires pour le traitement des maladies Chirurgicales, ne ſont pas à beaucoup près les mêmes dans tous les Chirurgiens. S'il s'en trouve dont les efforts n'ont beſoin que d'être ſecondés, il en eſt pluſieurs dans leſquels, il faut encore les diriger. Oſons même avancer qu'à quelque dégré que l'on ſuppoſe ces connoiſſances dans tous, il ſe rencontre tous les jours des cas où elles ſont inſuffiſantes.

Des trois moyens généraux de guériſon, les Chirurgicaux ſont les moins ſimples.

La Médecine, comme nous l'avons déja remarqué, tire de la Diéte, de la Pharmacie & de la Chirurgie, les ſecours qu'elle emploie pour opérer la guériſon des maladies. Parmi ces trois genres de moyens, ceux que l'on appelle Chirurgicaux, ont été de tous tems, placés au dernier rang, ſans doute parce qu'ils ſont moins ſimples que les ſecours tirés des deux autres genres, & que l'on ne doit y avoir recours que

quand les maux qu'il s'agit de combattre ne ſont pas de nature à ceder ni à l'efficacité de la Diéte, ni à la vertu des remédes.

En effet, toutes les grandes Opérations de la Chirurgie produiſant, en bien ou en mal, dans le corps des changements ſubits, & ſouvent très-conſidérables, leur uſage ne va jamais ſans danger. Les Opérations ſont auſſi plus ou moins douloureuſes : or indépendamment des conſidérations d'humanité qui veulent que l'on ſe diſpenſe, autant qu'il eſt poſſible de faire ſouffrir le Malade, il eſt certain que les vives douleurs, & les grands ébranlements qui accompagnent la plûpart des Opérations conſidérables, ſont capables de cauſer un éréthiſme & des ſpaſmes dans tout le ſyſtême nerveux & membraneux, qui deviennent le principe des ſymptômes les plus effrayants, & des accidents les plus funeſtes ; tels que des convulſions mortelles, & une perverſion ſubite dans la maſſe des humeurs. N'arrive-t-il pas auſſi aſſez ſouvent qu'après l'amputation d'un membre, le Malade eſt enlevé tout d'un coup, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, par un reflux de matiére purulente, quoique l'Opération eût été bien faite, & que l'état du Malade dans les commencements, eût fait concevoir les plus grandes eſpérances ? C'eſt en partie ſur ces principes qu'eſt fondée la régle qui défend l'amputation d'un membre, à moins qu'il ne ſoit évident que le Malade n'a de ſoulagement ou de ſalut à eſpérer que dans ce parti. C'eſt auſſi ſans doute la vue des dangers qu'entraînent après eux les grandes Opérations, qui a fait faire à M. *Louis*, dans l'éloge de M. *Petit*, cette remarque judicieuſe. » Le talent de la diſſection, dit-il, conduit na» turellement un Chirurgien à la perfection dans l'Art d'opérer ; mais » la perfection de la Chirurgie conſiſte à ſavoir s'abſtenir des Opéra» tions «.

Toutes les grandes opérations cauſent des changemens conſidérables & ſubits dans le corps.

Elles ſont douloureuſes & ſuivies ſouvent d'accidens funeſtes.

Il eſt certain que le ſuccès d'une Opération dépend beaucoup de l'état où ſe trouvent les ſolides & les fluides du Malade, lors de l'opération. Ce n'eſt point aſſez qu'elle ſoit jugée néceſſaire : pour s'y déterminer, il faut encore que rien ne contre-indique. Or il y auroit une contre-indication plus forte que l'indication, ſi le Malade étoit dans le maraſme, ſi ſon ſang étoit perverti & diſſous par le reflux d'une matiére qui auroit été repompée d'un vieux ulcère, d'une carie ancienne, d'une playe gangrenée, ou d'une tumeur cancéreuſe en ſuppuration ; & enfin ſi les humeurs étoient infectées d'un vice vérolique, ſcorbutique, ou écrouelleux. Tant que ces vices ſubſiſteront on ne peut ſoumettre le Malade à une grande Opération.

Le ſuccès d'une opération dépend beaucoup de l'état des ſolides & des fluides du Malade, lors de l'opération.

Je crois qu'il eſt également certain qu'une Opération de Chirurgie, loin d'exclure les ſecours que fourniſſent les deux autres ſources des moyens de guérir, ne peut être exécutée avec ſûreté, ſi le Malade n'y eſt préparé par la diéte, & le plus ſouvent par des remédes pris intérieurement. Ne faut-il pas encore ſeconder l'action des topiques par

Il dépend auſſi des ſecours tirés de la Pharmacie & de la Diéte.

l'uſage des mêmes moyens ? Enfin guérit-on de vieux ulcères, des ulcères malins, malgré les panſements les plus méthodiques, ſans le ſecours d'une Méthode curative à l'intérieur ?

Or ſouvent, pour décider que l'on fera une Opération pour détruire, avant que de l'entreprendre, les vices des ſolides & des fluides, qui pourroient la rendre inutile, & peut-être mortelle, pour prévenir les accidents dont ſont ordinairement ſuivies les grandes Opérations, pour ne pas rendre pire l'état d'un Malade après lui avoir fait éprouver les douleurs d'une Opération cruelle, ſouvent après l'avoir fait conſentir à la perte d'un membre, enfin pour amener un vieil ulcère à l'état d'une playe ſimple, par le changement que procurent aux ſolides & aux fluides un régime bien entendu & des remédes ſagement adminiſtrés, il faut connoître à fonds l'œconomie animale, le pouvoir de mille cauſes, tant internes qu'externes, capables d'en troubler l'ordre, la nature & les ſignes de toutes les eſpèces de déſordres auxquels ces cauſes peuvent donner naiſſance : il faut de plus être inſtruit de tout ce qui regarde le régime, & ſavoir parfaitement la matiére Médicale, afin que ſelon le vice, qu'il s'agit de combattre, on choiſiſſe des remédes dans la claſſe des atténuants, des incraſſants, des adouciſſants, des calmants, des ſtimulants, des apéritifs, des aſtringents, ou des relâchants, & quelquefois parmi ceux qu'on appelle ſpécifiques, tels que ſont les mercuriaux & les anti-ſcorbutiques. Enfin comme il ſe trouve quelquefois dans le bleſſé, ou dans celui à qui l'on veut faire une Opération, des complications de maux, il faut avoir l'art de les démêler ; & poſſéder en même-tems la doctrine des indications & des contre-indications : c'eſt-à-dire, qu'il faut ſavoir toute la Médecine.

Pour ſatisfaire à tous ces points, il faut ſavoir toute la Médecine.

De toutes les maladies Chirurgicales, il n'y en a point de plus importantes que celles qui ſont compriſes ſous le nom général de playes de tête. Les coups reçus à la tête portent ſouvent leurs premiers effets juſqu'aux endroits où réſide le principe de la vie, c'eſt-à-dire, juſqu'au cerveau & au cervelet. Quand il n'y auroit d'intéreſſé que les parties qui renferment ces organes, tels que les muſcles qui recouvrent le crâne, leurs tendons, leurs aponévroſes, le péricrâne, le crâne, la dure-mere & la pie-mere, il eſt certain que le voiſinage des ſources de la vie, rend plus fâcheux les ſymptômes qui accompagnent la léſion de ces parties, & que le déſordre peut ſe communiquer aiſément juſqu'à ces ſources mêmes.

Importance des playes de tête.

Les playes de tête ſont auſſi celles dont le traitement eſt le plus difficile : ne pas ſentir la grandeur des difficultés qui les accompagnent, c'eſt avouer ſon ignorance ſur la nature de ces playes & ſur la maniere de les traiter. Dans la léſion des autres parties du corps, la vue, les doigts, la ſonde, les ſymptômes, ce qui ſort de la bleſſure, & quelques autres circonſtances font connoître la nature, l'étendue, & les bornes du mal, & même l'événement dont il ſera ſuivi : enfin on eſt aſſez d'accord

Difficultés dans leur traitement.

ſur

ſur les loix du traitement. Au contraire, dans les coups reçus à la tête, la préſence des accidents qui arrivent à l'inſtant du coup, l'abſence de ces mêmes accidents, l'état de l'endroit frappé & toutes les circonſtances relatives au coup, nous trompent ſouvent, loin de nous inſtruire : les exemples tirés des obſervations, au lieu de nous décider, nous embarraſſent par leur contrariété : enfin les plus grands Maîtres ſont partagés ſur des points de Pratique très-importants : ils ne s'accordent qu'en convenant tous unanimement qu'il y a des cas très-embarraſſants.

Leur diagnoſtic très-difficile à établir.

Quelquefois on ne remarque ni playe ni contuſion, ſoit aux téguments, ſoit au péricrâne, ni fracture au crâne ; & cependant il ſurvient au bleſſé perte de connoiſſance, aſſoupiſſement, léthargie, quelquefois même paralyſie, mouvements convulſifs, vomiſſements bilieux, hémorrhagie du nez, des oreilles, & de la bouche. Dans d'autres cas au contraire, le déſordre à l'extérieur eſt très-grand, ſans qu'il arrive des accidents conſidérables : on a vû des fléches & des épées pénétrer juſques dans la ſubſtance même du cerveau, ſans cauſer d'abord le moindre ſymptôme effrayant. Toutes les fois qu'il y a fracture au crâne, il s'en faut bien que les yeux ou la ſonde nous la faſſent appercevoir : elle eſt ſouvent au-deſſus, au-deſſous, ou à côté du coup, & quelquefois dans l'os voiſin : quelquefois même la fracture ſe trouve dans le côté diamétralement oppoſé à celui qui a été frappé : enfin elle peut occuper la lame interne. Le mal n'eſt donc rien dans l'endroit frappé, tandis que tout eſt ſouvent dans le plus grand déſordre à l'intérieur ; il ſe fait peu à peu un épanchement de ſang ſous le crâne, ſans que rien ſe manifeſte au-dehors dans le commencement ; quand les accidents ſe déclarent, ce n'eſt que par conjecture que l'on peut remonter à la vraie cauſe du déſordre. Quoique chaque partie bleſſée fourniſſe des indications particulieres, l'eſpèce de léſion produite par le coup eſt quelquefois très-obſcure : car les ſymptômes ſont les mêmes, ſoit que le péricrâne, ou les membranes du cerveau ſoient intéreſſées : il eſt arrivé plus d'une fois que le débridement du péricrâne, par le moyen d'une inciſion, a fait diſparoître des accidents conſidérables, que l'on attribuoit à la léſion de la dure-mere, & pour leſquels on étoit près de trépaner le Malade. Les ſymptômes propres à la commotion du cerveau ſe confondent avec ceux de l'enfoncement du crâne, de l'épanchement de ſang ou de matiére purulente dans l'intérieur de cette boëte oſſeuſe. On ne voit point que les Obſervateurs nous ayent rendu attentifs à la différence des ſymptômes qui annoncent une ſuppuration dans les membranes du cerveau, ou dans la ſubſtance propre de ce viſcère : ils ne font mention que des ſymptômes communs. Il y a des exemples d'Opérations du Trépan faites ſur la foi des ſymptômes que l'on croyoit indiquer une ſuppuration des membranes du cerveau ; mais l'ouverture du crâne, l'inciſion même de la dure-mere, au grand étonnement de l'Obſervateur, n'offroient pas la moindre trace d'une

ſuppuration, qu'il falloit chercher ailleurs. Ainſi cette Opération inutile, loin de ſoulager le Malade ne ſervoit peut-être qu'à accélérer ſa perte.

Leur pronoſtic encore plus difficile.

Si le diagnoſtic des playes de tête eſt ſi difficile, le pronoſtic l'eſt encore davantage. Il n'y a point de genre de playes, dans lequel les ſignes qui annoncent le ſalut ou la perte du malade, ſoient plus équivoques. Souvent des coups que l'on avoit négligés, parce qu'il n'y avoit rien eu, à l'inſtant du coup, qui parût devoir inſpirer la crainte la plus légere, ont été ſuivis d'accidents funeſtes, dans le tems que le bleſſé vivoit dans une parfaite ſécurité. D'autres, après avoir cauſé, dans le moment du coup, perte de connoiſſance, aſſoupiſſement léthargique, hémorrhagie du nez, & autres ſymptômes qui ſembloient rendre le Trépan inévitable, n'entraînent après eux aucune ſuite fâcheuſe : on voit diſparoitre tous les accidens, après les ſaignées, & quelques remédes fort ſimples. On a vû un morceau de moelon du poids de vingt-cinq livres, tomber d'un lieu aſſez élevé ſur la tête d'un ouvrier, ſans qu'aucune partie fût griévement interreſſée, & qu'il ſurvînt le moindre ſymptôme dangereux, tandis qu'un Eventail tombé perpendiculairement d'une loge de la Comédie ſur la tête d'un homme qui étoit dans le parterre, le fit périr ſur le champ. Il n'eſt donc pas poſſible d'établir un pronoſtic abſolu, ni ſur la force, ni ſur la petiteſſe du coup, ni ſur la violence, ni ſur la légereté des ſymptômes.

Embarras dans le choix & l'application des moyens de guériſon.

La difficulté de parvenir à bien connoître la nature d'une playe de tête, & l'événement qui en ſera la ſuite, ne peut manquer de rendre les indications très-difficiles à découvrir, & l'application des moyens capables d'y ſatisfaire, très-embarraſſante. Il ne faut donc pas s'étonner des diſputes qui ſe ſont élevées ſur le choix de ces moyens. Quoiqu'aſſurément les inconvénients ou les avantages du Trépan ne puiſſent être médiocres, cette Opération cependant a été recommandée, & condamnée ſans réſerve par différents Maîtres de l'Art. *Magatus* & *Dionis* ont crû l'application du Trépan ſi ſûre & ſi avantageuſe, qu'ils conſeillent d'y avoir recours ſur le champ, dans les coups de tête un peu graves : toutes les fois ſur-tout qu'il y a fente ou fracture au crâne ; ils n'attendent pas la préſence des accidents pour ſe déterminer à l'Opération. D'autres, non moins célébres, ſe ſont élevés avec force contre ce qu'ils appellent l'abus d'une Opération, dont l'uſage, ſelon eux, eſt toujours à redouter, même quand on le juge indiſpenſable, & qui peut être ſuppléé, la plûpart du tems par des moyens plus ſimples, plus ſûrs, & auſſi efficaces, tels que les ſaignées abondantes du pied, la diéte, & l'application des ſachets diſcuſſifs. Chaque opinion compte les plus grands noms parmi ſes partiſans, & chacune a pour & contre elle des faits très-frappans. Le célébre *Lanfranc* dans ſon ſecond Livre des playes de Tête, dit avoir guéri beaucoup plus de playes, même avec fracture, par l'uſage de la ſaignée & des médicamens, que par l'Opération du Trépan. *Bonhius* a fait une Diſſertation ſur les difficultés & ſur les dangers

du Trépan. *Ruyſch* atteſte, que par le moyen des ſaignées & des ſachets, il a ſouvent garanti de l'Opération, des bleſſés qu'on étoit ſur le point de trépaner. Ceux qui paroiſſent penſer le plus raiſonnablement ſur cette opération, ne croyent point que toutes les fractures du crâne demandent l'application du Trépan; & cependant ils s'y déterminent quelquefois dans des cas où il n'y a ni léſion aux téguments, ni fracture au crâne. Quelquefois ils attendent que les accidents ſe déclarent pour en venir à l'Opération : d'autres fois au contraire, ils ſe hâtent de les prévenir, regardant le moindre délai comme très-dangereux. Des Pratiques ſi oppoſées ſont cependant très-*rationnelles* : mais que de lumiéres ne faut-il pas pour choiſir dans le cas donné celle qui eſt la plus avantageuſe ? On a diſputé également ſur le tems où l'on doit trépaner, & ſur les endroits du crâne qui excluoient ou qui permettoient l'application du Trépan.

C'eſt la nature & le nombre de ces difficultés, qui ont engagé tant de célébres Médecins à écrire ſur les playes de Tête. Je ne crains pas même d'avancer que le traitement de ces playes eſt encore plus Médical que Chirurgical : ou plutôt il n'eſt Chirurgical que quand il eſt queſtion d'agir ; mais aſſez ſouvent il faut tout le ſavoir d'un grand Médecin pour décider ſi l'on agira & comment on agira. En effet le témoignage des ſens étant ſi infidele, les objets que l'on doit conſidérer en même-tems ſi multipliés, les combinaiſons qu'il faut faire ſi délicates, les régles qui paroiſſent les mieux fondées, démenties ſi ſouvent par les faits, & les déciſions des Maîtres de l'Art ſi oppoſées, on n'a que la voie de la diſcuſſion & des conjectures pour établir le diagnoſtic & le pronoſtic de la maladie, & pour ſaiſir les indications qu'elle préſente. Or telle eſt la nature des objets confiés aux ſoins continuels du Médecin, qu'il n'a pû manquer de ſe rendre familier l'uſage de ces moyens dans la Pratique de ſon Art. Lui ſeul donc, par l'habitude qu'il a priſe de marcher continuellement à la lueur des conjectures, & avec l'aide des diſcuſſions profondes, lui ſeul eſt en état d'apprécier au juſte le témoignage des ſens, ſans être ſéduit par de fauſſes reſſemblances, lui ſeul peut balancer les autorités, concilier les contradictions apparentes des Obſervateurs, & s'élever enfin par le nombre & la force des conjectures à une ſorte d'évidence, qui montre le meilleur parti à prendre, & les régles que l'on doit toujours ſuivre dans les cas mêmes où l'événement eſt le plus incertain.

Le traitement des playes de Tête eſt encore plus Médical que Chirurgical.

On comprend déja qu'il n'eſt gueres poſſible qu'un Chirurgien réuniſſe tous ces avantages : on le ſentira encore mieux après avoir vû les exercices auxquels le Chirurgien doit ſe livrer, ſoit dans l'étude, ſoit dans l'exercice de ſon Art.

Le Chirurgien ne peut avoir des lumieres qui ſuffiſent à tout.

L'Aſpirant à la Chirurgie eſt obligé de partager ſon tems entre la culture de ſon eſprit & l'exercice de ſes organes : mais s'il veut arriver à la perfection dans l'art d'opérer, le partage ne peut être égal. Que

Ses exercices & ſes études pendant ſon éducation, & quand il pratique.

de tems en effet ne doit-il pas donner à la diſſection, pour ſavoir l'Anatomie ſi parfaitement, que ſes regards perçant à travers la peau, ce voile épais qui ſert d'enveloppe à tout le corps, & quelquefois à travers d'autres obſtacles qui nous dérobent la vue de ſa ſtructure intérieure, il apperçoive diſtinctement toutes les parties, chacune dans la place qui lui eſt propre ? Que de tems pour ſe familiariſer avec l'uſage d'une foule d'inſtruments, d'appareils, & de bandages, pour former ſes doigts à cette fineſſe du tact qui fait diſtinguer la nature & l'état d'une tumeur cachée ſous la peau, & quelquefois plus avant dans l'intérieur du corps ? Que de tems enfin, pour faire contracter à ſes mains l'habitude d'agir & de faire agir des inſtruments ? La portion du tems que laiſſent au jeune Chirurgien tous ces exercices, doit être précieuſement employée à l'étude des maladies Chirurgicales. Quelque longue & difficile qu'ait été cette étude, dans tous les tems, il eſt certain que ſon étendue & ſes difficultés ſe ſont fort accrues depuis que la vérole & le ſcorbut ont preſque infecté la moitié des hommes. C'eſt dans les Leçons publiques des Maîtres de l'art, c'eſt dans les bons Ouvrages compoſés ſur la Chirurgie, c'eſt dans les Malades eux-mêmes, que le Chirurgien acquiert la connoiſſance de ces claſſes nombreuſes de maladies Chirurgicales compriſes, pour en faciliter l'étude, ſous le nom de playes, d'ulcères, de tumeurs, de fractures, & de luxations, & qu'il apprend non-ſeulement à diſcerner les eſpèces par les ſymptômes qui leur ſont propres & par les ſignes qui les caractériſent, mais encore leurs différents états, leurs complications, enfin l'iſſue bonne ou mauvaiſe, qu'elles peuvent avoir. C'eſt dans les mêmes ſources qu'il s'inſtruit des Opérations qu'exigent ces maladies, & de tant de Méthodes que l'Art invente tout les jours pour rendre les Opérations les plus ſûres, les plus promptes & les moins douloureuſes qu'il eſt poſſible. Enfin c'eſt en voyant opérer, dans les Hôpitaux, des Praticiens conſommés, qu'il ſe forme à l'opération, & qu'il ſe rend habile dans l'art des panſements. On ſent donc que les Hôpitaux, par la multitude des malades, & conſéquemment par la variété des cas qu'ils raſſemblent, deviennent pour le Chirurgien la meilleure école, & les lieux qu'il doit fréquenter le plus ſouvent, s'il veut ſe rendre capable de bien choiſir parmi les Méthodes diverſes, celle qui dans le cas préſent mérite la préférence, de corriger, de perfectionner les anciennes, & quelquefois d'en inventer de nouvelles, à cauſe de la ſingularité des cas qui ſe préſentent.

Si c'eſt un principe inconteſtable que les habitudes tant de l'eſprit que du corps ne s'entretiennent que par l'uſage continuel des moyens qui les ont formées, il ſuit de-là qu'un Chirurgien livré à la Pratique de la Chirurgie, doit répéter, dans les intervalles que lui laiſſent ſes occupations au de-hors, les mêmes exercices par leſquels il s'y eſt préparé. S'il ne s'exerce à la diſſection, bientôt ſes connoiſſances Ana-

tomiques ſeront moins exactes & moins ſûres : & ſi n'ayant pas des occaſions continuelles d'opérer, il ne pratique pas les Opérations ſur le Cadavre, il ſentira s'affoiblir inſenſiblement ces qualités eſſentielles que *Celſe* demandoit dans le Chirurgien, la légereté, la ſûreté & l'adreſſe de la main. Un fait rapporté par M. *Ledran* nous fournira une preuve convaincante que dans la Chirurgie, comme dans toutes les Sciences de pratique, c'eſt l'exercice, c'eſt l'habitude qui nous donnent la facilité d'arriver au mieux poſſible. Ce grand Chirurgien, voulant (*a*) dans une fracture des deux Machoires, aſſujettir & fixer les piéces fracturées, crut devoir ſe ſervir des Dents mêmes : mais comme les quatre dernieres Dents molaires de la machoire ſupérieure avoient été jettées dans la bouche avec leurs alvéoles, dans leſquelles elles tenoient encore, il penſa qu'il falloit lier enſemble les Dents branlantes, avec celles qui ne branloient pas. » Etant peu dans cet » uſage, dit-il, je crus devoir pour le bien du Malade, confier ce ſoin » à quelqu'un, qui fût dans l'habitude de le faire, & je choiſis M. » *Capron* Dentiſte du Roi. « Un Chirurgien fameux, qui a renoncé à la Saignée, perd inſenſiblement la facilité de ſaigner, & il ſe garderoit bien de ſe charger d'une Saignée difficile. N'eſt-ce pas la même raiſon de l'avantage que donne l'exercice continuel d'un même genre d'Opération, qui fait préferer pour les Accouchemens un Chirurgien Accoucheur, pour les Hernies un Chirurgien Herniaire, pour les Fractures & les Diſlocations un Chirurgien qui s'eſt borné à cette partie de la Chirurgie ? Ce que nous venons de dire ſur la néceſſité où eſt le Chirurgien de s'exercer aux diſſections Anatomiques, & même aux Opérations ſur le Cadavre, doit s'entendre auſſi des connoiſſances qu'il a puiſées dans les Livres : elles ſe perdront en grande partie, ſi au milieu de la plus grande Pratique, il n'a ſoin de cultiver ſon eſprit par la lecture des Ouvrages de ſon Art.

Cette eſquiſſe dans laquelle j'ai eſſayé de tracer les travaux du Chirurgien, ſoit pendant ſon éducation, ſoit quand il exerce ſon Art, ſuffit pour faire comprendre qu'il lui eſt impoſſible de s'enfoncer dans des études profondes, auxquelles il faut conſacrer un tems, qu'il ne peut trouver, s'il remplit bien tous les objets de ſa profeſſion. Si je n'ai point compris l'étude de l'œconomie animale, ſoit en ſanté, ſoit en maladie, au nombre de celles qui doivent occuper le Chirurgien, je n'ai garde de croire qu'il faille lui interdire l'application à l'étude de cette Science. Il eſt à la vérité difficile, peut-être impoſſible de fixer juſqu'où doivent être portées, à cet égard, les connoiſſances des Chirurgiens. Mais je ne crains pas d'avancer que ceux là auront plus de facilité pour ſe diſtinguer dans leur Art, & pour y faire des progrès rapides, à qui la phyſique du corps humain ſera mieux connue. J'en dis autant des Loix générales de la Diéte, & ſur-tout des Médicamens, dont il ſeroit à ſouhaiter que tous les Chirurgiens con-

(*a*) Obſervations de Chirurgie, Tom. I. Obſerv. 3.

nuſſent les vertus, la maniere d'agir, & même la préparation : les Topiques qu'ils emploient ſeroient mieux choiſis, & leur application, au lieu d'être empirique, comme elle l'eſt ſouvent, deviendroit rationelle : plus ſont grands les changemens qu'opérent dans la machine humaine la plûpart des ſécours Chirurgicaux, plus il eſt dangereux d'en abuſer. On ne ſçauroit donc trop multiplier les lumieres dans ceux qui ſont chargés de leur application : pourvû cependant que la bonté de leur eſprit les préſerve de ces écarts dangereux où tombent les Chirurgiens, qui conſidérant les Sciences dont nous venons de parler, ſous des rapports plus étendus, que ceux qu'elles peuvent avoir avec la Chirurgie, oublient que la fonction propre du Chirurgien, & la ſource de ſa gloire la plus ſolide, c'eſt l'Opération de la main, c'eſt-à-dire, le traitement des maladies Chirurgicales, par l'application de la main, des inſtrumens, des bandages, & des remedes Topiques. Si, ſéduit par l'attrait des travaux du cabinet, il y paſſe une grande partie de ſon tems, non-ſeulement ſes doigts moins exercés ſe refuſeront aux mouvemens délicats qu'il faut exécuter dans le plus grand nombre des opérations ; mais, par une ſuite preſque inſéparable de la culture des Sciences & des Lettres, ſon ame deviendra trop ſenſible aux plaintes & aux cris qu'il ſçait être excités par ſes mains armées du fer & du feu, ou de médicaments qui en renferment toute l'activité ; ſes ſens ne triompheront pas auſſi facilement de la puanteur qu'exhale un ulcére malin, une playe ſphacelée, un os carié, & un cancer ouvert, enfin il ſera révolté de ces ſpectacles d'horreur, qui font frémir la nature dans ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Quand on aime l'humanité, on eſt porté à déſirer que tous les ſecours néceſſaires pour le traitement des maladies, au lieu d'être partagés, puiſſent ſe trouver réunis dans un ſeul homme. Mais ceux qui ſont inſtruits ſentent, avec le même fonds d'amour pour les hommes, que dans le cours ordinaire de la nature, c'eſt ſouhaiter une choſe impoſſible. Les facultés de l'homme étant bornées, la ſcience ou l'habileté ſur un objet pouſſée auſſi loin qu'il le faut pour arriver à la perfection, nuit néceſſairement aux autres études, dont on voudroit s'occuper. Prouvons encore que le Médecin eſt en état de ſuppléer à ce qui pourroit manquer au Chirurgien, & qu'il peut lui donner dans la Pratique de ſon Art, des conſeils utiles.

Le Médecin eſt en état de ſuppléer à ce qui peut manquer au Chirurgien.

Le Médecin embraſſe dans ſes recherches tout ce qu'il eſt permis à l'homme de ſçavoir ſur l'œconomie animale, ſur l'hiſtoire de toutes les maladies tant internes, qu'externes, & ſur l'univerſalité des moyens que l'Art emploie pour les guérir. Quelle vaſte lecture, que de travail, pour obtenir toutes ces connoiſſances ; & que de difficultés, pour en faire l'application !

Travaux du Médecin pendant ſon éducation.

Les premiers travaux de celui qui ſe propoſe d'entrer dans la carriére immenſe de la Médecine, ſont conſacrés à l'étude de l'Anato-

mie, de la Méchanique, de la Phyſique, de la Chymie, & de la Botanique.

Si la ſurface du corps humain, & les parties qui ſont les plus expoſées à l'action des cauſes externes, doivent être parfaitement connues du Chirurgien, le Médecin ne doit pas avoir une connoiſſance moins exacte des Viſceres, & de toutes les parties enfermées dans l'intérieur du corps. Ce ſont autant d'inſtrumens, qui par leur jeu opérent toutes les fonctions du corps humain : la conſervation ou le rétabliſſement de ces mêmes fonctions, dès qu'elles ſont dérangées, occupe les ſoins du Médecin. Les Nerfs, qui jouent un ſi grand rôle dans toute la machine, excitent ſinguliérement ſes recherches. Malgré l'irrégularité, on ſeroit même tenté de dire, malgré la bizarrerie de leurs mouvemens, qui ſemblent ne reconnoître aucune Loi, quand on a bien étudié l'origine des Nerfs, leurs diſtributions, leurs communications, & ſur-tout cet appareil ſingulier par lequel s'uniſſent entre eux & communiquent en même-tems avec tous les autres, le Nerf intercoſtal, la paire vague, le Nerf diaphragmatique & l'acceſſoire de *Willis*, on apperçoit dans les maladies des traces de lumieres, qui éclairent ſur la nature, la cauſe, & les rapports d'un grand nombre de Symptomes; tandis que ces mêmes phénomenes ſont pour l'ignorant, l'objet d'un étonnement ſtupide, s'ils ne ſont pas encore plus ſouvent une occaſion d'erreurs funeſtes au Malade. Le Médecin augmente encore ſes lumieres par l'étude de ce qu'ont d'écouvert les Anatomiſtes modernes, tant ſur la ſtructure du ſyſtême glanduleux, que ſur les diſtributions du ſyſtême vaſculeux.

Etude de l'Anatomie.

Ce n'eſt pas l'imagination, mais des yeux très-clairvoyans qui ont apperçu dans le corps humain des leviers, des points d'appui, des canaux, des reſervoirs, des inſtrumens propres à broyer & à moudre, des poulies, & autres machines, que l'Art en imitant la nature, a inventées, pour multiplier les forces motrices, pour les employer avec plus d'avantage, pour corriger la petiteſſe d'un eſpace, qui ne permettoit pas à de grandes forces de ſe déployer, enfin pour opérer les plus grands effets avec de petits moyens.

Etude de la Méchanique.

Ainſi, c'eſt avec raiſon que la Méchanique, la Statique & l'Hydraulique entrent dans le plan d'études du Médecin. La Phyſique, la Chymie, & la Botanique y trouvent auſſi leur place. Le Médecin s'inſtruit ſur-tout de cette partie de la Phyſique, qui a pour objet la connoiſſance de l'air, des vents, des météores, des ſubſtances qui couvrent la ſurface de la terre, & de celles qu'elle renferme dans ſon ſein. Tous ces corps, par leur action ſur le nôtre, tantôt contribuent à le maintenir dans l'état de ſanté, tantôt ils ſont cauſes de maladies, & tantôt ils en deviennent les remédes. La Chymie eſt une clef de la Phyſique: ſes opérations, en nous développant les principes des corps, & leurs propriétés, ſervent à nous faire connoître leurs effets ſur le corps humain. C'eſt encore à la Chymie que nous ſommes redevables de

Etude de la Phyſique.

Etude de la Chymie.

Etude de la Botanique.

tant de remédes, qui enrichiſſent la Matiére Médicale, à laquelle d'ailleurs cette Science ſert de baſe. Enfin le nombre prodigieux de remedes que fournit le Regne Végetal, rend indiſpenſable au Médecin l'étude de la Botanique.

Etude de l'homme ſain en général, ou de la Phyſiologie.

Après ces études préliminaires l'étudiant en Médecine paſſe à l'objet immédiat des travaux de notre Art, c'eſt-à-dire à l'étude de l'homme ſain & de l'homme malade & à la recherche des moyens propres à le conſerver en ſanté, ou à l'y rétablir, quand il l'a perdue.

Il faut convenir que les meilleures Phyſiologies ne nous montrent que le jeu groſſier de l'œconomie animale, & qu'un voile épais dérobe à notre vûe les reſſorts déliés qui donnent le mouvement à toute la machine. Cependant il eſt certain que l'étude approfondie de la Phyſiologie nous procure des connoiſſances, d'une ſi grande utilité dans la Pratique, que ſans elles on ne peut y marcher d'un pas aſſuré. Les ſources où le Médecin puiſe des lumieres ſur l'Œconomie animale, ſont la Méchanique, l'Anatomie, & la Phyſique expérimentale : j'ajoute encore la contemplation de l'homme vivant & ſain & de l'homme malade : car ſi l'action de quelques organes ſe refuſe aux explications tirées ſoit de la ſtructure connue du corps humain, ſoit des loix de la Méchanique, on peut en obſervant avec attention ce qui ſe paſſe dans l'homme vivant & ſain, découvrir au moins quelqu'unes des conditions requiſes pour l'exercice régulier des fonctions de ces organes, & les phénomenes dont il eſt accompagné : & puiſque les uſages de quelques parties ne ſe connoiſſent bien que par les effets qui réſultent des dérangemens ſurvenus dans leur action, il faut chercher auſſi dans la contemplation de l'homme malade les cauſes de la vie & de la ſanté !

Etude des ſantés particuliéres, ou des tempéramens.

Quoique la ſanté ſoit un être Phyſique, elle n'eſt cependant pas la même dans tous les hommes : on remarque autant de ſantés particuliéres qu'il y a d'individus. Ces differences, quand elles ſont communes à pluſieurs, s'appellent tempéramments ; les Modernes en ont fixé le nombre à huit, quatre ſimples & quatre compoſés. Mais l'obſervation apprend au Médecin que la nature n'a pas renfermé les eſpéces de tempéraments dans des limites ſi étroites. Chaque homme a le ſien, & une conſtitution qui n'eſt qu'à lui. Vanhelmont fit ſaigner deux cent Payſans ; il ne s'en trouva pas deux qui donnaſſent du ſang parfaitement ſemblable. Au reſte quelque importante que ſoit la connoiſſance des tempéraments, & dans le traitement des maladies internes, & dans le traitement des maladies Chirurgicales, elle n'eſt pas auſſi facile à obtenir, qu'il eſt aiſé d'en impoſer au vulgaire des Malades, en diſant hardiment à un homme que *l'on connoît ſon tempérament ;* comme ſi, le tempérament dépendant preſque toujours d'une multitude de cauſes, tout autre qu'un habile Médecin, pouvoit connoître leur pouvoir & leurs effets ſur le corps humain, & ſur tout les effets des remédes relativement à l'eſpéce de tempérament formé par le concours de toutes ces cauſes.

On appelle Hygiéne la partie de la Médecine qui traite des moyens propres à conſerver la ſanté, & à prévenir les maladies. Ces moyens ſont l'air, par ſes bonnes qualités, les alimens & les boiſſons bien choiſis & pris dans une meſure convenable, les paſſions de l'ame excitées ou retenues avec ſageſſe, l'uſage modéré de l'exercice & du repos, le ſommeil & la veille renfermés dans de juſtes bornes, enfin le bon état des ſécrétions & des excrétions. Pour bien regler l'uſage de toutes ces cauſes de la ſanté, & empêcher que l'abus qu'on en peut faire, ne devienne cauſe de maladies, le Médecin ne ſe contente pas d'étudier leur nature en général, & enſuite leur action & leurs effets ſur le corps humain, il s'applique encore à la recherche de leurs effets particuliers, relativement aux divers tempéramens, à l'un & à l'autre ſexe, à l'âge, aux ſaiſons de l'année, au genre de vie, à l'habitude, relativement même à telle ou telle indiſpoſition du corps, ſoit qu'elle conſtitue une maladie réelle, ou que ſeulement elle en contienne le germe, ou encore qu'elle ſoit l'impreſſion d'une maladie qui a précédé, & dont il eſt poſſible de prévenir le retour par un bon régime.

Etude des moyens propres à conſerver la ſanté.

La connoiſſance de l'homme malade, & des moyens capables de lui rendre la ſanté, offre un champ bien plus vaſte aux travaux du Médecin. On n'a donc pas rempli l'immenſité d'une pareille étude, & l'on n'eſt pas en état d'exercer les fonctions du Médecin, quand tout le travail s'eſt réduit à la lecture de quelques-uns de ces Traités, qui expoſent chaque maladie en particulier. Borné aux ſeules connoiſſances que fourniſſent ces ſortes d'ouvrages, le Médecin ne devroit-il pas craindre, que ſes pas dans la Pratique ne fuſſent autant de chûtes? Ces Traités, même les plus complets, ſuppoſent tous une foule de connoiſſances générales & d'une néceſſité abſolue, ſur les Maladies ſimples, ſur les cauſes, ſur les ſignes diagnoſtics & prognoſtics des maladies en général, & ſur les principes généraux de la Thérapeutique.

Etude de l'homme malade.

Connoiſſances néceſſaires ſur les Maladies en général, avant l'étude des Maladies particulieres.

Les Maladies ſimples conſiſtent, comme l'on ſait, dans les vices des ſolides & des fluides, & dans leur mouvement augmenté ou diminué. Il faut que le Médecin connoiſſe la nature, les cauſes, les effets, les ſignes, & le traitement de ces Maladies; non-ſeulement, parce qu'elles ſont preſque toujours les éléments des Maladies particuliéres, mais parce qu'il eſt rare qu'il n'y ait pas quelque vice ſimple qui ſe complique avec une maladie quelconque, ſoit aigue, ſoit chronique, & dans laquelle ce vice formera une indication particuliére, ou même aſſez ſouvent une contre-indication, qu'il n'eſt pas permis de perdre de vue dans le traitement de la maladie principale. Par la ſeule énumération de toutes les eſpèces de Maladies ſimples, ſi ce diſcours la comportoit, on concevroit encore mieux l'importance & l'étendue des connoiſſances qu'elles demandent. Diſons en autant des cauſes générales, tant internes qu'externes, capables de donner naiſſance aux Ma-

Etude des Maladies ſimples.

Etude des cauſes des Maladies en général.

ladies. Il eſt abſolument néceſſaire d'être inſtruit de leur action, de leurs effets, & des ſignes auxquels on peut les diſtinguer, puiſque c'eſt ſouvent de la cauſe qu'il faut tirer l'indication curative.

Etude de leurs ſignes diagnoſtics & prognoſtics.

A la recherche de tous ces objets, le Médecin en ajoute une autre, qui n'eſt pas moins eſſentielle : c'eſt l'étude des ſignes dans les Maladies. Le génie des Anciens, tourné ſinguliérement à l'obſervation, doit nous rendre très-précieuſes les Deſcriptions & les Hiſtoires des Maladies qu'ils nous ont laiſſées. Attentifs à ſuivre les démarches de la Nature, & plus familiers que nous avec les faits, ils ont porté la ſcience du diagnoſtic & du prognoſtic à un point qui enléve toute notre admiration. C'eſt donc principalement dans les Ecrits d'*Hippocrate*, de *Celſe*, de *Galien*, d'*Aretée* de *Cappadoce*, de *Cœlius-Aurelianus*, & dans les Auteurs célébres qui les ont commentés, que le Médecin apprend non-ſeulement à reconnoître les maladies par les traits ſenſibles qui les caractériſent chacune en particulier, mais qu'il devient en état de ſaiſir ces nuances fines, qui n'ayant point échappé à l'exactitude du pinceau de ces grands Maîtres, ſervent à nous faire diſtinguer des maux, qu'un Artiſte peu intelligent regarde comme ſemblables, en n'enviſageant que les ſymptômes qui leur ſont communs. C'eſt auſſi en fouillant dans ces monuments reſpectables de l'antiquité & dans quelques-uns de la fin du ſeiziéme-ſiécle, que le Médecin découvre les principes qui ſervent de fondement à la doctrine importante des Criſes, & de pluſieurs autres points auſſi intéreſſants pour la Pratique, tels que, ce que l'on appelle Crudité & Coction, les Récidives, les Métaſtaſes, & les terminaiſons des maladies par la ſanté, la mort, ou une autre maladie. Mais s'il n'eſt pas facile de pratiquer la Médecine ſans s'être nourri de la lecture de tant d'excellents Ouvrages, le Médecin, pour en profiter, doit avoir l'eſprit déja éclairé de bien d'autres connoiſſances. Car ces Ouvrages ſont, pour la plûpart, écrits avec une ſi grande préciſion, & ils renferment un ſavoir ſi profond, qu'ils n'offrent que des ténébres à l'ignorance, & deviennent pour les demi-Savants des ſources d'erreur.

Sçavoir profond des Anciens ſur ces deux points.

Etude des moyens propres à guérir les maladies.

La Thérapeutique a pour objet les loix qui réglent l'uſage des moyens propres à guérir les maladies, ou à pallier au moins celles qu'on ne peut, ou qu'on ne doit pas guérir. C'eſt dans l'étude de cette partie de l'Art, que le Médecin ſe met au fait de la doctrine ſi difficile des indications & des contre-indications. Pour ſe la procurer, il ne manque pas de puiſer dans l'ouvrage de *Galien*, ſur la Méthode de guérir comme dans une des ſources les plus pures & les plus abondantes : afin d'avoir des modéles qui puiſſent le guider encore plus ſûrement, lorſque dans une maladie donnée il ſe rencontre des contre-indications, il lit avec ſoin les hiſtoires particuliéres des Maladies écrites par les meilleurs Obſervateurs.

1°. Moyens tirés de la Diéte.

De tous tems la Diéte, avec raiſon, tient le premier rang parmi les moyens que met en uſage le Médecin pour ſatisfaire aux indications

de la Maladie. Un régime bien entendu eſt ſouvent le meilleur reméde : ſi la Diéte ne ſeconde l'action des ſecours que fourniſſent la Pharmacie & la Chirurgie, ou ſi elle les contredit, ces ſecours deviennent inutiles, & ſouvent dangereux. Mais que de connoiſſances & que de jugement, pour ſavoir tirer parti d'un moyen auſſi puiſſant, en l'employant à propos! Ce n'eſt point aſſez de connoître par les Expériences Phyſiques & Chymiques, & par les Obſervations, les effets des alimens, & des autres choſes non-naturelles, ſur le corps humain, il faut encore être bien inſtruit de l'Œconomie animale en ſanté comme en maladie. Car toutes les parties de notre Art ſe tiennent & s'éclairent mutuellement : en ignorer une ſeule, c'eſt n'en poſſéder aucune à fonds.

Une Claſſe d'hommes n'a d'autre fonction que de raſſembler, de choiſir, & de préparer les Médicaments. Cet emploi, ſi délicat & ſi eſtimable, eſt en même-tems aſſez étendu pour occuper un homme tout entier, s'il veut le bien remplir. Le Médecin chargé de preſcrire l'uſage des Médicamens, ne ſe contente pas d'étudier leurs facultés, leurs vertus ſimples & combinées, abſolues & relatives, leur maniere d'agir dans le corps humain, leurs mêlanges, le tems où il convient de les placer, & les circonſtances qui les excluent d'une maladie même pour laquelle ils ſont d'ailleurs indiqués. Il s'applique encore à la connoiſſance des vices qui peuvent rendre redoutables ou ſans effet, les médicaments tant ſimples, que compoſés, tant internes qu'externes; ſoit que ces vices viennent de l'ignorance ou de la négligence de l'Artiſte qui a préparé les remédes, ou qu'ils ſoient naturels. Quant aux ſecours que la Médecine emprunte de la Chirurgie, nous croyons avoir déja démontré que l'étude des principes qui en reglent l'application, fait partie eſſentielle des travaux du Médecin.

2°. Moyens tirés de la Pharmacie.

3°. Moyens tirés de la Chirurgie.

Ce n'eſt qu'après s'être muni de toutes ces connoiſſances préliminaires que le Médecin entreprend avec avantage l'étude des Maladies particulieres. Son travail dans le Cabinet, & plus encore la vue des malades, le convainquent qu'un Médecin ne ſait pas tout ce qu'il doit ſavoir, s'il n'a lû ſur chaque maladie que ce qui s'en trouve dans un ſeul Traité, quelque célébre que ſoit celui qui l'a compoſé. Un Auteur n'a ſouvent pas vû toutes les maladies dont il traite, ou bien il ne les a pas vû aſſez de fois, ni ſuivies avec une égale attention. *Boerhaave*, qui a épuiſé ce qui regarde l'inflammation, & la Mélancholie, n'a pas écrit ſur la petite Vérole, ni ſur la Goutte, avec la même étendue, ni le même ſuccès. On ſent par-là le prix du travail des Médecins qui ſe ſont adonnés ſinguliérement à l'obſervation de quelque Maladie particuliére. Auſſi le jeune Médecin étudie-t-il dans *Bianchi* les Maladies du Foye, dans *Aſtruc* les Maladies Vénériennes, & dans *Sénac* les Maladies du Cœur. De même, c'eſt dans les Livres des Playes de Tête d'*Hippocrate*, dans ſon excellent Commentateur *Arantius*, dans *Celſe*, & dans l'admirable Traité des Fractures du Crâne de *Jacques Berenger*, plus connu ſous le nom de *Jacques Carpi*, qu'il s'inſtruit de ce qui concerne les Playes de Tête. Après avoir cherché

Etude des maladies particulieres.

les différentes maniéres de faire l'opération de la Taille, dans *Celſe*, *Marianus Sanctus*, *Francus*, *Rouſſet*, *Douglas*, *Cheſelden*, *Morand*, *Albinus*, il lit encore très-utilement le parallele des différentes maniéres de tirer la pierre de la Veſſie, par M. *Le Dran*.

Voilà en racourci tous les objets que le Médecin embraſſe dans ſes recherches, & à peu-près l'ordre dans lequel il les ſuit.

Malgré leur multitude, ils donne à tous une attention ſérieuſe, ſans craindre de ſe trop livrer à l'étude: comme le Chirurgien, il n'eſt pas obligé d'employer une partie de ſon tems à des fonctions manuelles: l'étude entiére & la pratique de ſon art, ſont également un exercice de l'eſprit. En étudiant, il s'attache à charger ſa mémoire de faits & de principes; & quand il pratique, ſon travail ſe réduit à bien voir, à bien comparer, & à bien conclure. Mais, dira-t-on, pour bien voir, il faut voir beaucoup. Il eſt certain que, dans l'enfance de la Médecine, il falloit plus voir & agir, qu'étudier les Livres: on manquoit de faits, & par conſéquent de ce qui conſtitue le fondement de notre Art. Mais dès-lors pour bien obſerver, il falloit avoir l'eſprit éclairé. Car il eſt un Art pour bien voir, comme il en eſt un pour bien raiſonner: c'eſt-à-dire, qu'indépendamment de la diſpoſition naturelle qui rend un homme plus propre qu'un autre à ces deux fonctions, il y a dans les matiéres qui ſont l'objet de l'obſervation & du raiſonnement, mille choſes qui ne peuvent être ſaiſies que par un eſprit éclairé de beaucoup de lumiéres, & accoutumé à porter ſon attention ſur des objets ſouvent très-déliés. A préſent que l'Anatomie, la Chymie, la Botanique, la Phyſique expérimentale, & l'Obſervation, ont ajouté à l'Art tant de connoiſſances, un Médecin marche à pas bien plus ſûrs & plus rapides dans la carriére de la Pratique, lorſqu'il s'y préſente avec un eſprit inſtruit de toutes les découvertes des Modernes, & guidé par l'expérience des ſiécles qui l'ont précédé.

Quel eſt celui qui eſt vraiment Médecin?

Le concours de tant de lumiéres, en donnant un ſi grand avantage à celui qui les poſſéde, ne leve cependant pas à beaucoup près toutes les difficultés que l'on rencontre dans l'exercice de notre Art. On n'eſt pas Médecin, pour avoir mis dans ſa tête tout ce qui a été écrit ſur la Médecine: ſouvent même on ne l'eſt pas davantage, quoique le Malade, que l'on traite, guériſſe. La Nature eſt ſi puiſſante pour opérer la guériſon, que non-ſeulement elle guérit ſouvent toute ſeule, mais elle le fait même quelquefois, malgré les obſtacles que l'on oppoſe à ſes efforts ſalutaires. Il y a des cas ſi favorables, quoiqu'ils ſoient accompagnés d'apparences capables d'allarmer ceux à qui ſont inconnus les principes de notre Art, qu'il faudroit, pour ainſi dire, vouloir tuer les Malades, pour qu'ils périſſent. Le Médecin donc eſt celui qui applique à propos les inſtruments de la guériſon.

Source des difficultés, qui ſe rencontrent dans la Pratique.

Quelque longue & quelque pénible que ſoit l'étude de la Médecine, la juſte application des connoiſſances Médicinales eſt encore plus difficile.

Aucun Art n'a autant de moyens, que la Médecine, pour atteindre à ſon but : ſi on le manque, c'eſt que dans notre Art, comme en tout, ce n'eſt pas l'abondance des moyens qui conduit au ſuccès, mais leur choix, & la maniére dont on les dirige. L'un & l'autre ſont, dans la Médecine, une affaire de jugement ; lequel, par la nature des matiéres qu'il a pour objet, ne doit être ni médiocre, ni peu exercé. L'homme eſt non-ſeulement une Phyſique particuliére, qui tient moins que l'on ne penſe à la Phyſique générale ; mais chaque individu de l'eſpèce humaine peut être regardé comme une Phyſique à part. L'homme eſt à la fois un être végétant, un être ſentant, & un être penſant : d'où il doit réſulter, ſelon le degré d'activité de ces trois principes, une foule d'effets divers dans le corps humain, en ſanté comme en maladie ; & de ces effets naiſſent tous les jours des combinaiſons nouvelles. Auſſi ne voit-on, dans chaque homme malade ſurtout, que cas particuliers, & qu'eſpèces ſingulieres : tout y eſt relatif, l'action des cauſes des maladies, l'action des aliments & des médicaments : les Livres ne nous préſentent & ne peuvent nous préſenter que des généralités ſur les maladies & ſur leurs remédes : le jugement du Médecin doit ſingulariſer tout, au lit du Malade.

Excellence du Jugement dans un grand Praticien.

C'eſt pour cette raiſon que le jugement eſt la partie de l'eſprit qui ſe montre davantage dans un grand Praticien. L'étude de ſon Art a été pour lui une occaſion continuelle de le fortifier : il a fallu que le jugement lui apprît à diſcerner l'uſage & l'abus du raiſonnement en Médecine, à connoître l'étendue & les bornes des loix connues de la Méchanique dans l'œconomie animale, à donner aux Expériences Phyſiques leur juſte valeur, à ne tirer des expériences faites ſur les animaux, qu'avec beaucoup de réſerve, des concluſions relatives à l'homme, à diſtinguer dans les Obſervations ce que l'eſprit préoccupé de l'Obſervateur a crû appercevoir, des faits que ſes yeux ont réellement apperçus, à ſe garantir de l'illuſion des ſyſtêmes & de ces vaines ſpéculations, qui ne font du Médecin qu'un diſcoureur, enfin à ſe faire une Théorie, qui ſoit toute de principes pris dans les faits bien obſervés.

Ce jugement ſi exercé n'eſt pas moins néceſſaire dans la Pratique d'un Art qui conſiſte dans des combinaiſons continuelles : puiſqu'il s'agit d'appliquer les régles générales qui concernent le pouvoir des cauſes des Maladies, les qualités des alimens, & les vertus des remédes, relativement à la maladie préſente, conſidérée avec toutes les complications qu'elle peut avoir, relativement au malade lui-même, aux circonſtances du tems, de la ſaiſon, & quelquefois de l'année. La marche ſi différente des Maladies aigues & des Maladies chroniques, donne à l'eſprit du Médecin, la facilité de concilier la vivacité de l'action, avec la lenteur de la méditation la plus profonde. On ſait que les Maladies aigues ſont celles où ſe décident en peu de tems la

vie ou la mort du Malade ; & que dans ces Maladies la Nature jouiſſant de toute ſa force, eſt ſouvent capable d'opérer ſeule la guériſon. Mais quelle juſteſſe dans le coup-d'œil, pour diſtinguer ce que peut la Nature, & ce qu'elle ne peut pas ? Quelle étendue dans l'eſprit, pour embraſſer à la fois une multitude d'objets, & les voir tous diſtinctement ? Quelle activité en même-tems, pour ſaiſir l'inſtant rapide de l'occaſion ? Je ſai que bien des gens donnent au mouvement ſubit qui détermine ſouvent un grand Praticien, le nom vil d'inſtinct : mais l'inſtinct du Médecin, c'eſt un jugement exquis éclairé par un ſavoir profond. Dans les Maladies longues ou chroniques que le tems à formées inſenſiblement, & que le tems guérit de même par des degrés inſenſibles, où la Nature ne fait preſque rien, où tout eſt obſtacle ; où les ſolides ſont dans l'atonie, & ſouvent d'une ſenſibilité exceſſive, les fluides pervertis, la circulation languiſſante, les digeſtions, les ſécretions & les excrétions, dans le plus grand déſordre, quelle vaſte étendue de connoiſſance ne faut-il pas pour reconnoître la nature de la maladie ſans la confondre avec quelque autre, qui préſente les mêmes apparences, pour démêler ſa cauſe primordiale, ſouvent très-obſcure, pour fixer le véritable ſiége où cette cauſe réſide, malgré les ſignes trompeurs qui autoriſent à la placer dans un endroit qui n'eſt affecté que ſympathiquement ? Quelle ſagacité pour découvrir toutes les indications que fournit la maladie, & qui ſont preſque toujours nombreuſes ? Quel uſage du talent ſi difficile des combinaiſons, pour former un plan de curation qui ſatisfaſſe à toutes les indications, même aux plus oppoſées, ſans jamais nuire ? Quelle conſtance pour inſiſter ſur l'uſage d'un reméde, qui n'augmente pas les accidents, à la vérité, mais dont les effets lents ſe font à peine ſentir ? Et dans les maladies longues qui ont pour principe une tumeur, un ulcère placé dans l'intérieur du corps, quelles reſſources ne doit pas trouver le Médecin dans ſes lumiéres & dans ſon génie, pour ſaiſir la nature & l'état d'un mal qui n'eſt point ſoumis à l'examen des ſens, & pour ſuppléer au défaut du fer, des Topiques, & des autres moyens Chirurgicaux ? Mais dans toutes les opérations que doit faire l'eſprit du Médecin, en traitant les Maladies aigues, comme les Maladies chroniques, c'eſt toujours le jugement qui doit dominer.

Avantage que donnent au Médecin ſes vaſtes connoiſſances, & l'habitude de vaincre de grandes difficultés.

Ce ſont ces vaſtes connoiſſances du Médecin, c'eſt la nature & le nombre des obſtacles qu'il rencontre continuellement dans la Pratique, c'eſt la facilité qu'il a contractée de les ſurmonter, qui le mettent en état d'éclairer au beſoin le Pharmacien, l'Accoucheur, & le Chirurgien : c'eſt en un mot par la réunion de tant d'avantages, qu'il devient d'une ſi grande reſſource, non pour agir lui-même, quoiqu'il ne dédaigne pas l'Opération, mais pour décider ſouvent qu'on agira, quand, comment, & avec quelles précautions on agira. Ainſi l'on voyoit, à la Charité, M. *Bouvart* s'oppoſer à ce que dans les fiévres malignes,

on fît l'ouverture des Parotides avec le fer : il préféroit de les faire ouvrir avec la pierre à Cautere, parce que ſon action, en excitant une irritation prompte & vive, attire au dehors l'humeur critique en plus grande abondance, par la voie que la Nature a choiſie. Le Médecin ne fera pas, comme le Chirurgien, l'extraction de la Cataracte, l'extirpation d'une Mammelle, l'amputation d'un membre, ni l'Opération du Bubonocéle : mais il pourra juger qu'une Opération, que l'on avoit crue indiſpenſable, peut ou doit s'éviter. Car bien inſtruit que la Médecine eſt la Science des grandes & des petites choſes, il n'appuie jamais le jugement qu'il porte d'une maladie ſur la ſimple conſidération de ce qui frappe le plus les ſens. Sa déciſion eſt toujours le réſultat d'une attention qui ſe porte à tout, à des circonſtances même que leur petiteſſe, comme dit *Hippocrate* (*a*), fait négliger du vulgaire, tandis qu'elles ſont ſi précieuſes aux yeux du vrai Médecin, qu'il les recueille toutes avec le plus grand ſoin.

Une femme étant tombée d'un chariot, ſon front porta contre la terre, qu'une gêlée violente avoit rendue très-dure : il ſe forma auſſitôt une tumeur conſidérable à l'endroit du coup. Sur le rapport que l'on fit au Chirurgien que la Malade avoit vomi à pluſieurs repriſes, il crut l'os intéreſſé, & il ſe diſpoſoit à faire une inciſion à la tumeur, pour s'en aſſurer. Le célebre *Ruyſch* (*b*) appellé en conſultation, s'oppoſa à cette Opération : il ſe contenta de faire appliquer ſur la tumeur des flanelles trempées dans une décoction des meilleures plantes Céphaliques faite avec le vin. Le ſuccès de ce Topique fut ſi grand & ſi prompt, qu'en trois jours la tumeur ſe trouva entierement diſſipée, ſans qu'il fût ſurvenu aucun ſymptôme fâcheux. *Ruyſch* ajoute, qu'il a ſouvent rendu le même ſervice à des Bleſſés auxquels on étoit près de faire une Opération.

Boerhaave & *Van-Swieten* n'ont point exercé la Chirurgie. Cependant la connoiſſance qu'ils avoient l'un & l'autre de l'Anatomie & de l'Uſage des parties, mit le premier en état de donner à un Chirurgien un avis important, quoiqu'il n'en profitât pas, & le ſecond de porter dans une autre occaſion, contre le ſentiment du Chirurgien, un prognoſtic, dont l'évenement juſtifia la vérité.

Un Gentilhomme aſſez cacochyme (*c*) fut attaqué d'une inflammation conſidérable, qui occupoit tout l'eſpace qui ſe trouve entre le genou & les malléoles : la fiévre étoit également violente. On ne pouvoit guéres ſe flater d'obtenir la réſolution d'une inflammation de cette nature, dans un ſujet ſur-tout dont les humeurs n'étoient pas d'une bonne qualité. Il ſe fit donc dans pluſieurs endroits des collections de pus & de matiére ichoreuſe : la ſuppuration eut bien-tôt d'é-

(*a*) De flatibus Charter. Tom. VI. pag. 213.
(*b*) Obſervation. Anatom. Chirurg. Centur. obſerv. 60.
(*c*) Vid. Gerardi Van Swieten Com. in Hermanni Boerhaavii Aphoriſmos. § 164.

truit la graiſſe & la plus grande partie du tiſſu cellulaire, ſur-tout vers la malléole interne, où l'on voyoit les tendons à nud & dépouillés de leur guaine. *Boerhaave* avertit le Chirurgien de ne point toucher aux tendons: mais celui-ci négligeant un avis ſi ſage tira le tendon avec une pince, l'ayant pris pour une portion du tiſſu cellulaire: à l'inſtant le malade grinça fortement les dents, tomba dans une convulſion univerſelle, qui fut ſi violente, que pendant quelques minutes tout ſon corps reſta roide, & dans l'état d'une immobilité vraiement ſpaſmodique.

Une Servante ſe laiſſa tomber avec une bouteille de verre, qu'elle tenoit en ſa main: un morceau de la bouteille, qui s'étoit caſſée, entra fort avant dans la partie interne de l'avant bras. L'artére qui paſſe ſous le cubital interne, l'un des muſcles fléchiſſeurs du carpe ou de la main, ayant été ouverte, il ſurvint une hémorrhagie conſidérable. On fit une forte ligature à la partie ſupérieure de l'humerus, dans l'endroit où le tronc d'où part cette artére, eſt preſque à nud ſur l'os: l'hémorrhagie ceſſa. Mais la Malade ſe plaignit d'un ſentiment de ſtupeur, dans le petit doigt, & dans le milieu du doigt annulaire. Le Chirurgien en accuſoit la forte compreſſion à laquelle il avoit fallu avoir recours. Pour moi, dit *Van-Swieten*, (*a*) comptant ſur l'exactitude des planches d'*Euſtache*, j'annonçai hardiment que le nerf qui va au petit doigt, & à la moitié du doigt ſuivant, avoit été coupé, & je prédis que le mal ſeroit incurable. La ſuite vérifia mon prognoſtic: car j'ai vû cette fille, continue *Van-Swieten*, préſenter le bout de ſon doigt à la flamme d'une chandelle, ſans qu'elle reſſentît la moindre douleur.

On ne manquera pas de dire qu'en voulant donner une grande idée du Médecin, je l'anéantis; qu'un Médecin en qui ſe trouveroient réunies tant de connoiſſances, eſt un être de raiſon, qui ne peut exiſter. Cette difficulté pourra s'élever dans l'eſprit de deux ſortes de perſonnes; de ceux qui n'ont de notre Art qu'une connoiſſance médiocre, & de ceux à qui il eſt parfaitement inconnu. J'invite les premiers à faire de la Médecine une étude profonde: c'eſt-à-dire à bien étudier les découvertes des Modernes ſur la Phyſique du corps humain & ſur la Matiére-Médicale, à lire enſuite avec ſoin ce qu'ont écrit les Anciens ſur la Pratique de cet Art. Ils trouveront, ſur-tout dans la lecture attentive des meilleurs Ouvrages d'*Hippocrate* & de *Galien*, une réponſe ſolide à leur difficulté; & ils ſeront contraints d'avouer que le tableau dans lequel j'ai expoſé les connoiſſances néceſſaires pour exercer la Médecine ne remplit point encore l'idée que ces Grands Hommes avoient du Médecin. Il réſultera, pour eux, de cette lecture un autre avantage: ſi la nature leur a donné des talens, ils deviendront, en pratiquant, de bons Médecins, & ſerviront eux-mêmes de preuve à ce que j'ai avancé. Quant aux autres, qui ignorent parfaitement la Médecine, s'ils ſont dans l'habitude de réfléchir, je les prie de conſidérer, de quoi devient

(*a*) Id. ib. § 154.

capable

capable dans les Arts les plus difficiles, & ce qu'opére en effet tous les jours un homme, qui avec des talens naturels s'eſt appliqué fortement à l'étude des principes de l'Art auquel ſon goût l'a porté, & qui ſentant accroître continuellement, dans l'exercice de cet Art, le déſir qu'il a d'arriver à la perfection, trouve en tout des occaſions d'augmenter ſes lumieres ou de les fortifier, dans ſes lectures, dans ſes entretiens avec les perſonnes de la même profeſſion, dans les bons & les mauvais ſuccès des autres & dans les ſiens propres. Il faut cependant convenir que, ſans être Médecins, il y a bien des gens qui, ſelon la remarque d'*Hippocrate* (*a*), en portent le nom, ou qui en font les fonctions; comme l'on voit tous les jours des Chirurgiens qui ne connoiſſent pas même les points les plus eſſentiels de la Chirurgie. Ce ſont ces hommes médiocres dans les deux Profeſſions, qui, pour le dire en paſſant, donnent quelquefois auprès des malades, ces ſcénes indécentes, où l'on voit de petits hommes diſputer à qui ſera le plus petit. Que tout ſe paſſe bien autrement entre ceux qui n'ont négligé aucuns des moyens qu'ils ont cru propres à les conduire à la perfection de leur Art! Plus ils ſont éclairés & habiles, plus ils ſentent que, dans bien des cas, la dépendance du Médecin & du Chirurgien, par rapport aux ſecours & même aux lumiéres, doit être réciproque. Le Médecin en effet regarde comme un très-grand avantage, de rencontrer dans le Chirurgien un homme intelligent, dont les yeux ſont accoutumés à bien voir, & les doigts à bien ſentir: il compte ſur la fidélité du rapport qu'il lui fait de l'état d'un mal qui demande une grande Opération, mais dans laquelle, pour des circonſtances particuliéres, il faudra que l'Opérateur s'affranchiſſe des régles ordinaires, & prenne une route nouvelle. De ſon côté le Chirurgien eſt très-ſatisfait d'avoir un témoin éclairé de la nature des obſtacles qu'il doit vaincre, & des moyens qu'il emploie pour en venir à bout: bien convaincu que dans toutes les maladies Chirurgicales un peu graves, ſans un bon régime & des remédes convenables, les Opérations les mieux faites & les panſements les plus méthodiques ſont inſufiſants, il n'eſt pas moins charmé de voir ſes efforts ſecondés par le régime & les remédes que preſcrit un Médecin, dont les lumiéres & l'expérience lui ſont connues: il ne s'offenſe pas même de ce que les avantages d'une méthode ſur une autre, ou les inconvéniens d'un inſtrument qu'il croyoit bon, ſe ſont montrés à l'eſprit du Médecin, ni de ce qu'il lui fait connoître la ſource de certains accidents, auxquels on tenteroit envain de remédier ſans cette connoiſſance, ou qui peuvent dépendre d'une cauſe plus puiſſante que tous les efforts de l'Art.

La médiocrité, ſource de diſcorde entre les Membres des deux profeſſions.

Concert admirable entre les grands Maîtres de part & d'autre.

On comprend déja par tout ce qui vient d'être dit, qu'il eſt poſſible que la matiére des Accouchements ne ſoit point étrangere au Médecin, puiſque cet Art eſt une branche de la Chirurgie. Mais ſi le Médecin ne

La matiere des Accouchemens n'eſt point étran-

(*a*) Lex. Charter. *Tom. II. pag.* 145.

gere aux Médecins, & pourquoi ?

peut exercer la Médecine avec succès, sans être au fait de la Chirurgie ; il faut convenir que de toutes les parties de cet Art aucune n'est plus digne que les Accouchements, de l'attention du Médecin. L'habileté dans le manuel des Accouchements étant séparée de la Science de la Médecine, ne met point en état le Chirurgien Accoucheur, & encore moins la Sage-Femme, de prévenir tous les accidents dont peut être menacée une femme en travail, ni de remédier à d'autres qui sont déja arrivés. Indépendamment de ces causes ordinaires & connues de tout le monde, capable de rendre le travail long & pénible, il s'en rencontre quelquefois de cachées, qui échappent aux regards de l'Artiste le plus habile : la découverte de ces causes paroît réservée à ceux qui avec beaucoup de lectures sur cette matiére, s'exercent continuellement dans la recherche des causes des maladies, & des signes qui servent à les faire connoître. Quelques Accoucheurs, pour hâter un travail que leur impatience trouve trop long, ou qui languit en effet, ont recours à des Opérations toujours douloureuses, & conséquemment dangereuses ; tandis que souvent de la patience, ou une saignée faite à propos, auroit opéré la délivrance de la Malade. M. *Levret* se plaint avec raison, que l'on ne compte pas assez sur la ressource des postures diverses que les Anciens faisoient prendre à la femme en travail, afin de corriger une mauvaise situation de l'Enfant. Le même Auteur remarque aussi fort judicieusement qu'un grand nombre des accidents qui arrivent aux Femmes après l'accouchement, n'ont d'autre source qu'un travail mal dirigé. Or comme on ne commet gueres ces fautes que dans des cas difficiles, & où il faut, pour les éviter, saisir des objets très déliés, & faire des combinaisons délicates, les Médecins qui ont dans la Pratique de leur Art contracté l'habitude de faire l'un & l'autre, me paroissent très-propres à donner de bonnes vues à l'Artiste, même le plus habile. L'Histoire de notre Art & l'expérience journaliére, démontrent complétement ce que peut un Médecin éclairé dans les cas difficiles, ceux mêmes qui semblent purement Chirurgicaux.

1°. L'Art des Accouchemens est une branche de la Chirurgie.

2°. Les cas difficiles ont besoin des lumieres du Médecin.

3° Difficultés dans le traitement des maladies des femmes grosses.

La difficulté du traitement des maladies auxquelles sont exposées les Femmes grosses ou en couche, impose encore au Médecin une loi plus forte d'étudier à fonds tout ce qui est relatif aux Accouchements. Nous avons dit que l'homme ne tenoit presque point à la Physique générale. Mais la femme est encore plus, pour ainsi dire, une Physique à part. Dans une excellente Thèse (*a*) soutenue dans nos Ecoles, on fait voir qu'indépendamment des parties de la génération, qui différencient les deux sexes, il se rencontre bien d'autres différences entre la Physique du corps d'un homme & celle d'une femme. De ces différences doivent naître sans doute des maladies particulieres aux femmes. Mais la raison & l'expérience nous apprennent aussi que ces

(*a*) An præter genitalia sexus inter se discrepent ? Præside & Auctore M. Francisco *Thiery*. an. 1750.

mêmes différences peuvent influer beaucoup sur les maux communs aux deux sexes, soit qu'elles multiplient les causes de ces maladies, soit qu'elles en rendent le traitement plus embarrassant. Une maladie peut être simple dans un homme : la même maladie l'est rarement dans une femme qui est en âge d'être réglée, son sexe formant presque toujours une complication. La grossesse & les suites de couches ajoutent des complications nouvelles, qui rendent plus difficile l'administration des remédes propres à la maladie, à cause des contre-indications qui se rencontrent alors. Enfin, c'est sur-tout dans les maladies des femmes grosses & des femmes en couche, que tous les cas sont particuliers. On sent donc l'extrême danger de ces Méthodes générales que la routine applique indistinctement à tous les cas.

Les Maladies qui tourmentent la plûpart des femmes pendant leur grossesse, sont faciles à reconnoître : mais assez souvent le diagnostic de la cause de la maladie est très-obscur. C'est cependant de cette cause qu'il faut tirer l'indication curative. La toux opiniâtre est un accident des plus redoutables de la grossesse. Elle peut venir de la pléthore, ou sympathiquement de l'impression que fait l'Enfant sur une matrice trop sensible. Quelquefois elle vient aussi de ce qu'une Femme porte trop haut son Enfant. On a vû la toux produite, dans des femmes grosses, par la suppression des fleurs blanches, auxquelles elles étoient sujettes, & qui s'étoient jettées sur la poitrine. Dans tous ces cas, les relâchants, les adoucissants, les calmants ordinaires de la toux, s'ils ne sont pas contraires, ont certainement bien peu d'effet, quoiqu'ils soient employés tous les jours par des gens, qui ne traitant les maladies que par leur nom, tirent toutes les indications de l'accident, sans jamais s'élever à sa cause. S'ils font saigner & purger la malade, c'est qu'ils ont vû suivre cette Pratique avec succès dans la toux de quelques femmes enceintes : mais ils ne distinguent pas les cas qui admettent ces remédes, des cas qui doivent l'exclure. La saignée, soutenue d'un régime convenable, est sans doute le reméde de la toux qui a pour cause la pléthore : elle peut soulager beaucoup, quand la toux dépend de la situation trop haute de l'Enfant. Mais la saignée pourroit-elle être le reméde de la toux produite par une Matrice trop sensible ? Et ne seroit-elle pas très-contraire à la toux causée par un reflux des fleurs blanches sur les poumons ? On peut dire en général, que dans le traitement de la toux & des vomissements opiniâtres des femmes grosses, on compte trop sur les effets des remédes généraux, c'est-à-dire, sur la saignée & sur la purgation : c'est un cercle étroit, dans lequel on tourne, sans oser en sortir, parce que l'on ignore les secours puissants que l'on pourroit tirer dans bien des cas, des demi-bains, des toniques, des tempérants, des anti-spasmodiques, & même des narcotiques. Nous convenons que ces remédes ont eu quelquefois de mauvais effets, qui les ont diffamés : mais ils n'avoient pas été prescrits, ni

leur adminiſtration réglée par des Médecins qui fuſſent bien exercés dans la diſtinction des cas divers, dans l'uſage des précautions qu'exigent, pendant la groſſeſſe, tous les remédes capables de produire de grands changements dans la machine.

Il y a dans la groſſeſſe des incommodités qu'il ne faut que mitiger : envain ſe flatteroit-on de les détruire entiérement. Mais ſous ce prétexte, ne laiſſe-t-on pas ſubſiſter tous les jours des maux très-incommodes ? On ne voit pas la poſſibilité d'en venir à bout, parce qu'ils ont réſiſté à des moyens qui n'étoient pas faits pour en triompher. Quelquefois même ces incommodités que l'on néglige, peuvent avoir les ſuites les plus fâcheuſes. Il y a des exemples d'apopléxies ſanguines, qui ſont devenues mortelles pour la mere & pour l'enfant, parce qu'on n'avoit pas été attentif aux premiers ſignes qui font craindre un accident ſi terrible, quelques jours avant qu'il arrive ; & parce que l'on ignoroit les diſpoſitions que la femme avoit à l'apopléxie, ſoit qu'elles vinſſent de ſon tempérament, ou de la ſituation trop baſſe de ſon Enfant.

4°. Difficultés encore plus grandes dans le traitement des maladies des femmes en couche.

Les Femmes en couche, celles ſur-tout dont l'accouchement eſt laborieux, doivent être regardées comme des malades, auxquelles on vient de faire une grande Opération, qui a ébranlé toute la machine. Elles ſont expoſées à des ſpaſmes, & à des convulſions capables de ſupprimer les vuidanges, de produire la fiévre, des Maladies inflammatoires, le délire &c. Le danger de ces accidents eſt augmenté par la pente qu'à le ſyſtême nerveux à ſe froncer chez les femmes, chez nos Dames, ſurtout, qu'une vie molle rend plus délicates, & par conſéquent plus ſenſibles. Ainſi les cauſes les plus légeres peuvent, en mettant cette diſpoſition en jeu, amener une foule d'accidents.

Mais rien de ſi facile que de s'en laiſſer impoſer par de fauſſes apparences. Une femme nouvellement accouchée ſe plaint de douleur à la tête : quelquefois même, bien-tôt après, le délire s'y joint. Cet état inſpire aux Aſſiſtans les plus vives allarmes : on croit que la Malade va périr : mais le calme renaît bien-tôt ſi le Médecin, qui conduit la Malade, ſçachant combien dans une femme, la tête s'affecte aiſément, pour peu qu'il ſe faſſe quelque arreſt dans le cours des liqueurs de la Matrice, apperçoit qu'il n'eſt queſtion que d'une attaque de vapeurs. Il ordonne en ce cas une potion anti-hyſtérique & légérement cordiale, qui rétabliſſant la liberté de la circulation dans toutes les parties de la Matrice, ou procurant même la ſortie d'un caillot, ſource de tout le déſordre, fait diſparoître les accidents.

Il eſt des cas où le délire ne dépend pas d'une cauſe auſſi facile à dompter : on le voit au contraire bien-tôt ſuivi des accidents les plus funeſtes, ſi on le néglige dans le commencement, ou ſi on ne l'attaque pas avec des armes bien différentes de celles qui ont ſuffi pour le délire vaporeux. Une femme a un délire obſcur, qui revient par inter-

valles : il ſe fait cependant toujours un écoulement par la Matrice. Souvent on attribue ce délire au défaut de nourriture ſuffiſante; & on ne manque pas de l'augmenter : celui ou celle qui conduit la Malade, vit dans la plus grande ſécurité : le mal cependant fait des progrès ſourds, & quelquefois rapides : quand il éclate, il eſt déja plus puiſſant que toutes les reſſources de l'Art : la femme s'écrie qu'elle ſent une douleur à la tête, comme ſi on venoit de la frapper violemment : le tintement d'oreilles, les mouvements convulſifs à la face, l'aſſoupiſſement apoplectique, & enfin la mort ſuivent de près. Il y a peu de mes Lecteurs qui n'ayent été témoins d'un accident auſſi terrible, ou qui n'ayent entendu dire qu'il étoit arrivé à des femmes de leur connoiſſance.

La même cauſe qui donne naiſſance au délire vaporeux, peut produire auſſi des difficultés de reſpirer, des ſuffocations, des douleurs de côté très-vives, & autres ſymptômes, qui préſentent les apparences d'une pleuréſie. Une Dame alla, le quatorziéme jour de ſa couche, pour ſe faire relever, dans une chapelle qui tenoit à la maiſon où elle logeoit. Soit que le froid l'eût ſaiſie (car c'étoit ſur la fin d'octobre), ou qu'elle eût été ſenſible à des reproches qu'on lui fit d'être ſortie ſitôt, ſes Lochies qui couloient encore s'arrêterent. Sur le ſoir, elle fut attaquée ſubitement d'une difficulté de reſpirer, avec de la toux, & une douleur pungitive & très-aigue dans le côté droit de la poitrine. Il y avoit trois ou quatre heures qu'elle étoit dans cet état, lorſque je fus appellé. J'obſervai tous les ſymptômes ci-deſſus; mais j'appris que l'attaque étoit venue ſubitement, & que ſans aucune gradation elle étoit montée au plus haut point : le pouls étoit petit, fréquent & inégal, avec tenſion dans l'artere. On donna ſur le champ à la Malade, par mon conſeil, un lavement fait avec une forte infuſion d'Armoiſe, & de Matricaire, à laquelle on ajouta des huiles de Ruë & de Camomille, par infuſion. La Malade en reçut du ſoulagement : un ſecond lavement la ſoulagea encore davantage. Je lui fis prendre enſuite un peu de Thériaque avec quelques gouttes de Teinture de Caſtoreum : tous les ſymptômes diſparurent : & la Malade s'endormit tranquillement. Le même accident étant revenu, huit jours après, on fit uſage des mêmes moyens, qui réuſſirent également. Le ſuccès du traitement n'auroit pas été ſi heureux, ſi trompé par de fauſſes reſſemblances, j'avois agi comme dans une pleuréſie. Mais ſi c'eût été réellement un dépôt inflammatoire, comme on le voit arriver aſſez ſouvent par un reflux des premiéres vuidanges ſur la poitrine, quel mal n'auroient pas faits les remédes échauffants que j'avois preſcrits ?

On connoît l'importance de l'écoulement qui ſe fait par la Matrice après l'accouchement, & que l'on appelle vuidanges ou lochies. Il y a des femmes qui en ont peu : ce ſeroit pour elles une maladie, ſi elles perdoient beaucoup : dans d'autres au contraire la vie pourroit être en danger, ſi l'écoulement n'étoit pas abondant. Mille cauſes peuvent diminuer ou ſupprimer tout-à-fait cette évacuation. Quand il n'y a que

diminution dans l'écoulement, on le ſupprime quelquefois totalement par l'uſage du Saffran, de la Myrrhe, & d'autres Emménagogues : quelquefois même la ſuppreſſion ne ſeroit que paſſagére ; & par une inquiétude déplacée on la rend fixe & permanente. La ſuppreſſion peut arriver les premiers jours de la couche, ou vers le dixiéme, ou douziéme jour. Rien de plus dangereux que de confondre dans le traitement, les cauſes, les tems & les effets. Dans les premiers jours de la couche, ſelon les viſceres où le reflux ſe fait, la ſuppreſſion produit des inflammations de bas-ventre, de la matrice ſur-tout, des pleuréſies, des peripneumonies, & des apopléxies. Il peut ſe faire que les fautes commiſes dans le traitement des maladies des femmes enceintes, n'ayent d'autre effet que de laiſſer ſubſiſter le mal : mais ici toutes les erreurs ſont mortelles. Tout voir, tout péſer (eh que ce tout renferme de choſes !) & prendre ſur le champ le meilleur parti, c'eſt le chef-d'œuvre de l'Art. Ordinairement on ſaigne beaucoup, du pied ſur-tout ; on donne l'émetique. Quelquefois on ſe trouve bien de l'uſage de ces remédes : mais le plus ſouvent ils n'ont d'autre effet que d'avancer la mort.

Si la ſuppreſſion arrive dans un tems plus éloigné de l'accouchement, elle cauſe des dépôts laiteux, cette maladie ſi ſinguliére dans ſes effets, ſi délicate dans le traitement, & ſi opiniâtre dans ſa réſiſtance. Quoique les Mémoires que nous a laiſſé M. *Puzos* ſur cette maladie, renferment d'excellentes Obſervations, ils ne forment pas un Traité complet. Pluſieurs ſingularités que l'on obſerve dans les dépôts laiteux ne ſe trouvent point dans ces Mémoires. L'Auteur, par exemple, ne fait point mention de ces dépôts qui ne ſe manifeſtent quelquefois qu'un an ou deux, après une couche, dont toutes les circonſtances avoient paru favorables. Il ne nous apprend pas non plus quels ſont les ſignes qui empêchent de confondre des dépôts laiteux avec des maladies, qui n'en auroient que les apparences. Sa méthode enfin eſt trop uniforme : partout on voit dominer la ſaignée : il ne craint pas même que l'on en abuſe, puiſqu'il ne dit rien des regles qui doivent ſervir de guide à cet égard. J'ai vû des cas où la ſaignée étoit certainement inutile : peut-être même auroit-elle nui. J'en ai vû d'autres où le défaut de la ſaignée avant la purgation avoit été la cauſe des ſymptômes les plus effrayans.

On m'appella, il y a deux ans, auprès d'une femme qui étoit au dix-huitiéme jour de ſa couche, & au huitiéme d'un lait répandu ſur la cuiſſe & ſur la jambe gauche. Les douleurs vives & continuelles qu'elle avoit ſouffert depuis ce dernier terme, ne lui avoient pas permis de goûter un inſtant de repos, ni le jour, ni la nuit. Après que l'on eut fait uſage, avec aſſez de ſuccès d'un Cataplaſme de bouillie, fait avec la farine & le lait, on crut qu'un purgatif doux entraînant une partie de l'humeur, ſoulageroit encore davantage la Malade. Elle prit donc deux onces de Manne & un gros de Sel *de Duobus* : l'évacuation fut

abondante. Mais le ſoir de la Médecine, les douleurs augmenterent à un point qui ne peut s'exprimer. Je vis la Malade le lendemain, pour la premiere fois, ſur le ſoir. Son viſage, ſes geſtes, ſes cris, ſes diſcours, tout annonçoit le déſeſpoir le plus furieux. Je lui fis prendre ſur le champ ſix grains de pilules de Cynogloſſe, qui la calmerent : une ſeconde doſe pareille, donnée deux heures après la premiere, lui procura ſept heures d'un ſommeil tranquille.

Je ne puis quitter ce qui regarde les dépôts laiteux, ſans faire des vœux, pour que quelque Médecin habile ſe livre ſinguliérement à l'obſervation de cette maladie, & nous donne enſuite un Traité complet qui nous manque ſur cette matiére.

Il réſulte de tout ce qui vient d'être dit ſur les maladies des femmes groſſes & des femmes en couche que le traitement de ces maladies eſt très-compliqué, qu'il faut par conſéquent être Médecin, oſons dire, grand Médecin, pour entreprendre de les traiter. On trouvera peut être qu'en tâchant de faire ſentir cette vérité, je me ſuis appéſanti ſur des détails. Mais touché ſenſiblement de voir les femmes devenir ſi ſouvent les victimes de la témérité, j'ai cru que ces détails étoient propres à inſpirer quelque défiance à ceux qui exercent hardiment la partie de la Médecine la plus difficile, ſans l'avoir appriſe, ni pû apprendre. Leur confiance, & leur ſécurité m'étonneroient, ſi je ne ſçavois qu'il faut poſſéder toutes les connoiſſances qu'exige le traitement de ces maladies, pour en ſentir le beſoin. Si, à l'exemple des Accoucheurs célébres, dont j'ai parlé, ils s'étoient livrés tout entiers au manuel des Accouchemens, ils s'y ſeroient rendus plus habiles, & ils verroient mieux les bornes qui doivent les arrêter. J'ai remarqué, il y a longtems, que le malheur d'être médiocre dans ſa profeſſion ne va pas ordinairement ſeul : il eſt preſque toujours accompagné de celui de croire que l'on eſt propre à d'autres fonctions beaucoup plus difficiles. C'eſt ainſi que le monde eſt rempli de gens, qui laiſſent leurs affaires dans le plus grand déſordre, ſans ſatisfaire d'ailleurs à un petit nombre de devoirs faciles, que leur impoſe un emploi très-borné ; tandis que frondeurs éternels du Gouvernement, ils regrettent que le Royaume entier ne ſoit pas confié à leurs ſoins. Ne pourroit-on pas dire la même choſe de ceux qui nés avec des talens très-ordinaires, & pourvûs d'un petit nombre de connoiſſances, imaginent cependant qu'ils pourront ſuffire à la pratique de la Chirurgie & de la Médecine ? Comme ſi chacune de ces Profeſſions n'avoit pas de quoi occuper un homme tout entier : comme ſi la Chirurgie toute ſeule, quand on veut la faire avec diſtinction, n'étoit pas capable de ſatisfaire tous les objets de l'ambition, la fortune, la gloire, & la conſidération : comme ſi la Médecine, cette Science compoſée de pluſieurs ſciences, cet Art ſi compliqué, celui de tous qui ſe devine le moins, pouvoit s'acquérir autrement que par des lectures immenſes, preſque dans

Il faut être Médecin pour entreprendre le traitement de ces maladies.

tous les genres, & par une application conſtante à ce qui en fait l'objet, & même excluſive à tout ce qui n'a pas un rapport direct à la Pratique. S'il n'y avoit que ces hommes médiocres qui fuſſent punis d'une telle prétention, par le peu de réputation dont ils jouiſſent, même parmi leurs Confreres, le mal ne ſeroit pas grand. Mais par malheur leur médiocrité devient dangereuſe & ſouvent fatale, dans les cas où il ſe rencontre des complications que la ſagacité la plus exercée a ſouvent de la peine à démêler, & des contre-indications que le génie, aidé de beaucoup de lumiéres, peut ſeul concilier. Ils ont, dira-t'on de l'expérience. Mais deux moyens doivent néceſſairement concourir, pour nous donner de l'expérience : il faut s'être procuré par l'étude le ſecours de l'expérience de ceux qui nous ont précédé dans la même carriére, & avoir vû beaucoup de malades avec des yeux éclairés. Or tous ces moyens leur ont manqué : puiſque n'ayant pas ſeulement ouvert les tréſors qui renferment tant de belles Obſervations des Anciens, & n'étant point inſtruits des découvertes des Modernes ſur la Phyſique du corps humain, ſur les aliments & ſur les remédes, ils n'ont pû voir que des malades, comme on l'a fort bien dit, & n'ont jamais vû de maladies.

J'ai tâché de prouver que les Médecins doivent ſçavoir ce qui regarde les Accouchemens, puiſque cet Art fait partie de la Chirurgie, & que deux autres motifs leur rendent indiſpenſable l'étude de cette matiére, 1° les reſſources que peut trouver un Accoucheur dans les lumiéres du Médecin, pour des cas embarraſſans, 2°. le traitement ſi difficile des maladies des femmes groſſes & des femmes en couche. Pour rendre encore plus complette la preuve de ce que j'ai eu deſſein d'établir, je finirai ce diſcours par l'hiſtoire abrégée des travaux entrepris par les Médecins de tous les tems, pour perfectionner l'Art des Accouchemens.

Hippocrate, fondateur de l'Art des Accouchemens.

Hippocrate mérite autant le titre de pere de l'Art d'Accoucher, qu'il a mérité celui de pere de la Médecine. On trouve dans ſes Ouvrages, non-ſeulement tous les principes qui conduiſent à la connoiſſance des maladies des femmes, & qui ſervent de baſe à leur traitement, mais on y voit encore la plus grande partie de ce qui ſe pratique aujourd'hui dans les Accouchemens. Avouons cependant qu'il y avoit dans la Pratique d'*Hippocrate* un point, dont le vice a pû retarder long-tems les progrès de l'Art des Accouchemens. Il n'admettoit qu'un Accouchement naturel, celui où l'enfant préſentoit la tête la premiere avec la face tournée vers l'os *ſacrum* de la Mere. De ce principe il concluoit que toutes les fois que l'enfant ne ſe préſentoit pas dans cette ſituation, il falloit le tourner & le ramener à la ſituation naturelle. Seroit-ce une conjecture hazardée de placer l'origine de cette Pratique défectueuſe dans l'idée que ce grand Obſervateur s'étoit formée du pouvoir de la Nature dans les maladies, pour opérer leur guériſon ? Attentif à

toutes

toutes ſes démarches, & témoin des merveilleux effets dont elle étoit tous les jours la cauſe, il faiſoit conſiſter, comme l'on ſçait, tout le ſecret de l'Art de guérir dans l'imitation de la Nature. Il concluoit donc en partant de ce principe, qui n'étoit pas ſeulement une vérité inconteſtable, mais la plus importante de la Thérapeutique, à laquelle elle ſert de fondement, il concluoit, dis-je, qu'il falloit que la ſituation dans laquelle l'enfant préſentoit la tête fût la meilleure, puiſque c'étoit celle que la Nature choiſiſſoit dans les Accouchemens les plus faciles & les plus heureux : & par une concluſion ultérieure, il croyoit que quand l'enfant ſe préſentoit dans quelqu'une de ces ſituations, que l'on appelle Obliques, on ne pouvoit rien faire de mieux, que de s'efforcer de le ramener à la ſituation naturelle. C'eſt ainſi que de grandes vérités, deſtinées par la vive lumiere qu'elles répandent, à éclairer l'Univers, deviennent, pour ceux même qui les ont découvertes, quand elles ſont pouſſées trop loin, des ſources d'erreurs. Au reſte ſi l'invention d'une meilleure Pratique a échappé à la pénétration d'*Hippocrate*, ſa gloire ne peut en recevoir aucune atteinte. Quand ce grand Homme parut, tout étoit preſque à faire dans la Médecine & dans la Chirurgie. Il a cependant fait plus de chemin en partant du point où il a trouvé l'Art de guérir, à celui où il s'eſt arrêté, que n'en ont fait tous ceux qui ſont venus après lui. Les Ouvrages dont il eſt l'Auteur, ſéparés de ceux que l'ignorance ou l'intérêt ont tâché de lui attribuer, ſeront des monumens éternels de la profondeur, & de la force de ſon génie, & de l'étendue immenſe de ſes connoiſſances.

Travaux des Médecins, depuis *Hippocrate*, pour perfectionner cet Art.

Comme la découverte d'un grand nombre d'excellentes Pratiques dans notre Art, paroît avoir été attachée à une ſuite d'efforts de pluſieurs hommes qui ont paru dans differents tems, ce qu'il y avoit de défectueux dans la Méthode d'*Hippocrate* n'a pas été corrigé ſi-tôt. *Celſe* a eu la gloire d'avoir fait le premier pas vers la Pratique que l'on ſuit aujourd'hui. Dans ſa Chirurgie, il a fait un Chapitre ſur les moyens d'accoucher une femme d'un enfant mort. Si l'enfant, dit-il, ſe préſente par les pieds, il eſt aiſé de délivrer la femme : pour cet effet, il faut ſaiſir les pieds avec les deux mains, & les attirer doucement à ſoi.

Moſchion a porté ſes vûes plus loin. Après avoir fait l'énumeration des cauſes qui peuvent rendre l'Accouchement difficile, il donne les moyens d'y remédier : & il propoſe de tirer l'enfant par les pieds dans quatre cas différens ; quand l'enfant ne préſente qu'un pied, ou tous les deux, mais écartés, quand il préſente les genoux, ou la hanche. Dans le premier cas, après avoir, dit-il, fait la réduction du pied qui eſt ſorti, ſaiſiſſez les tous les deux, & tirez l'enfant, les bras étendus le long de ſes côtés. Il veut qu'on le tire de même, dans le ſecond cas, après avoir rapproché les pieds. Dans les deux derniers cas il conſeille pareille-

ment de repouſſer l'enfant, & de l'attirer enſuite par les pieds. On voit encore dans ce que nous a donné *Moſchion* ſur les Accouchemens, que ce Médecin avoit arrêté ſes regards ſur tous les objets qui ſont relatifs à cet Art. Il traite des maladies des femmes enceintes, des qualités d'une Sage-femme, de tout ce qui regarde l'Accouchement, des ſuites de couche, du choix d'une Nourrice, & de quelques maladies des enfans.

Aétius rapporte dans le plus grand détail les cauſes qui ſont capables de rendre l'Accouchement difficile & dangereux : aucune ne lui a échappé, ni les vices des os du Baſſin, ni l'obliquité de la Matrice, ni même la préſence d'un Polype. On trouve enſuite les moyens de ſurmonter tous ces obſtacles. L'uſage du crochet pour tirer les enfans morts, & la maniére de s'en ſervir, n'étoient point inconnus à cet Auteur. Le vingt-quatriéme Chapitre renferme d'excellens préceptes ſur l'extraction du Placenta : & dans le vingt-cinquiéme, il traite fort au long des maladies des femmes, relatives à l'Accouchement.

C'eſt à *Paul d'Egine* que l'on eſt redevable de cette belle diviſion générale des Accouchemens, en naturels & en Accouchemens contre nature. Il appelle naturels tous ceux dans leſquels la tête ou les pieds ſe préſentent les premiers : & toutes les fois que l'enfant ſe préſente dans une autre ſituation, l'Accouchement, ſelon lui, doit être regardé comme contre-nature.

Trois Médecins Arabes, dont les noms ſont célébres dans l'hiſtoire de la Médecine, *Sérapion*, *Rhazis*, & *Avicenne*, ont auſſi écrit ſur les Accouchemens. Mais aucun n'a traité avec autant de ſoin, ni d'étendue que le dernier, ce qui concerne les maladies des femmes, les menſtrues, & la groſſeſſe. On trouve auſſi dans *Avicenne* d'excellentes remarques de Pratique ſur l'Accouchement. En liſant tous les Auteurs que je viens de citer, il eſt difficile de ſe défendre de l'étonnement que cauſe la vanité, ou ſi l'on veut l'ignorance de quelques Modernes, qui s'attribuent l'invention de pluſieurs Pratiques, miſes en uſage dès les premiers tems de la Médecine. La Nature cependant ne s'eſt point épuiſée en faveur des Anciens ; & je dois dire, à la gloire des Modernes, qu'il s'eſt trouvé parmi eux, un grand nombre de Praticiens qui ont enrichi l'Art des Accouchemens de vérités nouvelles, & de manœuvres tout-à fait inconnues à l'Antiquité. On peut appliquer aux Accouchemens ce qu'il eſt vrai de dire de la Chirurgie entiere & de toute la Médecine, que l'homme en ſanté & en maladie offrant des combinaiſons infinies, l'Obſervateur éclairé & attentif tirera, dans tous les tems, de ce fonds inépuiſable, une foule de connoiſſances qui ſeront le germe de nouveaux dogmes dans l'Art, ou qui ſerviront à perfectionner les anciens.

En 1586 on publia à Baſle un Recueil d'Ouvrages qui avoient rapport à l'Accouchement, & qui avoient été compoſés par les plus

distingués des Auteurs que l'on appelle les Anciens modernes. Cet Ouvrage parut en latin, sous le titre de *Gynæciorum Commentaria*, & il fut réimprimé à Strasbourg in-fol. en 1597, par les soins d'*Israel Spachius* Professeur en Médecine. Les Auteurs de ce Recueil, au nombre de vingt & un, sont presque tous Médecins, dont deux de la Faculté de Paris, sçavoir *Martin Akakia* & *Maurice Cordier*.

On comptera toujours au nombre des excellents Ouvrages faits par les Médecins sur l'Art des Accouchemens, les Observations du célebre M. *Deventer*, le Traité de la Théorie & de la Pratique des Accouchemens, par M. *Smélie*, le *Compendium* de M. *Manningham*, & les Elemens de l'art des Accouchemens par M. *Roederer*. Enfin on trouve dans *Schenkius*, *Hildanus*, *Bonet*, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, dans les Transactions Philosophiques & dans les Essais de Médecine de la Société Royale d'Edimbourg, quantité d'Observations sur la Pratique de cet Art, qui démontrent le soin que prennent les Médecins de le cultiver.

La Faculté de Médecine de Paris a établi, depuis plusieurs années, un cours d'Accouchemens, en faveur des Sages-femmes, afin de donner des lumiéres sur leur Art à des femmes, qui le plus souvent ne sont guidées que par une routine aveugle, & toujours dangereuse. Cet établissement a procuré un autre avantage : plusieurs Médecins se sont portés avec une nouvelle ardeur à la recherche des connoissances, qui ont rapport à l'Art des Accouchemens. Parmi ceux qui l'ont fait avec le plus de succès je pourrois en citer un, qui s'est également distingué dans la Théorie & dans la Pratique des Accouchemens : génie supérieur, il a embrassé à la fois, toutes les parties de l'Art de guérir ; & il le pouvoit ; puisqu'avec une adresse naturelle dans la main, qu'il exerce continuellement dans ses cours d'Anatomie & d'Opérations de Chirurgie, & avec une facilité singuliére pour acquérir toutes sortes de connoissances, il a encore reçu de la nature un talent d'invention, qui lui a fait trouver plus d'une Pratique nouvelle, ou qui l'a mis en état de perfectionner les anciennes. On doit sentir, par cet éloge, que je puis assurer n'avoir été dicté que par mon admiration pour les talents de celui qui en est l'objet, que mon dessein n'est pas de le proposer pour exemple. Ces Hommes rares, qui paroissent de tems en tems, affranchis des loix que suit ordinairement la Nature dans la distribution de ses dons, sortent de la régle commune, & ne peuvent être mis que dans l'exception.

Voilà une partie de ce qu'ont fait les Médecins pour l'avancement de l'Art des Accouchemens. On peut voir là-dessus un plus grand détail, dans l'Introduction que M. *Smélie* a mise à la tête de son Ouvrage. Si, comme lui, j'avois embrassé toute l'histoire des progrès de cet Art, depuis son origine, on auroit vû plusieurs Chirurgiens françois dans le nombre de ceux dont les travaux ont contribué à le perfectionner. On regarde, avec raison, *Ambroise Paré*, comme le restaurateur de cet Art,

& *Jacques Guillemeau* ſon éleve, comme le premier d'entre les Modernes, qui y ait fait quelques progrès conſidérables. *Mauriceau*, par l'excellent Ouvrage qu'il nous a laiſſé, a fort augmenté ces progrès, à Paris & dans toute l'Eurôpe. Le Traité de la *Motte* eſt ſans contredit un des meilleurs Ouvrages & des plus complets, qui ait été compoſé ſur les Accouchemens. M. *Levret* a donné, depuis quelques années, ſur la même matiére, un Ouvrage, qui ſuppoſe en lui beaucoup de lumiéres ſur la Théorie de ſon Art, & un grand uſage dans la Pratique. Enfin on trouve dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie quelques morceaux précieux, ſur des points relatifs à la Pratique des Acccouchemens.

Fin de la Diſſertation.

ELOGE DE M. PUZOS.

Par M. MORAND.*

NICOLAS PUZOS nâquit à Paris en 1686. Son pere qui avoit été Chirurgien-Major des armées, obtint pour récompenſe de ſes ſervices, le poſte de Chirurgien-Major d'une Compagnie des Mouſquetaires, qu'il remplit avec diſtinction pendant trente ans. Il deſtinoit ſon fils à la même profeſſion, & il crut pouvoir l'y deſtiner avec plus d'avantage, en lui faiſant faire de bonnes études, terminées par un cours de Philoſophie dans l'Univerſité de Paris.

M. Puzos ayant fait proviſion de ces lumieres qu'on puiſe dans la littérature, & qui ſont plus eſſentielles aux Chirurgiens qu'on ne penſe, apprit les élémens de ſon Art, & bientôt après fut employé dans les Hôpitaux militaires, où depuis 1703 juſqu'en 1709, il eut amplement les moyens d'acquérir de l'expérience. Les batailles d'Hochſtet, de Ramillies, d'Oudenarde & de Malplaquet, furent pour lui une ſource féconde d'obſervations. Il étoit Aide-Major de l'armée à cette derniere affaire ; & dans l'intervalle de ces Campagnes, il fut reçu Maître en Chirurgie avec applaudiſſement en 1707. Citer pour époque des premieres connoiſſances d'un Chirurgien employé à la guerre, celles du regne de Louis XIV. où les Hiſtoriens lui donnerent la deviſe de *ſeul contre tous*, c'eſt préſenter à l'eſprit un vaſte champ de faits plus ſinguliers, plus extraordinaires les uns que les autres ; & M. Puzos ſçut d'autant mieux en profiter qu'il étoit né avec une grande ſagacité.

L'amitié que M. Clement, le plus célébre Accoucheur de ſon tems, avoit pour M. Puzos le pere, fit eſpérer au fils des progrès plus rapides dans cette partie de la Chirurgie

* Tiré des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, Tom. 3.

s'il s'y attachoit. Effectivement ce grand Maître lui en donna les premiers principes ; il trouva dans son Eléve les plus heureuses dispositions, & voulant les faire valoir pour la pratique, il lui affecta pour domaine les Fauxbourgs de Paris & les Villages voisins, dont M. Clement avoit, pour ainsi dire acquis le droit de disposer, parce qu'il s'étoit pendant long-tems consacré au service des pauvres.

Après beaucoup d'expériences dans le peuple, M. Puzos mérita la confiance de plusieurs femmes d'un haut rang, & les voyages que M. Clement fut obligé de faire dans une Cour étrangere, donnerent lieu à son Eléve d'étendre sa réputation. S'il eut la modestie de ne point aspirer aux premieres places, dès-lors les Connoisseurs crurent qu'il étoit bien fait pour les remplir. Il a accouché plusieurs Princesses du Sang, & il a été consulté deux fois pour Madame la Dauphine.

L'Académie de Chirurgie, lors de sa premiere institution en 1731, fut pour lui un événement auquel il prit part en bon Citoyen. Sans émolumens, puisque la Société n'en jouissoit point alors, il venoit aux Assemblées avec plaisir, avec exactitude ; & cette Compagnie étoit encore au Berceau, lorsque M. Puzos en fut nommé par le Roi, Vice-Directeur en 1741 ; ensuite Directeur depuis 1745 jusqu'en 1751. L'on ne sçauroit faire trop d'éloges de la façon dont il s'y est montré. Modéré dans la dispute, occupé de chercher le vrai, faisant accueil aux Observateurs, il rempliſſoit les devoirs de sa place à la satisfaction de tout le monde.

Brillant dans la partie de l'Art à laquelle il s'étoit dévoué, il discutoit en Maître les cas relatifs aux accouchemens, sans paroître étranger dans les autres, qu'il avoit trop bien vûs pour les avoir oubliés. Cependant il se borna dans ses recherches à celles dont il faisoit son objet particulier. Il y a un Mémoire de lui dans le premier volume de ceux de l'Académie, sur les pertes de sang qui survienent aux femmes grosses, & les moyens d'y remédier. Entre plusieurs autres Mémoires intéressans qu'il nous a donnés depuis, il y en a qui prouvent que son sçavoir ne

ſe réduiſoit pas à ces coups de main qui pourroient confondre l'habile Accoucheur avec la ſimple Sage-femme. Une théorie lumineuſe le rendoit Médecin des femmes qu'il accouchoit.

Nous avons de lui une Diſſertation ſur les éruptions miliaires cauſées par le lait dans les femmes en couche, & il en réſulte qu'il y a bien des maux qui proviennent de ce que les meres n'allaitent point leurs enfans. On ne peut diſconvenir que ce n'ait été l'intention de la Nature ; l'appareil des parties deſtinées à cette fonction, le prouve de reſte, & le bon ſens établit entre le lait de la mere & les parties de l'enfant, une analogie raiſonnable qui influe néceſſairement ſur le phyſique, & vraiſemblablement ſur le moral. L'obligation aux meres de nourrir leurs enfans, décidée comme telle par pluſieurs Théologiens, ſubſiſtoit encore au neuviéme ſiécle. La molleſſe des femmes d'un certain ordre les a fait déroger à cette loi de la Nature, les meres ont regardé l'allaitement comme une ſujétion pénible, & inſenſiblement l'uſage de louer des nourrices a paſſé juſqu'au Tiers-Etat.

Mais en comparant les peines attachées aux ſoins de nourrir leurs enfans avec les maux auxquels les femmes s'expoſent en déroutant la nature, n'y ont-elles pas perdu ? Si le lait qui ne ſort point par ſes iſſues naturelles ſe mêle avec le ſang, il peut former différens dépôts, entre leſquels M. Puzos examine ceux qui ſe montrent par des éruptions miliaires à la peau.

Après en avoir établi de différentes eſpèces, il s'arrête eſſentiellement à celles où la matiere paroiſſant ſous la forme de boutons tranſparens, ſans percer l'épiderme, la maladie préſente les ſignes d'une fiévre ardente, avec le ſymptôme particulier d'une ſtupeur générale, & d'un aſſoupiſſement qui menace d'une métaſtaſe au cerveau.

M. Puzos établit ſur cela des préceptes, en conſéquence deſquels il croit qu'on feroit fort bien de ſuivre à Paris la méthode uſitée dans quelques Provinces de France, pour les femmes qui ne nourriſſent pas leurs enfans. On préviendroit peut-être des accidens funeſtes en les ſaignant du

pied le ſecond jour de l'accouchement. Ce pourroit être auſſi un moyen d'appeller le lait fourvoyé, pour ainſi dire, à des couloirs avec leſquels il a le plus d'affinité, n'étant pas ſéparé par le ſein. De pluſieurs faits rapportés en faveur de cette méthode, M. Puzos conclut qu'on ne ſçauroit par trop de voies & de moyens procurer l'évacuation du lait aux femmes accouchées qui ne nourriſſent pas leurs enfans.

Mais indépendamment des malheurs que peut cauſer la matiere laiteuſe remêlée avec le ſang, il n'y a qu'à conſidérer les dépôts qu'elle forme dans les mammelles mêmes, y étant retenue ; & c'eſt le ſujet d'un autre Mémoire de M. Puzos. Dans ce cas, l'indication qui ſe préſente, eſt de tâcher de réſoudre la matiere par les moyens connus ; mais on n'eſt pas toujours ſûr du ſuccès, & ſouvent contre notre attente il ſe fait ſuppuration.

Cette terminaiſon étant décidée, l'on croiroit que la méthode curative devroit être la même que celle des apoſtêmes formés ailleurs. M. Puzos y a apperçu une différence qui auroit échappé à quelqu'un moins inſtruit que lui de la ſtructure des parties. Après avoir conſidéré le dépôt dans les glandes du ſein où la matiere laiteuſe ſe forme, dans le réſervoir commun qui la raſſemble, dans le tiſſu ſpongieux d'où elle eſt rayée ; il établit les ſignes différens qui appartiennent à chaque eſpèce, & ayant obſervé que les ſuites en ſont différentes auſſi, il donne un réſultat fort intéreſſant pour la pratique.

Dans toutes les autres parties du corps, quand il y a un petit abſcès, on peut en confier la cure à ce qu'on nomme emplâtres de bonne femme ; & combien y en a-t'il pour cela ? Mais lorſqu'il y a un grand abſcès, ſi l'on en abandonne l'ouvrage à la nature ; il eſt à craindre qu'il ne reſte un ſac, des fuſées, des ſinus, enfin une fiſtule. Ici, c'eſt tout le contraire, l'on voit des abſcès conſidérables guérir par l'application des emplâtres, & de très-petits reſtes fiſtuleux. M. Puzos explique cette différence, en diſant que les grands abſcès ſe ſont formés dans le réſervoir commun qui a pû raſſembler toute la matiere, & qu'il ſuffit alors

pour la guériſon, que la poche ait été vuidée ; au lieu que les petits abſcès ont leur matière diſſéminée dans les glandes, & que la peau étant ſimplement ouverte, ſi les glandes ne ſe fondent point, le ſein reſte percé de pluſieurs trous fiſtuleux très-difficiles à guérir. Il faut donc déroger ici à la méthode établie pour d'autres parties, & c'eſt la concluſion que M. Puzos tire de ſon Mémoire, en diſant, qu'on peut ne point ouvrir les grands abſcès laiteux, mais qu'il faut néceſſairement ouvrir les petits.

On n'aura pas de peine à concevoir que M. Puzos étoit eſſentiellement conſulté par l'Académie ſur les cas ſinguliers qui lui étoient déférés. En 1740. un fameux Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Bologne, nous propoſa comme un Problême à réſoudre, un paſſage des *Adverſaria* de Ruyſch, où il dit avoir vû des femmes qui portant un placenta reſté après l'accouchement, & devenues groſſes, étoient accouchées heureuſement, & après avoir été délivrées en forme, avoient rendu par morceaux l'ancien placenta reſté de la couche précédente. Cette aſſertion de M. Ruyſch parut ſinguliere au Profeſſeur, & elle devoit le paroître. Cependant il s'agiſſoit d'un fait que l'on ne peut nier, quand un Auteur de la célébrité de M. Ruyſch dit l'avoir vû, & même l'avoir vû plus d'une fois. Il falloit donc expliquer comment cela ſe pouvoit faire, & M. Puzos qui en fut chargé, s'en acquitta de façon à faire voir par ſon rapport que l'Académie eſt digne de la confiance des Etrangers.

Cette piéce n'eſt pas ſuſceptible d'un extrait qui puiſſe convenir dans une ſéance publique, non plus qu'un grand nombre d'autres Mémoires qui regardent immédiatement l'Art des accouchemens ; mais comme il en ſera fait uſage ailleurs, la ſociété n'y perdra rien.

Nous n'avons prétendu donner qu'un très-léger échantillon des travaux de M. Puzos dans l'Académie ; ceux-là ſont preuve de l'eſprit. Il eſt tems d'expoſer ceux qu'il entreprit dans les Ecoles pour l'inſtruction des Eléves ; ceux-ci ſont l'éloge de ſon cœur.

Les Anciens mettoient les Sages-femmes à côté des Médecins ; Galien & Proſper Alpin leur en donnerent le titre, & elles furent appellées Médecines hyſtériques. Une d'entr'elles ſe diſtingua ſuivant le rapport de Pline, au point qu'elle mérita le nom de *ſotira*, qui ne peut être rendu que par le nom latin *ſalvatirx*. Ce n'eſt que vers le milieu du dernier ſiécle, ſuivant Bayle, qu'on vit établir la Profeſſion d'Accoucheur. Apparemment que les Sages-femmes moins habiles, mériterent alors moins de confiance. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'en général, il n'y en a point qui raſſemblent les qualités d'un Chirurgien Accoucheur. Ceux qui voudront voir en détail juſqu'où peuvent aller les erreurs de ce qu'on appelle une ſimple Sage-femme, n'ont qu'à conſulter le Traité curieux de Walther à ce ſujet.

Ce qui eſt expoſé dans cet ouvrage avec bien de la méthode & de clarté, n'ayant que trop lieu dans les grandes Villes, on ſongea ſérieuſement à Paris à arrêter le cours des malheurs qui arrivent par l'impéritie, en formant des Eléves par des Leçons publiques ſur l'Art des accouchemens. Je veux bien croire qu'il puiſſe ſe trouver encore des *Agnodices* parmi nos Sages-femmes ; mais il leur faut des *Hérophiles* pour les inſtruire. M. Puzos ne balança pas à en prendre la charge, quoique ſans aucune rétribution, & l'on vit pour la premiere fois dans notre amphitéâtre en 1743, un Démonſtrateur des accouchemens.

On ne parlera plus dorénavant de bien public dans notre Académie, que le nom de M. de la Peyronie ne ſuive de près. Ce digne Chef de la Chirurgie Françoiſe, après avoir rempli tant d'objets importans pour la Société, qui ſont dans ſont teſtament autant de monumens immortels de ſon zèle, ſongea auſſi à établir des leçons ſur l'Art des accouchemens ; & pour ſatisfaire également ceux & celles qui s'y deſtinent, ſans riſquer aucune indécence par le mêlange des Auditeurs, il fonda deux Cours, l'un pour les Eléves, l'autre pour les Sages-femmes.

M. Puzos choisit ce dernier, & il s'en est acquitté avec la plus grande régularité jusqu'à sa mort. Il y a eu une année où il les a rempli tous deux.

En 1750, il fut nommé Censeur Royal des Livres de Chirurgie à la place de M. Petit.

Au mois de Mars 1751, le Roi lui accorda des Lettres de Noblesse par un motif qui manifeste en même-tems la bonté du Souverain pour ses peuples, & la haute capacité de M. Puzos. L'Art à la perfection duquel il a dévoué ses talens, y est-il dit, *est d'une si grande importance pour la société civile, que nous regardons comme un objet digne de notre attention, d'illustrer ses travaux par un titre d'honneur capable d'inspirer de l'émulation à tous ceux qui se destinent à marcher sur ses traces.*

M. Puzos jouissant de la plus haute considération à laquelle pût aspirer un homme d'Art qui a bien mérité de sa Patrie, n'a pas long-tems survécu à la décoration que le Prince venoit d'y ajouter. Il étoit depuis plusieurs années sujet à une espèce d'asthme. Il tomba tout-à-fait malade au mois de Mars 1753, & mourut le 7 Juin dans sa soixante-septiéme année.

M. Puzos, quoique d'un tempérament délicat, étoit actif, laborieux, aussi dur à lui-même qu'il étoit complaisant pour les autres. Jamais homme ne fut plus fortement occupé des devoirs de sa profession. Sans cesse emporté par le tourbillon de ses affaires, il ne se permettoit nulle sorte de dissipation, & le peu de tems que lui laissoient ses malades, il le donnoit aux travaux du cabinet.

Sa charité pour les pauvres ne se bornoit pas à secourir gratuitement ceux qui avoient recours à lui, il en étoit volontiers le Chirurgien, mais il y en avoit un bien plus grand nombre dont il étoit le Trésorier. Il s'étoit imposé la loi de réserver pour eux le dixiéme de l'argent que son travail lui rendoit. Ce seroit exagérer la fortune de M. Puzos, que de dire que c'en étoit le superflu; mais si l'on veut n'y reconnoître que ce mérite, ce ne sera point exagérer la vérité, de dire que de ce superflu même, il n'est pas commun d'en faire un si bon usage.

Il avoit pratiqué l'Art des accouchemens pendant quarante ans avec la plus grande distinction. Il a laissé nombre d'observations utiles, dont plusieurs entroient dans les détails que nous avons entendus de lui à l'Académie, ou dans les Leçons qu'il a données. M. Gervais actuellement occupé du soin de les recueillir, fera revivre, en les publiant, un homme célébre dont la mémoire nous sera toujours chere.

TRAITÉ DES ACCOUCHEMENS.

CHAPITRE PREMIER.

De quelques parties de la Femme relatives à l'Accouchement.

ARTICLE PREMIER.

DES OS DU BASSIN.

LES Auteurs qui ont composé des Traités sur l'art des Accouchemens, sont dans l'usage de commencer ces Traités, par la description des parties naturelles de la femme. Ce soin paroît d'abord superflu, depuis que l'on trouve ces parties décrites avec une étendue qui ne laisse rien à désirer dans un grand nombre d'excellens ouvrages d'Anatomie. Mais il cessera de le paroître, si l'on fait attention que ce sont ces détails mêmes auxquels se livre un Anatomiste, qui exigent de l'Auteur d'un Traité d'Accouchemens de faire sa description particuliere. Le premier doit décrire dans le plus grand détail la situation, la figure, la structure, les rapports & les usages de toutes les parties : il n'a pas un seul objet en vûë ; il les a tous : car il écrit pour le Naturaliste, pour le Médecin, pour le Chirurgien & pour l'Accoucheur. Dans un Traité d'Accouchemens au contraire, il suffit que les parties naturelles de la femme, soient considerées dans le rapport direct qu'elles

ont à la génération, à la conſervation, à l'accroiſſement du fœtus, & à l'accouchement : c'eſt-à-dire, autant que par leur bonne conformation, elles peuvent faciliter toutes ces opérations ; ou que par une diſpoſition vicieuſe elles ſont capables d'y apporter des obſtacles plus ou moins grands. Ainſi, quiconque écrit ſur les Accouchemens, a toujours le droit de faire ſa deſcription particuliére des parties de la femme relatives à l'Accouchement ; puiſque ſa maniére différente de les conſidérer relativement à ce double point de vûe, peut préſenter des choſes nouvelles dans ſa deſcription.

On peut diviſer les parties de la femme, qui ont rapport à l'Accouchement, en parties dures & en parties molles. Parmi les premieres, on comprend les os & les cartilages, qui entrent dans la compoſition du baſſin. Les molles ſont celles qui ſe trouvent hors du baſſin, & que l'on appelle parties naturelles & externes de la femme, & celles qui ſont logées dans la cavité du baſſin, telles que la Matrice & quelques parties, qui en dépendent.

Le Baſſin, ainſi nommé, à cauſe de ſa figure, eſt compoſé de ſept os principaux & d'un petit qui fait le huitiéme. Non ſeulement, il étoit néceſſaire que dans le fœtus, le Baſſin fût formé de l'aſſemblage de pluſieurs piéces, il falloit encore qu'elles fuſſent unies ſi foiblement entr'elles, qu'elles puſſent gliſſer les unes ſur les autres : car la flexibilité & la multiplicité des os du Baſſin dans le fœtus, facilitent les différentes poſitions de ſes membres dans la Matrice, & les attitudes diverſes de tout ſon corps : elles ſecondent encore merveilleuſement les efforts de l'Accoucheur dans les mouvemens & les tours, qu'il eſt obligé de faire faire à l'Enfant, & dans la preſſion qu'il fait ſur ſes hanches & ſur ſon épine, pour le tirer dans les Accouchemens contre-nature. Mais quand l'Enfant eſt une fois né, cette ſage diſpoſition de la Nature doit changer, & change en effet : la liaiſon qui unit ces piéces, devient de jour en jour ſi forte, que tous ces os dans la ſuite n'en forment plus qu'un : & il falloit au Baſſin cette ſolidité, puiſqu'il eſt alors la baſe & le ſoutien de toute la charpente oſſeuſe.

Quoique les os du Baſſin, dans l'adulte ne forment qu'un

ſeul os, on continue cependant de le diviſer en huit os. Cette diviſion a ſes avantages ; elle ſert à déterminer le lieu où une maladie des parties contenues dans le Baſſin, a ſon ſiége : elle met en état de faire des rapports juſtes dans les conſultations. Nous diſtinguons encore, au moyen de cette diviſion, d'où viennent les difficultés dans un travail long & pénible, & nous jugeons ſi elles ſont ſurmontables ou non, & enfin quel moyen il faut employer pour les vaincre. On appelle ces os les os pubis, les os des iſles & de l'iſchion, l'os ſacrum & le coccix ; les trois premiers ſont regardés comme formés chacun de deux os. Ces os, comme nous l'avons déja dit, ſont étroitement liés enſemble dans l'adulte ; lorſqu'ils ſont ſans aucun vice de conformation, ils forment une eſpace ſuffiſant pour le trajet de l'Enfant, dans le tems de l'accouchement ; enſorte que toutes les fois que le travail devient long & pénible, le Baſſin étant bien conforme, c'eſt ordinairement à quelques vices des parties molles qu'il faut imputer la longueur du travail.

Il y a dans la conformation du Baſſin des femmes & celui des hommes une très-grande différence : & cette différence eſt bien importante pour la groſſeſſe & pour l'accouchement. Dans les femmes la cavité du Baſſin a plus d'étendue en tous ſens : la face intérieure de l'os ſacrum eſt plus enfoncée, & forme une cavité plus profonde ; par-devant, les branches des os pubis & de l'iſchion ſont plus écartées les unes des autres ; & les côtés du Baſſin formés par les os des iles, ſont plus évaſés.

Le Baſſin cependant peut pécher dans les femmes par un excès de largeur : ce qui a des inconvéniens dans le travail naturel & dans celui qui eſt contre-nature : dans le premier, la Matrice peut-être entraînée par le poids de l'Enfant, & par les efforts attachés au travail de l'enfantement : elle peut deſcendre juſqu'à la vulve, & même paroître en dehors, ſans que ſon orifice ſoit ſuffiſamment dilaté pour le paſſage de l'enfant. On ſent donc que ſi le col ne ſe prête pas à ſa dilatation, ſi la réſiſtance eſt ſupérieure aux efforts qu'excitent les douleurs, & ſi en même tems la Matrice n'eſt pas ſoutenue par les parois du Baſſin, qui péche par un excès de largeur, on ſent, dis-je, que la Matrice peut être entraînée au-dehors, & former ce qu'on appelle chute de Matrice.

Dans les Accouchemens contre-nature, lorſque le Baſſin trop large n'oppoſe aucune réſiſtance aux efforts que fait la main pour tirer l'enfant, les ligamens de la Matrice ſont en danger d'être rompus, & la Matrice même court riſque d'être entraînée au dehors avec l'enfant, ſi celui qui opere n'a ſoin de faire retenir par un aide la portion de Matrice qui ſe préſente, & s'il n'opere avec la lenteur que requiert ſon prolongement ou ſa chute.

Un Baſſin trop étroit oppoſe des difficultés encore plus conſidérables, mais non pas toujours invincibles. Il peut être trop étroit pour un très-gros enfant, & ſuffiſamment large pour un médiocre. S'il eſt aſſez rétreci dans quelqu'une de ſes parties pour que le trajet de l'enfant ſoit gêné ou empêché, il le tiendra long-tems arrêté, ſur-tout ſi les eaux ſe ſont écoulées. Cependant les efforts, le tems, des attitudes favorables, l'allongement de la tête, feront à la fin précipiter l'enfant dans le bas du Baſſin. J'ai remarqué dans les mêmes ſujets, qu'après avoir terminé de premiers Accouchemens avec toutes les peines imaginables, & long-tems après les eaux écoulées, j'avois mieux réuſſi dans les Accouchemens ſuivans, en laiſſant entiere la membrane des eaux, quoique ſortie en dehors, ſans la rompre, juſqu'à ce que la tête de l'enfant deſcendue à la faveur des eaux conſervées, ſuivît preſque leur écoulement : enſorte que j'avois par cette manœuvre, un travail ordinaire, après en avoir eu un ou deux auparavant d'une extrême difficulté.

Le Baſſin peut ſe trouver trop étroit dans une femme grande, bien-faite, & qu'on ne peut ſoupçonner de vice de conformation, ſi les os qui le compoſent ſont trop gros & peu proportionnés à la ſtature du corps, ou ſi l'os ſacrum ſe porte trop en dedans. J'ai vu périr des femmes qui paroiſſoient être bien faites, quoiqu'intérieurement mal conformées, & ſur leſquelles on avoit été obligé d'employer des moyens violents pour terminer leur accouchement. Au contraire, j'ai accouché heureuſement des femmes dont l'épine étoit tournée par ſa partie inférieure, qui avoient une hanche plus élevée que l'autre, & en qui tout paroiſſoit devoir donner des peines inſurmontables. Il eſt vrai que dans ces cas les enfans ſe trouvoient heureuſement d'une groſſeur médiocre.

Enfin il y a des baſſins dont la cavité eſt trop étroite, même pour un enfant d'une groſſeur moyenne : la face intérieure de la derniere vertébre des lombes, & celle de l'os ſacrum, font une ſaillie ſi conſiderable en devant, que la tête de l'enfant y eſt arrêtée dans l'accouchement : & ce n'eſt qu'avec des peines infinies que l'on vient à bout de lui faire franchir ce détroit : l'Accouchement même devient abſolument impoſſible, s'il y a en même tems vice de conformation dans les os pubis, c'eſt-à-dire, ſi la face intérieure de ces os ſe trouve convexe, au lieu d'être concave : car il arrive quelquefois que la diſtance de la partie poſtérieure du Baſſin à l'antérieure, n'eſt pas plus d'un pouce & demi. Dans ces cas, qui heureuſement ſont fort rares, on eſt obligé de recourir à des moyens extrêmes, quelquefois même à l'opération Céſarienne, pour ſauver l'enfant & la mere, qui tous deux périroient ſurement ſi on les abandonnoit aux efforts de la Nature, ou aux ſecours que l'Art fournit dans les difficultés ordinaires.

Les femmes boſſues accouchent auſſi heureuſement que d'autres, quoique petites ; parce que communément la boſſe qui eſt une perverſion de l'épine dans ſa partie ſupérieure, n'arrive qu'à l'âge de quatre ou cinq ans, quelquefois beaucoup plus tard : alors les os du Baſſin bien conformés, conſervent leur régularité, & ne contractent que des vices qui ſont plus déſagréables à la vûe que contraires à l'Accouchement. Il n'en eſt pas de même du nouage qui arrive dans la premiere ou ſeconde année de la naiſſance, & qui pervertit tous les os, ſur-tout ceux qui ſervent de baſe & de ſoutien à toute la charpente du corps, tels que les os du Baſſin, rarement ceux-ci reprennent une forme réguliere, pendant qu'on voit les jambes ſe redreſſer, & la taille reprendre à peu près la figure qu'elle doit avoir. Voyons maintenant quelques détails ſur chacun des os du Baſſin.

L'os ſacrum eſt le plus gros & le plus ſolide des os du Baſſin ; il ſert de baſe & de ſoutien à toute l'épine : il eſt courbe, & forme en dedans une cavité qui augmente celle du Baſſin. Par ſa partie ſupérieure, qui eſt la plus large & la plus évaſée, il s'articule avec la derniére vertebre de lombes ; cette articulation forme une avance qui contribue à ſoutenir la

Matrice, & à prévenir sa chute, lorsqu'elle est arrivée au terme de sa plus grande pesanteur.

Si l'os sacrum se portoit trop en dedans, il pourroit rétrecir la cavité du Bassin, rendre l'Accouchement difficile, quelquefois même impratiquable; comme on l'a vû dans des femmes qui étoient restées nouées depuis leur enfance, & dans lesquelles on remarquoit un enfoncement dans la région des Lombes & de l'os sacrum. On dit des femmes dans lesquelles on remarque ce vice de conformation, qu'elles sont *ensellées*.

Quoique la partie supérieure de cet os fasse toujours une saillie en dedans, plus ou moins. Cette saillie, si elle n'est point trop grande, n'est jamais contraire à l'Accouchement; elle sert plutôt à diriger l'enfant sur le devant, & à le rejetter sur l'écartement formé par les branches de l'os pubis & de l'ischion, où sont placées les parties naturelles de la femme que l'enfant doit traverser. La partie inférieure de l'os sacrum se recourbe en dedans pour rétrecir l'ouverture inférieure du Bassin, & pour empêcher la précipitation de la Matrice, s'il arrivoit que le bassin fût trop large dans sa partie supérieure.

A la pointe de l'os sacrum est attaché le Coccix, par un cartilage à ressort ou élastique : il est composé de trois petits os unis de même, & par conséquent susceptibles de petits mouvemens les uns avec les autres; sa courbure qui est conforme à celle de l'os sacrum, sert encore de soutien aux parties contenues, d'attache à de petits muscles, & d'une espéce de ressort pour adoucir la commotion de l'épine dans les chutes, en obéissant, & amortissant un peu la violence de l'impression, qui se fait sentir quand on tombe.

L'os pubis ou os barré est placé horisontalement en devant. La cavité qui forme la partie interne de sa voute, est plus marquée aux femmes qu'aux hommes; il est plus sensiblement évasé dans ses branches; & la jonction des deux os qui le composent, a moins de solidité qu'on n'en remarque dans l'union des autres os du bassin; puisqu'on peut aisément les séparer avec un scalpel, & même avec une lancette à abscès; tandis qu'on ne peut venir à bout de séparer les autres os les uns des autres, qu'en employant un instrument très fort, & d'une force considérable.

On a vu, après des travaux difficiles & longs, quelquefois même après ceux qui ſont trop prompts pour un premier enfant, une douleur vive reſter aux femmes accouchées ſur le milieu de cet os, & durer (en diminuant peu à peu) deux & trois mois : quelquefois cette douleur cauſe une grande difficulté de marcher & d'être debout.

Dans l'enfance, l'os pubis, comme l'on ſait, eſt formé de deux piéces, qui par la ſuite ſont tellement unies par un cartilage intermediaire, qu'elles ne ſemblent plus former qu'un ſeul os. J'ai cependant vû pluſieurs fois l'extrémité de chaque piéce éloignée l'une de l'autre d'un demi-travers de doigt, par l'extenſion & non par la rupture du cartilage qui les réunit. La facilité qu'ont ces os de s'écarter dans des cas où le baſſin n'a pas encore acquis toute ſon étendue, eſt favorable aux Accouchemens des femmes qui ont été mariées fort jeunes : ce léger écartement eſt encore plus favorable à tout le Baſſin dans des légers vices de conformation, qui, ſans ce ſecours, pourroient retarder ou empêcher l'Accouchement. Les vices de conformation de l'os pubis, ſont de n'être pas aſſez arqué en dedans, d'avoir ſes branches ou aîles trop ſerrées; d'être placé bas.

Les os des Iles forment preſque entiérement les parties laterales du Baſſin : ils ont une forme large, platte, & ſont ſitués obliquement, pour mieux renfermer dans le Baſſin les parties qui pourroient s'en échapper en groſſiſſant : ces os ſervent de point d'appui à la Matrice, quand elle eſt ſur la fin de la groſſeſſe, ils ſont tapiſſés de muſcles en dedans & en dehors; ceux du dedans ſervent de couſſinets aux parties qu'ils ſoutiennent : c'eſt à ces os que s'attachent les ligamens larges de la Matrice : ce ſont eux qui forment les hanches, & qui contribuent à la largeur de la croupe. En général les femmes en ont plus que les hommes, parce que ces os étant plus applatis à celles-là qu'à ceux-ci, ils forment une largeur plus conſidérable.

Les os iſchion achevent de former les parties latérales du Baſſin, & font une portion conſidérable de la partie inférieure de cette cavité. Leur uſage eſt principalement de ſoutenir les parties qui ſont contenues dans le Baſſin : ils

ſervent encore à l'attache de forts ligamens, qui ſe croiſent en allant ſe terminer à l'os ſacrum.

Outre les vices que chaque os du Baſſin peut avoir naturellement, ou qu'il peut contracter dans la premiere enfance, il y en a qui pervertiſſent à la fois tout le Baſſin. Ainſi une Epine tournée, vers les Lombes, déplacera l'os ſacrum, ceux des Iles & le pubis, & rendra la cavité ſupérieure du Baſſin plus large d'un côté que de l'autre. J'ai vu une Epine tournée, tenant à ſon Baſſin vicié par une hanche plus haute que de l'autre, dont la cavité la plus large étoit inſuffiſante pour le paſſage d'un enfant. Cependant, quand ce dérangement de taille ſe rencontre dans une jeune perſonne, il ne faut pas toujours regarder cet obſtacle comme inſurmontable dans l'Accouchement, & déſeſperer des parens qui auroient établi une fille ainſi conformée. Il eſt vrai que ſi on eſt conſulté avant le mariage, il eſt mieux de ne le pas conſeiller, parce que cette eſpéce de perverſion eſt toujours contraire à l'Accouchement ; à moins que l'enfant ne ſoit extrêmement petit.

Il y a quelques années que je fus conſulté ſur une jeune femme mal conformée, & que ſes parens avoient mariée, ſans prendre l'avis des gens de l'Art : ils ne firent attention que ſa mauvaiſe conformation pouvoit nuire à l'Accouchement, que quand ils la virent groſſe : l'alarme qu'ils en conçurent, les détermina à me faire venir. Je trouvai une jeune perſonne d'une grandeur ordinaire ; mais en l'examinant, l'Epine me parut toute-à-fait tournée depuis la derniere vertebre du dos, juſqu'à la derniere de lombes ; l'os ſacrum, auſſi un peu ſur le côté faiſoit monter une hanche de deux pouces au-deſſus de l'autre : le corps abandonné à lui-même étoit de côté ; mais par le moyen d'un corps artificiel il paroiſſoit aſſez droit. Comme le mal étoit fait, & que la grandeur de la jeune perſonne me donnoit quelqu'eſpérance, je me contentai de dire que l'Accouchement ſeroit des plus difficiles ; mais que je n'étois pas ſans eſpérance de le terminer heureuſement : qu'indépendamment des moyens que je trouverois pour ſurmonter les grands obſtacles qu'on avoit à craindre, il pouvoit arriver que la Nature feroit encore plus pour le ſuccès de l'opération.

Effectivement

Effectivement, le Baſſin ſuffiſamment dilaté, ne mit aucune oppoſition au paſſage d'un enfant, qui par bonheur n'étoit pas bien gros ; la femme accoucha aſſez promptement d'un enfant vivant & bien conformé : elle en a même eu d'autres depuis ſans aucun accident.

On eſt quelquefois conſulté par des parens qui déſirent ſavoir s'il n'y a pas de riſque à marier des jeunes filles, petites & boſſues, ou nouées ſans être boſſues. J'ai à me reprocher d'avoir dit autrefois dans mes leçons à St Côme, qu'il falloit propoſer aux parens l'examen de la jeune fille ; & j'enſeignois la maniére de faire cet examen. Mais réfléchiſſant enſuite ſur l'indécence d'un pareil examen, je me ſuis bien gardé de l'inſérer ici, d'autant plus que l'on commet par cet opération une indécence inutile : car on n'a pas beſoin d'un examen ſcrupuleux, pour former ſa déciſion. On ne doit point conſeiller en général de marier des filles petites & mal-faites. Elles peuvent à la vérité être boſſues, quoique leur baſſin n'ait aucun vice de conformation ; ainſi elles pourront, ſi l'on veut, accoucher auſſi heureuſement que d'autres. Mais n'eſt-il pas à craindre, que le vice qui a cauſé la perverſion de leur épine, ſi elle eſt naturelle, n'influe ſur l'enfant, & qu'il ne devienne ſemblable à ſa mere ? Quoique cela n'arrive pas toujours, il eſt certain que des meres boſſues ſont plus ſujettes à avoir des enfans boſſus : or eſt-ce un agrément pour les parens d'avoir des enfans mal conformés ? Eſt-ce un bien pour l'Etat que des ſujets, qui par leur difformité, & le plus ſouvent par leur foibleſſe, ſont incapables de remplir les divers emplois, auxquels leur naiſſance leur donnoit droit de prétendre ? Si les jeunes filles ont été nouées dans leur enfance, & qu'elles conſervent encore dans leurs jambes des veſtiges du nouage, il eſt bien difficile que le Baſſin ſoit exempt des impreſſions de ce vice : il eſt même plus expoſé à en être affecté, que les autres os ; parce que le Baſſin ſoutient le poids du tronc, de la tête, & des extrémités ſupérieures, ſoit que l'enfant ſe tienne de bout, ſoit qu'on le tienne aſſis ; ainſi le propre du Virus Rachitique étant de rendre les os molaſſes, il eſt évident que la preſſion plus grande qu'éprouveront les os du Baſſin, les ex-

poſera davantage au danger d'être defformés. Il ſera donc bien rare que des filles qui ont été nouées dans l'enfance, n'aient pas dans les os du Baſſin, quelque vice de conformation, qui, ſi elles deviennent groſſes, peut rendre l'accouchement difficile, & quelquefois impoſſible.

On a vu ſouvent, dira-t'on, des femmes accoucher heureuſement, & aſſez promptement, quoiqu'elles euſſent été nouées, comme il étoit aiſé de le voir encore par la figure irréguliére de leurs jambes. Pour donner encore plus de force à l'objection, j'ajoûterai que le Baſſin de ces mêmes femmes s'eſt trouvé, après leur mort, avoir conſervé des impreſſions très-fortes du nouage. Mais ſi on y a bien fait attention, on aura ſans doute remarqué, que ces femmes nouées, après pluſieurs couches heureuſes, & aſſez faciles, ont enfin été ou leurs enfans, victimes de la mauvaiſe conformation du Baſſin; c'eſt-à-dire, qu'elles ont accouché heureuſement toutes les fois qu'elles ont mis au monde des enfans au-deſſous de la groſſeur ordinaire; mais elles n'ont pû le faire quand l'enfant s'eſt trouvé un peu plus gros. J'ai accouché pluſieurs fois une femme qui étoit dans ce cas-là. Comme je n'avois pû dans différentes couches, où je lui ſervis d'accoucheur, avoir un de ſes enfans vivans, ſon marri me regardant comme la cauſe de ces malheurs, eut recours dans une nouvelle couche à un autre accoucheur, qui réuſſit parfaitement, & tira l'enfant vivant, parce qu'il étoit extrêmement petit: mais à une couche ſuivante, l'enfant s'étant trouvé beaucoup plus gros, la mere y périt, ſans pouvoir accoucher, après avoir enduré tous les tourmens que font ſouffrir les moyens violens dont on fait uſage en pareil cas. Ainſi c'eſt le volume ſeul de l'enfant qui fait toute la différence du bon ou du mauvais ſuccès de l'accouchement.

Mais comment peut-il ſe faire que quelquefois des grandes femmes, qui paroiſſent très-bien faites, ayent des peines infinies pour accoucher naturellement, & qu'il s'en trouve même, dont on ne peut terminer l'accouchement que par des moyens violens, dirigés avec beaucoup d'art, pour ne pas faire périr la mere? Pour répondre à cette difficulté, il faut ſuppoſer que ces femmes ayant été nouées

dans leur enfance, elles ſe ſont dénouées par les extrémités, en grandiſſant, tandis que la mauvaiſe conformation du Baſſin, quoique produite par la même cauſe, s'eſt ſoutenue dans le même état, ſans empêcher l'accroiſſement de tout le corps, & ſans paroître déranger la régularité de la figure.

Il faut avouer que quoique les vices de conformation des enfans puiſſent dépendre de la figure irréguliére de leurs meres, ils reconnoiſſent encore beaucoup d'autres cauſes. On voit tous les jours des enfans nés droits, & bien conformés, ſe déformer en nourrice, ou au ſévrage, ſi leurs meres, quand elles les portoient dans leur ſein, étoient infectées d'un reſte de levain vérolique, ou d'un vice ſcorbutique. Les enfans apportent ſans doute en venant au monde, un germe de ces maladies : ils éprouvent donc une dentition plus difficile que les enfans nés d'une mere bien ſaine : les douleurs, la fiévre, & les mauvaiſes digeſtions augmentant encore l'altération des ſucs naturels, les os, au lieu de ſe durcir, reſtent molaſſes, comme il eſt aiſé de le voir, dans la figure irréguliére que prennent les os, ſur-tout ceux qui ſoutiennent le poids du corps, tels que les os des jambes, & les os du Baſſin. Il faut encore compter au nombre des cauſes qui rendent les enfans difformes, les attitudes gênées que les enfans ont gardées dans la Matrice, les coups que les meres ont reçu dans le commencement d'une groſſeſſe, les chutes qu'elles ont faites, les peurs dont elles ont été ſaiſies, & l'impreſſion vive que fait quelquefois ſur leur imagination, la vûe de quelque objet difforme. Je n'ignore pas que les Phyſiciens de nos jours nient le pouvoir de cette derniére cauſe ſur les enfans dans la Matrice; mais comme ils ne le font que ſur le fondement qu'ils ne conçoivent pas comment cela s'exécute, leur ignorance, & la mienne auſſi, ſi l'on veut, à cet égard, ne peuvent enlever le moindre dégré de certitude, à des faits bien prouvés.

ARTICLE SECOND.

Des Parties naturelles & externes de la Femme.

Les Parties naturelles & externes de la Femme ſont le Pénil, les grandes Lévres, l'entrée du Vagin, le Clitoris, le Méat urinaire, les Nymphes, la foſſe naviculaire, le corps glanduleux, appellé par quelques-uns Proſtate de la femme, & les Caroncules.

Le Pénil eſt cette élévation couverte de poils, formée par un corps graiſſeux placé ſous la peau qui recouvre l'os pubis : il eſt deſtiné à effacer, ou au moins à diminuer la dureté de l'os à l'extérieur.

Les grandes Lévres, ainſi appellées par la reſſemblance qu'elles ont avec les Lévres de la bouche, ſont, ainſi que celles-ci, compoſées de deux peaux de différente couleur, & de différente conſiſtance ; leur partie externe eſt une continuation de la peau de tout le corps : l'intérieure eſt rouge, aſſez fine, & eſt une ſuite de la Membrane qui tapiſſe le Vagin. Elles ſont plus relevées & plus fermes aux jeunes perſonnes ; plus flaſques, & plus ou moins effacées aux femmes qui ont eu des enfans : elles ſe joignent par en haut & par en bas : à leur jonction inférieure eſt une cavité en dedans, qu'on appelle Foſſe naviculaire, & cette jonction eſt formée par une Membrane aſſez mince qu'on nomme la Fourchette. On trouve beaucoup de graiſſe ſous la peau des grandes Lévres, & quelques vaiſſeaux ſanguins qui viennent des artères honteuſes & hémorrhoïdales. Elles ont auſſi quelques filets de nerfs qui ſe diſtribuent dans leur tiſſu, & qui leur donnent une certaine ſenſibilité. Leur uſage ordinaire eſt de couvrir & de mettre à l'abri les parties qui ſont logées deſſous. Mais dans l'Accouchement elles contribuent beaucoup à la dilatation de l'entrée du Vagin & à la ſortie de l'enfant, en s'effaçant & en rentrant en dedans, après avoir formé différens cercles qui ſe rompent dans les derniéres douleurs, & qui ſont d'une grande reſſource pour l'aggrandiſſement du paſſage.

Sur la fin des groſſeſſes, les grandes Lévres enflent aſſez

ſouvent; mais ce n'eſt ordinairement qu'après que les jambes & les cuiſſes l'ont été conſidérablement. Si l'enflûre eſt modérée & ne peut s'oppoſer au paſſage de l'enfant, & que la femme groſſe puiſſe ſoutenir juſqu'à la fin de ſon terme une enflûre qui rend ordinairement ſa reſpiration pénible, & ſon ſommeil laborieux, on n'y fera aucune opération; mais ſi un oppreſſion trop forte demande un prompt ſoulagement, on fend les Lévres juſqu'au corps graiſſeux, dans lequel il faut entrer, & on voit incontinent couler l'eau & très-peu de ſang. Il ſe fait quelquefois une évacuation de pluſieurs pintes d'eau par ces ouvertures; la femme ſe trouve ſoulagée. Mais ſi après cette opération, on ne tient pas le ventre très-libre par des bouillons apéritifs & purgatifs, ſi les urines n'ont pas un cours plus ſuivi & plus abondant, & ſi l'Accouchement n'eſt point accéléré, l'enflûre revient comme auparavant; parce que cette maladie n'a pour cure radicale que l'Accouchement, puiſque la groſſeſſe en a été la principale cauſe.

Quand on fait des taillades aux grandes Lévres, devenues œdemateuſes, on en voit ſortir une grande quantité d'eau & preſque point de ſang: ce n'eſt pas qu'elles n'en contiennent beaucoup naturellement, comme on le voit dans un travail laborieux, qui les diſtend prodigieuſement, & rompt quelques vaiſſeaux ſanguins: car il ſe fait alors un Thrombus dans toute la Lévre où les vaiſſeaux ſont ouverts. Il ne faut pas s'en allarmer: car comme cette tumeur fait tout ſon effort ſur la peau la plus mince, qui eſt celle du dedans, & qu'elle augmente encore davantage par l'extenſion, le doigt en preſſant peut ouvrir la tumeur; & l'on en voit ſortir le ſang clair ou cailleboté: la Lévre s'affaiſſe, l'Accouchement s'avance, & le ſang ceſſe de donner. Si la preſſion du doigt ou de l'ongle eſt inſuffiſante, on eſt obligé d'avoir recours à un inſtrument pour ouvrir ces tumeurs. J'ai vû quelquefois de pareils Thrombus ſe former ſous la peau dans les parties voiſines, à la ſuite d'un travail extrêmement pénible. Il n'eſt pas poſſible alors d'en procurer l'ouverture que par une inciſion faite avec la lancette ou le biſtouris. On obſerve encore ſouvent, quelques jours après l'Accouchement, des petits ulcéres ſur la face

interne des grandes Lévres : ils ſont produits par l'extenſion qu'ont ſouffert les Lévres dans le paſſage de l'enfant : car une ſi forte extenſion ne peut guères ſe faire ſans cauſer quelques déchirures, qui donnent lieu à de petits ulcéres; mais ils ſe deſſechent & ſe cicatriſent facilement & d'eux mêmes, quelques jours après l'Accouchement.

C'eſt ſur la face, tant interne, qu'externe des grandes Lévres, que paroiſſent dans les femmes infectées d'un Virus vénérien, des Chancres, des Poireaux, & autres ſymptomes véroliques. Quand l'Accoucheur apperçoit ces ſymptomes dans une femme qu'il vient d'accoucher, il doit empêcher qu'on ne faſſe allaiter l'enfant par une Nourrice étrangére, & conſeiller qu'on le nourriſſe avec du lait de Chèvre ou de Vache. Autrement il donneroit infailliblement la Vérole à ſa Nourrice, qui la communiqueroit à ſon mari, & aux enfans qu'elle pourroit avoir dans la ſuite.

Lorſqu'on écarte les grandes Lévres, on voit au-deſſous de leur commiſſure ou jonction ſupérieure, un bouton un peu relevé qu'on nomme le Clitoris : ſes uſages ſont aſſez peu connus; & comme il n'en a aucun pour l'Accouchement, & qu'on trouve ſa deſcription exacte dans les Auteurs qui traitent de l'Anatomie, on peut les conſulter.

Les Nymphes ſont deux corps membraneux & ſpongieux qui par leur partie ſupérieure, où ils ſe joignent, ſervent de chaperon au Clitoris : ils s'écartent en deſcendant, chacun à côté du Méat urinaire. L'uſage des Nymphes eſt de diriger le jet de l'urine, & d'empêcher l'air d'entrer dans le Vagin. Elles s'effacent le plus ſouvent après des couches répétées.

Entre les Nymphes eſt l'entrée de l'Urethre, qu'on nomme Meat urinaire : lorſqu'il eſt dans ſon état naturel, il eſt caché par une petite bulbe charnue; quelquefois il ſe trouve confondu dans un corps ſpongieux qui eſt à l'entrée du Vagin, de façon que pour le trouver, il faut tirer la peau en haut en écartant les Nymphes; pour lors il ſe découvre aiſément. Dans les Téneſmes de Veſſie & dans les travaux laborieux, il ſort en dehors, & le doigt le trouve facilement ſans que l'on ſoit obligé d'y porter la vue : ſouvent j'aurois pû y introduire la ſonde par deſſous la couverture ſans me tromper de lieu. L'Urethre change pour lors ſa

route, & la ſonde doit ſe porter de bas en haut pour entrer dans la Veſſie.

Au-deſſous du Méat urinaire eſt une ouverture plus grande qui, à la vue, paroît toujours affaiſſée, mais qui au toucher eſt ſuffiſamment dilatée pour y paſſer le doigt; c'eſt le Vagin, dont l'entrée, qui eſt plus étroite que le fond, ſe nomme orifice externe : il a un reſſort plus ou moins fort ſelon l'âge & le tempérament; il a plus de fermeté dans les filles ſages que dans celles qui ne le ſont pas, & que dans les femmes : ſon reſſort diminue, à proportion qu'une femme à un plus grand nombre d'enfans. L'orifice du Vagin eſt ſuſceptible de dilatation & de reſſerrement, ſuivant l'affluence du ſang & des eſprits dans cette partie, & par le moyen des fibres charnues qui y établiſſent une eſpèce de Sphincter. Ce qui paroît former l'entrée du Vagin, reſſemble à un bouton de roſe dans les jeunes perſonnes; c'eſt un repli circulaire de la membrane interne, qu'on appelle *Hymen*; il eſt plein de ſang, & aſſez gonflé dans la jeuneſſe, percé dans ſon milieu pour le paſſage des régles, & des humidités habituelles fournies par la Matrice & par le Vagin : plus ſouvent cet Hymen ſe trouve ſéparé en quatre parties qui forment quatre eſpèces de bulbes charnues, appellées Caroncules, qui ſe touchent preſqu'immédiatement, & qui s'éloignent aiſément quand il eſt queſtion d'introduction de quelque corps étranger : les caroncules s'affaiſſent aux femmes qui ont eu beaucoup d'enfans. L'Hymen, dans les filles ſages, & qui ont vieilli dans la pureté, ſe trouve quelquefois ſi dur & ſi racorni, que quoiqu'il ſoit percé d'un trou dans ſon milieu, il n'eſt pas poſſible au doigt de le pénétrer, ſans faire des douleurs inſupportables.

A l'entrée du Vagin ſe trouve encore, dans ſa partie ſupérieure, un corps ſpongieux aſſez conſidérable, ſur lequel paſſe l'Urethre; il ſe gonfle conſidérablement dans les travaux longs & pénibles. Il faut prendre garde de le toucher, parce qu'il ſe meurtrit aiſément, & qu'il peut tomber en gangréne ou ſuppurer. Dionis l'a nommé *Proſtate de la femme*, il filtre continuellement une humeur qui humecte le Vagin.

Le Vagin eſt une cavité plus ou moins vaſte qui précéde la Matrice, & qui reçoit ſon col; il eſt plus profond que

large aux jeunes perſonnes, & reſſemble aſſez à une gaîne; c'eſt même de-là qu'il a tiré ſon nom. A la ſuite de quelques Accouchemens il devient plus large que profond ; il conſerve, malgré ſa largeur, des rides en différens ſens, qui s'augmentent encore en ſe déployant dans le travail, & qui en font une vaſte capacité : ſa figure n'eſt pas bien déterminée, mais on voit que ſon entrée eſt étroite, & que ſon centre eſt fort large ; ſon fond forme une eſpéce de voûte ou de dôme, qui vient embraſſer le col de la Matrice à un pouce environ au-deſſus de ſon orifice. Le Vagin eſt parſemé de glandes qui filtrent continuellement une liqueur onctueuſe, néceſſaire à la partie pour empêcher ſon deſſéchement par l'introduction de l'air extérieur. Si cette liqueur eſt trop abondante, elle coule en dehors, & prend le nom de *fleurs blanches*.

Le Vagin eſt ſuſceptible de relâchement & de deſcente dans les femmes qui portent des fardeaux, qui marchent beaucoup, & dans celles qui font de grands efforts pour pouſſer leur ſelle, parce qu'elles ſont conſtipées. Les deſcentes du Vagin ſe manifeſtent plus communément du côté du Rectum que du côté de la veſſie ; elles ſe font connoître par une groſſeur charnue qui ſe préſente à l'entrée du Vagin : on la repouſſe, & on la replace aiſément avec le doigt ; mais dès qu'on abandonne cette réduction, la partie retombe comme auparavant. La chute du Vagin n'eſt pas ordinairement douloureuſe comme celle de Matrice; elle guérit rarement ; mais le peſſaire, ou l'éponge introduite dans le Vagin, ſoutient cette Membrane, & l'empêche de ſe préſenter à ſon orifice, & d'incommoder les femmes qui ont beſoin de marcher. Le bandage de M. *Martin*, préſenté à l'Académie, eſt très-utile à cette eſpèce de deſcente.

Quand le Vagin eſt parvenu à une grande dilatation, il eſt beaucoup plus mince : ce qui le rend ſujet dans des Accouchemens, où l'enfant eſt long-tems au paſſage, à des déchirures, à des ulcérations & à des ſuppurations. Il y ſurvient auſſi des excroiſſances charnues, qui rempliſſent quelquefois la plus grande partie de cette cavité : & c'eſt le plus ſouvent parce qu'on n'a pas donné aux ſuppurations toute l'attention qu'elles méritoient.

CHAPITRE

CHAPITRE SECOND.

De la Matrice.

Article Premier.

Deſcription Anatomique de la Matrice.

LA Matrice eſt un corps charnu & membraneux, creux dans ſon centre, capable de dilatation & de reſſerrement, & deſtiné à être le principal organe de la Génération.

Tout ce qu'on remarque d'eſſentiel à la Matrice, prouve que la nature l'a douée de toutes les perfections dont elle avoit beſoin, pour conduire la Génération depuis ſon principe juſqu'à ſa perfection.

Nous allons voir par ſa ſituation, ſa figure, ſa compoſition, ſes attaches, & par toutes ſes dépendances, que rien n'a été oublié dans ſa conſtruction.

La Matrice eſt placée dans le milieu du Baſſin, pour être à l'abri de tout ce qui pourroit l'endommager du dehors, & troubler ſur-tout dans ſon commencement la délicateſſe de ſon ouvrage : elle eſt ſituée entre deux corps qui la garantiſſent de la dureté des os qui l'environnent. Quoiqu'elle paroiſſe ſoutenir tous les viſceres du bas-ventre & devoir être accablée par leur pôids, elle ne ſent le fardeau que quand on eſt debout, encore ſon peu de ſurface doit-il l'en délivrer, & faire gliſſer à ſa circonference les parties qui ſont au-deſſus d'elle. Il falloit auſſi qu'elle fût rapprochée des ouvertures extérieures, pour travailler avec plus de commodité à la production du Fœtus, & à ſa ſortie dans le tems de ſa maturité.

La figure de la Matrice en forme de poire ou de bouteille renverſée, eſt très-favorable ſoit pour la Génération, ſoit pour l'Accouchement. Dans le tems de la Génération, l'entrée de la Matrice, par cette figure, tient moins de place, & n'eſt pas auſſi expoſée à être bleſſée, qu'elle auroit pû l'être

dans le tems de l'approche, ſi elle eût préſenté une plus grande ſurface. Dans le travail de l'Accouchement, la même figure fait que le poids de l'enfant & des eaux peut porter à plomb ſur ſon ouverture, qui ſe trouve au lieu le plus bas : c'eſt encore la même figure, qui rend moins conſidérables les efforts excités par les douleurs, & ſecondés par le poids des corps deſtinés à être chaſſés de ſa cavité ; car la Matrice, par-là, court moins de riſque d'être entraînée au dehors ; c'eſt ainſi que la Veſſie & le Rectum ſont dirigés perpendiculairement ſur leur Sphincter pour rendre la ſortie de leurs excrémens plus facile.

La Matrice eſt applatie par devant & par derriere, pour être mieux fixée entre deux corps ronds, ſur leſquels elle gliſſeroit continuellement ſi elle étoit ronde comme eux. Sa figure platte, tant qu'elle eſt renfermée dans l'Hypogaſtre, ſert auſſi à étrécir ſon vuide, qui ſeroit peut-être trop grand étant exactement rond pour contenir l'œuf dans les premiers jours qu'il tombe dans la Matrice, & pour le mieux embraſſer dans les premiers tems. Cette figure platte de la Matrice ſe change en un rond oblong, quand elle quitte l'Hypogaſtre pour ſe loger dans une capacité où elle ait la liberté de s'étendre, autant que l'exige l'accroiſſement de l'enfant.

Les attaches de la Matrice les plus intimes, ſont celles qu'elle a du côté de ſon col, avec la Veſſie & le Rectum : je les crois auſſi les plus ſolides, puiſque la ſéparation de ces parties demande une diſſection ſi exacte, qu'on entameroit l'un ou l'autre de ces Viſceres, ſi on n'étoit guidé par un tiſſu cellulaire fort mince qui ſe trouve entre leur jonction, & qui permet entre ces parties attachées les unes aux autres, un petit jeu ou mouvement dont elles ont beſoin pour leurs différentes fonctions. Ces attaches fibreuſes & cellulaires les rendent ſimpathiquement ſenſibles aux vices, ou aux maladies qui arrivent à chacune d'elles.

Les douleurs d'Accouchement ſe font ſentir au Fondement & à la Veſſie, & elles en font preſque toujours ſortir les excrémens : les épreintes du Fondement, les ténefmes de Veſſie s'impriment ſur la Matrice, & l'excitent à ſe porter en bas dans les efforts communs.

Ce ſont encore ces attaches qui retiennent la Matrice dans

les violences qui s'emploient ſur elle lorſque l'enfant vient de travers, & qu'on eſt obligé, après l'avoir mis en ſituation convenable, de le tirer quelquefois à force de bras pour le faire ſortir de la Matrice, qu'il entraîneroit avec lui ſi elle n'avoit pas des adhèrences auſſi fortes ; car dans le tems de l'Accouchement, les ligamens, loin de la retenir en haut, deviennent lâches à meſure qu'elle deſcend, & ne lui ſont dans ce tems d'aucune utilité.

La Matrice eſt d'une ſubſtance charnue & membraneuſe ; il y a en outre, entre ces deux parties, des tiſſus cellulaires & ſpongieux, des glandes & des vaiſſeaux de toute eſpece.

La partie charnue compoſée de fibres diverſement dirigées, lui ſert à faire ſes mouvemens de dilatation & de reſſerrement, ou d'expulſion ; ce ſont elles qui ſont principalement affectées dans les mouvemens ſpaſmodiques qui arrivent aux femmes ſujettes aux vapeurs hyſtériques, à celles qui portent des enfans morts, ou des corps étrangers que la Matrice veut expulſer. Ces fibres charnues ſont extrêmement enlaſſées dans l'état naturel de la Matrice, puiſqu'elles ne préſentent qu'un petit volume : mais ces mêmes fibres ſe placent à côté les unes des autres, à meſure que la Matrice ſe dilate & qu'elle eſt obligée de prendre une étendue immenſe vers la fin de la groſſeſſe.

Elle a deux membranes principales, l'externe & l'interne : l'externe lui eſt fournie par le Péritoine ; l'interne tapiſſe tout l'intérieur de la Matrice ; elle y fait à peu près l'office que fait l'Epiderme à la peau, c'eſt-à-dire, qu'elle ferme en partie les ouvertures des vaiſſeaux par où couleroit une trop grande abondance de liqueurs, & elle ne laiſſe échaper qu'une eſpece de roſée qu'on peut comparer à notre tranſpiration. J'ai vû toute la Membrane interne de la Matrice ſuppurer, & ſortir par lambeaux à la ſuite d'un Accouchement laborieux pendant pluſieurs jours : cette Membrane eſt capable d'extenſion & de reſſerrement, ainſi que les fibres charnues ; elle n'eſt pas non plus extrêmement ſenſible, ainſi que l'Epiderme.

Les différentes parties de la Matrice qui reſtent à examiner, ſont, ſon Col avec l'Orifice, ſon Corps, ſes Ligamens, ſes Trompes, & les Ovaires.

Le col de la Matrice eſt ſa partie la plus étroite, qui déborde ou fait ſaillie dans le Vagin : il a communément un pouce de long ; & il eſt plus pointu, en tirant vers ſon ouverture ou orifice, qu'il ne l'eſt à ſa baze, ſurtout aux jeunes perſonnes : on le trouve un peu plus court & plus gros à celles qui ont eu des enfans. Ce col eſt ordinairement tourné en devant & vis-à-vis l'entrée du Vagin, hors de la groſſeſſe ; au contraire, dans la groſſeſſe il eſt communément en arriere, du côté du Rectum ; mais comme ce n'eſt pas toujours une ſituation de néceſſité, il ne faudroit pas aſſurer une groſſeſſe ſur ce ſeul ſigne, non plus que ſur une groſſeſſe du col plus conſidérable qu'à l'ordinaire.

A l'extrémité du col eſt une fente qu'on nomme orifice, c'eſt-à-dire, ouverture qui fait l'entrée de la Matrice ; cette fente eſt en travers & d'un ſens contraire à la grande fente, qui eſt en long : il y a toute apparence que c'eſt pour défendre mieux la Matrice de l'introduction de l'air, qui entreroit plus aiſément dans ſa cavité ſi ces fentes étoient paralèles ou du même ſens.

Cet orifice eſt bordé d'eſpeces de Lévres rondes qui repréſentent le muſeau de la Tanche ou d'un petit Chien : cet orifice en fente tranſverſale, change de figure dans la groſſeſſe, ainſi que le col de la Matrice, & ſur-tout vers la fin.

Le col ſe racourcit à meſure que la groſſeſſe augmente, & la fente s'arrondit pour commencer à former un cercle ; de façon qu'au moment d'accoucher, il n'y a plus de col ni de fente, ce n'eſt plus qu'un trou rond, égal en épaiſſeur dans ſa circonférence, & plus ou moins ouvert ſelon le poids & la ſituation de l'enfant dans la Matrice.

Quoique le col ſoit beaucoup plus menu que le corps de la Matrice, il n'a pas moins de fibres charnues que le corps ; mais elles y ſont plus entaſſées, & elles ne laiſſent de vuide entr'elles qu'autant qu'il en eſt beſoin pour le paſſage des regles & des autres excrétions de la Matrice, & ce trajet ſuffit à peine pour l'introduction d'un ſtilet, au lieu que le corps de la Matrice forme une cavité à loger une groſſe amande. Autant le col ſe racourcit à meſure que la groſſeur avance, & devient même à rien au tems de l'Accouchement ; autant ce col s'allonge au-delà de l'état naturel

dans l'expulsion des faux germes, lorsque ces corps étrangers, chassés du fond de la Matrice, restent engagés dans le col par défaut de douleurs ou par l'épuisement que cause la perte du sang, perte excessive, presqu'inséparable de l'expulsion des faux germes, & qui les fait souvent rester à moitié chemin. Ce col est quelquefois si allongé, qu'il ressemble à une gaine qui permet l'entrée du doigt dans sa cavité, & avec lequel on sent le faux germe logé & arrêté dans l'allongement du col de la Matrice.

Ce col allongé & plus mince que dans l'état naturel, souffre difficilement la dilatation que l'on tente quelquefois de dehors en dedans ; on ne peut même l'obtenir sans la rupture de quelques-unes de ses fibres charnues ; au contraire ce même col, court, devenu épais par l'entassement de ses fibres, & fermé par son orifice, s'ouvre aisément de dedans en dehors, & il obéit à la foible impulsion d'un faux germe ou d'un petit œuf avorté, & communément ces petits corps le traversent sans se rompre.

On appelle corps de la Matrice tout ce qui est compris depuis le col jusqu'à son fond, il est renfermé en entier dans l'Hypogastre, ou plutôt dans le Bassin ; & il est difficile de le toucher à travers la peau & les muscles du bas-ventre, en appuyant sur la région hypogastrique la plus inférieure, parce que ce corps qui est situé sous l'os pubis, & peu saillant dans l'Hypogastre, s'enfonce par la pression & se confond avec les autres parties.

Le corps de la Matrice est susceptible d'une très-grande dilatation, & il obéit à tout ce qui le distend, de dedans en dehors, tant qu'il trouve en lui de l'étoffe pour fournir à une extension, que l'on peut dire énorme, par comparaison au petit volume de son état naturel.

Le corps de la Matrice, malgré sa grande dilatation, conserve en lui une puissance active, pour se resserrer sur lui-même dès qu'il obtient la liberté de le faire, & qu'il n'est plus obligé de céder & de se prêter à l'accroissement des corps qu'il renferme dans sa cavité.

Sa face externe est assez unie ; l'interne l'est un peu moins, sur-tout dans son fond, à cause de petites anfractuosités nécessaires à l'issue des regles, & aux attaches du Placenta.

L'épaiſſeur ordinaire de la Matrice eſt d'un demi travers de doigt ; mais à l'approche des regles elle augmente de quelque choſe ; après leur écoulement elle redevient dans ſon premier état. Sur la fin de la groſſeſſe elle paroît extrémement mince, & l'on en a des preuves certaines par la vue & le toucher. Un quart d'heure après l'Accouchement, elle ſe trouve déja épaiſſie de près d'un pouce, quelquefois plus, en conſéquence d'une réduction ſubite qui s'y fait, & qu'on peut évaluer à la diminution des deux tiers de ſon étendue.

Sa cavité intérieure eſt de grandeur à loger une aveline dans les jeunes perſonnes : dans celles qui ont eu beaucoup d'enfans, elle pourroit contenir une chataigne ; & il eſt à préſumer que lorſque l'œuf eſt germé & qu'il entre des trompes dans la Matrice, il a à peu près le volume d'un gros pois ou d'une petite aveline, parce qu'il faut qu'il ſoit juſte & appuyé de toutes parts dans cette cavité pour n'être pas briſé. Il ſe peut auſſi que la Matrice, l'ayant reçu comme un précieux dépôt, ſe contracte de toute part, l'embraſſe exactement de tous côtés, juſqu'à ce que l'œuf, augmenté par les nourritures qu'il y reçoit, force à ſon tour la Matrice à ſe dilater ſelon les degrés de groſſeſſe.

Ce qui me détermine à proportionner le volume des petits œufs dans la Matrice au nombre de jours qu'ils peuvent avoir à peu près, c'eſt que j'en ai reçu dans différens tems, peu après la conception : le plus petit de ceux-là ſortit entier, tranſparent, & gros comme une aveline ; il étoit rempli d'une eau aſſez claire, & l'on remarquoit dans ſon centre un petit fœtus qui n'avoit encore aucune forme, mais qui avoit déja acquis quelque ſolidité : il étoit de la grandeur d'un Ver à ſoie de ſept à huit jours, mais moins marqué. Il m'en eſt tombé d'un volume plus conſidérable. Lorſqu'ils ſont nouvellement ſortis, ils ſont aſſez tranſparents pour laiſſer appercevoir au travers de leurs Membranes, l'embryon qu'ils contiennent ; mais ils ne conſervent pas longtems cette tranſparence, & lorſqu'ils ſont anciens, on ne peut appercevoir l'embryon ſans les ouvrir.

Au fond & aux côtés de la Matrice, ſe trouvent deux eſpeces de cornes, appellées *Trompes* à cauſe de leurs figu-

res courbées, & de leurs extrémités évasées & frangées ; elles ont différents mouvemens suivant l'abord du sang & des esprits dans leur substance, & selon l'humeur qui passe dans leurs cavités ou canaux ; car ce sont de vrais tuyaux de conduite, soit pour faire passer l'esprit seminal de la Matrice aux Ovaires, soit pour ramener l'œuf germé des Ovaires à la Matrice.

Le calibre de ces Trompes est plus grand du côté des Ovaires que de la Matrice, pour recevoir plus aisément l'œuf qui s'y présente. La Trompe divisée en plusieurs petites lames à son extrémité, s'en sert comme d'autant de doigts pour couvrir l'endroit de l'Ovaire, où elle s'attache afin d'y faire pénétrer l'esprit seminal, de faire couver, pour ainsi dire, cet œuf par une augmentation de chaleur, & afin de l'empoigner quand il se détache & le forcer d'entrer dans l'embouchure qu'elle lui présente. Je suis persuadé qu'alors les fibres charnues de la Trompe se racourcissent, & font fléchir ces especes de doigts par une mécanique aussi simple que celle de la flexion de ceux de la main, qui s'opere, comme l'on sait, par le gonflement & le racourcissement de leurs muscles fléchisseurs : je ne doute pas que ces doigts recourbés sur l'œuf ne le saisissent, ne le placent dans la Trompe, & ne le fassent avancer jusqu'à ce que des fibres circulaires & longitudinales, agissant vermiculairement sur l'œuf, comme font les intestins sur le chile & sur les excrémens, dirigent sa marche vers la Matrice, & l'y fassent entrer, non pas dans une figure ronde qui couteroit trop à l'orifice qui joint la Trompe à la Matrice, mais dans une figure oblongue que tout corps rond & mol peut prendre par une pression mesurée, sans être détruit.

De chaque côté de la Matrice, sont deux Ligamens situés au fond & à ses parties latérales, & tous deux formés par des replis du Péritoine, & modifiés de façon à en former deux larges & deux ronds.

Les Ligamens soutiennent & suspendent la Matrice de bas en haut dans l'état naturel : dans la grossesse avancée, ils font un effet contraire ; ils la retiennent pour l'empêcher de monter trop haut, & ils agissent alors dans un sens différent du naturel.

Les Ligamens larges ſont formés de deux Membranes qui ont entr'elles un tiſſu cellulaire ; ils englobent les Trompes & les Ovaires pour les ſoutenir dans la capacité de l'Hypogaſtre, où ces parties paroîtroient abandonnées ſans eux. Ils tirent leurs forces des attaches qu'ils ont au rebord interne des os des Iles, quoiqu'en général ils en aient peu, & qu'ils ſoient obligés de laiſſer à la Matrice une certaine liberté pour s'approcher du Vagin ou s'en éloigner, & pour prendre différentes attitudes ſelon les cas & ſes beſoins.

Il ſe forme dans ces Ligamens larges des dépôts de lait très-conſidérables, difficiles à connoître dans les commencemens, parce qu'ils échappent à la vue & au toucher ; & il y a cependant des moyens pour les connoître dans leur principe, les guérir par réſolution, & éviter une ſuppuration toujours dangereuſe, dont le point de collection de matiere répond peu ; ce qui rend l'opération difficile.

Les Ligamens ronds ſont formés par des mêmes feuillets du Péritoine, roulés & repréſentant une eſpèce de cordon ligamenteux ; ils renferment cependant intérieurement une ſubſtance particuliere qui ne peut être regardée comme ligamenteuſe, & dont on ignore le véritable uſage : ils ſont implantés près les cornes de la Matrice ; ils montent en haut pour la ſoutenir ; de-là paſſant à travers les anneaux comme dans une poulie, ils ſe rabattent pour paſſer dans les aînes, & pour s'attacher en forme de patte d'oie vers le muſcle triceps ou intérieur de la cuiſſe.

Les anneaux qui leur ſervent de poulies, augmentent la force de ces Ligamens, afin de ſoutenir plus ſûrement, & dans un eſpace aſſez court, le poids de la Matrice, ſans cependant que l'on ſoit privé de la liberté d'aller & de venir, & de pratiquer des mouvemens de néceſſité.

Quelquefois ces ligamens ſe relâchent & s'allongent ; & il eſt difficile alors de leur rendre leur premier reſſort & leur longueur naturelle, du moins il n'y a point de remede qui puiſſe opérer cet effet : des groſſeſſes ſuivantes & des ſituations convenables, ſont les moyens les plus sûrs à employer pour reſſerrer & racourcir ces ligamens relâchés.

Les Ligamens de la Matrice paroiſſent déplacés dans la groſſeſſe ; ils ſe trouvent même ſur la fin au-deſſous de ſa

partie

partie moyenne : ce changement de place fait qu'ils ſont moins tiraillés dans les différentes poſitions de la Matrice, qui tombe aiſément par ſon poids de droit à gauche & de gauche à droit, ſuivant les différentes attitudes du corps.

Les Ovaires ſont deux corps demi-ronds, inégaux dans leur ſuperficie, un peu plats, & éloignés de la Matrice de deux ou trois travers de doigts : les Ovaires ſont attachés, ou pour mieux dire, englobés dans le Ligament large qui les couvre immédiatement. Outre cela, chaque petit œuf a ſes membranes propres, qui ſont les mêmes qui les conduiſent en forme d'œuf dans la Trompe, & de-là dans la Matrice. Les petits œufs doivent être attachés à l'Ovaire, ou comme le diamant dans un chaton, ou comme les grains de raiſin à la grappe, par un pédicule.

Les Ovaires ſont ſujets à devenir ſchirreux ; ils forment quelquefois des tumeurs enkiſtées qui acquierent un volume conſidérable, & ſe rempliſſent d'eau ou de matieres épaiſſes.

Il y a une branche conſidérable de l'Artère ſpermatique qui va à l'Ovaire ; il y a toute apparence qu'en y portant les ſucs nourriciers elle y dépoſe encore quelque liqueur particuliere ; mais il n'y a pas encore trop de clarté répandue ſur ce qui s'y dépoſe.

A l'égard des œufs il peut y en avoir de faux & de vrais. Je crois que les faux, dans le premier principe, n'arrivent point dans la Matrice ; qu'ils ſe détruiſent dans le lieu même de leur fauſſe fécondité ; & qu'ils ne pourroient pas faire la longue traite des Trompes juſqu'à la Matrice, devenant indubitablement flétris & ſans conſiſtance.

Les œufs vraiment féconds ſont conduits dans la Matrice, à deſſein d'y former un Fœtus par un développement & un accroiſſement gradué. Mais il arrive quelquefois des malheurs dans l'ouvrage de la Nature : le germe ſuſpendu dans le milieu de l'œuf, qui ne tire ſa ſeve que d'un petit filet imperceptible, & qui n'eſt encore qu'une legere concrétion glaireuſe, eſt ſouvent détruit avant que d'avoir pris une forme arrêtée, ſoit parce que la nourriture aura été interceptée, ſoit par qu'elle y aura été conduite avec trop de vivacité. Les vaiſſeaux de tranſmiſſion ſe rompant ou s'affaiſſant, le ſang ne peut plus aller au lieu de ſa deſtination ; & le

défaut de nourriture fait tomber le germe vrai dans une confuſion, dans une diviſion de parties intégrantes, & dans une deſtruction ſi parfaite, qu'on n'y retrouve plus rien : quand ce déſordre arrive dans les premiers moments, ou dans les premiers jours que l'œuf a été dépoſé dans la Matrice, alors le vrai germe, ou plutôt ce qui lui conſtituoit la forme d'œuf, change de figure & prend celle de faux germe ; ce qui étoit tranſparent devient charnu, parce que tout faux germe qu'il eſt, il tient encore au fond de la Matrice, il en tire une nourriture qui, ne pouvant plus ſe tranſmettre à ce qui devoit former le Fœtus, ſe diſtribue dans les membranes. Cette augmentation de nourriture produit la dilatation des vaiſſeaux, l'épaiſſiſſement des membranes, & l'accroiſſement d'un corps qui peut arriver à la groſſeur d'un œuf de poule, dans l'eſpace de deux ou trois mois, qui eſt le tems de ſa chute la plus ordinaire. J'aurai occaſion dans la ſuite de cet Ouvrage de traiter à fond ce qui regarde les faux germes.

ARTICLE II.

Des mouvemens de la Matrice.

La connoiſſance exacte des parties de la Matrice n'eſt néceſſaire, qu'autant qu'elle nous mene à celle des fonctions de cet organe, du méchaniſme par lequel elles s'exécutent, & des moyens par leſquels on peut les rétablir dans l'ordre naturel lorſqu'elles ſont dérangées. On peut réduire les uſages eſſentiels de la Matrice, & des parties qui y ont rapport, au paſſage des regles, à la génération, à la conſervation de la conception, & à l'Accouchement.

Nous allons dans la ſuite développer comment s'accompliſſent ces différentes fonctions ; mais avant que d'entrer dans ce détail, il faut parler de deux mouvemens de la Matrice, deſquels dépend tout le méchaniſme de ſes fonctions ; je veux dire la dilatation & la contraction de la Matrice.

§. I. *Comment la Matrice ſe dilate ſenſiblement.*

Il paroît ſurprenant, pour ne pas dire miraculeux, qu'un petit œuf de la groſſeur d'un pois dans les premiers tems de

la conception, composé de membranes très-minces, & dans lesquelles est un petit embryon sous la figure d'une morve flottante dans quelques gouttes d'eau, puisse, sans se détruire, étendre la Matrice qui pour lors est dans toute sa force, dont l'épaisseur est partout de près d'un doigt, & disposée par un mouvement naturel à la contraction : cependant en développant les moyens que la Nature, attentive à la conservation de son petit germe, employe pour que cette dilatation s'exécute, on en connoîtra la possibilité, sur-tout si l'on fait attention qu'il y a dans les parties de notre corps, une méchanique plus parfaite que celle qu'on admire dans mille ouvrages formés par la main des hommes, qui cependant nous présentent des choses extraordinaires, quoique la méchanique qui les produit n'ait rien que de très-simple.

Le petit corps, qui des Ovaires parvient à se glisser dans la cavité de la Matrice, s'appelle œuf à juste titre, puisqu'il en a la figure, la transparence, & qu'il renferme en lui un germe destiné à prendre la ressemblance de celui qui lui a donné l'être : ce petit œuf placé d'abord à son aise dans la Matrice, parce que sa cavité naturelle est d'une étendue suffisante pour ne le point contraindre dans les premiers jours, s'augmente peu à peu par les sucs qu'il reçoit de la Matrice, avec laquelle il s'est uni par l'endroit, suivant toute apparence, où vont aboutir les premiers linéamens du Cordon umbilical. Cet œuf devenu un peu plus gros, commence bientôt à se trouver gêné dans son habitation, & courroit risque de crever, si premierement il n'y avoit du vuide dans ses membranes, & si la Matrice n'étoit pas exactement fermée pour le soutenir également dans toutes ses parties ; mais se trouvant embrassé de toutes parts, & appuyé par les parois de la Matrice en tout sens, cette partie ne peut ni l'écraser ni le chasser hors de sa cavité ; au contraire elle est obligée de céder à son accroissement, & de s'étendre par l'impulsion continuelle de deux agens très-puissants.

Le premier est la liqueur qui se porte à tout instant dans l'œuf, & qui n'en sort pas en même quantité. Quoique cette liqueur ne soit d'abord qu'au poids d'un demi scrupule, ou moins si l'on veut, elle peut avoir la force de dix

livres, ſi elle eſt appuyée par un courant de dix livres ; cette force même augmentera beaucoup, ſi le courant auquel la liqueur eſt continue, eſt pouſſé fortement par des parties ſolides. Ainſi l'on ne doit plus regarder les dix à douze gouttes de liqueur contenues dans l'œuf comme inſuffiſantes pour dompter les forces de la Matrice, & l'obliger à s'étendre quand elles ſeront ſoutenues par un courant qui aura la force, par exemple, de trente livres ; aſſez d'expériences prouvent la poſſibilité de cette méchanique. On ſçait qu'en pouſſant de l'air ou de l'eau dans une Veſſie dont les membranes ſont beaucoup plus épaiſſes & plus fortes ; l'effort de l'air ou de l'eau les étend prodigieuſement, & autant que la Veſſie peut s'étendre. Nombre d'opérations chymiques prouvent la force de l'air ou des liqueurs : quand une liqueur fermentée avec mélange, ou par la chaleur du feu, vient à ſe rarefier, elle emplit le vaiſſeau dont elle n'occupoit auparavant que la moitié & ſi la rarefaction continue, cette liqueur, faute de place, brifera le vaiſſeau, quelque ſolide qu'il ſoit, s'il eſt exactement lutté.

Le ſecond agent, ou la ſeconde cauſe qui occaſionne l'extenſion de la Matrice, eſt la façon dont elle eſt attaquée. C'eſt, à la vérité, un petit corps foible qui cherche à vaincre un autre corps beaucoup plus fort : il eſt certain que l'œuf n'en viendroit jamais à bout s'il ne faiſoit effort que ſur une des parties de la Matrice ; mais cette petite boule groſſiſſant également par-tout, l'attaque à la fois dans tous ſes points de réſiſtance, & ne lui donne pas un moment de relâche pour faire entrer ſes Fibres charnues dans un repos à pouvoir ramaſſer de nouvelles forces. D'ailleurs, on ſçait que la Matrice eſt iſolée, qu'elle n'eſt appuyée ſur aucune partie ſolide d'où elle puiſſe tirer quelque point d'appui, comme les Muſcles qui ne tirent leurs forces que des os où ils s'implantent : ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'un corps foible comme l'œuf dompte la Matrice, quelque forte qu'elle ſoit, quand un courant de liqueur, bien au-deſſus d'elle en force, le ſoutient, & que par ſon accroiſſement il lutte à la fois, & ſans relâche, contre toutes ſes parties, qui ne peuvent s'entr'aider les unes les autres, parce qu'elles ſont toutes occupées de la même façon.

Quoique la Matrice ſoit abſolument forcée d'obéir, elle ne le fait pas, s'il eſt permis de parler ainſi, ſans murmurer dans ces commencemens : les diſgraces qui arrivent aux femmes dans ces tems, comme dégoûts, nauſées, vomiſſemens, laſſitudes univerſelles, foibleſſes, marquent la réſiſtance qu'elle fait, & la compreſſion que ſouffrent les Nerfs qui ſe diſtribuent dans ſa ſubſtance, quand elle eſt obligée d'obéir à l'impulſion. La compreſſion des Nerfs dans cette partie, communique leurs ſenſations douloureuſes à toutes celles avec qui elles ont rapport, par le moyen de la huitiéme Paire & de l'Intercoſtal. Si la Matrice obéit plus difficilement, la compreſſion ſur les Nerfs ſera plus forte, & occaſionnera des ſecouſſes à l'eſtomach qui produiront le vomiſſement, les douleurs de reins, l'abbatement univerſel : ſi elle obéit plus aiſément, la compreſſion & les ſecouſſes plus foibles, ne donneront que des nauſées, des maux de cœur & des foibleſſes, parce que la bile remuée par ces legeres ſecouſſes, & ſortie de ſes réſervoirs, ſe mêlera avec les alimens & produira de mauvaiſes digeſtions ; les mauvaiſes digeſtions changeront les levains de l'eſtomach, & lui feront deſirer des mets extraordinaires & peu convenables. Mais, dira-t-on, ces diſgraces n'arrivent point à toutes les femmes ; & même celles qui y ſont ſujettes les voyent ſouvent ceſſer à la moitié du terme : les femmes alors mangent mieux qu'elles ne faiſoient auparavant. Cela eſt vrai ; il eſt rare de trouver des femmes qui ſoient ſans quelques-uns de ces accidents : s'il en eſt cependant, on doit croire que ce ſont les plus délicates, celles qui ont le moins de ſang, & en qui les parties font moins de réſiſtance ; car on remarque que plus les femmes ſont fortes, plus elles ont de ces horreurs, & plus elles accouchent difficilement. Un exemple qui prouve ce que j'avance, c'eſt qu'une femme qui, dans ſa groſſeſſe, a eſſuyé une forte maladie, dans laquelle elle a été beaucoup vuidée de toutes façons & réduite à une grande foibleſſe ; ſi elle conſerve ſon enfant, elle s'en délivre beaucoup plus promptement & avec moins de douleurs ; ce qui prouve que c'eſt le plus ou le moins de réſiſtance des parties, qui fait le plus ou le moins de douleurs en elles

A l'égard de la ceſſation des accidents vers les quatre mois & demi, il eſt aiſé d'en rendre raiſon, en ſuivant la méchanique que j'ai fait obſerver. Plus l'enfant profite, plus il gagne de forces; plus la Matrice devient mince, plus elle perd de forces. Ainſi l'enfant beaucoup plus fort fera céder plus aiſément la réſiſtance; la partie s'accoutume à l'extenſion; les Nerfs moins comprimés par les Fibres charnues diſtribuent les eſprits plus facilement; & les vaiſſeaux ſanguins moins entaſſés & plus ouverts, laiſſent librement paſſer le ſang qui y arrive en plus grande abondance par la grande conſommation qui s'en fait, au lieu de refluer ſur les parties voiſines, comme il faiſoit dans les commencemens de groſſeſſe : le corps ſe ſent alors dans la néceſſité de réparer ſes pertes; il demande des alimens en plus grande abondance, l'eſtomach les digere beaucoup mieux; & c'eſt par-là que la machine ſe remet en bon ordre, & fait pour l'ordinaire évanouir tous les accidents dont je viens de parler.

§. II. *Dans quelles occaſions on connoît la force de la Matrice.*

Si j'ai fait connoître, à n'en point douter, toute la foibleſſe de la Matrice quand elle eſt attaquée en tous ſens, j'eſpére prouver auſſi méchaniquement ſa force, quand elle cherche à ſe débarraſſer de ce qui l'incommode, ou quand on ne l'attaque qu'en une de ces parties, & de dehors en dedans.

Pour faire connoître les forces de la Matrice, il faut l'examiner dans les cas où elle travaille à ſe débarraſſer des corps étrangers qui la fatiguent, ou dans les occaſions où le Chirurgien ſe croit obligé de tendre à ſon ſoulagement, en cherchant à l'entr'ouvrir pour en tirer en moins de tems ce qu'elle ne mettroit dehors qu'avec un travail plus conſidérable, & avec quelque riſque pour la malade.

Mais il ne ſuffit pas de diſtinguer les occaſions où elle montre ſa vigueur; il faut examiner de plus ce qui eſt capable de lui en donner. Nous avons dit qu'elle étoit preſque toute charnue, & que deux différens plans de Fibres entrelaſſées de vaiſſeaux de toute eſpece en compoſoient toute la tiſſure. Ces Fibres charnues ſont longitudinales & circulaires; les longitudinales naiſſent du centre de la partie qui eſt

ſon fond ; ainſi ce ſera l'endroit de la Matrice le plus fort, & pour ainſi dire, le point de réunion pour toutes ſes forces, comme on le voit aux os dont le centre eſt l'endroit le plus fort, parce que toutes les Fibres oſſeuſes en partent ou s'y réuniſſent. Les Fibres circulaires réſiſteront auſſi davantage vers le fond, parce que là, elles ſont plus courtes, & leur gonflement doit rapprocher plus intimement les parois : celles des parties latérales de la Matrice, ſeroient les plus foibles, comme les plus étendues ſi elles n'étoient ſoutenues dans leurs contractions des Muſcles de l'Epigaſtre & de celles du fond ; mais au moyen de ce ſecours, elles l'emportent ſur celles qui viennent ſe replier pour former le col & l'orifice, qui ne ſont ſoutenus par quoi que ce ſoit, comme je l'ai dit en faiſant connoître qu'ils ſe trouvoient l'un & l'autre errans dans le fonds du Vagin.

Suivant cette ſtructure de la Matrice, on comprendra que, lorſqu'elle voudra ſe débarraſſer de quelque corps devenu étranger par ſon ſéjour, comme un faux germe, un petit délivre reſté, ou un enfant mort, ſes Fibres longitudinales & circulaires s'accourciront par une eſpece de gonflement que la douleur cauſe ; que de leur reſſerrement doit s'enſuivre de la compreſſion ſur le corps étranger. Le corps étranger comprimé ſera pouſſé ſur l'une ou l'autre extrémité de la partie ; celle du fond ſe trouvant fermée & extrêmement forte par la réunion des Fibres longitudinales, comme à leur centre, agira en ſe repliant ſur elle-même, & chaſſera le corps étranger vers l'extrémité qui ne ſe défend point, parce qu'elle n'eſt appuyée ſur rien qui l'aide à repouſſer l'effort qui ſe fait ſur elle, & qu'elle eſt encore ouverte à ce deſſein. Par cette méchanique l'orifice ſera obligé de céder aux continuelles contractions du corps de la Matrice ſur le col, & de laiſſer paſſer, avec bien de la douleur, le corps étranger qui l'incommodoit.

Si l'orifice, dans le cas dont je viens de parler, ſe trouve le plus foible, parce qu'il n'eſt pas ſoutenu, on va voir comme il réſiſte quand il trouve des ſecours qui l'affermiſſent lorſqu'on l'attaque de dehors en dedans. Par exemple, ſi dans le commencement d'une groſſeſſe ébranlée on veut l'ouvrir pour en faire l'extraction, quoique le ſang qui a

déja coulé en abondance, & les contractions du fond de la Matrice l'aient déja fait bâiller, on le trouvera d'une force inſurmontable, de maniere que l'effort de deux doigts qu'on tâchera d'y introduire, ſoutenus de la force du bras & de tout le corps, ne pourra en venir à bout; parce que les Fibres charnues du col qu'on attaque, ſe trouvant appuyées des Fibres latérales du corps de la Matrice, & les latérales ſur celles du fond, toutes enſemble produiſent une force très-conſidérable : ce qui contribue encore à rendre cette introduction preſqu'impoſſible, c'eſt la figure du col de la Matrice, qui, dans les expulſions de nouvelles groſſeſſes, devient plus long qu'il n'étoit par les contractions du fond de la Matrice qui lui fournit de l'étoffe pour s'allonger, & pour loger dans ce col, qui devient une eſpece de gaine, le corps étranger détaché du fond & en chemin de ſortir. Il m'eſt ſouvent arrivé de ſentir le faux germe deſcendu dans cette gaine, d'y avoir introduit un doigt, ſans en pouvoir mettre deux; & cherchant, au moyen de ce doigt, à le tirer dehors en gagnant ſon extrémité du côté du fond, n'avoir pû pénétrer le fond de la gaine, quoique mon doigt y fût preſque tout-à-fait logé, & d'avoir ſenti dans ſon fond une eſpece d'Orifice interne moins dilaté que l'externe, qui m'empêchoit d'aller plus avant. Ce n'eſt point ici le lieu d'apprendre comment on doit ſe comporter dans ces mauvaiſes groſſeſſes; je n'en ai parlé que par occaſion & pour marquer les différentes figures que prend le col de la Matrice ſuivant les cas.

§. III. *De la Contraction de la Matrice, ou de la cauſe qui détermine l'enfant à venir au bout des neuf mois de Groſſeſſe.*

On a juſqu'ici donné des raiſons bien différentes, pour tâcher d'expliquer les moyens que la Nature emploie pour faire ſortir l'enfant hors de la Matrice à un terme preſque toujours limité.

La plus grande partie de ceux qui en ont écrit, ont regardé l'enfant comme le premier mobile de cette opération. Cependant, quand on fait réflexion que les femmes ſe délivrent d'enfants morts, à terme ou à peu près, de la même

même façon que des vivans, qu'aux uns comme aux autres elles ont des douleurs périodiques & des repos, & que souvent aux enfans morts les eaux ne percent qu'à la fin du travail, comme à ceux qui vivent, il faut convenir que l'enfant n'eſt nullement auteur de ſa ſortie : d'ailleurs on peut expliquer méchaniquement ſon expulſion par la ſtructure de la Matrice.

Parmi ceux qui ont regardé l'enfant comme cauſe primitive du travail & des douleurs, les uns ont dit que le *méconium* & l'urine, retenus en trop grande quantité vers la fin du terme, donnoient des tranchées à l'enfant & l'obligeoient de faire plus d'effort qu'à l'ordinaire pour rompre ſa priſon ; ce qui occaſionnoit à la mere des douleurs proportionnées à la force de ces mouvemens.

Mais l'enfant mort dans la Matrice, qui n'eſt certainement pas tourmenté de ſenſations douloureuſes, excite les mêmes douleurs & les mêmes repos, lorſque ſa ſortie eſt déterminée.

D'autres, auſſi dans l'opinion que c'eſt l'enfant qui détermine le travail, diſent que ſe ſentant trop à l'étroit, il ouvre ſes membranes, fait écouler les eaux & ſe gliſſe par le chemin qu'elles lui ont frayé. Mais les femmes les moins inſtruites ſavent par expérience que les eaux percent rarement au commencement du travail, que les douleurs ſont en très-grand train, avant qu'on les apperçoive couler, & que le travail le plus commun & le plus naturel, eſt celui où les membranes ne s'ouvrent qu'à la fin.

Certains Auteurs ont prétendu que l'enfant, manquant de nourriture par le décolement du placenta, en cherchoit ailleurs, & forçoit tout ce qui s'oppoſoit au chemin qu'il avoit à faire. Cette opinion a encore moins de vraiſemblance, puiſque les travaux ſeroient toujours accompagnés de la plus violente perte de ſang que cauſe le décolement du placenta, avant la ſortie de l'enfant ; or la nature, de cette façon, au lieu de travailler à ſe multiplier, ſe ſeroit ſervie des plus ſûrs moyens pour rentrer dans le néant ; puiſque les enfans & les meres courent le plus grand riſque dans les pertes de ſang provenantes d'une pareille cauſe.

Il eſt encore un ſentiment qui prévient beaucoup en ſa

faveur; c'eſt celui de ceux qui croyent que l'enfant ayant fait la culbute, eſt naturellement diſpoſé à braquer ſes pieds vers le fond de la Matrice; tandis que couché ſur un plan horiſontal, ſa tête pouſſe contre l'oriſice qu'elle cherche à ouvrir autant de fois que l'enfant s'étend & s'allonge. Mais l'expérience dans les accouchemens, enleve à cette opinion tout le crédit qu'elle pourroit avoir: car les gens qui opérent journellement, aſſurent qu'étant le plus ſouvent, dans la néceſſité de retourner des enfans venant par la tête, ils ont trouvé les pieds repliés vers les reins, quelquefois ſur le ventre, ou bien écartés vers les parties latérales de la Matrice: ſituations qui ſûrement les empêchent de s'arcbouter & d'agir avec violence ſur cette partie: les douleurs n'en ſont cependant pas moins vives; & elles ſe font ſentir également aux enfans mal tournés, dans quelque confuſion que ſe trouvent leurs membres dans la Matrice, & la font ſuffiſamment ouvrir pour laiſſer la liberté de donner aux enfans le ſecours dont ils ont beſoin.

Ce ſeroit entrer dans un trop long détail que de rapporter les différens ſentimens qui ont été avancés ſur cette matiere, puiſqu'ils paroiſſent tous contraires à la raiſon & à l'expérience: je viens à l'explication que j'en ai promis, en avouant auparavant que l'idée en eſt dûe à Mauriceau. Il dit que les femmes ſe délivrent quand la Matrice ne pouvant plus s'étendre, fait des efforts pour expulſer l'enfant hors de ſa cavité: cette opinion, toute vraie qu'elle eſt, donneroit toujours matiere à conteſtation ſi l'on ne faiſoit connoître comment cette opération ſe détermine, & par quels moyens elle s'exécute.

Dans la deſcription de la Matrice, j'ai répété ce qu'on en a toujours dit; qu'elle avoit, dans ſon état naturel, la figure d'une bouteille renverſée; que dans la groſſeſſe, elle perdoit peu à peu cette reſſemblance en s'étendant; & que ſur la fin elle devenoit toute ronde; parce que ſon col étoit effacé, que ſes deux orifices n'en faiſoient plus qu'un, lequel, de fente qu'il étoit auparavant, devenoit un trou, ou petit cercle rond; de ſorte que le tout enſemble repréſentoit la figure d'un balon.

La Matrice n'a pris cette forme que pour fournir autant

de place qu'il en faut à un enfant, dont le volume augmente à chaque inſtant; mais cette facilité de la Matrice à s'étendre, a des bornes; & à un certain dégré, elle ne peut plus prêter, faute détoffe: elle créveroit même infailliblement par quelqu'endroit, lorſqu'elle eſt parvenue à ſon dernier degré d'extenſion, ſi la nature toujours ſage, n'avoit fait une ouverture à ſa partie la plus déclive. La figure de la Matrice dans les derniers tems de la groſſeſſe, & ſon étendue prodigieuſe, changent inſenſiblement la forme de cette ouverture: ce n'eſt plus, comme auparavant, une fente allongée ſur laquelle l'enfant portoit; c'eſt une ouverture circulaire, qui forme un vuide, incapable de ſoutenir l'enfant: il s'affaiſſe donc, & par conſéquent, il étend moins la Matrice dans ſon fond.

La Matrice un peu ſoulagée, parce qu'elle eſt moins étendue, ſe contracte à proportion du terrein qu'elle a gagné. Elle chaſſe les membranes, les eaux & l'enfant du côté de l'orifice, qui eſt l'endroit de toute la Matrice qui réſiſte le moins, ce qui occaſionne les premieres douleurs; & comme la Matrice tend toujours à ſa contraction, ſitôt qu'un peu d'eſpace en elle lui permet de ſe reſſerrer, le vuide qui continue de ſe former vers ſon fond par la dilatation de l'orifice, fournit de nouveaux moyens aux fibres charnues du fond & des parties latérales, d'agir ſur les corps qu'ils renferment pour les chaſſer du côté qui réſiſte le moins. Cette ſuite de contractions, qui ne pourroit durer long-tems ſi les fibres charnues n'entroient dans une eſpece de repos néceſſaire à toutes les parties qui agiſſent, occaſionne les douleurs périodiques marquées par des plaintes entremêlées de tranquilité. Mais le repos que prennent les parties, bien loin de leur faire perdre le fruit de tant de travaux en leur faiſant abandonner le terrein qu'elles ont gagnées, leur donne au contraire de nouvelles forces pour agir plus violemment ſur ce qui fait encore de la réſiſtance, & pour augmenter les douleurs; auſſi commence-t'on alors à ſentir bien diſtinctement les membranes tendues par les eaux qui ſe préſentent à l'orifice, comme une hernie à travers les anneaux, & la douleur finie, il eſt très-facile de connoître en quelle ſituation ſe préſente l'enfant. Si l'orifice fait beau-

coup de réſiſtance dans le commencement du travail : on le voit ſur la fin obéir avec une facilité qui ne ſurprendra point quand on ſaura qu'il ſe trouve attaqué de toutes parts : d'un côté le poids des eaux & de l'enfant qui l'ont pénétré, a fait étendre ſon cercle à proportion de leur volume ; de l'autre, les efforts de la Matrice qui a dans ſon fond gagné tout le terrein que ſon orifice a perdu, venant à le frapper continuellement, doivent alors faire faire plus de chemin à l'enfant dans une demi-heure qu'il n'en auroit auparavant fait en deux heures. Cette méchanique s'accorde à merveille avec les obſervations des gens de l'art : ils ont toujours remarqué qu'il faut plus de tems & de douleurs pour dilater l'orifice de la largeur d'environ un écu, qu'il n'en faut de ce point d'extenſion pour arriver juſqu'au couronnement qui fait quatre fois autant d'ouverture ; & c'eſt ce qui a trompé tant de fois des gens, qui faute d'expérience ou occupés d'autres affaires, s'imaginoient avoir le tems d'aller ailleurs, par le peu d'avancement de choſes ; mais à leur retour, ils ont trouvé la beſogne finie ſans eux. Si ſur la fin le travail va plus vîte, les douleurs ſont auſſi bien plus fortes, & c'eſt alors que les femmes ſont dans une chaleur extrême qui marque bien l'effervescence du ſang ; elles ont des friſſonnemens & tremblemens ſans avoir froid, par l'irrégularité du cours des eſprits dans les nerfs ; & elles vomiſſent tout ce qu'elles prennent, par les ſecouſſes que cette même irrégularité des eſprits communique aux reins & à l'eſtomac : les douleurs des cuiſſes & des jambes s'expliquent auſſi très-aiſément par la tenſion & le tiraillement des ligamens de la Matrice qui viennent s'y diſtribuer.

CHAPITRE III.

Des Régles.

LEs Régles, que tous les Phyſiciens de nos jours regardent comme le produit de la ſurabondance du ſang dans les femmes, ne paroiſſent qu'à un certain âge; c'eſt pour l'ordinaire vers le tems où le corps commence à faire plus de ſang qu'il n'en faut pour ſa nourriture & pour ſon accroiſſement: car tant qu'il eſt queſtion de procéder à la fois à la nourriture du corps & à ſon augmentation, la quantité du ſang qui eſt juſte dans les vaiſſeaux & proportionnée aux beſoins de la nature, ne s'échappe par aucune voye.

La premiere évacuation des Régles eſt preſque toujours précédée dans les jeunes perſonnes, d'un écoulement en blanc, qui ſemble préparer au ſang la route qu'il doit tenir dans la ſuite. On voit au commencement pendant pluſieurs mois, & même pendant quelques années avant l'établiſſement des Régles, couler une liqueur blanche par la Matrice, qui ſemble être deſtinée à humecter l'intérieur de cette partie, & à diſpoſer l'orifice à s'ouvrir pour le paſſage d'une liqueur plus épaiſſe: cette humeur qui eſt toujours en petite quantité dans les jeunes filles qui ne ſont pas encore Réglées, ſort, en eſpece de roſée de tous les parois de la Matrice, & ſe conſume en partie dans les routes quelle parcourt; ce qui en reſte s'épaiſſit par la chaleur des lieux qu'elle a à lubréfier & par la lenteur de ſa marche: on trouve cette humeur en forme de ſédiment ou de pâte molle & blanche dans le vagin, & dans tous les feuillets qui compoſent les parties extérieures de la génération: ce ſont donc des vaiſſeaux limphatiques qui la dépoſent dans l'intérieur de la Matrice, & qui y ont à cet effet des ouvertures naturelles.

Quelque tems après que la limphe s'eſt frayée une route par la Matrice, & qu'à force d'y paſſer elle a ſuffiſamment élargi le diamétre des vaiſſeaux, le ſang des jeunes perſonnes qui a acquis de la ſurabondance par la ceſſation de l'ac-

croiſſement du corps, ſe fait jour par la Matrice : cet écoulement de ſang ne dure que quelques jours, & ſa quantité ne ſe porte qu'à ce qu'il en faut, pour remettre les liquides & les ſolides dans l'équilibre qu'éxige l'état de ſanté ; après quoi le ſang ceſſant de couler, l'humeur blanche reparoît comme auparavant, tant pour les uſages dont nous avons parlé, que pour entretenir les vaiſſeaux dans un écartement néceſſaire à l'iſſue des matieres qui doivent y couler, ſoit habituellement, comme les fleurs blanches, ſoit périodiquement, comme le ſang.

On a donné au premier de ces écoulemens le nom de *fleurs blanches*, parce que cette humeur eſt effectivement blanche dans ſon principe, & qu'elle le paroît encore à nos yeux, lorſqu'elle s'échape par la Matrice, après avoir pris différente conſiſtance ſelon ſa quantité, & ſelon le plus ou moins de chaleur des lieux où elle a ſéjourné quelquefois. C'eſt une liqueur aſſez claire qui tache le linge d'un blanc tirant ſur le citron, ce qui arrive plus communément aux jeunes filles : cet écoulement s'épaiſſit à raiſon de ſa modicité, & paroît en forme de ſédiment blanc ou de pâte molle dans les replis des parties naturelles. Toutes les filles ou femmes ont cet écoulement plus ou moins : il eſt abſolument néceſſaire à l'action de la Matrice, s'il y a des perſonnes dans leſquelles il ne s'apperçoit aucunement, on préſume qu'il ne ſe filtre intérieurement de cette liqueur, qu'autant qu'il en faut pour humecter la partie, ou bien que la chaleur du lieu conſumant ce qui ſe filtre au-delà du néceſſaire, empêche qu'il ne paroiſſe au-dehors des marques de cet écoulement.

Les preuves de la néceſſité d'un écoulement habituel par la Matrice, ſe tirent de ce que l'on trouve toujours l'intérieur de cette partie mouillé, & de ce que tous les viſceres creux & deſtinés à quelque action, ſont continuellement humectés, tels que la veſſie, les inteſtins, & l'eſtomac, de même que certaines parties, comme la bouche, le nez, les yeux, les oreilles ; & comme on voit des gens qui crachent & mouchent beaucoup par une affluence de pituite ſur ces émonctoires, tandis que d'autres ne mouchent ou ne crachent preſque point, on voit de même des femmes acca-

blées de fleurs blanches, pendant que d'autres n'en ont aucune apparence extérieure; parce que dans celles-là les humeurs ſurabondantes ont profité des routes établies pour s'y porter, & qu'à celles-ci les humeurs ne péchant point en quantité, ſe diſtribuent par-tout avec égalité, & dans les proportions requiſes aux beſoins de chaque partie.

Ce devroit être ici le lieu de parler de différentes eſpéces de fleurs blanches, de diſtinguer celles qui ſont ſuſpectes de virus, de cancer, d'ulcere ſimple d'avec celles qui ſont naturelles; celles qu'il faut arrêter, de celles qu'il faut laiſſer couler: mais comme je me propoſe de comprendre cet écoulement écarté de l'état naturel, dans le dénombrement des maladies de la Matrice, il n'en ſera queſtion que dans les Chapitres qui traiteront ces ſujets intéreſſans.

J'ai déja dit que l'évacuation naturelle qui ſuivoit l'écoulement des fleurs blanches, étoit celle du ſang, ou la matiere des Régles: cette évacuation eſt bien plus néceſſaire que la précédente, parce qu'elle entretient d'une part dans tout le corps la ſanté que le trop de ſang dérangeroit, & que de l'autre elle donne au ſexe les diſpoſitions & l'aptitude à la génération.

S'il y avoit eu un écoulement continuel de ſang, comme il y en a des fleurs blanches, la Matrice s'en ſeroit trouvée affectée, & toute la machine ſeroit tombée en dépériſſement, comme on ne le voit arriver que trop ſouvent, il falloit donc que cette évacuation ſanguine ne fût que périodique, & bornée à un certain nombre de jours dans les femmes qui ne ſont point groſſes; car dans celles qui ſont enceintes, ce ſang qui eſt employé à la nourriture du fœtus, n'eſt plus ſoumis à la néceſſité de s'évacuer.

Les gens de l'art qui ſont aſſez d'accord pour attribuer la matiere des Régles à la ſurabondance du ſang, ne le ſont pas également ſur ce qui détermine ſon écoulement, ſur ce qui le rend périodique, & ſur la nature des vaiſſeaux qui donnent paſſage à cette évacuation.

Je n'ai trouvé nulle part d'explication plus ſatisfaiſante ſur tous ces points, que dans l'*Emmenologie* ou *Traité du flux menſtruel* de M. *Friend*, Auteur Anglois, & dans les *Eſſais Phyſiques* de M. *Heiſter*. J'obſerverai en paſſant, que les

ouvrages de ces deux Savans ſe reſſemblent de maniere qu'on a peine à démêler qui des deux eſt l'Auteur original. Je vais donner un extrait de ce qu'ils ont dit ſur cette matiere, & j'ajouterai par forme de ſupplément quelques reflexions qui leur ont échapé, ſur l'action de la Matrice & ſur quelques autres points rélatifs aux Régles.

Les Régles ont été pendant très-long-tems regardées comme des purgations naturelles deſtinées a délivrer les femmes des humeurs vitiées ou ſuperflues, & à leur épargner des maladies qui les menaçent preſqu'auſſitôt que ce flux périodique diminue ou ſe ſupprime par toute autre cauſe que celle de la groſſeſſe. Il eſt vrai que la ſuppreſſion des Régles dérange conſidérablement la ſanté des femmes, mais il ne faut pas en conclure que ce ſoit par le défaut d'un écoulement d'humeurs dont le corps doive être abſolument délivré par cette voye. On ſçait que des évacuations équivalentes à celles qui manquent par la Matrice, garantiſſent des accidens que la ſuppreſſion devroit cauſer : des hémorrhagies par le nez, & d'abondantes ſaignées du bras dans des cas inflammatoires, ont ſouvent ſuſpendu ou ſupprimé les Régles pendant quelques mois ſans aucun inconvénient : on voit des femmes qui ſont cinq & ſix mois après leurs couches ſans être réglées, à cauſe de la quantité de ſang qu'elles ont perdu en accouchant. Des nourrices abondantes en lait & tirées exactement, ſont des années ſans appercevoir ni Régles ni maladies. Les femmes laborieuſes qui diſſipent plus par le travail qu'elles ne réparent par la nourriture, ont peu de Régles : leur période eſt plus éloigné ; leur ſanté n'en ſouffre aucune altération. J'ai connu une Demoiſelle qui à l'âge de vingt ans, étant alors dans le tems de ſes Régles, fut renverſée de cheval de maniere qu'un pied étant reſté dans l'étrier, elle fut traînée ainſi à travers un chemin rempli de pierres qui lui meurtrirent tout le corps. On parvint à la débarraſſer & on la porta chez elle étant encore ſans connoiſſance. On la ſecourut auſſi-tôt par d'abondantes ſaignées du pied pour rappeller les Régles que la frayeur avoit ſupprimées ; mais on ne put en obtenir le retour. Elles n'ont pas même reparu depuis. Cependant cette Demoiſelle a récouvré la

ſanté,

ſanté, & je l'ai vue plus de vingt ans après ſe portant très-bien.

Il n'en eſt pas de même de la ſuppreſſion des humeurs ſéparées de la maſſe du ſang. Si la bile ceſſe de couler, & que la jauniſſe paroiſſe en conſéquence; ſi les urines s'arrêtent dans la veſſie, ou qu'elles ſe ſuppriment par un défaut de filtration aux reins; ſi une ſalivation établie par un débordement naturel, ou par l'action d'un reméde donné à cet effet, ſe ſupprime ſubitement, les accidens qui accompagnent ou qui ſuivent ces reflux d'humeur,, ne céderont point aux ſaignées, & rarement à des évacuations équivalentes: les maladies qui en réſultent ne guériront que par l'écoulement des humeurs, rappellées par les mêmes voyes que la nature leur a preſcrites.

On a dit preſqu'unanimement que les Regles étoient le produit de la ſurabondance du ſang, & que cette évacuation étoit un moyen dont la nature ſe ſervoit pour ſe débarraſſer de tems en tems, du ſang ſurabondant qui ſe trouvoit dans les femmes.

Les deux Auteurs que j'ai cités s'appuyent de l'autorité de Sanctorius, pour prouver la ſurabondance du ſang, dans les femmes: ils ſe fondent ſur ce que le tempérament humide des femmes rend leurs corps moins propres à la tranſpiration que ceux des hommes qui ont le tempérament plus chaud & plus ſec. Ils diſent que les femmes tranſpirans moins, leur ſang doit augmenter en quantité & excéder celle qui convient au corps pour ſa réparation: ils ajoûtent que le défaut d'exercice dans les femmes, la vie molle, & les bonnes nourritures, font une réproduction de ſang bien ſupérieure à la diſſipation journaliere: en conſéquence tous les vaiſſeaux ſont plus tendus, la circulation eſt plus laborieuſe qu'elle ne l'eſt dans l'état naturel quand les ſolides & les fluides luttent à forces égales. Si dans cette plénitude générale ou eſpece d'engorgement de ſang, la nature ne trouve aucun débouché pour en diminuer la quantité, elle marque ſon état de ſouffrance par toutes les indiſpoſitions qui ont coutume de précéder la premiere évacuation des Régles, ou la ſuppreſſion de celles qui ont déja paru; telles que les pâles couleurs, les laſſitudes ſpontanées, les

palpitations, la difficulté de reſpirer, les maux d'eſtomac, les douleurs de tête, & les goûts dépravés.

Si dans les jeunes filles au-deſſus de treize ou quatorze ans, le ſang ne produit pas encore toutes ces incommodités, c'eſt qu'avec l'augmentation ou l'accroiſſement de chaque partie, il ſe fait une diſſipation attachée à cet âge par l'exercice & la vie réglée: le ſang ne péche point alors en quantité. Mais vers le tems marqué pour les premieres évacuations des Régles, il ſurvient aux jeunes perſonnes des indiſpoſitions qui font connoître que le ſang commence à pécher en quantité, & qu'il eſt néceſſaire que la nature s'en débarraſſe par quelqu'endroit. Si dans ce tems de criſe la Matrice ſe trouve diſpoſée à faire couler les Régles, toutes les indiſpoſitions diſparoiſſent, & le corps fleurit, pour ainſi dire, de jour en jour: au contraire, ſi ce viſcere ſe refuſe à cette évacuation, le ſang reflue ſur les viſceres du voiſinage, il met le trouble dans leur action, parce que toute autre partie que la Matrice ne peut ſoutenir ſans léſion une meſure de ſang au-delà de ce qui lui convient. L'aorte inférieure gênée dans la diſtribution qu'elle doit faire du ſang dans l'intérieur du ventre, oblige l'aorte ſupérieure de ſe charger de ce qu'elle ne peut contenir. Trop de ſang porté dans le cerveau par les carotides cauſe des battemens & des douleurs de tête; les poulmons plus remplis que de coutume, rendent la reſpiration difficile: le cœur contraint dans ſes battemens, cauſe des palpitations; les fonctions de l'eſtomac ſe dérangent. Il ſurvient des indigeſtions, des dégouts, des envies de manger des choſes dépravées; parce que les fonctions de l'eſtomac ſurchargé de ſang, ſont dérangées. La pâleur du viſage a pour cauſe le ralentiſſement dans la circulation à toute la ſuperficie: les laſſitudes ſpontanées s'expliquent par la peine que les liqueurs ont à remonter de bas en haut; les vapeurs de toute eſpece, par l'irrégularité dans le cours des eſprits animaux, ou par leur foible diſtribution qui jette tout le corps dans une langueur univerſelle.

Il eſt donc néceſſaire que les femmes ſurchargées de ſang s'en débarraſſent de tems en tems par les voyes les plus propres à cette évacuation. Quoique nous ſachions que la Ma-

trice eſt le lieu que la nature a choiſi de préférence pour l'écoulement des Regles : on ne voit pas d'abord pourquoi d'autres viſcéres n'ont pas été employés à cette uſage, le foye par exemple par le moyen du canal hépatique, la rate par les vaiſſeaux courts, les reins par les uretéres, les poulmons par le crachement de ſang, l'eſtomac par le vomiſſement, la tête par le ſaignement de nez. Les raiſons de préférence données par nos deux Auteurs à la Matrice ſur ces autres viſceres, ſont que, ſituée comme elle eſt, au-deſſous de toutes les parties du bas-ventre, & d'aplomb, pour ainſi dire, ſous l'aorte, le ſang s'y porte perpendiculairement & avec rapidité, pendant qu'il revient très-lentement par les veines ; non-ſeulement parce que les viſceres qui peſent ſur la Matrice s'oppoſent à la facilité de ſon retour, mais encore parce que les veines qui la parcourent n'ont point de valvules, il doit donc s'accumuler du ſang dans la ſubſtance de la Matrice, & tôt ou tard les plus foibles tuyaux ſont forcés de laiſſer échapper ce qu'ils ne peuvent plus contenir. Ils diſent encore que la Matrice criblée dans ſon fond de petits trous qui ſont autant d'extrémités de vaiſſeaux, eſt plus diſpoſée à cet écoulement que des viſceres qui n'ont qu'un ou deux tuyaux excréteurs.

Selon moi, la raiſon la plus eſſentielle & à laquelle perſonne n'a fait attention, eſt que de tous les viſceres du corps la Matrice eſt le ſeul qui puiſſe laiſſer accumuler du ſang dans ſa ſubſtance en auſſi grande quantité & pendant un auſſi long-tems ſans ſe porter à l'inflammation ; tandis que cette maladie eſt des plus à craindre pour le foye, les reins, la veſſie & les poulmons, dès le moindre engorgement, & dans un eſpace de tems bien plus court, ſi on n'en délivre promptement ces viſceres par d'abondantes & de fréquentes ſaignées. La Matrice au contraire eſt capable de gonflement & d'extenſion juſqu'à un certain point, quand il eſt queſtion de pourvoir à un engorgement de ſang, ou à la conſervation d'un fœtus qui y croît de jour en jour : elle eſt de plus ſoulagée par les mammelles qui ſont deux réſervoirs dans leſquels elle renvoye ce qu'elle a de trop ; elle jouit encore de la faculté d'agir par ſes propres forces ſur les liqueurs, ou ſur les corps qui l'embarraſſent, & de les expul-

ſer en ſe contractant ſur elle-même, lorſque l'un ou l'autre y excitent un ſentiment de douleur ſuffiſant pour déterminer ſon action & l'exciter à ſe reſſerrer.

On ſent bien que le gonflement de la Matrice, par l'amas du ſang qui doit fournir les Régles, ne ſçauroit ſe porter au degré de volume où parvient l'extenſion de cette même partie à l'occaſion de la groſſeſſe. Les raiſons de cette différence ſont que le gonflement de la Matrice eſt l'effet du ſang infiltré, ſtagnant ou circulant avec lenteur dans ſa propre ſubſtance, & que cette ſubſtance s'épaiſſit aſſez pendant l'eſpace d'un mois pour comprimer les nerfs & y exciter quelque légere douleur: or on ſçait que la douleur, au lieu d'éloigner le ſang & les eſprits de la partie ſouffrante, les y appelle en plus grande quantité qu'à l'ordinaire, comme un ſecours qu'elle cherche à procurer à l'endroit le plus embarraſſé. La douleur excitée dans la Matrice lorſqu'elle a un certain degré de gonflement, empêche cette partie de ſe prêter paſſivement à de nouveaux engorgemens; elle l'anime, elle y releve les forces gênées par le poids du ſang juſqu'au moment de la ſenſation douloureuſe. L'eſpace d'un mois eſt ordinairement le tems que la nature employe à dépoſer dans les parois de la Matrice la ſurabondance de chaque jour, à la gonfler par des degrés lents & ſans douleur, enfin à la gêner au point de travailler elle-même à ſa délivrance. Comme on connoît à cette partie, des muſcles, ſelon les uns, des fibres charnues ſelon d'autres, & une force contractive, dont l'opération de l'Accouchement fournit des preuves inconteſtables, il n'eſt pas ſurprenant que la Matrice trouve moyen de ſe débarraſſer, & de faire couler le ſang qui l'incommode, par des routes diſpoſées à cet effet, & qui ſont celles par où le ſang trouve le moins de réſiſtance.

Il n'en eſt pas de même de l'extenſion ou de la dilatation de la Matrice dans l'état de groſſeſſe. Son volume peut aller à dix ou douze fois au delà de ce qu'il eſt dans ſa ſituation naturelle, parce que les parois de la Matrice qui deviennent plus minces alors, au lieu de s'épaiſſir, comme il arrive dans le gonflement de la Matrice par les Régles, gagnent dans l'étendue ce qu'ils perdent dans l'épaiſſeur; ils deviennent plus

ſouples & plus diſpoſés à ſuivre par gradation l'accroiſſement de l'enfant; & la Matrice qui parvient, en un mois, au plus fort gonflement où elle puiſſe ſe porter pour contenir la matiere des Régles, employe neuf mois de tems pour arriver au volume énorme qu'elle a ſur la fin de la groſſeſſe. Comme je dois parler ailleurs du méchaniſme de l'Accouchement, je ne dirai rien ici de plus ſur les principaux mouvemens de cette partie.

A l'égard de la ceſſation des Régles au bout de quelques jours, de leur retour périodique aſſez conſtamment limité, je ne puis mieux l'expliquer qu'en rendant par extrait ce qu'en dit l'Auteur Anglois.

Les artéres qui ſe diſtribuent dans la Matrice, y portent chaque jour plus de ſang, que les veines n'en rapportent; le ſang s'amaſſe par conſéquent dans des routes détournées & peu ſoumiſes à la circulation générale; cet amas ſe fait ordinairement avec la même égalité dans chacune des femmes; & dans toutes, la Matrice ſe gonfle juſqu'à un certain degré, au-delà duquel elle ne peut plus ſe prêter. Ainſi la matiere des Régles, & le gonflement de la Matrice, étant toujours les mêmes, il faut que l'écoulement des Régles ſe faſſe dans des tems égaux & périodiques; & que la nature ſoit auſſi reglée dans cette évacuation qu'elle l'eſt dans ſes digeſtions, dans la formation du ſang par les alimens, & dans la diſtribution qui s'en fait pour chaque partie dans un certain eſpace de tems.

Si les Régles ceſſent de couler au bout de quelques jours, c'eſt que tout le ſang qui s'étoit accumulé dans les voyes détournées, pendant l'eſpace d'un mois ou environ, eſt évacué en quatre ou cinq jours par la contraction de la Matrice; & cette partie diminuée & réduite à ſon volume ordinaire par cette évacuation, reſſerre les ouvertures par où le ſang s'échapoit.

L'affaiſſement des tuyaux, par la contraction de la Matrice, lequel eſt ſuffiſant pour s'oppoſer au paſſage du ſang, ne l'eſt pas aſſez pour empêcher la lymphe de s'échapper par ces mêmes ouvertures : on la voit reparoître, auſſi-tôt que le ſang eſt arrêté, parce qu'il eſt néceſſaire que le calibre de ces tuyaux ſoit entretenu par le paſſage continuel d'une

liqueur, ainſi qu'il arrive aux veines lactées qui laiſſent paſſer la lymphe quand le chyle ceſſe d'y circuler, ſans quoi les uns & les autres tomberoient dans le deſſéchement.

Les tems périodiques des Régles ne ſont pas toujours à un mois de diſtance. Les femmes ſanguines ont cette évacuation de trois en trois ſemaines; celles qui le ſont moins, ont des intervalles de cinq à ſix ſemaines; il y en a qui ne les ont que de trois mois en trois mois, quelquefois plus tard. Quand on remarque que ces variations établies ſur la différence des tempéramens, ſe maintiennent conſtamment ſans le dérangement de la ſanté, on ne doit pas travailler à changer l'ordre de la nature par des remédes qui, en fatiguant les corps, n'apporteroient aucuns changemens à l'ordre de ces évacuations. On remarque que les femmes dont les Régles ſont portées à la plus grande diſtance, deviennent plus rarement groſſes, & ont le tempérament plus foible que celles dont les Régles ſont plus rapprochées des tems ordinaires.

Ce qui a été dit des écoulemens en blanc qui précédent les Régles, & qui leur ſuccédent habituellement lorſqu'elles ſont ceſſées, eſt un préjugé en faveur des vaiſſeaux lymphatiques pour l'iſſue des Régles, plutôt que de les faire ſortir par les vaiſſeaux ſanguins. *Freind* croit que cette évacuation périodique ſe fait par les artéres capillaires de la Matrice; mais il eſt d'expérience que les artéres & veines ſanguines ne ſe ferment que par agglutination, & ne ſe tiennent ſoudées que par des cicatrices: ſi les Régles couloient par les uns ou les autres de ces vaiſſeaux, il faudroit que le ſang coulât continuellement, ou qu'à chaque retour des Régles, il forçât les anciennes cicatrices, qu'il y fît de nouvelles ruptures, & que les répétitions de rupture & de cicatrice rendiſſent à la fin les extrémités de ces vaiſſeaux calleuſes, ou qu'il s'y fît ulcere, ſi ces vaiſſeaux affoiblis ne pouvoient plus ſe cicatriſer. Il eſt donc naturel de penſer que des vaiſſeaux lymphatiques ſont plus propres à donner paſſage au ſang menſtruel. Ces vaiſſeaux ſont toujours plus ou moins ouverts, & n'ayant que peu ou point d'action, ils ne doivent le mouvement progreſſif des liqueurs qu'ils contiennent, qu'à l'action de la Matrice & à l'impulſion violente des liqueurs

appellées sur la partie par la sensation douloureuse du gonflement.

On a vu par ce qui a été dit précédemment, combien il en coûte aux jeunes personnes pour parvenir à être reglées, & le bien qui résulte de cet écoulement pour la santé des femmes: on va voir à quels tourmens elles sont encore sujettes, lorsque ce flux périodique diminue, ou cesse tout-à-fait à un certain âge; & pourquoi les femmes qui ne sont plus reglées engraissent, & se portent mieux à mesure qu'elles s'éloignent du tems critique & de la cessation de leurs menstruës.

Toutes les femmes ne sont pas également tourmentées dans la perte de cet écoulement périodique: celles qui sont peu sanguines, qui sont froides de tempérament, qui mangent peu, les femmes qui font de violens exercices dans lesquels elles dissipent considérablement, & qui vivent d'alimens simples; de même que celles qui ayant eu prodigieusement d'enfans, se trouvent si épuisées vers l'âge critique, qu'elles paroissent beaucoup plus vieilles qu'elles ne le sont; celles qui engraissent considérablement, après avoir été longtems maigres, toutes ces femmes essuyent de médiocres indispositions, ou n'en ont aucune lorsque leurs Régles cessent de couler. Mais les femmes sanguines, plus maigres que grasses, qui ont beaucoup de tempérament; celles qui mangent & boivent beaucoup, qui font peu de dissipation, & qui ne se portent pas à des ménagemens nécessaires dans ce tems critique, sont ordinairement sujettes à des vapeurs violentes, à des etouffemens, à des palpitations avec étranglement, à des pertes de sang avec issue de caillots, à des squirres, à des pertes d'eau sanguinolente, qui conduisent à des ulceres, à des fongus & au cancer de la Matrice, tous accidens dont je parlerai dans le Traité des Maladies de cette partie.

Pour comprendre comment le sang qui avoit un cours reglé par la Matrice cesse de s'échapper par cette voye, il ne faut que refléchir sur ce qui arrive à un certain âge: au tems où les forces commencent à décliner, les corps s'affoiblissent, parce que les sucs qui doivent les entretenir en force, étant alors diminués de quantité, ne les réparent plus

comme auparavant. Les rides de la peau, l'amolliſſement & la diminution des membres, le tremblement de la voix, la chûte des cheveux nous font connoître évidemment le dépériſſement de la machine. La Matrice affoiblie proportionnément aux autres parties du corps, s'affaiſſe ſur elle-même, le diamétre des vaiſſeaux qui la parcourent diminue par le raprochement des fibres charnues; les liqueurs commencent à y couler avec moins de facilité, & peu-à-peu le calibre des petits vaiſſeaux tendant à s'effacer, refuſe au ſang qui s'y préſente, le chemin qu'il avoit coutume de parcourir. A l'égard du ſang, comme il y a plus d'épaiſſiſſement dans ſa conſiſtence, & moins d'activité dans ſa circulation, il eſt moins en état de pénétrer des vaiſſeaux retrecis: encore moins peut il forcer des portes fermées, tels que ſont les capillaires lymphatiques; il faut en conſéquence que le ſang qui s'échappoit périodiquement par la Matrice, ſe pratique des routes nouvelles, qu'il reflue par les vaiſſeaux collatéraux ſur les autres viſceres: comme il arrive à la portion reſtante d'un membre coupé, qui ne pouvant plus recevoir tout le ſang qui lui étoit deſtiné, l'oblige, faute de place, à chercher des routes collatérales & à ſe diſtribuer dans les parties les plus voiſines; & comme ce reflux doit naturellement former des engorgemens dans les lieux où il ſe portoit moins de ſang, on eſt obligé dans l'un & l'autre cas, de ſaigner pluſieurs fois, juſqu'à ce que le ſang moins abondant dans la totalité, ou employé à de nouveaux uſages, ne ſe trouve plus étranger, ni de trop dans les endroits où il ſe diſtribue.

Dans l'âge critique, lorſque le ſang ne ſe trouve vitié d'aucune façon, il arrive alors que la pareſſe & le repos attachés à cet âge, la ſurabondance de nourriture déterminée plutôt à s'arrêter dans les véſicules graiſſeuſes que dans les parties qui conſervent aſſez d'action pour s'en débarraſſer, & le nombre de ces véſicules non-ſeulement placées à toute la ſuperficie du corps, mais encore dans les interſtices de chaque partie charnue, ſont autant de ſecours que trouve la nature fort à propos, pour parer des engorgemens & pour employer à quelque choſe d'utile l'écoulement ſupprimé par la Matrice.

Il arrive ſouvent qu'après une ſuſpenſion de Régles pendant deux ou trois mois, il ſurvient tout-à-coup une perte de ſang, conſidérable avec iſſue de caillots. On ne peut attribuer ce débordement ſubit qu'à des artéres capillaires forcées par l'impétuoſité du ſang & par ſa quantité : ce ne ſont point alors des orifices de vaiſſeaux lymphatiques qui laiſſent échapper le ſang ; il y paſſe avec trop de lenteur dans l'état naturel pour leur attribuer l'effet d'une pareille irruption : les moyens que l'on employe pour arrêter ces pertes, & les maladies qui les ſuivent, quand on ne peut les faire finir, font bien connoître que ce ſont des vaiſſeaux ſanguins qui ont été ouverts par une eſpéce de violence, puiſque les ſecours qui réuſſiſſent pour l'ordinaire dans ces pertes, ſont le repos du lit, les ſaignées du bras, les nourritures médiocres & empâtantes, les abſorbants d'abord, & les aſtringents au défaut de ſuccès des premiers remedes ; les boiſſons ſimples & les abſtinences de tout ce qui peut fouetter le ſang.

Les accidents qui ont coutume de ſurvenir par la continuation de ces pertes, ou par leurs trop fréquentes récidives, ſont des bouffiſſures & des hydropiſies, le ſquirre à la Matrice, des ulceres ſimples ou accompagnées de malignité, des ſuppurations qui donnent naiſſance à des fongus, à des renverſemens de Matrice, enfin à des carcinomes qui ſont des maladies incurables & toujours funeſtes aux femmes. C'eſt dans ces tems critiques que les femmes ont beſoin de ſages conſeils, & de toute leur raiſon pour ſe livrer aux contraintes néceſſaires, auſquelles on les aſſujettit ; mais auſſi leur ſoumiſſion & leur ſageſſe ont coutume d'être récompenſées par la conſervation de leur ſanté, ou par ſon rétabliſſement, ſi les accidens preſqu'inévitables du tems critique avoient commencé à y donner atteinte.

On demande ſi dans une atrophie univerſelle, cauſée par une maladie chronique dans laquelle les Régles ſe ſont ſupprimées, on doit travailler à les faire revenir, avant de chercher les moyens de détruire la cauſe de l'atrophie.

Il eſt rare que le dépériſſement du corps dans les femmes ſoit l'effet, au moins immédiat de la ſuppreſſion des Régles. Cette ſuppreſſion mene communément à l'inflammation dans les viſceres dn bas ventre, à l'oppreſſion de poitrine, à des

maux de tête considérables, à des crachemens de sang, & à des maladies aigues de différentes espéces, plutôt qu'à des maladies chroniques : mais il est très-ordinaire que des maladies chroniques faisant peu-à-peu maigrir & dépérir tout le corps, fassent en même tems disparoître les Régles dans les femmes attaquées de ces maladies. On ne voit pas même que cette privation des Régles augmente la maladie, & la rende plus difficile à traiter. Il ne convient donc pas en bonne médecine, de mettre en délibération si c'est l'effet ou la cause qu'il faut attaquer. J'ai cependant vu des gens vouloir absolument faire dépendre le rétablissement de leurs malades, du retour des Régles, & pratiquer (à la vérité sans succès) tout ce qu'il étoit possible d'imaginer pour les faire réparoître.

Il est donc naturel de penser que les maladies, qui ont souvent commencé par des maux d'estomac, des dégouts, des aigreurs, des vomissemens, ont causé de mauvaises digestions, desquelles est résulté un chyle imparfait, & incapable de fournir un sang, qui peut réparer les pertes continuelles du corps & entretenir ses forces : de l'affoiblissement le corps passe insensiblement à la maigreur & à l'atrophie : dans cet état de dépérissement le sang trop épais & diminué de quantité, n'a pas dequoi fournir à l'évacuation des Régles, qui sont ordinairement le produit & l'effet de la surabondance de sang dans les femmes. C'est donc perdre ses peines, fatiguer le corps mal-à-propos, & peut-être augmenter la maladie, que de tenter par des remédes le retour des Régles. J'ai vu beaucoup de femmes, plus malades de dépérissement que de maladies marquées par la fiévre, croire qu'on ne devoit travailler à la guérison de tout le corps, qu'après les avoir mises dans leur état naturel par rapport aux Régles ; j'ai trouvé même des gens de l'Art dans ce faux préjugé, & consultant avec eux, je leur ai soutenu que jamais ils n'obtiendroient le cours périodique des Régles, à moins que le corps ne tendît à son rétablissement, que le sang n'eût rempli les vaisseaux, qu'il n'eût réparé les pertes de substances, & mis la machine à peu près dans l'état où elle étoit avant son dérangement, qu'alors sans employer des remédes, la nature rentreroit dans tous ses droits, & termineroit la gué-

riſon par le retour périodique de cette évacuation. C'eſt ainſi que dans les jeunes filles, même en état de ſanté, cette évacuation ne ſe fait point tant que les liqueurs du corps travaillent à former des corps qui n'ont pas acquis leur accroiſſement, qu'au contraire elle s'établit d'elle-même auſſi-tôt qu'il ne manque à ces jeunes perſonnes que la force & une forme plus parfaite.

CHAPITRE IV.

Des ſignes de Groſſeſſe.

LEs ſignes de Groſſeſſe ſont de deux ſortes, rationels & ſenſibles. On appelle rationels les ſignes que la raiſon tire des accidens qu'éprouve une femme ou une fille en âge de devenir mere, lorſque ces accidens, ſymptômes ordinaires d'une Groſſeſſe commençante, ne paroiſſent devoir être attribués à aucune autre cauſe. Les ſignes ſenſibles ou ſenſuels ſont ceux que nous obtenons par le ſecours des ſens, lorſque leur témoignage nous aſſure de la préſence d'un fœtus dans la Matrice.

Dans un commencement de Groſſeſſe, c'eſt-à-dire depuis le premier mois, juſqu'au deux ou troiſiéme, on ne peut faire uſage que des ſignes rationels ; & ces ſignes ne ſuffiſent pas pour faire déclarer une Groſſeſſe : mais s'ils ſont toujours équivoques lorſqu'ils ſont ſeuls, ils doivent au moins ſervir à faire naître des ſoupçons, & à conſeiller des précautions. Si les Régles manquent à une femme ou à une fille, en qui, juſqu'alors, elles ont coulé régulierement, ſans que cette ſuppreſſion puiſſe être regardée comme l'effet ou la ſuite d'une maladie, ou ſans qu'elle puiſſe être imputée à un ſaiſiſſement, à quelque frayeur, ou à des peines d'eſprit, on peut ſoupçonner une Groſſeſſe naiſſante, ſurtout ſi les Régles arrivent ordinairement à point nommé, ſans jamais retarder, ni avancer. La certitude augmentera, s'il ſe joint à la ſuppreſſion des Régles une diminution d'appétit, des dégoûts, des caprices pour certains alimens, des crachotemens, des nauſées, des vomiſſemens ; ſi une femme tombe dans des anéantiſſemens quand elle ne vomit pas ; ſi elle éprouve un gonflement dans les mammelles & un ſentiment de douleur dans les mammellons ; ſi elle ſent de la laſſitude dans les cuiſſes & dans les jambes, ou des tiraillemens dans les aiſnes. La conviction ſera encore plus forte, ſi les régles manquent une ſeconde fois, & que les mêmes accidens ſubſiſtent.

Si une femme d'un tempéramment ſanguin, voit moins qu'à ſon ordinaire, ou qu'au tems de ſes régles il paroiſſe quelques taches de ſang, qui diſparoiſſent peu après, pour revenir à quelques jours de-là : ſi même après avoir été en voiture, ou après s'être fatiguée plus qu'à l'ordinaire, il lui ſurvient un flot de ſang, qui ſe tarit tout-à-coup, on peut ſoupçonner une Groſſeſſe, dans laquelle le fœtus n'abſorbe pas tout le ſang qui eſt porté à la Matrice; ce qui fait que le ſurabondant s'échappe par des vaiſſeaux que le placenta trop petit ne bouche point encore. Les ſoupçons de Groſſeſſe ſont confirmés par la préſence des accidens qui ont coutume d'en accompagner les commencemens. Mais quoique dans ce cas les raiſons de croire qu'une femme eſt enceinte, ſoient très-fortes, elles ne ſuffiſent pas pour faire décider affirmativement une Groſſeſſe. Un homme prudent remet cette déciſion à un terme plus avancé. La même prudence cependant qui le fait douter, le porte auſſi à conſeiller des précautions qui ſont propres à arrêter ces écoulemens, ſoit qu'ils dépendent de quelque dérangement dans l'œconomie animale, ou qu'ils ſoient l'effet d'un commencement de Groſſeſſe. On fait faire une ou deux ſaignées du bras, ſelon le beſoin; on ordonne du repos, & on preſcrit pour le régime des alimens doux & une boiſſon rafraîchiſſante. Si même l'écoulement, ou la perte, quoique médiocre ſe repétoit, on obligeroit la femme à garder le lit.

Il eſt plus difficile de juger d'une Groſſeſſe naiſſante dans une perſonne, chez qui les régles retardent chaque mois, de pluſieurs jours, quelquefois d'une ſemaine ou deux. La difficulté ſera encore plus grande dans les femmes, qui ayant eu pluſieurs enfans, ſont ſujettes à des pertes de ſang, dont l'abondance & la durée jettent de l'incertitude dans leur état, & ſuſpendent même aſſez ſouvent les régles juſqu'au retour de nouvelles pertes, ſans qu'il y ait Groſſeſſe.

Une femme valétudinaire & mal réglée, mariée dans un âge avancé, peut avoir une ſuppreſſion de régles avec quelques ſymptômes de Groſſeſſe, & n'être pas groſſe. Il faut donc être très-circonſpect ſur le jugement qu'on porte d'une femme, ou d'une fille en cet état. Cependant, pour diminuer ou diſſiper les incommodités que la Groſſeſſe commençante,

comme la ſimple ſuppreſſion pourroit cauſer, on peut conſeiller une ſaignée du bras, quelques légers abſorbans, des ſtomachiques. Ces remédes ſuffiſent quelquefois pour rappeller les régles ſupprimées par l'épaiſſiſſement des liqueurs, ou par la ſurabondance d'un ſang, qui ſurcharge la Matrice, & gêne l'action de ſes vaiſſeaux. Si une femme eſt groſſe pendant l'uſage de ces remédes, qui ne nuiſent point à ſon état, qui en ſoulagent même les incommodités, on gagne inſenſiblement un tems où tous les doutes doivent s'évanouir, ſoit dans l'eſprit de la femme, qui ſent remuer ſon enfant, ſoit dans l'eſprit de l'Accoucheur, qui peut alors faire uſage d'un moyen capable de convertir tous les ſoupçons en certitude. Ce moyen s'appelle le *Toucher* de la Matrice du côté du vagin, ou ſimplement le *Toucher*.

CHAPITRE V.

Du Toucher.

ARTICLE PREMIER.

Moyen de connoître avec une eſpece de certitude la groſſeſſe, lorſque les ſignes en ſont équivoques, & que l'enfant ne remue pas encore.

LE Toucher eſt une opération, par laquelle on introduit dans le vagin d'une femme, le doigt indicateur de l'une ou de l'autre main, afin qu'en touchant le col, ou l'extrémité du col de la Matrice, on puiſſe juger de l'état de ce viſcere.

Preſque tous ceux qui ont écrit ſur les Accouchemens, recommandent le toucher, comme un moyen propre à s'aſſurer ſi une femme eſt groſſe, ou ne l'eſt pas; & ils conſeillent l'uſage de ce moyen indiſtinctement dans tous les tems de la groſſeſſe. L'orifice de la Matrice, ſelon ces Auteurs, eſt fermé exactement dans une femme enceinte; ſon col eſt plus court & plus gros, & il eſt plus tourné du côté du *Rectum* que du côté de la veſſie: tout cela peut ſe ſentir aiſément par l'introduction du doigt dans le vagin. Mais peut on aſſeoir un jugement ſolide ſur un pareil examen dans le commencement d'une groſſeſſe? car rien ne varie tant que la figure, le reſſerrement & la ſituation du col de la Matrice. Il y a des femmes, qui, ſans être groſſes, ont le col de la Matrice gros & fort court: dans d'autres, il eſt fort allongé: à celle-ci il eſt très-reſſerré, & à celles-là il eſt preſque toujours un peu béant. Quant à la direction, elle eſt tantôt en devant, tantôt en arriere, ou ſur les côtés, ſelon les attitudes les plus ordinaires d'une femme, ſurtout lorſqu'elle eſt couchée, & ſelon qu'elle a plus ou moins d'embonpoint. Il eſt donc étonnant que M. Mauriceau même, ait de la confiance dans le toucher pratiqué

de cette ſorte, & dans les premiers tems de la groſſeſſe, ſans être frappé des variétés dont nous venons de parler, leſquelles ne font naître que des doutes, & jamais rien de certain. Pour moi, convaincu par une longue expérience de l'incertitude d'un pareil ſigne, je ne crois point qu'il faille chercher par cette voie, des lumieres ſur l'état d'une perſonne que l'on ſoupçonne d'être groſſe. Je ne conſeille pas même d'avoir recours au toucher, de quelque maniére qu'on le pratique, avant le terme de deux mois & demi ou de trois mois. Le Chirurgien, qui feroit uſage de ce moyen, tout équivoque qu'il eſt, ſeroit contraint de former une déciſion nette & préciſe, ſur l'état de la perſonne qu'il auroit ſoumiſe à cet examen : & on l'accuſeroit également d'ignorance, ſoit qu'il ne décidât pas, ſoit qu'il ſe trompât dans ſa déciſion. Auſſi au lieu de demander à toucher une femme avant ce tems-là, ou de ſe prêter à ſes déſirs à cet égard, il eſt plus ſage de s'en tenir alors aux ſignes rationels & aux précautions qu'exigent la groſſeſſe, ſi leur réunion donne lieu de la ſoupçonner.

Mais ſi l'expérience apprend à ſe défier des ſignes rationels, lorſqu'il s'agit de prononcer ſur une groſſeſſe ; ſi elle n'inſpire pas plus de confiance dans les lumieres qu'on prétend tirer du toucher, pratiqué de la maniere dont tout le monde l'a fait juſqu'à moi, il eſt pour faire cette opération une autre méthode qui fournit ſur l'état douteux d'une femme ou d'une fille, des connoiſſances auſſi sûres, que l'ancienne maniere de toucher en offre d'incertaines & de fauſſes.

Pour connoître une groſſeſſe par le toucher, il faut qu'elle ſoit du terme de trois mois ou environ, ou du moins de deux mois & demi ; dans cet eſpace de tems la Matrice peut avoir pris un volume ſuffiſant pour la ſentir du côté du ventre, & pour la diſtinguer des parties qui l'environnent. Il n'eſt guéres poſſible de toucher le corps de la Matrice quand la femme n'eſt point enceinte : cette partie logée dans le baſſin & cachée par le pubis qu'elle ne déborde d'aucun côté, n'eſt point alors palpable ; mais elle augmente du double, même du triple, au terme de trois mois ; elle commence à ſortir du baſſin ; elle s'éleve du côté du ventre, & communément

elle

elle déborde le pubis de trois travers de doigts. Il eſt donc poſſible de la toucher en appliquant une main ſur le ventre de la femme groſſe, & en introduiſant dans le vagin un ou pluſieurs doigts de l'autre main.

Pour exercer le toucher, il faut prendre quelques précautions, dont les unes ſont relatives à la perfection de l'opération, d'autres regardent les décences que l'on ſe doit à ſoi-même, & aux perſonnes chez leſquelles on eſt appellé, & principalement quand ce ſont des perſonnes diſtinguées par leur rang : l'état de fille demande auſſi une plus grande attention que celui d'une femme mariée.

Le toucher ſe pratique mieux le matin, lorſque la perſonne eſt à jeun ; & avant l'opération on fait prendre un ou deux lavemens, pour décharger les gros inteſtins des matieres endurcies qui s'y accumulent quelquefois, & qui pourroient en impoſer à l'Opérateur. La femme ainſi préparée on la fera mettre ſur ſon lit : le Chirurgien frottera de quelque corps onctueux, comme de beurre, d'huile, ou de pomade, le doigt indicateur de la main qu'il doit introduire dans le vagin. Quelqu'uns pour la décence, ſe couvrent la main d'une ſerviette propre, ou mieux encore d'un mouchoir, prenant garde cependant que le linge n'enleve la graiſſe du doigt qui en eſt frotté. D'autres ſe contentent d'un couvre-pied qu'ils étendent ſur la femme depuis la tête, juſqu'au pieds. Le Chirurgien paſſe donc la main couverte de l'une ou de l'autre maniére, ſous les jupes, entre les genouils & les cuiſſes, qu'il aura fait élever : il introduira enſuite ſon doigt dans le vagin & le portera juſqu'à l'orifice de la Matrice. En entrant dans le vagin, il doit aller doucement de peur de bleſſer ; & s'il ſe rencontre quelque obſtacle ſur la route, il ne fera aucune violence. Il aura attention de ne pas porter le doigt en ligne droite, depuis l'entrée du vagin, juſqu'à l'orifice de la Matrice ; mais il l'inclinera un peu vers le *Rectum* : parce que l'orifice de la Matrice eſt plus communément placé de ce côté-là. Pendant que le Chirurgien tiendra ſon doigt comme adapté à l'orifice de la Matrice, il appliquera le plat de l'autre main ſur le ventre à l'endroit où doit ſe trouver la Matrice. S'il y ſent un corps rond qui s'enfonce & ſe réleve aiſément quand il le preſſe plus ou moins, ſi ce même corps

pouſſé légerement par ſon fond de haut en bas répond au doigt adapté à l'orifice de la Matrice, & s'il balotte & renvoie ſucceſſivement de l'une à l'autre main la partie qu'il preſſe par ſes deux extrémités oppoſées, il ne doutera pas que ce ne ſoit la Matrice, & il ſera sûr qu'elle renferme en elle quelque choſe ; parce que l'on ſçait que cette partie, hors l'état de groſſeſſe & de maladie ſe trouve cachée ſous le pubis, ſans le déborder ; & par conſéquent on a beau la chercher dans le ventre on ne peut la rencontrer. Mais pour la ſentir, comme je viens de dire, il faut qu'elle ait augmenté du double ou du triple en volume : ce qu'elle ne peut avoir fait ſans la préſence d'un enfant qui y croît de moment à autre.

Les lumieres que le Chirurgien tire de cet examen le mettent en état de fixer l'état préſent d'une perſonne. Mais le toucher pratiqué de cette ſorte, a un ſuccès plus aſſuré dans les perſonnes maigres, même à un terme moins avancé. Il ne réuſſit pas ſi bien dans celles qui ſont fort graſſes : la tenſion du ventre par la graiſſe, l'épaiſſeur de la peau accompagnée du corps graiſſeux, le gonflement de toutes les parties du bas ventre par l'embonpoint, maſquent la Matrice, & empêchent la main appliquée ſur le ventre de la trouver. Il faut donc attendre un mois de plus pour faire cette recherche : la Matrice pour lors approchée de l'umbilic eſt plus facile à ſentir.

Nous avons dit que le toucher étoit inutile, pour s'aſſurer d'une groſſeſſe avant le terme de deux mois & demi, ou de trois mois & demi dans les femmes graſſes ; parce qu'avant le premier terme, la Matrice ne déborde pas le pubis, & avant le dernier elle s'éleve trop peu au deſſus de cet os, dans les femmes graſſes ; mais après ce tems, la Matrice prend des accroiſſemens ſi conſidérables, qu'il n'eſt plus néceſſaire d'avoir recours à ce moyen pour ſe rendre certain d'une groſſeſſe : il ſuffit d'appliquer la main ſur le bas-ventre, pour la reconnoître. D'ailleurs les mouvemens de l'enfant, qui ſe font ſentir à la mere, & même à l'Accoucheur, lorſqu'il applique ſa main ſur le ventre, rendent alors tout-à-fait inutile l'uſage du toucher pour décider s'il y a groſſeſſe ou non. Dans quelques femmes, les mouvemens de l'enfant ſont ſenſibles dès le terme de deux mois ; mais dans le plus grand nombre c'eſt à

quatre mois & demi : il y a des femmes dans lesquelles il ne se meut bien sensiblement qu'à six ou sept mois ; comme dans les femmes hydropiques ; dans celles qui sont extrêmement grosses, sans être ventrues, ou qui portent plusieurs enfans, si serrés l'un contre l'autre, qu'ils n'ont pas assez d'espace pour se remuer. Les Matrices squirreuses en quelques endroits, rendent aussi peu sensibles, pendant longtems, les mouvemens de l'enfant.

ARTICLE SECOND.

Dans quels cas il faut avoir recours au toucher pour connoître une grossesse.

Les cas où il est nécessaire d'employer le toucher pour déterminer la présence d'un fœtus dans la Matrice, sont assez fréquens : quelquefois il s'agit de fixer une grossesse douteuse ; & assez souvent d'en découvrir une que l'on voudroit cacher.

Une femme, peu de jours après avoir conçu, & avant qu'elle puisse s'appercevoir qu'elle est grosse, peut être attaquée d'une maladie aigue, dont le traitement exige beaucoup d'évacuations, sur-tout des saignées abondantes, telles que seroit une fluxion de poitrine, une pleurésie, ou quelque autre maladie inflammatoire. On saigne copieusement dans toutes ces maladies, parce que la saignée est le moyen le plus assuré pour procurer la résolution : on fait toutes ces saignées, sans sçavoir qu'il y a un enfant dans la Matrice ; & quand on le sçauroit, il ne faudroit pas moins les faire, selon l'axiome, *urgentiori occurrendum est symptomati*. D'ailleurs un fœtus, dans ces commencemens, a besoin d'une si petite quantité de nourriture, qu'il reste ordinairement assez de sang pour fournir à sa subsistance : aussi voit-on tous les jours, une femme conserver son fruit & n'accoucher qu'à terme, malgré les saignées multipliées, & toutes les autres évacuations, qu'il a fallu lui faire subir. Mais la convalescence a coutume d'être longue, dans ces sortes de cas ; ainsi une femme ne voyant point reparoître ses Régles, après un, deux ou trois mois, & n'ayant point eu de commerce avec son

mari, attribue la lenteur & la difficulté de ſon rétabliſſement, à la ſuppreſſion de ſes Régles: mais la groſſeſſe qu'elle ne ſoupçonne même pas, en eſt la véritable cauſe, & on ne peut obtenir de certitude à cet égard que par le toucher.

Une fille peut être ſoupçonnée de groſſeſſe ; parce que les Régles lui ont manqué depuis pluſieurs mois, & que d'ailleurs elle éprouve les ſymptômes qui ont coutume d'annoncer la groſſeſſe : le toucher devient alors néceſſaire pour fixer l'état de la perſonne. Comme les filles redoutent cet examen, il n'y a point de ruſes qu'elles ne mettent en uſage, pour le rendre inutile ; elles touſſent & elles crachent pendant qu'on les touche : quand on s'apperçoit de cette ruſe, il faut leur dire de touſſer & de cracher une bonne fois pour toutes, & qu'on va attendre qu'elles ayent fini.

Il faut encore faire uſage du toucher pour reconnoître ſi une nourrice n'eſt pas groſſe : il n'eſt pas rare qu'on ait des raiſons aſſez fortes pour en accuſer ces ſortes de femmes : mais elles nient ſouvent avec obſtination, leur groſſeſſe, par la crainte qu'elles ont de perdre leur nourriſſon. L'examen auquel on leur propoſe de ſe ſoumettre, ſuffit ſouvent pour tirer l'aveu de leur état. Mais quand la propoſition qu'on leur fait de les toucher, n'obtient point leur aveu, il faut en venir à l'opération, pour les convaincre ou pour les abſoudre.

Des femmes, en qui les régles ſe ſont ſupprimées, éprouvent quelquefois des mouvemens convulſifs dans la Matrice : le ſang dont elle eſt ſurchargée, & ces mouvemens ſpaſmodiques la font paroître ſous la forme d'une tumeur circonſcrite. Le toucher, quand il eſt pratiqué par une main habile, préſente un moyen sûr, pour décider ſi cet état de la Matrice doit être attribué à la groſſeſſe, ou à la ſimple ſuppreſſion des Régles.

La maniere de toucher la Matrice, par ſes deux extrémités, telle que nous l'avons propoſée, n'eſt pas ſeulement utile pour s'aſſurer s'il y a groſſeſſe ou non ; elle peut encore ſervir à faire connoître les différens termes de la groſſeſſe, qui ſe marquent par les places qu'occupe la Matrice. Au terme de trois mois, depuis la conception, la Matrice déborde le *pubis* de deux à trois doigts : entre quatre & cinq, elle

atteint le nombril : vers le ſeptiéme mois, elle le ſurpaſſe aſſez conſidérablement : & dans le neuviéme, la Matrice eſt ſi haute, qu'elle gêne l'eſtomac, & qu'elle contraint quelquefois le diaphragme dans ſes mouvemens. Il ſe préſente quelquefois des occaſions où une femme incertaine ſur le tems où elle a commencé à devenir groſſe, peut avoir des raiſons de ſouhaiter d'être éclaircie ſur ce point : il eſt facile, en la touchant, de ſatisfaire ſes deſirs.

ARTICLE III.

De quelques autres uſages du Toucher.

Nous avons vu, juſqu'à préſent, les lumiéres qu'on peut tirer du toucher, ſoit pour s'aſſurer ſi une femme eſt groſſe, ou ne l'eſt pas, ſoit pour connoître à quel terme elle eſt de ſa groſſeſſe. Mais les uſages du toucher ſont plus étendus ; il en a pluſieurs autres, dont les plus importans ſont relatifs à l'Accouchement. Ainſi on connoît, par le moyen du toucher, ſi un Accouchement eſt proche, ou s'il eſt éloigné ; & s'il ſera facile ou difficile.

Les femmes qui approchent du terme de l'Accouchement, reſſentent ſouvent des teneſmes ou envies d'aller à la ſelle ; quelquefois des douleurs de colique, qui leur font croire qu'elles vont accoucher : les jeunes femmes, qui n'ont point encore eu d'enfans, ont plus de pente à prendre ces ſortes de douleurs pour un véritable travail. L'Accoucheur leur apprendra, en les touchant, ſur quoi elles doivent compter. On lit dans les Auteurs qui ont écrit ſur les Accouchemens, que quand une femme n'eſt pas groſſe, l'orifice de la Matrice eſt pointu, épais & ferme ; & qu'après les deux ou trois premiers mois, il devient plus plat, plus mol, & plus mince : ils ajoûtent que le même orifice s'ouvre & ſe dilate ſenſiblement dans les derniers tems de la groſſeſſe. On ne peut ſe refuſer à la vérité de ces obſervations en général ; mais il n'eſt pas rare de voir des femmes accoucher promptement, quoique l'orifice de la Matrice paroiſſe & ſoit réellement épais au toucher. Il eſt encore moins rare d'en voir qui ont l'orifice de la Matrice ouvert & plat pen-

dant quinze jours ou trois ſemaines, avant l'Accouchement: quelquefois cette ouverture égale preſque la largeur d'une piéce de vingt-quatre ſols. Dans quelques femmes, au contraire, dans celles, par exemple, qui accouchent pour la premiere fois, dans un âge avancé, & dans les femmes robuſtes, ce n'eſt ſouvent qu'à la fin du travail que l'orifice de la Matrice ſe dilate. Il faut dire la même choſe dans les cas d'obliquité de la Matrice, où l'orifice ne prend une bonne ſituation, ne s'ouvre & ne devient plus mince, qu'à force de douleurs. Il ſuit de toutes ces variétés, qui s'obſervent aſſez fréquemment en pratique, qu'on ne peut aſſeoir de jugement ſolide d'un Accouchement prochain ou éloigné, ſur des ſignes auſſi incertains que le ſont ceux dont les Auteurs font mention. Cependant la main d'un Accoucheur habile, & exercé au toucher, diſtingue plus facilement ce qui eſt dans la regle générale, d'avec ce qui n'eſt que dans l'exception.

Mais un ſigne qui ne trompe point, quand on peut l'obtenir, & qui annonce avec certitude un enfantement prochain, c'eſt quand l'introduction des deux premiers doigts de l'une ou l'autre main dans le vagin, fait ſentir une tumeur, qui réſiſte plus ou moins, ſelon la partie que préſente l'enfant, qui fait des efforts pour ſortir: dès qu'on ſent cette tumeur, on peut aſſurer une femme que les douleurs dont elle ſe plaint, ſont celles du travail qui précéde l'Accouchement.

Le toucher ſert encore à faire juger de la facilité, ou de la difficulté de l'Accouchement: il fait connoître en même-tems s'il faut laiſſer entiérement cette opération à la Nature, ou ſi les ſecours de l'Art ſont néceſſaires, & quelle méthode il faut ſuivre pour lever les obſtacles qui peuvent s'oppoſer à l'Accouchement. On reconnoît que l'Accouchement ſera facile & heureux, ſi la Matrice eſt bien placée, ſi ſon orifice répond au milieu de l'eſpace du baſſin, & s'il eſt diſpoſé à ſe dilater facilement: ſi l'enfant eſt bien ſitué, c'eſt-à-dire, s'il préſente la tête par ſa partie ſupérieure, ayant la face tournée vers l'os *Sacrum* de la mere: ſi l'eſpace que laiſſent les os du baſſin, peut livrer un paſſage libre au fœtus,

& ſi le fœtus a les parties d'une grandeur proportionnée au paſſage. Quand toutes ces circonſtances ſe réuniſſent, les eaux enfermées dans les membranes prennent une forme large, plate & étendue dans toute la circonférence du fond du vagin: & cette forme des eaux promet un Accouchement facile & prompt. L'Accouchement ſera au contraire laborieux, & ne pourra ſe faire, ſans le ſecours de l'Art, ſi la Matrice eſt mal ſituée, ſi ſon orifice ſe cache fortement ſous l'os *pubis*, ou ſur l'os *ſacrum*, ou s'il ſe porte trop à droite ou à gauche: s'il y a un vice de conformation dans les os du baſſin, & ſi l'ouverture qu'ils peuvent donner, n'eſt pas proportionnée à la groſſeur de l'enfant: ſi enfin l'enfant préſente toute autre partie que la tête. Un Accoucheur habile ſçait diſtinguer, en touchant une femme en travail, la tête, des feſſes, du genouil, & du coude, & cela avant que les eaux ayent percé, & pris une figure déterminée: il reconnoît également ſi c'eſt la main, le pied, ou le cordon ombilical qui ſe préſente à l'orifice de la Matrice. La nature eſt inſuffiſante pour ſurmonter toutes ces difficultés: l'Art ſeul peut changer les mauvaiſes ſituations, ſoit de la Matrice, ſoit de l'enfant, & remédier aux autres défauts par des moyens convenables. On ſent donc de quelle importance il eſt pour ceux qui ſe deſtinent à l'Art des Accouchemens, de bien s'exercer au toucher, afin d'acquérir de bonne heure, une expérience, ſans laquelle on ne tire pas de cette excellente opération, tous les avantages qu'on en peut attendre.

Le toucher peut enfin être d'un grand ſecours, pour connoître la nature, le ſiége & l'étendue des diverſes maladies qui peuvent attaquer le vagin ou la Matrice, & pour ne pas confondre ces maladies avec celles des parties voiſines.

J'ai été appellé en conſultation l'année derniere, par un de mes Confreres, avec M. *Molin* Médecin, pour une Demoiſelle qui avoit dans le ventre une tumeur qui s'étendoit depuis l'os *pubis* juſqu'un peu au-deſſous de l'ombilic: elle étoit ronde, circonſcrite, mouvante, & peu douloureuſe: qui n'auroit pas connu la ſageſſe de la Demoiſelle, autant que mon Confrere en étoit certain, l'auroit cru à la premiere inſpection, groſſe de quatre mois. Mais quoique je n'euſſe aucun ſoupçon ſur la conduite de la Demoiſelle, & quoique

je rejettaſſe toute idée de groſſeſſe, la Matrice cependant me parut devoir fixer mon attention & exciter mes recherches. Je ne pouvois croire que toute autre partie que la Matrice pût former une tumeur auſſi reſſemblante à celle que produit la groſſeſſe ou une maladie dans ce viſcere. Cette tumeur paroiſſoit ſortir du baſſin vers le milieu de l'os pubis, & montant dans le ventre elle venoit ſe terminer en rondeur vers l'ombilic : d'ailleurs l'indolence de la tumeur en la preſſant par-deſſus le ventre, le peu de douleur qu'elle faiſoit à la perſonne en marchant, ſa ſituation & la facilité de la faire aller de droit à gauche avec la main, me firent croire, avant que d'avoir fait la recherche que je me propoſois, que c'étoit un ſquirre à la Matrice. Cependant la promptitude avec laquelle cette tumeur avoit pris naiſſance & accroiſſement, & le cours des Régles qu'elle n'avoit pas dérangé, étoient des ſignes contradictoires, à ce que je paroiſſois avoir lieu de ſoupçonner. Comme il étoit queſtion d'aſſeoir un jugement, & qu'il falloit abſoudre ou condamner la Matrice, je fus choiſi pour la juger. M'y étant pris comme j'ai coutume de faire pour toucher cette partie par ſes deux extrémités, j'eus beau appuyer & enfoncer avec la main à plat la tumeur du ventre, je ne la ſentois pas répondre au vagin; le col de la Matrice ne remuoit en aucune façon; il étoit mol, allongé, & obéiſſoit à tous les mouvemens que je lui faiſois faire, & il me paroiſſoit n'avoir aucune communication ni adhérence avec la tumeur du ventre. Les lumiéres que me fournirent cet examen, les régles qui ſubſiſtoient à l'ordinaire, & la promptitude avec laquelle la tumeur s'étoit formée; toutes ces circonſtances réunies me firent décider que la Matrice étoit ſaine, & que la tumeur pouvoit être dans les feuillets du péritoine, qui enveloppent la veſſie & la Matrice.

Si par le toucher, tel que je le propoſe, on connoît l'état ſain de la Matrice, dans les circonſtances où l'on pourroit la croire malade, on peut encore mieux juger des maladies auxquelles elle n'eſt que trop ſujette : on diſtinguera par exemple, ſi étant affectée d'un ſquirre, ce mal attaque à la fois toute ſon étendue; ſi étant placé au col, le corps de ce viſcere reſte ſain; ou ſi le fond étant malade, le col n'eſt nullement

nullement vicié : on connoîtra par le toucher, ſi une excroiſſance fongueuſe part du col de la Matrice, ou ſi elle prend racine dans ſon fond ; ſi des écoulemens habituels reconnus lymphatiques, & quelquefois ſanguinolens, établis long-tems après la ceſſation des régles & dans un âge avancé, partent d'un ulcere, de vaiſſeaux variqueux ou trop dilatés, ou s'ils ſont produits par une Matrice qui n'eſt affectée d'aucun mal, & qui n'annonce même rien d'inquiétant. Comme j'ai des exemples à citer ſur ces différentes ſituations, je me reſerve à en parler dans un détail plus étendu ſur les maladies de la Matrice.

Quelquefois il arrive qu'une fille ou une femme voudroit cacher une groſſeſſe qui commence à paroître aux yeux ; & cependant elle ſe ſoumet à l'examen, en ſe diſant malade de ſquirre ou d'hydropiſie. Il faut d'abord la toucher debout ; dans cette ſituation perpendiculaire, la Matrice laiſſe ſouvent appercevoir au fond du vagin un corps dur qu'il eſt aiſé de connoître pour quelque choſe renfermé dans la Matrice. Mais comme cet examen, ne ſuffit pas pour convaincre une perſonne qui eſt diſpoſée à nier tout, malgré les ſignes qui annoncent la groſſeſſe : il faut après la faire coucher à plat dans un lit, les jambes approchées des feſſes, & la toucher ſur le ventre d'une main & par le vagin de l'autre main, ainſi que je l'ai déja dit ; pour examiner ſi réellement le corps dur que l'on ſent eſt la Matrice ou non : ſi c'eſt elle, on peut aſſurer la groſſeſſe. Toutes les fois qu'on a examiné ainſi, par le toucher, ſi une perſonne ſoupçonnée d'être groſſe, l'eſt effectivement, on peut examiner tout de ſuite, ſi l'enfant vit, ou s'il eſt mort. Pour s'en aſſurer, il faut porter les deux mains à plat ſur le ventre, vers les endroits où la Matrice ſe fait mieux ſentir, appuyer aſſez ſur ce viſcere pour le ſerrer dans ſes parties latérales, afin de contraindre un peu l'enfant & l'obliger à ſe remuer, quand il ſe ſent plus gêné qu'à l'ordinaire. On ſe tient un peu long-tems dans cette ſituation pour attendre des mouvemens, qui ſe font ſentir tôt ou tard : ſi en preſſant le ventre un peu trop fort, & trop long-tems de ſuite, on contraignoit la reſpiration, il faudroit la laiſſer reprendre, en ôtant les mains de deſſus le ventre pour les remettre enſuite comme elles

étoient : ſitôt qu'on apperçoit un petit mouvement aſſez ſec, & ſur un point de la Matrice, cela ſuffit pour aſſurer une groſſeſſe d'enfant vivant, &pour mettre en sûreté la vie de cette petite victime.

J'ai réuſſi pluſieurs fois, par ce moyen, à faire remuer des enfans qu'on croyoit morts & qu'on n'avoit pas encore ſenti dans des tems où leur mouvement devoit être ſenſible : je contraignois la Matrice & l'enfant, & l'obligeois à remuer, comme il fait ſouvent de lui-même, quand il n'eſt pas à ſon aiſe. Il faut faire cette application des mains, avec beaucoup de précaution & ſerrer par degrés : je ne la pratiquerois pas dans un cas de perte de ſang, ni ſur des perſonnes faciles à ſe bleſſer, ni ſur celles qui ont des attaques d'aſthme. Au reſte, toutes les fois qu'après l'examen pratiqué comme nous venons de le propoſer, on n'a pas ſenti remuer l'enfant, il ne faut pas ſe rebuter pour cela, ni décider tout d'un coup que l'enfant eſt mort : il eſt plus ſage de répéter le même examen huit ou dix jours après ; & on ſent quelquefois à ce ſecond examen, ce qu'on n'avoit pû ſentir au premier.

CHAPITRE VI.

Des diverſes ſortes de groſſeſſe. De la bonne groſſeſſe.

ON diſtingue trois ſortes de groſſeſſe, la bonne, la mauvaiſe & la fauſſe. La bonne groſſeſſe, qu'on appelle auſſi la vraie par oppoſition à la fauſſe groſſeſſe, eſt celle où le fœtus vivant croît & ſe conſerve dans la Matrice, juſqu'au tems marqué par la Nature, pour ſa ſortie, à moins que quelque accident ne lui faſſe devancer le terme ordinaire. La mauvaiſe groſſeſſe eſt celle où la Nature, au lieu d'engendrer un être vivant, ou pourvu au moins de tous les organes néceſſaires à la vie, ne produit qu'une maſſe informe, que des corps irréguliers & ſans véritable organiſation. Ils ſont connus ſous le nom de faux germes & de moles. On dit qu'une groſſeſſe eſt fauſſe, quand une femme ſe croît groſſe, ſans l'être réellement. Une femme ſera mariée vers l'âge de trente-cinq ans; ou mariée plutôt, elle n'aura point encore eu d'enfans: ſes régles viennent-elles à ſe ſupprimer ou à ceſſer tout-à-fait, elle ſe croît groſſe, tant à cauſe de la ſuppreſſion de ſes régles, que de quelques ſymptomes de groſſeſſe qu'elle éprouve. La joie qu'elle a de devenir mere, entretient ſon erreur: & elle écarte l'idée que la ſimple ſuppreſſion de ſes régles, peut être à la fois cauſe des ſymptomes de groſſeſſe qu'elle reſſent, & de l'élevation de ſon ventre. Il faut convenir que des vents qui s'y joignent, & quelquefois de l'eau qui s'amaſſe dans le ventre, peuvent contribuer à tromper les femmes dans ces cas-là. On voit encore des femmes, qui ont eu pluſieurs enfans, & en qui les régles ceſſent de bonne heure, portées à croire qu'elles ſont enceintes, par la crainte qu'elles ont de ceſſer d'être fécondes & de devenir ſtériles ſitôt. Cette erreur dure quelquefois juſqu'au neuviéme mois: le toucher pratiqué plutôt, y auroit mis fin; puiſqu'il auroit fait connoître que la Matrice & ſon orifice étoient dans leur état naturel. D'ailleurs, quoique le ventre s'éleve dans ces fauſſes groſſeſſes, cette

élévation n'égale pas ordinairement celle de la véritable groſſeſſe, & elle n'en a pas la forme. Ce que je viens de dire ſur les fauſſes groſſeſſes, me paroît ſuffire : j'expoſerai ailleurs, plus en détail la théorie des faux germes & des moles, & tout ce qui concerne la pratique dans ces mauvaiſes groſſeſſes. Il ne ſera queſtion dans ce Chapitre, que des bonnes groſſeſſes, & ce que nous dirons dans les ſuivans, juſqu'au Chapitre qui aura pour objet les mauvaiſes groſſeſſes, ne doit & ne peut s'entendre que des bonnes groſſeſſes, dans leſquelles la Matrice renferme un fœtus animé & bien organiſé.

La bonne groſſeſſe dans ſes commencemens eſt bien moins ſujette à des accidens que la mauvaiſe, & quand il en ſurvient, la Nature, pour peu qu'on l'aide, fait autant d'effort pour conſerver cette bonne groſſeſſe, qu'elle paroît ſe révolter contre les ſecours qu'on lui donne dans la mauvaiſe. J'ai vu bien des fois ſurvenir des pertes de ſang conſidérables vers les premiers mois de groſſeſſe, & durer ſi long-tems, malgré tous les moyens employés pour les arrêter, qu'après avoir cru pendant tout ce tems l'avortement inévitable, j'ai eu la conſolation d'apprendre des meres qu'elles ſentoient remuer l'enfant, & qu'il avoit profité, malgré des évacuations ſi contraires à ſon accroiſſement. Je dois cependant avertir que la certitude que j'avois preſque d'un avortement, ne m'a jamais empêché de prendre toutes les précautions poſſibles pour le prévenir. La femme d'un Magiſtrat qui avoit eu déja beaucoup d'enfans, dont elle étoit accouchée très-heureuſement, eut vers le troiſiéme mois d'une groſſeſſe ſuivante, une perte de ſang qui m'obligea de la faire ſaigner & de lui faire garder le lit ; cependant le ſang continuoit de couler : je fis répéter la ſaignée, & la malade, par mon ordre, continua à garder le lit. Deux mois ſe paſſerent ſans obtenir aucune diminution dans l'accident. Cette Dame ſe portoit d'ailleurs très-bien ; mais comme elle ne ſentoit point remuer l'enfant, qui ſelon les apparences devoit être mort, & que cela avoit tout l'air d'une groſſeſſe abandonnée, je fis appeller M. *Clément* en conſultation ; l'examen que nous fîmes l'un & l'autre, nous fit ſi peu changer de ſentiment, que nous lui conſeillâmes de ſe lever & de quitter une contrainte qui la fatiguoit inutilement. Ce changement

de ſituation produiſit un effet tout autre que nous ne l'attendions : elle ſentit au bout de quelques jours remuer ſon enfant ; la perte ceſſa peu après, & la groſſeſſe parvenue à ſon terme de maturité, finit par un accouchement auſſi heureux que les précédens. Deux autres Dames, à peu près à même terme que la précédente, virent tout-à-coup du ſang en aſſez grande quantité : elles furent toutes deux ſaignées pluſieurs fois pendant un certain eſpace de tems que l'accident dura ; mais l'une moins docile que l'autre, ne voulut pas garder le lit régulierement : on la levoit pour la paſſer ſur une chaiſe longue, quelquefois pour la mettre dans un fauteuil. Il falloit bien ſe prêter à ſes deſirs à cet égard : la même ſituation lui paroiſſoit inſupportable ; & elle ne trouvoit de repos qu'en la changeant ſouvent. L'autre Dame toujours régulierement couchée à plat, perdoit continuellement du ſang, & de tems en tems jettoit des caillots qui devoient faire déſeſpérer de la conſervation de ſa groſſeſſe. Malgré la perte qui dura à l'une & à l'autre plus de trois ſemaines, les enfans ont profité, & ne ſont venus au monde qu'à leur terme ordinaire.

Les bonnes groſſeſſes échouent néanmoins quelquefois, on voit périr des enfans à toutes ſortes de termes, ſans pouvoir ſouvent en deviner la cauſe. Quand l'enfant meurt au terme de deux ou trois mois, ſa mort eſt dûe, ou au décolement du placenta, ou à la mauvaiſe qualité des ſucs dont l'enfant s'étoit nourri. Quand c'eſt le décolement du placenta, la perte eſt conſidérable ; il ſe fait une eſpece de travail au bout duquel la Matrice met l'enfant dehors avec le délivre. Mais ſi l'enfant périt, ſi le placenta reſte adhérent, & que de plus il arrive rupture des membranes, il ſortira d'abord des eaux blanches, enſuite une légere teinture de ſang, qui au bout de quelques jours fera paſſer l'enfant ſans beaucoup de douleurs. Le placenta adhérent reſte plus ou moins de tems : il ne ſe fait preſqu'aucun écoulement pendant ſon ſéjour, mais auſſitôt qu'il ſe ſépare de ſes attaches, la perte eſt très-violente ; il ſurvient des douleurs, & le plus ſouvent le placenta ſort en entier & fait finir la perte ; quelquefois auſſi il reſte à l'embouchure de l'orifice, il s'y détruit & vient par ſuppuration.

Nous verrons dans la ſuite que le faux germe arrêté quelquefois à l'orifice de la Matrice, ſans y exciter de douleurs, s'y pourrit & ſe détruit par la ſuppuration ; qu'on reconnoît qu'il ſe fond par la mauvaiſe odeur des vuidanges ; & enfin qu'il eſt fondu, quand ces vuidanges ne ſentent plus mauvais. La même choſe arrive par rapport au placenta ; mais avec cette différence qu'étant d'une ſubſtance plus ſolide que le faux germe, & compoſé de deux membranes, la ſuppuration doit durer plus long-tems. Il ne faut pas prendre, au reſte, la fonte des membranes pour celle du placenta. On examine donc ſi les vuidanges fœtides ont aſſez gâté de linges ; ſi elles ont été aſſez de tems à couler ; & ſi de tems en tems elles ont entraîné de petites molecules du placenta, pour être certain que toute la maſſe peut être fondue : car on courreroit riſque de ſe tromper en ſe tenant à la régle générale, que la ſuppuration des corps abandonnés dans la Matrice, ſe connoît par la mauvaiſe odeur des matieres qui en ſortent ; & que la totale deſtruction de ces mêmes corps ſe manifeſte par l'écoulement de matieres blanches & ſans odeur. Cette régle, ſur laquelle je comptois trop, m'a trompé moi-même, dans une occaſion que je vais rapporter.

Une Dame de diſtinction, groſſe de deux mois ou environ, ſentit un écoulement par la Matrice, qui lui parut être des eaux rouſſeâtres, en très-petite quantité : m'ayant conſulté ſur cet événement, je lui dis qu'il provenoit d'une groſſeſſe bonne ou mauvaiſe qui paroiſſoit ébranlée : je lui conſeillai la ſaignée & le ſecours du lit. Elle obſerva mon ordonnance, & cependant elle n'en fut pas mieux ; elle rendit à quelques jours de-là, ſans beaucoup de douleurs & ſans perte de ſang, un fœtus de ſix ou ſept ſemaines : le délivre reſta dans la Matrice à cauſe de l'adhérence qu'il conſervoit encore : il n'y eut d'abord que peu ou point d'écoulement ; mais vers le quatriéme ou cinquiéme jour, il en vint un plus conſidérable, qui ſentoit fort mauvais, & qui continua pendant huit jours de cette façon. J'aſſurai cette Dame, que c'étoit la ſuppuration de ſon délivre, & qu'il ſe trouveroit détruit, quand ces écoulemens ceſſeroient ſans autre odeur que ce qu'ils ſentent ordinairement. Effectivement au bout de huit jours d'un écoulement très-fœtide, mais

peu abondant, les vuidanges devinrent blanches, ne ſentant que le fade ; la Matrice dont l'orifice avoit été un peu ouvert, parut ſe refermer, & me fit conclure que c'étoit une affaire finie : malgré ma prédiction, il reſtoit un mal-aiſe à la malade ; il ſurvint de petits accès de fievre, par friſſon, & de tems en tems il paroiſſoit un peu de ſang clair. On appella un Médecin à qui je fis le rapport de cette eſpece d'accouchement : on donna le quinquina qui paroiſſoit indiqué. Enfin le mal des reins, une perte un peu plus conſidérable, & quelques douleurs étant ſurvenues au bout d'un mois, M. *Peirat* fut mandé, lequel jugea par ces accidens, qu'il pouvoit être reſté quelque choſe, malgré la ſuppuration qui avoit paru ſe faire du placenta dans les premiers jours : on donna quelques petits remédes, qui heureuſement placés au tems que la nature travailloit à ſe débarraſſer d'un placenta qui étoit reſté adhérent, juſques-là, firent plus d'effet qu'on n'en eſpéroit, le petit délivre, fort diminué par ſon long ſéjour, ſortit en pluſieurs petits morceaux, & rétablit la malade en parfaite ſanté.

Sans chercher à m'excuſer, j'obſerverai que cet évenement ſingulier auroit peut-être trompé tout autre, auſſi bien que moi : cependant par une réflexion que j'aurois peut être fait, ayant un peu plus d'expérience que je n'en avois alors, je devois penſer que les premiers écoulemens, quoique fœtides, n'étoient pas venus, ni aſſez bourbeux, ni en aſſez grande quantité pour opérer la deſtruction parfaite d'un placenta de ſix ſemaines ou de deux mois ; que les membranes qui s'étoient ouvertes tout-à-coup pour laiſſer paſſer l'enfant, s'étoient réellement pourries & avoient produit les vuidanges fœtides ſur leſquelles j'avois fondé mon faux jugement ; mais qu'il en falloit de plus abondantes pour la fonte d'un placenta, qui à ce terme a quelquefois la largeur de la paume de la main.

La terminaiſon par fonte ou par ſuppuration d'un placenta reſté après l'expulſion d'un jeune fœtus, n'eſt jamais dangéreuſe, ni pour la Matrice, ni pour tout le corps, quoiqu'elle ſe trouve accompagnée de quelques accidens, & qu'elle ſoit quelque tems à ſe faire. Mais la ſortie du placenta en entier, après une adhérence de pluſieurs jours, tireroit ſouvent à conſéquence, ſi l'Art ne venoit pas au ſecours

de la nature ; quand elle manque de forces pour jetter au dehors ce corps étranger.

Une Dame avoit rendu ſans preſque ſouffrir, un fœtus de deux mois & demi, entre les mains de ſa Garde, en qui elle avoit toute confiance : le placenta ne ſuivit point le fœtus ; il reſta aſſez de tems dans la Matrice ſans cauſer aucun accident, ni preſque d'écoulement. Au bout de huit jours, au moment ſans doute de ſon décolement, il ſurvint une perte de ſang des plus violentes, il s'y joignit des douleurs, & la nature parut travailler ſans fruit, pendant ſix ou ſept heures ; le fond de la Matrice avoit cependant chaſſé le placenta dans l'orifice, mais débordant trop peu, la Garde non plus qu'un Chirurgien qui fut appellé, ne purent le pincer pour le faire venir. La continuation de la perte occaſionnant à la malade des foibleſſes effrayantes, on me manda, je trouvai le tout dans un état preſque déſeſpéré ; cependant perſuadé qu'en faiſant avancer un peu le placenta, la perte devoit ceſſer par le reſſerrement de la Matrice, je manœuvrai ſi bien avec deux doigts, que j'en pinçai une portion aſſez ſolide : la malade revenue à elle & raſſurée par mes diſcours, s'aida un peu & favoriſa l'ébranlement que je donnois à toute la maſſe : enfin la foible réſiſtance de la Matrice & mes efforts firent ſortir le placenta en entier. La perte ceſſa peu après, & la malade revint en ſanté.

Quoique je n'aye jamais vu mourir de femmes dans des pertes de ſang, cauſées par le décolement ſubit de ces petits placentas, reſtés quelque tems après l'expulſion des fœtus, quelques grandes que ces pertes ayent été, je crois que la Dame dont je viens de parler, ſeroit morte, ſi elle n'avoit pas été ſecourue à propos ; il ne falloit pas même différer d'une heure.

Il s'en faut bien que tous les placentas reſtés après l'expulſion des fœtus de deux ou trois mois, cauſent de pareils déſordres : ils ſortent aſſez ordinairement au bout de vingt-quatre heures, quelquefois vers le troiſiéme ou quatriéme jour, par un eſpece de travail & par un écoulement de ſang qui en facilite la ſortie ; mais on eſt dans l'obligation de les attendre, parce qu'il eſt impoſſible dans ces termes de groſſeſſes, de pénétrer dans la Matrice, & qu'on ne peut ſe ſervir de leurs cordons pour les tirer.

CHAPITRE VII.

Des indiſpoſitions auxquelles les femmes ſont ſujettes pendant la groſſeſſe, & des moyens de les calmer, ou de les guérir.

ARTICLE PREMIER.

DU VOMISSEMENT.

A Peine la femme a-t-elle conçu, qu'elle éprouve dans tout ſon corps, & quelquefois dans ſon eſprit, un changement & des altérations, que les femmes, qui ont déja été groſſes, ne manquent guères de regarder comme les ſignes d'un commencement de groſſeſſe. En effet, le dérangement d'appetit, les nauſées, le vomiſſement, les aigreurs & les crachotemens, des laſſitudes, quelquefois des vapeurs, ſont les accidens qui ont coutume de tourmenter les femmes pendant les deux, trois, ou quatre premiers mois de la groſſeſſe. Il eſt aiſé d'appercevoir les cauſes capables de produire ces ſymptomes, qu'on ne peut attribuer qu'à la ſurabondance du ſang, ou à l'épaiſſiſſement des liqueurs qui en eſt la ſuite, ou à la ſenſibilité de la Matrice augmentée. Dans les commencemens d'une groſſeſſe, la ſuppreſſion des régles doit cauſer la pléthore; d'où il ſuit des embarras dans les viſcéres, qui en gênent ou en dérangent les fonctions. La ſenſibilité de la Matrice augmentée par l'extenſion qu'elle ſouffre d'un embryon qui s'accroît ſans ceſſe, excite dans cette partie une douleur ſourde, dont les effets deviennent plus ſenſibles dans d'autres parties, qui, quoiqu'éloignées de la Matrice, ſympatiſent, communiquent cependant avec ce viſcére, par le moyen du nerf intercoſtal.

Ces indiſpoſitions ſont communes aux bonnes & aux mauvaiſes groſſeſſes, avec cette différence néanmoins que dans les bonnes groſſeſſes, tous ces ſymptomes ceſſent ordinairement vers le troiſiéme ou quatriéme mois; la diſparition

même de ces symptomes est un signe moralement sûr d'une bonne grossesse : aussi voit-on la santé des femmes se rétablir à proportion que leur grossesse avance. Au lieu que dans les mauvaises grossesses, tous les accidens se soutiennent, ou même augmentent, si la Matrice ne se décharge pas d'un fardeau qui lui est insupportable. Dans les bonnes grossesses, les indispositions diminuent, & disparoissent même entiérement le troisiéme, ou quatriéme mois ; parce que les causes de ces indispositions s'affoiblissent tous les jours, à mesure que la grossesse avance : la surabondance du sang diminue, parce que l'enfant ayant acquis au terme de trois ou quatre mois, un volume plus considérable, absorbe une plus grande quantité de sang pour sa nourriture : ce qui diminue d'autant la surabondance de sang dont la mere est chargée. La pléthore ayant donné lieu à l'altération des humeurs, à leur épaississement, ce vice se détruit insensiblement dans la même proportion que la surabondance diminue : les humeurs acquiérent plus de fluidité, deviennent plus coulantes, & circulent dans tout le corps avec plus de facilité. La sensibilité de la Matrice diminue de même, quoiqu'il n'y ait pas de diminution dans la cause distendante, & qu'elle augmente même tous les jours, parce que la Matrice s'assouplit de plus en plus par l'abondance des humeurs, dont elle est alors humectée, & peut être parce que l'habitude fait diminuer peu à peu le sentiment douloureux excité par l'extension de ce viscere dès le commencement de la grossesse.

A ces indispositions des commencemens de la grossesse, il s'en joint quelquefois d'autres, qui peuvent survenir dans tous les tems de la grossesse ; tels que des maux de tête violens, des étourdissemens, des coliques, une trop grande constipation, une difficulté d'uriner, & de l'enflure aux jambes & aux pieds. Mais parmi tous ces maux qui commencent avec la grossesse, ou qui surviennent dans la suite, il y en a qu'on ne peut détruire dans certains tempéramens, tels que les vomissemens, les aigreurs, les crachotemens, mais on peut les adoucir : l'Accouchement en est le seul spécifique. Il y en a d'autres qu'on peut & qu'on doit enlever comme les maux de tête, les coliques, la trop grande constipation, les étourdissemens, les bluetes dans les yeux, & la perte de la vue pendant un certain tems.

Les accidens de groſſeſſe qu'on ne peut quelquefois faire ceſſer abſolument, s'adouciſſent par l'uſage des remédes généraux. Le vomiſſement qui eſt le plus ordinaire, eſt de deux ſortes, ou purement bilieux, tel que celui qui arrive le matin à jeun en ſe levant; l'autre eſt un vomiſſement d'alimens qui arrive peu de tems après les avoir pris. Celui-ci ne reſpecte aucun tems. Le vomiſſement bilieux ſe fait avec beaucoup d'efforts, & on doit le regarder comme convulſif, puiſqu'il fait remonter la bile du premier des inteſtins dans l'eſtomac, & de l'eſtomac à la bouche. Comme il fatigue conſidérablement, on doit travailler à en éloigner les accès & en calmer la violence. On y parvient par la ſaignée : il la faut même répéter, ſi les efforts du vomiſſement ne ſont point adoucis par la premiere : on calme encore ces efforts avec une boiſſon priſe à jeun, telle que du thé léger avec un peu de fleurs de Safran; quelques taſſes de l'infuſion de fleurs de Camomille, de petite Centaurée, ou de quelque autre plante un peu amére : un verre ou deux de limonade, ou de l'eau pure : ces liqueurs flotant dans l'eſtomac, détrempent la bile que les premieres nauſées y ont fait entrer; elles la rendent moins colante, & la font ſortir avec bien plus de facilité : quelquefois elles ſuſpendent le vomiſſement en flatant l'eſtomac irrité par la bile, ou agacé par des ſecouſſes convulſives dans les nerfs de cette partie. On a quelquefois arrêté le vomiſſement bilieux avec du caffé à l'eau, dans lequel on met une cuillerée d'eau de fleurs d'orange : j'ai connu des femmes qui ne vomiſſoient pas en gardant le lit, d'autres en prenant du chocolat.

Le vomiſſement d'alimens eſt bien moins fatiguant, les femmes n'ont pour ainſi dire que la bouche à ouvrir pour laiſſer paſſer ce que l'eſtomac rejette; mais il y en a qui s'en trouvent ſi fort affoiblies, qu'elles ne peuvent s'appliquer à rien, ni travailler à ſe diſſiper par la promenade. Ce vomiſſement s'appaiſe encore par la ſaignée, qu'on répéte s'il en eſt beſoin; quelquefois l'uſage de l'eau, au lieu de vin, calme cette indiſpoſition, parce que la digeſtion ſe fait plus promptement : les unes ſe trouvent ſoulagées par une ou deux cuillerées de *Garus*; d'autres par un peu de Thériaque; celles-là en machant des ſemences de Cumin & de petit Cardamome;

celles-ci par un peu d'eau des ſix graines. En général la ſaignée eſt ce qui ſoulage & réuſſit le mieux : il y a même des femmes qui s'apperçoivent du beſoin qu'elles ont de la ſaignée par l'augmentation du vomiſſement. Quand on a trouvé le moyen de calmer l'un ou l'autre de ces vomiſſemens par les remédes indiqués, il faut en continuer l'uſage, ſi la femme groſſe s'en trouve mieux & fait de meilleures digeſtions. Mais ſi faute de vomir, comme elle avoit coutume de faire, elle tombe dans des langueurs & dans un mal-aiſe qu'elle n'avoit pas lorſqu'elle vomiſſoit, comme on la ſouvent vu, il faut laiſſer revenir le vomiſſement & le regarder comme ſagement excité par la nature pour l'avantage de la groſſeſſe. On remarque que les femmes qui ont beaucoup vomi, accouchent plus heureuſement & ont moins d'accidens à la ſuite de la couche, que celles qui dans le même état mangent beaucoup, ſans vomir, & qui digerent avec une promptitude qui les oblige à multiplier leurs repas. La raiſon n'en eſt pas bien difficile à trouver : manger raiſonnablement, & évacuer habituellement, ſoit alimens ſuperflus (car il en reſte toujours) ſoit humeurs pituiteuſes ou bilieuſes, c'eſt ſe purger chaque jour & rejetter à l'avantage du corps, ce qui ſeroit capable de nuire & de cauſer des maladies, s'il reſtoit. On remarque encore que les femmes qui ont vomi des eaux ou de la bile, le matin à jeun, ſe portent dans la journée beaucoup mieux qu'elles ne font quand cette petite purgation leur a manqué : auſſi je ne conſeille des remédes que dans le cas de la trop grande violence, & lorſque les perſonnes s'en trouvent extrêmement fatiguées. Au contraire les femmes qui mangent extraordinairement, amaſſent plus d'humeurs, & ſont plus ſujettes à avoir des maladies après être accouchées, à moins qu'on n'ait l'attention de les ſaigner ſouvent, & de les purger quelquefois, mais ſurtout vers le dernier mois de la groſſeſſe : on ſçait qu'alors l'enfant qui eſt dans ſon plus gros volume, occupe la plus grande partie du ventre : il comprime extraordinairement les inteſtins, il les déplace même de leur ſituation naturelle ; & ſi quelque choſe eſt capable d'empêcher la bile de couler librement, d'arrêter certaines matieres dans les réplis des inteſtins & de les y incruſter, pour ainſi dire, c'eſt une pareille compreſſion faite

ſur des parties toujours remplies d'alimens, de chyle, de matiéres ou d'humeurs.

ARTICLE II.

Des aigreurs & des crachotemens pendant la groſſeſſe.

Quand l'irritation cauſée, ou par l'humeur, ou par l'agacement des nerfs dans l'eſtomac, n'eſt que médiocre, le vomiſſement n'arrive pas; la bile coule par les voyes naturelles; mais les nauſées ou le mal de cœur excitent une expreſſion des glandes de l'eſtomac, & en font ſortir des levains indigeſtes & mal préparés, qui ſe font ſentir aux unes par des aigreurs, aux autres par des fadeurs, & à quelqu'unes par des fuſées de pituite ou par des crachotemens qui ſont fort incommodes. On s'en guérit quelquefois, ou du moins on en eſt ſoulagé par un petit morceau de pain & un verre d'eau le matin: le chocolat de ſanté y eſt fort bon; le Cumin & le petit Cardamome machés à jeun, calment cette indiſpoſition; l'uſage de l'infuſion de Thé, de Camomille, de Meliſſe, de Véronique, ont quelquefois réuſſi: mais quand tous ces moyens échouent, & qu'une femme deſire abſolument d'être ſoulagée, il faut la ſaigner au bras, enſuite lui donner à jeun pendant quelques jours un gros de Rhubarbe en poudre, ou l'extrait de cette racine à la quantité de vingt grains, & faire prendre le ſoir un lavement; ſi l'un & l'autre paroiſſoient trop déſagréables, on leur ſubſtitueroit deux ou trois verres d'eau de Rhubarbe dans la matinée; on peut encore eſſayer les confections d'hyacinte, d'alkermes, l'opiate de Salomon, ou une petite doſe de Thériaque. J'ai connu des Dames qui ont été fort ſoulagées d'un ptyaliſme ou ſalivation fort incommode, avec la tiſane ſuivante.

Faire bouillir une cuillerée d'orge mondé & une botte de chiendent dans trois chopines d'eau l'eſpace d'une demie-heure; ajoûter à la tiſane en la retirant du feu, un bâton de régliſſe, avec une douzaine de raiſins de Corinthe; puis la tiſane étant réfroidie, la verſer dans un mortier de marbre ſur une demi-once des quatre ſemences froides, & une douzaine d'amandes douces pilées; paſſer le tout à travers un

linge en preſſant un peu le marc, & y joindre une once d'eau de cannelle orgée & un peu de ſucre : on en boit trois ou quatre verres par jour.

ARTICLE III.

Des maux de tête violens.

Quand il ſurvient dans la groſſeſſe un mal de tête opiniâtre, auquel une femme n'étoit pas ſujette hors de cet état, on ne ſçauroit trop tôt employer la ſaignée ; il faut même la répéter deux & trois fois de ſuite ſi le mal ne céde pas, ou ne diminue pas de ſa violence après la premiere ſaignée. Ce mal de tête ſe fait ſentir pour l'ordinaire vers le front & ſur les yeux : on léve les paupieres avec quelque ſorte de difficulté, & il prend des aſſoupiſſemens qui ne font qu'augmenter le mal. On préſume que le ſang, non-ſeulement péche en quantité, mais que rempli de lait, & mal trituré par des artéres dont le reſſort eſt gêné, paſſe difficilement dans les vaiſſeaux du cerveau, qu'il les gonfle outre meſure, & qu'il nuit par-là à la ſécretion des eſprits animaux. On ne ſçauroit donc trop tôt vuider les vaiſſeaux dans la crainte de quelque rupture, & même de la mort ſubite, comme il s'en eſt vû, ou de convulſions qui ſont aſſez ſouvent dans les femmes groſſes les ſuites funeſtes d'un mal de tête négligé.

Ces maux de tête violens, prennent plus communément ſur la fin des groſſeſſes, que dans les commencemens, parce que le bas ventre, extrêmement rempli par le volume & le poids de l'enfant, gêne l'aorte deſcendante, qu'il l'empêche de recevoir du cœur autant de ſang qu'il lui en fourniſſoit, lorſque l'enfant par ſa légéreté ne cauſoit aucune contrainte à cette artére. En conſéquence le cœur pouſſant le ſang du côté où il trouve moins de réſiſtance, force l'aorte aſcendante à recevoir un excédant de liqueurs, & à les diſtribuer dans le cerveau dont les vaiſſeaux moins forts & moins ſoutenus dans leur circonférence, ſe dilatent au-delà de leur ton ordinaire : de-là les embarras dans le cours des liqueurs dans le cerveau, les engorgemens de ce viſcere; le défaut

de sécretion du fluide nerveux ; les convulsions, & quelquefois des attaques d'apoplexie, si d'abondantes évacuations ne viennent au secours.

ARTICLE IV.

Des Coliques & de la constipation.

Il faut bien distinguer le lieu où se passent les coliques dans les femmes grosses, pour y apporter les remédes convenables, car le lieu de la douleur aide beaucoup à en démêler la cause, & procure des moyens autant sûrs que l'Art en peut fournir pour la détruire. Quand dans le commencement d'une grossesse, une femme sent une douleur de colique au bas du ventre, que les reins sont un peu en souffrance, que les vomissemens sont de la partie, & que les lavemens pris & rendus n'ont apporté aucun soulagement, il faut attribuer la cause de la colique à la Matrice, qui ayant de la peine à se dilater, & opposant une espece de résistance à l'accroissement du fœtus, qui de son côté fait effort pour l'étendre, cause aux nerfs qui se trouvent entre deux corps opposés l'un à l'autre, une compression & un tiraillement douloureux, à peu près semblable à celui qui se passe à certaines filles dans la proximité & dans l'écoulement de leurs régles : on les voit tourmentées de coliques qui ne s'appaisent que lorsque la Matrice plus souple, après l'évacuation des régles, rend à tous les vaisseaux qui la parcourent, l'élasticité que son gonflement leur avoit fait perdre, & par conséquent en même tems la liberté de transmettre facilement les liqueurs dans la substance de la Matrice. Comme cette ressource manque, à l'égard des femmes grosses, il faut chercher à les soulager par la saignée, par un régime convenable, par un exercice modéré, & par la liberté du ventre ; ces moyens réussissent presque toujours dans cette espece de colique. Lorsque la douleur se fait sentir dans les flancs, qu'elle répond à la vessie, qu'elle retarde le cours des urines, & qu'en donnant de fréquentes envies d'uriner, elle les fait sortir crues & en petite quantité, c'est une colique néfrétique que les saignées repétées, les potions huileuses,

les lavemens & la boiſſon font paſſer pour l'ordinaire. Les femmes y ſont plus ſujettes dans la groſſeſſe que dans l'état ordinaire, par la preſſion qui ſe fait de la part de l'enfant ſur les reins & ſur les uretéres, par la peine qu'ont les reins de filtrer une urine plus louche & plus épaiſſe par rapport au lait qui s'y trouve mêlé, ou à la bile qui les charge & qui les rend plus acres. J'ai été obligé quelquefois d'ordonner des lavemens avec deux & trois gros de *Philonium Romanum*, pour procurer un calme que les remédes précédens n'avoient pû donner, & je l'ai fait avec ſuccès.

Si la douleur de colique ſe paſſe au-deſſus du nombril, & qu'elle paroiſſe traverſer le ventre & prendre par accès, elle a pour cauſe une indigeſtion ou un débordement d'humeurs qui veut ſe déclarer, ou des vents renfermés entre des marons de matieres fécales qui les empêchent de ſe porter de l'un à l'autre côté du chemin qu'ils ont coutume de prendre. Dans tous ces cas on peut ſe ſervir des mêmes remédes. Les lavemens frequens d'eau de ſon, de graine de lin, & d'huile d'amandes douces, les larges boiſſons d'eau chaude ou de thé léger, l'huile d'amandes douces, ou l'huile d'olives, avalée à la quantité de deux, trois & quatre onces à la fois; la Thériaque & les potions calmantes apportent pour l'ordinaire du ſoulagement. Mais ſi la douleur appaiſée ſe reveille, malgré la diéte & les délayans, il faudra ſaigner au bras, & faire paſſer enſuite une eau de caſſe avec la manne, ou bien une eau minérale faite avec le ſel de la Rochelle, & un grain ou deux de tartre ſtibié, qui ne fait preſque jamais vomir, quand il eſt uni avec un ſel qui détermine ſon effet par bas. D'ailleurs, le vomiſſement procuré par un reméde, ne faiſant pas faire plus d'effort aux femmes groſſes, peut être même beaucoup moins que les commencemens de groſſeſſe ne leur en cauſent, il ne leur ſçauroit être plus préjudiciable que celui qui leur ſurvient naturellement & qui ne les bleſſe jamais.

A l'égard des femmes extrêmement bilieuſes, dans leſquelles le chagrin, les mauvais traitemens, les peurs, ou des alimens mal ſains, ont pû enflammer la bile, & embarraſſer ſon paſſage du foye dans le canal cholédoque, ou l'en faire ſortir prématurément, la colique ſe fait ſentir au côté droit;

la

la douleur y eſt pungitive ; l'eſtomac eſt en ſouffrance ſympathiquement, & les vomiſſemens, ſoit de matiéres crues, ſoit d'une bile verte, marquent que le déſordre ſe paſſe dans le foye ; le poulx s'éleve pour l'ordinaire & menace d'inflammation, ſi les promptes & abondantes ſaignées ne détournent l'orage. On ne doit point les ménager par rapport à la groſſeſſe, puiſque l'enfant ne peut ſe ſauver d'un auſſi grand danger, qu'autant qu'on en garantit la mere ; ainſi abandonnant toute idée de groſſeſſe, on ne s'occupera que de la maladie principale, & on y apportera la même diligence que dans un état ordinaire.

Il arrive quelquefois encore une colique bien plus dangéreuſe que toutes celles dont on a parlé, & dont on ne peut que ſoupçonner la cauſe : elle a tout à la fois les ſignes de la colique bilieuſe, hépatique, néphrétique & venteuſe ; c'eſt lorſque quelque portion d'inteſtin ſe trouve pincé, ou dans les anneaux des muſcles tranſverſes, ou dans le trou de l'ombilic, ſans laiſſer appercevoir aucune tumeur ſaillante, ni déſigner le lieu où il ſeroit néceſſaire de faire l'opération.

J'ai vu, avec feu M. Geoffroi Médecin, une femme groſſe de ſept mois, qui fut attaquée de colique, de vomiſſemens, d'inſomnie, & d'un peu de fiévre, ſans que ſept ſaignées, des lavemens ſans nombre, des potions huileuſes & des narcotiques, euſſent pû apporter le moindre ſoulagement. Par l'examen fait de toutes les parties du ventre, je trouvai audeſſus des aînes deux calloſités qui avoient été occaſionnées par un bandage à deux pelottes qu'elle avoit porté longtems : ce qui nous annonça une deſcente d'inteſtin pincé à l'un des deux côtés ; mais comme la malade n'y ſentoit aucune douleur plus diſtincte qu'ailleurs, qu'il n'y avoit nulle apparence de tumeur, & qu'il n'étoit pas poſſible de ſe fixer ſur un endroit plutôt que ſur un autre, pour y faire l'opération, je me déterminai à l'accoucher pour pluſieurs bonnes raiſons. En prenant ce parti, je pouvois ſauver l'enfant, & lui procurer le Baptême, ce que j'eus le bonheur d'exécuter : je mettois en même tems les parties du ventre à l'aiſe, & je facilitois la reduction de celles qui cauſoient tout le déſordre : enfin le relâchement & le vuide procurés par les évacuations qui ſuivent l'accouchement, me donnoient la

liberté de promener les inteſtins de côté & d'autre avec les deux mains, & de dégager par ces ſecouſſes, celui qui étoit pincé. Les dernieres vûes que je m'étois propoſées furent ſans effet : la femme mourut deux jours après ſon accouchement. Par l'ouverture de ſon corps, nous trouvames une très-petite partie de l'iléon pincé dans l'anneau du côté droit. La couleur livide de cette portion de l'inteſtin, faiſoit voir que c'étoit là qu'il falloit chercher la cauſe de tout le déſordre. On trouvera cette obſervation plus au long dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, où j'ai cru qu'elle méritoit de trouver place.

Quand les femmes ſont extrêmement conſtipées, ſoit par tempérament, ſoit à cauſe de leur maniere de vivre, & de l'uſage immodéré qu'elles font des liqueurs ſpiritueuſes ; on doit leur conſeiller des rafraîchiſſemens, des bouillons amers, mais tempérés, des lavemens d'eau ; & de la caſſe cuite qu'on leur fait prendre le ſoir lorſqu'elles ſe couchent, afin que cela opére le lendemain, & on ne permet aux unes & aux autres, qu'un regime humectant & rafraîchiſſant, duquel on a ſoin de bannir tout ce qui peut porter l'incendie dans le ſang. Il faut, autant qu'il eſt poſſible, qu'une femme groſſe ne paſſe pas trois jours ſans aller à la garderobe, afin d'éviter des efforts que la trop grande conſtipation fait faire, & qui peuvent être très-dangéreux pour la mere & pour l'enfant : d'ailleurs, la conſtipation cauſe des maux de tête, des coliques venteuſes, des vapeurs, & des étourdiſſemens, que l'on prévient en rendant le ventre libre.

ARTICLE V.

De la démangeaiſon inſupportable.

Il y a des femmes dont le ſang devient ſi âcre, ou ſi chargé de parties butyreuſes, que les parties qui doivent s'en échapper par la tranſpiration, ne peuvent ſe tamiſer à travers des pores de la peau : elles reſtent dans ſon tiſſu qu'elles gonflent ordinairement en y formant des empoules de diſtance en diſtance ; ou bien pouſſées ſous l'épiderme, elles cauſent par toute l'habitude du corps, une démangeaiſon ſi vio-

lente, qu'on voit des femmes groſſes s'arracher & ſe mettre toutes en ſang : d'autres ſe font frotter avec des broſſes, juſqu'à ce que la démangeaiſon calmée ait fait place à une cuiſſon preſque auſſi inſupportable. Cette maladie n'attaque pas toujours dès le commencement de la groſſeſſe. J'ai accouché pluſieurs fois une Dame de conſidération à qui ces démangeaiſons ne prenoient qu'entre deux & trois mois ; mais elles devenoient ſi violentes, quelques remédes qu'on y fît, qu'elle accouchoit toujours prématurément, ou d'enfans morts, ou ſi foibles qu'ils ne pouvoient vivre. J'en ai vu d'autres qui ayant été tranquilles juſqu'à quatre mois & demi, ſentoient à ce terme ces démangeaiſons inſupportables : leur corps étoit plein d'écorchures & de galles. Heureuſes encore les femmes en qui les démangeaiſons ſe bornent à la ſuperficie du corps : car il s'en trouve qui les ont ſi vives dans les parties naturelles, qu'elles y attirent à force de les frotter, des gonflemens, des inflammations, & des ulcerations ſi douloureuſes qu'elles n'ont jour & nuit aucun repos, & que la fiévre qui s'en mêle aſſez ſouvent, peut les mettre en riſque d'accoucher d'un moment à l'autre.

Les remédes à pratiquer, ſont les ſaignées fréquentes & repétées, une boiſſon d'orgeat, d'eau de poulet émulſionnée d'apozémes légers, le lait coupé, le lait d'âneſſe ou de chevre pur ; les lavemens fréquens, les crémes de ris, de lentilles ou d'aricots blancs : le bain entier, les étuves, les fomentations faites avec la décoction des herbes émollientes, ou avec la leſſive de cendre gravelée, des douges, de légers purgatifs, enfin des narcotiques données avec meſure, & plus sûrement après les ſaignées faites, que lorſqu'on a trop de ſang. Malgré ces moyens, j'ai vu ſouvent cette maladie incommode, & même dangéreuſe, ſi on ne tâchoit pas au moins de la calmer, durer juſqu'à la fin du terme, & ne ceſſer que quelques jours après l'accouchement. C'eſt toujours beaucoup gagner que d'en diminuer la violence, & de garantir l'enfant & la mere d'un avortement toujours fatal à l'enfant, & ſouvent très-dangéreux pour la mere.

ARTICLE VI.

De l'enflure & de l'hydropisie dans la grossesse.

Il y a une enflure commune à presque toutes les femmes sur la fin des grossesses, qui est celle des pieds, des jambes, & quelquefois d'une partie des cuisses, principalement le soir après les mouvemens de la journée. Il n'y a pas d'autres remédes à pratiquer pour cette maladie qui disparoît dans la nuit & dont on ne trouve assez souvent aucuns vestiges en se levant, que de marcher peu, de se tenir sur un lit de repos une partie de la journée, & de se purger une fois ou deux dans ces derniers tems. On sçait que cette enflure ne vient que de la difficulté que les liqueurs ont à remonter de bas en haut, & à entrer dans le ventre; parce que le poids de l'enfant se fait bien plus sentir lorsque la femme est debout que couchée, & s'oppose plus fortement au retour de la lymphe, dans cette situation perpendiculaire, que lorsqu'elle est horizontale. Mais il y a une autre enflure de toutes les extrémités inférieures, qui est une vraie maladie, & à laquelle le lit ne porte aucune diminution, ni aucun soulagement par rapport à la douleur qu'elle cause: souvent même les femmes se trouvent mieux débout & respirent beaucoup plus aisément que lorsqu'elles sont couchées. Cette enflure peut venir de la grosseur énorme du ventre dans un terme de grossesse où il devoit avoir moins de volume : elle peut encore être produite par un sang épais, pituiteux & ralenti dans son mouvement. Ce vice du sang donne lieu à des engorgemens, à des épanchemens de la sérosité du sang dans les tissus cellulaires ou dans les grandes capacités.

Quand cette enflure, qui occupe les jambes & les cuisses, monte aux reins pour y former ce qu'on nomme le bourlet, & qu'elle gagne les parties supérieures & bouffit le visage & les mains, c'est une vraie hydropisie, surtout si une fiévre lente & l'altération l'accompagnent. Il faut la traiter avec des bouillons apéritifs faits avec les feuilles & la racine de chicorée sauvage, le cresson de fontaine, le cerfeuil, & le crystal minéral. On purgera aussi de tems en tems, & on

mettra la malade à uſage de l'opiate faite avec les poudres de Cloportes, de Vipere, & d'antimoine diaphorétique, les amers fébrifuges: on pourra même être dans l'obligation de ſaigner à cauſe de la compreſſion que ſouffrent les vaiſſeaux ſanguins: une diéte ſéche ſoutiendra les effets de tous ces remédes. Ces moyens employés ſagement peuvent détourner l'humeur, dont la ſtagnation eſt encore récente, lui faire reprendre ſon cours ordinaire, & la faire ſortir du corps par les voyes naturelles: ce qui donne le tems à la groſſeſſe d'arriver au terme de l'accouchement, qui rarement va juſqu'au neuviéme mois. Mais, ſi malgré ces remédes, qui ont réuſſi nombre de fois, l'enflure augmentoit, que la reſpiration devînt de plus en plus difficile, que la peau fût tendue énormément, qu'il y eût une grande quantité d'eau répandue dans les cellules graiſſeuſes, on auroit lieu de craindre un épanchement dansquelques-unes des capacités. Ainſi pour le prévénir, il faudroit néceſſairement procurer une iſſue à l'eau ſtagnante ſous la peau, ou en fendant les lévres de la vulve qui ſont ordinairement très-bouffies, ou en faiſant une taillade à la partie inférieure de chaque jambe. Ces inciſions qui ne peuvent avoir de mauvais effet, ſont très-utiles pour procurer de grandes évacuations & empêcher les épanchemens dans les capacités. Je ne prétends pas perſuader qu'on guériſſe radicalement par ce moyen, puiſqu'il n'y a que l'accouchement qui puiſſe mettre fin à cette eſpece d'hydropiſie: mais on ſuſpend les accidens, ou on les diminue, on donne du calme à la femme enceinte, & on l'encourage à ſupporter plus patiemment les incommodités qu'on ne peut lui ôter que par l'accouchement.

Quand dans la groſſeſſe l'hydropiſie ou l'enflure ſe borne aux extrémités inférieures, qu'elle monte tout au plus aux reins; que d'ailleurs la femme a bon appetit, qu'elle digere très-bien, qu'elle n'eſt pas d'une couleur plombée, & qu'à ſix ou ſept mois de groſſeſſe, elle paroît plus groſſe que d'autres à neuf, on peut aſſurer qu'elle eſt groſſe de pluſieurs enfans, ou qu'elle a une hydropiſie de matrice, & que sûrement elle n'ira pas à la fin du terme ordinaire aux groſſeſſes. Cette enflure étant cauſée par la péſanteur & le grand volume de la Matrice qui comprime toutes les parties du bas

ventre, & qui s'oppoſe au libre cours des liqueurs qui montent de bas en haut pour rentrer dans l'hypogaſtre, ne peut ſe terminer que par l'accouchement. On doit néanmoins travailler à diminuer l'engorgement, ou à empêcher de nouvelles collections de liqueurs par les remédes indiqués dans l'autre eſpece d'hydropiſie.

L'amas de ſéroſités dans la Matrice, peut ſe faire dans une quantité très-conſidérable ; & c'eſt preſque toujours aux dépens de l'enfant, qui profite moins dans cette hydropiſie de Matrice, que s'il ne flottoit que dans une quantité d'eau ordinaire. Les femmes ne ſont pas auſſi ſujettes à l'enflure des extrémités dans cette maladie, que lorſqu'elles ſont groſſes de pluſieurs enfans; parce que les eaux renfermées dans la Matrice, font bien un poids & un volume conſidérable, mais ce volume conprime les parties du voiſinage avec bien plus de molleſſe, & n'oppoſe pas aux vaiſſeaux qui ramenent les liqueurs de bas en haut, des réſiſtances pareilles à celles de deux ou de pluſieurs enfans dans la même partie. Si la grande quantité d'eau renfermée dans la Matrice, ſe trouve entre les membranes du placenta & les parrois de ce viſcere, elles s'écoulent d'elles-même, auſſitôt que l'orifice commence à ſe dilater, & il n'eſt pas toujours certain que l'accouchement ſuive de près cette évacuation d'eau, parce que les membranes ſubſiſtant dans leur entier, peuvent conſerver entre elles & l'enfant, aſſez d'eau pour faciliter ſes mouvemens, & le faire reſter juſqu'à la fin de ſon terme.

J'ai vu une Dame de condition groſſe de ſept mois, qui tout-à-coup rendit une chopine d'eau à la ſuite d'une petite douleur, pour laquelle je fus mandé : l'ayant examinée, je ne trouvai aucune apparence de travail ; je reſtai cependant auprès d'elle aſſez de tems pour attendre quelque événement ; les eaux ſe tarirent, il ne ſurvint aucune douleur, & cette Dame revenue dans ſon état ordinaire, me renvoya chez moi. Quinze jours ſe paſſerent ſans aucun retour de ce premier accident, mais le ſeiziéme elle ſentit une douleur aſſez forte, qui fut ſuivie d'un écoulement d'eau pareil en quantité à celui qu'elle avoit eu précédemment. J'en fus averti, je me rendis chez elle, & j'y reſtai quelques heures

dans l'eſpérance de voir commencer le travail ; mais rien ne ſe détermina ; la Matrice exactement fermée, & les eaux taries, me perſuaderent que l'accouchement n'étoit pas à ſon point de maturité. Effectivement dans le mois qui ſuivit ces deux premiers écoulemens d'eau, il y en eut encore deux pareils, & à peu près à même diſtance. Ce ne fut qu'à la ſuite du quatriéme que le travail commença ; je ſentis la tenſion des membranes à l'ordinaire ; il s'écoula fort peu d'eau lorſqu'elles ſe rompirent : l'enfant vint vivant & me parut d'une groſſeur raiſonnable.

Il y a toute apparence qu'il ſe faiſoit une reproduction d'eau après chaque écoulement, que ces eaux n'étant point renfermées dans des membranes, forçoient l'orifice à s'ouvrir lorſqu'elles étoient amaſſées en aſſez grande quantité pour diſtendre la Matrice douloureuſement, mais qu'après leur écoulement, l'orifice ſe reſſerroit & s'oppoſoit à la ſortie de l'enfant qui trouvoit encore de quoi ſe nourrir & s'accroître dans ſon habitation.

Aſſez ſouvent les eaux amaſſées dans la Matrice, pendant le cours de la groſſeſſe, ſe dépoſent entre les deux membranes, connues ſous le nom de chorion & d'amnios ; elles peuvent bien dans cette place ſurpaſſer la quantité ordinaire & néceſſaire à l'enfant ; mais elles ne parviennent jamais à la quantité qui s'amaſſe quelquefois entre la ſubſtance de la Matrice & le placenta, ou immédiatement entre les membranes de l'enfant : car cette quantité eſt quelquefois énorme.

Quand les eaux ſe ſont amaſſées entre les deux membranes, elles diſtendent & rendent ſi mince celle qui les recouvre, tandis qu'elles conſervent dans toute ſa force celle qui ſe trouve au-deſſous, que vers la fin du terme la plus mince de ces membranes ſe rompt preſque toujours ſans douleur, & laiſſe échapper les eaux qu'elle tenoit renfermées. Comme l'expérience apprend que dans ces ſortes de cas le travail ne commence qu'après l'écoulement de toutes les eaux, on en attend la fin avec patience pendant un jour ou deux ; mais l'accouchement traînant quelquefois huit jours & plus, on voit naître de l'inquiétude dans la perſonne groſſe, qu'on peut calmer en l'aſſurant, que ce ſont ſans doute des

fauſſes eaux, dont l'écoulement ne tire à aucune conſéquence, que l'accouchement ne ſe paſſera pas moins bien, mais qu'il doit être plus long à ſe déclarer, parce qu'il reſte encore autour de l'enfant, une forte membrane, & des eaux qui lui ſont propres. Malgré ce délai plus long qu'à l'ordinaire, le travail ſurvient preſque toujours à la ſuite de ces fauſſes eaux, & l'on ſent la ſeconde membrane s'élever dans la douleur, mais dans une forme plus platte, parce qu'elle renferme bien moins d'eau qu'il ne s'en trouve ordinairement. Quand les douleurs ſont aſſez fortes, & l'orifice de la Matrice aſſez mince pour eſperer un prompt travail, il faut laiſſer agir la nature, & attendre que l'effort des eaux ſur la membrane qui reſte, la faſſe ouvrir & laiſſe approcher l'enfant. Mais ſi la Matrice bien dilatée, les douleurs languiſſent, ou n'ont pas la force d'ouvrir la membrane, parce qu'elle eſt trop épaiſſe, & qu'il y a trop peu d'eau pour la forcer, on eſt obligé de l'entamer & de procurer l'écoulement des eaux : il eſt ordinairement ſuivi de la prompte ſortie de l'enfant, qui n'étoit retenu dans une Matrice ſuffiſament ouverte, que par la dureté de la membrane amnios.

Si les eaux qui forment l'hydropiſie de Matrice, ſont avec l'enfant renfermées dans les deux membranes, elles peuvent s'amaſſer & parvenir à un volume très-conſidérable, parce qu'il y a dans cette place des filtres établis naturellement pour y dépoſer l'eau ; & il eſt plus facile à la ſéroſité déterminée à ſe porter du côté de la Matrice, de forcer les routes déja ouvertes, que de ſéparer des parties jointes enſemble, pour s'y loger ; de plus les eaux en train de s'épancher, n'ayant rien qui les gêne dans ce lieu, comme lorſqu'elles ſe placent entre les deux membranes, peuvent s'augmenter autant que la Matrice peut leur fournir de place en ſe dilatant. Mais auſſi plus il s'amaſſe d'eau dans cette eſpece d'hydropiſie, moins l'enfant augmente, ſouvent même il périt & reſte du tems, mort dans la Matrice : il n'en eſt chaſſé pour l'ordinaire, que lorſque ce viſcére dilaté juſqu'à ſon dernier point, ne peut plus s'étendre ; il s'ouvre donc par l'endroit le plus foible, qui eſt ſon orifice : les petites douleurs que la femme reſſent, & la légere tenſion des eaux ſur le cercle formé par l'orifice de la Matrice ouvert & dilaté, annoncent

cent que le travail commence, & qu'il aura peut être besoin d'être aidé.

Les signes que l'eau est immédiatement avec l'enfant dans les membranes, sont le peu de mouvement de l'enfant quoiqu'il soit en vie, ou nul mouvement quand il est mort: d'ailleurs l'enfant périt plus communément dans l'hydropisie de cette espece, que dans celle qui se trouve entre les deux membranes, ou entre les membranes & les parois de la Matrice; & le ventre est d'une grosseur énorme, sans que les cuisses & les jambes soient fort enflées, par les raisons que j'ai dites ci-dessus, & sans que la respiration soit extrêmement gênée, parce que le poids du ventre l'entraîne plus sur les cuisses qu'il ne le porte du côté du diaphragme. Il n'est pas difficile de comprendre que le mouvement d'un enfant vivant, enfermé dans une aussi grande quantité d'eau que celle qu'on a vû se porter à cinq ou six pintes, paroisse se faire foiblement, quand bien même la force de ses membres & de ses mouvemens seroit telle qu'elle est dans l'état le plus naturel; le poids des eaux surpassant celui de l'enfant, doit le faire flotter de tous côtés, & le liquide doit toujours se trouver au-devant des coups qu'il peut porter; d'où il résulte qu'il doit en émousser la violence, & affoiblir le sentiment dans la partie de la Matrice qui en est frappé.

Ce qui fait que l'enfant périt plus communément dans cette hydroprsie que dans les deux autres, c'est que dans celle-ci, les eaux s'amassent en plus grande quantité, & se conservent plus long-tems dans la Matrice, que leur volume énorme comprime le placenta, le cordon, & l'enfant, qu'il y ralentit la circulation quand il y a une certaine quantité d'eau, & qu'il l'intercepte tout-à-fait lorsque l'hydropisie est à son dernier dégré. Cette espéce d'hydropisie est encore sujette à un inconvénient; c'est de former un travail très-lent avec les plus heureuses dispositions qu'on puisse souhaiter: souvent la Matrice est ouverte de la largeur d'un petit écu, plus à la vérité par la dilatation énorme de toute sa capacité, & par le poids des corps contenus sur son orifice, que par la violence des douleurs; elle est mince comme un parchemin dans le lieu de son ouverture, & l'enfant qu'elle renferme est bien tourné; malgré cependant

des circonſtances auſſi favorables, la Matrice reſte dans le même état des heures entiéres, & ne fournit que de foibles douleurs ; ce qui jette une femme dans la langueur & dans mille idées affligeantes. Il faut dans une pareille conjoncture, que la perſonne deſtinée au ſoulagement de la Malade, examine bien le volume énorme des eaux. Il portera donc un ou deux doigts dans l'orifice ouvert, & les appuyant contre la tête de l'enfant, il ſoulevera avec ces deux doigts l'enfant, qui s'élevera avec une légereté égale à celle de la paille. La facilité avec laquelle l'enfant flottera de bas en haut, & de haut en bas, ſelon que les doigts le pouſſeront pour l'élever, ou s'abaiſſeront pour le laiſſer retomber, cette facilité, dis-je, ſera pour l'Accoucheur une preuve qu'il n'y a qu'un enfant, ou, s'il y en a deux, qu'ils ſont très-petits. Il concluera encore que les eaux font la plus grande partie de la maſſe dont la Matrice eſt chargée, & que par leur volume énorme, elles ont tellement dilaté la Matrice, & l'ont rendue ſi mince que ſon reſſort ou ſon élaſticité eſt à moitié perdue ; d'où il réſulte qu'elle n'a point la force de ſe contracter en mettant en jeu ſes fibres charnues, & que ſi on ne l'aide, elle n'aura jamais la faculté d'opérer ſa délivrance. Il eſt à propos dans ce cas, d'ouvrir les membranes qui contiennent les eaux, pour les faire couler avec le plus de promptitude qu'il eſt poſſible ; parce que les fortes douleurs & les contractions de la Matrice n'agiſſent comme il faut, & ne ſont fructueuſes que lorſque toutes les eaux ſont écoulées, & que leur action s'exerce ſur un corps ſolide. C'eſt alors que portant ſur une extrémité de ce corps ſolide, qui eſt l'enfant, elles le font heurter de l'autre, par un contre-coup, ſur le lieu qui fait réſiſtance. Ce méchaniſme répété à diverſes repriſes, fait bientôt ouvrir la Matrice, & termine l'accouchement.

Une Dame attaquée d'une hydropiſie pareille à celle dont je viens de parler, étoit ſi monſtrueuſement groſſe au terme de ſept mois, qu'elle ne pouvoit plus marcher, & qu'il ne lui étoit pas poſſible de reſter au lit, ni d'être débout : il lui ſurvint quelques douleurs vers le minuit pour leſquelles on me vint chercher : par l'examen que je fis, je trouvai la Matrice aſſez ouverte pour connoître, à l'aide de

quelques légeres douleurs, que le travail étoit commencé: j'en attendis le progrès juſqu'au lendemain matin, ſans qu'il s'en fût fait aucun. La Malade plus impatiente que jamais, étoit au déſeſpoir. Je pris le parti d'ouvrir les membranes, il s'écoula tant d'eau, qu'il y en eut de quoi remplir un ſceau de fayance en fort peu de tems: l'enfant mort, ſortit peu après, & la femme ſe rétablit.

J'ouvris les membranes à une autre femme dans une circonſtance à peu près pareille: il ſe trouva deux enfans aſſez petits, que le torrent des eaux entraîna juſqu'au pied du lit.

Il n'y a pas long-tems que la femme d'un de mes Confreres, preſque à terme, me fit prier de l'accoucher; elle étoit énormement groſſe, & ſon ventre formoit différentes inégalités; elle n'avoit ni les jambes, ni les cuiſſes enflées lorſque je la vis; ſon ventre portoit ſur le milieu des cuiſſes, & paroiſſoit partagé en deux beſaces, qui me firent ſoupçonner deux enfans. La Matrice étoit ouverte d'un écu de trois livres, & ne fourniſſoit que de foibles douleurs. Comme l'enfant étoit bien tourné, je pris patience quelque tems: mais après quelques heures, réflechiſſant ſur ce que la Malade avoit ſenti toute la journée des douleurs à peu près pareilles; faiſant d'ailleurs attention que j'avois ſenti flotter l'enfant dans beaucoup d'eau, & que sûrement la Matrice étoit ouverte depuis du tems au dégré où je la trouvois alors, je perçai les membranes, qui laiſſerent couler toutes les eaux en aſſez peu de tems. La Malade ayant repris courage, & les douleurs étant devenues plus fortes, l'accouchement ſe fit peu après, mais d'un enfant mort depuis pluſieurs jours. En examinant & peſant avec ſoin tout ce qui ſortit du corps de cette femme, j'ai trouvé qu'elle pouvoit avoir rendu la valeur du poids de vingt-trois livres: ſçavoir, cinq pintes d'eau, qui font un poids de dix livres; un très-gros enfant allant à preſque autant, & un délivre qui pouvoit peſer trois livres. Ce poids énorme renfermé dans la Matrice, n'avoit cauſé aucune difficulté dans la reſpiration, peu de peine à marcher & preſque point d'enflure dans les extrémités inférieures.

CHAPITRE VIII.

De l'uſage des Lavemens, des Saignées & des Potions purgatives pendant la groſſeſſe.

NOUS avons vû que la pléthore, à laquelle ſont expoſées les femmes pendant une grande partie de leur groſſeſſe, devient pour elles la ſource de pluſieurs maux. Mais quand la groſſeſſe eſt avancée, le volume conſidérable de la Matrice, qui comprime les parties voiſines; &, dans pluſieurs femmes, le goût pour des alimens difficiles à digerer, ou bien leur quantité priſe à un dégré, qui n'eſt pas proportionné au peu d'exercice qu'elles font, ſont de nouvelles cauſes d'incommodités, & même de maladies, qui rendent néceſſaire l'uſage des remedes généraux, tels que les lavemens, la ſaignée, & les potions purgatives. Si l'on voit les femmes de la Campagne s'affranchir de l'uſage de ces remédes, c'eſt que leur ſobriété, leur travail, & le bon air qu'elles reſpirent, les garantiſſent des maux qu'il faut combattre par des remédes. Leurs exercices continuels ſuppléent à tout, & ils aident merveilleuſement les fonctions, pour leſquelles l'étar de groſſeſſe devient naturellement un obſtacle. Mais ces mêmes remédes ſont indiſpenſables pour les femmes qui menent une vie molle & ſédentaire, qui ſe rempliſſent d'alimens ſucculens, & même ſouvent d'un mauvais ſuc. Tout, en ces femmes, tend à produire la pléthore, & elles ne font rien pour la diminuer. Ainſi leurs fonctions naturelles ſe faiſant moins bien, elles ſont ſujettes à des mauvaiſes digeſtions, à des coliques, à des diarrhées, quelquefois à des conſtipations extraordinaires, à des hémorrhoïdes, à des difficultés d'uriner, à des maux de tête, à des éblouiſſemens, & à d'autres maladies, qui mettroient ſouvent leur vie & celle de leur enfant en danger, ſans le ſecours des lavemens, des ſaignées & des potions purgatives.

On doit conſeiller un uſage fréquent des lavemens aux femmes d'un tempérament ſec, en qui la chaleur ſurabonde, qui ſont naturellement conſtipées, & pour qui la groſſeſſe

devient une cauſe plus forte de conſtipation. Rien de plus propre que ce bain intérieur, à relâcher les ſolides, & à porter dans le ſang & les autres fluides une humidité, une ſéroſité qui rend ces humeurs plus douces & plus coulantes: un autre bon effet des lavemens en ce cas, eſt de ramollir, & de délayer les matiéres, qui s'étant durcies par leur ſéjour, & par la chaleur exceſſive, ne pourroient être chaſſées hors du corps, que par des efforts également dangéreux pour la mere & pour l'enfant. On fait ces lavemens ſimplement avec l'eau de riviére, ou bien avec la décoction de ſon, avec du petit lait, quelquefois avec la décoction des herbes émollientes. On eſt quelquefois obligé de les rendre légérement purgatifs, quand la conſtipation ne céde pas aux remédes plus ſimples. Les femmes, dont les digeſtions fourniſſent des matiéres acres, qui irritent le canal inteſtinal, & qui par-là cauſent des coliques & des diarrhées, ne peuvent ſe diſpenſer d'avoir recours aux lavemens, pour entraîner ces matiéres. Ils ſont encore très-avantageux aux femmes vaporeuſes, en rendant plus égale & plus facile la circulation des humeurs dans les viſcéres de l'abdomen. Enfin les lavemens procurent une révulſion utile pour la tête, dans les femmes chez leſquelles les humeurs ont plus de pente à ſe porter vers cette partie.

Il n'eſt pas poſſible de fixer le nombre des ſaignées qu'on doit faire dans le cours de la groſſeſſe, à cauſe de la diverſité des tempéramens, des accidens inopinés, & des indiſpoſitions qui peuvent ſurvenir. On les avoit néanmoins ſoumiſes, depuis long-tems, à une eſpéce de regle générale: on étoit dans l'uſage de ſaigner à quatre mois & demi, à ſept, & à la fin du neuviéme mois. Cet arrangement ne peut être abſolument condamnable, parce qu'il vaut mieux faire ce nombre de ſaignées que de n'en conſeiller aucune, ou d'en ordonner une plus grande quantité ſans connoiſſance de cauſe. Mais comme il y a des femmes extrêmement délicates, qu'on doit moins évacuer, & que d'autres ont beſoin de l'être beaucoup plus que la régle ne preſcrit, il vaut mieux ſe conduire ſelon la néceſſité, ſans aſſujettir toutes les femmes à la même régle. Il y a des femmes qu'on ne ſoulage que par la ſaignée dans les efforts de vomiſſemens qui leur ſurviennent dès le commencement de la groſſeſſe. Mon avis

eſt donc, & d'autres l'ont propoſé avant moi, qu'on leur tire deux poeſlettes de ſang au terme de ſix ſemaines ou deux mois. Cette médiocre évacuation ſupplée à celle qui avoit coutume de ſe faire par chaque mois, & dont le produit n'eſt pas conſommé par un fœtus auſſi petit qu'il l'eſt alors. J'en excepte cependant les femmes peu ſanguines & qui éprouvent un dégoût qui leur fait refuſer les alimens néceſſaires: celles qui vomiſſent tout ce qu'elles prennent, & en qui il ne reſte de nourritures que ce qu'il en faut pour les ſoutenir, à moins qu'ayant eſſayé la ſaignée à pareil terme, elles ne s'en ſoient trouvées beaucoup mieux. A l'égard des ſaignées qui doivent ſuivre cette premiere, on ſe reglera ſur le beſoin, qui rarement eſt plus de deux mois ſans ſe manifeſter. Le beſoin ſera ſenſible, lorſqu'une femme qui étoit légere & mangeoit aſſez bien, devient lourde & manque d'appetit, quand il lui prend des aſſoupiſſemens qu'elle n'avoit pas, ou quand le vomiſſement qui avoit ceſſé, reprend de nouveau. Le beſoin eſt encore plus marqué par des laſſitudes, des maux de tête & des ſaignemens de nez. En faiſant pour ces indiſpoſitions une bonne ſaignée, & même deux, ſi la premiere n'avoit pas ſoulagé, on voit la nature ſe relever, les forces revenir, & tous les accidens diſparoître! La régle qu'il faut donc ſuivre à cet égard, c'eſt le beſoin: on ſaignera toutes les fois qu'il aura lieu, la femme eût-elle été déja ſaignée pluſieurs fois. Comme la néceſſité ne doit écouter aucune loi, on n'aura nul égard au nombre, & on ne perdra pas de vûe des exemples dans leſquels les ſaignées ont été portées à dix, quinze, vingt & plus, dans une même groſſeſſe. Mauriceau rapporte deux faits extraordinaires de cette eſpece. La femme d'un de ſes Confreres fut ſaignée quarante-huit fois dans ſa groſſeſſe. Une autre quatre-vingt dix fois. Toutes deux porterent leurs enfans à terme & les mirent au monde bien vivans. J'ai accouché il y a long-tems la femme d'un Avocat célébre, d'un enfant ſe portant très-bien, quoiqu'on eût été obligé de la ſaigner dans ſa groſſeſſe quatorze fois du bras, & ſept fois du pied; & ce qui augmentera la ſurpriſe, c'eſt que cette Dame ne vivoit preſque que de mouſſe de Chocolat: elle tomboit dans des convulſions ſi fréquentes & ſi fortes, qu'on ne pouvoit l'en délivrer que par la ſaignée.

On doit encore obſerver qu'en général les ſaignées doivent être médiocres dans les commencemens des groſſeſſes, parce qu'elles affoibliſſent aſſez ordinairement les femmes qui mangent moins, par le dégoût attaché à cet état, ou qui vomiſſent la plus grande partie de ce qu'elles mangent. Au contraire, on fera les ſaignées très-amples après le cinquiéme ou ſixiéme mois, juſqu'à la fin de la groſſeſſe, parcequ'alors l'appetit eſt ſi grand dans la plûpart des femmes, qu'elles conſomment des nourritures au double de ce qu'elles prenoient auparavant. Elles ſont donc beaucoup de ſang, & la plénitude ſe manifeſte plus dans ce tems que dans tout autre. Quelquefois, la plénitude s'annonce par des ſignes effrayans, tels que des éblouiſſemens, la perte ſubite de la vue, un mal de tête inſupportable; & ſi on n'y remédie promptement, il ſurvient enſuite des convulſions, avec perte de connoiſſance, & quelquefois une vraie léthargie. Ces accidens ne s'obſervent pas dans le commencement des groſſeſſes, où on n'en a preſque pas d'exemple. On ne peut douter que la plénitude du ſang & des humeurs, n'ait plus de part à ces maladies que toute autre cauſe, lorſqu'on éprouve que des ſaignées faites dès les premiers éblouiſſemens, empêchent la vue de ſe perdre, & préviennent l'attaque des convulſions. Quand faute d'attention aux premiers ſignes qui les annonçoient & devoient les faire craindre, les convulſions ou la léthargie convulſive étoient ſurvenues, j'ai ſouvent diſſipé tout-à-coup ces terribles accidens, par un nombre conſidérable de ſaignées pratiquées dans un eſpace de tems aſſez court.

A l'égard de la purgation, elle n'eſt pas moins néceſſaire que la ſaignée pour la plûpart des femmes groſſes: les dérangemens d'eſtomac, & les diarrhées qui en ſont ſouvent la ſuite; quelquefois la ſurabondance d'une bile âcre, ſont les incommodités les plus ordinaires qui exigent une purgation. Cependant on ne s'aviſe guéresde purger une femme dans les quatre premiers mois de ſa groſſeſſe, parce qu'elle eſt dégoûtée, ou parce qu'elle eſt tourmentée de vomiſſemens. Quand la ſaignée & l'infuſion de quelque plante amére, ne ſuffiſent pas pour détruire ou calmer ces incommodités, la purgation n'y feroit guéres plus. D'ailleurs, il faut d'autres raiſons pour ſe déterm-

ner à purger une femme avant le terme de quatre mois & demi. Ces raiſons ſont quand il y a des ſignes de crudités dans les premieres voies; quand une femme eſt attaquée d'une diarrhée qui l'épuiſe, ou d'un flux dyſentérique, qui par les épreintes qu'il occaſionne, met la femme en danger d'accoucher. Dans ces cas, on purge une femme dans tous les tems de la groſſeſſe. De la Manne fondue dans l'infuſion d'un peu de Rhubarbe, ou dans la décoction de quelque plante amére, ſuffit quelquefois pour expulſer les crudités. On purge avec la Manne, & avec le Catholicon double, ou le Syrop Magiſtral dans les cas de diarrhées: dans celles qui ſont ſéreuſes, on ajoûte à la purgation, l'uſage d'alimens incraſſans & toniques. A l'égard du flux dyſentéque, on le voit quelquefois durer juſqu'après l'accouchement, malgré les purgations repétées pluſieurs fois, & les autres remédes appropriés. L'uſage du lait pris par la bouche, & en lavemens avec quelques jaunes d'œuf, eſt ſouvent ce qui réuſſit le mieux, dans ce cas, quand les ſaignées & les purgatifs ont été ſans effet. Il y a deux régles à obſerver par rapport à l'uſage des purgatifs dans la groſſeſſe. La premiere, c'eſt qu'il eſt rare qu'il ne faille pas ſaigner une femme groſſe avant de la purger. Le défaut de cette précaution a cauſé plus d'une fois l'avortement à des femmes, le ſoir, ou le lendemain d'une purgation. La ſeconde régle, c'eſt qu'on doit éviter tous les purgatifs violens: la Manne, la Caſſe, la Rhubarbe, le Sel végetal, les Follicules, ou les compoſitions dont ces Drogues ſimples ſont la baſe, comme le Catholicon double, le Syrop Magiſtral, & les Syrops de Pommes, ou de Chicorée compoſée, le Syrop de Roſes pâles, ou de fleurs de Pêcher, ſont les purgatifs avec leſquels on purge plus ſûrement, & plus utilement les femmes groſſes. Nous ne pouvons finir ce Chapitre, ſans avertir que ſi les purgations ne ſont ſouvent qu'utiles dans le cours de la groſſeſſe, (hors les cas qui en exigent abſolument l'uſage,) nous les croyons ſouvent indiſpenſables à la fin des groſſeſſes: nous les regardons même, comme le moyen le plus ſûr de mettre les femmes à l'abri des coups de ces attaques furieuſes, qui ſurviennent quelquefois après l'accouchement, & qui ſont preſque toujours funeſtes aux femmes qui les éprouvent.

CHAP. IX.

CHAPITRE IX.

Des parties qui ſont jointes au fœtus.

ARTICLE PREMIER.

Du Placenta.

DÉs qu'une femme a conçu, il ſe fait en elle une production nouvelle de parties, ou plutôt c'eſt un développement de parties qui exiſtoient déja dans l'œuf, quoiqu'elles y fuſſent d'une petiteſſe infinie. Ces parties, que la nature a jugées néceſſaires pour la vie & l'accroiſſement du fœtus, tant qu'il eſt enfermé dans la Matrice, ſont le placenta, le cordon ombilical, les membranes, avec les eaux qu'elles contiennent.

L'œuf fécondé par la ſémence de l'homme ſe détache de l'ovaire, d'où il eſt porté par le moyen de la trompe, dans la cavité de la Matrice. La liqueur active qui le pénétre, met en mouvement toutes les parties qui ſont deſtinées à exercer quelque action dans le fœtus : ainſi l'œuf s'attache au fond de la Matrice, entre les deux trompes, parce que que les petites fibres vaſculeuſes, par leſquelles il tenoit à l'ovaire, s'abouchent avec les extrémités capillaires lymphatiques, qui ſe trouvent en abondance dans cette partie. C'eſt par cette continuité des vaiſſeaux de la Matrice avec les fibrilles, qui partent du gros bout de l'œuf, que l'embryon contenu dans l'œuf reçoit la nourriture, qui le développe & le fait croître. Il faut donc chercher dans ces mêmes fibrilles que jette l'extrémité obtuſe de l'œuf, la trame du placenta, & l'origine du cordon ombilical, qui du centre du placenta, où il commence, va ſe terminer à l'ombilic de l'embryon. A l'égard des membranes qui ſervent d'enveloppe au fœtus, elles ſont les mêmes que les membranes de l'œuf, qui ſe ſont étendues à proportion de l'accroiſſement du fœtus. Mais en voilà aſſez ſur la génération & le

développement de ces parties : nous allons les considérer d'une maniere plus rélative à l'accouchement, en les supposant toutes formées, & telles qu'elles sont lors de l'accouchement.

Le placenta est cette masse plate & orbiculaire, qui étant attachée par sa convexité à la partie concave de la Matrice, donne naissance au cordon ombilical, & soutient les membranes dans lesquelles sont contenues les eaux de l'enfant, & l'enfant lui-même. Il a, entre huit & neuf pouces de circonférence, & un pouce d'épaisseur, mais dans son milieu seulement, car ses bords sont plus amincis. Sa figure l'a fait nommer *placenta*, qui signifie gateau. Le placenta est formé par l'assemblage des ramifications des artéres ombilicales, & de la veine du même nom. Sa partie convexe qui est spongieuse & inégale, est reçue dans les inégalités de la partie concave de la Matrice, à laquelle elle tient fortement, tant par les artéres, qui sortant de la Matrice, s'abouchent avec les veines du placenta, que par les artéres du placenta, qui s'anastomosent avec les veines de la Matrice.

Presque toujours le placenta est collé au fond de la Matrice : il s'y fixe plutôt qu'aux autres endroits de ce viscere ; parce que les vaisseaux sanguins ou lymphatiques qui fournissent chaque mois la matiére des régles, & qui dans la grossesse portent la nourriture à l'enfant, sont placés dans ce fond, & s'y terminent par de petites bouches ou pores plus ou moins ouverts dans tous les tems. Ces petites bouches, d'où coule continuellement quelque liqueur, sont plus capables de s'aglutiner & de s'aboucher pour ainsi dire avec la portion de l'œuf, où commence à se former la trame du placenta, que ne peuvent faire les autres parties de la Matrice, où ces vaisseaux ou pores sont en moindre quantité. Cependant cette loi n'est pas si générale qu'il ne s'y soit trouvé des exceptions : quand la Matrice est chargée de deux enfans, souvent un délivre est à droite, & l'autre à gauche, surtout quand ils n'ont point contracté d'adhérence ensemble. Dans le décollement des placenta adherents, on en a quelquefois trouvé dans les parties latérales. Il y a eu plus d'un exemple de femmes qui n'ont pû accoucher, parce

que le placenta s'étoit collé sur l'orifice de la Matrice, qu'il le tenoit hermétiquement clos, & qu'il empêchoit sa dilatation lors du terme de l'accouchement. Quelquefois des femmes n'ont pû être délivrées, parce que le placenta s'étoit formé une espéce de niche ou poche dans une des parties latérales de la Matrice, & parce que cette poche comme un sac herniaire, renfermoit le placenta & le retenoit par des adhérences qu'il n'étoit pas possible de rompre. C'est donc un peu légerement que *Deventer* soutient que le placenta est toujours au fond de la Matrice; & que s'y on s'est imaginé en avoir trouvé dans les parties latérales, c'est que la Matrice étant située obliquement, en avoit imposé par cette position. Mais n'a-t-on pas vû des placenta prendre adhérence dans les trompes, l'enfant s'y nourrir & croître jusqu'à quatre & cinq mois: n'y a-t-il pas des exemples de germes tombés dans la capacité du ventre qui s'y sont formés, se sont accrus, & y ont vécu pendant plusieurs mois, par le moyen des adhérences que le placenta avoit prises avec différens vaisseaux de cette capacité? On peut donc appeller du sentiment de *Deventer* au tribunal de l'expérience, & conclure que si le placenta à pû se lier à des parties aussi peu disposées à une pareille adhérence, il le peut bien plus facilement dans tout l'intérieur de la Matrice, où il se trouve de tous côtés des lacunes, d'où sortent continuellement des humidités par une multitude prodigieuse de petites artéres, qui sont très-propres à s'unir aux veines correspondantes du placenta, & à devenir par-là le principe de la liaison de l'*uterus* avec le placenta; liaison qui est encore fortifiée par l'union des petites artéres qui partent du sommet de l'œuf avec les veines de l'uterus.

Les anciens regardant le foye, comme l'organe de la sanguification, appelloient le placenta *hepar uterinum*, parce qu'ils attribuoient au placenta, par rapport au fœtus, la même fonction que le foye exerçoit, selon eux, dans l'homme, lorsqu'il a commencé à respirer. Les modernes rejettant le sentiment des anciens, par rapport à la fonction qu'ils attribuoient au foye, ont regardé avec raison le poumon comme le véritable organe de la sanguification. Cependant, sans abandonner tout-à-fait l'idée des anciens, ils

ont cru que le ſang en paſſant par les petits vaiſſeaux du placenta, acquéroit une diſpoſition qui rendoit ſa circulation plus facile dans les vaiſſeaux du fœtus; comme le ſang qui ſort du ventricule droit du cœur pour aller au poumon, devient en paſſant par les filiéres de ce viſcére, plus propre à circuler dans les plus petits vaiſſeaux du corps. Quoiqu'il en ſoit de cet uſage, il eſt certain que le placenta ſert à tranſmettre la nourriture de la mere à l'enfant. Le placenta ſert encore à fortifier l'endroit de la Matrice où il eſt attaché; & comme le fond de ce viſcére eſt celui qui fournit le plus à l'extenſion & qui doit être le plus mince, c'eſt communément à ce fonds que le placenta ſe trouve appliqué; par le moyen de cette eſpece de couſſin, la Matrice eſt garantie des ruptures que pourroient lui cauſer les mouvemens de l'enfant. Ses coups ſont émouſſés par ce corps intermédiaire dans le fonds, comme ils le ſont dans ſes autres parties par la préſence des eaux. Enfin le placenta doit contribuer plus que toute autre partie, à la filtration du liquide dans lequel flotte l'enfant, & qui lui eſt ſi néceſſaire pour l'exécution de ſes mouvemens.

ARTICLE II.

Du Cordon ombilical.

Le cordon ombilical eſt un aſſemblage de vaiſſeaux entortillés en forme de ſpirale autour d'une ſubſtance qui paroît comme cartilagineuſe. Ces vaiſſeaux qui ſont deux artéres & une veine, déſignés ſous le nom commun de vaiſſeaux ombilicaux, ne paroiſſent ainſi réunis & entortillés autour d'une ſubſtance qui les ſoutient, que pour être plus à l'abri des mouvemens de l'enfant: diviſés & ſéparés les uns des autres, ils auroient été plus expoſés à ſe rompre. D'ailleurs, leur réunion forme un cordon d'une force ſuffiſante pour faciliter l'extraction du placenta après la ſortie de l'enfant. Par une de ces extrémités, le cordon ombilical s'implante le plus ſouvent dans le centre du placenta, & quelquefois hors du centre vers le bord; par l'autre extrémité, il pénétre dans le ventre du fœtus, par le trou de l'ombilic. Les

deux artéres, dont les troncs ſortent ordinairement des deux iliaques du fœtus, s'avancent vers l'ombilic, d'où elles ſortent pour aller, en formant une ligne ſpirale autour du cordon, vers le placenta, dans lequel elles ſe diviſent en troncs, & les troncs en une infinité de branches; l'uſage de ces artéres eſt donc de porter le ſang du fœtus au placenta, & de-là vraiſemblablement à la mere. La veine, dont le calibre eſt deux fois plus grand que celui des artéres, prend ſon origine dans le placenta, par une infinité de rameaux qui ſe réuniſſent pour former un gros tronc. Ce tronc marchant entre les deux artéres, dont il imite les circonvolutions, ſe ſépare des deux artéres après ſon entrée dans le ventre du fœtus par l'ombilic, & va ſe terminer au ſinus de la veine porte, dans lequel la veine ombilicale décharge le ſang qu'elle a apporté du placenta, & peut-être de la Matrice, pour le tranſmettre au cœur, après lui avoir fait traverſer le canal veineux, & une portion de la veine-cave.

L'épaiſſeur du cordon ombilical égale la groſſeur du doigt, & ſa longueur eſt ordinairement de quatre pieds. Les cordons qui ſont fort au-deſſous de cette longueur, ou qui l'excédent de beaucoup, ſont ſujets à pluſieurs inconvéniens: trop courts, ils rendent l'accouchement plus long & plus difficile; l'enfant remonte après chaque douleur, & perd tout le terrein qu'il avoit gagné par l'effet de la douleur: cependant avec de la patience & un peu d'aide de la part de l'Accoucheur, les choſes vont ordinairement à bien. On craint encore, lorſque le cordon eſt trop court, que dans les efforts que fait la Matrice pour chaſſer l'enfant hors de ſa cavité, il ne ſurvienne le décolement du placenta. Mais la forme ſpirale que la nature a ſagement donnée au cordon, en augmentant ſon étendue, n'eſt-elle pas propre à éloigner cet accident? Les cordons trop longs peuvent ſe préſenter les premiers, ou avec la partie de l'enfant qui ſe préſente la premiere; accident qui peut être funeſte à l'enfant, ſi on n'y remédie promptement; le plus ſouvent ils s'entortillent autour du ventre, du col, des bras ou des cuiſſes de l'enfant, & ont les inconvéniens que peuvent avoir les cordons trop courts. Les cordons trop longs ſont auſſi ſujets à ſe

nouer ; & à moins que le nœud ne ſoit lâche, le cordon noué fait bientôt périr l'enfant, à cauſe de l'interruption de la circulation. S'il y a donc des exemples d'enfans nés vivans avec un nœud ſerré au cordon, il faut que le nœud ne ſe ſoit ainſi ſerré que dans le tems de la ſortie de l'enfant.

ARTICLE III.

Des Membranes & des eaux de l'enfant.

Les membranes ſont cette double enveloppe, qui s'étendant en rond, forment une veſſie, où ſont contenus comme dans une ſeconde Matrice le fœtus & ſes eaux. Ces membranes, qui ſont deux en nombre, s'appellent le *Chorion* & l'*Amnios*. Le *Chorion* qui forme la membrane externe, a ſix fois plus d'épaiſſeur que l'*Amnios*. Sa ſurface externe eſt inégale, parſemée des extrémités d'une multitude de vaiſſeaux ſanguins, par leſquels elle eſt adhérente à la concavité du placenta. Cette membrane s'attache auſſi à la Matrice dans la circonférence du placenta. La ſeconde membrane ſe nomme l'*Amnios*, elle eſt fort mince, tranſparente, & contigue à la précédente, par le moyen d'un tiſſu cellulaire. Ces membranes, qui dans leur origine, comme nous l'avons dit, n'étoient autre choſe que les enveloppes de l'œuf, croiſſent d'abord & s'étendent plus que le fœtus ; mais au bout d'un certain tems, c'eſt tout le contraire, le fœtus croît à proportion plus que ſes enveloppes. Des membranes trop épaiſſes ou trop minces ſont ſujettes à des inconvéniens. Leur trop grande épaiſſeur les rend trop fortes, & les empêche de ſe rompre ſitôt, ce qui retarde l'accouchement. Les membranes au contraire qui ſont trop minces, ſont expoſées à ſe rompre trop tôt, & à laiſſer par conſéquent écouler les eaux avant que l'orifice de la Matrice ſoit ſuffiſamment dilaté. On remarque que les femmes graſſes, ſans doute parce qu'elles ont la fibre plus lâche, ont plus ordinairement les membranes foibles & trop faciles à ſe rompre.

Les eaux dans leſquelles flotte l'enfant, paroiſſent avoir la même origine que lui, c'eſt-à-dire, que dès la premiere conformation, l'œuf en contient ce qu'il en faut pour diſ-

poſer le germe à être viviſié par l'eſprit ſéminal. Une preuve, à la vérité légere, de l'exiſtence de l'eau dans l'œuf dès le premier inſtant de vivification, c'eſt, comme l'a remarqué *Dionis*, qu'il s'en trouve dans les faux, ainſi que dans les vrais germes; mais quelque choſe de plus convainquant, c'eſt qu'on remarque à des petits germes écoulés ſans rupture de leurs membranes, même à ceux de huit ou dix jours de conception, qu'il y a conſidérablement de liqueurs, & que dix ou douze germes du volume qu'ils doivent avoir dans ces premiers tems, pouvoient aiſément flotter dans l'eau qui environne celui qui ſe trouve dans l'œuf. J'ai fait cette obſervation pluſieurs fois, & j'ai convaincu de cette vérité beaucoup de mes Confreres par la vue & le toucher. Cette liqueur s'augmente de jour en jour, & proportionnément plus aux petits fœtus qu'à ceux qui ſont dans des termes plus avancés. Dans un grand nombre d'avortemens ſurvenus dans l'eſpace du premier mois depuis la conception, & dont j'ai été témoin, j'ai obſervé qu'à huit jours ou environ, l'œuf avoit la groſſeur d'une aveline, & le fœtus celle de ces petits vers qu'on trouve dans les étoffes de laine; qu'à quinze jours il étoit du volume d'une noix, & le germe de la groſſeur d'une mouche à miel. J'ai obſervé par gradation de tems, que le volume de l'eau conſervoit toujours de la ſupériorité ſur le fœtus juſqu'au terme de cinq à ſix ſemaines; & que l'égalité dans l'un & l'autre ſe maintenoit juſqu'à trois mois ou environ; mais qu'après ce tems l'accroiſſement de l'enfant ſurpaſſoit de beaucoup l'augmentation des eaux. Si on me demande des preuves d'une ſuputation qui paroîtra peut-être à certaines gens avoir été faite dans mon cabinet: je réponds d'avance que j'en ai pluſieurs preuves, & bien des témoins pour les certifier.

Une Dame groſſe de trois mois, ceſſa d'avoir des marques d'un état dont elle s'étoit flattée, & s'imagina n'être plus enceinte, parce qu'elle voyoit du ſang de tems en tems & qu'elle ne groſſiſſoit pas. Elle reſta juſqu'à neuf mois dans cette perplexité. Un jour enfin rentrant chez elle & ſe ſentant un beſoin d'aller à la garderobe, elle rendit dans ſa chaiſe, confuſément avec des matiéres, un pacquet qui renfermoit un enfant de trois mois, & la valeur de cinq onces

d'eau. Cinq ou ſix faits de cette eſpece ſont ſuffiſans pour conſtater l'égalité, qui ſe trouve entre le poids des eaux & celui du fœtus, depuis le terme de deux mois juſqu'à celui de trois.

Ce qui produit l'entretien & l'augmentation des eaux, dont l'origine eſt auſſi ancienne que celle du germe, n'eſt pas auſſi facile à développer; les uns croyent comme *Mauriceau*, que la tranſpiration de l'enfant arrêtée par le tiſſu ſerré des membranes, ſe réduit en liqueur. *Dionis* veut que ces eaux ſoient filtrées par les glandes des membranes qui environnent l'enfant, de même que l'eau qui environne le cœur, eſt produite par les glandes du péricarde. L'Auteur des Eſſais Phyſiques ſur Heiſter, croit que les eaux de l'enfant ſont filtrées, ainſi que la lymphe de tout le corps, par des tuyaux particuliers qui partent des arteres deſtinées à tranſmettre le ſang dans la veine ombilicale. Comme on ne voit point de routes particulieres par leſquelles cette liqueur arrive, & vient ſe dépoſer dans les membranes, comme dans un réſervoir, on peut préſumer que toutes les parties qui environnent l'enfant, tels que le placenta, les membranes, la Matrice même, contribuent à entretenir & à augmenter les eaux; qu'elles ſont le produit d'une tranſſudation ou eſpece de pleurs que rendent continuellement des parties très-poreuſes, & qui ſont preſſées de toutes parts, ſoit par les mouvemens de l'enfant du côté de l'intérieur, ſoit par la reſpiration de la mere, qui devient pour la Matrice une cauſe de preſſion continuelle. Car dans l'inſpiration, l'abbaiſſement du diaphragme pouſſe fortement contre la Matrice, l'eſtomac, les inteſtins; & dans l'expiration, ce même viſcére eſt comprimé par l'action des muſcles de l'abdomen, & par le péritoine. J'ai beaucoup de pente à croire que la tranſpiration de l'enfant qui eſt dans un bain continuel, pourroit y avoir part.

La conſiſtance de ces eaux paroît plus ſéreuſe que lymphatique, elles ſont d'un blanc louche, ſurtout quand leur quantité eſt médiocre, leur ſaveur eſt plus douce que ſalée; la matiere que ces eaux dépoſent ſur le corps de l'enfant pendant leur ſéjour, marque qu'elles ſont un peu laiteuſes,

puiſque

puiſque cette matiére eſt d'un très beau blanc d'un gras poiſſant, d'une conſiſtance de pomade un peu ferme, & ſouvent à la quantité d'une once ou deux.

L'uſage des eaux de l'enfant eſt de conſerver la groſſeſſe; puiſque dès qu'elles ſont écoulées par accident, l'enfant eſt obligé de ſortir de la Matrice, à quelque terme que cet écoulement arrive: elles ſervent encore à lui faciliter ſes mouvemens, à l'empêcher de comprimer le cordon umbilical, à entretenir une preſſion égale ſur tous les points de la Matrice pendant l'accroiſſement de l'enfant, pour la faire dilater ſans réſiſtance; les eaux émouſſent auſſi la violence des coups que porte quelquefois l'enfant ſur la Matrice; elles peuvent fournir quelque nourriture à l'enfant, puiſque j'ai trouvé ſouvent l'eſtomac des fœtus de cinq, ſix & ſept mois à demi plein d'une matiére d'un gris jaunâtre, dont les inteſtins grêles étoient farcis. Les eaux enfin ont des uſages relatifs à l'accouchement, leſquels ſont très importans: par leur préſence, qui ſe fait remarquer au toucher, elles annoncent le commencement du travail: & formant une poche, ou eſpéce de globe; elles ſe prêtent à tous les dégrés de la dilatation de l'orifice de la Matrice, qu'elles augmentent plus que toute autre cauſe, juſqu'à ce qu'il ſoit au point de laiſſer engager la tête de l'enfant.

CHAPITRE X.

De l'Accouchement Naturel.

De la maniére dont l'Accoucheur doit ſe conduire dans les Accouchemens naturels.

L'Accouchement naturel eſt celui qui s'opére par le ſecours ſeul de la Nature, c'eſt-à-dire par les efforts que fait la Matrice, en ſe contractant pour chaſſer l'enfant hors de ſa cavité. Les contractions de la Matrice, qui ſe manifeſtent par des douleurs, ſont la loi générale que ſuit la Nature, pour procurer la ſortie du fœtus, dans les animaux vivipares. Les femmes bien conformées, & dont les parties naturelles ſont en bon état, jouiſſent de ce bienfait de la Nature, comme tous les animaux. Si l'Art vient donc offrir ſes ſecours à une femme qui eſt en travail, ce n'eſt ni pour guider la Nature, ni pour abréger le tems qu'elle veut mettre à ſon ouvrage. Mais les douleurs que reſſent une femme ſur la fin de ſa groſſeſſe, ne ſont pas toujours celles qui annoncent le travail; il faut donc une perſonne de l'art pour juger de leur valeur. La préſence d'un Accoucheur, ou d'une Sage-femme, devient encore plus néceſſaire à une femme qui eſt ſur le point d'accoucher, à cauſe des accidens qui peuvent ſurvenir dans le travail, & qui ſont capables de traverſer l'opération de la Nature. Ne voit-on pas même aſſez ſouvent des accouchemens, qui ſe préſentent ſous les plus belles apparences, devenir fâcheux dans la ſuite. Combien de femmes, & d'enfans ne doivent pas la vie à une ſaignée faite à propos, dans le tems du travail; ou à la hardieſſe éclairée d'un Maître de l'Art, qui lui a fait traiter comme contre nature, un accouchement qui s'annonçoit comme devant être naturel. Examinons d'abord la conduite que doit tenir le Chirurgien auprès d'une femme, dont il prévoit que le travail ſera naturel: nous verrons enſuite les moyens qu'il doit employer pour écarter les obſtacles qui peuvent retarder l'accouchement naturel, & le rendre plus laborieux; comment enfin il doit remédier aux accidens, qui ſurviennent quelquefois.

C'eſt par une ſuite de douleurs excitées par les contractions répétées de la Matrice que s'opére l'accouchement naturel. Cette action de la Matrice qui ſe contracte, preſſe les corps contenus dans ſa cavité, & les détermine à ſe porter vers ſon orifice, où la réſiſtance eſt moindre. Ces corps par les efforts qu'ils font, forcent l'orifice de s'ouvrir, & de ſe dilater inſenſiblement, juſqu'à ce qu'ils puiſſent s'y inſinuer, & ſe faire jour au-dehors. Tout le tems qui s'écoule depuis les premieres douleurs, juſqu'à ce que la mere ſoit entiérement délivrée, eſt celui du travail : il eſt plus ou moins long, ſuivant la nature & la force des douleurs ; ſelon qu'elles ſont plus ou moins raprochées les unes des autres, & ſelon que l'orifice de la Matrice, & les autres parties qui doivent ſe dilater pour laiſſer ſortir l'enfant, font plus ou moins de réſiſtance.

Toutes les douleurs qu'une femme reſſent dans le ventre, ſur la fin de ſa groſſeſſe, reſſemblent à celles de l'accouchement ; mais toutes cependant ne déterminent pas l'accouchement, & toutes ne doivent pas le déterminer. Sans parler des douleurs de coliques, qui ont leur ſiége ailleurs que dans la Matrice, ou dans les parties qui en dépendent, il y a beaucoup de ces douleurs qui n'ont point d'autre cauſe que le tiraillement de la Matrice : car le poids conſidérable des corps contenus dans la cavité de ce viſcére, les diverſes attitudes de l'enfant, celles de la mere, & les mouvemens qu'elle eſt obligée de faire, ſont autant de cauſes, qui agiſſant ſur la Matrice, peuvent y exciter une ſenſation douloureuſe. Ces ſortes de douleurs ſont priſes aiſément pour celles du travail ; parce qu'elles en ont ſouvent la durée & la vivacité ; mais elles ne contribuent en rien à l'accouchement, & c'eſt pour cette raiſon, qu'on les appelle *fauſſes douleurs*.

La premiére attention du Chirurgien, ou de la Sage-femme, qu'on appelle auprès d'une femme en travail, ou qui croit y être, eſt donc de diſtinguer ſi les douleurs qu'elle reſſent, ſont vraies, ou fauſſes, & ſi elles doivent procurer l'accouchement ou non. Le toucher eſt, ſans contredit, le moyen le plus sûr qu'on puiſſe employer, pour bien faire ce diſcernement. Mais ſi on a affaire à une jeune perſonne, &

qui accouche pour la premiere fois, la propoſition de la toucher doit être faite par le Chirurgien, avec beaucoup de prudence & de circonſpection. Au lieu de la faire lui-même, je crois qu'il eſt plus ſage d'engager les perſonnes qui ſont autour de la femme, & qui ont ſa confiance, à lui repréſenter la néceſſité de cette opération, & à la déterminer à y conſentir. Mais quoique le toucher ſoit le moyen le plus sûr pour démêler la nature des douleurs, & pour juger ſi une femme eſt en travail, je ne conſeille point au Chirurgien d'en venir d'abord à cette opération : je lui conſeille plutôt de reſter quelque tems tranquille auprès de la femme, & de lui faire des queſtions ſur le lieu, la nature, la fréquence & la durée de ſes douleurs; afin que ſi, pendant ce tems, il en ſurvient quelqu'une, il ſoit plus en état d'en eſtimer la valeur: & il ne manquera guères de le faire, pour peu qu'il ait acquit d'habitude dans l'art des Accouchemens. Le délai que je propoſe, avant d'exercer le toucher, a encore un autre avantage : plus on différe cette opération, moins elle eſt douloureuſe pour la femme, & plus elle met le Chirurgien en état de décider ſur le tems & ſur le ſuccès de l'accouchement. Lorſqu'une femme n'a que des douleurs médiocres, & qui ne durent que depuis peu de tems, les parties ſont encore ſéches, & l'orifice eſt encore trop en deſſous, & trop tourné vers le *rectum*. On ne peut donc toucher la femme ſans lui cauſer beaucoup de douleurs. Si le Chirurgien, malgré ces douleurs, s'obſtine à vouloir la toucher, il la fatigue & la rébute, & il s'expoſe à perdre ſa confiance & celle des aſſiſtans, ſans le moindre avantage pour la femme; puiſque le toucher pratiqué alors, ne peut pas donner toutes les lumiéres qu'on attend de cette opération. Le contraire arrive, lorſqu'on attend que le tems & les douleurs ayent au moins entamé le travail. Tout alors eſt mieux préparé pour faire cette opération : les parties ſont humectées & relâchées, l'orifice eſt abaiſſé & plus en devant, il ſe préſente au doigt comme de lui-même, & on le touche ſans effort : le Chirurgien eſt donc plus en état d'examiner & de reconnoître ce qu'il veut ſçavoir, ſans cauſer des douleurs à la femme. En un mot, tant que les douleurs ne ſont pas vives & de quelque durée, je ne connois que l'écoulement du

ſang, ou l'écoulement des eaux, cauſé par la rupture des membranes, qui mettent le Chirurgien dans la néceſſité de toucher promptement la malade, afin de reconnoître l'état de la Matrice, & ſi le premier flot n'auroit pas entraîné à l'orifice, le cordon, ou quelque partie de l'enfant.

Lorſque le Chirurgien a touché la femme, le public exige de lui qu'il prononce, non-ſeulement ſur l'état du travail; mais encore ſur le temps qu'il doit durer, ſur la ſituation de l'enfant, & ſur le ſuccès de l'accouchement. Il doit donc prendre toutes les précautions poſſibles, pour acquérir par le moyen du toucher, des connoiſſances qui le mettent en état de ſatisfaire aux queſtions qu'on peut lui faire ſur tous ces points. La ſituation de la femme, eſt, ſelon moi, une des plus importantes précautions qu'il faut prendre, ſi l'on veut tirer du toucher tout l'avantage poſſible. Quelques-uns touchent la femme debout appuyée ſur le bras du Chirurgien, ou contre le dos d'un fauteuil; d'autres la font aſſeoir ſur le bord d'un lit, ou d'une chaiſe. Ces différentes ſituations peuvent être bonnes, quand le travail eſt avancé. Mais je ne les crois point commodes au commencement du travail, & elles ne peuvent donner des lumiéres ſur tout ce que l'on veut ſçavoir alors. La meilleure ſituation dans laquelle on puiſſe examiner une femme, eſt de la toucher couchée ſur ſon lit, ou ſur une chaiſe longue, ou ſur tout autre ſiége, qui permette à la femme de ſe coucher commodément. On a ſoin de placer un oreiller ſous ſa tête, afin que ſa reſpiration ne ſoit pas gênée; & on met un couvre-pied deſſus elle, qui la couvre depuis la poitrine juſqu'aux pieds: on lui fait plier les cuiſſes & les jambes, enſorte que les talons approchent des feſſes, & que les genoux ſoient un peu écartés. Le Chirurgien alors s'aſſied ſur une chaiſe ou ſur un tabouret, à la hauteur du lit, paſſe ſa main par-deſſous les cuiſſes, écarte les grandes lévres avec le doigt indicateur, graiſſé d'huile ou de pomade, & l'introduit dans le vagin, en plongeant un peu du côté du *rectum*, pour chercher l'orifice de la Matrice qui ſe trouve ordinairement tourné de ce côté-là, ſur la fin des groſſeſſes, & lorſque le travail n'eſt pas avancé. Cette maniere de toucher, que je propoſe, me paroît la plus commode de toutes, pour la

femme & pour le Chirurgien ; parce qu'il eſt poſſible que l'un & l'autre reſtent long-tems dans cette ſituation : car, ſi à la premiere douleur qui ſe fait ſentir, le Chirurgien ne reconnoît pas, en touchant, ce qu'il vouloit ſçavoir, il eſt obligé d'en attendre une ſeconde, une troiſiéme, & quelquefois plus, avant d'obtenir les connoiſſances dont il a beſoin, pour porter un prognoſtic sûr de l'accouchement, & pour prendre les arrangemens convenables. Lorſqu'en portant le doigt dans le vagin, vers le *rectum*, on ne ſent point l'orifice de la Matrice, il ne faut faire que de médiocres efforts, pour le découvrir. Autrement on feroit beaucoup de douleur à la malade, on la rebuteroit, & on l'empêcheroit de ſe laiſſer toucher dans un autre moment où cette opération ſeroit néceſſaire. Mais ſi on ne ſent point l'orifice, ni hors le tems de la douleur, ni pendant la douleur, c'eſt une marque que la femme n'eſt point en travail. Avant cependant de former une déciſion, on fait attention à une choſe qui peut donner des lumiéres : on examine, ſi en touchant les parois de la Matrice, pendant la douleur on les ſent s'éloigner de l'enfant, & ſi l'on ſent un corps intermédiaire, qui ſont les eaux, ſe loger entre les parois de la Matrice & le corps de l'enfant. Alors, quoique la malade ne ſoit pas encore en travail, il y a tout lieu de préſumer que les douleurs ſont vraies, & que leur continuation procurera bientôt l'ouverture de l'orifice, qui eſt avec les douleurs la vraie marque du travail. Si au contraire, en touchant la femme, l'orifice ſe préſente d'abord à l'extrémité du doigt, ſi les parties que le doigt traverſe ou qu'il touche, ſont ſouples & humectées, ſi les corps enfermés dans la cavité de la Matrice, commencent à s'inſinuer dans ſon orifice pendant la douleur, ſi ce même orifice cede & prête facilement à leur impulſion, on peut aſſurer que non-ſeulement la femme eſt en travail, mais même qu'elle ſera bientôt accouchée ; ſurtout quand les douleurs ſont vives & raprochées les unes des autres, & quand les eaux enfermées dans les membranes les étendent conſidérablement & les font ſortir de l'orifice.

Ce n'eſt pas aſſez de s'être aſſuré du commencement du travail & de ſa diſpoſition, il faut encore prendre connoiſ-

ſance de la ſituation de l'enfant; ce qui ſe fait en preſſant légerement, hors le tems de la douleur, les parties que l'enfant préſente à l'orifice. Si l'on ſent à travers les membranes, en promenant ſon doigt dans toute la circonférence de l'orifice, une tumeur ronde, égale, & dure, on peut aſſurer que c'eſt la tête de l'enfant qui ſe préſente; mais ſi au contraire, on ſent des inégalités dans la partie qui ſe préſente; ſi on ſent des corps flottans dans les eaux qui ſoient mols, ou qui cédent facilement à l'impulſion du doigt, c'eſt une marque que l'enfant préſente à l'orifice quelque partie de ſon corps qui n'eſt pas la tête. Le Chirurgien alors, ſans trop s'inquiéter quelle eſt cette partie, décide que le travail n'eſt pas naturel, & qu'il ne pourra finir ſans le ſecours de l'art.

Pour juger de la durée du travail, il faut comparer les dégrés de la dilatation avec le tems qu'il y a que le travail a commencé, & avec la qualité des douleurs que reſſent la femme. Il faut cependant remarquer que la dilatation dans le commencement s'opére toujours beaucoup plus lentement qu'elle ne fait lorſqu'elle eſt parvenue à un certain dégré. Si, par exemple, la moitié de la dilatation ſuffiſante pour le paſſage de la tête de l'enfant, a été ſix heures à ſe faire, il ne faut pas croire qu'il faudra autant de tems pour obtenir l'autre moitié. Mais quand une fois l'ouverture eſt aſſez grande pour admettre quelque portion de la tête, la dilatation fait alors plus de chemin en une heure, qu'elle n'en avoit fait auparavant en ſix. Lorſque par l'examen qu'on a fait, en touchant une femme, on a reconnu qu'elle eſt en travail, mais que le travail n'eſt pas encore bien avancé, il ne faut pas la gêner ſur aucune ſituation; elle peut ſans inconvénient reſter debout, aſſiſe ou couchée, ou ſe promener: tout cela eſt indifférent. Il eſt bon même qu'elle ſe donne quelque mouvement léger, & qu'elle ſe diſſipe un peu, de quelque façon que ce ſoit: la diſſipation lui fait oublier ſon mal. Il faut cependant profiter de ces momens de tranquillité pour mettre en uſage quelques moyens qui ſont propres à abréger le travail, & à contribuer au ſuccès de l'accouchement, en prévénant les accidens fâcheux qui peuvent ſurvenir. Ainſi, ſi la femme n'a pas été à la

garde-robe depuis long-tems, on lui fait donner un lavement, ſurtout lorſqu'en la touchant, on s'eſt apperçu que le *rectum* étoit rempli de groſſes matiéres. Si elle eſt pléthorique, & qu'il y ait long-tems qu'elle n'ait été ſaignée; ſi dès le commencement du travail elle a rendu du ſang, & ſi les humidités qui ſortent de la Matrice ſont ſanguinolentes, on ne peut ſe diſpenſer de la faire ſaigner. La ſaignée qu'on fait preſque toujours faire au commencement du travail, n'eſt ſouvent que de précaution; mais ſi quelqu'unes des circonſtances que je viens d'indiquer, ſe rencontrent, ce n'eſt plus une ſimple précaution, mais une néceſſité indiſpenſable de ſaigner; & il faut inſiſter pour que la ſaignée ſoit faite, malgré la répugnance qu'on peut trouver dans la femme & dans les aſſiſtans. On ne ſe propoſe pas ſimplement alors, en faiſant tirer du ſang à la malade, d'abréger ſon travail, & de la faire accoucher plutôt, & plus facilement: on ſe détermine encore à conſeiller l'uſage de ce reméde par des motifs plus forts; c'eſt dans le deſſein de prévénir des accidens qui peuvent arriver pendant le travail, & à la ſuite de l'accouchement.

Quand une femme eſt une fois ſérieuſement en travail, c'eſt moins une précaution qu'une néceſſité de ne la pas quitter: ou ſi d'autres affaires obligent l'Accoucheur à s'abſenter pour quelque tems, il ne doit pas le faire qu'après s'être bien aſſuré que la femme n'accouchera pas pendant ſon abſence: & ſon devoir l'oblige de revenir auprès d'elle le plutôt qu'il ſera poſſible. Pour peu que les douleurs augmentent, & quand une femme paroît fatiguée, qu'elle ne ſçait dans quelle attitude ſe tenir, il faut alors l'engager néceſſairement à ſe coucher, ou dans ſon lit ordinaire, ou même ſur le lit qui eſt deſtiné pour ſon travail, ſi l'on juge que l'accouchement ſoit prochain. Pendant que la malade ſouffre, on a ſoin de faire diſpoſer non-ſeulement toutes les choſes néceſſaires pour le moment de l'accouchement, mais encore celles qui doivent ſervir après l'accouchement à la mere & à l'enfant.

L'écoulement prématuré des eaux vraies ou fauſſes eſt bien un ſigne que la femme accouchera bientôt; mais cet écoulement n'annonce pas toujours le commencement du

travail

travail : & j'ai vû des femmes être pluſieurs jours en cet état ſans accoucher : on peut même être aſſuré que tant que l'écoulement durera, la femme n'accouchera pas. Cependant quand les eaux ſeront ſur la fin, elles deviendront glaireuſes & ſanguinolentes, & alors le travail eſt près à ſe déclarer & la femme accouchera bientôt. On croit dans le public que l'écoulement prématuré des eaux rend l'accouchement plus difficile ; parce qu'alors, dit-on, il ſe fait à ſec. Les gens de l'Art qui ont un peu pratiqué, ne donnent point dans un tel préjugé : ils ſçavent que les parties, dont la dilatation eſt néceſſaire pour l'accouchement, ſont moins humectées par les eaux que par les humidités glaireuſes & ſanguinolentes qui ſortent de la Matrice, quelquefois même avant que les membranes ſoient percées ; quoiqu'elles ſortent toujours en plus grande quantité, lorſque les eaux ſe ſont écoulées.

Si les douleurs ſe raprochent, ſi elles ſont très-fortes ; ſi l'inquiétude & l'agitation s'emparent de la femme, on doit juger que le travail avance & que le moment de l'accouchement n'eſt pas éloigné. Après s'en être aſſuré par le toucher, on fait mettre la femme ſur le lit où elle doit accoucher : ce lit ne doit différer en rien du lit ordinaire, ſinon qu'il doit être plus étroit, & garni d'une quantité ſuffiſante de linges pour recevoir les humidités qui ſortent de la Matrice avant & après l'accouchement. La malade ſera couchée, à peu près comme elle eſt ordinairement dans ſon lit ; on aura cependant ſoin de lui tenir la tête & la poitrine aſſez élevées, pour qu'elle puiſſe faire facilement des grands efforts d'expiration, lorſqu'il ſera tems : du reſte ſa ſituation ſera la même que celle que nous avons demandée pour l'opération du toucher. On placera au pied du lit deux perſonnes, pour lui aſſujetir les genoux pliés, & l'empêcher d'étendre les jambes dans l'inſtant de la douleur. Deux autres perſonnes, placées au chevet du lit, tiendront les mains de la malade, ſur leſquelles elles feront effort lors de la douleur ; appuyant en même-tems, de l'autre main, ſur ſes épaules, pour l'empêcher de ſe retirer. L'Accoucheur placé à côté de la malade, à droite, ou à gauche, ſelon ſa commodité paſſera ſa main ſous la couverture, entre les cuiſſes de la

malade, & portera un ou deux doigts dans le vagin, juſqu'à ce qu'il ſente les membranes, ou la tête de l'enfant. Pendant la douleur, il examinera à quel dégré la Matrice ſe dilate, ſi la tête de l'enfant n'a pas encore fait de ſaillie au-dehors; & ſi elle ſe trouve déja engagée dans l'orifice, il verra les progrès qu'elle a fait pendant les douleurs. Lorſque les choſes avancent, que les douleurs ſont bonnes, & que la malade les fait valoir courageuſement, l'Accoucheur ſe contente de ſuivre le travail du doigt, ſans faire aucun effort. Si au contraire les douleurs ſont languiſſantes, ſi la malade eſt pareſſeuſe à les faire valoir, l'Accoucheur preſſera l'endroit où il ſent de la réſiſtance, aſſez fort pour mettre la femme dans la néceſſité de faire valoir ſes douleurs. Si les eaux ne ſont pas percées & qu'elles ne nuiſent point au progrès de l'accouchement, bien loin de ſe preſſer de les percer, on les conſervera le plus long-tems qu'il ſera poſſible, & on les laiſſera percer d'elles-même; puiſqu'elles ſont d'un ſi grand uſage pour la dilatation de l'orifice de la Marrice; ou ſi on les perce, il ne faut en venir à cette opération que quand elles ſont inutiles, c'eſt-à-dire, lorſqu'elles feront une ſi grande ſaillie au-dehors, qu'elles ſeront à fleur des grandes lévres. On les perce auſſi quand on s'apperçoit que la lenteur des membranes à s'ouvrir, retarde l'accouchement. Il arrive quelquefois que les douleurs ſont fortes, quoique la dilatation ne ſoit pas fort avancée: l'Accoucheur alors doit ſoutenir la Matrice pendant la douleur, afin d'empêcher qu'elle ne ſe précipite avec l'enfant, qu'elle ne tombe & ne ſorte au-dehors, comme cela eſt quelquefois arrivé: il faut donc, ſi le Chirurgien veut prévénir cet accident, qu'il continue de ſoutenir la Matrice, juſqu'à ce que la tête de l'enfant ſoit aſſez engagée dans le cercle formé par la dilatation de l'orifice de la Matrice; afin que tout l'effort de la douleur portant ſur l'enfant, n'agiſſe point, ou que foiblement ſur le parois de la Matrice.

Quoique la tête de l'enfant ſoit tout-à-fait hors du cercle de la Matrice, & qu'elle ſoit entrée dans le vagin, on ne doit pas regarder l'accouchement comme terminé, quand une femme accouche de ſon premier enfant: la tête à la véri-

té, à peu de chemin à faire alors pour sortir au-dehors ; mais la dilatation de l'entrée du vagin est quelquefois si longue & si difficile à se faire, qu'elle coute à la malade presque autant de douleur, que tout ce qui a précedé. L'expansion de l'entrée du vagin, nécessaire pour la sortie de l'enfant, se fait au dépens de toutes les parties extérieures, mais surtout au dépens des grandes lévres, & de ce qu'on appelle le périné, sur lequel se passe le principal effort des derniéres douleurs. Aussi, se trouve-t-il souvent tellement *aminci*, qu'il n'a pas plus d'épaisseur que la membrane qui forme ce qu'on appelle la fourchette, avec laquelle il paroît confondu dans le moment de l'accouchement. On sent combien il seroit impudent alors d'exciter la continuation de si grands efforts sur une partie si *amincie*, sous prétexte de faciliter l'accouchement : il faut au contraire les ménager, soutenir de la main cette partie, & diriger l'effort de la douleur vers le pubis : on engage même la femme à modérer ses efforts, & à ne pas faire valoir ses douleurs autant qu'elle le pourroit : car il vaut mieux quelle accouche quelques momens plus tard, que d'exposer ces parties à un déchirement qui laisse après lui de grandes incommodités, & auquel il est très-difficile de remédier. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que malgré toutes les précautions qu'on doit toujours prendre, cet accident n'est pas si rare qu'on le pense.

Dès que les douleurs ont poussé la tête de l'enfant, assez au-dehors pour pouvoir être saisie, le Chirurgien portant ses deux mains sur les parties latérales de la tête, profite de la douleur pour l'ébranler, la dégager entiérement du cercle membraneux qui l'environne, & pour la tirer au-dehors, en dirigeant toujours l'effort supérieurement, afin de soulager la fourchette autant qu'il est possible. Le Chirurgien profite encore de la douleur pour engager les épaules, & pour tirer tout de suite l'enfant tout-à-fait au-dehors. Quoique cette derniere opération se fasse ordinairement avec assez de facilité, cependant il se trouve des accouchemens dans lesquels les épaules de l'enfant font une résistance considérable. On agit alors sur la tête de l'enfant avec assez de modération pour ne pas faire périr l'enfant. En continuant ainsi des efforts moderés, on empêche que le cercle membraneux qui em-

braſſe le col de l'enfant ne ſe reſſerre aſſez pour l'étrangler : & il ſurvient ordinairement quelque nouvelle douleur, qui ſeconde les efforts de l'Accoucheur, & dont il profite pour terminer l'accouchement.

Auſſi-tôt que l'enfant eſt ſorti, la premiere attention du Chirurgien doit être de dégager les tours du cordon du col de l'enfant, autour duquel il eſt aſſez ſouvent entortillé ; & enſuite de tourner la face de l'enfant en deſſus. Après quoi il procéde aux ligatures du cordon : celle qui ſe fait du côté de l'enfant, mérite beaucoup d'attention : elle ſe fait à trois ou quatre travers de doigts du nombril de l'enfant, avec un fil aſſez épais pour ne pas couper le cordon en le ſerrant, & que l'on ſerre aſſez pour arrêter le ſang. La ligature qui ſe fait du côté de la mere, n'eſt pas ſi eſſentielle : on peut ſouvent s'en paſſer : il faut la faire à cinq ou ſix travers de doigts de la premiere, & couper le cordon à-peu-près au milieu des deux ligatures. On retire l'enfant de deſſous la mere, pour le remettre entre les mains de la perſonne deſtinée à le recevoir, & on ſe met en devoir de faire l'extraction du placenta, ce qu'on appelle délivrer la femme. Mais avant de décrire cette opération, nous croyons devoir parler des difficultés & même des accidens, qui ſurviennent quelquefois dans l'accouchement naturel.

CHAPITRE XI.

Des obſtacles qui retardent l'accouchement naturel.

ARTICLE PREMIER.

Des douleurs trop foibles

LA femme a été condamnée par l'Auteur de la nature, à enfanter avec douleur. Le travail de l'accouchement commence & finit par des douleurs ; qui ſont, à la vérité médiocres dans le commencement ; mais qui vont toujours en croiſſant juſqu'à la fin de l'accouchement. Les vraies douleurs, celles qui procurent l'accouchement, ont pour cauſe les contractions du fond de la Matrice. Mais les fibres, pour ſe contracter, doivent avoir un juſte dégré de ſoupleſſe. Or ce dégré peut leur manquer par l'effet de deux cauſes oppoſées ; la tenſion trop grande, & le relâchement. Les fibres trop tendues, trop bandées, ne pourront ſe plier, ſe criſper, pour ainſi dire, pour qu'elles ſoient en état d'exercer l'action de contraction : trop lâches au contraire, elles n'obéiront pas à la cauſe qui doit déterminer leurs contractions. Le premier cas, eſt aſſez commun ; & c'eſt ordinairement à la pléthore qu'il faut imputer cet excès de tenſion dans les fibres. Ainſi il ne ſera pas difficile de lever un pareil obſtacle, en faiſant ſaigner la Malade ; car la ſaignée, comme l'on ſçait, eſt le moyen le plus ſûr & le plus prompt pour détruire la pléthore : & on conçoit aiſément que les vaiſſeaux de la Matrice étant deſemplis, la tenſion de ſes fibres doit être moindre. Malgré l'efficacité de la ſaignée pour détruire la pléthore, on en ſoutient les bons effets par une boiſſon délayante & rafraîchiſſante ; & l'uſage de ces moyens fait bientôt naître les douleurs, qui accélerent l'accouchement.

Ce qu'a fait la pléthore en enchaînant, pour ainſi dire, les forces des parties, l'épuiſement peut le faire, en enle-

vant à ces mêmes parties l'action & la force expulsive. Aussi voit-on quelquefois au milieu d'un travail bien disposé, les douleurs cesser peu-à-peu ; la femme tomber dans le découragement, & les assistans avoir souvent une inquiétude trop marquée. C'est à la personne chargée de la conduite de l'opération, à faire paroître la même tranquillité qu'avant la cessation des douleurs : elle doit relever le courage de tout le monde par ses discours, & par son exemple, en faisant tranquillement tout ce qui convient à cet état.

Pour remédier à la fatigue extrême & à l'épuisement ; on fera coucher la femme commodément, en lui défendant de faire aucun effort : on travaillera ensuite à relever ses forces abattues. Les moyens propres à produire cet effet, sont un peu de bonne nourriture & de facile digestion ; le sommeil, si la nature s'y porte ; quelque liqueur cordiale, comme le vin d'Espagne, d'Alicante, ou de bon vin de Bourgogne, dans lequel on fait fondre un peu de sucre. Après un repos de quelques heures, on voit les douleurs se ranimer & terminer heureusement le travail.

Les douleurs s'affoiblissent encore ou cessent tout-à-fait, & l'enfant est arrêté dans son chemin, lorsque la portion d'eaux qui le précéde s'écoule prématurément, & que ce qui en reste dans la Matrice ne s'échappe plus que goutte à goutte.

Pour comprendre le retardement du travail par une cause qui semble devoir l'avancer, & à laquelle on n'a que trop souvent recours dans cette vue là, sans distinguer les cas où l'écoulement des eaux est avantageux de ceux où il est contraire, il faut sçavoir que ce premier jet d'eau sorti prématurément à cause du peu de dilatation de la Matrice, fait place à la tête de l'enfant qui tombe sur l'orifice sans pouvoir s'y engager ; l'orifice fermé par la tête assez exactement, pour retenir l'eau qui reste encore, n'en laisse échapper que quelques gouttes à chaque douleur. D'un autre côté, les douleurs périodiques qui agissoient auparavant sur des corps qui faisoient résistance, & dont la résistance augmentoit l'action, ne trouvant plus que des corps moux, que des corps qui fléchissent sous leur pression, ces douleurs, dis-je, qui ne sont autre chose que les contractions de la

Matrice, ſont ſans effet, ou n'en ont un que très-foible, juſqu'à ce que toute l'eau contenue dans la Matrice ſoit évacuée. Ce qui ne ſe fait qu'après un très long tems.

Il ne faut pas s'obſtiner à faire valoir ces foibles douleurs, ou à les faire revenir, ſi elles ont ceſſé, par des ſaignées, des lavemens, des attitudes différentes, & par des efforts volontaires & excités, non plus que par le toucher & par l'écartement des parties dans le tems que la douleur ſe marque foiblement. Tous ces tourmens fatiguent ſans avancer : *movent ſed non promovent.* Il eſt mieux & plus court de laiſſer la femme en repos, & d'attendre l'écoulement total des eaux. On s'apperçoit qu'elles ſont à la fin, quand ce qui s'évacue encore eſt plus épais & eſt accompagné de glaires muqueuſes. Cette aſſurance reçoit un nouveau dégré de certitude par le retour des douleurs, qui prennent en peu de tems avec autant de célérité & de force, qu'elles ont eu de foibleſſe & de lenteur auparavant.

L'expérience m'a cependant appris à abréger ces ſortes de retardemens, ſans aucun riſque, & ſans tourmenter longtems & inutilement la femme en travail. Comme la ceſſation des douleurs n'a pour cauſe que la lenteur avec laquelle s'écoulent les eaux contenues dans la Matrice par l'ouverture prématurée de leurs membranes, on remédie à cet écoulement trop lent, en procurant une plus prompte & abondante évacuation de ces mêmes eaux : pour cela, il faut dans l'intervalle de chaque petite douleur, & pendant le relâchement de la Matrice, introduire un ou deux doigts dans l'orifice, les gliſſer ſous la tête de l'enfant du côté du rectum, & la ſoulever ſuffiſamment pour obliger un flot d'eau à s'écouler par le paſſage qu'on lui fait, ce qui ne manque pas d'arriver : on laiſſe pour un moment retomber la tête de l'enfant, enſuite on repéte la même opération autant de fois que l'on ſent l'eau ſuivre la route qu'on lui procure. En moins d'une demi-heure pour l'ordinaire, on fait écouler tout ce qui s'y trouve d'eau autour de l'enfant ; on ſent revivre les douleurs, & l'accouchement ſe termine enſuite en fort peu de tems. On doit bien prendre garde de ne pas ſoulever la tête de l'enfant dans le tems de la douleur quelque foible qu'elle ſoit ; parce qu'alors la vibration ou contraction

de la Matrice, qui forme la douleur & qui chaſſe l'enfant ſur l'orifice, y apporte une réſiſtance que les doigts ne pourroient vaincre ſans endommager la tête, peut-être ſans enfoncer le crane & faire périr l'enfant; au lieu que pendant le relâchement de la Matrice, on ſouleve auſſi facilement la tête de l'enfant, qu'on remueroit un corps aſſez lourd flottant entre deux eaux. Je dois avertir qu'il faut être un peu verſé dans l'art pour abréger par la méthode que j'indique un travail qui de ſa nature ne peut qu'être long.

ARTICLE II.

De l'enfant arrêté trop long-tems au paſſage.

Il eſt aſſez commun de voir l'enfant arrêté très long tems dans les parties extérieures quoique molles, ſans qu'il y ait vice de conformation. Ce qui le prouve démonſtrativement, c'eſt que cet accident arrive à des femmes qui ont déja accouché heureuſement & ſans difficulté. Une tête monſtrueuſement groſſe, eſt la cauſe aſſez ordinaire, de cet arrêt de l'enfant au paſſage. Quelquefois auſſi, c'eſt le gonflement prodigieux des lévres occaſionné par la trop grande preſſion, ou par une infiltration des extrémités, par le trop long ſéjour de l'enfant, ou par un toucher trop fréquent & trop rudement pratiqué. La dureté de la peau qui dans de certaines circonſtances ne peut ſe déchirer ni s'étendre, enfin l'épuiſement des forces de la mere, ſont encore des cauſes du trop trop long ſéjour de l'enfant dans les parties extérieures. Il eſt cependant rare que l'enfant, quelque gros qu'il ſoit, ne vienne à la fin naturellement, quand il n'y a aucun vice de conformation: mais les accidens graves qui accompagnent ſouvent un accouchement qu'on a trop attendu, doivent déterminer à le faire finir plutôt, par les moyens que je vais indiquer dans un moment.

Combien d'enfans ſont venus morts & ſans baptême, pour avoir trop ſéjourné dans des endroits qu'on n'imaginoit pas leur devoir être funeſtes: que de meres ſont reſtées eſtropiées ou incommodées tout le reſte de leurs jours, pour avoir langui dans un travail qu'on pouvoit abréger avantageuſement!

geuſement pour la mere & pour l'enfant. N'a-t-on pas vu quelquefois périr l'un & l'autre, parce qu'on n'avoit pas eu le courage de prendre un parti convenable, & parce qu'on étoit trop attaché à des régles générales? Si les grands maîtres ſont plus attentifs à ſuivre & à laiſſer agir la Nature dans les occaſions où cela eſt néceſſaire, ils ſont & doivent être les premiers à s'en écarter, à la relever, & à ſortir des régles qu'elle preſcrit en général, toutes les fois qu'on eſt menacé des malheurs dont je viens de parler. Ainſi on eſt dans le cas de ne plus compter ſur la Nature, de redouter même ſes efforts, ſi elle en eſt encore capable, lorſqu'une femme a été deux ou trois jours en travail, que ſes eaux ſe ſont écoulées depuis long-tems, & que l'enfant arrêté au paſſage depuis vingt-quatre heures, fait craindre pour ſa vie, ſans que les ſaignées, les lavemens, les fumigations, les purgatifs, les cordiaux, & les ſituations diverſes ayent rien produit. On eſt encore dans le même cas, lorſque l'enfant arrêté trop long-tems au paſſage, empêche la femme d'uriner, malgré la violence du beſoin qu'elle ſent de le faire; lorſqu'elle eſt tourmentée d'une altération que rien ne peut éteindre, & que l'eſtomac rejette tout ce qu'on lui donne. Il faut dans ces cas, faire enſorte de tirer l'enfant avec un inſtrument qui ne le tue pas, qui lui conſerve au contraire la vie, s'il en jouit encore. Cet inſtrument eſt d'autant plus utile & plus sûr qu'il a été bien perfectionné de nos jours. Un grand nombre d'enfans, qui ſeroient morts en naiſſant, lui doivent la vie; & lorſqu'il eſt bien manié, il ne fait guère plus de déſordre dans les parties de la mere, qu'en font tous les jours de gros enfans, en venant naturellement. On nomme l'inſtrument, dont nous parlons, en Latin *forceps*. C'eſt une eſpéce de tenette, dont on ſe ſert pour ſaiſir les deux côtés de la tête, qui s'allongeant ſous les efforts d'une compreſſion modérée, facilite la ſortie de l'enfant vivant, ſans bleſſer la mere. Si quelquefois un déchirement, plus conſidérable qu'à l'ordinaire, ſuit cette opération, il faut s'en prendre au volume de la tête de l'enfant, plutôt qu'à l'inſtrument, & à la façon de s'en ſervir. Pour faire uſage de cet inſtrument avec ſuccès, il faut attendre que la tête de l'enfant ſoit preſque tout-à-fait hors de la Matrice,

qu'elle rempliſſe le vagin, & que le *vertex* ſoit près des grandes lévres.

Malgré l'avantage qu'on trouve dans le *forceps* pour abréger le travail, & tirer l'enfant de la Matrice, je conſeille d'en borner l'uſage à l'extraction des enfans vivans, ou qu'on préſume tels. Car s'ils ſont morts, & qu'on n'ait à cet égard aucun doute, on doit préférer le crochet, pour entammer le crâne, vuider une partie du cerveau, & faire venir l'enfant avec le crochet, logé dans l'ouverture qu'on a fait au crâne. Ce moyen eſt plus court, moins douloureux pour la mere, & il intéreſſe moins ſes parties que ne peut faire le *forceps*.

ARTICLE III.

De la réſiſtance qu'oppoſent les parties extérieures à la ſortie de l'enfant. De l'écoulement prématuré des eaux. De la dureté des membranes. Des tours du cordon au tour du col de l'enfant.

Les parties extérieures forment quelquefois, par la réſiſtance qu'elles oppoſent au paſſage de l'enfant, un obſtacle capable de retarder l'accouchement. Cela s'obſerve particuliérement dans les femmes fortes & muſculeuſes, dont les chairs ſont fermes & compactes, ſurtout ſi elles ſont déja avancées en âge lorſqu'elles accouchent pour la premiere fois. J'ai vu plus d'une fois, dans des femmes ainſi conſtituées, l'enfant être cinq ou ſix heures à faire ſon paſſage; tandis qu'il s'opére ſouvent en moins d'une demi-heure dans des femmes délicates, qui ont les fibres charnues moins fortes, & moins ſerrées, & la texure de la peau plus molle & plus lâche. Mais le tems & la patience viennent enfin à bout de vaincre cet obſtacle, qui n'eſt rien en comparaiſon de celui que forme l'eſpace trop petit qui ſe trouve quelquefois entre l'os ſacrum & les os pubis. Tous les efforts de la mere ſont ſouvent alors impuiſſans pour faire franchir ce détroit à l'enfant; & il y périt quelquefois, malgré tous les ſecours de l'art.

L'ouverture trop prompte des membranes, l'écoulement prématuré des eaux eſt encore un obſtacle capable

de rallentir les douleurs, & d'allonger beaucoup le travail; ſurtout ſi cet accident arrive dès les premieres mouches. Il faut cependant convenir que la ſortie trop prompte des eaux n'empêche pas que l'accouchement ne ſe faſſe, & que l'enfant ne vienne à bien; quoiqu'il ſoit certain que les eaux étant entre les mains de la Nature, le moyen le plus sûr pour opérer la dilatation de l'orifice de la Matrice, elle doit être plus long-tems à ſe faire, lorſque ce moyen manque par l'écoulement prématuré des eaux.

Une autre cauſe tout-à-fait oppoſée à celle-là, peut encore rendre le travail long & difficile. C'eſt la difficulté qu'ont les membranes à ſe rompre. Cette difficulté vient quelquefois de ce que les membranes ſont trop fortes. Mais il arrive plus ſouvent que les membranes, ſans être trop fortes, ſe rompent difficilement; ce qui s'obſerve lorſqu'il y a eu un écoulement de fauſſes eaux; ou bien lorſque les membranes contiennent peu d'eau. On reconnoît que l'obſtacle à l'avancement du travail, vient de la dureté des membranes, lorſque malgré la force des douleurs, & la dilatation conſidérable de l'orifice de la Matrice, on ne ſent point la tête de l'enfant ſe précipiter; mais au contraire, elle paroît toujours arrêtée au même endroit, & comme immobile. Quand les membranes ne contiennent qu'une petite quantité d'eau, elles reſtent alors colées contre la tête de l'enfant, & elles s'en éloignent fort peu pendant les douleurs. Cet obſtacle à l'accouchement, eſt aſſez difficile à reconnoître lorſqu'on n'eſt pas dans l'habitude de toucher. Dès qu'on le connoît, il faut travailler ſur le champ à le détruire, ſurtout ſi la femme eſt épuiſée par la longueur & la violence du travail. On perce donc les membranes; & on a la ſatisfaction de voir enſuite l'accouchement ſe terminer en trois ou quatre douleurs. Il ne faut jamais employer d'inſtrument pour faire cette opération; il ſuffit d'appuier un peu fort l'ongle, pendant la douleur, ſur l'endroit le plus ſaillant des membranes. On ne vient pas toujours à bout de les percer, à la premiére douleur; mais elles cédent enfin à la troiſiéme, ou à la quatriéme, ſans qu'on ſoit obligé d'employer d'autre moyen que l'ongle. Si les membranes réſiſtent plus long-tems, c'eſt

qu'elles ne ſont pas aſſez tendues : & envain tenteroit-on de les ouvrir.

Il arrive encore quelquefois, que l'accouchement eſt retardé, par le cordon devenu trop court, à cauſe des différens tours qu'il fait, tant autour du col de l'enfant, que des autres parties. Il eſt difficile de reconnoître cette cauſe du retardement du travail, & preſque impoſſible d'y remédier, quand l'enfant eſt bien tourné. Mais ce qui doit conſoler de la difficulté de reconnoître la nature de cet obſtacle, c'eſt que le tems & la patience ſuffiſent ordinairement pour le ſurmonter : & il eſt extrêmement rare que cette cauſe faſſe périr l'enfant en venant au monde. La Nature toujours ſage & prévoyante, a préparé une reſſource contre cet accident, en faiſant décrire aux vaiſſeaux ombilicaux une ligne ſpirale autour du cordon. Ces entortillemens, qu'on appelle communément nœuds, rendent les vaiſſeaux capables d'un tel allongement, qu'ils peuvent donner au cordon l'étendue d'un tiers plus qu'il n'avoit. Ce qui ſuffit pour prévénir le décolement du placenta, & pour faire ſortir l'enfant ſans aucun accident. On remarque effectivement, que ces cordons entortillés autour du col de l'enfant, ſont ſans nœuds & beaucoup plus longs qu'ils ne ſont ordinairement.

CHAPITRE XII.

De quelques accidens qui peuvent ſurvenir dans l'accouchement naturel.

ARTICLE PREMIER.

Du déchirement de la peau.

LE déchirement moderé de la peau, qui ſe trouve entre la fourchette, ou la fauſſe naviculaire, & le rectum, eſt un accident léger & preſque inévitable au premier enfant, quand il a acquis la groſſeur ordinaire. Ce déchirement commence dans les deux ou trois dernieres douleurs, quand l'enfant ſerré dans le paſſage, entame des cercles de la peau extérieure, qui rentre en dedans, pour augmenter la dilatation : mais ce déchirement ſe fait plus completement dans le dernier effort que l'enfant fait pour paſſer tout-à-fait. Il n'eſt pas poſſible d'empêcher ce petit malheur, parce que l'enfant occupe toute la place, qu'on ne peut plus y introduire les doigts pour ménager l'écartement, & que malgré les ſoins qu'on prend pour raſſembler la peau du voiſinage, & approcher les feſſes l'une de l'autre, l'enfant briſe en paſſant tout ce qui lui réſiſte. Mais ce déchirement ſe fait communément dans un dégré ſi méſuré que la réparation le ſuit de près, & que la nature ſeule cauſe du déſordre & du rétabliſſement, laiſſe à peine appercevoir une légere cicatrice. Je ſuis toujours ſurpris que ce déchirement ne ſe porte pas juſqu'au fondement, à conſidérer la vivacité avec laquelle la plûpart des enfans franchiſſent ce dernier pas, & le peu d'eſpace qui ſe trouve alors entre le bas de la vulve & le fondement.

J'ai trouvé pluſieurs petits remédes établis pour cette infirmité dans le tems que je me ſuis dévoué aux accouchemens; mais ils n'étoient guère d'uſage qu'au premier enfant ; parce qu'on remarque que ceux qui ſuivent, font bien moins

de délabrement, ou n'en font point du tout. Ces remédes conſiſtoient à différéns cataplaſmes, dont les uns étoient compoſés du blanc & du jaune de deux œufs, d'huile d'*hypericum*, & d'huile d'amandes douces; d'autres étoient ſeulement faits avec l'huile d'amandes douces & les œufs, quelquefois on imbiboit d'huile un coton fait en eſpéce de plumaceau, qu'on appliquoit ſur la partie, auſſitôt que la femme ſe trouvoit délivrée: ſur-tout à deſſein d'adoucir les cuiſſons, que cauſe le déchirement de la peau, & pour en procurer la réunion.

J'ai ſuivi pendant pluſieurs années cette méthode, d'autant plus qu'elle étoit du goût de toutes les femmes un peu délicates; mais ayant reconnu que ces cataplaſmes, pouvoient quelquefois faire du déſordre, & devoient s'oppoſer à la réunion des parties ſéparées contre l'ordre naturel, j'en ai abandonné l'uſage, en faiſant connoître aux femmes leur inconvénient; j'ai été ſouvent obligé d'ôter le cataplaſme, un quart d'heure après l'avoir mis, à cauſe des étouffemens que cauſoit le ſang clair, & les caillots arrêtés par le cataplaſme, qui bouchant trop exactement la partie, s'oppoſoit aux écoulemens; d'où il réſultoit un amas dans la Matrice, qui jettoit quelquefois l'accouchée dans des convulſions que j'appaiſois en rendant un cours libre aux évacuations. De plus ce cataplaſme qu'on s'imagine devoir tendre à la réunion des parties diviſées, eſt plus capable de les tenir ſéparées, & de les faire ſuppurer, que de les réunir ſans ſuppuration; parce qu'il n'eſt pas poſſible que des portions de ce cataplaſme qui ſont des molécules aſſez fermes, ne s'introduiſent dans le lieu de la diviſion, & que faiſant la fonction d'autant de petits coings, elles ne tiennent écartées les parties ſéparées, & ne les empêchent de ſe réunir. De même, il eſt auſſi à craindre que les huiles ſimples ou compoſées qui ſont la baze du cataplaſme, ne portent la partie à ſuppuration, & ne faſſent ſur les grandes lévres deux cicatrices, au lieu d'une qui devroit ſe trouver au point de leur réunion.

J'ai eu de la peine de mettre ces remédes en diſcredit; ce n'a été qu'en faiſant entendre aux femmes, qu'outre le danger d'une ſuppreſſion ſubite, à laquelle cet uſage expoſoit, la réunion des parties en ſouffroit; qu'il étoit à crain-

dre qu'elle ne se fît mal, ou point du tout : qu'au contraire, le sang étant un beaume agglutinatif naturel, étoit bien plus capable de rejoindre des parties nouvellement divisées, en s'y attachant comme une espéce de soudure, & en empêchant leur suppuration. On doit donc se borner à faire tenir à la Malade, les cuisses approchées l'une de l'autre, pour que les parties divisées puissent se toucher immédiatement.

ARTICLE II.

De l'enfant qui présente la tête, ayant le visage en dessus.

En général, l'enfant qui paroît venir naturellement, parce qu'il présente le sommet de la tête, mais qui a le visage en dessus, est plus long-tems arrêté dans le passage, que celui qui a le visage en dessous : cependant, dans les femmes jeunes & bien constituées, la différence est si peu sensible, que souvent on ne s'apperçoit de cette situation, que lorsque l'enfant vient au monde. Mais si une personne fort grasse, un peu âgée, qui a quelque irrégularité vers les reins, est pour la premiére fois en travail d'un enfant qui a le visage en dessus, elle court risque d'y être très-long-tems, & de n'accoucher qu'après bien des peines, & après s'être soumise à l'usage de tous les moyens que l'art peut employer dans l'accouchement naturel. C'est encore le traitement le plus favorable qu'elle puisse esperer, puisqu'on voit des femmes dans ce cas, qui après avoir souffert pendant plusieurs jours, & après avoir essaié sans succès tous les moyens imaginables, mettent au monde un enfant mort dans le tems qu'on s'y attendoit le moins. D'autres, ont après leur accouchement, des suppurations, des chutes de vagin, d'escarrhes dangereuses, des perforations de vessie, des incontinences d'urines, des cohérences & des cloisons charnues dans le vagin ; quelquefois pour comble de malheur, l'inflammation des parties genitales gagne l'hypogastre, supprime les vuidanges, & fait périr la femme peu après la mort de son enfant.

C'est pour éviter des accidens aussi fâcheux, qu'on est dans l'usage depuis quelques années, de prendre son parti plutôt

qu'on ne faiſoit ; avant d'avoir trouvé l'uſage du *forceps* ; qui prévient tous ces fâchenx accidens.

On demandera peut-être, comment eſt tourné le viſage de l'enfant qui vient par la tête, & qui paroît ſe bien préſenter. Il eſt très-ordinaire d'y être trompé, & plus commun de n'y rien connoître, quelque expérience qu'on ait : la face en deſſus ou en deſſous n'a pas de ſignes ſenſibles pour qu'on puiſſe s'en appercevoir : c'eſt toujours le *vertex* ou ſommet de la tête qui ſe préſente à l'orifice de la Matrice, dans l'une ou l'autre ſituation : or dans les travaux longs & pénibles, ce *vertex* eſt tellement comprimé & tumefié, qu'il eſt preſque impoſſible de connoître ſi la portion des pariétaux qui le forme, eſt celle qui tient à l'occipital, ou à l'os coronal. On ſe décide même plus volontiers, en faveur de la face en deſſous ; parce que de cent enfans qui viennent au monde, à peine s'en trouve-t-il deux qui ayent cette fauſſe ſituation : ce n'eſt que par la longueur d'un travail deja fort avancé, par l'inutilité des efforts volontaires, & des douleurs ; par le défaut de cauſe connue, capable d'opérer un pareil retardement, qu'on a lieu de ſoupçonner la face en deſſus, & qu'on doit ſe déterminer à faire uſage du moyen dont je viens de parler.

ARTICLE III.

Du déchirement total de l'eſpace qui ſépare la vulve de l'anus.

Le déchirement total de l'eſpace qui ſépare la vulve de l'anus, dans les violens efforts de l'accouchement, eſt un malheur pour l'Accoucheur, par le tort que cet accident fait à ſa réputation, quoiqu'injuſtement. Mais, ce malheur eſt bien plus fâcheux pour la femme, par les incommodités qui en ſont la ſuite, & qui durent ſouvent toute la vie, ou au moins fort long-tems. Elle ne peut retenir ſes excrémens quand ils ſont liquides ; les lavemens ſortent au même inſtant qu'on les donne ; les vents s'échappent involontairement ; l'entrée des parties naturelles eſt béante, ſans reſſort, & ſuſceptible de recevoir les impreſſions de l'air extérieur, & de le tranſmettre à la Matrice. Tant d'infirmités ne manquent pas

pas d'indiſpoſer les femmes contre la perſonne dont elles ſe ſont ſervies. Elles ne doutent pas que ſon imperitie ne ſoit cauſe du délabrement outré, & des miſeres auſquelles elles ſont aſſujetties. Cependant, il eſt bien prouvé que la la main qui a été employée à l'accouchement, n'a non plus de part au malheur qui la ſuivi, que celle qui ne s'en eſt pas mêlée. C'eſt ce que je vais expliquer méchaniquement, tant pour détruire l'injuſte préjugé qu'on a pû prendre ſur mon compte, & ſur celui de mes Confrères en pareil cas, que pour mettre au jour le mauvais procédé de la plûpart de ceux qu'on conſulte ſur ce fâcheux événement. Il eſt rare que les gens de l'art s'occupent à faire ſentir aux femmes déja mal diſpoſées, que ce malheur peut arriver indépendamment des ſoins qu'on prend pour l'éviter; ils aiment mieux garder le ſilence ſur la conduite de leur Confrère: parce qu'il ſçavent que ce ſilence ne manquera pas d'être pris en mauvaiſe part: & cet air de modération, joint au ſoin qu'ils ont de propoſer des moyens de guériſon, leur attirent la confiance, que l'on retire ſans façon à un homme qui n'a d'autre crime que d'être malheureux. Il eſt certain que c'eſt la derniere douleur par ſa vivacité, & la tête de l'enfant par ſa groſſeur, qui déterminent dans un premier accouchement, l'étendue du déchirement. Les ſecours étrangers n'y ſont preſque pour rien, la nature fait tout dans ce dernier moment; on ſent que le paſſage eſt tellement ſerré ſur la tête de l'enfant dans la douleur, qu'il ne ſeroit pas poſſible d'y introduire un ſtylet; à plus forte raiſon les doigts pour diriger l'écartement. Ainſi l'enfant chaſſé par des agens auxquels il eſt forcé d'obéïr, réagit lui-même avec tant de force ſur la barriere qui lui reſiſte, qu'il la briſe, & qu'il étend la dilacération proportionnément à la vîteſſe de ſon paſſage & au volume qu'il y préſente.

Examinons à préſent, ſelon les circonſtances tirées de l'âge des femmes qui accouchent pour la premiere fois, de la promptitude ou de la lenteur de l'accouchement, de la groſſeur de l'enfant, de ſa mauvaiſe ſituation, & des inſtrumens dont on eſt quelquefois obligé de ſe ſervir, quels ſeront les cas où le déchirement peut ſe faire démeſurément. Par rapport à l'âge, une femme trop jeune, dont la forme

n'aura pas encore acquis toutes ſes dimenſions, peut fort bien pécher par un eſpace inſuffiſant pour le paſſage d'un enfant trop gros: ainſi, quand cet eſpace a reçu toute l'étendue qu'il peut avoir, par l'extenſion des parties qui le forment, il faut qu'il tire ce qui lui manque pour le paſſage de l'enfant, du déchirement de ces mêmes parties. Cet accident eſt cependant plus ordinaire aux perſonnes qui accouchent pour la premiere fois, dans un âge avancé; leur peau ſeche & dure, ſe déchire plutôt que de s'étendre; & ce déchirement va ſouvent plus loin qu'on ne voudroit, quelque ſoin qu'on prenne pour l'éviter.

Lorſqu'un enfant énorme par deux têtes, ou par un hydrocephale, qui préſente un volume monſtrueux à un paſſage très-diſproportionné, oblige encore de porter la main, ſeule, ou armée de quelque inſtrument dans la partie, pour détruire l'embarras qui s'y trouve, il eſt très-poſſible que le délabrement aille juſqu'à l'anus, & qu'il ſoit dans ce cas un accident abſolument inévitable.

Pareil malheur peut encore arriver, lorſqu'un premier enfant qui ſe préſente en mauvaiſe ſituation, a beſoin d'être retourné pour venir au monde. L'artiſte occupé à ſaiſir les jambes d'une main, & à porter l'autre ſucceſſivement ſur les reins & ſur les épaules de l'enfant, eſt obligé d'abandonner au haſard les efforts qu'il fait ſur le paſſage pour le dilater; ſon principal objet, eſt de tirer l'enfant vivant: ſi ce paſſage qui n'a pas encore été frayé, oppoſe une reſiſtance trop forte; ſi la tête s'y trouve arrêtée & priſe par le col; ſi l'on craint qu'en y reſtant trop long-tems, l'enfant ne périſſe, on eſt dans la néceſſité de redoubler ces efforts, & de le tirer avec plus de violence qu'on en a fait juſqu'alors, afin de le mettre au monde, & l'avoir vivant autant qu'il eſt poſſible. On éprouve, malgré tous ces ſoins & de ſi bonnes intentions, que de tels efforts ſont quelquefois plus pernicieux à l'enfant qui vient au monde mort, qu'à la mere; mais auſſi quelquefois le bonheur de l'enfant fait le malheur de la mere. La néceſſité d'agir avec force & promptitude, devient alors contraire à ce qui ſe doit paſſer pour obtenir la dilatation graduée des parties naturelles; mais les momens ſont ſi précieux, qu'on ne peut commettre au tems & aux

efforts modérés, l'extraction d'un enfant dont le séjour au passage est déciſif pour la perte de sa vie. Ce sera donc à la mauvaise situation de l'enfant, aux moyens que la néceſſité à forcé d'employer pour le tirer, & au volume de sa tête, qui ne peut s'allonger quand on le tire par les pieds, comme elle fait dans l'accouchement naturel, qu'il faudra s'en prendre si le déchirement se porte jusqu'à l'anus. Un malheur, tel que celui qui fait l'objet de cet Article, m'a fait perdre la confiance d'une Dame que j'accouchai de son premier enfant, dans un âge déja un peu avancé; l'enfant se préſentant mal, je le fis venir par les pieds, & je le tirai vivant avec des peines infinies; mais en peu de tems. Il ne ne s'eſt aucunement senti des efforts que j'employai pour le mettre au monde, puiſqu'il eſt aujourd'hui Conſeiller au Parlement; mais la mere, quoique fort raiſonnable, ne m'a jamais pardonné le déſordre des parties que je n'avois pu ménager. J'ai peut-être fait en ma vie, quatre cens accouchemens de cette eſpéce, dans leſquels cet accident ne s'eſt pas rencontré.

Il se trouve des femmes, dont les parties naturelles sont basses, par quelque vice de conformation, laiſſent fort peu d'intervalle entre elles & le fondement; il n'eſt pas surprenant que ces sortes de femmes se trouvent plus maltraitées que d'autres, & que le petit eſpace qui sépare les deux parties, se détruiſe quand l'accouchement se trouve accompagné de quelques difficultés.

Il en arrive tout autant aux femmes nouées, qui souvent sont plus difformes par les os du baſſin, que par le reſte du corps; & ces sortes de femmes y sont plus expoſées: si l'enfant mort ou vif ne peut venir qu'avec le secours de la main armée d'inſtrument. Ces secours ajoutés au volume de l'enfant, déja d'une groſſeur diſproportionnée au paſſage, doivent fort endommager des endroits où il y a un vice local.

Ce qui doit surprendre, c'eſt qu'un premier enfant, d'une groſſeur médiocre, mis au monde par une femme bien faite, & à la suite d'un travail très-prompt, cauſe plus ordinairement un déchirement exceſſif, que ne fait un enfant plus gros, mais qui ne sort qu'après un travail très-long & très-pénible; quand par exemple, des douleurs vives, redoublées

de moment à autre, font ouvrir en peu de tems une Matrice ſouple, mince, & diſpoſée à une facile dilatation ; que la mere forte & courageuſe, ajoute aux épreintes naturelles, des efforts de volonté, dans la vue d'obtenir plutôt ſa délivrance ; il faut néceſſairement que l'enfant chaſſé par des agens auſſi puiſſans, traverſe en peu de tems l'orifice de la Matrice ; que ſa tête plongée ſubitement dans le vagin, ſe préſente au paſſage, & que ſans avoir le tems de s'allonger, elle force ce qui lui réſiſte : d'où réſulte le déchirement d'un eſpace qui n'a pas eu le tems de s'écarter par dégrés ; parce que les efforts qui tendoient à le dilater, ont été violents & ſubits ; au lieu que dans les accouchemens ordinaires, ils ſont modérés d'abord & gradués. Ce déſordre qu'il faut imputer à la trop grande célérité avec laquelle paſſe un premier enfant, n'arriveroit certainement pas, ſi la tête de l'enfant étoit plus de tems à s'engager, à s'allonger & à ſe modéler, pour ainſi dire, ſur l'endroit qu'elle doit traverſer ; & ſi les efforts qu'elle fait contre les parties extérieures, en procuroient une dilatation graduée. Il eſt par conſéquent de la prudence de celui qui conduit un travail trop précipité, d'empêcher les efforts volontaires de la mere, & de modérer ſes efforts involontaires, en l'engageant à partager, s'il eſt poſſible, une forte douleur en deux plus foibles, pour donner à la peau le tems de s'étendre. On aura encore attention de raſſembler celle du voiſinage ; on raprochera les feſſes du fondement, pour procurer de l'étoffe & du relâchement au lieu qui eſt en ſouffrance ; par ces moyens le déchirement ſe fera plus modérement, & le déſordre ſera plus facile à réparer. Il en eſt à peu près de la dilacération modérée, ou de celle qui n'a d'autres bornes que le fondement, comme du déchirement qui ſe feroit à un papier, dans le milieu duquel on auroit fait un trou plus petit que ne ſeroit le doigt, que l'on voudroit cependant faire paſſer à travers ce trou. Il eſt certain que ſi l'on pouſſe le doigt dans ce petit trou avec violence & avec vîteſſe, il ſe fera dans le papier, un déchirement plus grand que l'eſpace néceſſaire pour le paſſage du doigt, ſi on le conduiſoit & ſi on le pouſſoit doucement.

Le délabrement de l'eſpace qui ſépare l'anus de la vulve ;

pouvant arriver dans plus d'une eſpéce de cas, on s'imaginera peut-être, qu'un accident auſſi déſagréable, doit être fréquemment l'effet des accouchemens pénibles, trop prompts, ou contre nature; & que ce mal paroiſſant ſans reméde dans ſes commencemens, n'en peut recevoir dans la ſuite des tems. Non, rien n'eſt ſi rare que de trouver des femmes auſſi maltraitées par quelque accouchement que ce ſoit; je ſoutiens même que l'Accoucheur le plus occupé, aura peine de compter pendant le cours d'une longue vie, cinq ou ſix malheurs de cette eſpéce, ſur cinq ou ſix mille accouchemens qu'il aura peut-être fait. Pour moi, qui depuis plus de trente-cinq ans, ne me ſuis occupé que de cette partie de la Chirurgie, je ne crois certainement pas pouvoir compter plus de trois ou quatre femmes, dont ce malheur m'a attiré l'inimitié.

Pour ce qui concerne les moyens qu'on peut employer pour remédier ou adoucir les infirmités dépendantes de cet accident, je n'en connois pas de plus sûrs que le laps de tems, quand certaines précautions priſes dans les commencemens, n'ont pas réuſſi; l'expérience a appris que telle femme qui ne pouvoit retenir ni lavemens, ni excremens, étant en couches, acquerroit dans le cours, de trois mois, d'un an, & quelquefois davantage, les facultés qui lui manquoient de ce côté-là: ou du moins, on éprouvoit que le ſphincter de l'anus, affoibli par la rupture de quelques-unes des fibres de la cloiſon, retrouvoit une partie du reſſort qu'il avoit perdu, par la réunion de la plus grande partie de ces mêmes fibres. Il ne convient pas cependant de reſter dans l'inaction, ni de commettre au tems la guériſon du déſordre qu'a fait l'accouchement, quand on peut employer des moyens qu'on a quelquefois vû guérir radicalement: le tout eſt de les mettre en uſage le plutôt qu'on peut; mais un inconvénient attaché à cette maladie, fait que ſouvent ni l'Accouchée, ni l'Accoucheur, ne s'apperçoivent pas d'abord du déchirement démeſuré; la grande habitude où l'on eſt de ſentir aux accouchemens de premiers enfans, la peau de l'intervalle des deux parties s'étendre & ſe briſer plus ou moins, ſans pour cela que le ſphincter de l'anus y ſoit intéreſſé, empêche ſouvent de faire attention à un déſordre

plus conſidérable, tant parce qu'il arrive rarement, que parce que les ſignes qui pourroient l'annoncer, manquent dans le premier ou le ſecond jour. Les cuiſſons que ſent l'accouchée, l'écartement énorme des parties naturelles, dont elle ſe plaint, ſont des douleurs ordinaires & communes au foible, comme au fort déchirement. Ce ne ſera donc qu'au ſecond ou au troiſiéme jour, qu'un lavement donné & rendu au même inſtant, fera ſoupçonner la cauſe du déſordre qu'on n'auroit pas imaginé: encore ſouvent ne l'attribue-t-on qu'à l'affoibliſſement de toutes ces parties, à la ſuite d'un travail laborieux. On croît donc que l'iſſue involontaire du lavement peut en dépendre; on craint d'ailleurs d'allarmer la Malade, par un examen qui lui donneroit de l'inquiétude, & on a peur d'en prendre pour ſoi-même. Cette timide perplexité, fait qu'on attend quelques jours, qu'on ſuſpend ſon jugement, dans l'eſpérance que les forces de tout le corps rappelleront celles des parties naturelles; enfin on perd un tems précieux, qui bien employé auroit déja pu remettre les choſes en meilleur état. Ainſi je penſe qu'au moindre ſoupçon d'un déſordre plus qu'ordinaire, & qu'au lieu de s'en rapporter au toucher des doigts, on viſite des yeux, auſſi-tôt après l'accouchement, les endroits endommagés. S'il ſe trouve un déchirement juſqu'à l'anus, le meilleur moyen à employer pour remédier à cet accident, eſt la ſituation, qui m'a ſouvent réuſſi. On fait joindre les deux cuiſſes à la Malade; on les lie même enſemble avec une bande large pour ne point bleſſer, & pour empêcher leur écartement pendant le ſommeil, & dans les différens mouvemens de la journée; l'intime jonction des cuiſſes occaſionnera néceſſairement celle des parties dilacérées; & l'union de ces dernieres, opérera leur ſoudure & leur adhérence, auſſi parfaitement qu'on voit des doigts brûlés ſe joindre l'un à l'autre, quand on n'a pas eu ſoin de les ſéparer dans le traitement. Je crois cette réunion auſſi sûre & auſſi ſolide, que celle qu'on chercheroit à obtenir par des points de ſuture, qui fort douloureux par eux-mêmes, ont encore beſoin de la ſituation preſcrite. Comme je n'ai jamais pratiqué la ſuture, & que j'ai eu lieu d'être ſatisfait de la ſituation, je ne conſeille le premier moyen, que dans des délabremens

énormes, & faits par des instrumens qu'on n'a pu se dispenser d'employer. La situation que je viens de proposer, comme très-propre à la réunion des parties séparées, a encore besoin de quelques précautions; comme de ne placer aucun linge entre les cuisses, mais de les mettre sous les fesses; de ne donner aucuns lavemens; d'éloigner même les selles naturelles, par une diette aussi sévere que dans la fistule à l'anus, & de panser la plaie avec du baume du Samaritain, dont on imbibera des linges fins qu'on appliquera superficiellement, & qu'on renouvellera autant de fois que les lochies les détacheront.

ARTICLE IV.

Perforation de la vessie, suivie d'incontinence d'urine.

Il peut arriver, dans l'accouchement naturel, un accident plus grave que celui dont nous venons de parler; c'est la perforation de la vessie, suivie de l'incontinence d'urine: on ne soupçonneroit jamais cette maladie à la suite d'un accouchement, où l'on n'a mis la sonde, ni aucun instrument en usage, ou la main même ne s'est occupée que de recevoir l'enfant mis au monde, le plus souvent par les efforts de la mere, joints à ceux de la nature. La perforation de la vessie, causée par l'accouchement, est presque toujours incurable, pendant que celle qui est produite par l'opération de la taille aux femmes, se guérit plus communément qu'elle ne reste fistuleuse; elle est presque incurable après l'accouchement, parce que le trou de la vessie se fait par chute d'escarrhe, & par une déperdition de substance, qui laisse une ouverture trop grande, pour être remplie par de nouvelles chairs; au lieu que la perforation de la vessie, par l'opération de la taille, n'est qu'un déchirement, sans déperdition qui doit se réunir assez promptement & assez solidement pour empêcher l'urine de passer. Cette maladie de vessie, expose les femmes à des inconvéniens désagréables, tels que d'être continuellement mouillées par des urines, & de traîner par-tout une odeur, qui décéle le plus souvent l'incommodité qu'on porte: outre cela, elle occasionne des

cuiſſons inſupportables, tant au-dehors qu'au dedans des parties, par le ſéjour & l'âcreté de l'urine; quelquefois même l'intérieur du vagin s'incruſte de pierres, formées par le dépôt ſédimenteux des urines, qui en ſe détachant cauſent des douleurs très-fortes, & rendent le marcher inſupportable.

La cauſe éloignée ou antécédente de ce malheur, qui eſt plus rare depuis l'uſage des tenettes à accouchemens, eſt un vice dans la forme des os du baſſin; & ce vice ſe remarque dans les femmes nouées, qui ont ordinairement les os plus ſerrés qu'ils ne le ſont à d'autres: ce qui arrête l'enfant dans ces parties beaucoup plus long tems qu'il ne devroit y reſter. J'ai vu cet accident ſurvenir auſſi à des femmes bien faites; mais elles s'étoient mariées trop tard, pour ſe flatter d'avoir des accouchemens prompts. La cauſe prochaine eſt le ſéjour trop long de l'enfant dans le paſſage; ce qui occaſionne dans les parties dont il eſt formé, un gonflement, l'arrêt du ſang & des eſprits, par la forte compreſſion & par la rétention d'urine. La cauſe conjointe eſt l'inflammation de ces mêmes parties, la mortification, la ſuppuration & les chûtes d'eſcarrhes dans les endroits affectés de mortifications.

Pluſieurs ſingularités ſe rencontrent à la perforation de la veſſie. 1°. Quelque compreſſion que ſouffre le vagin par la préſence ou le ſéjour trop long de la tête de l'enfant, il n'y a preſque jamais que le col de la veſſie qui ſe perce; parce qu'il n'y a que cet endroit qui ſe trouve fortement preſſé entre deux corps ſolides, ſçavoir, les pubis & la tête de l'enfant; les autres parties de cette capacité, qui ne ſont entourées que de parties molles en ſont exemptes. 2°. La perforation ſe fait toujours au col de la veſſie, & preſque jamais à l'urètre, quoique ce canal ſoit naturellement placé au-deſſous du pubis, & que le col de la veſſie en ſoit éloigné. Il faut ſans doute que les efforts de la mere, le poids de l'enfant ſur la veſſie, & la retenue de l'urine par la compreſſion générale, faſſe deſcendre la veſſie aſſez conſidérablement, pour que l'urètre ſoit jettée en dehors; & que le col de la veſſie, ſoit la partie qui ſe trouve immédiatement comprimée entre l'os pubis, & les os du crâne de l'enfant.

La

La preuve du changement de ſituation dans ces parties, c'eſt qu'ayant eſſayé de ſonder pluſieurs femmes dans une extrémité de travail, où l'enfant au paſſage depuis long-tems, arrêtoit les urines, j'ai fait entrer aiſément ma ſonde dans l'urètre; mais j'ai rarement pu la faire paſſer le trajet du col de la veſſie, quoique j'aie fait faire des ſondes fort menues pour ces cas extraordinaires. A l'inſpection même de ces parties, fatiguées par un travail long & pénible, on voit un gonflement ſaillant; le méat urinaire & le corps glanduleux dans lequel paſſe l'urètre, ſont bien plus en dehors que dans l'état naturel; ce qui me fait penſer que l'urètre eſt dans toute ſa longueur exempte de compreſſion. Ce raiſonnement appuyé ſur le témoignage des ſens & ſur celui de la ſonde, eſt encore fortifié par l'obſervation; car ayant fait l'ouverture des femmes qui avoient été ſujettes pendant leur vie à l'incontinence d'urines, à la ſuite d'accouchemens laborieux, j'ai toujours obſervé un trou à la veſſie, & jamais à l'urètre, qui, ſi elle avoit été percée, n'auroit laiſſé échapper des portions d'urine, que dans les beſoins ſoumis à la volonté; parce que le ſphincter n'étant point bleſſé, auroit conſervé toute ſa force, ainſi qu'il arrive aux fiſtules du periné dans les hommes. 3°. On eſt ordinairement cinq, ſix, & quelquefois huit jours ſans s'appercevoir de la perforation de la veſſie. Les urines paſſent pendant tout ce tems par la voie ordinaire, & l'accouchée paroît avertie de ſes beſoins comme avant ſon accouchement. Ce n'eſt qu'au tems de la grande ſuppuration, que les eſchares détachées, laiſſent un vuide, qui occaſionne une déperdition de ſubſtance; & c'eſt par ce vuide que coulent involontairement les urines. Leur écoulement habituel contribue encore beaucoup à rendre les bords du trou calleux, & à empêcher leur réunion. 4°. La ſonde paſſée dans l'urètre, & entrée dans la veſſie, pour ſervir de conduit à l'urine, & la détourner de l'endroit perforé, ne réuſſit pas à la ſuite de l'accouchement, auſſi bien que dans les déchiremens de la veſſie, qui ſurviennent dans l'opération de la taille; parce que dans les premiers cas, c'eſt un trou rond, dont la largeur excéde ordinairement le volume de la ſonde; ce qui la rend inſuffiſante pour le boucher exactement. De plus, la ſonde ne ſe

trouve pas embraſſée auſſi intimement qu'elle le devroit être par le le ſphincter, parce qu'ayant perdu partie de ſes fibres, il n'a plus la faculté de ſerrer, ni de s'oppoſer au paſſage de l'urine, entre la ſonde & lui; & cet écoulement continuel de l'urine rend la perforation calleuſe, fiſtuleuſe, & incapable de réunion. M. *Boudou* ma cependant aſſuré avoir guéri une perforation au col de la veſſie, à la ſuite d'un accouchement, par le moyen de la ſonde, & de la ſuppuration de la partie. C'eſt un cas rare, & une cure qui doit exciter les Chirurgiens à mettre en uſage ce moyen, qui, s'il ne réuſſit pas, donne au moins la ſatisfaction de n'avoir négligé aucun ſecours.

On a ſouvent tenté pour la cure pailliative de cette maladie, d'introduire dans le vagin des peſſaires de différentes formes; mais on n'a jamais pu les placer & les aſſujettir de façon à boucher exactement le trou de la veſſie. Leur peu de ſuccès, joint à leur incommodité, a donc fait qu'on ſe réduit à un bandage de cuir bouilli, compoſé d'une ceinture aſſez molle, à laquelle ſe trouvent attachés deux bandes un peu plus fermes, qui paſſant de derriere en devant, ont dans leur milieu une eſpéce de poche de cuir bouilli; laquelle adaptée à la partie, & garnie d'une éponge, peut recevoir & garder du tems une certaine quantité d'urine. L'induſtrie rend ce bandage plus ou moins commode; il ſuffit d'en donner ici l'idée.

La ſuppuration de tout le vagin, qui a pour cauſe l'accouchement, & ſuivie de gangréne, après avoir produit la perforation de la veſſie & l'incontinence d'urine, cauſe ſouvent encore une autre maladie bien plus douloureuſe, & qui fait quelquefois tomber les femmes en convulſions, ſi elles ne ſont ſecourues. C'eſt une eſpéce de végetation de chairs ſur les parois du vagin en ſuppuration, laquelle faute d'être reprimée par un tampon introduit dans ſa capacité, s'éleve & parvient à accrocher & à lier enſemble des fibres charnues, qui partant de différens points, s'uniſſent pour former une cloiſon, ou plutôt une eſpéce de muraille: cette cloiſon fermeroit toute iſſue aux évacuations de la veſſie & de la Matrice, ſi l'écoulement perpétuel de l'urine ne ſe frayoit une route ou trou fiſtuleux au travers de cette cloiſon; pour ſervir, dans

la ſuite de paſſage à l'urine & au flux périodique des régles. Mais comme le diamétre de ce trou eſt proportionné au peu d'urine qui s'écoule à chaque inſtant, il peut arriver aiſément, vû ſa petiteſſe, que lors de l'écoulement des régles, il ſe caillebote quelque portion de ſang à ſon embouchure, qui y prend quelquefois aſſez de ſolidité pour boucher exactement le trou, & empêcher le ſang & l'urine de paſſer, & pour produire un étouffement, des douleurs, des épreintes vives, & même des convulſions, ſi on ne trouve moyen de déboucher cette petite ouverture avec la ſonde, pour donner un cours libre aux liqueurs arrêtées. Il n'eſt pas facile d'introduire la ſonde, ou le ſtylet, dans un trou qu'on ne ſçauroit voir, & qui eſt auſſi petit: il faut quelquefois le chercher long tems, & avec une ſonde plus petite que groſſe pour le trouver. Cependant il eſt impoſſible qu'à la fin on ne le découvre avec cet inſtrument. Mais ce ſoulagement procuré par la ſonde, n'eſt que paſſager; l'inconvénient de la ſuppreſſion peut ſe renouveller pluſieurs fois dans le cours de chaque flux périodique, & augmenter encore par la ſuite, juſqu'à l'âge où il ſe ſupprime naturellement. Une femme ne s'aimeroit donc pas, en s'expoſant ainſi tant de fois aux douleurs très-vives, & même au danger de cet accident, & en attendant toutes les fois qu'il arrive, un ſecours qui peut manquer, ſi elle ſe trouvoit dans un lieu où il n'y eût point de Chirurgien. Le Chirurgien lui-même ſeroit condamnable, s'il ne travailloit pas à vaincre la répugnance de la Malade. Il tachera donc de lui perſuader de laiſſer faire une ouverture à la cloiſon, afin d'y placer une canulle aſſez groſſe d'abord, enſuite un peſſaire de cire, en forme de ſuppoſitoire, pour tenir la nouvelle ouverture dans un écartement, à laiſſer paſſer aiſément toutes les évacuations, & même les caillots de ſang, s'il s'en formoit.

La cloiſon contre nature, dont nous venons de parler, & le petit trou conſervé pour le paſſage des urines & des régles, ont encore un inconvénient, qui n'eſt pas moins douloureux que la ſuppreſſion dont nous venons de parler. C'eſt un amas de ſable, ou tartre urineux, qui s'amaſſe dans la cavité qui eſt au-delà de la cloiſon; c'eſt-à-dire, entre la Matrice & la cloiſon. Cet amas de ſable qui eſt l'effet du dépôt de l'urine, s'épaiſſit par différentes couches, forme

de vraies pierres, dont les inégalités cauſent des douleurs inſupportables au moindre mouvement, & obligent la Malade à demander une opération qui devient une eſpéce de taille. Je l'ai vu pratiquer à M. *Petit*, célèbre Chirurgien, avec autant d'adreſſe que de ſuccès. Il tira par l'ouverture qu'il fit à la cloiſon, pluſieurs fragmens de pierre, dont pluſieurs avoient la groſſeur d'une olive : il nétoya avec le doigt la cavité pierreuſe de toutes les incruſtations qui y reſtoient, & par le moyen de tentes dures, de canulles, & de peſſaires, il maintint l'ouverture qu'il avoit faite à la cloiſon ; il empêcha la génération de nouvelles pierres ; & il donna un cours libre aux évacuations de la veſſie & de la Matrice. Pour prévénir un accident auſſi fâcheux, il faut faire attention à l'état du vagin, après un accouchement pénible & fort long ; ſi on y remarque de l'inſenſibilité, une couleur pâle, quelques lambeaux déſchares ; au bout de quelques jours on ſera perſuadé que le vagin ſuppure. On y introduira donc de gros bourdonnets liés & trempés dans le baume Samaritain, qu'on renouvellera une ou deux fois le jour, à cauſe de l'écoulement des lochies : on aura l'attention de ne pas trop tamponer le vagin, de crainte de bleſſer la Matrice, & d'empêcher les lochies de couler librement. Il ſuffira de s'oppoſer au toucher immédiat des parois de cette cavité, par la préſence de pluſieurs bourdonnets imbibés, pour empêcher les chairs vegetées nouvellement, de s'accrocher & de former une cloiſon dans le vagin.

CHAPITRE XIII.

Des moyens d'extraire naturellement le placenta, ou de délivrer la femme.

ON ſçait qu'après le travail qui procure la ſortie de l'enfant, il s'en établit un ſecond pour l'expulſion du placenta; ou plutôt, c'eſt une ſuite du premier. Mais comme le corps que la Matrice doit expulſer eſt plus petit & plus mol que l'enfant, qu'il fournit un cordon pour faciliter ſa ſortie, & que les endroits par où il doit paſſer, ſont ſuffiſamment dilatés, les douleurs ſont moins fortes, la Matrice n'eſt pas obligée à tant d'efforts; cependant elle en emploie pour faire connoître que l'expulſion du placenta eſt auſſi conſtamment l'ouvrage de la nature que celle de l'enfant. Il eſt donc queſtion d'attendre, pour délivrer une femme naturellement & avec douceur, que les douleurs expulſives s'établiſſent. Comme elles ne ſont pas long-tems à ſe déclarer, il faut en les attendant, faire la ligature du cordon en deux endroits, comme nous l'avons déja dit; la premiere s'applique à un pouce & demi, ou deux pouces de la ſuperficie du ventre de l'enfant; la ſeconde ſe fait à la diſtance qu'on veut; enſuite on coupe le cordon entre les deux ligatures, à un pouce ou deux de la premiere, & on ſe débarraſſe de l'enfant, qu'on donne à quelqu'un d'entendu, pour le porter auprès du feu, & pour y attendre avant d'être emmailloté, un nouvel examen.

Pendant cette manœuvre, la Matrice ſe contracte, elle travaille en ſe fronçant de toutes parts, à décoler le placenta, & à le chaſſer par de petites douleurs, ou tranchées, que la femme ſent de tems en tems. Ces tranchées ſe font auſſi appercevoir à la main occupée à tenir le cordon un peu tendu; il ſemble que le cordon rentre un peu pendant la douleur; & ſi on s'en apperçoit, il ne faut point s'y oppoſer, mais ſuivre au contraire ce mouvement. Quand la douleur eſt paſſée, le cordon fléchit ſenſiblement, & on ſent que la

maſſe du placenta baiſſe à chaque tranchée, tantôt plus, tantôt moins. Il eſt bon de porter de tems en tems le doigt à l'embouchure de la Matrice, pour examiner le progrès que le cordon a fait ; il eſt aſſez ordinaire de le ſentir vers l'orifice de la Matrice après quelques épreintes, & ſurtout s'il s'eſt écoulé une quantité raiſonnable de ſang ou de caillots ; parce que l'iſſue du ſang fait connoître la ſéparation du placenta, d'avec le fond de la Matrice. Quand on touche le placenta, & qu'il paroît fort près de l'orifice, on ſe ſert du cordon pour le tirer avec un peu plus de force, qu'on ne faiſoit auparavant ; on peut en même tems ſe faire aider des efforts de la mere. Mais il eſt bon d'être toujours d'accord avec les tranchées qui viennent périodiquement, juſqu'à ce que le placenta ſoit tout-à-fait dehors. Beaucoup de gens font touſſer & pouſſer les femmes indiſtinctement, & ſouvent trop fort, pour accélerer l'expulſion du placenta. Sans condamner abſolument cet uſage, je dis qu'il y a des tems plus convenables les uns que les autres, pour mettre ces petits ſecours à profit ; comme, lorſque les premieres tranchées ont déja fait baiſſer le placenta, & que celles qui continuent n'ont pas la force de le mettre dehors : dans ce cas, je fais moucher un peu fort & à pluſieurs repriſes, afin de donner des eſpéces de ſécouſſes à tout le ventre & à la Matrice. Ce moyen réuſſit toujours avec un peu de patience, à moins que le placenta ne ſoit entiérement adhérent, ou qu'il ne tienne encore par quelques-unes de ſes parties.

Les contractions de la Matrice, ſecondées des efforts de la Mere, ne ſuffiſent pas toujours pour chaſſer le placenta : il y a des cas où on eſt dans l'obligation de porter la main dans la Matrice pour le ſaiſir & l'amener. Quand, par exemple, le cordon caſſe du côté du placenta ; ou bien, lorſque ce corps charnu eſt tellement adhérent, que ni les ſecouſſes, ni les efforts, ni le tems, n'ont pu le décoler du fond de la Matrice : on y eſt encore obligé, lorſque le placenta à demi décolé reſiſte par la portion qui tient encore, & qu'il occaſionne une perte de ſang abondante & des foibleſſes, ou enfin, lorſqu'il courre riſque d'être laceré & de ne ſortir qu'à moitié.

J'ai obſervé que les cordons trop gros ſont ſujets à ſe caſſer, quand cette groſſeur vient du tiſſu cellulaire gonflé &

trop rempli de lymphe : car il ſuit de-là, que les vaiſſeaux umbilicaux étant plus éloignés les uns des autres, ils ſont plus expoſés à ſe rompre que lorſqu'ils ſont ſerrés les uns contre les autres. La rupture du cordon ſe fait encore, lorſque l'enfant mort, eſt reſté du temps dans la Matrice, & que la pourriture à fletri & amolli ce cordon ; pour le peu que le placenta faſſe de reſiſtance, on le ſent manquer au moindre effort qu'on fait. L'adhérence du placenta peut enfin occaſionner la rupture du cordon, à force de s'en ſervir, pour exciter des ſecouſſes dans le placenta ; ce que l'on continue ordinairement, juſqu'à ce que l'on ſoit gagné par le ſang. La forte réſiſtance du placenta connue d'abord par l'alongement du cordon, enſuite par la main qui ſent un corps qui lui réſiſte, qu'elle entraîne néanmoins juſqu'à une certaine diſtance, mais qui remonte auſſitôt qu'on l'abandonne ; cette réſiſtance, dis-je, jointe quelquefois à la timidité qu'on a de porter la main dans la Matrice, fait qu'on caſſe le cordon, & qu'on eſt après, dans l'obligation de faire avec un peu plus de peine, ce qu'on auroit fait plutôt avec plus de facilité. C'eſt quelquefois un bonheur que le cordon rompe entre les mains de gens opiniâtres à ne pas aller chercher le placenta, quand il a reſiſté un certain tems ; parce que reſtant entier, il auroit entraîné le fond de la Matrice, & auroit cauſé le renverſement plus ou moins conſidérable de cette partie.

J'avoue que dans le commencement que j'ai pratiqué les accouchemens, je ſuis tombé pluſieurs fois dans deux inconvéniens oppoſés l'un à l'autre. D'abord par timidité pour l'opération, j'agiſſois ſi fort & ſi long-tems ſur le cordon, que j'en caſſois quelquefois. Enſuite plus expérimenté & moins timide, j'allois peut être chercher le délivre un peu trop tôt, & dès les premieres réſiſtances que je ſentois. Heureuſement ces petites fautes qui n'ont été ſuivies d'aucun accident, ont beaucoup ſervi à m'inſtruire : elles m'ont appris à connoître la force ou la foibleſſe du cordon umbilical ; & à attendre une demi-heure, & quelquefois une heure, l'expulſion du placenta, dans le cas où le cordon avoit une force ſuffiſante, & quand je n'étois pas gagné par l'abondance du ſang ; ou bien à ne me pas fier à ſa foibleſſe, & à prendre

le parti d'aller chercher le placenta ; après néanmoins avoir laiſſé agir quelque-tems les tranchées naturelles, les efforts volontaires de la mere, & la tenſion médiocre du cordon. J'ai remarqué en conſéquence, que depuis long-tems je n'ai pas été obligé, chaque année, de délivrer dix fois par violence ; mais il faut beaucoup d'expérience pour bien faire cette diſtinction.

On eſt en Allemagne, & dans beaucoup d'autres pays, dans l'uſage de porter dans tous les accouchemens, la main dans la Matrice pour en extraire le placenta auſſi-tôt que l'enfant eſt venu au monde : on n'attend pas que les tranchées naturelles achevent cette ſeconde opération, comme elles ont terminé la première. En réflechiſſant ſur cette pratique, il paroît d'abord difficile de condamner une méthode qui a l'avantage de délivrer promptement, & d'être à l'abri du renverſement de Matrice & de la rupture du cordon ; je ne puis cependant lui donner mon approbation, en ce qu'elle s'écarte des loix de la nature, qui montre aſſez qu'elle ſe charge de la conſommation de l'accouchement, par les tranchées qu'elle excite, par les efforts involontaires qui ſuivent la ſortie de l'enfant, & par la ſortie du cordon, qui ſe préſente comme un guide pour marquer la route que doit tenir le placenta. Je condamne enfin la précipitation de ceux qui mépriſant ces moyens doux & preſque toujours efficaces, replongent les femmes dans des douleurs beaucoup plus fortes qu'elles n'en devroient avoir, & peuvent exciter une perte de ſang, en provoquant l'extraction d'un corps qui n'a ſouvent pas eû le tems de ſe décoler. Délivrer avec cette eſpéce de violence ſans néceſſité, c'eſt autoriſer les Accoucheurs à abréger, à la charge de leur conſcience, & aux riſques des meres, les trois quarts des accouchemens ; ce ſeroit preſque approuver qu'on allât chercher l'enfant dans la Matrice dès qu'elle ſeroit aſſez ouverte pour y entrer ; & que ſans égard à la bonne ſituation de l'enfant, à la manière favorable dont les eaux ſe préſentent, & aux bonnes douleurs, on le retournât pour le tirer par les pieds. On apprendroit donc par-là, à ſe paſſer des moyens naturels, pour leur ſubſtituer ceux de l'art, parce qu'ils ſont plus prompts, & qu'on les a vu réuſſir dans des cas de néceſſité.

J'ai

J'ai oublié de mettre au rang des cordons faciles à rompre, même entre des mains expérimentées, ceux qui ſont implantés ſur le bord du placenta : le petit nombre de leurs branches, joint au peu de terrain qu'elles occupent, les diviſe au moindre tiraillement & fait manquer le cordon ; tandis que celui qui part du centre, ſe trouve ſoutenu de tous côtés par cinq ou ſix groſſes racines, & eſt capable de ſoutenir des efforts conſidérables. Il s'en caſſe encore quelquefois en retournant des enfans, dont les membres ſont embarraſſés par les circonvolutions. Dans l'un & l'autre cas, le malheur n'eſt pas grand ; qui ſçait remédier aux mauvaiſes ſituations de l'enfant, peut aiſément réparer les accidens du cordon umbilical. Je n'en ai jamais vu rompre pour être trop courts, j'ai remarqué que les plus petits, c'eſt-à-dire, un peu au-deſſous d'un pied de Roi, s'allongeoient dans le beſoin & ne s'oppoſoient jamais à la ſortie de l'enfant.

La forte adhérence du placenta, au fond de la Matrice, exige ou plutôt ou plus tard, d'y porter la main & de ſéparer l'union de ces deux corps. Il ne faut pas cependant s'y déterminer, qu'après avoir tenté quelque tems à ébranler le placenta, par les ſecouſſes du cordon, par les efforts que l'on fait faire à la mere, en l'excitant à touſſer, à ſe moucher, & à pouſſer volontairement, pendant les petites tranchées que ſentent les femmes dans cette opération naturelle. Quand après ces moyens employés inutilement, on ſent que le cordon paroît ébranler un corps plus lourd & plus ſolide que n'eſt le placenta ; que ce corps loin de reſter abbaiſſé & rapproché des parties extérieures, remonte ſubitement par une eſpéce d'élaſticité auſſi-tôt qu'il n'eſt plus aſſujetti par le cordon ; quand enfin, en mettant le plat de la main ſur le ventre, on ſent deſcendre & remonter enſuite la Matrice, ſelon que l'autre main tire, on laiſſe remonter le cordon, on doit juger qu'on agit ſur la Matrice étroitement liée au placenta, qu'on la renverſeroit, ſi on continuoit à la tirer avec la force que la ſolidité du cordon umbilical permet d'employer. De même, lorſqu'après avoir paſſé un certain tems à faire deſcendre le placenta, par les moyens indiqués ci-deſſus, & qu'au lieu d'obtenir ſon extraction, on paroît exciter par les ſecouſſes du cordon, une perte de ſang, & la ſortie de gros caillots : quand

les mêmes efforts cauſent des foibleſſes & des tintemens d'oreilles, il y a lieu de croire alors qu'une portion du placenta adhérente à la Matrice, retient celle qui en eſt ſéparée ; & qu'ainſi continuant de tirer avec le cordon, on court riſque de partager ce corps en deux, & d'occaſionner une perte conſidérable. Il eſt donc plus prudent d'aller chercher le placenta dans la Matrice, & de prévénir par cette opération la rupture du cordon, ou la perte de ſang.

Je ne penſe pas qu'il ſoit auſſi dangéreux qu'on l'a cru, d'abandonner aux reſſources de la nature & à celles du tems, le placenta qu'il n'a pas été poſſible de tirer ; dans l'eſpérance que l'un & l'autre parviendront à l'expulſer. Je ne doute pas même, que la nature faiſant ſouvent cette expulſion dans des cas favorables, elle ne la puiſſe faire de même avec le tems, dans des circonſtances rendues difficiles par l'adhérence du placenta. Il n'y a perſonne de verſé dans l'art qui ne l'ait obſervé quelquefois. Cependant, quelques malheurs dont j'ai été le témoin, comme des inflammations de Matrice, des fièvres dangéreuſes & quelquefois funeſtes, cauſées par la pourriture de ce corps étranger dans la Matrice, ces malheurs, dis-je, me font décider qu'on ne doit jamais commettre aux ſoins de la nature un placenta adhérent, quand il eſt poſſible de l'aller chercher avec la main. Cette opération peut s'exécuter avec facilité peu de temps après l'accouchement, & ſans cauſer les cruels tourmens dont parle *Ruyſch*, (*) dans ſon Traité Anatomique ſur la Matrice. Je ne ſçai donc pas pourquoi cet Auteur conſeille d'abandonner le placenta trop adhérent, au tems & aux forces du muſcle orbiculaire de la Matrice, plutôt qu'au ſecours de la main qu'il dit être très-douloureux & fort dangéreux pour la femme. Il n'eſt ni dangéreux, ni difficile de ſéparer le placenta adhérent à la Matrice, peu de tems après l'accouchement : on peut même laiſſer écouler une heure dans l'attente de ſon décollement, pour qu'on ne ſoit pas gagné par l'abondance du ſang ; mais il eſt d'expérience qu'après un plus long-tems, il eſt très-pénible d'entrer dans la Matrice, que ce n'eſt qu'avec beaucoup de difficulté de la part de l'opérateur, & de douleur du côte de la femme, qu'on parvient juſqu'aux adhé-

(*) Tom. 4. *Tractatio Anatomica*, pag. 8. *& ſequentibus*

rences du placenta ; encore ſouvent ne le tire-t'on que par morceaux ; c'eſt apparemment pour ce qui regarde un tems, qu'on a laiſſé paſſer mal-à-propos, que *Ruyſch* dit qu'il faut employer les plus grands efforts, & cauſer à la mere des tourmens horribles, pour tirer le placenta, de force & par morceaux. Au reſte, *Ruyſch* ne s'explique pas nettement dans cet endroit ; & quand il dit que des placenta ſont reſtés long-tems dans la Matrice, ſans cauſer aucun déſordre, on ne ſçait pas s'il parle de placenta dans un accouchement à terme, ou dans un accouchement qui arrive à deux ou trois mois. S'il parle des placenta reſtés dans ce dernier cas, il a raiſon. Nous ſçavons, comme lui, que la Matrice trop peu dilatée dans des termes prématurés, & promptement refermée après la ſortie du fœtus, ne peut permettre l'introduction de la main : & qu'on eſt obligé d'abandonner l'expulſion du placenta aux ſoins de la nature ; ſouvent même il reſte adhérent à la Matrice pluſieurs mois, quoique l'enfant ſoit ſorti ; il y profite, & il en ſort enfin dès qu'il eſt décolé à la faveur de la perte de ſang, ou d'un nouveau travail, ſans avoir cauſé les déſordres que produit le ſéjour du placenta à terme. Ainſi, je ne reconnois pas le praticien, en voyant cet Auteur célébre confondre, à cet égard, le placenta reſté dans la Matrice, à la ſuite d'un enfant venu à terme, avec le placenta d'un enfant venu à deux ou trois mois ; & en le voyant, aux moindres difficultés qui ſe préſentent, ſe repoſer entiérement ſur la fonction de ſon muſcle utérin, au lieu d'aller chercher le placenta. Car il eſt d'expérience, qu'un gros placenta ne reſte pas long-tems adhérent, qu'il ſe pourrit en très peu de tems dans la Matrice, & que s'il n'en eſt expulſé, plutôt par haſard que par des loix naturelles, il porte ſes mauvaiſes influences dans le ſang, & met la femme en grand danger.

Dans la confiance où je ſuis, que l'expulſion du placenta eſt autant l'ouvrage de la nature, que le travail qui fait venir l'enfant ; puiſque les douleurs qui conſtituent le travail, ſe continuent juſqu'au moment de ſa ſortie, mon ſentiment eſt, qu'on ne doit jamais preſſer ſon extraction, tant qu'il n'y a rien qui oblige à la précipiter. Ainſi, auſſi-tôt que l'enfant eſt au monde, je porte ma premiere ligature à un bon

pouce de la ſuperficie de ſon ventre, je fais un ſimple tour; après quoi je ſerre par un nœud ordinaire le cordon; j'en fais un ſecond ſur le premier, afin que la ligature ne ſe lâche pas. Le cours du ſang arrêté du côté de l'enfant par cette premiére ligature, a encore beſoin de l'être du côté du placenta, par un ſecond fil qu'on place à telle diſtance que l'on veut de la premiere ligature. On coupe alors le cordon entre les deux, obſervant de laiſſer trois bons pouces de cordon du côté de l'enfant, afin d'avoir du terrein à pouvoir faire une ſeconde ligature ſi la premiere manquoit. Le cordon umbilical coupé & l'enfant libre, on l'enveloppe dans une couche chaude, & on le met entre les mains d'une garde, qui du lit de la mere doit le porter auprès du feu. Il eſt mieux d'ordonner à la garde de ne le point emmailloter, qu'on n'y ait fait une ſeconde viſite, ce qu'on ne peut guère qu'on n'ait achevé de délivrer la mere. On s'imagine peut-être que c'eſt un tems perdu que celui qu'on emploie à faire les ligatures, à couper le cordon, & à mettre l'enfant en mains sûres, avant de travailler à l'extraction du placenta; mais on ſe trompe, ce délai facilite l'extraction du placenta; & il eſt en même tems avantageux à l'enfant. Pendant qu'on eſt occupé à faire les ligatures, la Matrice ſe reſſerre peu à peu; & ſon reſſerrement ou ſa contraction, tend à décoler le placenta s'il ne l'eſt pas; & s'il l'eſt, à le chaſſer du côté de l'orifice, & à le mettre à l'aide de quelques tranchées & de quelques efforts involontaires de la mere, à portée d'être ſenti avec le doigt, introduit dans le vagin. Ce progrès qui s'eſt fait ſans que l'art s'en ſoit mêlé, laiſſe peu de beſogne à faire à la perſonne chargée de tirer le placenta: on eſt tout étonné qu'en s'armant du cordon pour le faire venir, on le trouve prêt à ſortir au moindre effort, quelquefois même il eſt chaſſé pendant cet intervalle, par une ou pluſieurs tranchées, avant qu'on ſe ſoit occupé de ſon extraction. Voilà l'avantage qu'on retire du délai, que je préfererai toujours à la précipitation, qui peut cauſer la rupture du cordon, ſi le placenta n'eſt pas encore décolé; & la perte de ſang s'il ne l'eſt qu'en partie; quelquefois même le renverſement de la Matrice, ſi le cordon eſt auſſi fort que l'adhérence du placenta eſt con-

ſidérable. Le petit délai que je propoſe avant l'extraction du placenta, n'eſt pas ſeulement avantageux à la mere, il l'eſt encore à l'enfant. Si l'enfant eſt foible en le tirant de la fange où il ſe trouve ſous la couverture, on lui donne les ſecours dont il a beſoin ; on l'échauffe, on l'anime extérieurement avec le vin chaud, on lui en fait avaler, ſi cela eſt néceſſaire. J'ajoute que l'Accoucheur profite de ce délai pour ſe débarraſſer d'un enfant qui le gêneroit dans les circonſtances d'un délivre adhérent, d'une perte, des mouvemens involontaires de la mere ; & s'il étoit dans la néceſſité de porter la main pour décoler le placenta.

Il arrive ſouvent que l'Accoucheur ſentant le placenta à l'entrée de la Matrice, avec le bout du doigt, ne peut lui faire paſſer ce trajet qu'avec beaucoup de tems & de difficulté ; ſa grande étendue ou la largeur de ſa ſurface, jointe à l'implantation du cordon umbilical dans ſon milieu, bouche hermétiquement l'orifice de la Matrice : d'où il arrive que le débordant intérieurement, il reſiſte aux ſecouſſes du cordon, aux tranchées & aux efforts volontaires. Ce n'eſt qu'après un très long tems qu'étant chaſſé par l'air intérieur, & par des caillots accumulés, il franchit enfin ce trajet. Le moyen d'accélerer ſa ſortie, eſt d'appuyer le doigt ſur la portion du placenta, qui eſt la plus près de l'orifice, d'en diminuer la largeur, & de faire un paſſage pour l'air intérieur, pendant qu'avec l'autre main on tient le cordon, & qu'on le tire plus ou moins fort ſelon la réſiſtance du placenta ; ce moyen réuſſit toujours & abrége beaucoup l'extraction du placenta.

Après que la mere eſt entiérement délivrée, & que par l'examen des piéces on eſt certain que tout eſt dehors, il eſt bon de lui donner encore des ſoins très-néceſſaires, ſurtout quand on ſçait que l'enfant eſt en bonnes mains, & qu'il eſt à ſon aiſe auprès du feu. Il faut ôter, avec quelqu'un d'entendu, tous les linges mouillés qui ſont ſous la femme ; lui en couler d'autres qui ſoient chauds & ſecs, l'entourer d'une bonne alaiſe, ou d'un drap chaud ; rajuſter ſes couvertures, que le travail a mis en déſordre ; les augmenter même, parce qu'une femme qui vient d'accoucher, friſſonne ordinairement. Elle a donc beſoin d'une augmentation de

chaleur pour ſe mettre dans une ſituation naturelle.

Quand l'accouchée a tout ce qu'il lui faut, on va examiner de nouveau l'enfant; on prend garde ſi le cordon eſt bien lié; ou ſi étant coupé par un fil trop mince, ou diminué de groſſeur, il ne laiſſe point échapper de ſang. On examine enſuite s'il n'y a point quelque vice de conformation auquel on puiſſe remédier. Si tout eſt en bon état, on le fait emmailloter avec la précaution de ne ſerrer aucune partie avec des bandes. Il eſt d'uſage parmi les gardes & les nourrices de ne pas ſerrer les enfans ſur la poitrine: mais comme on ne leur a jamais recommandé le ſoin des jambes, elles ſe ſont imaginées de ſerrer à tour de bras ces parties, dans le deſſein de les rendre plus droites que la nature ne pourroit l'avoir fait. J'ai vu en conſéquence de ces fauſſes précautions, de pauvres enfans paſſer en pleurs continuelles les premiers jours de leur vie. Après les avoir fait démailloter, je leur trouvois preſque à tous les cuiſſes & les jambes extrêmement enflées & rouges, & les plis des couches étoit imprimés dans leur chair: ſi je n'avois pas ordonné de les laiſſer ſimplement envelopés de linges, retenus avec des épingles pendant pluſieurs jours, il y auroit eu à craindre que l'inflammation & la gangrène ne ſurvinſſent; il ſeroit à ſouhaiter qu'on n'émaillotât point les enfans nouveaux nés, comme on fait en France, & qu'on laiſsât leurs membres en liberté, quoique couverts. Ils ſeroient plus droits & plus forts, & tout le corps ſe reſſentiroit de l'avantage d'un vêtement qui s'enleveroit facilement, qui ne laiſſeroit jamais les enfans croupir dans l'ordure, & qui faciliteroit le renouvellement de l'air qui les environne.

Je conſeille aux jeunes gens qui commencent à ſe livrer aux accouchemens, de porter la main dans la Matrice dès les premieres difficultés qu'ils ſentent à délivrer naturellement; c'eſt le moyen de s'habituer à délivrer ſans aucun riſque; car ils éviteront par-là les ruptures fréquentes du cordon, & le danger de renverſer la Matrice: de plus, ils ſe rendront familiere l'opération d'aller chercher le placenta, ſoit qu'il ſoit adhérent, ſoit qu'il ne le ſoit pas. Mais je ne doute pas que, lorſqu'ils ſeront bien inſtruits à la pratique de cette opération, & qu'ils ſeront en état de la faire avec une

hardieſſe reglée par la prudence, ils ne ſoient moins preſſés à employer ce moyen; ils attendront patiemment l'effet des tranchées, & du travail que fait encore la nature pour chaſſer le placenta après la ſortie de l'enfant.

Je ne ſçaurois paſſer à un auſſi grand praticien que l'a été *Mauriceau*, le precepte abſolu qu'il donne au premier volume de ſon Traité d'accouchemens de 1712, pag. 248. de délivrer la femme auſſi-tôt que l'enfant eſt ſorti, dans la crainte, dit-il, que la Matrice ne ſe referme, & que le tems de nouer le cordon & de mettre l'enfant en ſûreté ne devienne par ſa longueur un obſtacle au paſſage du placenta. Il eſt vrai qu'auſſi-tôt que l'enfant eſt paſſé, la Matrice ſe contracte en ſe repliant ſur elle-même: mais la méchanique de l'accouchement, la ſtructure de la partie, & l'uſage de porter la main dans ce viſcère pour les cas de néceſſité, nous ont appris que ſa contraction commencée dans le fond, comme étant le centre des fibres charnues, & de la force de ce viſcère, que la contraction, dis-je, du fond chaſſe néceſſairement, vers l'orifice, le corps contenu dans ſa cavité; & que la préſence de ce corps, & la ſortie continuelle du ſang, doivent le tenir dilaté. Nous ſçavons encore que le reſſort de la Matrice doit être extrêmement affoibli par l'exceſſive dilatation qu'elle a ſouffert dans l'accouchement. D'ailleurs c'eſt une méchanique reconnue, que plus le fond de la Matrice ſe dilate, plus l'orifice ſe reſſerre; & c'eſt ce qu'on voit arriver dans la groſſeſſe: qu'au contraire, plus le fond ſe reſſerre, plus l'orifice eſt obligé de ſe dilater, comme on l'obſerve dans le travail; parce que chacune de ces parties fait une action contraire, pour tendre néanmoins au bien d'une même opération. Or tant qu'il reſte quelque corps renfermé dans la Matrice d'un volume tel que le placenta d'un enfant à terme, l'orifice eſt la partie la plus lente à ſe reſſerrer: il eſt donc poſſible d'y paſſer la main, une heure & plus, après la ſortie de l'enfant; & on doit conſéquemment attendre une partie de ce tems, l'expulſion naturelle du placenta ſi aucun accident n'oblige d'en précipiter la ſortie.

Condamnant, comme je viens de faire dans *Mauriceau*, la méthode de délivrer trop promptement, je ne devrois pas être plus indulgent à l'égard de M. *Clément*, malgré le reſ-

pect & la réconnoiſſance dont je ſuis pénétré pour cet habile praticien, que j'ai eu le bonheur d'avoir pour Maître. Il s'y prenoit de la même façon que *Mauriceau* ; mais par un motif bien différent : il s'étoit accoutumé à délivrer ſur le champ, en laiſſant l'enfant dans le lit de la mere, par la ſage précaution de ne le point abandonner qu'il ne l'eût fait voir aux perſonnes intéreſſées ſain & ſauf. Comme il avoit eu l'honneur d'accoucher, étant encore très-jeune, la premiere Dauphine de France, ſous le régne de Louis XIV. & d'avoir été appellé au ſecours de Reines étrangeres ; & qu'on eſt obligé dans ces accouchemens d'éclat, de montrer aux Princes du ſang, aux & Ambaſſadeurs, le nouveau né, nud, & de leur faire voir ſon ſexe ; il s'étoit fait une loi de délivrer d'abord, de prendre enſuite l'enfant pour le montrer aux aſſiſtans ; & de le remettre entre les mains de la garde, après lui avoir fait voir que l'enfant ſortoit de ſes mains en bon état, & ſans aucunes défectuoſités qu'on puiſſe lui imputer. Il croyoit que s'il eût abandonné des femmes de ce rang, avant de les avoir délivrées, autant de tems qu'il en faut pour faire examiner la forme d'un enfant à tant de ſpectateurs, pour viſiter tous ſes membres en préſence des Médecins, & pour le confier à la garde, il les auroit impatienté, & ſe ſeroit rendu reſponſable des accidens qui auroient pû ſurvenir pendant ce temps par la préſence du placenta dans la Matrice.

Il y a toute apparence que le placenta ne ſe ſépare de la Matrice, à laquelle il eſt intimement joint, qu'au moment de la ſortie de l'enfant, puiſqu'on ne voit paroître pendant tout le travail, que peu ou point de ſang, & que s'il ſe ſeparoit plutôt, il y auroit un écoulement de ſang auſſi abondant que dangereux juſqu'à ce que l'enfant fût venu au monde. Si nous trouvons certains travaux naturels où il coule un peu plus de ſang que de coutume, on peut préſumer que le placenta eſt décolé par quelque endroit, mais que cette légere ſéparation n'eſt pas capable de produire une perte conſidérable ; d'autant plus que le travail de l'enfantement étant une action & une réaction preſque continuelles de la Matrice ſur l'enfant, & de l'enfant ſur la Matrice, ce groupe de corps & de parties eſt tellement comprimé

primé de toutes parts, que la légere ſéparation du placenta ne peut fournir au ſang qu'un paſſage très-difficile : c'eſt auſſi cette même compreſſion qui empêche le placenta de ſe décoler tout-à-fait pendant tout le tems que dure le travail, malgré les vives douleurs dont la Matrice eſt tourmentée, malgré les efforts & les mouvemens involontaires de contraction, qu'elle fait pendant tout ce tems, & malgré les efforts volontaires de la Mere, qui met en jeu l'action du diaphragme & des muſcles du bas-ventre, pour comprimer fortement la Matrice. Tant de violence ne manqueroit pas de détacher le placenta, s'il n'étoit retenu & maintenu dans ſa place par l'enfant qui remplit exactement la cavité de la Matrice, juſqu'à ce qu'il en ſoit chaſſé en entier. Il en eſt de ce viſcère comme des vaiſſeaux ſanguins, qui, par le moyen de leur élaſticité, ſont toujours juſtes ſur la liqueur qu'ils renferment, quelque quantité qu'on en tire, ou quelque abondance que les alimens leur en fourniſſent. La Matrice par un reſſort égal, ſe reſſerre proportionnément à ce qui en ſort ; elle comprime exactement ce qui s'y trouve encore renfermé : ce n'eſt qu'après l'expulſion de l'enfant qu'il y a dans la Matrice un vuide ſenſible. Cette partie toujours occupée à ſe délivrer, continue donc ſon action ; elle ſe fronce ſucceſſivement de ſon fond à ces parties latérales : & comme le placenta qui eſt dépourvu de ſenſibilité & par conſéquent d'action, ne peut ſuivre ſes mouvemens de contraction, il reſte dans toute ſa largeur, & ſe décole néceſſairement du fond de la Matrice, à cauſe de l'inégalité des ſurfaces qui ſe trouvent entre ces deux corps. Auſſitôt que la Matrice eſt débarraſſée des adhérences du placenta, elle agit avec plus de force ſur ce corps pour le chaſſer : devenue libre dans ſes mouvemens, elle le pouſſe de derriere en devant par des contractions périodiques qui ne ceſſent que lorſqu'il eſt tout-à-fait hors de ſa cavité. Ces contractions opérent des douleurs ou tranchées ; mais elles ſont beaucoup plus foibles que celles du travail de l'enfant, parce que pour lors la Matrice chaſſe un corps mol, un corps qui lui réſiſte foiblement, & elle le chaſſe par une voie qui eſt ſuffiſamment ouverte pour le laiſſer paſſer : au lieu qu'auparavant elle avoit à faire avancer un corps ſolide,

& à faire ouvrir une porte qui réſiſtoit, & qui n'a cédé qu'à une force majeure, & qu'après avoir ſoutenu dans cet aſſaut, des douleurs proportionnées à ſa ſenſibilité & à ſa reſiſtance.

Des portions du placenta, qui peuvent reſter dans la Matrice après ſon extraction.

Le placenta eſt un corps mou & parenchymateux : cependant ſon tiſſu eſt ſi ferme, & ſes vaiſſeaux ſont ſi fortement entrelaſſés, qu'à moins qu'il ne ſoit adhérent, il ne peut ſe diviſer, lorſqu'on le tire par ſon cordon, ſurtout quand le cordon part de ſon centre : parce que le cordon jette des racines de tous côtés, qui répondent à toutes les parties du placenta, & qu'il les tirent toutes à la fois. Il reſte même ſi conſtamment dans toute ſa forme, que dans des cas d'ahérence, on a reconnu qu'il entraînoit plutôt le fond de la Matrice que de ſe rompre, & de ſortir mutilé dans quelques-unes de ſes portions. On a pourtant vû dans ces mêmes cas d'adhérence, reſter quelquefois des portions du placenta : ce qui n'arrive que lorſqu'on s'eſt déterminé trop tard à l'aller chercher ; la Matrice pour lors reſſerrée dans ſon fond & ſes parties latérales, permet difficilement l'introduction de la main ; & elle contraint encore davantage ſon action lorſqu'elle eſt entrée. Si le placenta eſt donc ſi adhérent qu'il ſe ſoit moulé aux enfoncements de la Matrice, il peut arriver que l'accoucheur en faiſant de ſon mieux pour avoir toute la maſſe, ou pour ne la détacher que morceau à morceau, il en reſte quelque portion qui échappe à ſon exactitude ou qui reſiſte au mouvement de ſes doigts. Il ne faut pas croire qu'un ſi petit malheur mérite les inquiétudes qu'on prend à ce ſujet : la nature fond toujours ces reſtes par ſuppuration ; ou bien elle les expulſe avec le tems, auſſi facilement qu'elle fait les petits placenta en entier, qui n'ont pu ſuivre des fœtus de deux ou trois mois, & qu'il a fallu abandonner aux ſoins de la nature : s'il ſurvient du danger & que la mort le ſuive de près, il faut plutôt l'imputer à l'inflammation & au tourment qu'on a fait à la Matrice, qu'aux portions du placenta reſtées. Il peut encore manquer à un placenta qui eſt venu avec facilité, & dont la maſſe paroît entiere, des

portions de membranes qui reſtent quelquefois en chemin ; ſoit parce qu'elles ſont colées aux parrois de la Matrice, ſoit parce qu'elles ont été pincées par ſon col. Il eſt bon de remarquer que ces membranes qui ſont toujours au-devant du placenta, quand il eſt dans la Matrice en ſa ſituation naturelle, viennent après lui dans l'extraction, & forment ſouvent une longue queue, dont il peut ſe diviſer quelque portion dans le rapprochement des parties. On doit donc après la ſortie du placenta, amener doucement cette eſpéce de queue membraneuſe, & faire enſorte de l'avoir entiére. Mais s'il en reſte quelque portion peu conſidérable, on ne conſeille pas d'aller porter la main dans la Matrice, tant à cauſe de la difficulté qu'il y a de la rencontrer dans cette cavité ; que parce qu'il n'eſt guerres poſſible de l'aſſujettir dans ſes doigts pour la tirer : car ces petits feuillets membraneux & gluans échappent aiſément aux doigts, qui veulent les ſaiſir & les emporter. Il eſt donc mieux de les abandonner aux ſoins de la nature, puiſqu'il eſt certain qu'ils ſe fondent en peu de jours par pourriture & qu'ils ſortent avec les lochies : ou bien quelquefois ils font corps avec quelques caillots de ſang qui les entraînent ſous la forme d'une maſſe, qui coûte à la femme quelques tranchées, & qui dans ſa ſortie excite un effort involontaire.

Le commun des femmes & les gardes donnent le nom de faux germe à ces compoſés de caillots & de membranes qui ſe ſont endurcies par le ſéjour & la chaleur de la partie. Quelquefois même lorſqu'elles ſont ignorantes ou de mauvaiſe volonté, elles affirment que c'eſt une portion du placenta ; & elles félicitent les accouchées du bonheur de ſe trouver délivrées de quelque choſe d'auſſi dangereux. Sur un fondement auſſi léger, on fait ſouvent le procès à celui ou à celle qui a fait l'accouchement, ſans l'admettre à l'examen de ce qui eſt ſorti. J'ai vû même d'habiles Chirurgiens y être trompés faute d'uſage, & prendre des caillots entourés de limphe durcie pour des morceaux de placenta. Il eſt cependant facile de diſtinguer ces deux corps l'un de l'autre ; le caillot ſe fond toujours dans l'eau tiéde, ſoit en le briſant, ſoit en l'y laiſſant du tems ; & ſon long ſéjour dans la matrice en le durciſſant, ne lui donne que très-peu

de mauvaiſe odeur : la portion du placenta, au contraire ſe détruit en peu de tems dans la Matrice par une fonte gangréneuſe ; elle y acquiert en vingt-quatre heures, une odeur inſupportable ; & ce qui en ſort en maſſe, ne ſe fond jamais dans l'eau chaude comme le caillot. Voilà les moyens de connoître la nature de ce que la Matrice expulſe aſſez ſouvent quelques jours après l'accouchement, & la façon de détruire la calomnie qui trouve malheureuſement toujours des oreilles prêtes à l'écouter. A Dieu ne plaiſe que j'aie deſſein de faire approuver, ou du moins de couvrir des fautes qui me ſeroient échappées, ou à quelqu'un de mes Confréres. Arrivé à la fin de ma carriére, je ſuis plus obligé que jamais de publier la vérité, & de déſabuſer le commun des gens, de nombre de faux préjugés que l'ignorance à tranſmis de ſiécle en ſiécle, & qu'aſſez ſouvent la jalouſie de profeſſion entretient.

Avant de quitter ce qui regarde le placenta, je rapporterai une obſervation importante, qui pourra contribuer à décider une queſtion, ſur laquelle les Phyſiologiſtes ſont partagés depuis long-tems. Il s'agit de ſçavoir ſi les vaiſſeaux de la Matrice s'anaſtomoſent avec ceux du placenta, & conſéquemment ſi le ſang de la mere paſſe immédiatement des vaiſſeaux de la Matrice dans ceux du fœtus par le moyen du placenta : ou ſi le placenta eſt ſimplement uni & colé à la Matrice, ſans que cette union ſe faſſe par la communication des vaiſſeaux ſanguins. J'avoue que j'ai eu juſqu'à préſent plus de penchant pour le premier ſentiment que pour ce dernier. J'ai cru qu'il y avoit une véritable anaſtomoſe entre les vaiſſeaux ſanguins de la Matrice & ceux du placenta ; parce qu'il me paroît que cela doit être ainſi, & que cela ne peut-être autrement. D'ailleurs, la génération du placenta, & du cordon umbilical, & la nutrition du fœtus me paroiſſent beaucoup plus faciles à expliquer dans ce ſyſtême. Mais ſi le brillant de cette théorie m'a ſéduit, l'obſervation que je vais rapporter, répand des nuages dans mon eſprit, & elle me fait douter ſur un article, où je voyois auparavant la plus grande certitude. J'ai donc obſervé pluſieurs fois des dépôts pierreux & ſalins ſur la face du placenta qui regarde le fond de la Matrice. J'y ai même quel-

quefois trouvé des pierres d'un volume aſſez conſidérable. Or ſi la tranſmiſſion des ſucs de la mere ſe fait par une ſuite ou prolongation de vaiſſeaux, ces dépôts pierreux ne ſemblent point devoir ſe trouver à la ſurface du placenta : quand le ſang a de la diſpoſition à les former, on devroit, ce ſemble, les trouver confondus dans la ſubſtance du placenta. Mais comme ces corps ſolides ne ſe rencontrent jamais dans le placenta ; & qu'ils s'accumulent au contraire ſur la ſurface, qui s'applique à la Matrice, en formant des inégalités, qui contribuent à lier plus fortement le placenta à la Matrice, il y a lieu de préſumer que le commerce des liqueurs de la mere à l'enfant ne ſe fait pas par une continuité des vaiſſeaux ſanguins de l'un à l'autre ; mais par tranſſudation ; c'eſt-à-dire, que les vaiſſeaux lymphatiques que les Modernes appellent exhalants, laiſſent couler en forme de roſée, de la partie concave de la Matrice, des ſucs qui ſont repompés par les vaiſſeaux abſorbans du placenta ; & que les vaiſſeaux abſorbans de la Matrice, repompent de même les ſucs fournis par les vaiſſeaux exhalants du placenta. Il ſemble donc qu'il faut conclure que l'adhérence du placenta à la Matrice, ne ſe fait point par le moyen des vaiſſeaux ſanguins de ces deux parties, qui ſeroient unis par de véritables anaſtomoſes ; mais que la ſurface un peu inégale du placenta, eſt reçue, comme par emboitement dans les anfractuoſités de la concavité de la Matrice. Cette obſervation de concrétions pierreuſes à la ſurface du placenta, m'a paſſé une douzaine de fois ſous les yeux, dans le cours d'une longue pratique. J'ai vû bien plus ſouvent ſur la même ſurface des dépôts bilieux, qu'une bile ſurabondante y avoit laiſſés.

CHAPITRE XIV.

Des évacuations qui doivent néceſſairement ſuivre l'accouchement, & des tranchées qui les accompagnent.

LEs évacuations qui ſurviennent à la femme après l'accouchement, ſont de pluſieurs ſortes. L'évacuation qui ſuit immédiatement l'opération de l'accouchement, eſt un ſang tout pur : ſa quantité & la chaleur du lieu d'où il ſort, le conſervent liquide dans ces commencemens. L'écoulement de ce ſang ne coûte encore aucune douleur à la Matrice, parce qu'il s'échappe avec autant de facilité de ſes vaiſſeaux, qu'il ſort avec liberté de la Matrice; auſſi dans ces premiers tems ne redoute-t'on que la perte immodérée, & point du tout la ſuppreſſion. Mais quelques heures après l'accouchement, les vaiſſeaux reſſerrés proportionnément au dégré de reſſerrement de la Matrice, laiſſent échapper moins de ſang : conſéquemment il doit couler plus lentement, & perdre plutôt ſa chaleur; & frappé de l'air dans ſa route, malgré toutes les précautions que l'on prend, il ſe coagule; des caillots formés & amaſſés d'abord dans le vagin, arrêtent le ſang fluide qui coule de la Matrice : & ce ſang arrêté ſe forme de même en caillots. Enfin de proche en proche ces maſſes ſanguines embarraſſent tellement les paſſages, que le ſang qui ſort de la Matrice ne pouvant couler, il diſtend douloureuſement ce viſcère, qui ne peut ſans un effort ſur lui-même, ſe délivrer de ces corps étrangers. Ce ſont là les ſecondes évacuations de la Matrice, & celles qui commencent à lui cauſer des douleurs, qu'on nomme alors tranchées.

On ſeroit toujours dans l'obligation de porter la main dans la Matrice, pour la débarraſſer de ces maſſes ſanguines, ſi ſa force élaſtique, ou plutôt ſon action muſculaire ne l'en délivroit communément. En effet, les douleurs, les tranchées, & l'endurciſſement de Matrice, pendant ce tems, marquent auſſi ſenſiblement l'effort qu'elle fait ſur ces maſ-

ſes pour les chaſſer, que la ceſſation de la tranchée, le ramolliſſement de la partie, & la ſortie des caillots marquent ſa victoire. Quelquefois cependant la Matrice a beſoin d'aide, quand elle trouve une réſiſtance au-deſſus de ſes forces. Ce beſoin eſt marqué par un ſentiment de péſanteur & de douleur continuelle dans la partie & dans les reins, par l'étouffement, par des évanouiſſements, ou foibleſſes, & par des convulſions. Ces accidens, qui feroient ſuffoquer & périr la malade, ſi elle n'étoit promptement ſecourue, diſparoiſſent auſſi-tôt qu'on a débouché la Matrice, & qu'on a rendu aux évacuations le cours qu'elles doivent avoir.

Ces premiers écoulemens de ſang, ou liquide, ou par caillots, ne dégorgent pas, à beaucoup près, ſuffiſamment la Matrice. Mais une auſſi grande évacuation, faite en ſi peu de tems, jette la Malade dans un état de foibleſſe, qui ralentit le mouvement du ſang, & qui diſpoſe la Matrice au relâchement, & la rend moins ſuſceptible de paſſer de l'état de phlogoſe, où elle eſt après l'accouchement, à celui d'inflammation.

L'humeur dont l'écoulement dégorge proprement la Matrice & en diminue le volume, s'appelle *lochies*, qui ordinairement cauſent plutôt des tranchées que les caillots de ſang amaſſés & retenus dans la Matrice, leſquels peuvent en ſortir par leur propre poids, par les vibrations de la Matrice, & par les épreintes qu'ils excitent, ſans cauſer beaucoup de douleurs. Mais les vraies lochies qui partent de la ſubſtance de la Matrice, n'étant autre choſe que des liqueurs égarées dans les mailles des parrois de ce viſcère, & extravaſées dans les interſtices des vaiſſeaux, les lochies dis-je, n'ont pas une iſſue auſſi libre. Cette troiſiéme eſpéce d'évacuation, eſt cependant la vraie matiere du dégorgement de la Matrice; c'eſt la plus néceſſaire de toutes; & c'eſt la ſortie de cette humeur continué pendant long-tems qui la fait fondre peu à peu, & la remet après un certain tems dans ſon volume naturel: mais il en coûte ſouvent bien des tranchées avant que cet écoulement ſe ſoit bien établi, & que les lochies ayent pris un cours libre, & une iſſue indépendante des efforts de la Matrice.

Il y a tout lieu de croire que ce qui fait la matiére des

vraies lochies, ou vuidanges de la Matrice, eſt la liqueur qui ſervoit de nouriture à l'enfant dans le tems qu'il étoit renfermé dans ce viſcère ; mais que cette liqueur laiteuſe n'eſt plus auſſi pure qu'elle étoit alors : car ſortie de ſes routes ordinaires, & mêlée avec des liquides, que la contraction ſubite de la Matrice a fait auſſi ſortir des routes qui leur ſont propres ; cette liqueur, dis-je, a dû s'altérer & contracter un épaiſſiſſement conſidérable. Son évacuation de la Matrice tient donc lieu à cette partie d'une eſpéce de ſuppuration. Cependant, quelque changée que ſoit cette matiére par ſon mêlange, on reconnoît toujours à ſon odeur aigre & à ſa couleur, que le lait y domine. Les tranchées n'auront donc plus rien qui ſurprenne, quand on ſçaura qu'elles ſont l'effet d'un combat perpétuel de la Matrice ſur les lochies, & des lochies contre la Matrice. En effet, cette matiére eſt hors des voies de la circulation, dans les premiers jours de l'accouchement : c'eſt à la Matrice à la ramener dans ſes routes par des contractions repétées ; & ces contractions ne peuvent manquer de cauſer de la douleur tout le tems qu'elles ſeront gênées par l'engorgement de la partie, & juſqu'à ce que les lochies ſtagnantes ou dévoyées ſe ſoient pratiquées un chemin libre vers l'intérieur de la Matrice. Ces tranchées ſeront encore plus où moins fortes, ſelon le plus ou le moins d'engorgement, ſelon le plus ou le moins d'épaiſiſſement de la matiére des lochies ; elles ſeront auſſi plus ou moins éloignées ſelon l'abondance ou la médiocrité de la matiére. Car ces évacuations ne ſont pas à toutes les femmes dans les mêmes proportions.

A l'égard du cours alternatif de douleurs & de calmes, on ne peut mieux l'expliquer qu'en comparant les contractions & les relâchemens de la Matrice aux diaſtoles & ſyſtoles du cœur. Chaque contraction, vibration, ou ſyſtole de l'une & l'autre partie comprime & chaſſe un liquide ; & chaque relâchement ou diaſtole en reçoit une nouvelle meſure, qui prend la place de celui qui vient d'être expulſé : enfin comme la vibration du cœur n'agit que ſur le ſang qui eſt dans ſes cavités, de même chaque vibration de la Matrice n'agit que ſur la portion des lochies la plus voiſine de l'intérieur de la Matrice : auſſi les femmes

s'apperçoivent

s'apperçoivent-elles que chaque tranchée finit par un flot de vuidanges qui les ſoulage, & qui fait place à celui qui doit le remplacer en préparant à de nouvelles douleurs.

Quoique la Matrice ait beſoin d'un tems conſidérable, & d'un écoulement de lochies fort long, pour ſe réduire au petit volume, où elle doit être hors le tems de groſſeſſe, les tranchées n'accompagnent pas le cours de cette évacuation tout le tems qu'il dure : quelquefois le premier jour de couche les termine ; ſouvent une abondante évacuation pendant vingt-quatre heures en diminue la violence : enfin on préſume que la Matrice eſt ſuffiſamment dégorgée par l'iſſue des lochies, lorſqu'elle eſt rentrée dans la ſoupleſſe qu'exigent ſes mouvemens, & qu'elle a frayé des routes à la matiére, qui doit s'écouler : auſſi ſa contraction graduée ou ſon reſſerrement s'opére-t-il alors ſans aucune réſiſtance ; & les tranchées s'évanouiſſent. C'eſt aſſez communément vers le troiſiéme jour, qui eſt le tems que le lait monte aux mammelles & les gonfle : cependant, il y a des femmes qui en ont pendant ſept & huit jours. Quand je dis que communément les tranchées ceſſent vers le tems où le lait ſe porte aux mammelles, il ne faut pas s'imaginer que ce ſoit ces ſubſtances laiteuſes infiltrées dans le tiſſu de la Matrice, qui, de ce lieu, paſſent aux mammelles par une eſpéce de déliteſcence. Ce reflux d'une matiére altérée & corrompue en quelque façon par ſon repos, ſeroit auſſi dangereux pour les femmes accouchées, que la diſparition ſubite d'une belle ſuppuration, le ſeroit à un bleſſé dont la plaie ſeroit dans le meilleur état, & en train de guérir : cette eſpéce de métaſtaſe ſe fait donc ſelon le cours ordinaire de la circulation. Le ſang de la mere qui pendant la groſſeſſe entroit abondamment & avec facilité dans la Matrice, & qui y dépoſoit beaucoup de lait, trouvant les portes à demi fermées quelques jours après l'accouchement, ne peut s'inſinuer dans des vaiſſeaux dont le calibre eſt diminué des deux tiers ; la portion du ſang qui ſervoit donc à la nourriture de l'enfant, & devenue alors inutile, eſt obligée de refluer, de ſe frayer des routes nouvelles, & de gagner inſenſiblement les mammelles, qui ſont des reſervoirs deſtinés à partager avec la Ma-

trice les engorgemens ſanguins & laiteux ſans que l'une ou l'autre de ces parties en ſoient lézées.

Si le premier enfant paroît épargner aux meres les tranchées qu'elles reſſentent aux accouchemens qui ſuivent, je crois ainſi que l'a dit *Mauriceau*, qu'il faut en attribuer la cauſe à la violence & à la longueur du travail de l'enfantement, qui eſt ordinairement plus pénible la premiere fois que dans les accouchemens ſuivans. L'action & les reſſorts de la Matrice affoiblis par une longue ſuite de douleurs & d'efforts opérent plus lentement la contraction & le reſſerrement de l'orifice; le ſang liquide, les caillots & les vraies lochies, moins dévoyées, ſortent de la Matrice avec plus de liberté; ainſi ce viſcère ne faiſant que de médiocres efforts pour faire marcher ces différens écoulemens, il en coute peu ou point de douleurs à l'accouchée. Au lieu qu'un travail plus court, conſerva à la Matrice toutes ſes forces, la contraction s'opére en bien moins de tems, ſon engorgement doit être plus conſidérable, les lochies plus dévoyées, & leur iſſue plus difficile. Il faut donc que la Matrice par un ſecond travail quelquefois plus pénible que le premier, dirige la matiére qui doit s'écouler vers l'endroit de ſa ſortie par des ſyſtoles ou vibrations, qui coûtent aſſez de douleurs pour être nommées tranchées. Je ne garantis pas la vérité de cette théorie, & je la ſoumets volontiers à des lumiéres ſupérieures aux miennes; mais elle paroît être appuiée par l'expérience: car on remarque en général que les femmes qui ont des travaux longs & pénibles, celles qui ſont expoſées à des accouchemens contre-nature, laborieux ou pratiqués par des moyens extraordinaires, en ont bien moins que celles qui ſont promptement délivrées. On voit encore des femmes qui n'ont jamais eu de tranchées, quoiqu'elles ſoient accouchées nombre de fois, pendant que d'autres en ont à toutes leurs couches. La Matrice apparemment plus ſouple dans les premieres, ſe contracte plus facilement & agit ſans beaucoup d'effort ſur la matiére qui forme l'engorgement: au lieu que dans les femmes tourmentées de tranchées, la Matrice eſt d'un tiſſu plus ſerré, & la matiére engorgée eſt plus laiteuſe, & plus épaiſſe; ainſi les lochies ſe portent difficilement vers leurs débouchés, & ce n'eſt

que par des contractions pénibles, qui ont pour effet les tranchées, qu'elles prennent cette route. C'eſt à peu près par les mêmes loix qu'on voit des femmes accoucher très-promptement, ſans avoir beaucoup de douleurs : tandis que d'autres ſont excedées par la longueur & la violence de leurs maux.

Je ne penſe pas que ce ſoit certains alimens, comme ſalade, vinaigre, fruits verts, épiceries & mauvais régimes pendant la groſſeſſe, qui ſoient les cauſes des tranchées qu'ont la plûpart des femmes après leur accouchement. Il y a tant d'expériences contraires à ce préjugé, qu'il eſt plus naturel d'en accuſer des diſpoſitions naturelles, ſoit de la part du ſang, ſoit de la ſtructure de la partie ; diſpoſitions même qu'on a eſſaié de changer par un régime exact ſans y avoir réuſſi. Mais pour faire connoître que ce n'eſt pas pour autoriſer le mauvais régime que je le décharge & l'abſous de ce crime, je ne doute pas que le trop grand uſage de mauvais alimens, ne contribue beaucoup aux maladies dangereuſes qui ſurviennent à la ſuite des accouchemens les plus heureux, & qu'il n'empêche le ſuccès des remédes qu'on emploie pour les traiter.

CHAPITRE XV.

Des mouvemens de la Matrice, dans un état contre nature.

LA Matrice a des mouvemens ſenſibles à la vûe & au toucher ; & elle en a d'inſenſibles à ces mêmes organes ; mais qui ne ſe font que trop ſentir aux femmes dans les corps deſquelles ces mouvemens s'exécutent. Les mouvemens ſenſibles ſont ceux que fait la Matrice quand elle eſt chargée d'un enfant mort dans un terme avancé. Ces mouvemens ſont de totalité ; parce que c'eſt tout le corps de la Matrice qui agit pour lors : on voit & on ſent, en mettant la main ſur le ventre, dans le tems que ces mouvemens ſe font, une groſſeur & une dureté élever la partie du ventre où ce viſcere eſt ſitué, y former une eſpéce de boule ronde & dure pendant une minute ou deux ; après quoi le ventre s'abaiſſe & la dureté ou boule qu'on ſentoit, ſe diſſipe en ſe relâchant & en s'étendant dans toute la capacité. Ces mouvemens ſont ſi fréquens dans les femmes qui portent des enfans morts, que pluſieurs aſſurent avoir ſenti remuer leur enfant. C'eſt aux gens de l'art à ſçavoir diſtinguer les mouvemens, dépendans de l'enfant vivant, qui ſont toujours des coups ſecs, frappés ça & là ſans élevation marquée, des mouvemens de la Matrice, lorſque l'enfant eſt mort, leſquels forment des groſſeurs, des boſſes ou élevations au ventre que nous nommons mouvemens de totalité.

Comme ces mouvemens ne ſe font pas appercevoir dès les premiers jours que l'enfant eſt mort ; où s'ils le font, c'eſt dans des tems éloignés ; & comme ils deviennent beaucoup plus fréquens aux approches de l'accouchement, il y a lieu de croire que la Matrice fatiguée tant par un cadavre, qui l'incommode en s'affaiſſant ſur ſon orifice, que par la marche lente, & le retour difficile des liqueurs que l'enfant vivant conſommoit en grande partie, il y a lieu de croire,

dis-je, que ces deux causes produisent dans la Matrice un état de mal-aise & même un sentiment douloureux, qui préparent peu à peu la voie à l'expulsion de l'enfant. D'ailleurs l'enfant, après sa mort, venant à se flétrir, la Matrice est moins étendue, & elle agit plus fortement sur ce corps étranger. Ces premiers mouvemens de la Matrice qui sont foibles d'abord & dont l'effet est de la resserrer sur elle-même, marquent qu'elle travaille par de petites contractions à faire ouvrir l'orifice pour se débarrasser de son fardeau, & à lui pratiquer un chemin, que de plus grands mouvemens, que des contractions plus fortes, & un vrai travail rendront dans la suite suffisant pour l'expulser.

La Matrice fait encore des mouvemens, non pas assez sensibles pour être reconnus distinctement à l'extérieur; mais ils suffisent pour faire croire aux femmes dans lesquelles ils se passent qu'elles sentent remuer un enfant; & aux filles qu'elles ont dans le corps quelque bête qui remue singuliérement.

La suppression subite des regles par quelque accident que ce soit, dans l'âge où les femmes & les filles doivent être bien reglées: & celle qui survient dans les tems critiques aux femmes, ont souvent opéré ces sortes de mouvemens. L'engorgement qui se fait dans les parrois de la Matrice, soit des évacuations périodiques supprimées subitement, soit de celles qui trouvant leurs issues formées à un certain âge, sont du tems à se pratiquer de nouvelles routes, doit causer à la partie une irritation qui agace les nerfs, & met les fibres charnues en contraction, ou même les dérermine à des mouvemens spasmodiques, que les femmes sentent réellement en forme de secousses, & que les gens de l'art ont quelquefois senti & reconnu, en appliquant la main sur le ventre.

Les pâles couleurs, quand elles durent trop long-tems, & qu'elles semblent tiranniser les jeunes personnes en âge d'être reglées, causent assez communément des sécousses à la Matrice, qui ne sont sensibles qu'à celles en qui se font ces mouvemens.

On sçait que les fureurs utérines, sont ordinaires aux femmes qui ont beaucoup de tempérament, aux jeunes veuves qui sont sages, aux nourrices qu'on empêche d'habiter avec leurs maris, aux filles qu'on n'a pû marier dans un âge qui

les porte à déſirer ce Sacrement. On ſçait encore, que cette maladie ſe manifeſte par des mouvemens convulſifs à la Matrice, par des étouffemens, des yeux hagards, par des geſtes, & par des diſcours, qui ne dénotent que trop le ſiege & la cauſe de la maladie. Mais, outre ces ſymptomes, on ſent aſſez ſouvent dans ces cas, le ventre ſe ſoulever par des eſpéces de ſaccades, & répondre par contre-coup aux mouvemens ſpaſmodiques de la Matrice.

On peut ajouter aux mouvemens de la Matrice, dont nous venons de parler, des mouvemens paſſifs & inſenſibles, dépendans de ſon aggrandiſſement dans la groſſeſſe, de ſon épaiſſiſſement gradué dans l'amas de la matiére des regles pendant l'eſpace d'un mois, & de ſon augmentation avec endurciſſement, dans la formation du ſquirrhe. Mais ces mouvemens imperceptibles qui ne viennent que de ſon augmentation paſſive, ne ſont ſenſibles ni à l'extérieur, ni à l'intérieur, on ne s'en apperçoit que lorſque la partie a pris un volume conſidérable.

Je n'ai fait mention de ces mouvemens divers de la Matrice, qu'afin d'apprendre à les bien diſtinguer, & à ne les pas confondre avec ceux qui indiquent la préſence d'un enfant ſoit vivant, ſoit mort.

CHAPITRE XVI.

De l'Accouchement contre nature en général. Des Accouchemens naturels devenus contre nature par accident.

ARTICLE PREMIER.

De l'Accouchement accompagné de perte de ſang immodérée.

L'Accouchement contre nature conſideré en général, eſt celui dans lequel l'enfant préſentant toute autre partie que la tête, n'eſt plus abſolument ſoumis aux Loix de la nature, & a beſoin d'être aidée pour venir au monde. Il y a cependant des cas où l'accouchement eſt regardé comme contre nature, quoique l'enfant préſente la tête & paroiſſe être dans une ſituation naturelle. On met dans cette claſſe tous les accouchemens qui ſont accompagnés de difficultés ou d'accidens auxquels il faut que l'art remédie, avant qu'ils puiſſent ſe terminer.

Les accouchemens naturels devenus contre nature, par accident ſont 1°. L'accouchement accompagné de la perte de ſang immodérée. 2°. L'accouchement avec de violentes convulſions. 3°. L'accouchement avec la ſortie du cordon devant la tête. 4°. Enfin l'accouchement dans lequel la tête de l'enfant trop groſſe, ou les parties de la femme trop ſerrées, s'oppoſent abſolument à la ſortie de l'enfant ſi l'art ne remédie à ces défauts naturels.

Le premier & le plus dangereux, eſt celui qui ſe trouve précédé ou accompagné d'une ſi grande perte de ſang qu'elle met en très-grand riſque la mere & l'enfant, ſi l'on ne cherche à les ſauver en accouchant, quoique l'enfant ſe préſente en ſituation naturelle. Quand la perte n'eſt que médiocre, que l'enfant eſt à terme & bien tourné, & qu'il ſe déclare des douleurs tendantes à dilater la Matrice, on peut s'en tenir à faire ſaigner la malade du bras : on la laiſſe dans ſon

lit ordinaire pour y accoucher ; on lui recommande de ſe mouvoir le moins qu'il lui ſera poſſible ; & on attend l'accouchement des efforts de la nature. L'accouchement même ſe fait alors, pour l'ordinaire, en moins de tems que les autres, à cauſe du ſang qui lubréfie les parties en s'écoulant, & qui les diſpoſe à prêter plus facilement. Mais dans la perte violente qui vient toujours du décolement du placenta, entier ou en partie, on ne différe alors l'accouchement, que pour prendre au plus vîte, les précautions que demande la religion, & pour porter ſon prognoſtic ſur l'accouchement. On fait ſentir la néceſſité de l'accouchement, ſans lequel la mort de la mere & de l'enfant ſont certaines. Mais en même tems, on ſe garde bien de promettre un ſuccès infaillible, puiſque la mort ſuit quelquefois de très-près un accouchement de cette eſpéce, quoiqu'il ſoit fait avec toute la diligence & toute la dextérité poſſibles. Auſſi-tôt que la malade a été confeſſée & qu'elle eſt munie des autres Sacremens, on ſe diſpoſe à l'opération. Il faut donc, ſans trop remuer la malade, la mettre en ſituation commode, entrer dans la Matrice, y chercher les pieds de l'enfant, dans quelque ſituation qu'il ſe préſente, tirer l'un des deux pieds ou tous les deux dehors, pour l'ondoyer : après les avoir enſuite entourés d'un linge, on s'en ſert pour amener l'enfant juſqu'au gros de feſſes : on lui tourne alors le viſage & le ventre en deſſous, s'il ne les a pas ainſi tournés, & on finit l'accouchement, ſans beaucoup de difficulté. En effet, de tous les accouchemens contre nature, celui de la perte de ſang dans une groſſeſſe à terme, eſt le plus facile ; mais auſſi le plus dangereux.

Tous les accouchemens cependant avec perte de ſang, ne ſont pas également faciles ; il en eſt qui demandent bien du tems & donnent beaucoup de peine pour parvenir à la dilatation de la Matrice ; on voit des exemples de ces accouchemens difficiles dans les groſſeſſes de cinq ou ſix ou ſept mois ; dans leſquelles une perte qui ſurvient fait craindre l'avortement. A ce terme, le col de la Matrice n'étant point encore effacé, eſt ſuffiſamment charnu pour ſoutenir l'écoulement du ſang & les contractions de la partie ſans s'ouvrir, que très-peu : ſon épaiſſeur le met auſſi en état de reſiſter

aux

aux efforts qu'on fait avec la main, pour le dilater avec quelque eſpéce de violence ; d'ailleurs, l'enfant n'ayant point encore un poids conſidérable, ne charge point aſſez le col pour l'ouvrir, en s'affaiſſant ſur lui, à l'aide des douleurs, qui dans les pertes immodérées ſont toujours légeres. Mais nonobſtant le peu d'ouverture, ſi la néceſſité d'accoucher eſt indiquée, il faut s'y réſoudre malgré la réſiſtance. Ainſi l'Accoucheur ſe ſervant des premieres diſpoſitions, qui ſe rencontrent toujours quand il a coulé du ſang en abondance, il introduira deux doigts d'abord, enſuite trois, & quatre, tournant autour de l'orifice & pouſſant en avant proportionnément à la réſiſtance de l'orifice ; il ſe repoſera de tems en tems pour lui-même, & pour la malade à qui il faut donner un peu de relâche ; puis il recommencera la même manœuvre, juſqu'à ce que toute la main ſoit entrée dans la Matrice. Il doit enſuite ouvrir avec ſes doigts les membranes, ſi elles ne le ſont point, & ſaiſir les deux pieds de l'enfant au cas que cela ſoit poſſible ; ſinon il faut ſe contenter du premier qu'il rencontre, & le tirer à ſoi juſqu'au dehors de la Matrice & du vagin, pour ondoyer l'enfant avant de faire aucun effort. Après cette cérémonie, il embraſſera les pieds avec un linge ſec, au-deſſus des maléolles, & il le tirera raiſonnablement juſqu'à ce qu'il ſente approcher le gros des feſſes de l'enfant. Quand l'enfant eſt avancé à ce dégré, l'Accoucheur ſe ſert de deux doigts de la main qui eſt libre, pour accrocher l'aîne de la cuiſſe repliée ſur le ventre, tandis qu'avec l'autre main il tient toujours la jambe ſortie, pour les faire agir enſemble & amener avec moins d'effort les feſſes de l'enfant, juſqu'à la ſuperficie des lévres ; où il lui fait faire alors le demi tour du côté vers lequel il paroît avoir plus de diſpoſition à tourner ; afin de lui mettre le ventre & la face en deſſous ; après quoi, il ne reſte plus qu'à tirer de ſuite juſqu'à ce qu'il ſoit tout-à-fait ſorti. Si l'enfant ne s'avance pas auſſi aiſément qu'on le voudroit, à l'approche des omoplates, il faut aller dégager les bras l'un après l'autre, poſer la main gauche ſur les deux épaules en allongeant la nuque du col, pendant que l'autre main tire les jambes enveloppées d'un linge, en donnant à droite & à gauche des légeres ſecouſſes, par le moyen deſquelles on acheve preſque toujours les accouchemens les plus

difficiles, à moins que l'enfant n'ait quelque vice de conformation. Nous parlerons de ce cas-là dans la ſuite.

Il y a pluſieurs choſes à remarquer dans la manœuvre de cette opération. Premiérement, la réſiſtance de la Matrice dans les efforts qu'on fait pour l'ouvrir oblige quelquefois de changer de main, parce que les doigts trop ſerrés dans l'orifice s'engourdiſſent aſſez ſouvent; & ne peuvent plus agir : enſorte qu'il faut introduire promptement l'autre main pour ne pas perdre de tems. Secondement, la main introduite dans la Matrice n'eſt pas capable de faire aſſez d'ouverture pour que l'enfant, beaucoup plus gros, y puiſſe paſſer facilement; mais il ne faut pas s'en mettre en peine, parce qu'en tirant un ſeul pied, les efforts qu'on fait par ſon moyen ſur l'orifice de dedans en dehors, le font ouvrir d'autant plus aiſément que rien ne le ſoutient de ce côté, & que la diſpoſition de ſes fibres charnues le rend plus ſuſceptible d'obéir de dedans en dehors, que de dehors en dedans. Troiſiémement, l'on pourroit s'imaginer que ne tirant de la Matrice qu'un pied d'abord, l'autre reſtant en dedans doit donner de l'embarras, ou trop augmenter le volume des feſſes; ce qui doit obliger l'Accoucheur à mettre une ligature au pied qui eſt déja ſorti, crainte qu'il ne rentre, & à reporter ſa main dans la Matrice pour aller chercher l'autre pied. C'eſt une ancienne pratique qu'on a abandonné pour deux raiſons; la premiere, parce que c'eſt tourmenter de nouveau une femme qui l'a déja été beaucoup, & fatiguer inutilement la Matrice; la ſeconde, c'eſt que l'expérience nous a appris que l'enfant ſuit toujours les efforts que l'on fait ſur une jambe ſeule; & que la cuiſſe & la jambe reſtées en dedans, bien loin de nuire, ſont de quelque utilité pour le ſuccès de l'accouchement; en ce que groſſiſſant le volume des feſſes & des reins, ils contribuent à la plus grande dilatation de l'orifice de la Matrice & du vagin; & font que la tête paſſe enſuite plus aiſément & avec moins de riſque. C'eſt au célebre M. *Clément* qu'on doit cette excellente pratique : ſon uſage devient plus néceſſaire aux accouchemens des premiers enfans qu'à ceux qui les ſuivent; parce que les parties que doit franchir l'enfant étant dans toute leur force, & n'ayant point encore été étendues ſont très-diſpoſées à ſe coller autour du col de

l'enfant & à retenir la tête en dedans, quand elles n'ont pas été extrêmement dilatées ; il faut donc alors employer les plus grandes forces pour avoir l'enfant : mais le plus ſouvent c'eſt aux dépens de ſa vie ; puiſqu'il vient quelquefois mort ; ce qui eſt encore pire : ou bien, on tire l'enfant ſans tête ; les efforts l'ayant ſéparée du corps, & elle reſte dedans la Matrice. Il faut de la part de l'Accoucheur bien des précautions pour prévénir ces grands accidens. Ainſi quand il trouve trop de réſiſtance, il ne doit pas rougir d'appeller du ſecours : il tâchera de multiplier ſes forces ; & il fera tirer ſur un plan égal, les pieds de l'enfant par la garde ou par quelqu'un qui ſoit au fait ; tandis qu'il s'occupe à faire effort d'une main ſur les deux épaules, & que de l'autre il introduit un ou deux doigts dans la bouche de l'enfant ; cette manœuvre & ces forces réunies le font le plus ſouvent ſortir avec moins de riſque.

Cet accouchement fini, la malade & les aſſiſtans auroient autant à ſe louer de l'adreſſe du Chirurgien, que lui-même pourroit être flatté de ce ſuccès, ſi les ſuites des violences, qu'il a fallu exercer ſur cette pauvre mere, ne préſentoient bientôt après, un ſpectacle capable de faire ceſſer la joie qu'a donné ſa délivrance. L'accouchée ſe plaint de foibleſſe ; on la voit bailler fréquemment ; elle pâlit ; elle a des tintemens d'oreille : enfin elle ne peut plus parler que foiblement ; c'eſt alors que ſans perdre courage, il faut faire tous ſes efforts pour la ſauver d'un danger ſi grand. On examinera ſi les caillots de ſang retenus dans la Matrice ne cauſent pas ce déſordre en la tenant toute dilatée, ce qui fait couler le ſang à pleins tuyaux : ſi cela étoit, il faudroit tirer tous ces caillots & faciliter la contraction en appuyant légerement la main ſur le ventre afin de lui faire retrouver ſon reſſort. On n'oubliera pas de donner à la malade des cuillerées de bouillon de tems en tems, ou du vin d'Alicante, pour ſoutenir le peu de forces qui lui reſtent ; on lui préſentera du vinaigre au nez ; on mettra dans ſes mains des linges trempés dans la même liqueur. On en peut auſſi entourer les reins & le ventre. Ces moyens ont quelquefois garanti des femmes d'une mort certaine : quelquefois auſſi ces ſecours ont échoué, quand la Matrice épuiſée de ſang & d'eſprits, n'a pû ſe con-

tracter & fermer un nombre infini de vaiſſeaux ouverts, par où s'échappe en très-peu de tems tout le ſang du corps, & la vie par conſéquent, ſans qu'on puiſſe remédier à ce malheur.

Je conclus de-là qu'on ne ſçauroit trop tôt ſe déterminer à accoucher dans la perte de ſang conſidérable, pour le peu que la nature ſe déclare par des douleurs ou un peu d'ouverture à la Matrice. On doit toujours entreprendre d'accoucher dans la perte, ſi mal que ſoit une femme, à moins qu'elle ne menace d'expirer dans l'inſtant, puiſque j'en ai vû réchapper qui étoient preſque ſans pouls. Il eſt vrai que j'en ai vu mourir qui paroiſſoient très-fortes avant l'opération. Mais la conſcience nous oblige à faire notre devoir en toute occaſion, & à ne point abandonner à une mort certaine, dans la crainte d'être deshonoré par un mauvais ſuccès, une femme qu'on auroit pû ſauver en l'accouchant.

ARTICLE II.

De l'Accouchement avec de violentes convulſions.

Le ſecond accouchement naturel devenu contre nature eſt, lorſqu'au milieu d'un travail bien diſpoſé ou même dès le commencement, il ſurvient des convulſions. Si elles ſont foibles, que l'intervalle en ſoit long, & que dans les intervalles la malade retrouve ſa raiſon, on ne doit point faire agir la force qu'on n'ait attendu ſi une ou deux ſaignées abondantes & coup ſur coup ne ranimeront point les douleurs, & ne feront point accoucher naturellement; mais ſi les convulſions ſont des plus vives; ſi la malade tombe dans l'aſſoupiſſement ſitôt qu'elles ſeront finies; & ſi elles reprennent enſuite avec violence, la malade écumant de la bouche & paroiſſant ſouffrir extrêmement dans la gorge, il faut tout mettre en œuvre pour la tirer d'un ſi grand danger, auſſi bien que ſon enfant. Pour cela on la fera promptement ſaigner du bras, du pied, même à la gorge, pour débarraſſer au plutôt le cerveau du ſang qui l'accable. Après les ſaignées, on lui donnera des lavemens, compoſés avec le Lénitif, le Diaphénic, & dans une forte infuſion de feuilles d'Armoiſe, & de Matricaire.

L'on examine en même-tems si les convulsions, qui quelquefois servent de douleurs, ne font point ouvrir la Matrice. Si les saignées & les autres remédes ne calment pas les convulsions, & qu'au contraire elles se rapprochent, le remède le plus nécessaire alors est d'accoucher s'il est possible; parce qu'en débarrassant la Matrice d'un pareil fardeau, on allege les gros vaisseaux qui rampent le long de l'épine; & l'on donne au sang la facilité de se porter également partout. Au lieu qu'auparavant l'excessive compression de l'enfant sur les gros troncs de l'aorte descendante obligeoit le sang de refluer vers les parties supérieures, & d'inonder, pour ainsi dire, le cerveau.

Il n'arrive cependant pas sur le champ, un soulagement notable en conséquence de l'accouchement; parce que le cerveau affaissé sous le poids du sang, & ayant perdu presque tout son ressort, demande plus de tems pour se remettre & pour reproduire des esprits qu'il puisse distribuer avec ordre. C'est ce qui fait que la malade reste quelquefois un jour après avec des convulsions un peu plus éloignées, & souvent deux jours en léthargie; mais la diminution des accidens doit faire espérer une guérison infaillible. Quand au contraire, malgré l'accouchement qu'on a eu le bonheur de terminer heureusement, & malgré les saignées qui ont été faites avant l'accouchement, les convulsions continuent avec la même force; quand on voit la malade écumer, comme auparavant, & la léthargie toujours aussi profonde, il est à craindre que la fin de tout ce désordre ne soit funeste. On a au moins la consolation de n'avoir rien à se reprocher, & d'avoir employé tous les moyens capables de surmonter un si fâcheux accident; il est à présumer alors, puisqu'on n'a pas réussi, qu'il s'est fait des crevasses dans le cerveau par la violence des convulsions & la replétion des vaisseaux, auxquelles les évacuations & l'accouchement n'ont pû remédier. Ainsi dans les convulsions vives qui précédent ou accompagnent le travail, on ne sçauroit apporter des secours trop prompts & trop efficaces; & même, comme ils sont quelquefois insuffisans, quand le mal est une fois établi, l'Accoucheur doit se rendre extrêmement attentif aux premiers signes qui annoncent les convulsions; car il arrive quelquefois, que dans un travail accompagné des dispositions les

plus favorables, une femme ſe plaint tout-à-coup d'éblouiſſemens, de péſanteurs ſur le devant ou le derrière de la tête, & de perte ſubite de la vue, tous ſignes qui annoncent une convulſion très-prochaine. J'ai vû des femmes ſurpriſes tout-à-coup de convulſions effroyables, au milieu d'un travail, parce qu'on n'avoit pas fait d'attention aux plaintes qu'elles avoient faites d'un mal de tête ſubit; au lieu de le regarder comme le ſigne précurſeur des convulſions. On ſent donc qu'il eſt bien plus aiſé de prévénir ce mal, que de le détruire, quand il eſt une fois établi; puiſque les remédes les plus efficaces n'empêchent pas quelquefois la mort de la mere & même de l'enfant, que ces convulſions mettent auſſi dans le plus grand danger. Ainſi, aux premiers ſignes qui menacent des convulſions, je fais faire d'abondantes ſaignées, & dans un cours eſpace de tems; & j'ai ſouvent par ce moyen diſſipé très-promptement le mal de tête, rétabli la vue, & terminé l'accouchement heureuſement & en peu de tems.

ARTICLE III.

De l'Accouchement avec la ſortie du cordon devant la tête.

Un troiſiéme accouchement naturel devenu contre nature par accident, eſt celui où le cordon umbilical ſe précipite devant la tête de l'enfant. Car ſouvent une grande quantité d'eau forçant les membranes à ſe rompre, avant que la tête de l'enfant ſoit engagée dans l'orifice, elles entraînent avec elles le cordon umbilical, & le placenta au-devant de la tête. On fait d'abord tout ce que l'on peut pour le faire repaſſer derrière la tête, & pour l'aſſujettir; mais ſouvent on ne peut en venir à bout, à cauſe des efforts involontaires que fait continuellement la mere pour ſe délivrer. Il eſt donc indubitable que ſi l'on commettoit à la nature un pareil accouchement, l'enfant viendroit mort pour peu qu'il ſejournât au paſſage; parce qu'il comprimeroit le cordon, dans lequel le ſang ne pouvant plus paſſer s'arrêteroit, tant dans le placenta que dans l'enfant même, & l'étoufferoit, pour ainſi dire, en un moment. Pour empêcher ce malheur, il faut prendre le parti de faire l'accouchement avant même que les douleurs

le décident. On n'attend pas non plus que la tête ſoit engagée dans le vagin, parce que ſon volume occupant toute la place empêcheroit abſolument d'introduire la main dans la Matrice, pour aller chercher les pieds : & quiconque voudroit tâcher d'y parvenir, épuiſeroit bientôt toutes ſes forces, & fatigueroit horriblement la mere ſans aucun fruit ; puiſqu'il faudroit exciter de nouveau la mere à ſe délivrer à force de douleurs, d'un enfant, à qui un compreſſion trop longue du cordon, auroit ôté la vie. De même, quand on ſe trouve appellé trop tard pour ſoulager une femme, en qui le cordon ſorti & rechauffé avec grand ſoin par la Sage-femme eſt fortement chaſſé & comprimé par la tête de l'enfant logée dans le vagin, il ne faut plus tenter d'accoucher par art. On ne doit ſonger alors, qu'à porter de l'eau ſur la tête de l'enfant pour l'ondoyer. Après quoi on le laiſſe venir naturellement, en l'abandonnant à ſa malheureuſe étoile, & on déclare aux parens qu'il faut s'attendre à la mort de l'enfant.

Le vrai tems d'agir eſt donc, lorſqu'au travers les membranes on ſent battre le cordon, & que la Matrice eſt raiſonnablement ouverte, ſans que cependant la tête ſoit encore engagée dans l'orifice. On ſe détermine auſſi à accoucher une femme ſur le champ, toutes les fois qu'un flot d'eau conſidérable entraîne, comme un torrent, le cordon umbilical, & le fait même quelquefois ſortir à vue ; parce qu'alors on peut profiter des humidités qui reſtent encore à s'écouler, pour introduire avec plus de facilité la main dans la Matrice, & pour terminer un accouchement qu'on finit preſque toujours heureuſement pour la mere & pour l'enfant. Mais ſi au contraire, on attend par irréſolution, ou par crainte que les eaux ſoient tout-à-fait taries, on trouvera dans la ſuite des difficultés ſouvent inſurmontables, puiſque pendant ce délai la Matrice s'eſt ſi exactement repliée ſur l'enfant, qu'on a toutes les peines du monde à faire entrer la main dans ſa cavité ; & quand on eſt venu à bout de l'introduire, elle ſe trouve ſi preſſée qu'elle tombe quelquefois dans l'engourdiſſement & dans l'impoſſibilité d'agir. Il faut dans cette occaſion la retirer pour faire paſſer l'autre en ſa place, & ſe ſervir promptement de toutes ſes forces pour

attraper ce que l'on cherche. Si au bout d'un certain tems on n'obtient rien, il vaut mieux abandonner l'accouchement à la nature, que de s'opiniâtrer à le finir, en continuant les efforts qui expoſent la Matrice au danger d'une inflammation, ou même à être entamée & déchirée en quelque endroit. L'accoucheur ceſſant donc d'agir, porte de l'eau ſur la tête de l'enfant, pour l'ondoyer: après quoi il cherche à faire valoir les contractions naturelles de la Matrice, en excitant la mere à des efforts proportionnés à ce qu'elle a de force.

Il arrive encore quelquefois qu'un accouchement qui avoit d'abord paru naturel, étant accompagné des meilleures diſpoſitions qu'on puiſſe ſouhaiter, devient cependant contre nature. L'enfant ſe préſente bien; il eſt chaſſé par des douleurs périodiques; les eaux ſont bien formées & tendent les membranes qui les contiennent; & l'orifice eſt ouvert proportionnément aux douleurs: enſorte que toutes les circonſtances étant favorables & promettant une heureuſe terminaiſon, l'enfant s'avance juſqu'au couronnement; quelquefois même en deça; puis il ſe trouve arrêté & embarraſſé de façon que ni la continuation des douleurs, ni l'écoulement des eaux, ni les efforts violens de la mere ne peuvent l'ébranler; non plus que pluſieurs moyens, qui ſont très-propres dans d'autres cas à provoquer l'accouchement, mais qui ſont tout-à-fait inſuffiſans dans celui-ci. Ces moyens ſont les ſaignées, les lavemens de toute eſpéce, les fumigations, les ſituations les plus capables de favoriſer la ſortie de l'enfant. Un & même deux jours ſe paſſent dans l'uſage de ces moyens, aidés des efforts que la mere fait de tems en tems, ſans que les choſes avancent. Au contraire, les difficultés paroiſſent augmenter, & l'enfant s'enclave davantage. Ainſi un accouchement qui avoit commencé ſous les plus heureux auſpices, devient le plus terrible & le plus laborieux de tous les accouchemens contre nature. Je remets à expoſer la conduite qu'on doit tenir & les moyens qu'on doit employer pour le terminer lorſque j'aurai traité de l'accouchement contre nature.

CHAP.

CHAPITRE XVII.

De l'Accouchement contre nature, proprement dit.

NOus avons dit qu'on appelloit en général accouchement contre nature celui qui ne peut ſe terminer ſans le ſecours de l'art. L'accouchement contre nature, proprement dit, eſt cela & quelque choſe de plus; c'eſt-à-dire que c'eſt celui où on peut juger dès le commencement du travail de la néceſſité de remédier à la mauvaiſe ſituation de l'enfant, ou à des mauvaiſes diſpoſitions de la Matrice, qui ſont évidentes.

Les différentes ſituations de l'enfant qui rendent l'accouchement contre nature, ſont toutes celles dans leſquelles on ſent à travers l'orifice une autre partie que la tête; encore eſt-il des accouchemens où l'enfant préſentant la tête, peuvent être mis au nombre des accouchemens contre nature; comme lorſque le bas de la face & le col ſe préſentent: car on eſt le plus ſouvent obligé dans ce cas, d'aller chercher les pieds; parce que les contractions de la Matrice chaſſent le front & une partie du viſage ſur le pubis, pendant qu'elles contraignent les épaules de deſcendre vers l'orifice, ce qui rend l'accouchement impoſſible dans cette ſituation.

Certaines indiſpoſitions de la Matrice rendent auſſi l'accouchement laborieux & contre nature; ainſi lorſqu'elle eſt ſquirrheuſe dans quelqu'une de ſes parties, elle ne peut faire alors que de foibles efforts & des contractions imparfaites pour chaſſer l'enfant, les parties ſquirrheuſes n'ayant point d'action; enſorte que le plus ſouvent l'enfant reſte en chemin. De même, ſi une femme enceinte devient ſur la fin de ſa groſſeſſe, ſi monſtrueuſement enflée que non-ſeulement on juge qu'elle a beaucoup d'eau dans la Matrice, mais qu'on en voie encore toute la ſuperficie du corps remplie, il ne faut pas alors compter ſur un accouchement naturel: car il eſt à préſumer que la Matrice trop étendue n'aura pas la force de ſe contracter ſuffiſamment; & la mere obligée d'être preſque à ſon ſéant pour reſpirer, ne pourra retenir aſſez long-

tems l'air contenu dans ſes poulmons pour comprimer la Matrice par l'abaiſſement du diaphragme, afin de ſeconder ſes mouvemens. D'ailleurs les grandes lévres & une partie du vagin extrêmement groſſies par l'infiltration ſéreuſe, étreciront le paſſage & augmenteront la difficulté de l'accouchement. Il eſt donc certain que dans ces cas, il eſt mieux & même néceſſaire d'aller chercher l'enfant plutôt que d'attendre ſa ſortie.

Entre pluſieurs accouchemens de cette eſpéce où j'ai été maître de prendre le parti que je propoſe, il m'en eſt nouvellement tombé un entre les mains que je rapporte ici plutôt pour prouver la néceſſité d'agir comme j'ai fait, que pour en tirer vanité, puiſque cet accouchement a été un des plus faciles que j'aie jamais fait.

Dans la maiſon d'un Receveur général des Finances, où la groſſeſſe de Madame ſa femme m'avoit donné accès, étoit une femme de chambre nouvellement mariée & groſſe de ſon premier enfant; elle étoit âgée de vingt-cinq à vingt-ſix ans & d'un aſſez bon tempérament. Vers le ſeptiéme mois de ſa groſſeſſe elle devint ſi enflée des jambes & des cuiſſes, qu'elle avoit peine à marcher. Dans le huitiéme, l'enflure augmenta conſidérablement & la groſſeſſe parvenue au neuviéme mois, les cuiſſes parurent ſi tendues quelles menaçoient de s'ouvrir à chaque jour, auſſi bien que les lévres de la vulve: les reins, la poitrine, le viſage & les mains augmenterent auſſi de volume; enfin le ventre de cette femme devint d'une groſſeur & d'une étendue ſi prodigieuſe, qu'étant arrivée au dernier terme de ſa groſſeſſe, il ne lui fut plus poſſible de ſe mouvoir. Comme la malade s'étoit arrangée avec une Sage-femme pour l'accoucher, on ne me la fit pas voir d'abord, on me pria ſimplement de la ſécourir en cas de néceſſité lorſqu'elle ſeroit en travail. Avant la détermination des douleurs, on lui fit quelques taillades aux lévres pour en faire ſortir les eaux & les faire diminuer; mais cette opération ne fut d'aucune utilité pour la ſuite; parce que les lévres ſe remplirent en fort peu de tems; à quelques jours de-là les douleurs pour accoucher commencerent à ſe faire ſentir. On prépara tout pour l'accouchement, & la Sage-femme trouva les choſes dans les

plus heureuſes diſpoſitions du monde. Etant allé dans la maiſon, pour la maîtreſſe, en ce même tems-là, on me pria d'examiner ſi tout alloit comme on le diſoit. Je trouvai la malade dans des douleurs aſſez fortes, la Matrice raiſonnablement ouverte, l'orifice d'un mince à faire eſpérer un prompt accouchement, & l'enfant bien tourné. J'aſſurai donc le maître & la maîtreſſe que tout étoit comme la Sage-femme l'avoit annoncé, & que l'accouchement pouvoit ſe terminer heureuſement. J'ajoutai que cependant ſi le ſuccès ne répondoit pas aux apparences avantageuſes, l'on me viendroit chercher. Deux jours ſe paſſerent dans l'attente de la délivrance; après quoi la malade excedée & la Sage-femme étourdie de ce que des choſes auſſi bien diſpoſées ne prenoient point fin, il fut reſolu de me faire appeller. A mon arrivée j'examinai l'état de la malade, & je trouvai l'orifice au même dégré de dilatation que je l'avois laiſſé deux jours auparavant, malgré les douleurs qui avoient toujours continué : ce qui me fit juger qu'il falloit que la Matrice eût peu ou point d'action à cauſe de ſon extrême étendue; puiſque le poids des eaux & de l'enfant, n'avoient pu depuis deux jours, étendre davantage un orifice mince comme un parchemin; ce qui me détermina à l'accoucher ſur le champ pour ſauver ſûrement l'enfant & même la mere, s'il étoit poſſible que l'accouchement & les remédes qu'on lui feroit prendre après, la délivraſſent entiérement de ſon hydropiſie. Ayant donc fait ſituer la malade & diſpoſé toutes choſes, j'entrai dans la Matrice avec beaucoup de facilité à cauſe de ſon peu de réſiſtance. J'entamai les membranes & ſaiſi l'un des pieds de l'enfant, que j'amenai au paſſage. Après l'avoir ondoyé, je m'en ſervis pour amener les cuiſſes, & l'autre jambe qui étoit repliée ſur le ventre & en dedans, j'acrochai l'aine qui y répondoit; & agiſſant des deux mains, je retournai l'enfant au gros des feſſes pour lui mettre la poitrine & le viſage en deſſous. Enfin, je tirai l'enfant vivant, ſans beaucoup de peine. Je n'en eus pas davantage pour obtenir le placenta. Il ſortit une prodigieuſe quantité d'eau de la Matrice, la malade ſe trouva beaucoup mieux, & elle conçut des eſpérances de guériſon parfaite, ſurtout quand je l'eus aſſurée que les eaux répandues dans toute l'habitude

du corps, ſortiroient par la Matrice & par les voies qu'elles ont coutume de prendre quand les routes ne ſont plus embarraſſées. Effectivement les vuidanges s'établirent, les urines coulerent aiſément ; & le ventre ſe lâcha par l'uſage de deux verres par jour des ſucs d'herbes ameres & apéritives, animés d'un gros de ſel de Glauber ſur le tout. L'écoulement des eaux prit ſa route avec tant de violence par les ſelles, que la malade alloit ſans tranchées plus de cent fois en vingt-quatre heures. Ce qui m'obligea de ſuſpendre les apozèmes. Mais le ventre n'en alloit pas moins. L'altération ſurvint enſuite, les urines ſe ſupprimerent, & le peu qui en ſortoit devint briqueté. Le ventre prit donc un volume conſidérable ; non par l'inflammation de la Matrice, mais par l'épanchement de la lymphe, rapportée de toute l'habitude, dans la capacité du ventre, où la fluctuation des eaux ſe faiſoit ſentir aiſément. Cet état de la malade détermina à une conſultation, qui fut compoſée de deux Médecins, d'un maître Chirurgien & de moi. Après avoir fait l'hiſtoire de la maladie, j'opinai pour la ponction. Les motifs de mon avis furent la nouveauté de la maladie, & la nature de ſa cauſe, qui ne dépendoit point d'une diſſolution du ſang, qui fut la ſuite d'une maladie chronique, ni de parties épuiſées par l'âge ou par la mauvaiſe conduite. Au contraire les parties étant dans toute leur force, elles ne me paroiſſoient demander qu'à être allegées pour réprendre leur reſſort. D'où je concluois que plutôt on les débarraſſeroit, moins elles perdroient de leur vigueur, & plus l'eſpérance de guériſon parfaite paroiſſoit fondée. Tout le monde fut de mon avis ; & on tira à la malade huit pintes d'eau ou environ. On la remit à l'uſage des ſucs d'herbes apéritives, qui entretinrent la grande liberté du ventre ſans empêcher qu'il n'y revînt de l'eau, mais en moindre quantité ; les urines commencerent à couler, les forces ſe réleverent peu-à-peu, & chaque jour travaillant au rétabliſſement des parties abattues, la malade au bout de huit à dix jours de la ponction ſe leva, eut un peu d'appetit, & fit ſes fonctions plus naturellement ; c'eſt-à-dire, qu'elle urina beaucoup & alla moins par les ſelles. Le ventre continua peu-à-peu à ſe vuider ; & avant ſes ſix ſemaines revolues la malade ſe trouva parfaitement guérie & en état de ſortir.

Il paroît certain que si l'on n'eût point accouché cette femme, à cause des favorables dispositions qui se présentoient, l'accouchement ne se fût jamais fait de lui-même, puisque les douleurs étoient presque cessées, & que le travail n'étoit point avancé pendant l'espace de deux jours, malgré toutes les douleurs que la malade avoit toujours senti pendant ce tems. Il étoit donc vrai-semblable qu'il n'eût pû se terminer, vû la cessation des douleurs, & l'épuisement de la mere. D'ailleurs si on eût laissé cette femme abandonnée aux efforts de la nature, la fiévre l'eût prise indubitablement. L'inflammation seroit survenue, & la mere seroit morte avant de mettre son enfant au monde. Un cas de cette nature doit être regardé comme accouchement contre nature, & dans lequel il faut que l'art fasse l'accouchement, sitôt que les dispositions le permettent.

Toutes les mauvaises situations d'enfant, séparées des accidens, qui rendent contre nature des accouchemens naturels, n'ayant qu'une indication curative qui est l'accouchement par art, n'ont aussi qu'une méthode pour les terminer. Elle consiste à introduire une main dans la Matrice, à y chercher les pieds de l'enfant, & à le tirer de cette façon. Je ne crois donc pas devoir faire autant de Chapitres qu'il y a de différentes situations contre nature. Il suffira de renfermer dans celui-ci tout ce qui doit s'exécuter dans les circonstances les plus difficiles, comme dans les plus favorables.

L'enfant est communément dit se présenter contre l'ordre naturel, quand le col, la poitrine, le ventre, l'une ou l'autre épaule, l'une ou l'autre main, ou toutes les deux, le dos, le bas des reins, les fesses, une jambe où toutes les deux se font sentir à l'orifice de la Matrice entr'ouvert par les premieres douleurs. Toutes ces attitudes empêchent l'enfant d'enfiler la route ordinaire, & obligent de lui donner du secours, pour le tirer d'un péril extrême, & la mere d'une mort certaine. Le secours a la réputation d'être cruel, à cause des violences effroyables qu'on a souvent été obligé d'employer pour terminer des accouchemens où l'on avoit été mandé trop tard. Mais quand un Acoucheur, appellé au commencement du travail, s'apperçoit d'une mauvaise situation d'enfant, il attend ordinairement que la Matrice

ſoit ſuffiſamment ouverte; & il prend bien garde de ne pas percer les membranes trop tôt. Quand il trouve les choſes au point où il les ſouhaite, il entre auſſi facilement dans la Matrice avec ſa main que dans le vagin; & quelqu'embarraſſé que ſoit l'enfant, il peut trouver ce qui lui convient pour le faire ſortir; & cela en moins de trois ou quatre minutes. Mais il faut qu'il ait eu l'attention de ne travailler qu'à la faveur des eaux, c'eſt-à-dire, quand elles ſortent, ou peu après leur écoulement. Il eſt bon de remarquer que toutes les fois, qu'on introduit la main dans la Matrice, il faut que le dos ſoit appuié ſur la fourchette.

Au reſte, l'iſſue favorable de ces accouchemens, où les enfans ſe préſentent dans une mauvaiſe ſituation, ſe remarque plus fréquemment dans les femmes à leur aiſe, que chez les pauvres gens; parce qu'elles ont coutume de ſe procurer le ſecours d'Accoucheurs habiles, & exercés à ces ſortes d'opérations; & c'eſt entre leurs mains que l'on voit des travaux, qui faiſoient craindre avec fondement la mort de la mere & de l'enfant, tourner en accouchemens des plus prompts & des plus heureux: j'oſe même dire des moins pénibles, ſi les femmes vouloient en convenir. Au contraire, chez la plûpart des pauvres femmes, la mauvaiſe ſituation de l'enfant n'eſt connue que lorſque les eaux ont percé, & que ſouvent elles ont entraîné avec elles ou le cordon ou quelque membre de l'enfant, ce qui augmente les difficultés. Quelquefois la Sage-femme peu inſtruite s'occupe pendant long-tems mal-à-propos, à repouſſer en dedans ce qui en ſort dans l'eſpérance que l'enfant pourra changer de ſituation. Mais non-ſeulement elle ne vient pas à bout de contenir ce qu'elle a repouſſé, au contraire les efforts involontaires de la mere font engager les parties de plus en plus. D'ailleurs la Matrice ſe deſſéche par l'écoulement de toutes ſes humidités; elle ſe replie exactement ſur l'enfant & réſiſte vigoureuſement aux tentatives que peut faire la Sage-femme, pour tâcher de pénétrer dans la Matrice & de faire l'accouchement. C'eſt alors qu'on demande du ſecours, qui, quelquefois eſt long-tems à venir. Cependant l'Accoucheur arrivé ſe mettant en devoir de travailler, trouve des parties ſi ſerrées & un enfant

ſi engagé, qu'il a toutes les peines du monde à entrer dans la Matrice ; s'il eſt aſſez heureux pour y introduire ſa main, après bien des efforts, elle y eſt ſouvent ſi ſerrée, qu'elle s'y engourdit & ne peut plus agir ; ce qui oblige de la retirer pour y faire gliſſer l'autre. Toutes ces violences exercées tant ſur l'enfant que ſur la Matrice, ne peuvent qu'être très-préjudiciables à l'enfant & à la mere. Auſſi regarde-t-on ces ſortes d'accouchemens, comme les plus laborieux, & dont le récit fait ſouvent autant d'horreur que la vûe.

Concluons donc que quelque mauvaiſe ſituation qu'ait pris l'enfant & quelque partie qu'il préſente, il faut ſans s'étonner, ſe déterminer au ſeul moyen qu'on ait, qui eſt de faire venir l'enfant par les pieds, ſans ſe mettre en peine de faire rentrer dans la Matrice, ce que les efforts de la mere auroient pu en faire ſortir. Les raiſons pour leſquelles on ne doit point s'occuper à repouſſer, par exemple, un bras ſorti, ſont d'abord, que ſon volume n'eſt jamais aſſez conſidérable pour empêcher la main de celui où celle qui opére, d'entrer dans le vagin & dans la Matrice ; puiſque le tout enſemble ne ſçauroit former la groſſeur du corps & de la tête d'un enfant deſtiné à paſſer dans ces parties : en ſecond lieu les efforts qu'on pourroit employer ſur un bras ſorti pour le faire rentrer, ne pourroient jamais vaincre la réſiſtance qu'apportent à cette réduction, le poids du corps de l'enfant ſur ce même bras, les contractions de la Matrice ſur l'enfant & les efforts continuels du diaphragme, & des muſcles de l'épigaſtre ſur la Matrice ; car toutes ces cauſes réunies agiſſant enſemble, compoſent une puiſſance ſupérieure à la force de l'homme le plus vigoureux ; c'eſt de la même façon que l'on voit, tous les jours, échouer la force du plus vigoureux garçon Apothicaire contre un vent, ſoutenu de quelques excremens & des efforts du diaphragme ſur les parties contenues dans l'abdomen, quand il veut faire entrer un lavement, malgré tant de réſiſtance. Ainſi chercher à faire la réduction d'un bras en pareille circonſtance, c'eſt s'expoſer au danger de le rompre, ou tout au moins à l'épuiſément inutile de ſes forces ; & enfin à la honte de ne pouvoir plus terminer cet accouchement. Voyons maintenant comment l'Accoucheur

doit s'y prendre, lorſque les eaux venant à ſortir tout d'un coup, elles ont entraîné le bras au-dehors.

Après avoir fait ſon prognoſtic; c'eſt-à-dire, après avoir averti les parens du danger dans lequel eſt l'enfant, s'il y a long-tems que les eaux ſont écoulées, l'Accoucheur fera mettre la femme ſur le bord du lit, les jambes relevées & aſſujetties par quelqu'un, mais couvertes juſqu'à la moitié, par modeſtie. Il fait même placer une perſonne forte derrière elle pour appuyer ſes mains ſur les deux épaules de la malade, & empêcher qu'elle ne recule dans l'opération. L'accoucheur ayant enſuite fait mettre un carreau par terre pour s'agenouiller à demi, ſe graiſſera les mains & parties des bras, plutôt avec du beurre qu'avec de l'huile, parce qu'il reſte plus long-tems attaché; puis l'enfant ayant été ondoyé ſur la partie qui ſe préſente; l'Accoucheur introduira la main droite dans la Matrice, à la faveur du paſſage déja ouvert, & des humidités s'il en reſte. Parmi tous les membres qui ſe trouvent ſouvent entrelaſſés, il cherchera l'un des pieds qui ſe fera reconnoître par le talon; il le ſaiſira à l'endroit des maléolles ou chevilles, & l'entraînera au paſſage. S'il lui échapoit trop ſouvent, ou qu'il reſiſtât au point de ne pouvoir l'amener, il faudroit chercher l'autre, dont sûrement il ſe rendra maître plus facilement.

Quand avec la main droite, qui ne peut guére agir dans la Matrice que du même côté, on ne trouve pas les pieds: & qu'au contraire la tête & les feſſes y occupent tant de place qu'on ne peut s'y remuer, il ne faut pas s'opiniâtrer à les ranger: il vaut mieux prudemment retirer cette main pour couler adroitement l'autre, qui ne manque pas de rencontrer ce qui avoit échapé à la première. Il n'eſt pas non plus néceſſaire de ſe rendre maître des deux pieds pour finir mieux & plus promptement l'accouchement; ils ſont plutôt capables d'embarraſſer dans le trajet du fond de la Matrice au col & d'échaper l'un & l'autre; ainſi il eſt plus sûr de s'en tenir à l'un des deux; puiſque celui que l'on tire, fait toujours ſuivre l'autre de quelque façon que ce ſoit, & qu'il fuit moins quand on l'a une fois bien empoigné. A meſure que le pied avance, on ſent augmenter la facilité de le

ſaiſir,

saisir, ensorte que le genouil étant à découvert, on peut placer ses deux mains pour multiplier les forces, & pour ne pas tant comprimer un seul endroit. Si le second pied s'approche alors du vagin, on le saisira avec les doigts sans y entrer toute la main; & on le joindra à l'autre pour les tirer également. S'il reste au contraire replié en dedans sur le ventre de l'enfant, il faut l'y laisser plutôt que de l'aller chercher. Par cette pratique, on épargne à la mere, de nouvelles douleurs; & on se met en état de tirer partie de cette situation: car lorsqu'il y a une extrémité, ainsi renfermée, il se forme à l'aine un replis qu'on peut acrocher avec un ou deux doigts; & on fait par ce moyen une extension d'autant plus favorable qu'elle est très-près des fesses, & qu'elle doit mieux les faire approcher du passage, que lorsque l'extension se fait de plus loin, c'est-à-dire, sur les deux jambes.

Nous avons encore remarqué ailleurs que la cuisse & la jambe ainsi répliées sur le ventre augmentent le volume des fesses, & qu'elles dilatent par conséquent l'orifice de la Matrice & le passage, au point de laisser passer, sans risque, la tête de l'enfant, qui souvent, surtout aux premieres couches, ne traverse pas ces parties sans de grandes difficultés. L'accoucheur tenant donc une jambe d'une main, & ayant un ou deux doigts de l'autre placés dans l'aine, il amenera au passage les fesses, qui assez ordinairement n'ont point la situation naturelle; c'est alors le tems d'examiner en tirant, de quel côté l'enfant a plus de pente à tourner; afin que lui faisant faire le demi tour de ce côté-là, on lui mette les fesses en dessus. Il ne faut pas même attendre, pour faire cette opération, que les fesses soient sorties: car, si on attendoit que, l'épine du dos fût engagée, il seroit à craindre, que le tour qu'on feroit faire à l'enfant, ne la luxât. Sitôt que les fesses paroissent bien à découvert, il est très-facile de dégager la jambe renfermée qu'on joindra à l'autre, & on les tirera toutes deux ensemble d'une main, après les avoir enveloppées d'un linge bien sec; pendant que l'autre main se placera sur les reins de l'enfant, les doigts appuiés sur les os des iles. Il n'est pas mal de laisser quelques instans l'enfant à demi passé, tant pour réprendre ses forces que pour accoutumer les parties qu'il traverse à l'extension, dont la tête aura

peu après très-grand beſoin ; mais ce petit repos fini, on fera de nouvelles extenſions, juſqu'à ce qu'on découvre une partie des omoplattes ; parce que c'eſt le tems d'aller dégager les bras de chaque côté, pour ceux qui ont cette pratique ; ce qu'on doit faire avec grande précaution, pour ne pas les rompre s'ils ſe trouvent embarraſſés : comme lorſque l'un des deux eſt pris entre l'os pubis de la mere & la nuque du col de l'enfant : il eſt indubitable alors que les efforts que l'on feroit pour le tirer trop précipitamment pourroient ou luxer le bras dans l'épaule ou le caſſer dans ſon milieu, comme il eſt quelquefois arrivé. Ainſi, plutôt que de s'opiniâtrer à l'avoir s'il reſiſte, il vaut mieux le laiſſer où il eſt. Il ſuffira d'en avoir mis un dehors pour avoir dequoi placer une main ſur le col les doigts ça & là, & tirer conjointement avec l'autre main qui tient les jambes, afin de faire gliſſer la tête qui ne reſiſte guères, quand on a pris cette précaution, & que la femme n'eſt pas à ſon premier enfant. Mais, ſi malgré les extenſions la tête ne paſſe point, il faut prudemment pour ſon honneur & pour ménager la vie de l'enfant, ſe faire aider par quelqu'un, quelque force que l'on ait : car il ne s'agit pas ici d'augmenter les forces ; mais de multiplier les points d'extenſion, afin de moins fatiguer l'enfant. Ainſi l'Accoucheur commettra le ſoin de prendre & de tirer les jambes à quelqu'un d'entendu qu'il placera à côté de lui ; pendant qu'avec un ou deux doigts de ſa main droite, il accrochera la machoire inférieure, ayant la main gauche ſur la nuque du col : alors de concert avec la perſonne qui l'aide, il tirera en ſecouant de côté & d'autre, & cherchant des biais pour mieux dégager une tête quelquefois mal ſituée, ou d'un trop gros volume. Il eſt rare que de cette façon l'on n'amene les enfans vivans ; du moins s'ils périſſent on eſt sûr de les avoir entiers, & de laiſſer la mere ſans autre riſque que ceux des accidens qu'on ne ſçauroit prévoir ni empêcher.

Bien des gens attribuent la prudence de celui qui ſe fait aider de cette façon, au manque de forces ; ne pouvant imaginer que deux perſonnes qui uniſſent ainſi leurs forces, en ont moins employé pour tirer l'enfant entier, qu'une ſeule n'en met pour ſéparer le corps d'avec la tête. Mais cette manœuvre & ces avantages ſe concevront aiſément, ſi on

fait attention, que ces forces réunies, ſe partagent en même tems; c'eſt-à-dire, qu'elles ſont portées ſur différens points. D'où il ſuit que de moindres forces, ou tout au plus des forces égales diſtribuées avec intelligence ſur différentes parties de l'enfant doivent plutôt lui faire franchir un pas difficile, que lorſque de violens efforts d'un ſeul homme ne porteront que ſur un ſeul endroit: car dans ce dernier cas, le col étant toujours la partie ſouffrante, & ſouvent l'orifice de la Matrice l'entourant foiblement, les attaches du col ne peuvent réſiſter à de ſi violentes extenſions; elles ſe rompent & la tête ſe ſépare du corps. Au reſte, il faut avoir attention de bien ménager avec ſes doigts la machoire de l'enfant, parce que n'étant que cartilagineuſe elle pourroit ſe ſéparer & rendre un enfant difforme, pour le reſte de ſes jours.

Pour ne pas tomber dans l'inconvénient de ſéparer la tête d'avec le corps dans des travaux de cette nature, le fameux Docteur Devinter conſeille de laiſſer les bras de l'enfant dans la Matrice: parce que, pour l'ordinaire, dit-il, ils ſe trouvent dreſſés le long des côtés de la tête; or dans cette ſituation ils font une ſuite preſque égale du corps à la tête & empêchent l'orifice de s'adapter au col. Il eſt certain que ſi on étoit toujours sûr des proportions du paſſage à celles des parties qui doivent paſſer, les enfans courreroient moins de riſque de cette façon: mais comme l'expérience a ſouvent fait connoître qu'une ligne de volume de plus, rend quelquefois des accouchemens d'une difficulté preſque inſurmontable, on ſe flatte, qu'en débarraſſant les bras des côtés de la tête, on gagne ſix à ſept lignes d'obſtacles en épaiſſeur dans un endroit dont on ne peut jamais ſçavoir la juſte étendue non plus que le volume exact de la tête qui doit le traverſer: rien ne varie tant, comme l'on ſçait, que le volume des têtes: il varie même dans les mêmes femmes.

Il eſt aiſé de terminer heureuſement un accouchement contre-nature, dans lequel le bras de l'enfant ſe préſente, quand on eſt appellé à tems. Mais ce même accouchement devient très-difficile & très-laborieux quand un ou deux jours ſe ſont écoulés depuis l'écoulement des eaux; parce que les humidités de la Matrice s'étant taries, l'air qui s'y inſinue deſ-

ſeche encore cette partie davantage : elle ſe replie exactement ſur l'enfant, elle le chaſſe de plus en plus vers ſon orifice, ce qui augmente l'embarras. D'un autre côté, le bras de l'enfant qui eſt ſorti ſe gonfle extraordinairement par l'arrêt du ſang dans les veines. L'inflammation ſe met dans les endroits qui l'environnent : enfin la voie pour entrer dans la Matrice devient ſi étroite & ſi difficile, que l'Accoucheur le plus habile eſt quelquefois obligé, après bien des efforts, de renoncer à ſon entrepriſe & d'avoir recours à d'autres moyens. Cependant, à la vûe d'un travail ſi épineux, l'Accoucheur ne doit pas tout à coup perdre eſpérance, & en venir aux moyens extraordinaires. Il ne doit prendre ce parti que quand les moyens ordinaires ont été employés ſans ſuccès. Ainſi l'Accoucheur appellé dans un cas pareil, ne tentera point de faire rentrer le bras, quoique preſque entiérement dehors ; mais il fera tout ce qu'il pourra, pour entrer dans la Matrice, ayant bien graiſſé ſes mains auparavant : il inſinuera donc d'abord un doigt, enſuite deux, appuyant fortement ſur le cercle membraneux de l'orifice, pour le dilater, puis trois doigts & la main enfin, toute entiere. S'il eſt aſſez heureux pour pouvoir ſaiſir un pied & le faire gliſſer vers l'orifice, il fera certainement rentrer le bras tout ſeul ; & ſe donnera par-là plus de liberté pour finir. Mais ſi le bras gonflé & l'inflammation des parties l'empêchoient abſolument d'introduire ſa main, il vaut mieux mutiler l'enfant, en ſéparant le bras du corps, que de laiſſer périr la mere ſans pouvoir accoucher ; parce que alors le paſſage plus libre n'empêche plus la main d'agir comme il eſt beſoin, & l'accouchement peut ſe terminer en moins de tems. L'accoucheur s'épargneroit même bien des peines, & à la mere auſſi, s'il étoit aſſuré de la mort de l'enfant. Les ſignes qui l'annoncent ſont la mortification du bras paſſé, la ceſſation du battement des arteres, le défaut de mouvement, & l'odeur infecte que la Matrice exhale. Quand tous ces ſignes ſe rencontrent, l'Accoucheur avant de faire aucune tentative pour entrer dans la Matrice, peut ſéparer le bras de l'enfant ; ce qui ſe fait très-aiſément en le tournant du côté qu'il réſiſte juſqu'à ce que ſes attaches ſe rompent ; mais pour le peu que ces ſignes ſoient équivoques & que la mort de l'enfant ne ſoit

pas certaine, on doit faire de ſon mieux pour le faire venir entier.

La façon dont j'ai dit qu'il falloit s'y prendre dans l'accouchement contre-nature où l'enfant préſente le bras, eſt la même qu'il faut employer dans toutes les autres mauvaiſes ſituations que l'enfant peut prendre. J'ai même choiſi pour exemple, celle du bras comme la plus difficile; afin que ceux qui auront bien réuſſi dans une pareille opération, ſe trouvent plus aſſurés dans des cas moins difficiles; c'eſt-à dire, dans toutes les autres mauvaiſes ſituations qui demandent le ſecours de l'art & dans leſquelles on réuſſit avec moins de peine.

Quand l'Accoucheur s'apperçoit qu'un enfant eſt mal tourné, il doit le laiſſer ignorer à la mere, & lui épargner la vûe de ſes bras retrouſſés juſqu'au coude, qui peuvent lui inſpirer de l'horreur. Il la fait ſimplement approcher du pied de ſon lit, pour être plus en force; après quoi il va avec deux ou trois doigts percer les eaux ſi elles ne le ſont pas, & prendre un pied avec la main ou les deux enſemble, qui s'attrappent très-aiſément, pour tirer enſuite l'enfant, en obſervant toujours ce qui a été marqué ci-devant pour que le menton ne s'accroche pas au pubis.

Si l'enfant plié en deux ſe précipite dans l'orifice & qu'il s'engage auſſi-tôt les eaux percées, les douleurs continuant de porter en bas, il vaut mieux laiſſer venir l'enfant dans cette ſituation, que de faire violence à la Matrice pour aller chercher les pieds, l'enfant ne périt pas pour venir de cette façon: il n'ouvre pas non plus une femme au-delà de l'ordinaire; puiſque ſouvent après les feſſes ſorties avec les cuiſſes repliées ſur le ventre, la tête a encore peine à franchir ce détroit: quand l'enfant plié en deux a les feſſes au paſſage, il faut le tourner alors le ventre en deſſous, mettant les doigts de chaque main dans ſes aines, ce qui s'exécute fort aiſément; & le dégagement de ſes pieds ne donne pas plus de peine.

CHAPITRE XVIII.

Des Accouchemens prématurés, & de l'avortement.

LEs accouchemens prématurés ſont de trois ſortes, & produiſent tous des enfans plus ou moins formés. Les uns arrivent un mois ou ſix ſemaines avant le terme & ne différent de ceux qui ſe font autems preſcrit par la Nature, que par la groſſeur de l'enfant, qui eſt certainement moindre, que quand ils viennent à terme: ce qui fait que les enfans alors ont plus de peine à s'élever; & ils ne paroiſſent profiter que lorſqu'ils ont attrapé leur terme, c'eſt-à-dire, un mois ou ſix ſemaines après leur naiſſance. La délicateſſe de ces enfans en venant au monde, demande quelque attention de la part de l'Accoucheur. Premiérement, il ne faut point les laiſſer emmailloter dans des langes ordinaires, qui pourroient ſe trouver trop durs; mais dans un linge plié en double, & garni de coton; & il fera enſuite couler légerement une bande pour contenir ſimplement les parties. Quant à ce qui reſte, il ſe fait à l'ordinaire. Secondement, on choiſira pour ces enfans des nourrices nouvellement accouchées, dont le lait ait plutôt huit ou dix jours que trois ſemaines ou un mois; à cauſe de la petiteſſe des tuyaux de l'enfant qui laiſſeroient difficilement paſſer un lait épais & cremeux, & auſquels une lymphe laiteuſe convient beaucoup mieux; puiſqu'elle s'inſinue plus aiſément, & qu'elle eſt ſuffiſamment nourriſſante dans les premiers jours: par ſucceſſion de tems, elle augmente en conſiſtance, proportionnément à ce que l'enfant prend de force. Il eſt rare que les groſſeſſes de deux enfans aillent à terme, à cauſe du défaut de place dans la Matrice qui, ne pouvant pas fournir à l'extenſion que lui feroient faire les neuf mois revolus, s'ouvre par ſon orifice; & ſoulage, pour ainſi dire, toute ſa capacité en chaſſant dans le vuide formé par l'ouverture, ce qui a coutume de ſe préſenter quand le travail commence.

Les ſeconds accouchemens prématurés, ſe déterminent depuis le terme de quatre mois juſqu'à ſept. Ils ont pour cauſe, ou l'extrême délicateſſe du ſujet; ou, ce qui eſt plus ordinaire, la foibleſſe de la Matrice. Cependant les cauſes les plus communes ſont les coups, les chûtes, les frayeurs, le mouvement du ſang exceſſivement augmenté par la fiévre dans les maladies aigues; & la mauvaiſe qualité du ſang ou de la lymphe, comme dans la vérole. Les accouchemens qui arrivent à ces différens termes, peuvent bien s'appeller des avortemens, puiſque les enfans qu'ils produiſent, quoique bien formés, ne ſçauroient vivre. Dans ces ſortes d'accouchemens, on doit chercher à délivrer les meres, le cordon ayant aſſez de force pour s'en aider; d'ailleurs les petites tranchées qui ſuivent, opérent l'expulſion du placenta comme dans les accouchemens naturels. Si le cordon vient à manquer, il peut y avoir ſuffiſamment d'ouverture pour aller chercher le délivre qui ſeroit reſté.

La troiſiéme eſpéce d'accouchemens prématurés mérite à juſte titre le nom d'avortement. Les enfans, comme dans les autres eſpéces, paroiſſent tout à-fait formés, ou commencent à prendre tous les traits de la figure humaine: cette eſpéce d'accouchement arrive depuis trois ſemaines ou environ de groſſeſſe, juſqu'à trois & quatre mois. Plus les avortemens ſont proche de ce dernier terme, plus ils ſont ſérieux, & plus ils méritent d'attention. Mais les avortemens qui arrivent à trois ſemaines ou un peu au-delà, ſe terminent le plus ſouvent ſans beaucoup de douleur & ſans grande perte; quelquefois toute l'enveloppe ſort en entier ſans ſe crever; elle eſt ſous la forme d'un corps rond, diaphane, membraneux, à travers lequel on diſtingue un petit embrion flottant dans des eaux & ſoutenu par un cordon qui va s'épanouir ſur un endroit de la ſurface de cette eſpéce d'œuf pour y former les premiers lineamens du placenta. Il eſt plus ordinaire de voir ces eſpéces de petits œufs ſe briſer, & la Matrice jetter à différentes repriſes, tantôt l'embrion, tantôt des portions de membrane; puis la partie la plus épaiſſe qui eſt le placenta, ſans que l'art y ſoit aucunement néceſſaire. J'ai été aſſez heureux pour qu'il me ſoit

tombé quelques-uns de ces petits œufs en entier, dont un me reſte encore conſervé dans l'eſprit de vin.

Les avortemens aux termes de deux & trois mois de conception ont pour cauſe, ou la mort de l'enfant par la mauvaiſe qualité du ſang de la mere, ou le décolement ſubit du placenta produit par des chutes, des coups reçus, ou par quelque effort violent de la mere. Les avortemens qui viennent de la mort de l'enfant déterminée par une cauſe interne, ont pour l'ordinaire quelque tems avant l'accouchement, des ſignes précurſeurs, par leſquels on peut connoître le mauvais état de la groſſeſſe; comme un peu de ſang qui paroîtra longtems avant l'avortement; qui ceſſera par intervalles & reprendra enſuite : dans les intervalles même, il yaura toujours un écoulement ſéreux & quelquefois noirâtre; & ni les ſaignées, ni le repos ne pourront tarir ces écoulemens. La femme éprouvera de plus des douleurs, comme par accès; & du dégoût pour le manger avec un abattement général; tous accidens qui durent quelquefois un mois & plus, avant la déciſion de l'avortement. Puis tout à coup les douleurs augmentent, il vient un peu plus de ſang; les eaux coulent en même tems. Après quoi il ſort tout naturellement un petit enfant livide, mais ſans odeur, quoique mort depuis long tems. Il ne faut pas s'attendre à voir le délivre ſuivre de bien près ces ſortes d'avortemens, quand l'enfant eſt venu mort & que la perte a été légere. C'eſt pourquoi on ne doit employer aucuns remédes pour le faire venir, ni faire aucune violence pour l'aller chercher; car on doit juger par la médiocrité de la perte que le placenta eſt encore adhérent à la Matrice. Or les tiraillemens qu'on feroit avec un cordon foible ne ſuffiroient pas pour le décoler. On ne peut pas non plus dilater l'orifice de la Matrice pour y introduire pluſieurs doigts; parce qu'après avoir laiſſé paſſer un ſi petit fœtus, cette partie ſe referme & on la briſeroit plutôt que de la faire céder aux efforts que l'on feroit pour la pénétrer de dehors en dedans. Toutes ces circonſtances doivent faire attendre patiemment que la nature ſe déclare. Ce qu'elle fait toujours à la ſatisfaction de celui qui la laiſſe agir ſans mettre la femme en danger. Il y a deux moyens, dont la nature ſe ſert pour

expulſer

expulſer les placenta reſtés dans la Matrice. Quelquefois ce ſont des douleurs vives qu'elle ramene au bout d'un certain tems avec une perte violente : d'autrefois elle prend la voie de la ſuppuration, c'eſt-à-dire, que le placenta tombe en ſuppuration, & il ſort par morceaux, à meſure que la ſuppuration, les a détachés.

Les douleurs vives accompagnées de perte immoderée, marquent le décolement du placenta & les efforts que fait la Matrice pour faire ouvrir l'orifice & le laiſſer paſſer. Mais cette opération ne s'exécute pas toujours d'elle-même, & ſans cauſer quelques allarmes : quelquefois le ſecours de l'art devient néceſſaire : car il ſurvient quelquefois des foibleſſes, des évanouiſſemens, des efforts inutiles, & une ſi grande perte qu'on eſt obligé de porter deux ou trois doigts dans l'orifice entr'ouvert, pour pincer s'il eſt poſſible ce qui ſe préſente du placenta, & tirer adroitement, par l'endroit qu'on tient, en excitant la femme à pouſſer de ſon côté; afin que ces efforts réunis de l'art & de la nature, faſſent ſortir un délivre qu'une ſurface trop large retenoit à l'embouchure de l'orifice trop peu dilaté. Si la perte eſt modérée, ſi les douleurs montent par gradation, & ſi l'orifice obéiſſant à l'impulſion, promet, par ſa molleſſe, une dilatation ſuffiſante, il n'y a rien à faire; & l'Accoucheur peut promettre aux aſſiſtans que le placenta tombera inceſſamment dans le lit ou dans le baſſin.

Si au contraire, l'embryon ſorti, il ne vient ni perte violente, ni douleur; & qu'il s'établiſſe en place un écoulement ſéreux, qui tire enſuite ſur le brun, & qui acquiert par la ſuite une odeur cadavereuſe, on peut aſſurer que le placenta ſe détache par parcelles; & que chaque partie détachée ſe fond & ſe détruit par ſuppuration. Cette terminaiſon eſt bien moins effrayante, mais elle eſt bien plus longue; j'ai vû de ces fontes durer ſix ſemaines, & deux mois; & pendant tout ce tems, où les vuidanges ſont ſi fœtides, j'ai vû les femmes tourmentées des fiévres irréguliéres, de dégoûts & d'inquiétudes. Il ſemble qu'on ne peut imputer ces accidens qu'au réflux dans le ſang de quelques molécules de matiére purulente que la circulation détruit à la fin. Mais il

eſt mieux de venir au ſecours de la nature, en conſeillant l'uſage des amers, & de quelques bouillons vulnéraires déterſifs. On y joint même une décoction de Kinkina, ſi les accès de fiévre devenoient réguliers. Cependant, il ne faut pas perdre de vûe la cauſe principale, ni ſe flatter de rendre la ſanté à la malade, à force de remédes, tant que la fonte ne ſera pas achevée & la ſuppuration tarie. On juge que le placenta eſt tout-à-fait fondu, quand les écoulemens ne ſentent plus mauvais, que la Matrice eſt refermée & qu'il ceſſe de paroître quelque choſe. Le préjugé dont on eſt imbu, depuis long-tems, qu'un peu de placenta reſté dans la Matrice fait périr immanquablement, pourroit faire croire qu'il faut provoquer la ſortie du placenta par des remédes violents; comme la Myrrhe, les poudres de Sabine, de Rue, de Safran, ou par des potions hiſtériques jointes aux purgatifs. Mais, comme j'ai toujours vû la Nature les expulſer, tôt ou tard, ſans danger, je ne conſeille à perſonne ni de forcer la partie pour les avoir, ni de ſe ſervir des remédes ci-deſſus, qui ſont plus capables d'enflammer la Matrice que d'en procurer le relâchement pour faciliter la ſortie du placenta.

Les avortemens produits par une cauſe externe, comme un effort, un coup, une chute, & qui arrivent depuis deux mois juſqu'à quatre, ſe déterminent ordinairement aſſez vîte; parce que c'eſt le décolement du placenta en entier, ou en partie qui occaſionne la perte & les douleurs; par le moyen deſquelles la Matrice s'ouvre pour mettre dehors un fœtus encore frais, & quelquefois vivant. Dans ces avortemens prompts, on a plus d'eſpérance d'avoir le placenta de ſuite, que dans les premiers dont nous avons parlé; parce que l'enfant étant ſorti, le délivre détaché & flottant dans la Matrice, eſt jetté par la contraction des douleurs dans l'orifice, qui n'a pas eu le tems de ſe refermer. Le placenta ſuivant donc l'enfant immédiatement, l'abondance du ſang qui ſort de la Matrice, le fait gliſſer peu à peu. Il n'en eſt pas de même d'un délivre adhérent ſi petit qu'il ſoit; la Matrice a beau faire des efforts pour s'en débarraſſer, elle n'en peut venir à bout; parce qu'étant colé à ſa ſurface interne, il

ſuit tous les mouvemens de la partie ſans donner aucune priſe ſur lui. Il peut même arriver qu'il ſe nourriſſe encore long-tems après la ſortie du fœtus ; mais à la fin la communication entre la Matrice & le placenta, s'altére ; il ſe fait un arrêt dans la circulation, & un engorgement qui ſe termine par la ſuppuration ; & cette ſuppuration, ſéparant le placenta, le fait tomber & ſortir de la Matrice par morceaux.

CHAPITRE XIX.

Des Mauvaises Grossesses.

Article Premier.

Des faux Germes.

NOus avons dit ailleurs que la mauvaise groſſeſſe eſt celle où la nature, au lieu d'engendrer un être vivant, ou pourvû au moins, de tous les organes néceſſaires à la vie, ne produit qu'une maſſe informe, que des corps irréguliers & ſans véritable organiſation. On appelle ces productions irréguliéres des faux germes & des moles.

Le faux germe n'eſt pas encore bien accrédité : on ne trouve que trop de gens qui s'imaginent que c'eſt un nom heureuſement inventé pour dérober aux peres & aux meres la connoiſſance & les regrets de la perte d'un enfant ; & ils ne font pas difficulté d'accuſer l'Accoucheur de ſouſtraire adroitement l'embryon de la maſſe informe qu'il préſente. Ce qui jette ces perſonnes dans l'erreur, & les porte en même tems à nous accuſer injuſtement, c'eſt que quelques Auteurs, & même des Praticiens de nos jours, ont avancé qu'il n'y avoit point de faux germe dans la premiere conformation. Nous en convenons avec eux : mais parce qu'ils ne conçoivent pas comment un germe bien organiſé dans les premiers tems de la conception, peut-être dérangé, & même détruit par quelque accident, ils nient la poſſibilité de cette deſtruction : ſans faire attention que l'on voit tous les jours des choſes bonnes dans leur principe, devenir mauvaiſes dans la ſuite.

On reconnoît trois eſpéces de faux germes. La premiére repréſente une maſſe charnue, creuſe dans ſon centre, & contenant un peu d'eau ſans aucune apparence de fœtus. La ſeconde qui a à peu près la même figure, renferme un petit embryon flottant dans l'eau & ſemblable à un petit vers à

ſoie. La troiſiéme eſpéce eſt un petit corps oval, tranſparent & rempli d'eau, dans lequel flotte un petit embryon. Pour qu'un faux germe de la premiere eſpéce puiſſe ſe former, il faut que ce qui étoit un vrai germe, ait été détruit avant d'avoir acquis une figure déterminée. A l'egard de la ſeconde eſpéce, il faut que le germe, qui commençoit à prendre un peu de conſiſtence, ait été arrêté dans ſon progrès, avant d'avoir atteint la groſſeur d'une olive, ou environ. Il faut encore que ces deux germes manqués, l'un plutôt, l'autre plûtard, reſtent dans la Matrice, pour que les ſucs nourriciers, qui avoient été deſtinés par la nature, pour la nourriture du fœtus, ſe ſoient portés dans les membranes de l'œuf aſſez de tems pour les rendre charnues, & pour faire prendre à toute la maſſe une figure irréguliére. Mais dans la troiſiéme eſpéce, comme le faux germe eſt expulſé de la Matrice, peu de jours après la conception, l'œuf conſerve ſa figure naturelle & les membranes leur tranſparence. Auſſi voit-on l'embryon, au centre de l'œuf, ſuſpendu en forme de toiſon par de petits filamens, que l'on a reconnu pour être les premiers linéamens du cordon umbilical ; & ils vont aboutir à un point charnu qu'on remarque à la ſurface externe du petit corps rond & tranſparent, dans le lieu qui étoit deſtiné par la nature, à l'attache du placenta. Parmi le nombre de ces petits corps, qui me ſont tombés entre les mains, & auxquels je confirme, à juſte titre, le nom d'œuf, qui leur a été donné, je n'en ai point trouvé de plus curieux que deux que je conſerve dans mon cabinet, & un troiſiéme, dont j'ai fait préſent à M. Verdier célébre Anatomiſte.

Il eſt impoſſible qu'une femme nouvellement enceinte, puiſſe ſe garantir de la formation d'un faux germe. Comme ce changement vicieux ne ſe fait que dans les premiers jours de la groſſeſſe, & que toutes les femmes ignorent leur état, pendant tout le tems qui s'écoule depuis l'évacuation des dernieres régles, juſqu'à la ſuppreſſion de celles qui doivent ſuivre, elles ne peuvent uſer de précautions, pour conſerver ce qui ne leur a pas encore donné le moindre ſigne d'exiſtence ; & il ne leur eſt pas poſſible d'empêcher le changement du vrai germe en faux ; puiſque ce changement eſt

ordinairement fait au tems de la premiere ſuppreſſion. C'eſt donc à tort qu'on accuſe d'imprudence les femmes à qui il ſurvient des avortemens de cette eſpéce ; ou d'impéritie, ceux qui ſont chargés de prendre ſoin de pareilles groſſeſſes.

Le changement du vrai germe en faux, doit néceſſairement ſe faire depuis le moment de la conception juſqu'au quinziéme ou vingtiéme jour ; parce que ſi le fœtus profite plus long-tems, s'il parvient à la longueur du plus petit des doigts, & que la nature ait pu ſans être traverſée lui donner une forme proportionnée au terme d'un mois, de ſix ſemaines ou plus, on le trouve, auſſi bien que les parties qui l'environnent, dans l'ordre où le tout doit être ; c'eſt-à-dire, qu'il y a un placenta charnu, des membranes tranſparentes qui renferment des eaux proportionnées au volume du fœtus. Cette forme eſt alors ſi conſtante, que quelque ſéjour que le fœtus, privé de nourriture & de vie, faſſe dans la Matrice, les parties qui l'environnent ſe conſervent dans l'ordre établi par la nature, ſans qu'il s'y faſſe la moindre altération, ni le moindre changement.

Un exemple appuira ce que je viens de dire. Une Dame de condition qui avoit eu pluſieurs enfans & qui étoit très-bien reglée, quand elle n'étoit point groſſe, eut une ſuppreſſion de ſix ſemaines pour laquelle je fus mandé. De legéres indiſpoſitions dont elle ſe plaignoit, & qui reſſembloient fort à celles que je lui avois remarquées dans ſes précédentes groſſeſſes, me firent penſer qu'elle étoit enceinte. Le tems confirma mon jugement. Lorſqu'elle fut parvenue au terme de trois mois, il lui prit un léger écoulement de ſang, qui la jetta dans quelque doute ſur ſa ſituation ; elle m'envoya chercher ; je l'examinai cette fois bien plus réguliérement que je n'avois fait juſque-là ; je reconnus à n'en point douter, qu'elle étoit groſſe de trois mois ou environ ; je la fis ſaigner du bras, & je lui conſeillai de garder le lit pour conſerver une groſſeſſe qui paroiſſoit ébranlée ; elle fit exactement tout ce que je lui preſcrivis, & la perte ceſſa. A quelque tems de-là, il ſurvint un accident de la même eſpéce ; on le combattit avec les mêmes remédes dont on s'étoit déja ſervi avec ſuccès ; ils réuſſirent encore : cepen-

dant de tems à autre, il paroiſſoit un peu de ſang qui malgré de continuelles précautions, ne put être ſolidement arrêté. Cette alternative de bien & de mal, ſoutenue juſqu'au cinquiéme mois, le peu d'élévation du ventre, & le défaut de mouvement de la part de l'enfant, me firent ſoupçonner quelque déſordre dans cette groſſeſſe. Pour m'en aſſurer je fis la recherche du volume que pouvoit avoir la Matrice, & je fis ce que je pus pour faire remuer un enfant, qui au terme de cinq mois devoit certifier ſon exiſtence & ſa ſanté par ſes mouvemens. N'en ayant ſenti aucun, & n'ayant pas trouvé la Matrice portée au point d'élévation où elle devoit être à ce terme, je me perſuadai que l'enfant étoit mort au terme de trois mois, & que la nature faiſoit effort pour ſe débarraſſer d'une groſſeſſe toutes les fois qu'il paroiſſoit un peu de ſang. Je permis donc à cette Dame de ſe lever, même de ſortir, afin de favoriſer l'expulſion du fœtus mort; elle exécuta ponctuellement mon ordonnance; elle alla & vint ſans qu'elle pût obtenir ce qu'elle deſiroit. Elle parvint enfin au neuviéme mois de ſa groſſeſſe. Ce fut à ce terme que revenant un jour de la Meſſe, elle ſe ſentit preſſée d'une envie d'aller à la garde-robe; elle n'y fut pas plutôt, qu'elle y rendit ſans beaucoup d'efforts, une maſſe de la groſſeur du poing, & dans tout ſon entier. Par l'examen on trouva un corps charnu dans l'une des parties de cette maſſe; c'étoit le placenta qui étoit beaucoup plus épais qu'il ne l'eſt au terme de trois mois; ſa chair étoit auſſi beaucoup plus compacte; il étoit environné de membranes qu'on ouvrit, & dans leſquelles il y avoit de l'eau, & un fœtus d'environ trois mois.

Cette obſervation prouve ce que j'ai avancé ci-devant, ſçavoir que le fœtus ne peut plus devenir faux germe, ni repréſenter une maſſe charnue lorſqu'il a pris forme humaine, quelque tems qu'il ſéjourne dans la Matrice après qu'il a été privé de la vie. Elle nous apprend encore que l'enfant mort ne pourroit reſter ſi long-tems dans la Matrice ſans ſe pourir & ſans être expulſé; ſi le placenta ne reſtoit adhérent à la Matrice, & s'il ne s'emparoit des nourritures qui étoient deſtinées pour l'enfant. On voit que celui-ci a ſéjourné ſix mois mort, & qu'il paroiſſoit auſſi ſain que s'il n'eût péri que peu de jours avant ſa ſortie.

Mais pour bien concevoir comment un vrai germe, en ſe détruiſant devient faux, & ne paroît plus que ſous la figure d'une maſſe charnue & informe, il faut ſe repréſenter ce qu'eſt le germe dans les premiers jours de la conception. C'eſt une eſpéce de concrétion glaireuſe, flotante dans beaucoup d'eau, & ſuſpendue par de petits filamens preſque imperceptibles, leſquels ſont dirigés vers le fonds de la Matrice, pour en tirer la ſéve deſtinée à la végétation du germe. Or ſi dans le tems que la nature travaille à débrouiller ce petit corps glaireux, à donner de l'arrangement à ce qui eſt dans la confuſion, à ouvrir & à perfectionner des tuyaux, pour y faire couler des liqueurs, & enfin a établir un commerce de liqneurs de la Matrice au germe, & du germe à la Matrice; ſi dans ce tems, dis-je, il ſurvient quelque accident, qui porte le déſordre dans ce corps tendre & délicat, le développement néceſſaire pour l'organiſation, s'arrête; & la nature, au lieu d'un corps organiſé, ne produit qu'une maſſe informe. Ainſi le ſang pouſſé trop fort ou en trop grande quantité, dans ces foibles tuyaux, par quelque cauſe que ce ſoit, eſt capable de les forcer & de les rompre; ce qui ſuffit pour faire manquer l'organiſation commencée. Il faut dire la même choſe des paſſions vives, auxquelles une femme ſe livre; des chûtes & des peurs auxqelles elle eſt expoſée. Toutes ces cauſes ſuſpendant, ou précipitant le mouvement des liqueurs, & empêchant la juſte diſtribution des eſprits, l'économie du germe eſt dérangée; cette pâte encore molle qui ſe diſpoſoit à marquer un petit mouvement dans ſon centre, & à prendre un commencement de figure, retombe dans le néant, & ne repréſente à nos yeux qu'une eau trouble renfermée dans une chair informe. Il n'en eſt pas de même des membranes qui entourent le germe. Comme elles ont acquis de la ſolidité dans l'ovaire, & qu'elles ont eu de tous les tems une circulation établie dans leur ſubſtance, il leur eſt impoſſible de s'anéantir; au contraire, profitant ſouvent des ſucs dont le germe ſe trouve privé par ſa décompoſition, elles deviennent chairs comme je vais l'expliquer.

Auſſi-tôt que le germe périt, faute de nourriture, le ſang qui devoit fournir à ſa végétation ne pouvant plus pénétrer

les

les petits filets du cordon umbilical, ſeroit obligé de borner ſa route au petit point charnu par lequel l'œuf eſt joint à la Matrice, ſi cet eſpace trop court pour tout le ſang deſtiné à parcourir un plus long chemin, n'obligeoit cette liqueur à ſe pratiquer des paſſages dans toute l'étendue des membranes, à y établir d'elle à la Matrice la même circulation qui auroit dû ſe faire de la Matrice au germe, & à y dépoſer en circulant, des ſucs nourriciers avec leſquels toute la circonférence membraneuſe s'épaiſſit, & devient auſſi charnue que la portion qui devoit former le placenta. C'eſt alors que ce germe ou petit œuf perd ſa rondeur & ſa tranſparence, & qu'il prend une forme irréguliére à laquelle on a donné, avec raiſon, le nom de faux germe. Cette maſſe irréguliere, plus groſſe dans ſon centre, & plus menue dans ſes extrémités, conſerve toujours un vuide, dans lequel ſe trouve de l'eau; quelquefois un petit point de matiére, qui eſt le germe manqué; & quelquefois un petit embryon, gros comme une mouche à miel, lequel, pour avoir reçu pendant huit ou dix jours des ſucs propres à ſon dévéloppement, a acquis aſſez de ſolidité, pour ne la plus perdre.

Ce n'eſt point par conjecture que j'ai dit que les germes vrais, expulſés de la Matrice par accident dans les commencemens de groſſeſſe, étoient de petits œufs, au centre deſquels on voyoit l'embryon plus ou moins gros qui y étoit ſuſpendu par ſon cordon umbilical & qui flottoit au milieu d'une quantité d'eau beaucoup plus conſidérable, à proportion de celle qui ſe trouve dans les membranes au terme de neuf mois: j'en ai trop examiné pour n'être point certain de tous ces faits, & c'eſt par les faux germes que je conſerve encore & que j'ai fait voir à pluſieurs de mes Confrères, que je prétens juſtifier M. *Peu*, d'un reproche que M. *Mauriceau* lui a fait, un peu légerement.

M. *Mauriceau*, dans ſon Traité des Accouchemens, taxe M. *Peu* d'impéritie pour avoir mis dans ſes écrits que le fœtus eſt ſuſpendu dans ſes eaux, comme une eſpéce de toiſon. Ce reproche eſt ſans doute fondé, ſur ce que M. *Mauriceau* n'a pas eu occaſion de voir de ces petits œufs bien conſervés, & tels qu'ils étoient avant leur ſortie de la Matrice, ou ſur ce qu'il a peut être négligé d'examiner ceux

qu'il a reçus ; car avec un peu d'attention, il auroit vû, que le volume d'eau étant dix fois plus grand que le volume de l'embryon, celui-ci doit être ſuſpendu au milieu de ce liquide par ſon cordon, qui, proportion gardée, ne ſçauroit atteindre à la partie de l'œuf oppoſée à celle d'où il prend ſon origine ; au lieu que dans un terme plus avancé, le fœtus prenant un accroiſſement plus rapide que les eaux, il les ſurpaſſe en poids & en volume, & il touche pour lors toutes les parties qui l'environnent. Cette diſtinction des termes différens, & reconnue véritable par des faits, prouve que M. *Peu*, ne doit point être accuſé d'impéritie ; que tout au plus on peut lui reprocher de ne s'être pas expliqué aſſez clairement, & de n'avoir pas dit juſqu'à quel tems l'embryon étoit ſuſpendu dans ſes eaux. Au contraire, il paroît que M. *Mauriceau* n'eſt point excuſable d'avoir ignoré l'économie de l'embryon, & la néceſſité qu'il y avoit qu'il flotât dans ces eaux pour ſa conſervation.

Il eſt deux tems dans le mariage aſſez ſuſceptibles de mauvaiſes groſſeſſes, les commencemens, par la fréquence des approches, qui dans des ſujets délicats ou trop jeunes, ſont capables de déranger l'ordre & la diſtribution du ſang & des eſprits, dans une nouvelle conception. L'autre tems eſt lorſqu'une femme, après avoir eu beaucoup d'enfans, ſe trouve ſi uſée & ſi affoiblie dans les parties qui ſervent à la génération, que l'embryon n'y ſçauroit trouver une ſéve propre à ſon développement, ni des remparts aſſez ſolides pour le garantir des impreſſions de mille cauſes, qui peuvent altérer & anéantir cette foible ébauche de l'homme.

J'ai cru devoir m'étendre un peu ſur la nature & ſur les cauſes des faux germes, afin de mieux prouver aux incrédules qu'il eſt poſſible qu'un vrai germe puiſſe devenir faux germe : quoique mille faits certains qui démontrent leur exiſtence, devroient ſuffire pour enlever tous leurs doutes à cet égard, il m'a paru important de détruire entiérement un préjugé dont j'ai été moi-même la victime. Je fus mandé, un jour, pour une Dame de condition que je trouvai dans une perte médiocre, avec des douleurs dans le ventre & aux reins, après deux mois & plus de retard. Je m'informai s'il lui étoit arrivé quelque choſe qui eût pû la bleſſer com-

me frayeur, chûte, cahot de carroſſe. Elle m'aſſura qu'elle ne pouvoit accuſer de ſon état aucun de ces accidens ni d'autres cauſes connues; qu'elle ne concevoit pas d'où cela pouvoit venir. Comme elle avoit eu auparavant deux enfans qui étoient venus à bien, ſans s'être jamais bleſſée, je l'aſſurai qu'elle portoit une mauvaiſe groſſeſſe dont elle ſe déferoit, quelque ménagement qu'elle y apportât. En effet, quoiqu'elle eût été ſaignée, & qu'elle fût reſtée dans ſon lit, très en repos, ſes douleurs augmenterent, & lui firent rendre, à quelque tems de-là, un faux germe, en mon abſence. Etant allé la voir le lendemain, j'appris que tout étoit ſorti, & qu'il n'étoit plus queſtion que de me faire examiner ce que c'étoit. Je le fis en préſence du Chirurgien de la famille, que j'avois fait appeller, & ſous les yeux de cinq ou ſix perſonnes, qui, comme moi, ne virent qu'une maſſe de chair informe; je m'attendois que la famille me féliciteroit ſur la juſteſſe de ma prédiction. Mais qu'elle fut ma ſurpriſe! Au lieu de compliment, on me traita avec hauteur, & on me reprocha d'être cauſe d'un avortement, que des moyens plus puiſſans que ceux que j'avois employés, auroient pû prévénir: car la famille ne croyoit point que ce fût un faux germe; mais un petit garçon commencé. Je fus d'autant plus ſenſible à des reproches ſi peu mérités, que les perſonnes qui me les faiſoient, étoient auſſi reſpectables par leur probité, que par le rang qu'elles tenoient dans le monde.

Mais eſt-il auſſi aiſé de reconnoître qu'une femme eſt groſſe d'un faux germe, qu'il nous l'a été de détruire les préjugés qu'on avoit par rapport à leur exiſtence? Il eſt certain que la mauvaiſe groſſeſſe a des ſignes qui lui ſont propres, & qui la font diſtinguer de la bonne groſſeſſe. Mais il n'y a que les gens d'une expérience conſommée, qui puiſſent décider affirmativement, à la vûe de ces ſignes, que la groſſeſſe eſt mauvaiſe; & ces mêmes ſignes ne peuvent faire naître que des ſoupçons à ceux qui manquent de cette grande expérience. Cependant il eſt difficile pour tout le monde de juger, dans le commencement d'une groſſeſſe, ſi elle eſt bonne ou mauvaiſe; parce que les ſignes ſont à peu près les mêmes.

En effet, la mauvaiſe groſſeſſe eſt ſouvent accompagnée

dans les commencemens de dégouts, de vomiſſemens, & de langueurs, ainſi que la bonne. Cependant ces accidens ſont plus foibles ; ils ne ſe ſoutiennent pas auſſi long-tems que dans cette derniere : quoique les regles ſe trouvent ſupprimées, il paroît de tems en tems des écoulemens de ſang, qui ſont irréguliers & en petite quantité : les reins ſont ſouvent affectés de douleurs ſourdes. Entre tous ces ſignes celui qui fait le plus ſoupçonner la fauſſe groſſeſſe, eſt l'écoulement de ſang en petite quantité, ſans que des chûtes, des peurs, ou une maladie y ayent eu part en aucune façon. Ce ſoupçon fondé peut approcher de la certitude, ſi par le toucher on reconnoît que la Matrice qui devroit déborder le pubis entre deux ou trois mois, ſe fait trop peu ſentir, & n'a pas le volume qu'elle devroit avoir dans la bonne groſſeſſe à pareil terme. J'ai toujours regardé ces petites pertes, plus ſéreuſes que ſanguines, comme l'effet des efforts que faiſoit la nature pour ſe débarraſſer d'un corps devenu étranger dans la Matrice, par ſa mauvaiſe conformation.

Malgré les ſoupçons d'une fauſſe groſſeſſe qui ſemble donner le droit de prendre les moyens qui ſont propres à accélerer la ſortie du faux germe, on eſt obligé d'ordonner le repos & la ſaignée ; parce que l'un & l'autre ne peuvent jamais nuire à la mauvaiſe groſſeſſe, ni l'empêcher de venir au tems marqué pour ſon expulſion ; mais au cas qu'on ſe fût trompé, ces remédes deviennent très-néceſſaires à la bonne ; & comme il y a beaucoup plus de bonnes groſſeſſes que de mauvaiſes, il faut tendre à conſerver un fruit, qui tombe toujours, s'il eſt mauvais, malgré les précautions, & qui peut reſter s'il eſt bon, avec un pareil ſecours. Ce qui peut achever de convaincre qu'une femme porte une mauvaiſe groſſeſſe, c'eſt lorſque depuis ſix ſemaines juſqu'à trois mois, il paroît tout-à-coup une abondance de ſang accompagné de douleurs de reins, d'iſſue de caillots, & de péſanteurs ſur le ſiége. Comme ce tems eſt communément le plus ordinaire de la chûte des mauvaiſes groſſeſſes, ou faux germes, & que les remédes & les précautions priſes ci-devant n'ont pû conſolider les vaiſſeaux, ni empêcher qu'il n'y ait de tems en tems quelque écoulement de ſang, ſi alors, ſans cauſe manifeſte il ſe déclare un eſpéce de travail, on peut

assurer à une malade en pareil état qu'elle n'est grosse que d'un faux germe, dont il est important qu'elle soit débarrassée plutôt que plus tard. On est confirmé dans le jugement qu'on a porté, si en touchant la malade, on trouve l'orifice assez ouvert pour y faire entrer le bout du doigt & pour y sentir un corps mollasse. Si les incrédules trouvent la formation du faux germe suffisamment prouvé, il ne me reste plus qu'à leur expliquer comment l'expulsion s'en fait à un terme presque toujours limité; & pourquoi son issue cause une plus grande perte de sang qu'il n'en arrive dans l'avortement d'un enfant de deux à trois mois qui laisse après lui son délivre.

La Nature expulse presque toujours le faux germe entre deux & trois mois de grossesse: la figure qu'il prend dans la Matrice y a beaucoup de part; c'est un corps dont le centre est très gros à proportion de ses extrémités, surtout celle qui l'attache à la Matrice; car il n'a d'adhérence avec elle que par le premier point de surface que l'œuf entrant dans sa cavité, a présenté à l'embouchure de ses vaisseaux; de sorte que la baze qui soutient le faux germe & le nourrit, se trouvant trop foible pour le poids qu'il acquiert vers le terme des deux ou trois mois, ne peut plus long-tems résister; car ce pédicule n'est jamais guères plus gros, qu'un tuyau de plume, pendant que la masse est souvent de la grosseur d'un œuf de poule. Il n'est donc pas étonnant qu'au moindre effort, son adhérence avec la Matrice se rompe tout-à-coup.

La rupture de cette adhérence fait ouvrir plusieurs vaisseaux sanguins qui fourniſſent du sang en abondance; & il continue de couler tant que le corps étranger se trouve renfermé. Mais la perte, qui dans tout autre cas est un accident à rédouter, devient dans celui-ci un moyen nécessaire, pour opérer l'expulsion du faux germe: car la nature toujours sage, profite de cet accident même pour se soulager. Le sang liquide, qui coule en abondance, relâche l'orifice de la Matrice; & les caillots, qui se forment à son embouchure, sont comme autant de coins, qui le forcent à se dilater, pour donner passage au faux germe. Aussitôt que la Matrice se trouve un peu débarrassée dans son fond du volume qui l'empêchoit d'agir, elle travaille à se contracter

& à chaſſer de plus en plus ce petit corps ſur l'orifice : c'eſt ce qui occaſionne des douleurs, la dilatation graduée de la Matrice & l'expulſion du faux germe. Souvent ces moyens ſuffiſent, & l'on voit ſortir le faux germe entier, au bout d'un certain tems de douleurs ; mais il arrive quelquefois que le faux germe amené dans le col de la Matrice, paſſé même en partie hors de l'orifice, reſte ſans avancer, & inquiéte la malade & les aſſiſtans. Cependant le ſang alors coule ordinairement moins fort ; les douleurs diminuent, & la femme affoiblie ne demande qu'à repoſer. On peut donc, ſans crainte, ne la point tourmenter & attendre de nouveaux efforts ; & s'ils n'arrivent pas, l'expérience a appris que la ſuppuration qui s'établit dans cette maſſe, la fond peu à peu, & la met en état de ſortir par parcelles, au-dehors, ſans que la Matrice, ſoit le moins du monde alterée par cette ſuppuration. J'en ai vû pluſieurs ſe fondre ainſi, en cette place, tout entiers.

Lorſque le faux germe eſt ainſi arrêté au paſſage, il ſurvient quelquefois une perte ſi conſidérable, qu'elle cauſe de fréquentes foibleſſes & paroît mettre la vie de la femme en danger. Quoique l'expérience m'ait appris qu'il eſt rare de voir périr des femmes dans ces ſortes d'avortemens, je conſeille cependant de faire alors tout ſon poſſible pour les délivrer. Pour ſoutenir leurs forces, on leur fait avaler du bouillon fréquemment, mais en petite doſe à la fois ; & de tems en tems quelques cueillerées de vin d'Alicante ; on leur préſente auſſi du vinaigre ſous le nez. On introduit en même tems & à pluſieurs repriſes, le doigt dans l'orifice de la Matrice pour aider ſa dilatation, & tourner, s'il eſt poſſible, autour du faux germe, afin de le faire ſortir plus aiſément. Il arrive ſouvent qu'une partie du faux germe déborde l'orifice de la Matrice, & qu'il peut être pincé par deux doigts introduits dans le vagin, à la faveur des efforts qu'on fait faire à la Malade pour faire approcher le col de la Matrice des grandes lévres. Mais avant d'en tenter l'extraction, il faut examiner ſi la portion paſſée eſt aſſez conſidérable, & a aſſez de conſiſtance, pour entraîner ce qui ſe trouve encore enfermé, & comme pincé par le col de la Matrice. Si on juge cette portion aſſez forte, on la ſerre entre les doigts & à l'aide des douleurs & des efforts de la malade, on tire,

en faisant de petites secousses, un corps dont la sortie fait sur le champ cesser la perte. Mais si la portion du faux germe qui est renfermée est plus considérable que celle qui déborde, & que celle-ci ait trop peu de solidité pour s'en servir utilement, il vaut mieux n'en point tenter l'extraction, & laisser achever l'ouvrage à la nature, que de courir le risque d'en séparer la portion que l'on tient, de celle qui reste; parce que souvent la Matrice se resserre après cette séparation; les douleurs cessent, & l'on se trouve privé d'un secours qui promettoit une délivrance prompte & certaine. Le mal n'est cependant pas sans reméde: quelquefois de petites douleurs qui reviennent, font avancer peu-à-peu le corps renfermé: on les aide avec des lavemens tantôt simples, tantôt purgatifs; on fait avaler de l'huile d'amandes douces en assez grande quantité pour lâcher le ventre; on peut même donner un purgatif léger; on fait des fumigations avec la vapeur d'une décoction de Bouillon-blanc, d'Armoise & de Matricaire. Après ces différens secours, on peut annoncer avec certitude à la malade la sortie du corps étranger tout à la fois, si les douleurs & les épreintes font rouvrir la Matrice. Mais s'il n'y a pas moyen de rappeller les douleurs, le faux germe se fond peu-à-peu, par une espéce de suppuration, dans l'endroit où il est resté; ou quelquefois, au moindre effort, on le sent passer au dehors, dans le tems qu'on s'y attendoit le moins. Mais la pourriture de ce petit corps fournit ordinairement des écoulemens fétides, jusqu'à ce qu'il soit entiérement sorti. J'ai vû bien des fois, après une longue & abondante perte, accompagnée de douleurs périodiques, qui avoient mis le faux germe assez près de l'orifice pour esperer de le voir bientôt tomber, j'ai vû, dis-je, tout-à-coup les douleurs cesser, & la perte diminuer; ensorte qu'on ne pouvoit plus compter sur une prompte délivrance. Dans un cas pareil, on tâche de calmer les inquiétudes de la mere, en l'assurant bien qu'elle n'a aucun événement fâcheux à redouter; & en lui annonçant le moyen que la Nature va employer pour la délivrer.

On présume que le faux germe est tout-à-fait détaché du fond de la Matrice, lorsque la perte considérable qu'il a causé cesse tout-à-coup, aussi bien que les douleurs; & on a lieu de croire que la Matrice qui a eu la force de rompre les

attaches de ce corps étranger, & de le chaſſer vers ſon col; aura eu celle de ſe reſſerrer & de comprimer en ſe contractant, les vaiſſeaux, dont l'ouverture cauſoit la perte.

Nous avons dit que ſouvent le faux germe, quoique chaſſé par des douleurs & par la perte de ſang, ſe ſéparoit, & ne venoit qu'en partie & à pluſieurs repriſes. On connoît qu'il n'eſt point entier par la figure de ce qui ſe trouve ſorti, par ſon volume comparé avec celui qu'un faux germe doit avoir ſelon les différens termes de groſſeſſe; car il n'en eſt pas d'un faux germe comme d'un fœtus, qui, privé de nourriture & de vie, peut reſter des mois entiers dans la Matrice. Ne recevant donc plus d'accroiſſement pendant tout ce tems, il n'eſt pas étonnant qu'il paroiſſe moins gros qu'il ne devroit l'être, eu égard à ſon terme: au lieu que le faux germe reçoit toujours de la nourriture & de l'accroiſſement tant que le pédicule par lequel il tient à la Matrice, n'eſt pas rompu; & ſitôt que cette adhérence eſt rompue, le ſang qui coule avec abondance, & les douleurs qui ſe déclarent, font ordinairement bientôt ſortir le faux germe. Ainſi quand on verra, au terme de trois mois, un corps étranger, qui n'aura que le volume d'une aveline, lorſqu'il doit avoir celui d'un œuf de poule, on peut aſſurer que le tout n'eſt pas dehors, & qu'il faut patiemment attendre le reſte. De même lorſqu'on n'appercevra que des membranes irréguliéres attachées à quelques fibres charnues, on jugera que le faux germe n'eſt pas entier: car il faut ſe rappeller que le faux germe entier repréſente une eſpéce de gézier, qu'il eſt gros, charnu & rond dans ſon centre, & beaucoup plus menu dans ſes extrémités. Dans ces cas, où la ſortie du faux germe ne ſe fait que par parties, on recommande fortement à la femme des précautions: car la plûpart veulent s'en diſpenſer auſſitôt qu'elles ne ſouffrent plus & que le ſang a ceſſé de couler.

On connoît que le faux germe, qui eſt reſté en entier ou en partie dans la Matrice, & qui ſe trouve arrêté dans ſon col comme dans une eſpéce de guaine allongée, vient par ſuppuration, lorſque les vuidanges qu'il produit, ſont de couleur de lie de vin & ſentent extrêmement mauvais; qu'outre cela, il ſort de tems en tems de petits grumeaux; & que la Matrice ſe reſſerre dans la même proportion que le corps

étranger

étranger, qui la dilatoit diminue. On ſera de même certain de ſa deſtruction totale, quand les évacuations, de fétides qu'elles étoient deviendront ſans odeur, qu'elles blanchiront, & que la Matrice ſe trouvera fermée.

Soit que le faux germe ſorte en entier dans la perte ou qu'il ſe détruiſe par ſuppuration, cette opération contraire à la nature exige des femmes plus de précautions qu'elles ne penſent; car il s'en trouve qui croyent n'en devoir plus prendre auſſitôt qu'elles ſont débarraſſées. Il eſt vrai que communément la ſortie de ce corps eſt ſans aucune mauvaiſe ſuite; mais aſſez ſouvent, faute de ménagemens convenables, il ſurvient aux perſonnes ſanguines des pertes légeres qui durent des tems infinis & qu'on a toutes les peines du monde à arrêter. Je ſuis même perſuadé que bien de fauſſes couches de cette eſpéce terminées ſans les précautions requiſes, ont ſouvent fait naître des ulcéres, des excroiſſances fongueuſes & des cancers à la Matrice, quand le ſang s'eſt trouvé vitié. Voyons maintenant pourquoi la ſortie du faux germe fournit plus de ſang que celle d'un enfant de trois mois.

La ſéparation ſubite du faux germe d'avec le fond de la Matrice ne ſe fait que par la rupture des vaiſſeaux de communication de l'une à l'autre; ces vaiſſeaux ne pouvant ſe fermer tant que le corps étranger tient la Matrice en dilatation, fourniſſent juſqu'à ſa ſortie, autant de ſang qu'ils en peuvent contenir & qu'il leur en arrive. Au contraire, dans l'avortement d'un fœtus de deux & de trois mois, qui ſe trouve mort, il coule bien moins de ſang tant devant qu'après ſa ſortie; parce que l'enfant qui périt dans la Matrice fait peu à peu flétrir le cordon umbilical; & la flétriſſure du cordon ſe porte juſques dans ſes racines, qui venant à s'affaiſſer & à s'oblitérer, empêchent le ſang de la Matrice de pénétrer le placenta comme auparavant: enſorte que le placenta obſtrué à différens endroits ſe deſſéche, faute de nourriture & fait office de ligature pour les vaiſſeaux de la Matrice deſtinés à verſer du ſang dans ſa ſubſtance. Ainſi le placenta ne recevant plus de nourriture, il s'en fait inſenſiblement une ſéparation de la Matrice, & une eſpéce de fonte. La Matrice ſe reſſerre peu-à-peu ſur elle-même, par la di-

minution des corps qu'elle contient ; & par ce reſſerrement elle comprime l'extrémité des vaiſſeaux qui fourniſſoient du ſang. Ces vaiſſeaux ne rendent donc plus qu'une ſéroſité purulente qui aide à l'expulſion du fœtus & du placenta ; de même que l'umbilic lié & reſté de la longueur de deux ou trois doigts ſe ſépare à la ſuperficie du ventre par l'effet d'une légere ſuppuration ; & par-là il donne le tems aux vaiſſeaux de l'enfant de ſe fermer aſſez ſolidement, pour ne plus donner de ſang, lors de la chûte des eſcharres.

ARTICLE II.

De la Mole.

La mole eſt une maſſe de chair fongueuſe plus ou moins groſſe ſuivant le plus ou le moins de tems qu'elle eſt reſtée dans la Matrice, mais toujours plus conſidérable en volume que le faux germe qui lui donne origine ; car la mole n'eſt qu'un faux germe que la Matrice n'a pû expulſer dans le tems de la ſortie ordinaire du faux germe ; enſorte qu'attaché à ſon fond il en tire ſuffiſamment de nourriture pour acquérir quelquefois dans l'eſpace de ſix ou ſept mois de ſéjour dans la Matrice, un volume du poids de trois ou quatre livres. La mole prend en même-tems une figure irréguliére & moins déterminée que le faux germe. Quelquefois c'eſt une maſſe de chair mollaſſe avec quelques membranes ; ou bien ce ſont des caillots de ſang entrelaſſés dans les fibres charnues : plus communément elle eſt en forme d'une groſſe grappe de raiſin parſemée d'hydatides ou petites véſicules remplies de lymphe, & qui environnent ſa ſuperficie comme autant de grains. Au reſte, la mole ne borne pas toujours ſon ſéjour dans la Matrice, au terme de cinq, ſix, ou ſept mois. *Paré* & *Mauriceau* font mention de moles reſtées dans la Matrice pendant pluſieurs années. La mole cauſe pendant ſon ſéjour dans la Matrice, & pendant le tems que la Nature fait des efforts pour s'en délivrer, des accidens bien plus graves que le faux germe : tels que des pertes de ſang conſidérables & fréquentes, des douleurs de reins, par accès, & très-vives, & de tems en tems de faux

travaux, qui ſemblent promettre la fin de ces incommodités. Cependant, tôt ou tard, la Nature, plus que l'art, débaraſſe les femmes de ces mauvaiſes groſſeſſes.

Les ſignes de la mole dans le commencement de la groſſeſſe, ſont les mêmes que ceux qui annoncent le faux germe, & à peu près ceux de la véritable groſſeſſe. Mais quand la mole attrape quatre à cinq mois, on reconnoît ſa préſence par des ſignes ſenſibles, qui la font diſtinguer aiſément de la véritable groſſeſſe. Ces ſignes ſont la groſſeur du ventre avec égalité, le défaut de mouvement; la Matrice eſt plus baſſe; la femme a preſque toujours des douleurs & de tems en tems des pertes: c'eſt alors qu'il faut bien s'aſſurer de ce qui en eſt pour agir & faire tout ſon poſſible afin de déterminer la ſortie d'un corps étranger, qui par un ſéjour plus long, prépare de plus grands maux à la malade, & dont il ne ſera pas aiſé de la délivrer. Le toucher pratiqué, ſelon la méthode que j'ai indiquée, peut auſſi faire connoître ſi la femme eſt groſſe d'une mole, en faiſant ſentir ſoit au doigt introduit dans le vagin, ſoit à la main appliquée ſur le ventre, une Matrice pleine, ſans inégalités & ſans mouvemens.

Les ſaignées tant du bras que du pied peuvent être heureuſement employées; les premieres pour donner de la ſoupleſſe à la Matrice, & plus de facilité à s'ouvrir; les ſecondes pour déterminer le ſang à frapper contre les adhérences de la mole & à y laiſſer des caillots qui comme autant de coings ſéparent à la longue les jonctions les plus intimes, pendant que la lymphe qui s'échappe diſpoſe l'orifice à s'ouvrir pour engager dans ſon vuide, à l'aide des douleurs, la portion de la mole qui en eſt la plus près. On emploie auſſi les demi-bains, les fumigations d'herbes émollientes, les lavemens un peu aiguiſés, les purgatifs; quelquefois même les vomitifs. C'eſt à la prudence de celui qui gouverne, qu'on doit s'en rapporter pour agir ſuivant les différentes diſpoſitions dans leſquelles ſe trouve la malade.

Quand la perte de ſang, les douleurs & le poids du corps étranger ouvrent la Matrice ſans qu'il en ſorte autre choſe que du ſang qui affoiblit extrêmement la malade, & peut la

jetter dans des foibleſſes dangéreuſes, il faut tâcher d'introduire la main dans la Matrice, pour aller détacher le corps qui tient encore à ſon fond & en faire l'extraction ; on fait par cette opération ceſſer tous les accidens. Mais cette introduction n'eſt jamais ſi aiſée dans la groſſeſſe d'une mole de quatre à cinq mois que dans celle d'un enfant du même terme.

CHAPITRE XX.

De la façon d'emmailloter les enfans.

CE qu'on appelle communément remuer les enfans, c'eſt les emmailloter. Or le maillot, parmi nous, conſiſte dans pluſieurs langes, dans leſquels on enferme l'enfant nouveau né, & dans de fortes & larges bandes dont on le garrote. On ſerre même ces bandes, ſouvent avec la plus grande force; afin, dit-on, de tenir leurs membres droits, & d'empêcher qu'ils ne puiſſent les changer de ſituation. Les préjugés & la coutume ont tant d'empire ſur les hommes, qu'ils réſiſtent obſtinément aux raiſons qui devroient leur faire abandonner un uſage abſurde en lui-même, & qui devient pernicieux, pour la plûpart des enfans; mais malgré l'inutilité des efforts que font contre cet abus les hommes éclairés qui ſe livrent à la pratique des accouchemens, c'eſt toujours un devoir pour ceux qui écrivent d'inſtruire les Nourrices & les Gouvernantes ſur un point auſſi eſſentiel, en faiſant voir les inconvéniens d'un pareil habillement; & propoſant en même-tems des moyens plus ſimples & plus sûrs; & par conſéquent plus conformes aux intentions de la Nature.

Pluſieurs inconvéniens réſultent d'un tel habillement, le premier eſt l'impoſſibilité de connoître à travers les trois langes de l'enfant, & le plus ſouvent une couverture, s'il eſt gâté par les excrémens qui ſortent de ſon corps. A la vérité, pour nétoyer l'enfant de ſes ordures, on a établi l'uſage de le remuer trois fois par jour. Mais ne peut-il pas arriver que le quart-d'heure d'après qu'ils ont été mis ſéchement & blanchement, ils ſe ſaliſſent de nouveau & ſoient obligés de reſter dans l'ordure, juſqu'à l'autre remuer qui eſt quelquefois cinq ou ſix heures après? Ce ſéjour que les enfans font dans l'ordure, doit à la longue échauffer & excorier leur peau dans les endroits qui en ſont farcis. Peut-être auſſi que des molécules de ces matiéres excrémenteuſes, appliquées

ſur la peau, pendant long-tems, ſont pompées par les pores abſorbans, & portées dans les routes de la circulation, où elles peuvent devenir cauſes de pluſieurs maladies. Ce qui doit faire ſentir la poſſibilité de cet accident, c'eſt que les enfans ont naturellement les pores de la peau très-ouverts, & qu'ils tranſpirent beaucoup. Mais ſous le maillot, leur tranſpiration doit être encore plus abondante; parce qu'il concentre davantage la chaleur. Les enfans ſont donc comme plongés continuellement dans une eſpéce de bain tiéde, qui relâche encore leur peau, & qui eſt très-propre à favoriſer l'entrée des matiéres corrompues, dont elle ſe trouve chargée. D'ailleurs cette tranſpiration rendue trop abondante, par l'uſage du maillot, affoiblit les enfans, en les privant d'une partie des ſucs qui étoient deſtinés à les nourrir & à les fortifier.

Il réſulte un ſecond inconvénient de l'uſage d'emmailloter les enfans, comme l'on fait parmi nous. On ſçait que quand les jambes de l'enfant ſont approchées l'une de l'autre, ſans être ſerrées, elles ne ſe touchent point & laiſſent un vuide dans leur milieu, à cauſe des éminences de la partie ſupérieure du *Tibia* & des Malléoles internes. Tant que ce vuide n'eſt ni trop grand ni trop petit, les jambes ſont droites. Or la force prodigieuſe avec laquelle la plûpart des Nourrices ſerrent les jambes des enfans, eſt plus que ſuffiſante pour les trop approcher l'une de l'autre dans leur milieu; ſurtout ſi l'enfant eſt foible, & s'il eſt mal nourri. Par-conſéquent, les jambes ſe déformeront inſenſiblement, & ceſſeront d'être droites, ſans que les ſoins & le tems puiſſent ſouvent dans la ſuite corriger ce défaut.

C'eſt enfin au maillot qu'il faut imputer un autre accident aſſez ordinaire. L'enfant emmailloté eſt mis ſur les bras d'une Nourrice & d'une Gouvernante qui ne peut le porter qu'en répliant ſon bras ſur les jambes de l'enfant à l'endroit des genoux, qu'elle touche preſque immédiatement : or il n'eſt pas poſſible que pendant un an & plus qu'elle a à le porter de cette façon, & preſque toujours plus d'un côté que de l'autre, elle ne cambre & ne chaſſe du côté oppoſé à celui ſur lequel elle appuie, les deux genoux de l'enfant; d'où il réſulte un vice de parties qui ne ſe rétablit pas tou-

jours. Cet accident eſt ſi commun qu'il n'y a preſque pas d'enfant, à qui un homme un peu exercé, qui l'examine, ne remarque le côté ſur lequel il a été porté, par une cambrure plus ou moins forte de ce côté-là.

Pour éviter les accidens auſquels il eſt évident que ſont expoſés les enfans, par la méthode ordinaire de les emmailloter, je voudrois qu'on ſe contentât de leur mettre une chemiſe, & par-deſſus une ou deux braſſieres, au bas deſquelles ſe trouveroient leurs langes ordinaires, qui les embraſſeroient ſimplement, de derrière en devant, & que l'on attacheroit par-devant, avec des rubans de fil; enſorte cependant que les jambes fuſſent en liberté. Je voudrois enſuite qu'on les mît dans leur manne, ſur des oreillers de crin, en forme de matelats, & garnis de langes: & leurs jambes & leurs cuiſſes auſſi garnies de langes, ſeroient ſimplement couvertes d'une ou de deux couvertures de laine, ſelon la ſaiſon. Seroit-il queſtion de les mettre au tetton, la Nourrice pourroit enlever aiſément l'enfant avec ſon oreiller, pour ménager davantage la délicateſſe de ſes membres en ne le touchant pas immédiatement, & pour le remettre enſuite plus doucement dans la ſituation où il doit être pour dormir.

Il eſt aiſé de ſentir tous les autres avantages de ce changement que je propoſe. Les enfans ne croupiroient point dans leurs ordures: ſitôt qu'ils ſeroient ſales ou mouillés, la plus légere attention ſuffiroit pour s'en appercevoir; & rien de plus foible & de plus ſimple que de les nétoyer & de les changer: d'ailleurs leurs membres délicats n'éprouveroient nulle contrainte, & conſerveroient dans leur intégrité les dons précieux de la Nature, qui les a fait droits. Il arriveroit même que comme les enfans dorment plus qu'ils ne veillent, ils jouiroient d'autant plus long-tems de la commodité & des avantages de cette nouvelle maniére de les tenir dans leur manne, quand on veut les faire dormir. Mais pendant le jour, quand ils ſeroient éveillés, & qu'on voudroit les tenir hors de leur manne, on pourroit leur conſerver aiſément tous les avantages dont nous venons de parler, en les mettant dans un carton fort, courbé en forme de demi cylindre, & garni d'un oreiller de crin, mince &

fait exprès pour le carton. Avant de les y placer, on leur mettroit par-deſſus leur braſſiére une robe de flanelle, ſimple ou double, ſelon la ſaiſon: ce qui ſeroit ſuffiſant pour les garantir du froid, ſans gêner la liberté de leurs membres. Les Nourrices prendroient les enfans ainſi placés dans leur carton, pour les allaiter; & elles pourroient les tenir ſur leurs bras auſſi long-tems qu'elles voudroient, ſans aucun riſque pour leurs membres délicats; puiſque le carton les mettroit à l'abri de toute compreſſion.

Une obſervation que toute le monde eſt à portée de vérifier, c'eſt qu'il ſuffit ſouvent de démailloter les enfans pour faire ceſſer leurs cris. Sitôt qu'ils ſont à leur aiſe, ils ſe tranquiliſent; & ils expriment par le mouvement & le jeu de leurs jambes, la ſatisfaction qu'ils éprouvent. Ils reſteroient deux heures dans cette ſituation, ſans pleurer & ſans ſonger à tetter. Mais à peine les a-t-on ſaiſis, pour les remettre dans le maillot, que leurs cris recommencent, par la nouvelle torture qu'on leur fait ſouffrir; & on ne vient à bout de mettre fin à leurs cris qu'en faiſant diverſion à leur douleur, ou par le tetton qu'on leur préſente, ou par le mouvement doux qu'on leur fait faire, & qui les endort. Enfin ſi l'on veut des exemples qui autoriſent les nouvelles vûes que nous propoſons, on en trouvera dans les uſages du Japon & de toutes les Indes, où l'on ne connoît point l'art d'emmailloter, ou plutôt de garroter les enfans. Dans tous ces pays, on ſe contente de les couvrir, pour les garantir des impreſſions de l'air. Il eſt rare cependant de voir parmi eux des boſſus & des boiteux, tandis qu'ils ſont ſi communs dans nos contrées.

A l'égard du tems où l'on doit mettre les enfans en robe, on ne ſçauroit en général le faire trop tôt: pourvû cependant que la ſaiſon le permette: car cet habillement n'eſt pas auſſi propre à les garantir du froid, que celui que nous avons propoſé pour le jour, quand ils ſont hors de leur manne. Mais ſi on excepte cet inconvénient, facile à éviter, en attendant la belle ſaiſon, la robe, outre les avantages rapportés ci-deſſus, a encore celui de laiſſer à l'air la liberté de circuler autour des membres de l'enfant. Ainſi non-ſeulement cet habillement eſt le moyen le plus convenable, pour tenir les

enfans

enfans propres ; mais encore l'action de l'air, auquel ils laiſſent un libre accès ſur leurs jambes, leur communique inſenſiblement une force, qui leur eſt d'autant plus néceſſaire, qu'elles ſont deſtinées dans la ſuite à porter tout le poids du corps, & à exercer de grands mouvemens. Ce qui engage les parens à faire différer la robe juſqu'au neuviéme & dixiéme mois, c'eſt, diſent-ils, la foibleſſe des reins. Mais il me ſemble qu'en allongeant la taille du corps de l'enfant par derriére, un peu plus qu'on a coutume de le faire dans les premiers corps, les reins ſeront mieux ſoutenus qu'ils ne le ſont par les maillots, ſoit qu'on porte les enfans ſur le bras, ſoit qu'on les aſſeye.

CHAPITRE XXI.

De l'origine, de la nature & des différentes qualités du Lait; & du choix qu'on en doit faire.

LE lait eſt, ſans contredit, la premiére & la ſeule nourriture dont uſe l'enfant dans les premiers tems de ſa formation. Auſſi dès qu'une femme devient groſſe, elle acquiére la faculté de produire du lait. Les Phyſiologiſtes ſe ſont efforcés d'expliquer le méchaniſme par lequel le lait commence à ſe former, dès les premiers jours de la groſſeſſe ; mais ils n'ont encore rien dit là-deſſus qui ſatisfaſſe parfaitement ; & il paroît que ce point de phyſique, auſſi bien que pluſieurs autres relatifs à la génération, eſt environné de ténébres, que les découvertes des Modernes n'ont pû encore diſſiper. Ce qu'ils nous ont appris de plus certain ſur cette matière, c'eſt que le lait n'eſt qu'un chyle, qui ayant circulé confuſément avec le ſang, dans les vaiſſeaux ſanguins, s'eſt chargé de quelques-unes de ſes parties, dont le mêlange, le fait ceſſer d'être ſimplement du chyle. On ſçait encore que dans le commencement, comme dans toute la ſuite de la groſſeſſe, le lait ſe porte abondamment vers la Matrice, dont il pénétre l'intérieur, pour en ſortir enſuite toujours mêlé avec le ſang, & s'inſinuer dans les racines veineuſes du placenta ; & de-là dans la veine umbilicale, qui va le diſtribuer enſuite dans toutes les parties du fœtus. Si le lait ſe ſéparoit du ſang, avant d'entrer dans le placenta, il ſemble que, lors du décolement accidentel du placenta, on devroit appercevoir l'effuſion d'une liqueur blanche ; au lieu qu'on ne voit couler qu'un ſang vermeil, qui ſe caille aiſément, & qui détermine l'accouchement, s'il continue de couler. On devroit encore l'appercevoir dans l'opération céſarienne : quand on fait l'ouverture de la Matrice, rien n'y a été troublé, ni dérangé, & tout doit ſe trouver dans l'ordre naturel ; par conſéquent s'il y avoit des vaiſſeaux qui continſſent ſéparément chacune de ces liqueurs, on devroit alors les diſtinguer, &

on devroit voir le ſang & le lait s'élancer chacun des vaiſſeaux qui leur ſeroient propres, prêt à paſſer dans le placenta. Mais on n'apperçoit de tous côtés qu'abondance de ſang, même dans la veine umbilicale : ce qui doit faire conclure que la ſubſtance laiteuſe qui ſe porte de la mere à l'enfant, ne peut être reconnue ſous la forme qui la caractériſe ; parce qu'elle ſe trouve colorée par quelque portion de la partie rouge qui ne ſçauroit altérer ſes qualités.

Mais quoique la vraie couleur du lait ne puiſſe ſe diſtinguer dans la femme groſſe, il n'eſt pas moins sûr qu'il exiſte en elle. On en trouve dans ſes mamelles qui eſt la ſurabondance de celui qui circule dans ſes veines & qui n'a pû être conſumé. Le ſang qui ſe porte de la mere à l'enfant & de l'enfant à la mere, en eſt tout rempli : puiſque ſi l'on ſaigne une femme dans l'état de groſſeſſe, ſon ſang devient blanc à la ſuperficie de la palette ; & il n'y a pas de doute que ce ne ſoit la portion laiteuſe, qui, comme la plus légere, prend le deſſus ſur la partie fibreuſe. Cette couleur n'eſt donc pas l'effet ni le ſigne d'un mauvais ſang, qui ſelon les idées du vulgaire, circule dans les veines des femmes groſſes. Ne remarque-t-on pas encore que les urines des femmes enceintes ſont épaiſſes & blanches ? Preuve certaine du mêlange du lait avec toutes les liqueurs ; & par conſéquent de ſon exiſtence. Les épanchemens laiteux que l'on voit ſurvenir à quelques femmes groſſes ſont encore non-ſeulement une preuve de ſon exiſtence, mais auſſi de la quantité qui s'en forme : car, malgré la conſommation qu'en fait chaque jour le fœtus & quoiqu'il s'en perde beaucoup par les mamelles, il arrive quelquefois que ſe faiſant de fauſſes routes, il inonde certaines parties. Il eſt donc évident que l'enfant vit de lait dans la Matrice, comme quand il eſt à la mamelle : & ſi la couleur n'eſt pas la même dans la Matrice qu'aux mamelles, cela ne vient que de ce que la partie rouge du ſang ſe trouve confondue avec le lait dans la Matrice, ſans en altérer la qualité.

Si-tôt que la femme eſt accouchée, le lait qui ſe portoit à la partie où il étoit continuellement abſorbé, change néceſſairement de route pour couler vers les endroits où il a le plus de facilité à s'échapper. Ne trouvant preſque plus d'iſſue du côté de la Matrice, il étoit à propos qu'il trouvât deux

eſpéces de reſervoirs pour être reçu, gardé quelque-tems & enſuite évacué ; ſans cette ſage précaution de la Nature, le lait ſe ſeroit tumultueuſement jetté ſur différentes parties, dans leſquelles il auroit cauſé les mêmes déſordres, qu'il cauſe ſouvent, quand par imprudence ou par de mauvaiſes diſpoſitions, il prend de fauſſes routes & ſe dépoſe ſur des parties qui ne peuvent s'en débarraſſer.

Dès qu'une fois le lait eſt arrivé dans les mamelles, il s'y perfectionne & prend avec le tems toutes les qualités qu'il doit avoir. D'abord ce n'eſt qu'une lymphe claire d'un blanc ſale & d'un goût déſagréable ; parce qu'il ſe ſent encore du déſordre de la Matrice & de la ſuppuration qui s'y établit après l'accouchement : ce qui communique toujours au ſang, & par conſéquent au lait, quelque mauvaiſe qualité. Mais à meſure que la Matrice ſe déterge & ſe mondifie, pour ainſi dire, à meſure que ſon volume diminue, & que ſes évacuations ſont moins abondantes, le lait augmente, il s'épure, prend de la conſiſtance & devient doux ſans tirer au goût ſucré. C'eſt alors qu'il a les qualités que l'on déſire, & qu'il eſt en état de fournir à l'enfant une nourriture auſſi ſolide qu'abondante. Ce n'eſt pas que le premier lait tout clair & tout mauvais qu'il eſt, n'ait ſon utilité pour les enfans qui ſont allaités par leur propre mere. Il les purge en détrempant les reſtes du méconium : il prépare par ſa fineſſe les veines lactées à recevoir dans la ſuite une nourriture plus épaiſſe. Enfin il agace toutes les parties ſolides & les oblige par une eſpéce d'irritation à ſe contracter & à mieux faire marcher la liqueur graſſe qui commence à les parcourir.

Le lait, tel qu'il eſt dans les mamelles d'une bonne nourrice, eſt une liqueur blanche, plus ou moins épaiſſe, compoſée de deux ſubſtances, l'une crêmeuſe ou butyreuſe, l'autre lymphatique ou aqueuſe. Bien des gens s'imaginent qu'un lait gras & bien crêmeux, eſt fort ſupérieur en qualité, à celui qui eſt plus clair. Mais ils ignorent ſans doute que cette ſubſtance crêmeuſe n'entre pour rien dans la nourriture de l'enfant, & qu'elle reſte toujours dans le canal inteſtinal pour former les excrémens, tandis que la ſubſtance lymphatique entre dans les veines lactées & fournit à l'enfant, les vrais ſucs nourriciers avec leſquels il augmente de jour en jour.

On voit les enfans nouveaux-nés jetter par la bouche jusqu'à l'âge de trois mois cette crême du lait qu'ils ont avalée & qu'ils rendent en fromage ; & on n'observe pas que la sortie & la perte de cette nourriture, si c'en étoit une, cause à l'enfant le moindre préjudice. Au contraire il a passé en proverbe parmi les nourrices, *qu'enfant bien jettant est enfant bien venant.* Mais quoique la substance crêmeuse du lait ne serve pas immédiatement à la nourriture de l'enfant, elle lui est néanmoins de quelque utilité, par les qualités qu'elle communique à la lymphe nourriciere jusqu'au moment qu'elle s'en sépare. C'est elle qui donne à cette lymphe la douceur & la soupleſſe qu'elle doit avoir pour s'insinuer dans les parties les plus déliées : elle émousse l'âcreté des sels qui s'y rencontrent ; & en l'entourant de toutes parts, s'il est permis de parler ainsi, elle la garantit des différens mêlanges auxquels elle seroit exposée ; & par conséquent des altérations qu'elle pourroit souffrir dans sa route.

La seconde substance que l'on distingue dans le lait, est la lymphe, ou la partie gélatineuse connue vulgairement sous le nom de petit-lait, qui par le repos se sépare de la partie crêmeuse & devient une liqueur moins blanche, plus coulante & à peu près dans l'état le plus propre à servir de nourriture à l'enfant. Cette partie lymphatique du lait a pour véhicule une liqueur plus fine, avec laquelle elle est confondue. C'est la sérosité ou l'eau, qui par sa fluidité étend & divise la lymphe, la rend plus coulante, & plus propre à pénétrer jusques dans les endroits où elle doit s'arrêter, & se congeler, afin de fournir aux parties auxquelles elle s'attache, la matiére de leur nourriture & de leur accroissement. La sérosité alors qui lui servoit de véhicule, ayant satisfait à sa fonction, s'échappe & sort du corps par différentes issues.

J'ai cru devoir faire cette espéce d'analyse du lait, & bien distinguer les substances sensibles qui le composent, afin d'apprendre à ne pas donner la préférence au lait qui sera le plus crêmeux, le plus gras; parce qu'en effet, il est moins propre à servir de nourriture à l'enfant, qu'un lait moins gras & plus clair. Après avoir examiné la consistance du lait, il faut parler de la couleur, & du goût qu'il doit avoir.

La couleur du lait varie beaucoup ; il y en a d'un blanc

mat, d'un blanc tirant ſur le bleu, & d'un blanc tirant un peu ſur le citron. A l'égard du goût, on en trouve qui eſt très-doux, & qui mis ſur la langue, a une ſaveur ſemblable à celle du lait d'amandes. D'autre ſans ſentir l'amande paroît plus ſucré; il y en a enfin qui eſt inſipide, mais qui après l'avoir rejetté, laiſſe une impreſſion dans la bouche qui excite quelque tems à cracher.

De toutes ces ſortes de lait, ſi différentes entre elles, par leur goût & par leur couleur, j'ai coutume de préférer dans un nouveau lait, c'eſt-à-dire, de ſix ſemaines ou deux mois, celui que je trouve d'un blanc un peu bleu, qui a la ſaveur du lait d'amande, & qui n'englue pas trop le vaiſſeau dans lequel il a été rayé. Mais s'il faut choiſir un lait de cinq à ſix mois, il le faudra d'un blanc mat plus ſucré & un peu moins fluide. Je rejette toujours celui qui tire un peu ſur le citron, quoiqu'il paroiſſe doux en le goûtant; parce que la bile paroît dominer dans le ſang d'une nourrice qui a fourni un lait d'une telle couleur. Il ſeroit donc à craindre qu'elle ne communiquât à l'enfant une augmentation d'humeurs, qui tôt ou tard ſeroient pour lui une ſource de maladies. A l'égard du lait inſipide ou qui excite une légere ſalivation, il faut auſſi le regarder comme abſolument mauvais & n'en faire aucun uſage.

Si le lait des nourrices tiroit ſes couleurs & ſes qualités des nourritures dont elles vivent, comme celui des animaux qui paiſſent, on ne ſeroit pas ſi difficile & l'on choiſiroit un lait un peu jaune auſſi bien qu'un blanc, ſi les nourritures de la femme étoient cepables de le rendre jaune, quand d'ailleurs il auroit les autres qualités requiſes. C'eſt ainſi que la couleur jaune du lait des vaches qui paiſſent en Normandie, n'empêche pas qu'il ne ſoit bon, & qu'on n'en tire un beurre excellent, quoique d'un jaune foncé; parce que cette couleur ne vient que des pâturages. Au contraire celles qui paiſſent en Bretagne, donnent un lait & un beurre plus blanc, qui ne céde en rien à celui de Normandie, & qui ne différe en couleur que par rapport aux pâturages. Il n'en eſt pas de même dans les femmes; ce ſont les humeurs qui leur ſont propres, & qui dominent naturellement en elles, qui communiquent au lait leurs qualités, puiſqu'elles vivent

toutes à peu près de la même maniére; & qu'on en voit même ſe nourrir très-mal & avoir néanmoins un très-bon lait.

S'il eſt quelquefois embarraſſant de diſtinguer parmi les nourrices, un bon ſujet d'avec un médiocre, il eſt ſouvent bien plus difficile de décider ſur la qualité d'un lait ſoupçonné d'être mauvais. Il s'en trouve quelquefois, qui réuniſſant tous les ſignes extérieurs qui ont coutume d'annoncer la bonté du lait, devient cependant contraire aux enfans, ſans qu'on en puiſſe découvrir la cauſe. D'un autre côté, on voit quelquefois des enfans jouir d'une très-bonne ſanté, quoique leurs nourrices ſe ſoient trouvées groſſes. Mais pour qu'on ne remarque aucun changement dans le lait de ces nourrices, malgré la groſſeſſe, il faut qu'elles n'ayent point éprouvé les dégoûts, ni les autres incommodités des commencemens de groſſeſſe; qu'elles ayent conſervé leur appetit & que leurs digeſtions ſe ſoient aſſez bien faites, pour fournir une nourriture ſuffiſante à l'enfant qu'elles portent dans leur ſein, & à celui qu'elles allaitent. Cependant, comme à meſure que la groſſeſſe avance, la portion de l'enfant qui eſt allaité, diminue en quantité & en qualité, il n'eſt pas poſſible qu'il ne s'en reſſente, & qu'il ne ſoit à la fin la victime de la friponnerie de ſa nourrice. Ainſi quand on ſoupçonne une nourrice d'être groſſe, s'il ne s'eſt fait dans ſon lait aucun changement qui annonce ſa groſſeſſe, il faut ne négliger aucuns des moyens qui ſont propres à s'en aſſurer. On a ſoin ſur-tout de viſiter les couches de l'enfant; parce que ſouvent on y apperçoit les reſtes des alimens étrangers que la nourrice lui fait prendre pour ſuppléer au défaut du lait.

Le lait d'une nourrice attaquée de mal vénerien ne porte ſouvent point au goût ni à la couleur, les marques d'une ſi horrible maladie. On ſe trouveroit donc preſque toujours hors d'état de décider juſte dans des cas douteux, ſi on s'en tenoit à la ſeule inſpection du lait. Mais le moyen de n'être pas la duppe des ſupercheries des nourrices, eſt de pouſſer ſon examen plus loin. C'eſt le cas même, où il eſt permis d'avoir recours à l'artifice, puiſqu'on a tout lieu de ſe défier de la bonne foi de la nourrice. Ainſi toutes les fois qu'on ne trouve pas dans le lait d'une nourrice, ſoupçonnée

d'avoir la vérole, des preuves ſuffiſantes pour la condamner; il faut lui faire croire que l'on connoît ſa maladie, & que ſon lait eſt infecté d'un vice vénerien. Souvent l'air d'aſſurance avec lequel on prononce ſur ſon état, excite tout-à-coup ſa ſurpriſe, & cette ſurpriſe la décele. On examine enſuite le corps de l'enfant, depuis la tête juſqu'aux pieds, pour voir s'il n'a pas des galles & des dartres ſuſpectes, & s'il ne ſe trouve point des chancres dans ſa bouche. On examine encore ſi la nourrice n'a pas l'air triſte, le viſage tiré, les yeux creux, le corps plus maigre que de coutume; ſi ſa démarche n'a pas l'air embarraſſée; ſi l'enfant ne crie pas plus que de coutume, & ſi prenant le tetton, il ne le quitte pas tout de ſuite avec une eſpéce de dépit; enfin ſi elle ſe plaint de la cruauté de l'enfant. Ce ſont là tous les moyens par leſquels on peut acquérir des lumiéres ſur l'état d'une nourrice ſuſpecte, quand la qualité de ſon lait peut encore en impoſer.

C'eſt encore une choſe eſſentielle de ne jamais ſe prendre de pitié pour une nourrice dont l'enfant déperit, quoiqu'elle paroiſſe bonne; parce qu'il eſt à préſumer qu'entre la nourrice & l'enfant, il y a un défaut de ſympatie qui tourneroit, à la fin, à la deſtruction du dernier.

On ſent également que l'on ne doit pas balancer à rejetter un lait dont l'âcreté ou l'amertume ſe fait ſentir en le goûtant. Il faut dire la même choſe de celui qui eſt ſi clair, que ce n'eſt que de l'eau que l'on voit ſortir d'une mamelle flétrie. Tout lait de cette qualité n'eſt pas propre à nourrir, & doit être abſolument rejetté.

CHAP. XXII.

CHAPITRE XXII.

Du choix des Nourrices.

CE n'eſt point aſſez de s'être aſſuré des bonnes qualités du lait d'une nourrice, pour ſe déterminer en ſa faveur : avant de prendre ce parti, il faut encore faire attention à ſa figure, à ſon âge, à ſon tempérament, à la quantité du lait qu'elle peut fournir, & à ſes mœurs. Une nourrice doit être plutôt grande & quarrée que petite & fluette : parce que la petiteſſe du corps eſt ſouvent un effet du nouage ; comme l'air fluet & mince peut l'être d'une délicateſſe univerſelle. Or une nourrice qui auroit été nouée dans ſon enfance, pourroit avoir en elle des diſpoſitions à communiquer à ſon nourriſſon la même infirmité. Il ne faut pas non plus qu'une nourrice ſoit trop graſſe ; dans ces ſortes de femmes on eſt expoſé à s'en laiſſer impoſer, par le volume de leurs mamelles ; mais c'eſt la graiſſe qui en forme la plus grande partie ; & à peine ſe trouve-t-il de la place pour contenir une très-médiocre quantité de lait. Au lieu que dans une nourrice, qui n'eſt pas ſi graſſe, mais bien en chair, les réſervoirs du lait ont la facilité de s'agrandir autant qu'il le faut pour contenir beaucoup de lait, & à proportion de la quantité qui leur en arrive ; & quand elles ſont pleines, la groſſeur irréguliére qu'elles préſentent fait voir qu'elles en ont autant qu'elles en peuvent contenir : mais ce volume conſidérable ne dure qu'autant de tems que l'enfant eſt à vuider ces bouteilles ; après quoi elles s'amolliſſent & deviennent preſque à rien, juſqu'à ce qu'une nouvelle proviſion de lait les ait gonflées de nouveau.

Le bout des mamelles ou le mamelon doit être allongé, d'une groſſeur médiocre, ni trop gros ni trop petit, & percé de pluſieurs petits trous pour laiſſer échapper à la fois une plus grande quantité de lait. Il n'eſt pas douteux qu'une nourrice ne ſoit ce qu'on appelle de *dur trait*, lorſqu'elle n'a au mamelon qu'un ou deux trous ; dans ce cas, il eſt à

craindre qu'elle ne ſoit ſi long-tems à fournir à l'enfant ce qu'il lui faut de lait, que la fatigue n'oblige celui-ci à abandonner une opération que ſes beſoins devroient lui faire continuer plus long-tems. On obſerve que le lait qui ſort par expreſſion des mamelles, avant que le mamelon ait été quelque tems dans la bouche de l'enfant, eſt toujours clair & ſéreux; mais ſitôt que la chaleur & la ſalive ont mouillé le mamelon, ſes pores s'écartent & laiſſent échapper le lait tel qu'il eſt dans toute ſa bonté.

Les mamelles d'une bonne nourrice une fois vuidées, doivent ſe remplir dans l'eſpace de deux ou trois heures, ſi elle ne fait rien pendant cet eſpace de tems qui lui procure une trop grande diſſipation. Il faut auſſi pour cela qu'elle mange de bon appetit, & auſſi ſouvent que le beſoin ſe fait ſentir; & ce beſoin ſe répéte ſouvent dans les bonnes nourrices, parce qu'elles diſſipent beaucoup. Or, dans l'état naturel, la réparation doit être égale à la diſſipation. Auſſi remarque-t-on qu'une nourrice qui n'épargne point la nourriture à l'enfant, mange trois fois plus qu'elle ne faiſoit avant que d'être nourrice; & elle ſe fortifie loin de maigrir, quand elle eſt en bonne cuiſine. Ce qui prouve, pour le dire en paſſant, que le tempérament ne s'altére en aucune façon par la nourriture des enfans.

On demande qu'une nourrice ne ſoit pas reglée dans le cours de ſa nourriture. Mais cette condition que l'on exige dans une nourrice, n'eſt ordinairement fondée que ſur l'ancien préjugé que les régles ſervent à purifier le ſang & le corps des femmes d'un amas d'humeurs impures; ce qui fait croire que quand les régles paroiſſent tous les mois, dans une nourrice, c'eſt marque, qu'il renaît de ces humeurs de moment à autre aſſez pour altérer ſon lait. Or comme il eſt prouvé que les menſtrues ne ſont fournies que par la ſurabondance du ſang, qui eſt auſſi pur en ſortant de la Matrice qu'il l'eſt au cœur, il paroît indifférent qu'une nourrice ſoit réglée ou ne la ſoit pas: à moins que l'on ne craigne qu'habitant avec ſon mari, elle ne ſoit plus ſuſceptible de devenir groſſe: ce qui eſt vrai; mais quand une nourrice ſe trouve en maiſon étrangere, éloignée de ſon mari, on doit peu s'embarraſſer ſi elle a ſes régles ou non. Les nourrices ſont même alors plus expoſées à les avoir;

à cauſe de la forte nourriture qu'elles trouvent dans ces ſortes de maiſons.

L'âge le plus convenable pour une nourrice eſt depuis vingt-un an, juſqu'à vingt-huit. Après vingt ans, une femme eſt plus formée, & plus capable de ſe conduire raiſonnablement. Son lait d'ailleurs eſt dans toute ſa bonté, & dans ſa plus grande abondance. Après vingt-huit ans il eſt ſujet à diminuer en quantité & en qualité. A l'égard de l'âge de ſon lait, celui qu'il doit avoir pour commencer l'enfant ſera depuis un mois juſqu'à trois ou quatre, quand on ſera maître de choiſir; car il en eſt qui quoique plus vieux nourrit encore fort bien. Cependant pour un enfant qui ſeroit venu long-tems avant ſon terme, comme dans le huitiéme mois de conception, ſi l'on peut lui donner un lait de huit jours, il s'en trouvera mieux; parce qu'on doit dans ce cas, proportionner la fineſſe & la légereté du lait à la délicateſſe des vaiſſeaux de l'enfant, qui ne peuvent pas ſoutenir ni laiſſer paſſer une nourriture trop forte & trop épaiſſe. Pour juger ſi le lait d'une nourrice eſt en quantité ſuffiſante, il faut le voir ſortir par les coins de la bouche de l'enfant, lorſqu'il tette; il faut que l'enfant s'ennoue ſouvent en tetant; & qu'après avoir tetté un aſſez long-tems, il reſte encore dans la mamelle aſſez de lait pour rayer & pour le donner à goûter, ſi on le juge à propos. Mais quand toutes ces conditions ne ſe réuniſſent pas, & qu'au contraire l'enfant a la bouche ſéche, qu'il quitte & reprend à tous momens le tetton, qu'il eſt de mauvaiſe humeur, qu'il piſſe peu & mange beaucoup de bouillie, c'eſt ſigne que la nourrice eſt mauvaiſe, & qu'il y a néceſſité de la changer.

La bonne conſtitution d'une nourrice s'annonce, par un air d'embonpoint, par un viſage où ſe peigne la ſanté, c'eſt-à-dire, qui ne ſoit ni jaune, ni pâle, ni trop haut en couleur, par la couleur des cheveux, qui ne ſoient ni roux, ni trop noirs; car les femmes qui ont des cheveux de l'une de ce deux couleurs, ſont ſujettes à ſentir mauvais. Or l'odeur infecte qui s'exhale de leur corps ſuppoſe en elles des humeurs, & un lait par conſéquent, qui ne ſont pas aſſez purs, & dont l'impureté peut nuire à l'enfant. La beauté des dents d'une nourrice & le bon état de ſa bouche, qui

ne ſente point mauvais, ſont encore des marques d'une bonne ſanté. On doit ſouhaiter enfin qu'elle jouiſſe d'une certaine aiſance dans ſon ménage, afin qu'elle puiſſe ſe nourrir d'alimens propres à former un bon lait, & à en fournir une quantité ſuffiſante.

Les mœurs d'une nourrice doivent être irréprochables, auſſi bien que celles de ſon mari. Son caractére doit être doux & modéré : & je ne me déterminerois pas pour une femme qui ſeroit colére & emportée ; puiſqu'il y a des exemples d'enfans qui ſont tombés en convulſion après avoir tetté leur nourrice, qui peu de tems auparavant s'étoit livrée à des excès de colére. On exige avec raiſon, autant que cela eſt poſſible, qu'une femme ait déja fait une nourriture, parce que l'on peut s'informer comment elle s'eſt comportée, & comment l'enfant s'eſt trouvé de ſa nourriture & de ſes ſoins. Elle a d'ailleurs une plus grande expérience ſur les attentions qu'exige un enfant qu'on allaite, & ſur la maniére dont elle doit ſe conduire elle-même.

CHAPITRE XXIII.

Des avantages que procure à une mere le ſoin qu'elle prend d'allaiter ſes enfans ; & des dangers auxquels elle s'expoſe en ne les allaitant pas.

Rien ne prouve davantage l'empire de la coutume ſur les hommes, que l'uſage où ſont les meres parmi nous, de confier la premiére nourriture de leurs enfans à des nourrices étrangeres. Une foule d'Ecrivains célébres ſe ſont élevés avec force contre cet uſage. Quelques-uns ont prouvé par les raiſons les plus ſolides & par les autorités les plus reſpectables, combien il viole les loix ſacrées de la Nature, & par conſéquent celles de la Religion. D'autres, pour détruire un ſi grand abus, ont emprunté des armes dans les principes de la meilleure phyſique, & dans l'obſervation la plus exacte ; & dans ces derniers tems, un (*a*) Médecin de la Faculté de Paris, auſſi diſtingué par ſon amour pour le bon ordre, que par ſes grandes lumiéres, a donné au Public une excellente diſſertation, qui renferme tout ce que l'on peut dire de plus ſolide ſur cette importante matière. Cependant, malgré les efforts réunis de tant de Citoyens zélés, le préjugé eſt toujours le même à cet égard ; ou plutôt il eſt plus général que jamais, puiſque nous voyons dans toutes les grandes Villes, les femmes du Peuple dédaigner, à l'exemple des Dames, de nourrir elles-mêmes leurs enfans & avoir auſſi leurs nourrices.

Il ſemble donc qu'il étoit inutile de traiter de nouveau une pareille queſtion, & que j'aurois dû, pour cette ſeule raiſon, m'en abſtenir, quand je n'y aurois pas été déterminé d'ailleurs par le ſentiment intime de mon inſuffiſance à mieux faire que ceux qui m'ont précédé. Mais on a dit, il y a long-tems, qu'il ne falloit pas ſe laſſer de préſenter aux hommes la vérité ; parce que ſans cela non-ſeulement elle s'échapperoit bientôt totalement de leur mémoire ; mais encore parce que, ſi elle ne fait pas impreſſion ſur tous les

(*a*) M. Hecquet.

eſprits ; quelques-uns au moins ſont ſtappés de ſon éclat ; & ſçavent en profiter. A ces raiſons je puis en ajouter une qui m'a auſſi toujours paru également ſolide ; c'eſt que la vérité gagne ordinairement à être préſentée ſous des formes diverſes. Ainſi je ne m'appliquerai point dans ce Chapitre à exciter les meres à leur devoir par des raiſons priſes dans la Morale ; ni à émouvoir par des ſentimens puiſés dans la Nature, leur tendreſſe pour des enfans qu'elles traitent ſi cruellement. Je me contenterai d'expoſer un tableau fidele de ce qu'une longue pratique m'a fait obſerver ; & on y verra que les femmes qui allaitent elles-mêmes leurs enfans, jouiſſent de la ſanté la plus parfaite ; tandis que celles qui ſe diſpenſent de ce ſoin, & qui les font nourrir par des étrangeres, ſont livrées à une foule de maux qui ſont toujours difficiles à guérir, & ſouvent dangereux pour leur vie.

Pour concevoir qu'il eſt de l'intérêt propre des meres d'allaiter elles-mêmes leurs enfans, il ſuffira de comparer l'état d'une merequi donne une libre iſſue à ſon lait, en nourriſſant ſon enfant, avec l'état d'une autre mere qui étouffe ſon lait. Auſſitôt que la femme qui doit nourrir eſt accouchée, elle mange, tant pour réparer ſes forces épuiſées, que pour fournir à la nourriture de ſon enfant. Rien ne l'oblige à garder continuellement ſon lit, & à s'y tenir enfermée avec le plus grand ſoin, pour mettre ſon corps à l'abri des moindres impreſſions de l'air : ſur tout cela elle n'a à conſulter que ſa commodité, & tout au plus le beſoin d'un peu plus de repos qu'à l'ordinaire pour reprendre ſes forces. Son lait commence-t-il à l'incommoder ? elle ſe met à ſon ſéant, preſente le tetton à ſon enfant, & trouve dans ſon avidité à le ſaiſir & à la décharger de ſon lait, un reméde prompt & infaillible aux douleurs qu'elle commencoit à reſſentir. Sitôt qu'elle ſent ſes forces réparées, elle quitte ſon lit, ſe tient levée pendant le jour : exempte preſque entiérement de ce qu'on appelle ſuites de couche, elle n'eſt point aſſujetie aux loix d'un régime ſévere & ennuyeux. A proportion que ſon enfant tire une plus grande quantité de lait, ſon appetit augmente & elle ne craint pas de le ſatisfaire en prenant une nourriture ſolide. Ses forces renaiſſent, & elle s'en ſert librement pour aller & venir, dès les premiers jours de ſa couche, dans la maiſon, ou

au moins dans sa chambre. Mais bientôt libre de toute contrainte, la dissipation à laquelle elle se livre, l'exercice qu'elle fait, & la bonne nourriture qu'elle prend, lui rendent sa gaieté & ses forces ordinaires. Il arrive même le plus souvent, que mangeant le double de ce qu'elle faisoit dans d'autres tems, elle se fortifie, elle engraisse, & sent renaître des désirs auxquels le succement du mamelon par l'enfant, & le trop de santé exposent les nourrices, en augmentant en elles la chaleur : ces désirs, quand on les satisfait modérement, loin d'altérer le lait, sont très-propres au contraire à le rafraîchir. L'augmentation des forces & de l'embonpoint dans les nourrices, est une suite si naturelle de leur fonction, que si la femme qui nourrit, faisant bonne chair & jouissant de toutes les commodités de la vie, ne fait pas un exercice proportionné, elle est obligée d'avoir recours à la saignée, pour empêcher qu'un lait trop abondant ne s'embarrasse dans ses réservoirs, & ne cause aux mamelles, cette espece de phlegmon qu'on appelle *Poële*. Cet accident arrive plus souvent aux nourrices, qui sorties d'un ménage, où elles vivoient misérablement, tombent dans une maison où regne l'abondance. Aussi voit-on leur embonpoint croître du double, pendant le tems d'une nourriture.

Tout est bien différent dans une femme qui refuse de nourrir. Comme elle veut étouffer son lait, elle n'est pas plutôt accouchée qu'on l'enveloppe avec le plus grand soin, dans son lit, & qu'on l'accable sous le poids des couvertures. On ne lui offre pour satisfaire sa soif, qu'une ptisanne fade & tiéde qu'on ne lui épargne pas ; & elle est si excédée de la qualité de cette boisson & de son abondance, que c'est pour elle une vraie question, toutes les fois qu'elle est obligée d'en prendre. Bientôt son appetit s'émousse ; & dès que le lait commence à se déposer, les mamelles se gonflent, deviennent tendues & douloureuses, & la fièvre se déclare. Alors celles qui sont traitées le plus favorablement, éprouvent depuis la tête jusqu'aux pieds, une sueur chaude & abondante, qui les tient dans un bain continuel, & fort incommode, sans qu'elles puissent se flatter de l'espérance d'être changées. A cette incommodité il s'en joint une autre encore plus douloureuse ; une démangeaison insupportable

ſe fait ſentir dans toute l'habitude du corps, & elle eſt bientôt ſuivie de boutons laiteux, qui couvrent toute la peau. La cuiſſon & la douleur qu'ils cauſent ôtent abſolument le ſommeil, & ce n'eſt guères qu'au dixiéme, ou au douziéme jour que cet état douloureux commence à diminuer. Voilà ce qu'on appelle faire une couche heureuſe, & avoir évité tous les dangers auxquels eſt expoſée une femme qui étouffe ſon lait.

Si un grand nombre de femmes paſſent de cette déſagréable ſituation dans une meilleure, & recouvrent leur premiére ſanté, combien n'en voit-on pas tous les jours qui relevées de couche jouiſſent d'une ſanté mal affermie ? Elles ſont pâles, ſans appetit, & ſans forces; & elles éprouvent un mal-aiſe univerſel qui leur eſt plus à charge, & qui embarraſſe plus le Médecin, qu'une maladie décidée.

Mais en ſuppoſant que toutes les femmes qui ne nourriſſent pas, reviennent après leurs couches, à un dégré de ſanté parfaite, combien de tems durera cette félicité ? Hélas, peut-être deux ou trois mois, peut-être moins. Le plus ſouvent après ce court eſpace de bon tems, elles redeviennent groſſes : on voit donc ſe renouveller les dégoûts, les vomiſſemens, la maigreur & tous les autres ſymptomes qui annoncent un commencement de groſſeſſe. Cet état eſt bien capable d'attriſter une femme, tant qu'il dure ; mais quand il ſe diſſiperoit à un certain terme de la groſſeſſe, la vûe de ce qu'elle doit ſouffrir dans ſa couche, & du danger où peu après elle ſera encore expoſée de devenir groſſe, répandent dans ſon ame une triſteſſe continuelle. D'ailleurs des groſſeſſes qui arrivent ſi fréquemment, & ſans qu'une femme ait eu le tems de ſe rétablir & de reprendre ſes forces, prennent inſenſiblement ſur ſon tempérament, & l'affoibliſſent au point d'avancer ſouvent le terme de ſa vie.

Au contraire, une femme qui allaite elle-même ſon enfant, non-ſeulement ſe remet plus promptement de ſa couche & plus ſolidement; mais elle ſe fortifie & augmente en embonpoint tous les jours ; & elle continue de jouir de cet état de bonne ſanté, pendant tout le tems qu'elle nourrit. Quoiqu'elle s'expoſe de tems en tems à devenir groſſe, elle le devient plus difficilement & plus rarement, parce que, ſelon

ſelon la remarque du Médecin célèbre, dont nous avons parlé, *la Nature occupée de la nourriture de l'enfant, eſt toute diſtraite en ſa faveur; les vaiſſeaux deſtinés à recevoir & à préparer le lait, ſe trouvant ouverts & dilatés, ceux qui devroient ſervir à la formation d'un nouvel enfant, ont changé de ſituation & de diametre* (*a*). Les vaiſſeaux de la Matrice ſont donc alors trop peu ouverts pour recevoir & tranſmettre l'eſprit ſéminal, qui doit être le principe de la génération. Il réſultera à la vérité de cette pratique que je conſeille, qu'une femme aura moins d'enfans; mais auſſi ils ſeront plus forts: parce que les meres auront eu plus de tems pour ſe rétablir de leurs couches, & ſeront elles-mêmes plus fortes. *Il viendra moins d'enfans au monde; mais il en reſtera plus ſur la terre.* (b) Au lieu de cette foule de ſujets infirmes qui ſont à charge à l'état, on n'aura que des hommes vigoureux, qui en feront la richeſſe & la force. Mais ne perdons pas de vûe l'intérêt particulier des femmes, dont nous avons voulu faire ici notre objet principal.

Un des plus grands maux que cauſe aux femmes l'uſage où elles ſont d'étouffer leur lait, eſt ce qu'on appelle *lait répandu*, ou *dépôt laiteux*. Cette maladie inconnue aux nourrices, eſt très-commune chez les femmes, qui ne nourriſſent pas. Le lait chaſſé des mamelles, où la Nature l'avoit dépoſé, afin que l'enfant y trouvât comme dans un réſervoir abondant, de quoi fournir continuellement à ſa ſubſiſtance, le lait, dis-je, répercuté, pour ainſi dire, vers l'intérieur du corps, ou s'arrête dans les mamelles même, & s'y grumele; ou il ſe fait des fauſſes routes dans le corps; & ſe mêlant avec diverſes liqueurs, il en altére prodigieuſement la pureté.

Il ne faut donc pas s'imaginer que la Matrice ſoit auſſi bien que les mamelles; une voie naturelle, par laquelle le lait puiſſe s'échapper aiſément, & qui puiſſe ſuppléer au défaut des mamelles: l'évacuation du lait eſt auſſi étrangere à la Matrice que celle des urines & des ſelles. Ainſi la liqueur blanche, que l'on remarque dans les vuidanges, & que les

(*a*) De l'obligation aux Meres de nourrir leurs enfans, pag. 240. Paris 1744. (*b*) *Ibid.*

Gardes appellent le pur lait, n'eſt autre choſe qu'une eſpéce de matiére ſuppurée qui vient des engorgemens de la Matrice : & il ne s'y trouve de lait, que ce qui en eſt porté confuſément avec le ſang, par les artéres de ce viſcere, comme il s'en trouve partout ailleurs. Je crois cependant qu'il peut s'y en trouver davantage ; parceque le ſang & les autres humeurs, qui coulent de cette partie, pendant la couche, entretiennent les vaiſſeaux dans une certaine ouverture qui diminue la réſiſtance de ce côtélà. Or c'eſt une loi de l'œconomie animale que les liqueurs diſperſées également dans toute l'habitude du corps, ſe portent en plus grande quantité vers les endroits où il y a une ouverture, & un écoulement d'humeurs : parce que la réſiſtance y eſt moindre. Les plaies, les ulcéres, & les cautères fourniſſent autant d'exemples de cette loi conſtante dans le corps animal vivant.

Mais ce qui ſort de lait par la Matrice, confondu avec les autres liqueurs, n'eſt pas à beaucoup près ſuffiſant pour décharger les mamelles & les vaiſſeaux des autres parties, de la quantité de lait qu'ils contiennent. Ainſi malgré l'évacuation du lait qui peut ſe faire par la Matrice ; malgré les ſueurs excitées & entretenues avec le plus grand ſoin, par la chaleur où l'on tient la nouvelle accouchée ; & malgré les urines que l'on provoque par le moyen d'une boiſſon abondante & diurétique, le lait produit tous les jours des ravages ſans nombre, dans les parties où il ſe fixe.

Le lait ſe porte-t-il à la tête ? Il ſe fait dans les petits vaiſſeaux de ſes membranes, des infiltrations laiteuſes, qui cauſent des douleurs de tête inſupportables, & d'une opiniâtreté qui ne céde à rien : il y a pluſieurs exemples de femmes que la vivacité & la continuité de ces douleurs, ont rendues aveugles, ou ſourdes. D'autres ſont devenues folles, par des dépôts laiteux, formés dans l'intérieur de la tête. Si le lait ſe cantonne dans les inteſtins, il y produit des douleurs de colique très-vives, accompagnées de diarrhées violentes, auxquelles la fiévre ſe joint quelquefois avec tenſion exceſſive & douloureuſe de toute la région de la Matrice. La femme alors eſt dans le plus grand danger. Mais le danger eſt encore plus grand, ſi le lait étant dépoſé dans la ſubſtance de la Matrice, il ſe forme dans ce viſcére une inflamma-

tion ; la fiévre accompagnée des ſymptômes les plus effrayans, s'allume, les vuidanges ſe ſuppriment, le ventre ſe gonfle prodigieuſement, & la mort ſuit de près.

Quand le lait épargne les viſcéres & l'intérieur du corps ; il ſe porte ſouvent à l'extérieur ſur différentes parties ; & l'on eſt étonné de voir, après pluſieurs jours de couche, des dépôts ſurvenir à divers endroits de l'habitude du corps, leſquels ſe terminent toujours par des abſcès très-longs & très-opiniâtres. Les mamelles, où il ſe fait ſi facilement des engorgemens laiteux, dans les femmes qui veulent étouffer leur lait, ſont le plus ſouvent le ſiége de ces tumeurs, qui y dégenerent en ſuppurations abondantes, ou en ſquirrhes, & quelquefois en cancer. Les interſtices des muſcles de la cuiſſe, ſont auſſi fort ſujets à ces ſortes de dépôts laiteux, à cauſe de leur voiſinage de la Matrice ; & perſonne n'ignore les peines que l'on a à diſſiper les gonflemens conſidérables, qui en ſont ſouvent la ſuite.

En convenant, dira-t-on, qu'une mere qui allaite elle-même ſon enfant, s'affranchit des maux auxquels eſt en proie une femme qui dédaigne ce ſoin, il faut convenir auſſi que les femmes délicates ne peuvent prétendre à ces avantages : la délicateſſe de leur complexion les en exclut évidemment ; puiſqu'elle ne leur permet pas d'entreprendre une choſe auſſi difficile que celle de fournir pendant un an, ou dix-huit mois & quelquefois deux ans, à la nourriture d'un enfant qu'elles ont porté ſi douloureuſement dans leur ſein, l'eſpace de neuf mois. D'ailleurs n'eſt-il pas à craindre qu'elles ne puiſſent donner une quantité ſuffiſante de lait ?

Cette objection renferme deux difficultés, auxquelles je répondrai ſéparément. Premiérement, une femme qui eſt devenue groſſe, & qui malgré la délicateſſe de ſon tempérament, a conduit ſa groſſeſſe à terme, eſt à plus forte raiſon en état d'allaiter ſon enfant ; car il faut plus de force pour former un enfant que pour le nourrir. Une femme délicate eſt non-ſeulement obligée, pendant tout le tems de ſa groſſeſſe, de fournir à la nourriture de l'enfant qu'elle porte en ſon ſein, mais elle a encore ordinairement à lutter contre une foule de maux qui l'aſſaillent ſouvent depuis le commencement de ſa groſſeſſe juſqu'à la fin. Dans les pre-

miers tems, ſouvent juſqu'au cinquiéme mois, & quelquefois plus, elle éprouve des dégouts, des nauſées, des vomiſſemens & des mal-aiſes preſque continuels; elle languit & elle devient d'une maigreur horrible. Vers les derniers tems de ſa groſſeſſe, elle eſt tourmentée d'hémorroïdes, & d'envies fréquentes d'uriner avec beaucoup de difficulté pour le faire; ſes jambes s'enflent avec excès, elle eſt dans l'impuiſſance de marcher, & l'état douloureux où elle ſe trouve continuellement fait fuir loin d'elle le ſommeil. Mais devient-elle nourrice? exempte de toute infirmité, elle n'eſt occupée que du ſoin de procurer à l'enfant qu'elle allaite, une nourriture ſuffiſante. Si elle ſe ſent épuiſée par l'abondance du lait que ſon enfant tire, le bon appetit dont elle jouit lui fait trouver dans une nourriture ſolide, un reméde prompt, sûr & agréable contre cet épuiſément. Or il eſt bien difficile que de bons alimens & en quantité ſuffiſante, reçus dans un corps qui les digére bien, ne produiſent pas du lait autant qu'il en faut pour nourrir un enfant. D'ailleurs, la bouillie, la ſoupe, & le bouillon, qu'on peut donner à un enfant arrivé à un certain âge, peuvent ſuppléer à merveilles à ce ce qui pourroit lui manquer du côté de l'abondance du lait. Je ne parle point de ce détail de ſoins & même des petites peines que demande un enfant que ſa mere nourrit: la claſſe des femmes, pour leſquelles j'écris particulierement, & dont j'attaque les préjugés, trouve dans la vie aiſée & commode dont elle jouit, les moyens de s'en affranchir.

Secondement, je ſoutiens que les femmes d'une complexion délicate nourriſſant elles-mêmes leurs enfans, peuvent ſe promettre de ce ſoin une récompenſe égale à celle des autres femmes, par les maux qu'elles évitent, & par les avantages qu'elles recueillent. Pour le faire ſentir il ſuffit encore de jetter les yeux ſur deux meres également délicates, dont l'une ſe diſpenſe d'allaiter ſon enfant, pendant que l'autre ne craint pas de ſe charger de ce ſoin.

Nous avons fait voir combien les ſuites de couches étoient ordinairement fâcheuſes dans les nouvelles accouchées, qui ne nourriſſoient pas leurs enfans: mais elles doivent être & ſont effectivement bien plus dangereuſes dans les femmes délicates qui ne peuvent trouver dans la foibleſſe de leur

conſtitution, des reſſources ſuffiſantes pour parer aux inconvéniens d'un lait étouffé. D'ailleurs le danger où elles ſont de devenir plutôt groſſes, en ne nourriſſant pas, les expoſe ſi fréquemment aux maux qui accompagnent ordinairement leur groſſeſſe, & qui ſuivent leur accouchement, qu'elles ſuccombent à la fin ſous le poids de tant de maux; & ſi un ſi grand nombre de couches, & ſi près les unes des autres ne leur coûte pas la vie, on les voit arriver à toutes les infirmités de la vieilleſſe, long-tems avant d'en avoir atteint le terme ordinaire.

La femme délicate au contraire qui allaite elle-même ſon enfant, partage avec les nourrices les avantages, qui ſont propres à leur fonction. Elle n'a point à redouter ces ravages terribles que le lait étouffé, cauſe ſurtout dans les femmes délicates qui confient à des étrangeres le ſoin de nourrir leurs enfans. Auſſitôt que le lait accumulé dans ſes mamelles, commence à la tourmenter, elle a ſous ſa main un moyen infaillible de ſe ſoulager, en ſe faiſant tirer par ſon enfant. Si ſa délicateſſe l'expoſe comme l'autre à un grand nombre d'infirmités pendant ſa groſſeſſe, au moins ſes groſſeſſes ne ſont pas ſi fréquentes, & elle a le tems de ſe remettre des fatigues de la premiére, avant de courir les riſques d'une ſeconde. Ainſi, au lieu de la voir triſte & languiſſante, comme elle eût vrai-ſemblablement été, ſi elle n'eût pas nourri, on la voit gaie, forte, & dans le meilleur état de ſanté dont puiſſe jouir une femme délicate.

Fin du Traité des Accouchemens.

DES MALADIES

DE

LA MATRICE.

DES MALADIES

DE

LA MATRICE

DES MALADIES DE LA MATRICE.

CHAPITRE PREMIER.

Du relâchement & de la deſcente de Matrice.

LES maladies de Matrice n'attaquent pas ſeulement les femmes qui ont eu des enfans ; celles qui n'en ont jamais eu y ſont auſſi ſujettes. Quelquefois même, à certain âge, elles n'épargnent pas les filles les plus ſages. Il faut cependant convenir que ces maladies s'obſervent beaucoup plus fréquemment dans les femmes, ſurtout dans celles qui ont des enfans. Comme dans la pratique des accouchemens à laquelle je me ſuis livré, j'ai eu des occaſions fréquentes de ſuivre & de traiter ces maladies, j'ai cru devoir joindre mes obſervations ſur cette matiére, à ce que j'ai écrit ſur les accouchemens. D'ailleurs, les maladies de Matrice ont toujours tellement paru liées aux maladies qui dépendent de la groſſeſſe & de ſes ſuites ; que dans preſque tous les Traités d'accouchemens, on trouve auſſi traitées les maladies qui attaquent particuliérement la Matrice. Ces maladies ſont le relâchement, la deſcente, la perverſion, le ſquirrhe, l'ulcere, le fongus, & le carcinome, ou cancer.

Le relâchement de la Matrice eſt une maladie aſſez commune ; mais plus dans le bas peuple que chez les gens qui ſont à leur aiſe. Elle ſe guérit quelquefois, ſouvent on eſt obligé de la garder & de ſe borner à chercher les moyens de

la rendre plus ſupportable, quand les remédes & les ſituations n'ont pû rétablir les choſes dans leur premier état. Le relâchement eſt un allongement des cordons ou ligamens ſuſpenſoirs de la Matrice, qui ſe trouvant relâchés, laiſſent deſcendre cette partie un peu plus bas que de coutume.

Les cauſes ordinaires de cette maladie ſont une groſſeſſe énorme, des travaux longs & très-pénibles, & des accouchemens forcés. Quelquefois auſſi trop d'embonpoint, ou des efforts à lever ou porter quelque choſe de lourd; enfin le ſeul poids de la Matrice s'il eſt conſidérable peut cauſer ſon relâchement. Il n'eſt point étonnant que dans une femme délicate, une groſſeſſe ou pluſieurs de ſuite d'un volume conſidérable qui feront tomber le ventre ſur les cuiſſes ou deſcendre la Matrice juſqu'au bord des grandes lévres, ne forcent les ligamens à s'étendre avec excès, & ne leur faſſent perdre leur reſſort. Ainſi, l'extenſion exceſſive qu'ils ont ſoufferte, les empêche, après l'accouchement, de retenir la Matrice dans la ſituation & le lieu où elle doit être. Les efforts violens que l'Accoucheur eſt obligé de faire tant ſur l'enfant, que ſur la Matrice dans les accouchemens contre-nature, ſurtout lorſqu'ayant été appellé trop tard, il trouve des difficultés qui l'obligent à employer toutes ſes forces, ſont auſſi très-capables de relâcher les ligamens de cette partie. Il faut craindre la même choſe dans les longs travaux, dans ceux où une femme délicate eſt obligée de reſter longtems débout. Les femmes qui étant obligées de gagner leur vie, portent des fardeaux fort lourds, ſont auſſi expoſées au relâchement de Matrice. J'en ai vû que le trop d'embonpoint avoit fait tomber dans cet accident, puiſque n'ayant point eu d'enfans, on ne pouvoit qu'en accuſer la péſanteur des inteſtins & de l'épiploon chargés de graiſſe ſur la Matrice: enfin la propre péſanteur de cette partie produite par l'infiltration d'une humeur lymphatique épaiſſie dans ſa ſubſtance, peut la relâcher & cauſer les douleurs qu'a coutume de faire ſentir cette indiſpoſition.

Pour connoître cette maladie, il n'eſt pas néceſſaire d'avoir recours au toucher; les ſignes rationnels & le récit de la malade ſontplus que ſuffiſans pour en bien juger, parcequ'en examinant la ſituation de la Matrice, on peut la trou-

ver baſſe dans des femmes qui doivent l'avoir telle naturellement; enſorte que les maux dont elles ſe plaignent dans ce cas-là, n'ont point leur ſiége dans la Matrice. Il peut arriver, au contraire, que d'autres femmes qui l'auront plus élevée, ſeront véritablement incommodées de relâchement. Mais cette maladie eſt certaine quand une femme ſe plaint qu'en marchant, ou étant débout, ou bien faiſant des efforts pour aller à la ſelle, elle ſent des douleurs dans les cuiſſes, dans les aînes, des élancemens aux reins, & un mal ſourd dans toute la ceinture, joint à quelques écoulemens en blanc qu'elle n'avoit pas auparavant. On eſt encore plus aſſuré de la préſence de cette maladie, ſi la femme étant couchée, ſent ſes douleurs ſe diſſiper peu-à-peu; enſorte que le matin en s'éveillant elle ſe croiroit guérie, ſi le mouvement de la journée ne rappelloit les douleurs de la veille.

On comprend aiſément que la tranquillité qu'apporte le lit vient de ce que la perſonne étant couchée & preſque ſur un plan horiſontal, cette ſituation fait replacer la Matrice dans ſon lieu naturel; & ſes ligamens qui ne la ſoutiennent preſque plus dans la ſituation qu'elle prend, ne cauſent par-conſéquent plus aucuns tiraillemens dans les endroits où ils vont s'inſérer. Ainſi les nerfs qui parcourent la Matrice, ne ſouffrant aucune compreſſion laiſſent couler tranquillement les eſprits animaux tant qu'elle flotte à ſon aiſe, parmi les inteſtins. Mais ſitôt que le marcher la replonge dans le fond de l'hypogaſtre, les douleurs ſe renouvellent dans ces parties, & un mal aiſe univerſel ſe fait ſentir. Ce qu'il y a encore de plus fâcheux, c'eſt que la crainte d'un ulcère ſaiſit la malade & la détermine ſouvent à s'en faire traiter, pendant que le tiraillement des ligamens de la Matrice, & ſa chûte dans des endroits où elle n'eſt point à ſon aiſe, ſont les ſeules cauſes de ce déſordre. Il n'y a donc que des Chirurgiens ignorans, ou ſans probité, qui traitent cette maladie, comme un ulcère à la Matrice, & qui fatiguent au moins inutilement la femme qui leur a donné ſa confiance, s'ils ne la font pas ſuccomber ſous le poids des remédes, dont l'uſage continué long-tems, ne peut jamais être indifférent.

A l'égard de l'écoulement des fleurs blanches augmenté dans cette maladie, il n'en devient ſigne qu'autant qu'il eſt

joint aux autres maux ; puiſqu'il y a beaucoup de femmes incommodées d'un pareil écoulement ſans avoir relâchement ni deſcente de Matrice. On obſerve que dans le relâchement de Matrice cauſé par le trop d'embonpoint & le poids énorme des bandes graiſſeuſes ſur la Matrice, les fleurs blanches coulent avec plus d'abondance, parceque la Matrice comprimée en tous ſens, exprime à tout inſtant la liqueur contenue dans ſes vaiſſeaux lymphatiques ; d'où il arrive que ſa ſurface interne eſt arroſée d'une quantité de liqueur plus grande qu'à l'ordinaire : car cette lymphe ſort dans l'état de ſanté, en forme de roſée, afin de tenir toujours le dedans de la Matrice humide & ſouple ; & quand elle a ſervi à cette fonction, elle eſt repriſe par des vaiſſeaux abſorbans, pour être reportée par les veines dans les routes de la circulation, enſorte qu'on n'en voit point couler au-dehors : mais dans le relâchement, la Matrice, ſe trouvant comprimée, il coule une plus grande quantité de cette humeur ; les vaiſſeaux abſorbans ne ſuffiſent pas pour la reprendre : peut-être auſſi leur fonction eſt-elle gênée par la compreſſion. L'humeur ſe rend donc ſenſible au-dehors, & elle change de couleur comme de conſiſtance dans le chemin qu'elle a à parcourir : car de claire & tranſparente qu'elle étoit, elle devient épaiſſe, opaque & blanche, à cauſe de ſa lente progreſſion & de la chaleur de la partie ; ce qui l'a fait nommer par les Charlatans, pus, ſuppuration, ou matiére d'ulcères quand elle ſe trouve jointe aux douleurs du relâchement. C'eſt ſur ces fauſſes apparences que des femmes très-reſpectables, ſe ſont laiſſé perſuader qu'elles avoient un ulcère à la Matrice, dont elles ont conſenti qu'on les traitât, malgré ce qu'avoient pû leur dire des gens à qui une pratique éclairée & continuelle dans tout ce qui a rapport à la Matrice, a donné plus de lumiéres, qu'à ceux qui n'ont pas exercé l'art des accouchemens. Nous avons vû de nos jours, un homme célébre, qui après avoir brillé long-tems dans une autre partie de la profeſſion, s'appliqua dans une retraite que ſes longs travaux lui avoient mérité, au traitement des ulcères de Matrice. On ne pouvoit pas dire qu'il fût guidé par l'amour de la gloire, ou par l'avidité du gain : ſa réputation étoit faite ; & il avoit toujours exercé ſa profeſſion avec honneur. Vivement

touché des infirmités dont il avoit ſouvent été le témoin, & par commiſération pour un grand nombre de femmes, qu'il en avoit vû affligées, il avoit cru devoir ſe réſerver cette partie de ſon art, & y donner une application particuliére. Mais le déſir de guérir, & la pureté des intentions ne donnent pas des lumiéres ſur ce qu'on ignore. N'ayant jamais pratiqué les accouchemens, il manquoit de ce dégré de connoiſſances que la pratique ſeule de cet art peut donner. Auſſi ſes ſuccès ne répondirent-ils nullement à ce qu'il s'étoit promis : & malgré le ſoin que prenoient des Dames connues dans le monde, & qu'il traitoit d'ulcère à la Matrice, pour faire connoître ſon habileté dans le traitement de ces maladies, le public ſéduit pendant quelque tems, ouvrit enfin les yeux. Quelques-unes de ſes malades laſſées de n'obtenir aucun ſoulagement, aimerent mieux garder leurs incommodités que de ſe ruiner la ſanté à force de faire des remédes inutiles : d'autres après avoir ſécoué le joug de la crédulité, & s'être reſſouvenues des premiers conſeils qui leur avoient été donnés, n'ont pas craint d'avoir des enfans & ſont effectivement devenues groſſes; & s'étant ſoumiſes, après leur accouchement, à un régime très-exact, ayant ſurtout gardé longtems le lit, elles ſe ſont trouvées ou guéries ou extrêmement ſoulagées & des douleurs antérieures & de l'écoulement immodéré à qui l'on avoit donné le nom d'ulcère à la Matrice.

Quoique j'aye dit qu'on pouvoit juger du relâchement de la Matrice ſans toucher la partie, il eſt bon dans des cas où l'on ſoupçonne complication de maladies, d'y porter le doigt pour examiner ſi elle n'eſt pas ſquirrheuſe, fongueuſe ou pervertie, afin de juger plus ſûrement de ſon état, & de ne faire eſpérer la guériſon, qu'autant qu'elle ſera poſſible, & que la maladie ſera curable.

Les moyens de guérir le relâchement de Matrice ou de calmer ſes douleurs, conſiſtent en quelques remédes généraux, & en certaines ſituations réligieuſement obſervées. Il y a encore une derniere reſſource pour les femmes fortes, c'eſt de devenir groſſes une ſeule fois. Les remédes généraux ſont la ſaignée, la purgation, pourvû qu'elle ne faſſe pas vomir; des bouillons vulnéraires aſtringens faits avec les cœurs de Veau, une Vipere en vie; on y joint les racines de Quinte-

feuille & de grande Conſoude, avec les feuilles de Bugle, de Sanicle, de Pyrole, & de Pervenche : ces bouillons ſe font au Bain-Marie, dans une marmite bien fermée. Après avoir pris des bouillons pendant une quinzaine de jours, plus ou moins, ſelon l'effet, on paſſe à l'uſage d'une opiate capable d'augmenter l'action des vaiſſeaux & la chaleur, & de procurer de bonnes digeſtions : telle eſt l'opiate de Salomon, ou d'autre électuaire, dans la compoſition duquel, entrent les abſorbans, les cordiaux légers, & les ſtomachiques. Pendant l'uſage de ces remédes, & même après, on employera un autre moyen, dans lequel j'ai plus de confiance que dans tout le reſte : c'eſt le lit, que la malade gardera, le plus long-tems qu'elle pourra. Elle s'y tiendra, la poitrine baſſe, la tête un peu élevée, les reins & les feſſes ſoutenues par un couſſin, les jambes un peu récourbées par un petit traverſin ſous les jarrets. Elle obſervera encore de n'aller à la ſelle que par remédes, pour éviter tous efforts; & elle rendra ces remédes, auſſi bien que les urines dans un baſſin, ſans ſortir de ſon lit. Je ne déſapprouve pas quelques ſachets de poudres aſtringentes & légerement aromatiques appliqués ſur la partie après les avoir fait infuſer dans le vin chaud, ou le vinaigre. On peut laiſſer ces ſachets une heure de ſuite : après quoi, on les trempe de nouveau dans l'infuſion, s'ils ſe ſont réfroidis. Je n'aurai pas la même indulgence pour les injections, que je crois très-inutiles, pour cette maladie ; malgré le crédit qu'elles ſe ſont faites auprès de beaucoup de femmes, qui s'imaginent que les injections vont droit à la ſource du mal ; quoiqu'il ſoit bien certain qu'elles ne peuvent jamais entrer dans la Matrice. Je ne leur connois d'autre uſage, ſi elles en ont, que de ſervir tout au plus, à la propreté. Mais un reméde bien plus efficace, ce ſont les bains de vapeurs des plantes aromatiques, dans du gros vin rouge. Les parties volatiles de ces plantes s'élevant par la chaleur avec des molécules d'eau, extrêmement diviſées, elles ſont capables de pénétrer les tiſſus les plus fermes & les plus intimes. L'expérience a ſouvent juſtifié l'idée que nous donnons de ce reméde.

Quand tous ces moyens n'ont pu réuſſir, ſi la femme incommodée eſt d'un bon tempérament, & jeune encore, on

lui conseillera la grossesse qui ne la sçauroit mettre en pire état : elle peut au contraire lui être salutaire & la guérir, comme on l'a vu arriver souvent en pareil cas, pourvu qu'elle observe tout ce qui va être prescrit. Elle doit rester, presque pendant toute sa grossesse couchée dans son lit ordinaire, ou sur un lit de repos ; & n'aller à la selle que par remédes. Il faut la saigner de six en six semaines à cause du défaut d'exercice, & la purger dans le dernier mois. On l'accouchera dans un lit fait exprès ; & quelque tems après la délivrance, on la transportera dans un lit commode pour y rester deux mois entiers, dans une situation platte, & capable d'accoutumer la Matrice à se tenir dans son lieu naturel, afin de donner le tems & la facilité aux ligamens de se resserrer pour mieux soutenir cette partie dans la suite.

Il n'est pas difficile de comprendre qu'à mesure que l'enfant grossit, il oblige la Matrice de monter du côté de la poitrine ; parce qu'il ne peut plus tenir dans l'hipogastre. La Matrice s'élévant donc donne du relâche aux ligamens, & ils entrent alors dans une espéce de répos, malgré l'augmentation du poids de la Matrice ; parce que ce ne sont plus les ligamens qui soutiennent ce viscére : il est alors appuyé sur le pubis & sur les muscles de l'épigastre par-devant ; sur l'os sacrum par-derriére ; & sur ceux des illes dans les flancs. La vraie marque que le fond de la Matrice vers la fin de la grossesse n'est plus soutenu & arrêté par ses ligamens, c'est qu'il se meut en tous sens, & qu'il suit tous les mouvemens du corps. Aussi le célèbre M. *Deventer*, dans son Traité des Accouchemens, a-t-il fait remarquer que les ligamens larges & ronds, qui hors de la grossesse s'attachent aux parties latérales du fond de la Matrice, & la maintiennent en place, se trouvent implantés au-dessous de sa partie moyenne quand elle est pleine, & ne lui sont presque plus d'aucune utilité. La raison qu'il en donne est que le fond de la Matrice fournit plus à l'extension que toutes ses autres parties, comme étant l'endroit le plus épais ; de sorte que ce fond de la Matrice étant au-dessus des ligamens dans l'état naturel, il doit s'en écarter davantage à mesure qu'il monte du côté de la poitrine, & former un globe vague, qui n'étant plus maintenu, peut se jetter dans tous les côtés du ventre.

La deſcente de Matrice eſt produite par les mêmes cauſes que le relâchement ; elle occaſionne les mêmes douleurs ; elles ſont même plus fortes quand la deſcente ſe fait ſubitement. Mais comme plus communément cette maladie ſe déclare par dégrés, & n'arrive guère qu'à des femmes du bas peuple, elles s'accoutument peu-à-peu aux douleurs cauſées par la deſcente ; & ſouvent elles ne ſe plaignent, que lorſqu'elles les empêchent de marcher, ou de porter des fardeaux que leur état demande. Ce ſont ces charges énormes & ces travaux forcés qui ſont les cauſes les plus communes des deſcentes de Matrice ; c'eſt ce qui m'a fait dire que rarement des femmes à leur aiſe en étoient incommodées.

Dans la deſcente, le col de la Matrice deſcend juſqu'aux grandes levres ; quelquefois il paroît en dehors, & pour lors les ligamens ſont tellement allongés qu'ils n'ont preſque plus de ſentiment ; puiſqu'au moindre effort que font les femmes qui en ſont incommodées, cette partie ſort de la longueur de deux ou trois pouces, & elle rentre avec la même facilité en la répouſſant avec la main, ſans que les malades éprouvent aucune douleur, ou tout au plus de très foibles ; cette eſpéce de maladie ne peut ſe guérir radicalement. Il faut ſe borner à la cure palliative, qui conſiſte à faire rentrer la Matrice ſortie, & à la maintenir dans le vagin, au moyen des peſſaires ronds ou ovales ; je préfére les ronds, parce que quand on les a une fois mis, ils reſſortent moins aiſément & ſoutiennent mieux la Matrice. Les femmes qui ſont dans la néceſſité de porter un peſſaire doivent avoir grand ſoin de s'injecter avec l'eau tiéde & l'eau vulneraire pour empêcher qu'il ne ſe forme un limon autour du peſſaire, qui quelquefois produit des ulcérations dans le vagin & même des cohérences ; parce que le peſſaire comprimant toutes les glandes du vagin & du col de la Matrice, leur fait dégorger plus abondamment la liqueur qu'elles filtrent ; & & l'empêchant en même tems de s'échapper au-dehors, cette liqueur s'épaiſſit par ſon ſéjour & forme une matiére qui arrêtée trop long-tems dans un lieu chaud, ſe corrompt, devient âcre, & peut par conſéquent ulcérer les endroits où elle s'attache.

CHAP. II.

CHAPITRE II.

De la Perverſion, ou du renverſement de Matrice.

LA perverſion de Matrice, n'eſt autre choſe que cette partie ; qui rente dans elle-même par ſon fond, c'eſt-à-dire, que le fond de la Matrice rentre en dedans, & ſort en dehors à travers l'orifice ; de la même maniere que l'on voit le fond d'une poche ſortir ; à l'entrée en la retournant. Cette maladie ne met en danger de mort prochaine que lorſqu'elle ſuit l'extraction du placenta dans l'accouchement. Mais auſſi c'eſt preſque le ſeul cas où elle peut être guérie radicalement : car quand elle ſe manifeſte en tout autre circonſtance, elle n'eſt que plus ou moins incommode, ſans preſque jamais devenir mortelle ; mais auſſi on ne peut compter alors que ſur les effets des remédes qui ſervent à la cure palliative.

Les cauſes de la perverſion de Matrice ſont pluſieurs. La premiére & la plus dangéreuſe de toutes, eſt celle qui eſt produite par l'extraction violente du placenta : car lors qu'une Sage-femme ou un Accoucheur ſans expérience, s'acharnent à tirer un délivre adhérent, le fond de la Matrice ne peut réſiſter aux efforts que fait une main impatiente pour avoir ce qui lui réſiſte. Il ſe trouve donc obligé de rentrer en lui-même, pour ſuivre la route que le placenta adhérent lui fait tenir ; juſqu'à ce que parvenu hors de l'orifice de la Matrice, il ſoit tout-à-fait entraîné au-dehors, toujours fortement uni au placenta. Ce qui fait le danger de la perverſion de Matrice, produite par une telle cauſe, c'eſt la perte affreuſe qui accompagne toujours un pareil accident ; ou l'inflammation qui le ſuit de ſi près, que dans peu la fiévre & la gangrène font périr la malade. Mais auſſi pour peu que celui ou celle à qui ce malheur eſt arrivé, conſerve la tête, il pourra, en profitant des momens, réparer aiſément ſa faute, & remédier à un ſi grand malheur ; il faut cependant encore qu'il ne ſoit pas tout-à-fait ignorant dans ſon art. Il ten-

tera donc la réduction de la Matrice, qu'il eſt facile d'obtenir alors, & qui ſauve une femme d'une mort preſque certaine.

Pour réuſſir dans cette opération, après avoir ſéparé avec les doigts le placenta adhérent du fond de la Matrice, on fait mettre la femme à plat, ayant la poitrine fort baſſe, & les feſſes plus élevées. Alors l'Accoucheur à la faveur du ſang qui s'écoule & de la dilatation récente des parties, introduit ſa main & appuie plus ſur les parties latérales que ſur le fond retourné, crainte de l'élargir, & pouſſant ſucceſſivement avec les doigts, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il peut parvenir à faire rentrer le fond de Matrice, & a remettre toute la partie dans ſon état naturel; après quoi, la perte s'arrête & la malade donne des ſignes de convaleſcence.

Quoique le moment qui ſuit l'accouchement ſoit le plus favorable pour tenter la réduction d'une Matrice récemment pervertie, on n'eſt pas toujours sûr d'y réuſſir; il ſeroit même imprudent de s'opiniâtrer à combattre une réſiſtance trop forte, ſi une opération ſi laborieuſe cauſoit à la femme des convulſions ou des foibleſſes conſidérables. Il vaudroit mieux en pareil cas ceſſer d'agir & ſe contenter d'avoir mis le fond de la Matrice dans le vagin; parce que l'on trouve dans la ſuite des moyens pour l'y contenir.

Les autres cauſes de perverſion ſont des efforts violens qu'une femme aura fait, ou des fardeaux trop lourds, qu'elle aura porté. Quelquefois l'amas énorme de graiſſe tant des inteſtins, que de l'épiploon, produiſent le même effet. Quelquefois enfin, la perverſion de Matrice dépend des humidités qui ſe jettent en abondance ſur ce viſcére, & d'où elles ſortent continuellement: ce qui la rend foible & incapable de ſoutenir le poids des corps qui portent continuellement ſur elle, & qui font à la fin enfoncer la voute & la font paſſer comme une hernie à travers l'orifice. Quand la perverſion de Matrice eſt produite par quelqu'une de ces cauſes, elle peut s'augmenter, ſans que la perſonne qui en eſt attaquée ſouffre conſidérablement, parce qu'elle ſe fait peu-à-peu, & que la partie s'accoutume à un dérangement qui arrive par dégrés & inſenſiblement. Effectivement l'on remarque que les douleurs de cette demi-perverſion, qu'on peut com-

parer à l'hernie incomplette, ſont moindres que celles que cauſe le relâchement de la Matrice. Ce qui fait que beaucoup de femmes, ayant porté long-tems cette maladie, ſans ſe plaindre, il leur eſt ſurvenu tout-à-coup, dans un âge plus avancé, une tumeur conſidérable dans la partie, que les ſimples efforts d'aller à la ſelle, avoient occaſionné. Il ſemble qu'on ne peut accuſer que le relâchement de l'orifice, qui dans la vielleſſe s'affoiblit comme le reſte du corps, & n'a plus la force de contenir un poids qui l'accable depuis ſi long-tems.

Les ſignes de cette maladie ne s'obtiennent guères que par le toucher, quelquefois même par la vûe; ce qui fait qu'on en eſt averti toujours trop tard, & que les moyens d'y remédier manquent le plus ſouvent. Il ſeroit donc à ſouhaiter qu'aux moindres ſentimens de douleur ou de dérangement du côté de la Matrice, les femmes renonçant à une pudeur mal placée, ſe fiſſent examiner par des gens dont l'expérience & la probité fuſſent reconnues, afin de découvrir de bonne heure la nature des maux qui peuvent ſurvenir dans cette partie. L'Accoucheur alors, de concert avec le Médecin, peut non-ſeulement arrêter le progrès du mal, mais encore guérir radicalement cette maladie priſe à tems; c'eſt-à-dire dans ſon origine. Cet examen produiroit encore un grand bien, ſuppoſé qu'on ne découvrît aucun mal à la Matrice; il raſſureroit la perſonne inquiete, & à qui des douleurs pourroient faire craindre une maladie dangéreuſe: il empêcheroit, en même-tems, qu'elle ne prît des remédes contraires à la vraie cauſe de ſon mal & la garantiroit peut-être des piéges de ces prétendus guériſſeurs d'ulcéres, auxquels une infinité de femmes donnent follement leur confiance; puiſqu'elles ne ſe débarraſſent qu'avec beaucoup d'argent, & après s'être ruiné le corps par des drogues, qui n'ont pas opéré la moindre diminution dans les maux qu'elles avoient auparavant.

Une femme plus prudente que celles dont je viens de parler, âgée de trente ans ou environ, fut attaquée de douleurs ſi cruelles, tant dans les parties honteuſes qu'à la région de la Matrice, qu'elle faiſoit jour & nuit des cris énormes. A ces douleurs s'étoit joint une fiévre médiocre, & de temps à

autre un écoulement quelquefois de ſang clair, quelquefois de matiéres blanches qu'on auroit pû qualifier de ſuppuration. Rien ne reſſembloit plus à un ulcére de mauvaiſe eſpéce que cette maladie ; cependant ſon Médecin qui par ſa prudence & ſes lumieres mérite bien la réputation qu'il s'eſt faite, ne voulut point aſſeoir ſon jugement ſur ces apparences, & la condamner ſans être éclairci. Il la fit donc examiner par ſon Accoucheur, qui ne trouva la Matrice aucunement affectée ni de diſpoſitions ſquirrheuſes, ni d'ulcére carcinomateux. Il remarqua ſeulement qu'elle étoit abreuvée, tendue & extrêmement douloureuſe au toucher. Il en fit ſon rapport au Médecin qui jugea que ces vives douleurs venoient de l'âcreté des matiéres qui couloient de cette partie & de la phlogoſe qui y étoit ſurvenue. En conſéquence de cette idée, qu'il s'étoit formée de la maladie, il fit ſaigner pluſieurs fois la malade, la mit aux bouillons rafraîchiſſans & légerement amers, & lui fit uſer des bains & des fomentations ſur le ventre, croyant qu'avec ces moyens, il calmeroit la violence du mal. Mais loin d'être ſoulagée, la malade ſe plaignit de plus en plus & fut ſi cruellement tourmentée qu'il fut contraint de ſe ſervir des préparations d'opium qui charmoient pour quelque temps les douleurs ; mais elles ſe reveilloient enſuite avec la même fureur. Etonné de la durée & de l'opiniâtreté d'une maladie qu'on lui avoit aſſurée n'être qu'inflammatoire, il penſa que l'Accoucheur auroit pû ſe tromper, & que peut-être un autre découvriroit ce que le premier n'avoit pas rencontré. Je fus mandé : après avoir tout examiné avec l'attention la plus ſcrupuleuſe, j'aſſurai, comme mon Confrère, que la Matrice étoit ſimplement en phlogoſe ; j'ajoutai même qu'elle n'avoit aucun vice d'ailleurs. Cette conformité de ſentimens de deux perſonnes qui ne s'étoient point vûes, acheva de déſabuſer le Médecin de ſes ſoupçons, il fit répéter les ſaignées & les purgations, & il revint à l'uſage des bains. Tous ces remédes rendirent à la vérité, la malade très-foible ; mais ils affoiblirent en même-tems la maladie & ſa cauſe ; ils tarirent l'écoulement, enleverent l'inflammation ; & la malade recouvra une ſanté parfaite, après avoir ſouffert pendant deux mois, les plus affreuſes douleurs. J'ai cru devoir faire le récit

de cette hiſtoire, toute étrangere qu'elle eſt à ce qui fait le ſujet de ce Chapitre, afin d'avertir Meſſieurs les Médecins qu'ils ne ſçauroient trop tôt ſe faire inſtruire de l'état d'une partie où une femme ſe plaint de ſentir du mal, & que le Médecin ne peut ni voir, ni toucher, parce que ſans cette précaution, il ne leur eſt pas poſſible de ſaiſir les vraies indications que préſente la maladie. Cette hiſtoire ſervira en même tems d'avertiſſement aux femmes, de conſulter de bonne heure ſur un état qui les inquiéte, & de ne s'adreſſer qu'à des gens habibles & d'une probité réconnue, afin qu'ils puiſſent connoître la nature de leur mal, ou les déſabuſer ſi elles n'en ont point de dangéreux.

La cure de la perverſion eſt double, l'une radicale, & l'autre palliative. La radicale n'a guére lieu que dans celle qui arrive dans l'accouchement; comme je l'ai déja dit, quoiqu'un de mes Confrères m'ait aſſuré qu'il en avoit réduit d'anciennes: je crois cependant qu'il peut être dangéreux de tenter la réduction de ces ſortes de perverſions.

La cure palliative convient dans les perverſions anciennes & qui dépendent de cauſe interne. Elle conſiſte à contenir la Matrice rentrée juſqu'à l'orifice par le moyen d'un peſſaire qu'on change de temps en temps. Son uſage exige une propreté que l'on ſe procure aiſément par le moyen de la ſéringue à injection.

Si les femmes à qui cette maladie ſurvient, par quelque cauſe que ce ſoit, ſont jeunes, elles en ſont beaucoup plus incomodées parce que leurs régles coulent toujours immodérément, & ſitôt qu'elles ont ceſſé de couler, la Matrice continuellement étranglée, fournit une évacuation ſéreuſe ou de fleurs blanches, qui en ſéjournant acquierent de l'odeur & de l'âcreté. Elles excorient alors le dedans de ces parties, & cauſent des douleurs qui ſeroient inſupportables, ſi des injections fréquentes & convenables ne les calmoient. Mais quand le tems de leurs menſtrues eſt tout-à-fait paſſé, elles n'en ſont pas fort incommodées. J'en ai vû pluſieurs à qui la Matrice tout-à-fait retournée & pendante en dehors, ne cauſoit d'autres maux qu'une importunité en marchant, ſans que le toucher & l'air extérieur y apportaſſent aucune ſen-

ſibilité douloureuſe. Les injections à employer ſont les décoctions des plantes vulnéraires, ou eau vulnéraire ſimple diſtillée, dans laquelle on mêlera les eaux de Lavande, de Thim, de Myrthe, & autres. S'il y a douleur & cuiſſon les eaux de Guimauve, de Morrelle, de Graines de Lin, conviendront mieux mêlées avec l'eau de Chaux.

CHAPITRE III.

Du Squirrhe à la Matrice.

LE ſquirrhe à la Matrice eſt une tumeur dure & indolente, qui occupe quelquefois toute la ſubſtance de ce viſcere, & le plus ſouvent une partie ſeulement. Il eſt produit par des liqueurs, qui s'étant arrêtées peu à peu dans leurs vaiſſeaux, ſur-tout dans les vaiſſeaux lymphatiques, s'épaiſſiſſent & ſe durciſſent inſenſiblement ; parce que la chaleur du lieu fait diſſiper aiſément la partie la plus ſéreuſe. On conçoit que le ſquirrhe à la Matrice ne va pas ſans une augmentation plus ou moins conſidérable de ſon volume.

Les ſignes par leſquels le ſquirrhe ſe fait connoître quand il eſt parvenu à un certain dégré, ſont une dureté au ventre, à l'endroit où eſt la Matrice ; une legere douleur en appuyant ; & quand on appuie plus fort, on ſent un mouvement d'enfoncement & d'élévation ; ce mouvement n'eſt pas à beaucoup près, ſi ſenſible dans les ſquirrhes qui ſe forment dans les ligamens larges, dans la duplicature du péritoine, dans le mézentere, & dans les autres parties du bas ventre ; les ſquirrhes même de toutes ces parties ſont preſque immobiles. Les autres ſignes de la préſence d'un ſquirrhe, ſont un ſentiment de péſanteur ſur le ſiége, des douleurs dans les aînes & aux reins, quand la femme eſt debout, quelquefois de la peine à uriner ; la malade a des accès de fiévre de tems à autre, & perd ſouvent l'appetit ; ſi l'on touche le col de la Matrice par le vagin, on le trouve plus gros, plus court, formant des inégalités, & plus dur à ſa circonférence ; on ne ſçauroit même la parcourir ſans cauſer quelque douleur.

Quoique les femmes qui tendent à perdre leurs menſtrues ſoient plus ſuſceptibles de ſquirrhe que celles qui ſont plus jeunes & bien réglées ; celles-ci cependant peuvent en être attaquées par l'effet d'un grand nombre d'autres cauſes. Tels ſont des dépôts d'humeurs, ou reſtes de couches, toutes les fois que le lait s'eſt infiltré dans le tiſſu de la Matrice, & s'y eſt épaiſſi par ſon ſéjour & par la chaleur du lieu. Quelque-

fois ce ſont des frayeurs ſubites, qui non-ſeulement ſuppriment le cours des régles établies ; mais font coaguler le ſang, & le rendent incapable de s'échapper de côté & d'autre. Enfin comme le ſquirrhe peut ſe former à la ſuite de meurtriſſures de coups reçus a la Matrice, & de chutes violentes, on conçoit aiſément que toutes les filles comme les femmes ſont expoſées à cette maladie.

Le ſquirrhe dans les commencemens ne ſe fait preſque pas ſentir, il ne devient inquiétant que quand ſon volume eſt conſidérable, ou que la matiere qui le forme prend une mauvaiſe qualité.

Il eſt rare qu'un ſquirrhe pris dans ſon commencement, & qui n'arrive pas dans le tems de la ceſſation des régles, ne céde pas à l'action des remédes qu'on emploie, pour le guérir. Ces remédes ſont les ſaignées, les fomentations, des bains entiers plutôt que des demi-bains, pour conſerver l'équilibre dans la tranſpiration & la circulation ; des purgatifs légers, mais ſouvent répétés ; des amers mêlés avec de foibles apéritifs & des fondans non ſuſpects.

A l'égard du ſquirrhe que l'irrégularité des menſtrues ou leur ceſſation occaſionne à certain âge critique, il n'eſt pas ſi traitable, quoique ſouvent la matiére qui le cauſe ne ſoit pas de mauvaiſe qualité ; parce que le reſſort de la Matrice commence à s'affoiblir ; ſes forces ſont inſuffiſantes pour ſe débaraſſer d'un amas d'humeurs qui la ſurchargent, & elle n'a plus, comme auparavant, l'avantage d'une évacuation réguliere tous les mois. Ainſi l'humeur qui ſe porte continuellement ſur la Matrice, & qui ne peut être renvoyée dans les routes de la circulation générale, ni évacuée, comme à l'ordinaire, parvient en peu de tems à remplir ce viſcére ; elle s'y épaiſſit par le défaut de mouvement, & par la chaleur ; & elle forme par ſucceſſion de tems une dureté ſenſible.

Le ſquirrhe, s'il eſt cependant encore dans cet état, ou la malade ne ſent aucune douleur, & où il ne ſe fait aucun écoulement par la Matrice, eſt ſuſceptible de traitement : car on à lieu de préſumer alors que l'humeur, qui a formé cette maladie n'eſt pas d'une mauvaiſe qualité, & qu'elle ne péche que par épaiſſiſſement. C'eſt pourquoi on doit travailler à fondre ce ſquirrhe, ou du moins à empêcher ſon augmentation par l'uſage

des

des remédes ci-deſſus indiqués, ou d'autres plus efficaces. Il eſt certain que ces moyens bien adminiſtrés ont ſouvent rendu la préſence d'un ſquirrhe très-ſupportable; & l'on a vû des femmes en porter pendant un grand nombre d'années ſans qu'ils ayent été cauſe principale de leur mort.

Il eſt un autre ſquirrhe tout-à-fait dangereux; c'eſt celui qui étant produit par une humeur cancèreuſe ou vérolique ne peut reſter long-tems dans la ſimple dureté; parce que l'humeur qui le cauſe, n'étant pas de nature à reſter ſans action dans cette partie, y fermente preſqu'auſſitôt qu'elle y eſt dépoſée, & corrode les vaiſſeaux qui la contiennent; ainſi s'échappant par différentes ouvertures, elle entretient un écoulement preſque continuel, qui cauſe des ulcérations chancreuſes, ou des ſuppurations virulentes. Cet écoulement, quelqu'abondant qu'il ſoit, ne fait rien pour le ſoulagement de la malade: le principe de virulence qui eſt fixé dans cette partie, corrompt toutes les humeurs, qui y abordent, & qui y ſont même attirées par l'irritation continuelle. Cela forme donc une maladie rebelle à tous les remédes, & même à la fin, mortelle. On l'appelle ſquirrhe ulceré, ou cancer. On obſerve que ſi l'humeur de cette eſpéce de ſquirrhe ſe dépoſe dans le fond, ou vers les parties latérales de la Matrice, le ſquirrhe eſt plus de tems à s'ulcérer à cauſe de leur épaiſſeur, & de l'eſpace qu'elles fourniſſent à la matiére pour s'étendre & ſe cantonner à différens endroits: au lieu que le dépôt qui ſe fait de la même humeur ſur l'orifice de la Matrice, ou ſur ſon col, ayant bientôt rempli tous les vaiſſeaux qui compoſent ces parties, la matiére n'eſt pas long-tems à ſe faire jour & à faire connoître le dangereux état de la malade, par des accidens funeſtes.

CHAPITRE IV.

De l'Ulcére à la Matrice.

ARTICLE PREMIER.

De l'Ulcére ſimple.

L'Ulcére à la Matrice de quelque nature qu'il ſoit, s'eſt acquis une ſi mauvaiſe réputation, que ſitôt qu'il eſt annoncé, on condamne la malade à une mort certaine, ſans penſer que la diverſe nature que l'on obſerve dans ces ulcéres, doit faire modifier une pareille déciſion. Il eſt vrai que l'ulcére malin bien confirmé ne rend jamais faux le prognoſtic fâcheux qu'on en porte. Cependant comme il ſurvient à la Matrice plus d'ulcéres guériſſables, que d'ulcéres qu'on eſt obligé d'abandonner ; ou qu'il y peut arriver des maux, que certaines gens ont intérêt de nommer ulcéres, quoiqu'ils n'en ſoient point, il eſt néceſſaire de diſtinguer cette maladie par ſes eſpéces & de bien faire connoître ce qui doit ſe nommer ulcére & ce qui ne mérite pas ce nom. Nous remarquerons auparavant, que deux ſortes de perſonnes dans le monde s'appliquent à la connoiſſance & au traitement des ulcéres de la Matrice. Les uns ſont des Médecins, ou des Chirurgiens éclairés ; les autres ſont de vrais Charlatans, ſoit qu'ils ſe donnent pour Médecins ; ſoit qu'ils prennent le titre de Chirurgiens. Les premiers ſoutiennent que de tous les ulcéres, qui arrivent à la Matrice, il n'y a que les carcinomateux, & quelquefois, les véroliques, qui ſoient abſolument mortels ; & que toute la cure de ces ſortes d'ulcéres doit conſiſter dans un régime convenable que l'on preſcrit à la Malade, & dans quelques rémédes palliatifs, capables ſeulement d'adoucir la violence du mal ; puiſqu'il ſeroit toujours inutile, & preſque toujours dangereux d'entreprendre la cure radicale de ces ulcéres. Ils ſoutiennent en même tems que tout autre ulcére, qui ſurvient à la Matrice, ſoit qu'il ſoit l'effet d'une cauſe

externe, ou d'une cauſe interne, peut ſe guérir par une bonne ſuppuration, tout auſſi aiſément que les ulcéres du goſier, de la bouche, de l'anus, de l'urètre, & de la ſuperficie du corps. Les Charlatans au contraire, en même tems qu'ils conviennent que les ulcéres carcinomateux & véroliques, ſont mortels par leur nature, ne craignent pas d'avancer qu'ils ont trouvé des remédes connus d'eux ſeuls, capables de triompher de ces maux rédoutables, & d'en obtenir la cure radicale. Leur ignorance ou leur mauvaiſe foi, & peut être toutes les deux enſemble, ne ſe bornent pas là; ils ſoutiennent que la moindre entamure de la Matrice eſt auſſi dangereuſe que l'ulcére carcinomateux & vérolique; & ils qualifient ſans façon d'ulcére toutes les incommodités qu'une femme peut éprouver à la Matrice; ſurtout ſi ces maux ſont accompagnés d'écoulement en blanc. Mais pour raſſurer les femmes, ils leur promettent une prompte guériſon de tous ces maux, quels qu'ils ſoient. Ainſi, ſelon eux, le relâchement de la Matrice, l'écoulement lymphatique, les fleurs blanches, l'obſtruction & l'inflammation de Matrice, le dépôt laiteux dans cette partie, & ſouvent des choſes moins conſidérables, ſont autant d'ulcéres qu'ils promettent de guérir; ou de rendre ſi ſupportables que les femmes malades douteront preſque de leur maladie, & qu'elles n'auront jamais rien à craindre pour leur vie. C'eſt par de tels diſcours qu'ils ſéduiſent les femmes, & qu'ils s'emparent de leur confiance, beaucoup plutôt que ceux qui joignant à des lumiéres sûres, une probité reconnue, ne promettent de guérir que ce qui eſt curable, en abandonnant les ulcéres carcinomateux au ſeul régime, pendant qu'ils traitent légerement des maux qui ne leur paroiſſent pas tirer à conſéquence.

L'ulcére à la Matrice, comme en toute autre partie, eſt une ſolution de continuité, de laquelle ſort néceſſairement de la matiére, qui ſi elle eſt d'une bonne qualité, le guérit preſque ſans ſecours. Mais ſi elle eſt mauvaiſe, elle le rend ſouvent incurable quelque moyen qu'on emploie. En diſant que ſi la ſuppuration eſt bonne, elle guérit ſeule l'ulcére, nous avançons une choſe, qui eſt contraire aux idées de bien des gens, qui regardent le pus comme une liqueur plus nuiſible aux ulcéres qu'avantageuſe. Mais cette idée que l'on a du pus eſt

bien fauſſe : car la matiére purulente n'eſt point une liqueur vicieuſe qui ſuinte de l'ulcere, & qu'il faille lui enlever par des panſemens fréquens, & en eſſuyant juſqu'à la moindre portion, pour le guérir plus promptement. C'eſt au contraire, ſon vrai baume, & la matiére de ſa réparation : car le pus n'eſt rien autre choſe que le ſuc nourricer de la partie, lequel ſe répand en forme de roſée par différens filtres, qui aboutiſſent dans le vuide de l'ulcére ; ce ſuc s'épaiſſit & ſe congele ; il ſe place ſucceſſivement couche ſur couche, juſqu'à ce qu'il rempliſſe l'ulcére, & qu'il le mette de niveau avec les endroits voiſins. Après quoi l'ulcére ſe cicatriſe. Ainſi toutes les fois que dans un ulcére, quel qu'il ſoit, il s'eſt établi une ſuppuration bonne & louable, il faut la reſpecter, pour ainſi dire, en n'ôtant que le ſuperflu dans les panſemens ; & obſervant de laiſſer toujours ſur les chairs nouvelles, un enduit capable de les garantir des impreſſions de l'air, & propre à réparer les brêches que le vice du ſang ou des cauſes externes a pu faire. Voyons maintenant la diviſion des ulcéres de la Matrice.

Les ulcéres à la Matrice ſont de quatre eſpéces, l'ulcére ſimple, l'ulcére fongueux, ou lymphatique, l'ulcére véroli-que, & l'ulcére carcinomateux.

L'ulcére ſimple eſt celui qui ſurvient à la Matrice ſans que la femme qui en eſt attaquée s'en apperçoive ; c'eſt-à-dire, qu'il ſe forme, qu'il ſuppure & qu'il ſe guérit ſans qu'elle ſache ce qu'elle a eu & comment cela s'eſt paſſé. Ces ulcéres ſont accompagnés d'un léger écoulement qui ſe perd & ſe conſomme le plus ſouvent dans le chemin qu'il a à faire pour parvenir juſqu'au dehors. On les confond aiſément avec ce qu'on appelle fleurs blanches. Ils ne ſont preſque jamais douloureux, parce que l'air froid ne les ſçauroit atteindre & qu'ils ne ſont arroſés que par les ſucs nourriciers de la partie.

Les cauſes de ces ulcéres ſont externes & internes. Les cauſes internes ne ſont autre choſe qu'une âcreté dans le ſang, jointe à une foibleſſe dans la Matrice, plus grande qu'ailleurs. L'union de ces deux cauſes fait que la lymphe chargée de particules âcres ou ſalines, & portée à la Matrice, pour des uſages convenables à ce viſcére, s'arrête dans

les endroits les plus foibles, & qui font moins de réſiſtance. Elle s'altére davantage par ſon ſéjour, & par la chaleur du lieu; elle y cauſe une inflammation, qui eſt ſuivie d'une légere ſuppuration. C'eſt par le même méchaniſme, qu'il arrive des petits ulcéres, qui dans le goſier ſe nomment eſquinancie; dans la bouche aphtes ou chancres; à la peau galles, éreſipele, herpes, clous, & qui tous ſe guériſſent preſque d'eux-mêmes en adouciſſant le ſang par un régime convenable. Ces petits dépôts ſe guériſſent encore plus aiſément à la Matrice qu'en toute autre partie, quand ils n'ont d'autre vice que celui dont je viens de parler.

Les cauſes externes de ces ulcéres ſont des entamures faites au col ou à quelqu'autre partie de la Matrice dans des accouchemens forcés, que le tems perdu à ſe déterminer ou à avoir du ſecours a rendus difficiles. Quelquefois ce ſont des reſtes d'un placenta trop adhérent, & preſque implanté dans la ſubſtance de la Matrice, qui deviennent cauſes de ces ulcéres. On eſt quelquefois obligé de laiſſer ces portions du placenta, plutôt que d'expoſer la Matrice au danger d'une inflammation, en la tourmentant trop. Ces reſtes de placenta tombent à la vérité en ſuppuration, & ſont emportés avec les vuidanges; mais ils peuvent laiſſer quelque tems une eſpéce d'ulcére. L'orifice peut encore s'entamer dans des travaux trop prompts, lorſque ſe trouvant extrêmement mince, les violens efforts de la mere & le volume de l'enfant forcent le paſſage ſans donner le temps à l'orifice d'arriver par gradation à ſa dilatation complette; ce qui ne ſe fait dans ces cas, qu'au dépens d'une ou de pluſieurs ſolutions de continuité. La même choſe peut arriver après des eaux trop tôt écoulées, quand l'orifice trop dur & trop ſec ne prête point à l'impulſion & au volume du corps qui s'efforce de le traverſer. On comprend aiſément que les efforts repétés de l'enfant ne peuvent guères vaincre la réſiſtance de l'orifice, ſans y cauſer quelque entamure. Enfin le toucher trop fréquent de la main, dans le deſſein peu éclairé d'abréger la beſogne, en dilatant avec inégalité l'orifice, qui n'obéit jamais ſi bien que quand il eſt attaqué par un corps rond & dans toutes ſes parties à la fois, peut encore l'endommager. Mais toutes ces entamures, fort au-deſſus du coup d'ongle dont on parle

tant, ſe guériſſent d'elles-mêmes, ſans que la femme même s'en apperçoive, & ſans qu'il reſte à la partie aucune défectuoſité. L'obſervation même a fait connoître qu'il n'eſt guère de femmes auſquelles on ne trouve de petites cicatrices au cercle de l'orifice, lorſqu'il ſe dilate dans le travail; ſi elles ont eu pluſieurs couches qui ayent précédé celle où l'on a occaſion de faire cette remarque.

ARTICLE II.

De l'ulcére fongueux.

Le ſecond ulcére de la Matrice eſt le fongueux. C'eſt une ſolution de continuité faite à l'extrémité des vaiſſeaux lymphatiques, qui s'ouvrent dans la Matrice. Les vaiſſeaux devenus d'abord variqueux, s'excorient enſuite par le continuel paſſage d'une lymphe qui a contracté quelque vice; ſuppurent & produiſent des végétations fongueuſes. Deux ſortes de ſignes ſervent à faire diſtinguer l'ulcére fongueux, des ſignes rationnels & des ſignes ſenſibles. Les rationnels ſont des douleurs de reins, des péſanteurs en marchant, des beſoins fréquens d'uriner, de la difficulté à faire ſortir l'urine & des pertes de ſang conſidérables de tems à autre, mais tous ces ſignes ſont très-équivoques pour donner le diagnoſtic de cette maladie, ſi les ſignes ſenſibles ne les accompagnent; tels qu'un écoulement preſque continuel d'une lymphe quelquefois toute blanche & gommeuſe, quelquefois ſanguinolente & accompagnée de petits morceaux de chairs reſſemblans à de la graiſſe figée, mais ſans aucune mauvaiſe odeur. Un autre ſigne encore plus sûr, c'eſt que ſi l'on touche la partie, on ſent le col de la Matrice fort dur, & inégal dans la circonférence, fort augmenté en volume, & revêtu d'une chair mollaſſe plus ou moins élevée, facile à emporter avec le doigt, & qui dans les efforts que la femme fait pour uriner, ou aller à la ſelle, ſe préſente quelquefois au paſſage; enſorte qu'il eſt aiſé de le reconnoître à la vûe. Quelquefois cependant le col de la Matrice n'eſt nullement affecté; il eſt ſimplement écarté pour donner paſſage à une colonne de chair fongueuſe dont les racines ſont en-dedans; pendant que l'extrémité de la tige, après avoir paſſé le détroit de

l'orifice, vient s'épanouir dans le vagin, & y forme une tête qui fait très-bien reſſembler tout le corps étranger à un champignon, tant par ſa figure que par la promptitude avec laquelle il s'eſt formé.

L'expérience m'a fait réduire tous les ulcéres fongueux à deux eſpéces. La premiére eſpéce eſt celle où les chairs fongueuſes ſont adhérentes au col de la Matrice, & comme incruſtées ſur ſa ſurface avec des reliefs d'eſpace en eſpace; enſorte que ce même col eſt beaucoup plus gros que de coutume & plus dur ſans être extrêmement douloureux: ſi on emporte avec les doigts de ces chairs fongueuſes, on les trouve formées de nouveau le lendemain. Avec de tels ſignes, on ne peut douter que la Matrice ne ſoit ſquirrheuſe; mais on eſt encore plus sûr, ſi appuyant d'une main ſur le ventre, vers la région hypogaſtrique, on ſent de la dureté au-deſſus du pubis, & une tumeur ronde répondante au col qu'on touche de l'autre main, par l'introduction d'un ou de deux doigts dans le vagin. C'eſt alors qu'on ne doit pas donner grande eſpérance pour la guériſon d'une pareille maladie. Tous les ſoins doivent ſe borner à rendre le mal ſupportable & à faire vivre le plus long-tems qu'on peut une malade, qui d'ailleurs ne ſouffre pas beaucoup; pourvû cependant que la matiére qui s'en échappe n'éxhale point une odeur cadavéreuſe.

Si la malade a été aſſez heureuſe pour s'appercevoir du mal dans ſon commencement, & aſſez ſage pour donner ſa confiance à un Médecin habile, & ſuivre exactement ſes conſeils, elle pourra ſe flatter d'obtenir la guériſon de cette maladie. Car ſi la Matrice n'eſt point infectée d'un levain vérolique, ou chancreux, on a à combattre une lymphe abondante à la vérité & viciée; mais ce vice de la lymphe, qui n'eſt qu'une âcreté ſimple, peut-être détruit par un régime exact, & en mettant la malade, à l'uſage du lait, preſque pour toute nourriture. Pour détourner l'humeur d'une partie, où elle eſt dans l'habitude de ſe porter, on ſaigne la malade au bras, pluſieurs fois, & on la purge ſouvent avec de doux purgatifs. Ces remédes ſagement adminiſtrés, ſuffiſent ſouvent pour conduire la maladie à une parfaite guériſon; car pendant que des ſaignées, répétées pluſieurs fois, & de petits purgatifs, mais preſque habituels, détournent

l'humeur qui ſe porte à la Matrice & l'épuiſent inſenſiblement, la douceur & l'exactitude du régime empêcheront la génération d'une nouvelle humeur, & ſubſtitueront aux principes âcres & ſalins du ſang, une liqueur balſamique, capable de lier ſes principes & d'empêcher que la partie ſaline ne prédomine. La Matrice ſevrée d'une humeur âcre dans ſon principe, & dont l'âcreté étoit augmentée par ſon ſéjour dans ce viſcére, devient plus traitable, & plus ſuſceptible des bons effets des remédes qu'on lui applique ; la circulation des humeurs s'y fait avec plus de liberté : de nouveaux ſucs & d'une bonne qualité, arrivent à l'endroit ulcéré, & ils produiſent un pus épais & louable, tel en un mot que doivent le fournir de bonnes chairs. Les corps fongueux ſe flétriſſent, s'ils ſont en dedans ; & ils ſont entraînés par une eſpéce de fonte, s'ils ſont à la ſurface du col, & dans le vagin. Ces efforts ſalutaires de la Nature, ſecondés des injections, d'abord déterſives, & enſuite deſſicatives, détacheront peu-à-peu toutes les fongoſités, & conduiront l'ulcére à une bonne & ſolide cicatrice.

Si l'ulcére fongueux ne cédoit ni au régime, ni aux injections, & quoiqu'il n'augmentât pas, il n'y auroit aucun inconvénient d'y porter un cauſtique qui fît impreſſion ſur le champ, & après lequel on pouſſeroit pluſieurs jets d'injections, pour que la portion du cauſtique fondue ne coulât pas ſur des endroits ſains. Pendant l'uſage du lait, & entre les purgations, on feroit prendre avec ſuccès une opiate de poudre de Cloportes, de Viperes, de Diaphoretic minéral, & de perles préparées, avec le Syrop des cinq racines apéritives. On peut de cette façon obtenir une cure radicale dans l'ulcére fongueux; pourvu qu'il ſoit reconnu & traité dans ſon commencement. Mais ſi la maladie avoit fait tous les progrès, dont nous avons parlé, il faudroit ſe donner bien garde de promettre une guériſon parfaite. Tout ce que l'on peut faire alors eſt de flatter la malade d'empêcher l'augmentation de ſon mal, & de lui faire ſupporter la vie ſans beaucoup de douleur. En effet, ſi elle a aſſez de conſtance pour ſuivre le régime indiqué ci-deſſus, on peut la fixer dans un état moyen entre la ſanté & la maladie, qui peut la faire vivre long-tems. Je fus mandé il y a plus de ſix mois pour exa-

miner

miner une Dame dans un tems critique & attaquée de distance en distance de pertes de sang très-violentes; & dans l'intervalle de ces pertes, il s'étoit établi un écoulement ichoreux, qui ne sentoit presque rien, & qu'on ne distinguoit plus quand le sang revenoit. Cette Dame se plaignoit encore de pésanteurs, de douleurs de reins, & de difficulté à uriner; elle étoit bouffie, avoit les jambes enflées & d'un jaune plombé. L'ayant examinée, je trouvai tout le vagin rempli par le col de la Matrice, dont l'orifice étoit extrêmement tuméfié & sur lequel étoient incrustés plusieurs *fungus*, dont je séparai des morceaux ressemblans à de la graisse figée. Je sentis différentes duretés tant au col qu'au corps de la Matrice; cependant la matiére que fourniſſoit toute cette partie n'avoit pas grande odeur. Jugeant par tous ces signes que la maladie étoit fâcheuse, & même incurable au dégré où elle étoit montée, je ne pensai qu'à chercher des moyens pour empêcher son augmentation en arrêtant les pertes & détournant, autant que faire se pourroit, les humeurs lymphatiques qui abordoient à la Matrice en grande abondance. J'avois laissé ignorer à la malade, qu'elle avoit un squirrhe ulcéré à la Matrice. Mais je crus en devoir informer son mari. Au mot de squirrhe ulcéré, l'effroi le saisit, & l'impression sur lui fut si forte, qu'elle lui fit douter de mes connoissances sur cet article. Il eut recours à d'autres pendant quelques mois; mais les pertes qui continuoient, ayant mis la malade à toute extrémité, on fut contraint de me rappeller. Je ne lui voulus rien faire, que M. son Médecin, & MM. Petit, Boudou & Brassan ne l'eussent examinée. Ils trouverent comme moi un grand désordre à la Matrice; mais cependant rien de carcinomateux. La consultation ne décida pas beaucoup de choses en faveur de la malade, & aucun de nous ne comptoit qu'elle pût aller bien loin. Malgré le prognostic fâcheux que nous avions porté, je l'entrepris plutôt pour ne la pas désespérer, en paroissant l'abandonner, que dans l'espérance de réussir. Je la fis d'abord saigner deux fois de suite, & la mis à l'usage de l'eau de riz pour toute boisson, & au riz à la viande pour nourriture, avec de la gêlée dans les intervalles; elle prit des bouillons tempérans & vulnéraires, avec le Poulet, la Laitue, le Pourpier, la Bugle, le Lierre terrestre & l'Ortie

griéche. Enſuite je la mis à l'uſage de l'opiate, dont j'ai parlé ci-devant; & je faiſois en même tems des injections déterſives & deſſicatives. Tous ces remédes furent faits pendant l'eſpace de trois mois, & j'avois ſoin de la purger de tems en tems. Je fus même dans l'obligation de lui donner l'infuſion de Quinquina pour une fiévre intermittente, qui vint à la traverſe, ſans que les pertes de ſang ſoient revenues. Au contraire, les urines reprirent leur cours, la malade déſenfla, l'appetit & les forces revinrent peu-à-peu. Je l'ai miſe depuis à l'uſage du lait d'âneſſe, avec beaucoup de ſuccès: & j'ai la précaution de la ſaigner du bras de tems en tems, pour me rendre maître du ſang. Par cette conduite la malade ſe trouve en état de jouir de la vie ſans ſouffrir & ſans autre incommodité qu'un écoulement médiocre d'eau blanche & gommeuſe; ſes *fungus*, ſans être abſolument détruits, ne végetent plus, & la Matrice n'eſt plus ſuſceptible des impreſſions que faiſoit ſur elle l'abord des matiéres âcres & ſalines qui l'inondoient. J'ai cru devoir rapporter cet exemple d'un ulcére fongueux au dernier dégré, pour encourager les Medécins à ne point abandonner, en pareil cas, des malades à leur malheureux ſort. Mais ſi l'on ne doit point abandonner un ulcére fongueux, au plus haut dégré, on doit, à plus forte raiſon, entreprendre la cure d'une autre eſpéce d'ulcére fongueux dont je vais parler.

Cet ulcére fongueux, beaucoup plus traitable que ceux de la premiére eſpéce, a ſon ſiége dans la cavité de la Matrice. Je ne dirai rien de ſes cauſes; elles ſont à peu près les mêmes que celles des premiers ulcéres fongueux, dont nous venons de parler, il ſuffit de dire que par l'effet d'un dépôt d'humeurs qui ſont entraînées ſur cette partie, il ſe forme un petit ulcére qui ſuppure, & qui produit plus de chairs qu'il ne lui en faut pour le remplir, à cauſe de l'abondance des liqueurs viciées qui l'arroſent. Ces chairs inſenſiblement s'allongent au point d'arriver juſqu'à l'orifice de la Matrice, ſans que le plus ſouvent la perſonne attaquée de cette indiſpoſition s'en apperçoive. Mais la tige fongueuſe groſſiſſant & grandiſſant de jour en jour, force l'orifice à s'ouvrir & en vient à bout petit à petit, aidée par les contractions du fond de la Matrice, qui, par une action natu-

relle agit sur les corps étrangers qu'elle contient, pour les chasser du côté de son orifice. C'est dans ce temps que les femmes commencent à s'appercevoir de quelques indisposition, que les pésanteurs & quelques douleurs commencent à se faire sentir, & que les pertes de sang se déclarent. Sitôt que le *fungus* a entamé l'orifice, il parvient en peu de tems à l'écarter assez pour causer des pertes très-fréquentes & très-abondantes, & pour augmenter les autres symptômes de la maladie. Quand une fois il s'est fait jour dans la vaste étendue du vagin, il y prend un large volume; il entraîne à lui la Matrice & la contraint à faire de si grands efforts d'expulsion, que l'on a vû plusieurs fois ces corps étrangers sortir du vagin & paroître en dehors, de la grosseur de la tête d'un enfant de six à sept mois. Ce qui les a souvent fait prendre pour de vrais enfans qu'on tâchoit imprudemment de tirer, ou pour des moles dont on vouloit délivrer les meres; cette maladie peut arriver non-seulement aux femmes qui n'ont point eu d'enfans, mais même aux filles dans le tems où la nature cherche à tarir le cours des régles.

Pour bien reconnoître cette maladie il faut entrer dans le vagin, porter son doigt à côté de la tête du champignon, & l'avancer jusqu'à l'orifice du col de la Matrice. Si l'on trouve cet orifice ouvert, mais mince à son ordinaire, que l'on sente un corps qui le traverse, & autour duquel on puisse tourner le doigt sans qu'on y remarque adhérence, quelque volume qu'ait ce corps étranger, qui est logé dans le vagin, on doit conclure que ce n'est qu'un champignon dont on fera l'extraction avec succès, & après lequel on trouvera moyen d'établir une bonne cicatrice sur la partie restée dans la Matrice. Entre différentes maladies de cette nature que j'ai eu occasion d'observer, depuis que je pratique les accouchemens, je vais en rapporter deux exemples des plus considérables qui se soient vûes.

Une Dame, qui n'avoit jamais eu d'enfans, & dont les regles avoient toujours été très-abondantes, se vit attaquée de pertes, à l'âge de quarante ans. A ces pertes se joignirent tous les symptômes que nous avons rapportés ci-dessus. La partie naturelle étoit occupée par une grosseur, qui augmentoit de jour en jour, & qui sur la fin se présentoit aux lévres

de la vulve. La Dame fut très-inquiéte, & ne doutant pas qu'elle n'eût une deſcente de Matrice, elle envoya chercher une Sage-femme pour y remédier. Elle fut fort ſurpriſe, en examinant la malade, de trouver le vagin tout rempli, & de ne pouvoir ſentir l'orifice de la Matrice. Sa ſurpriſe augmenta encore, quand elle vit tout-à-coup paroître en dehors, dans un effort que fit la malade, une groſſeur charnue, grenée, médiocrement mollaſſe, & preſque de la largeur de la paulme de la main. Elle ne douta point que ce ne fût un faux germe ou une mole, dont la nature ſembloit lui faire préſent, en lui épargnant la peine de l'aller chercher plus loin. S'étant donc mis en devoir de tirer ce corps étranger, elle trouva une réſiſtance ſupérieure à ſes forces, & à ce qu'elle s'étoit imaginée. La malade qui ſouffrit infiniment de ce tiraillement, ne permit pas à cette femme de repéter ſon opération.

Je fus mandé le lendemain, après avoir entendu le récit des accidens que la malade éprouvoit & des moyens qu'on avoit employés pour l'en délivrer; j'examinai le mal, je trouvai preſque tout le vagin occupé d'un corps charnu, que je ne pus diſtinguer d'abord : il formoit une figure ronde aſſez réguliére, & de l'épaiſſeur d'un pouce & demi. Obligé de pouſſer mes recherches plus loin, parce que je n'étois pas ſuffiſamment inſtruit par la rencontre d'un corps qui me paroiſſoit étranger à la partie, je pénétrai juſqu'au col de la Matrice, qui étoit ouvert & fort allongé, & qui donnoit paſſage à une tige charnue, qui me parut ſoutenir par le milieu cette eſpéce de tête épanouie, dont je viens de parler. Le col de la Matrice n'étoit nullement adhérent à cette excroiſſance; puiſque j'eus la liberté d'en faire le tour, avec un doigt. Je jugeai que ce devoit être un *fungus* plutôt qu'un faux germe, ou une mole: l'âge de la perſonne, le défaut de ſuppreſſion & la figure du corps que je ſentois très-différente de celle d'un faux germe, me conduiſoient à en porter ce jugement. Mais j'en fus tout-à-fait certain, lorſque la malade s'étant miſe ſur ſon baſſin & y ayant fait quelques efforts, fit ſortir ſans grande douleur le corps que je venois de toucher en dedans, ſon volume me ſurprit. J'examinai ſur le champ ſes dimenſions, afin de prendre de juſtes méſures pour l'enlever:

je saisis donc la tête de ce champignon d'une main, non pour l'arracher, mais pour l'empêcher de rentrer & pour examiner la longueur de sa tige qui étoit de trois travers de doigts, depuis l'éminence ou tête, que j'ai dit être aussi large que la paulme de la main, jusqu'à l'endroit où elle se perdoit, dans le col qu'elle traversoit & qu'elle rempliſſoit comme une verge tendue. La maladie étant bien reconnue, je ne balançai pas sur le choix de l'opération, & je m'arrangeai pour y porter une ligature dès le lendemain.

J'y fis appeller M. *Clément* en consultation, persuadé que par sa grande expérience, il pouvoit mieux que personne me rassurer sur la crainte d'une nouvelle végétation, que je m'imaginois devoir se former sur la portion du *fungus* restée dans le col de la Matrice, après la chûte de celle que les ligatures auroient séparées. Il me dit qu'il avoit fait usage de la ligature avec le plus grand succès, pour emporter plusieurs *fungus* presque aussi considérables, sans qu'il en eût poussé de nouveau à la place de celui qui avoit été emporté. Il ajouta qu'il n'ignoroit pas, non plus que moi, qu'après l'opération, & la séparation de ce qu'on pourroit enlever, il en resteroit peut-être autant en dedans qu'il s'en trouvoit d'emporté; mais que la nature, pour l'ordinaire, suppleoit dans ces cas au défaut de nos moyens.

La malade ayant été préparée par deux saignées, & un régime convenable, fut aisément déterminée à une opération aussi simple. Je la fis situer au bord de son lit; un carreau sous ses fesses pour l'élever, les jambes repliées & tenues écartées par deux personnes. Alors la faisant pousser, comme si elle eût voulu aller à la selle, nous vîmes sortir la tête du champignon, & approcher le col de la Matrice de l'orifice externe. Je fis tenir le champignon par M. *Clément*, & il le tiroit un peu à lui, pendant qu'avec une ligature suivant l'art, je liai la tige du *fungus* le plus près de la Matrice qu'il me fut possible, en serrant la ligature médiocrement. Je fis ensuite rentrer tout le corps étranger, & j'ordonnai des injections détersives & vulnéraires, faites avec la décoction d'Orge, d'Aigremoine, de Matricaire, & de racine d'Aristoloches; j'y ajoutois un peu de vin & d'eau-de-vie pour mondifier la sciſſure & faciliter la séparation du *fungus*.

Je retournai le lendemain chez la malade, j'examinai la couleur du champignon qui étoit devenu d'un violet brun & déja flétri ; cela me fit croire que la ligature étoit encore ſuffiſamment ſerrée. Cependant deux jours après je réportai une ſeconde ligature, qui tomba dans le ſillon de la premiére ; je la ſerrai raiſonnablement pour achever d'interrompre le cours des ſucs nourriciers qui s'y portoient ; cela réuſſit : & la malade & moi nous fumes aſſez heureux pour voir tomber le champignon dans ſon baſſin le deuxiéme jour après la premiére opération. Elle eut peu de douleur, & perdit peu de ſang dans cet eſpace de tems. Le corps étranger ſorti, quoiqu'extrêmement diminué, avoit encore la groſſeur d'un œuf, & ſa tige étoit de la longueur de deux pouces : malgré ma ſatisfaction ſur ce qui venoit d'arriver, je n'avois pas encore l'imagination raſſurée ſur le ſort qu'auroit la partie du *fungus* reſtée au-delà de la ligature, & logée dans le col de la Matrice. Je portai deux doigts pour examiner le reſte du corps étranger ; mais qu'elle fut ma ſurpriſe & ma joie lorſque je trouvai l'orifice refermé, mollet & ſans douleur ! j'attendis alors patiemment la fin de cette maladie qui ſe termina après quelques jours d'une belle ſuppuration, pendant laquelle je fis prendre à la malade des bouillons vulnéraires. Je fis en même tems des injections déterſives dans la Matrice, & je mis la malade à un régime exact. Après quoi les écoulemens de matiére purulente, ceſſerent peu-à-peu. Il ne fut plus queſtion de perte de ſang. Les régles même ſe perdirent peu de tems après ; & la malade jouit encore aujourd'hui d'une parfaite ſanté, ſans qu'aucune végétation fongueuſe ſe ſoit depuis élevée ſur le germe de la premiére.

Pour faire comprendre ce que peut devenir un reſte de *fungus* ſi conſidérable, je dirai qu'il eſt à préſumer que la ligature faite à un corps mollaſſe, non-ſeulement briſe & détruit tous les tuyaux de communication, par leſquels le *fungus* tenoit à la matrice ; mais l'effet de la ligature s'étend fort au-delà du lieu où on l'a placée ; ainſi qu'on le voit à la ligature de l'umbilic & à celle des vaiſſeaux ſpermatiques dans la caſtration, où la ſéparation ſe fait fort au-delà de l'endroit où a été appliquée à la ligature. Il ſemble que cela

doit arriver encore plutôt, dans un corps mollaſſe, qui doit ſe flétrir & s'affaiſſer ſitôt que la nourriture en eſt interceptée. A ces raiſons, on peut en joindre une autre ; le reſſort de la Matrice qui tend toujours à ſe contracter, peut faire à l'égard du *fungus* l'office de ligature. Elle le contraint à ſe retirer, en quelque façon dans ſa propre ſubſtance. Ainſi une légere ſuppuration, commencée dans l'endroit où étoit placée la ligature, & continuée juſqu'à la racine du *fungus*, des évacuations convenables, & une diéte ſévere, peuvent conduire l'ulcére à une cicatrice aſſez ſolide pour ne pouvoir plus être entamée par un nouveau dépôt.

Dans cette année 1728, une Dame âgée de trente ans ou environ, eut, quelques mois après une couche, pluſieurs pertes de ſang, aſſez conſidérables pour ſe déterminer à chercher dans le repos & la ſaignée les moyens de ſe guérir. Mais les accidens au lieu de diminuer, augmenterent de façon qu'au bout de huit mois de cette même couche, elle ſe ſentit des péſanteurs, des maux de reins, une perte continuelle, de la difficulté d'uriner, enfin des épreintes qui l'obligeant à faire des efforts en pouſſant, firent tout d'un coup ſortir de la partie, un corps charnu, un peu moins gros que le précédent. Elle fit venir ſa Sage-femme qui connut que c'étoit un corps étranger ; mais ne connoiſſant ni la nature, ni le reméde de ce mal, elle ne voulut pas ſe charger de le guérir. La malade conſulta différentes perſonnes, qui ſe partagerent de ſentimens ſur l'eſpéce de la maladie ; j'y fus appellé, & il me fut très-facile de reconnoître de quoi il étoit queſtion, après un grand nombre de pareils cas, que j'avois eu occaſion de traiter : je conſolai la malade & l'aſſurai que je la délivrerois en moins de quinze jours du mal préſent ; & même que je l'en garantirois pour la ſuite dans ce même endroit, & que je n'aurois beſoin, pour cela que d'une opération très-ſimple. Je la fis en effet en préſence de ſon Chirurgien & de ſa Sage-femme, à quelques jours de-là, après quelques préparations. La ſéparation ſe fit le huitiéme jour, & peu de tems après la Matrice ſe referma, les pertes diſparurent, & la malade bouffie & jaune auparavant, réprit ſes couleurs naturelles & ſa ſanté ordinaire. Ces deux exemples ſuffiſent pour guider dans la recherche qu'on eſt obligé de faire de

la nature du mal, & dans le traitement qu'il exige. Au reſte, pour y réuſſir, il ne faut pas manquer d'examiner d'abord s'il n'y auroit pas quelque complication à laquelle il fallût remédier avant d'entreprendre l'opération que nous avons conſeillée.

ARTICLE III.

De l'Ulcére vérolique.

Il n'eſt point étonnant qu'il ſe place des ulcéres véroliques à la Matrice ; puiſque c'eſt cette partie qui reçoit d'abord le levain de la maladie ; & que d'ailleurs lorſque le ſang eſt infecté d'un vice vénérien, & qu'il travaille à s'en dépouiller & à le dépoſer ſur quelque partie, il lui fait prendre plutôt la route des ſecrétions abondantes, & des endroits par leſquels s'échappent les excrémens du corps ; tels ſont la bouche, la gorge, les aînes, le fondement, & les parties génitales, dans l'un & l'autre ſexe. On voit en effet, que c'eſt dans ces endroits que le virus vénérien commence à donner des ſignes de ſa préſence, plutôt que dans les endroits où le ſang ne fait, pour ainſi dire, qu'entrer & ſortir. C'eſt pourquoi dans les femmes la Matrice reçoit ſouvent la punition que mérite leur dérangement ; & ſouvent les ſuites en ſont funeſtes pour ce viſcére, tant parce que l'on ne peut bien voir ce qui s'y paſſe, que parce que les écoulemens en blanc que fournit la Matrice ayant les apparences d'une maladie qui incommode plus qu'elle ne déshonore, puiſqu'on lui donne ſouvent le nom de fleurs blanches, on ſe fait illuſion, afin d'écarter des idées inquiétantes, & d'éloigner un aveu dont on rougit. Sans penſer que par cette conduite on manque le tems de remédier efficacement au mal.

Pour n'être point trompé dans le jugement qu'on porte d'une maladie qui peut reſſembler à bien d'autres, il eſt bon d'examiner le corps en général, la partie affectée, & les excrétions ou matiéres qui en ſortent. A l'égard de tout le corps, ſi la perſonne eſt jeune, on s'informe, ſi elle n'eſt pas un peu livrée au monde & à ſes plaiſirs ; on demande à la malade ſi elle ne ſent point de fréquens maux de tête, des inſomnies, des laſſitudes ſpontanées, c'eſt-à-dire,

à-dire, qui ne ſont point cauſées par quelque exercice violent ; ſi elle n'a pas ſouvent mal à la gorge, & s'il ne ſe fait pas à la ſurface de ſon corps des éruptions cutanées, en forme de boutons circulaires & durs, qui paroiſſent & diſparoiſſent ſucceſſivement. On examine encore s'il n'y a point quelque tumeur oſſeuſe. Si pluſieurs de ces ſignes ſont réunis, on eſt autoriſé à ſoupçonner une cauſe vénérienne. A l'égard de la partie, ſi la Matrice eſt nouvellement attaquée, ſi le mal s'eſt déclaré tout d'un coup & eſt devenu furieux en peu de tems ; ſi le vagin & les lévres ſont affectées de chancres, de poirreaux, de boutons, & de condylomes, on ne peut alors ſe diſpenſer d'accuſer ou la mauvaiſe conduite de la femme, ou celle de ſon mari.

De même, ſi les excrétions, ou matiéres que rendent la Matrice & les parties qui l'environnent, au lieu d'être fœtides, ſanguinolentes, ou ichoreuſes, ſont au contraire épaiſſes, & d'un blanc tirant ſur le jaune, ſi elles ſont ſans mauvaiſe odeur, & qu'elles cauſent dans l'intérieur de fortes cuiſſons ; ſi la malade ſe plaint qu'en urinant, elle éprouve des ardeurs d'urine accompagnées de quelque douleur ; ſi enfin elle perd médiocrement de ſang, tous ces ſignes indiqueront qu'on a plutôt à combattre un ulcére vérolique, qu'un ulcére carcinomateux ; ſurtout ſi on y joint les ſignes du corps en général, & de la partie en particulier.

Le moyen de remédier à l'ulcére vérolique, eſt de mettre d'abord en œuvre les remédes généraux, comme ſaignées, purgations, bains un peu chauds, des bouillons rafraîchiſſans & légerement amers ; & la Ptiſanne des bois. Enſuite ſi les ſignes du virus ſont foibles, & que la maladie ſoit nouvelle, on pourroit n'employer que la panacée, dont on augmenteroit la doſe par dégrés, juſqu'à ce qu'on parvînt à donner un léger flux de bouche ; mais ſi la maladie eſt bien caractériſée, & ſi le ſujet eſt bon, il ne faut pas balancer à avoir recours au reméde, qui eſt à la fois le plus court, & le plus sûr moyen de guérir ces ſortes de maux ; ce ſont les frictions mercurielles, ou le grand reméde. Mais en ſoumettant tout le corps à ce moyen, pour détruire le vice intérieur, la partie plus particuliérement affectée, c'eſt-à-dire, la Matrice demande en outre des ſoins particuliers. On tachera donc d'y

exciter une ſuppuration, ou l'on entretiendra celle qui ſe trouvera déja établie, en introduiſant des eſpéces de peſſaires de charpie ou de linge, chargés d'un digeſtif animé ; ce qu'on répétera pluſieurs fois le jour, avec la précaution de faire, avant d'introduire le peſſaire, des injections d'eau de Guimauve, animée avec un peu d'eau vulnéraire faite avec le vin ou l'eau-de-vie : ſi les cuiſſons intérieures étoient trop fortes, on ſubſtitueroit au peſſaire de charpie & chargé des médicamens que nous avons indiqués, un peſſaire fait avec la racine de Guimauve cuite. Si les chairs de l'ulcére paroiſſoient chancreuſes ; & qu'il s'en détachât des petits morceaux, on pourroit employer en injection l'eau Phagédenique ordinaire, ou le vin de Sublimé, qu'on fera ſi fort & ſi léger qu'on voudra ; on en fait l'eſſai avec le ſtylet d'argent qui en ſortira plus ou moins noir ſuivant ſa force. C'eſt un fort bon reméde dans les ulcéres chancreux ou avec pourriture. Mon pere s'en eſt ſervi dans les Hôpitaux avec grand ſuccès : il eſt certain que par cette méthode habilement adminiſtrée, on peut très-bien guérir l'ulcére vérolique à la Matrice, ſi la perſonne eſt encore jeune, & ſi la maladie n'a pas fait les derniers progrès, pour avoir été négligée trop long-tems, ou n'avoir pas été connue.

ARTICLE IV.

De l'Ulcére Carcinomateux.

L'ulcére carcinomateux eſt le plus douloureux de tous, & le plus rédoutable. Le plus ſouvent il cache ſes commencemens, ſous les apparences d'un dérangement & de pertes de ſang irréguliéres ſans qu'on ſe doute de ſa formation ; parce qu'il ne cauſe que des maux ſupportables que l'on attribue au temps de criſe où une femme ſe trouve. Elle paſſe donc des années entiéres, ſans s'inquiéter, & elle néglige longtems un mal, qui dans ſon origine auroit exigé les plus grands ſoins. Son attention n'eſt excitée que quand les douleurs deviennent continuelles & violentes, & qu'elles ſont l'effet de la Matrice entamée & rongée par cette matiére corroſive. Mais tout le ſang alors eſt infecté par un reflux infaillible

de cette humeur; & par-là il devient incapable de fournir des ſucs propres à déterger un pareil ulcére. C'eſt dans ce dégré de corruption, qu'il n'y a plus de reméde pour cette maladie; & qu'on ne doit employer que des calmans & des nourritures adouciſſantes pour la rendre plus ſupportable, & reculer de quelques mois une fin certaine. Mais ſi dès les premiéres indiſpoſitions de la Matrice, qui tendent au carcinome, on avoit recours à un Médecin, ou à un Chirurgien habiles, ils pourroient en employant les remédes appropriés, & le régime convenable, en venir à bout, & les guérir auſſi radicalement, que l'on vient à bout de détruire des germes cancéreux, dans les mamelles, par l'uſage de ces mêmes moyens.

La Matrice eſt diſpoſée à devenir carcinomateuſe, lorſqu'à certain âge, elle perd naturellement de ſon reſſort, & s'affaiſſe ſur elle-même. Cet affaiſſement arrive encore plutôt aux femmes, en qui la Matrice a été trop fréquemment, & trop long-tems exercée, & miſe en action. Ainſi la Matrice, étant ſans reſſort ſuffiſant pour faire marcher les liqueurs qui la parcourent, ſi des matiéres hétérogènes, quelles qu'elles ſoient mêlées avec le ſang ſont portées à la Matrice, elles s'y arrêteront, & formeront un engorgement, & une obſtruction qui ſera entretenue par le défaut de reſſort de la Matrice, lequel a déja été la cauſe principal du mal. Cette obſtruction ne ſe réſoudra point: elle deviendra ſquirrheuſe; & par l'abord continuel d'une nouvelle matiére, elle acquérera un volume conſidérable, juſqu'à ce que la matiére devenue d'une plus mauvaiſe qualité, par ſon ſéjour dans un endroit chaud, ſe fera jour enfin dans l'endroit où il y aura moins de réſiſtance. Il y aura alors ulcére carcinomateux, qui outre le ſymptôme propre à ce genre de tumeur, je veux dire, les douleurs pungitives, inſupportables, & preſque continuelles, ſera accompagné de pertes de ſang conſidérables, qui ſurviendront de tems à autre. Ces pertes ont pour cauſe, ou l'embarras que le ſang trouve à circuler dans un viſcére auſſi mal affecté, ou les ſolutions de continuité & les déchirures que la matiére corroſive a faites dans la ſubſtance même de la Matrice. C'eſt à la même action de cette matiére rongeante, qu'il faut attribuer la qualité de l'écoulement qui ſe fait de la Matrice;

dans l'intervalle des pertes. En effet, il ne ſort point de l'ulcére, un véritable pus ; mais une matiére ichoreuſe, rouſſâtre, ſanieuſe, & que la corruption des chairs a rendue extrêmement fétide.

Pour comprendre comment des vaiſſeaux éntamés, ſe referment ou ſe bouchent, pour ne plus donner de ſang, après des pertes conſidérables, il faut faire attention que tout le corps étant affoibli à la ſuite d'une grande évacuation, & les vaiſſeaux étant vuides, ils s'affaiſſent & diminuent leur diametre. Pour peu alors que quelque grumeau de ſang ſe colle, à leur extrémité, ils ſe trouveront bouchés au point de ne laiſſer plus paſſer qu'une humeur lymphatique qui entretiendra l'écoulement dans l'intervalle des pertes : outre cela la matiére que fournit l'ulcére carcinomateux approchant en qualité, des ſels vitrioliques & alumineux, agira ſur l'extrémité des vaiſſeaux, comme font les minéraux fondus & appliqués ſur une partie ; elle les racornira, détruira leur tiſſu & formera une eſcarrhe qui empêchera la perte, juſqu'à ſa ſéparation & ſa chûte ; alors le vaiſſeau reouvert dans toute ſa circonférence, donnera du ſang de nouveau, juſqu'à ce qu'affaiſſé & bouché par une nouvelle eſcarrhe ou par un caillot de ſang, il ſuſpende pour un peu de tems une perte, dont la continuation feroit infailliblement perdre la vie. Il eſt aiſé de juger que la fréquence & l'abondance des pertes ſont l'effet de l'agrandiſſement de l'ulcére, & de l'abondance de la ſuppuration. A l'égard de la qualité de la matiére fournie par l'ulcére, comme elle n'eſt point formée de ſucs nourriciers & réparans ; mais par des chairs pourries, & des ſucs remplis d'âcreté, elle n'aura ni la couleur, ni la conſiſtance d'un véritable pus ; & au lieu d'être ſans odeur, comme le bon pus, elle exhalera une puanteur horrible, qui ſe fera ſentir en entrant dans la chambre d'une femme qui ſera attaquée de cette maladie.

Les déſordres effrayants que cauſe dans la Matrice l'ulcère carcinomateux arrivé au dernier dégré, doivent faire ſentir l'inutilité des remédes que l'on voudroit employer pour le guérir. Le parti que les gens ſages doivent prendre en pareil cas, eſt de s'en tenir à un régime doux & à quelques remédes ſimples pour calmer les violentes douleurs, & empêcher

les malades de mourir en déſeſpérées. On a ſoin de faire dans la Matrice des injections avec la décoction d'Orge, & le miel Roſat, ou avec l'eau de Morelle & de Plantain. Il faut avouer qu'il eſt rare que des gens de probité ſoient chargés long tems de pareilles affaires; parce que la vérité annoncée par eux ne ſatisfaiſant pas, on trouve toujours ſous la main des gens tout prêts à entreprendre une choſe impoſſible, & à promettre ce qu'ils ne tiennent jamais. Il eſt vrai qu'ils ſoulagent ſouvent en déguiſant l'opium ſous toutes ſortes de formes, & en le faiſant entrer par tous les endroits du corps; mais auſſi par cette pratique ils abrégent la vie de la malade. Quelqu'un a fort bien dit que tout le ſecret de ces prétendus guériſſeurs, n'avoit d'autre avantage que de conduire la malade plus doucement, mais en même tems, plus promptement au tombeau, *ut citiùs & mitiùs tranſeat agrotans.*

Si dans le tems de la ſimple obſtruction, lorſqu'il n'y a encore qu'un ralèntiſſement dans les régles; & lorſque la malade n'éprouve de ſentiment douloureux que quand on appuye ſur la Matrice, la femme choiſiſſoit quelqu'un qui s'y connût parfaitement pour ſe faire examiner, elle pourroit eſpérer de guérir radicalement. Je dis qu'il faudroit une perſonne qui s'y connût bien; parce qu'effectivement il faut beaucoup d'uſage pour juger avec certitude de la nature du mal dans ſes commencemens; & je ſoutiens que le plus habile Chirurgien dans les autres opérations de Chirurgie, ne pourroit en juger ſi sûrement, que quelqu'un au-deſſous de lui en mérite, qui auroit pour lui l'uſage; parce qu'entre l'état naturel & le non-naturel d'une partie qu'on ne voit pas, il n'y a, ſurtout dans le commencement que des différences extrêmement fines; & la ſeule hàbitude de toucher, peut les faire diſtinguer.

Toutes les fois qu'on trouve une Matrice plus gonflée, dans ſon fond, plus groſſe à ſon orifice qu'elle ne doit être, & un peu douloureuſe en la comprimant, on doit juger qu'elle s'engorge, ſurtout ſi elle eſt dans un tems où les régles cherchent à ſe tarir. D'où il faut conclure que ſi on ne penſe à la débarraſſer promptement, l'engorgement pourra devenir ſquirrheux, & le ſquirrhe un vrai carcinome; parce qu'un grand nombre de cauſes ſont capables d'opérer ces change-

mens. Ainſi, quoiqu'il n'y ait alors qu'un ſimple engorgement, il faut agir & travailler à détendre la partie par de fréquentes ſaignées revulſives, des purgatifs doux, des ptiſannes deſſicatives, faites avec la décoction des bois ſudorifiques ou la ſquine ſeule : on peut donner auſſi une opiate abſorbante & légérement aſtringente, le lait d'âneſſe & quelques amers. Ces remédes & quelques autres, qu'un Médecin éclairé ſçait ajouter & combiner diverſement ſelon les cas, ſont capables de combattre avec ſuccès un mal naiſſant ; puiſque ſoutenus d'un bon régime, ils corrigent infailliblement, l'âcreté & l'épaiſiſſement du ſang, & l'entretiennent dans un dégré de fluidité, qui le fait couler avec facilité dans tous les vaiſſeaux. Si cependant ces moyens ne ſuffiſoient pas pour empêcher le ſquirrhe de ſe former ou même le *fungus*, ils préviendroient au moins la dégénération de ces maux en ulcére carcinomateux. Ce qui augmente ma confiance dans ces moyens, quoique aſſez ſimples, c'eſt qu'on a vû par un traitement à peu près ſemblable, fondre des glandes dans les mamelles, déja douloureuſes, & qui étoient les véritables germes d'un cancer. Mais je le répéte, dans les affections de la Matrice, ou des mamelles, qui peuvent conduire un cancer, il faut agir de bonne heure, ſans quoi, non-ſeulement tout ce qu'on pourroit faire pour obtenir une cure radicale ſeroit inutile, mais il auroit infailliblement les ſuites les plus funeſtes.

Fin des Maladies de la Matrice.

MALADIES

DES

ENFANS.

MALADIES DES ENFANS,

Depuis leur naiſſance juſqu'à la ſortie des vingt premieres dents.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tranchées.

L'ENFANCE, comme les autres âges de la vie, eſt ſujette à une infinité de maladies. Mais parmi ces maladies, il y en a qui ſont communes à tous les âges; d'autres qui ſont propres à chaque âge. Celles qui ſont propres aux enfans ſont les tranchées, la gale, le dévoyement, la fiévre des dents, les douleurs aux gencives, les convulſions, la cocluche, l'enflure des teſticules, les deſcentes, le nouage, le ſcorbut & la chartre. Toutes ces maladies ſont connues ſous le nom de maladies de l'enfance ou des enfans, ou parce que pluſieurs n'attaquent que cet âge; ou parce que ces maladies communes à d'autres âges, ont quelque choſe de particulier dans l'enfance, & demandent par conſéquent des différences dans le traitement.

On trouve une foule de gens qui ſont perſuadés que les maladies des enfans ne demandent pas les ſoins des Médecins, & qu'il ſuffit de les abandonner à la Nature, qui ſeule

peut les guérir. Mais une longue pratique m'a convaincu que toutes les maladies des enfans admettoient le miniſtére de l'art. J'en ai guéri un grand nombre, qui auroient été pour les enfans une cauſe de mort, ou, qui les auroient laiſſés dans un état continuel d'infirmité pendant tout le reſte de leur vie. D'ailleurs, l'idée que nous avons de Dieu ne nous permet pas de penſer qu'ayant permis que les enfans fuſſent attaqués de maladies, comme les Adultes, ſa bonté n'eût pas auſſi établi une Médecine pour eux. D'autres, en convenant que les remédes doivent être employés pour guérir ces maladies, ſoutiennent qu'un peu d'expérience, c'eſt-à-dire une vraie routine, eſt ſuffiſante pour les traiter avec ſuccès. Mais l'expérience m'a encore appris que les ſecours de l'Art ne pouvoient être diſpenſés sûrement, dans les maladies de l'enfance, comme des autres âges, que par un homme intelligent, très-inſtruit & très-exercé dans le traitement de ces ſortes de maladies: car les enfans à la mamelle ne peuvent expliquer eux-mêmes leur maladie; & ſouvent les nourrices employent mille artifices, pour en tenir la cauſe cachée. Il faut donc beaucoup de ſagacité & d'expérience pour ſuppléer au défaut des lumiéres qu'on ne peut tirer de l'enfant, & pour démêler la vérité à travers les nuages dont les nourrices s'efforçant de l'environner.

Il s'amaſſe dans les inteſtins des enfans, pendant qu'ils ſont enfermés dans la Matrice, une matiére noirâtre qu'on appelle le *Méconium*. Il eſt formé par un amas de bile que les conduits excréteurs du foye dépoſent continuellement dans les inteſtins. Or la bile dans le fœtus n'eſt point employée à perfectionner le chyle, avec lequel elle ſe mêle à ſa ſortie de l'eſtomac dans les enfans qui ont vu le jour & qui reçoivent des alimens par la bouche; puiſque les enfans dans la Matrice ne mangent point. Elle ne peut non plus être entraînée au-dehors par la voie des ſelles, puiſque le fœtus ne fait point la déjection. Cette bile ſe cantonne donc dans tout le canal inteſtinal, elle s'y épaiſſit par ſon ſejour & par la chaleur du lieu, & prend une couleur noirâtre. Le *Méconium* reſte ainſi collé aux parois des inteſtins juſqu'à ce que l'enfant hors de la Matrice ayant commencé à reſpirer, acquiere la facilité de l'expulſer du canal inteſtinal.

L'épaiſſiſſement que le *Méconium* a contracté par ſon ſéjour l'empêche d'être totalement expulſé dans les premiers jours de la naiſſance; il en reſte dans les replis du canal inteſtinal, qui ne peut être chaſſé que peu à peu, & à méſure que le lait avalé par l'enfant le délaye & en facilite l'écoulement au-dehors. Mais cette ſortie eſt accompagnée de douleurs très-vives, qu'on appelle tranchées, & qui cauſent à l'enfant des cris proportionnés à leur durée & à leur vivacité. Je crois que la cauſe de ces douleurs vient de ce que le lait ayant délayé & fondu les ſels de la bile que ſon long ſéjour a rendue extrêmement âcre, il ſe fait ſur les parois des inteſtins doués d'une grande ſenſibilité, une vive irritation, qui produit la douleur. La couleur verte des matières que rendent les enfans, juſtifie bien leurs cris & mon explication, puiſque c'eſt la vraie couleur de la bile délayée dans beaucoup d'eau; & cette couleur eſt plus jaune quand il y entre peu de liquide. Il eſt aiſé de s'en aſſurer par une expérience que j'ai faite plus d'une fois.

Ce n'eſt guère qu'après ſix ſemaines que les enfans ont l'intérieur des inteſtins tout-à-fait lavé ou purgé des reſtes du *Méconium*. C'eſt auſſi le tems où ils deviennent plus traitables & où leurs excrémens de verts qu'ils étoient, deviennent d'un jaune ſafrané; ce qui marque le mêlange pur d'une bile recemment filtrée; & qui n'a pas ſéjourné long-tems dans les inteſtins.

Il n'eſt pas poſſible de garantir de ces tranchées les enfans nouvellement nés; mais on peut en modérer la violence & en abréger la durée par l'uſage de deux moyens, dont l'un eſt préparé par la Nature, & l'autre eſt fourni par l'Art. Le premier eſt ce lait clair & ſéreux qui ſe forme dans les mamelles, les premiers jours de la couche. Un lait de cette qualité n'eſt pas propre à la vérité à nourrir l'enfant; mais il n'a pas beſoin de nourriture alors. On ne doit penſer qu'à l'évacuer & à le délivrer du *Méconium* qui farcit le canal inteſtinal. Or ce lait ſéreux eſt un purgatif naturel bien plus propre à opérer cette évacuation, que ne le ſeroit un lait plus vieux, par exemple un lait de ſix ſemaines: car ce lait étant plus épais & plus gras, il coule moins facilement dans le canal inteſtinal. Ainſi pendant que la partie la plus tenue

eſt abſorbée par les veines lactées, qui ſont, s'il eſt permis de parler ainſi, avides de nourriture, la partie la plus graſſe s'arrête dans les inteſtins : & s'uniſſant au *Méconium*, elle eſt plus propre à former un obſtacle à ſa ſortie des inteſtins, qu'à la ſeconder, comme nous avons dit que le faiſoit un lait plus nouveau en fondant & en délayant le *Méconium*. On ſent donc, ſans qu'il ſoit beſoin que je le diſe, que je ne penſe pas comme le vulgaire, qui préfére même dans ces commencemens, un lait qui a de la conſiſtance, un lait gras à celui qui eſt moins fait & plus clair. En m'éloignant des idées du vulgaire, par la préférence que je donne alors à ce dernier lait, j'ai l'avantage d'entrer dans les vues de la Nature, qui n'a préparé pour les premiers tems de la couche un lait clair & ſéreux, que parce qu'elle le juge le plus convenable aux beſoins de l'enfant.

L'Art nous fournit auſſi un moyen très-propre à diminuer la vivacité & la durée de ces coliques du nouveau-né. C'eſt l'uſage d'un doux purgatif, qui peut en bien moins de tems que le lait donné à l'enfant, expulſer avec le *Méconium* la cauſe de ces tranchées. D'ailleurs, le lait peut être inſuffiſant pour emporter la partie du *Méconium* la plus épaiſſe & la plus réſineuſe ; au lieu qu'un purgatif fond plus ſûrement cette matière, & détermine dans le canal inteſtinal de plus fortes contractions, pour s'en débarraſſer. Les purgatifs dont on ſe ſert ſont l'huile d'Amandes douces, mêlée avec quelque Syrop ſimple, comme le Syrop de Guimauve, ou de Capillaire, ou compoſé, comme le Syrop de Chicorée compoſé de Rhubarbe. Pendant les premiéres vingt-quatre heures, on fait avaler à l'enfant de deux heures en deux heures, deux ou trois cuillerées à Caffé d'huile d'Amandes douces, mêlée avec le Syrop. Quelquefois on donne ſeul le Syrop de Chicorée compoſé, & alors on en diminue la doſe à chaque fois, & on en donne moins ſouvent. Mais l'huile d'Amandes douces ſeule, pouvant être inſuffiſante pour expulſer tout le *Méconium*, & le Syrop étant trop chargé de ſucre, je préfére à ces remédes la Caſſe cuite que l'on délaye à la doſe d'un ou deux gros, dans trois onces d'eau commune, & on en fait avaler à l'enfant deux ou trois cuillerées à Caffé, de deux heures en deux heures, pendant les premiéres vingt-quatre heures de ſa naiſ-

ſance. Après quoi on l'abandonne à la nourriture de ſa mere ou de ſa nourrice.

Si malgré l'uſage de ces moyens l'enfant continuoit de crier, & qu'il ne paroiſſe pas qu'on puiſſe attribuer à d'autre cauſe qu'à des reſtes de *Méconium*, ſa mauvaiſe humeur, on continueroit à lui donner de la Caſſe délayée comme ci-deſſus, matin & ſoir, avec la précaution cependant de le priver du tetton une heure avant & une heure après, en applique encore quelquefois avec aſſez de ſuccès ſur le nombril de l'enfant, un cataplaſme fait avec des œufs battus, de l'huile de Noix, du Saffran, & un peu d'huile de Muſcade. On fait de tout cela une omelette, que l'on a ſoin de faire peu cuire. Mais après la caſſe donnée comme je l'ai preſcrite, je ne connois rien de meilleur pour ces coliques opiniâtres des enfans, que des lavemens adouciſſans, faits avec la décoction des plantes, ou des ſemences émollientes; rien ne calme plus puiſſamment & plus sûrement les irritations du canal inteſtinal; d'autant plus que ces coliques ont ordinairement leur ſiége dans les gros inteſtins. Cet uſage, il eſt vrai, des lavemens pour les enfans nouveaux-nés, eſt peu connu; mais il n'en eſt pas moins bon, & j'ai ſoin de le recommander ſouvent; parce que j'ai toujours été témoin de ſes bons ſuccès.

Le tetton ſeul doit nourrir les enfans nouveaux-nés; autrement la nourrice eſt mauvaiſe, parce que le lait ne tarit jamais dans les bonnes nourrices, & que la circulation continuelle dépoſe d'inſtant à autre dequoi remplacer celui que l'enfant tire; on voit même dans les bonnes nourrices les mamelles ſe durcir & leur cauſer de la douleur, lorſque l'enfant eſt trop long-tems ſans les tirer. J'ai remarqué ailleurs que ces ſortes de nourrices quand elles ſe trouvent dans de bonnes maiſons, engraiſſent à vue d'œil & mangent au double de ce qu'elles faiſoient avant dêtre nourrices. Quand une nourrice donne de bonne heure de la bouillie a ſon nourriſſon; c'eſt une marque qu'elle ſe ménage ou qu'elle n'abonde pas en lait. Ainſi le mieux ſeroit de la changer ſur le champ; parce que ſi elle ſe trouve en défaut dès les commencemens, l'enfant & la nourrice elle-même auront bien plus à

ſouffrir vers le temps de la ſortie des dents, où la nourrice doit être beaucoup plus abondante.

Il n'eſt pas rare d'entendre dire à ces femmes, qui veulent juſtifier la pratique de la bouillie donnée de bonne heure, que la bouillie fait l'eſtomac des enfans. Elles ſont ſouvent confirmées dans ce préjugé par les raiſonnemens de gens ſans expérience à cet égard, & qui ne ſont guidés que par une fauſſe théorie. Ils prétendent que l'eſtomac des enfans ne rejette le lait, comme il arrive à la plupart des enfans, que parce qu'il eſt trop foible, & qu'il lui faut une nourriture plus lourde afin que par ſon poids, elle ſoit capable d'aſſujettir l'eſtomac, & de l'empêcher de rejetter le lait. Mais ceux qui font un pareil raiſonnement qui paroît d'abord avoir de la vraiſemblance ne ſçavent pas que ce qui nourrit dans le lait, n'eſt pas le caillé ou le fromage; & que ce même fromage que les enfans rejettent n'auroit compoſé, s'il fût reſté, que des excremens; mais que la lymphe laiteuſe qu'ils conſervent ſuffit de reſte pour les bien nourrir, puiſqu'ils n'engraiſſent pas moins. D'où eſt venu le proverbe, *enfant jettant, enfant bien venant.* La bouillie d'ailleurs dans un âge tendre, fatigue l'eſtomac par ſon poids, elle étend trop tôt ſa capacité, elle peut rendre l'enfant vorace, & le mettre par conſéquent dans la néceſſité de crier plus ſouvent s'il manque de nourriture. On peut ajouter que la bouillie eſt une nourriture trop forte, & même colante rélativement à la foibleſſe actuelle des organes de l'enfant.

Il eſt vrai qu'une infinité d'enfans qui ont mangé de la bouillie dès leur naiſſance, ſe ſont élevés. Mais qui eſt-ce qui oſera aſſurer que la plûpart des enfans que l'on voit tous les jours tourmentés de coliques, avoir des deſcentes, être affectés du nouage, ou diſgraciés par des perverſions de taille, n'ayent pas puiſé dans une telle nourriture la cauſe de toutes ces infirmités? Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que dans les pays où la bouillie n'eſt point en uſage, comme en Angleterre, en Languedoc, en Gaſcogne & ailleurs, les hommes y ſont plus communément mieux faits, que dans ces pays-ci où l'on donne trop tôt de la bouillie aux enfans.

Je ne puis finir cet article ſans avertir d'une choſe im-

portante, c'eſt que l'on voit aſſez ſouvent des enfans nouveaux-nés, être un mois ou ſix ſemaines ſans profiter, quoiqu'avec de bonnes nourrices. Il en eſt même qui diminuent au bout de quelque temps. Mais cela ne doit point étonner. Ces enfans ſont venus au monde ſi bouffis & ſi pleins d'humeurs, qu'il a fallu que l'Art, & aſſez ſouvent la Nature toute ſeule, évacuaſſent puiſſamment cette ſurabondance d'humeurs; d'où eſt venu néceſſairement l'affaiſſement des parties, & une apparence d'amaigriſſement: car le vuide laiſſé par ces abondantes évacuations, n'a pu être ſitôt rempli par une nourriture étrangere, qui a quelquefois de la peine à s'allier avec les ſucs & la ſubſtance de l'enfant. Ainſi cette eſpéce d'amaigriſſement dans l'enfant nouveau-né, allaité par une bonne nourrice, ne doit point inquiéter dans les commencemens. Si cependant l'enfant après ſix ſemaines, ſe maintient dans le même état de maigreur; s'il eſt de mauvaiſe humeur, & acharné au tetton, c'eſt une marque qu'il y a quelque défaut dans la nourrice, quoiqu'on ne puiſſe ſouvent le découvrir, ni l'aſſigner. Il faut donc dans ce cas ne pas balancer à la changer.

CHAPITRE II.

De la Colique des enfans à la Mamelle.

QUoique la façon de remédier aux coliques qui ſurviennent aux enfans dans le cours de leur nourriture, approche beaucoup de la méthode que j'ai conſeillée pour les tranchées qui leur arrivent en venant au monde, il m'a paru néceſſaire de diſtinguer ces deux maladies; & d'en parler dans des Articles ſéparés à cauſe des grandes différences qui ſe trouvent entre elles. Les tranchées, dont je viens de parler, accompagnent néceſſairement les premiers jours de la naiſſance; il eſt rare qu'elles mettent la vie de l'enfant en danger, & on pourroit ſouvent ſe paſſer de remédes pour les guérir. Au lieu que la colique qui fait le ſujet de ce Chapitre, eſt une vraie maladie, qui demande abſolument d'être traitée méthodiquement; puiſqu'elle peut faire périr l'enfant qui en eſt attaqué, ſi l'on ne travailloit à l'en délivrer par des remédes plus étendus & plus promptement adminiſtrés que ceux qu'on emploie pour les tranchées.

La colique eſt un mal aſſez ordinaire parmi les enfans, qui tettent. C'eſt donc au lait qu'il faut en attribuer la cauſe la plus ordinaire. Le lait par ſa nature, même le meilleur, renferme toujours en lui-même un acide caché, qui ſe dévelope aiſément par le ſéjour du lait dans un lieu chaud. Par conſéquent ſi le lait ſéjourne trop long-tems dans les organes de la digeſtion, à cauſe de leur foibleſſe, il s'aigrira & ſe convertira en une matiére âcre, & ſouvent corroſive, qui agiſſant ſur la membrane nerveuſe des inteſtins, les irrite fortement, & produit ces vives douleurs, qu'on appelle coliques. Quelquefois la mauvaiſe qualité du lait augmente la diſpoſition qu'il a naturellement à tourner à l'aigre. Or le lait a cette mauvaiſe qualité dans les nourrices, qui vivent de ſalades, de fruits rouges, & qui ne font pas d'exercice.

Il paroît assez difficile de connoître si c'est la colique dont les enfans sont attaqués ; parce qu'ils ne la désignent que par des cris, & qu'ils annoncent aussi par leurs cris la plûpart des autres maladies auxquelles ils sont sujets. Il y a cependant des signes pour découvrir si c'est la douleur d'une colique qui a produit ces cris. On s'informe si le mal a pris tout d'un coup & dans le temps que l'enfant étoit en parfaite santé ; si les douleurs cessent & reviennent ; & si le vomissement ne les accompagne pas. Il faut encore examiner si le ventre n'est pas dur, & douloureux au toucher, & si les matiéres qui en sortent par les selles ne sont pas vertes. Tous ces signes annoncent une véritable colique, dont il ne faut pas s'amuser alors à rechercher la cause ; mais qu'il faut plutôt tacher d'appaiser promptement.

Les moyens les plus sûrs pour calmer un mal qui paroît, par les déjections vertes, avoir son séjour dans les gros intestins, est de faire prendre plusieurs lavemens avec la décoction des herbes émollientes, ou avec le son, ou la graine de lin : on peut joindre à ces décoctions l'huile d'Amandes douces. On fait avaler à l'enfant de tems en tems une cuillerée à Caffé de la même huile pour enduire l'estomac & tout le canal intestinal d'une liqueur propre à diminuer l'irritation causée par les acides qui dominent dans les enfans, dont la foiblesse des organes fait tourner les digestions à l'aigre. Pendant le même-tems l'usage de la bouillie sera interrompu, & l'on joindra au tetton de la nourrice, une boisson d'eau de poulet, dans le ventre duquel on aura enfermé un peu de riz : on fera surtout usage des lavemens & ils seront répétés autant de tems que durera la colique. J'approuve aussi que l'on mette sur le nombril de l'enfant l'omelette fort connue des nourrices & des gouvernantes ; j'en ai donné la description dans le Chapitre précédent. On voit encore de bons succès de la Thériaque dans ces sortes de coliques : elle se donne à la dose de douze grains. Mais il faut plus compter sur les lavemens & sur l'huile d'Amandes douces qu'on leur fera avaler, que sur tous les autres remédes.

Si après qu'on aura employé tous ces remédes le mal persistoit, ce seroit une marque qu'on auroit à combattre une cause plus puissante que celle des coliques ordinaires. C'est

quelquefois une deſcente peu apparente, & qu'on n'apperçoit que difficilement. D'autrefois cette colique eſt cauſée par les efforts que les dents font pour ſortir. Dans ces cas on remédiera à la colique ſelon la méthode que je preſcrirai en parlant de ces deux maladies.

Mais les remédes que je viens d'indiquer contre la colique ne ſont pas ſuffiſans pour en détruire la cauſe. Il faut l'attaquer par d'autres moyens. Ainſi après avoir fait diſparoître les douleurs, par l'uſage des remédes adouciſſans donnés par haut & par bas, on purge avec un purgatif qui ſoit un peu ſtomachique. On en trouve un qui eſt excellent, dans la Rhubarbe, dont on fait prendre quelques grains, ou ſimplement une infuſion. Le Syrop de Chicorée compoſé, dont la Rhubarbe fait la baſe, eſt le purgatif dont on ſe ſert le plus ſouvent. Après quoi on donne quelques priſes des yeux d'Ecreviſſe, pour faciliter la digeſtion du lait. Si le mal vient de la faute de la nourrice, on la purge & on l'aſſujettit à un régime plus exact; ou même on la change, ſi malgré ces précautions, les coliques continuent.

CHAPITRE III.

Du Dévoiement.

ON appelle dévoiement ou diarrhée dans les enfans, des déjections trop fréquentes de matiéres trop liquides, ou d'une mauvaiſe qualité; car on ne s'aviſe pas de dire qu'un enfant a le dévoiement, quand il rend deux ou trois fois en vingt-quatre heures, des matiéres ſimplement liquides, parce que cela eſt naturel aux enfans à la mamelle. J'en ai cependant vû dont les excrémens étoient en boudins, quoiqu'ils ne vécuſſent que du tetton; & ils ne paroiſſoient pas pour cela plus échauffés qu'à l'ordinaire.

La diarrhée dans les enfans à la mamelle vient ordinairement de deux cauſes, d'indigeſtion ou d'une dentition difficile & douloureuſe. Ce ne ſont pas les enfans qu'il faut accuſer des indigeſtions qui leur arrivent. Elles ſont produites ou par un lait trop gras & trop péſant rélativement à la foibleſſe des organes de l'enfant; ou par un lait qui tourne facilement à l'aigre. Souvent auſſi elles viennent de ce que la nourrice n'ayant pas aſſez de lait pour ſuffire à la nourriture de l'enfant, elle tache d'y ſuppléer par du vin qu'elle lui fait avaler, ou par des alimens ſolides. Les dragées & autres bonbons qu'on ſe plaît ſi imprudemment à donner aux enfans, peuvent auſſi être cauſe de ces indigeſtions. A l'égard de la dentition douloureuſe, on ſçait que les enfans qui ſouffrent beaucoup lors de la formation & de la ſortie des dents, ſont ordinairement tourmentés de diarrhées conſidérables. Les douleurs vives qu'ils reſſentent dans la bouche, y attirent les humeurs; & ces humeurs, par leur ſéjour dans un lieu échauffé par la douleur, contractent une extrême acrimonie. Ainſi l'enfant venant à les avaler avec le lait, elles irritent fortement l'eſtomac & les inteſtins, & par ces irritations elles nuiſent à la digeſtion du lait, & le corrompent entiérement.

On reconnoît qu'un enfant a le dévoiement quand il va

trop fréquemment à la ſelle, & que ſes déjections ſont trop liquides, ou que la couleur en eſt changée &n'eſt point naturelle. Les excrémens des enfans qui ſe portent bien, ſont un peu liés, plus liquides cependant que ſolides, & d'une couleur jaunâtre. Quand les enfans au contraire ſont malades, leurs excrémens ſont blanchâtres, grumelés, verdâtres; & enfin quelquefois noirs; ces derniers ſont les plus mauvais. On connoît que le dévoiement eſt cauſé par une indigeſtion, quand on apperçoit dans les couches de l'enfant, du lait caillé & grumelé, & ſouvent des portions des alimens qui leur ont été donnés par leur nourrice, pour ſuppléer au défaut d'un lait peu abondant, comme des brins de viande, des fruits & des légumes. Quelquefois auſſi on y remarque des morceaux de bonbons que des perſonnes imprudentes leur avoient fait avaler. Il eſt aiſé de voir ſi la diarrhée vient d'une dentition douloureuſe, par l'attention aux ſymptômes propres à cette maladie, & par l'inſpection des excrémens, qui ſont toujours verdâtres.

Pour bien guérir le dévoiement des enfans à la mamelle, il faut commencer par l'arrêter, & enſuite prendre des précautions pour en prévénir le retour. Afin d'arrêter le dévoiement, on donne des lavemens avec l'eau de Rivière ſimplement; on les purge avec une once de Syrop Magiſtral, pour deux jours, afin d'entraîner toutes les matiéres indigeſtes qui par leur mauvaiſe qualité entretiennent le dévoiement : on fortifie enſuite l'eſtomac avec un peu de Confection Hyacinthe. Si ces moyens étoient inſuffiſans on donneroit à l'enfant quelques grains d'Ipecacuanha, pour le faire vomir. On ſçait que le vomiſſement eſt beaucoup moins pénible dans les enfans que dans les adultes. Pendant que l'on donne ces remédes on interdit l'uſage de la bouillie. Mais quelque ſoit le ſuccès de tous ces moyens, ils n'attaquent pas toujours la cauſe, qui vient ordinairement de la nourrice. Ainſi on examine la qualité & la quantité de ſon lait, & on s'informe en même tems comment elle ſe nourrit. S'il n'eſt pas poſſible de remédier promptement & facilement à ce qu'on aura découvert de défectueux, il n'y a pas d'autre parti à prendre que de la changer.

Le dévoiement que la formation & la ſortie difficile des

dents cauſe aux enfans, n'eſt pas de longue durée. Il ſe paſſe ordinairement au bout de huit ou dix jours, avec la fiévre qui l'avoit accompagné. Ainſi quand cette maladie dure beaucoup plus long-tems, il faut en chercher la cauſe ailleurs que dans la dentition difficile, & ne pas s'en rapporter aux nourrices, qui imputent tantôt aux germes, tantôt aux dents qui percent les plus longues maladies, pendant qu'elles n'ont ſouvent d'autre cauſe que la mauvaiſe qualité de leur lait, ou ſa trop petite quantité. Dans ces ſortes de diarrhées que la fiévre accompagne toujours, il ne faut pas ſe preſſer de recourir aux remédes, ſi ce n'eſt à de petits lavemens; parce qu'avec une bonne nourrice cette maladie n'eſt ni longue, ni dangereuſe. On remarque même que dans la dentition difficile, il ſurvient beaucoup moins d'accidens & tout va beaucoup mieux, quand les enfans ont cette diarrhée. Rien au contraire n'eſt plus dangereux que la conſtipation du ventre dans les douleurs que cauſe la ſortie difficile des dents. Mais ſi l'enfant eſt fort replet, haut en couleur, qu'il ait de l'oppreſſion & un peu d'aſſoupiſſement, il faut lui ouvrir la veine, plutôt au pied qu'au bras, de crainte que les convulſions ne ſuivent de près l'embarras qui ſe forme dans le cerveau. On lui donne des lavemens, & on lui ôte la bouillie. Il faut en même tems rafraîchir le lait de la nourrice avec des bouillons convenables. On tache même de ſuppléer à ſa diminution par une eau de poulet dont l'enfant peut boire, ou du bouillon un peu plus fort; parce qu'une nourrice continuellement tirée, & qui dort peu dans les rages des dents que ſouffre l'enfant, doit former moins de lait que de coutume. Nous avons dit que dans cette eſpéce de diarrhée les excrémens étoient verts; s'ils jauniſſent c'eſt bon ſigne; s'ils noirciſſent c'en eſt un mauvais.

CHAPITRE IV.

Des Convulſions cauſées ou par la formation des dents, ou par leur ſortie.

LA ſortie des dents coute beaucoup aux enfans ; peu ſont exempts des maladies qu'elles cauſent ; pluſieurs même y ſuccombent. Mais les maux que cauſent les dents dans leur ſortie, ſont différens ſelon l'eſpéce des dents qui veulent percer : les premiéres du devant comme plus aigues, font moins de mal, parce qu'elles ont une ſurface qui a moins d'étendue : les œilleres qu'on appelle auſſi canines en font davantage à cauſe de leur forme ronde. Mais les mertieres des nourrices, que nous appellons molaires, ſont celles qui produiſent les douleurs les plus vives dans leur ſortie ; car leur ſurface large & quarrée occupant un plus grand eſpace, comprime plus fortement les fibrilles nerveuſes qui ſe trouvent dans les environs : ce qui ne peut manquer de cauſer de violentes douleurs, qui occaſionnent dans la partie une inflammation, la fiévre, le dévoiement & quelquefois les convulſions.

On appelle convulſion un mouvement violent & involontaire de toutes les parties du corps, où il y a des muſcles, ou des fibres muſculaires. Elle ſe remarque principalement dans les yeux, dans les lévres, dans le col & dans les bras.

La cauſe prochaine de la convulſion, eſt une diſtribution violente & irréguliére des eſprits animaux dans les muſcles : & les vives douleurs que cauſe la ſortie des dents dans les enfans, en ſont la cauſe éloignée la plus ordinaire : car les nerfs étant doués de la plus grande ſenſibilité dans les enfans, & extrêmement faciles à s'ébranler, il n'eſt guéres poſſible que les tiraillemens cauſés par les efforts que fait la dent pour ſortir, ne les ébranlent violemment, & que cet ébranlement ne ſoit porté juſqu'à leur origine dans le cerveau ; d'où réſulte néceſſairement un déſordre dans l'action de cette partie. C'eſt la facilité que les nerfs ont à s'ébranler chez les enfans, qui les rend plus ſujets aux convulſions que les adultes. Ainſi

les cauſes les plus légeres, comme du lait qui s'eſt aigri, ſuffiſent ſouvent pour les exciter dans les premiers. Cependant il faut avouer que c'eſt la ſortie difficile des dents qui les produiſent le plus ordinairement.

On remarque que les convulſions dans les adultes ſont preſque toujours ſuivies de la léthargie ; mais dans les enfans la connoiſſance leur revient ordinairement, ſitôt qu'elles ſont paſſées, & ils ſont ſouvent d'auſſi bonne humeur qu'auparavant. Les convulſions ſont éloignées les unes des autres ; ou elles prennent coup ſur coup. Il n'y a guères que celles qui ſont éloignées, qui donnent de l'eſpérance, pourvu cependant qu'on ne perde pas de tems pour agir : car c'eſt de toutes les maladies auxquelles les enfans ſont ſujets, celle qui leur ôte la vie le plus promptement. Celles qui viennent avec fréquence, ſont preſque toujours mortelles ; ſurtout ſi l'enfant rebute le tetton dans les intervalles, & tombe dans l'aſſoupiſſement après la convulſion.

Sitôt que dans la dentition difficile on apperçoit des convulſions, & qu'on ne peut les imputer à un défaut de nourriture, c'eſt-à-dire à l'inanition, il faut ſaigner l'enfant au pied. On peut même répéter la ſaignée. Il n'y a point de reméde plus puiſſant & plus prompt que la ſaignée du pied, pour débarraſſer la tête, & rétablir l'ordre dans ſes fonctions. C'eſt dans la même vûe qu'on fait prendre des lavemens aux enfans, & qu'on leur fait avaler quelques grains de Kermés dans de l'eau de Tilleul, afin d'ouvrir le ventre ; parce que l'évacuation qui ſe fait par cette voie, ſoulage merveilleuſement la tête ; elle eſt auſſi capable d'empêcher que la gêne de la circulation dans le cerveau, n'y cauſe un déſordre qu'il ne ſeroit plus poſſible à l'Art de réparer, & qui donneroit la mort à l'enfant. Il y a quelques remédes qu'on dit être préſervatifs des convulſions. Mais il ſeroit dangereux de s'amuſer à les donner dans le temps que les enfans ſont dans l'accès des convulſions, parce qu'en comptant mal-à-propos ſur de pareils remédes, on négligeroit ceux qui ſont eſſentiels, & on auroit le chagrin de voir périr des enfans qu'on auroit pû ſauver, en employant des moyens plus convenables.

Afin de ne manquer à aucune des précautions qu'exige une maladie ſi terrible, il faut corriger en même tems le

lait de la nourrice qui peut être altéré naturellement, ou par la fatigue que la maladie de ſon nourriſſon lui cauſe. Elle prendra donc, pour ſa boiſſon ordinaire, de l'infuſion de feuilles de Chicorée ſauvage ; ou mieux encore des bouillons de poulet avec le Riz. Elle en boira même quelques coups dans l'intervalle de ſes repas. Il faudra lui retrancher le vin ; & tous les matins à jeun elle pourra prendre un verre ou deux de petit lait, avec demi-once de Syrop Violat, pour lui lâcher un peu le ventre. On lui preſcrira auſſi des lavemens & même une purgation, ſi on la juge néceſſaire.

CHAPITRE V.

De la Cocluche.

LEs rhumes ordinaires ſont, ou un enrouement de voix cauſé par un enduit pituiteux qui farci la trachée-artère; ou une toux importune & fréquente qu'une lymphe ſalée qui tombe dans les bronches, excite, par le chatouillement ou l'irritation qu'elle y occaſionne : ce qui détermine l'action des puiſſances qui ſont propres à exécuter le mouvement de la poitrine qu'on appelle la toux. Ces ſortes de rhumes, dans les enfans qui ſont à la mamelle, ne demandent que des précautions. On les tient chaudement ſans les faire ſortir, & on ne leur charge point l'eſtomac d'alimens qui ſoient plus difficiles à digerer que le lait. Quant à la cocluche, qui eſt un rhume de longue durée & fort dangereux, des précautions ne ſuffiſent pas pour la guérir, il faut encore avoir recours à l'uſage des remédes.

On appelle cocluche une toux violente qui prend par accès, éloignés les uns des autres, & appellés quintes. Pendant ces accès l'enfant devient violet, perd haleine, & ſemble ſur le point d'étouffer; parce que la tenſion des muſcles du col & du larinx, compriment tellement l'entrée de la trachée-artère, que l'air à toutes les peines du monde à y entrer ou à en ſortir. A la fin des quintes il ſort une pituite mouſſeuſe & gluante que les glandes du goſier expriment & non les poulmons, & qui ne tend point du tout au ſoulagement de l'enfant. Ces quintes cauſent encore des ſecouſſes ſi vives à l'eſtomac, que les malades vomiſſent preſque toujours dans les accès ce qu'ils ont dans l'eſtomac. Il n'eſt pas étonnant qu'une toux de cette nature & accompagnée de pareils accidens, fatigue extrêmement l'enfant, & le faſſe diminuer à vûe d'œil. La fiévre accompagnée du dégoût s'y joint, l'enfant maîgrit de jour en jour, & il court grand riſque de perdre la vie.

Si l'enfant tette encore, on lui conſervera le tetton, parce

que le lait eſt le Syrop le plus pectoral qu'on puiſſe lui donner ; ſeulement on fera prendre à la nourrice une tiſanne adouciſſante : elle ſe nourrira de Riz, de Gruau, & s'abſtiendra ſurtout de boire du vin, & des liqueurs. On peut cependant joindre à l'uſage du lait, quelques cuillerées d'un Looch fait avec un lait d'Amandes douces, de la gomme adragant, de l'huile d'Amandes douces, le Syrop d'Althéa, ou le Syrop Diacode, & l'eau de fleurs d'Orange. Il faut purger l'enfant de temps en temps avec la Manne fondue dans du lait ; ou bien avec le Syrop de Chicorée compoſé, qu'on mêle avec l'huile d'Amandes douces. Comme les enfans ne crachent point & ne ſçavent pas même cracher, les humeurs qui ſe ſont portées ſur le poulmon ne peuvent être évacuées comme dans les adultes par le moyen de l'expectoration. Il faut donc néceſſairement faire ſortir cette humeur, en établiſſant ailleurs une autre évacuation qui puiſſe ſuppléer à celle-là. C'eſt par l'uſage des purgatifs que ſe fait cette évacuation ; puiſqu'en irritant légerement les inteſtins, ils attirent peu-à-peu & de proche en proche, l'humeur qui s'étoit fixée ſur le poulmon, & empêchent en même tems qu'il ne s'en porte de nouvelle ſur cette partie. Ainſi le dévoiement qui ſurvient quelquefois dans cette maladie, eſt avantageux, & il faut bien ſe garder de l'arrêter ; il faut au contraire l'entretenir, puiſque la liberté ſeule du ventre peut tenir lieu de l'évacuation qui ſe feroit par les crachats. Je fais prendre encore matin & ſoir, à l'enfant trois ou quatre grains de Thériaque, pour fortifier un peu le corps, & pour procurer à l'enfant un repos modéré. Rien ne peut être plus avantageux à l'enfant que ce repos ; puiſqu'il donne le tems au poulmon & à l'eſtomac de ſe rafermir, & qu'il eſt capable, en tenant l'enfant dans une douce moiteur, de procurer la ſortie d'une partie de l'humeur âcre qui irrite la poitrine, & excite la toux. Ces Narcotiques que j'ai conſeillés, quoiqu'à petite doſe, ne doivent cependant être donnés que quand le corps aura été ſuffiſamment vuidé, ſoit par la ſaignée, ſi on l'avoit jugée néceſſaire, ſoit par les purgations : car il ſeroit dangereux de donner des Narcotiques, qui font raréfier le ſang, ſi les vaiſſeaux n'avoient été deſemplis auparavant.

CHAPITRE VI.

Du Scorbut.

LE ſcorbut eſt un état de pourriture dans le ſang. On en diſtingue de deux eſpéces; l'une eſt produite par un défaut d'action ſuffiſante dans les vaiſſeaux, qui ralentit trop le mouvement du ſang, & qui empêche l'excrétion des matiéres âcres deſtinées à s'échapper par la voie des urines ou de la tranſpiration inſenſible. L'autre vient à la ſuite d'un uſage de viandes ſalées, continué pendant long-tems, parce que les ſels de ces viandes mêlés dans le ſang en trop grande quantité, le diſſolvent & le font tomber dans le même état de pourriture. Il n'eſt pas beſoin de dire que les enfans, ne peuvent être ſujets qu'à la premiére eſpéce de ſcorbut. Il paroît épidémique pour les enfans, comme la rougeole & la petite vérole. En effet il y a des tems où l'on voit un grand nombre d'enfans attaqués de cette maladie; c'eſt ſurtout dans le Printems & dans l'Automne. J'ai vu des enfans qui avoient été guéris de cette maladie, en être de nouveau attaqués, dans ces deux ſaiſons; ce qui obligeoit de revenir à l'uſage des remédes dont on avoit éprouvé de bons effets.

Puiſque l'on voit pluſieurs enfans à la fois attaqués du ſcorbut, cela ſuppoſe une cauſe commune à l'action de laquelle ils ſont tous expoſés. Les ſaiſons où cette maladie ſe manifeſte le plus ordinairement dans les enfans, ne permettent pas de douter que c'eſt dans la diſpoſition de l'atmoſphére qu'il faut chercher la cauſe principale de cette maladie. Or le Printems & l'Automne ſont les deux ſaiſons de l'année où il tombe plus de pluie. Ce qui rend l'air extrêmement humide; & par conſéquent très-propre à relâcher les fibres du corps, & à nuire à l'évacuation qui ſe fait continuellement par la peau, & qu'on appelle inſenſible tranſpiration. Les enfans ont naturellement les fibres lâches; & par-là on conçoit qu'ils ſont plus expoſés que les adultes à la maladie qu'on appelle ſcorbut; mais l'humidité de l'air temperé des deux

ſaiſons, dont nous avons parlé, rend encore les fibres des enfans plus lâches. Cependant comme tous les enfans n'ont pas le ſcorbut, il faut pour le produire, l'union d'une autre cauſe qui n'eſt pas commune à tous, & qui ne regarde que quelques individus. Cette cauſe eſt ſouvent une diſpoſition ſcorbutique que les enfans ont reçu de leurs parens, & preſque auſſi ſouvent le mauvais lait de la nourrice. On conçoit que l'une de ces deux cauſes jointe aux premiéres, ne peut manquer de produire le ſcorbut dans les enfans.

Les ſignes, qui annoncent le ſcorbut dans les enfans, ne ſont pas les mêmes que dans les adultes. Dans ceux-ci le ſcorbut ſe manifeſte par des taches à la peau, & par le mauvais état des gencives. Mais ces ſignes ne s'obſervent dans les enfans que quand le ſcorbut eſt arrivé au plus haut dégré. Il exiſtoit long-tems auparavant; & il eſt important de le connoître dans ſes commencemens, ſi on veut le guérir. On reconnoît qu'un enfant eſt attaqué du ſcorbut, quand il ſe plaint de douleurs dans les muſcles, & quand on le voit dans l'impuiſſance de marcher, & ſouvent de ſe ſoutenir. Un enfant paroiſſoit jouir d'une bonne ſanté, & il perd tout-à-coup l'uſage de ſes jambes. Il ſe plaît à reſter aſſis, ou dans ſon lit, & en repos: il ne redoute rien tant que le mouvement: il crie quand on le force à ſe tenir debout, ou qu'on lui preſſe le molet des jambes. D'autrefois, quand il marche déja ſeul, il tombe à propos de rien, & ſans qu'on puiſſe accuſer autre choſe que la foibleſſe de ſes jambes. Au lieu des taches à la peau, qui s'obſervent dans les adultes, on leur ſent de petites duretés, d'eſpace en eſpace, comme de petits ganglions. Il n'eſt pas poſſible à tous ces ſignes de méconnoître le ſcorbut.

Cette maladie dans les adultes ne ſe guérit pas facilement, & elle eſt ſouvent mortelle; à moins cependant que ce ne ſoit le ſcorbut de Mer, qui céde promptement aux remédes, quand ceux qui en ſont infectés ont été mis à terre. Dans les enfans c'eſt une maladie légere quand elle eſt combattue dans ſes commencemens; & il eſt rare qu'elle réſiſte aux remédes ordinaires de la Médecine. Mais cette maladie négligée, ou traitée par un homme qui ne ſçait pas diſtinguer

cette eſpéce de peſte, des maux avec leſquels il eſt aiſé de la confondre, cette maladie, dis-je, peut avoir les ſuites les plus funeſtes. Elle affecte les os, & les carie. Elle produit dans les mâchoires des exfoliations ſi conſidérables, que je connois des enfans qui n'auront jamais de dents par-devant, la carie, ou la ſuppuration ayant détruit & emporté des rangs entiers d'alvéoles. J'ai vû auſſi des enfans périr de langueur & dans le maraſme, pendant l'uſage des meilleurs remédes, mais adminiſtrés trop tard.

Quand un enfant à la mamelle à des ſignes qui donnent lieu à le ſoupçonner d'être atteint du ſcorbut, on examine la manière de vivre de la nourrice, & la qualité de ſon lait. Si le lait dont elle allaite ſon nourriſſon eſt mauvais, il ne faut pas balancer à la changer. Mais ſi on ne peut rien lui imputer, & que la mauvaiſe diſpoſition de l'enfant ait fait tout le mal, il faut le mettre à l'uſage des antiſcorbutiques. On lui fait prendre un eau de poulet, dans laquelle on a fait infuſer des plantes antiſcorbutiques, comme le Creſſon de fontaine, le Cochlearia, le Becabunga, la Scolopendre, la Chicorée ſauvage, & le Piſſenlit : on lui fait boire auſſi d'une décoction légere de racine de Squine ; & on le purge de tems en tems avec le Syrop de Chicorée compoſé de Rhubarbe. Comme l'air a beaucoup de pouvoir ſur des machines auſſi foibles, on doit changer un enfant de place, ſi le pays dans lequel on le nourrit eſt humide, marécageux, comme dans les fonds, ſur le bord des grandes riviéres, ou dans le voiſinage des étangs. Au reſte, il faut avouer qu'il n'eſt point aiſé de reconnoître le ſcorbut dans un enfant qui eſt encore à la mamelle, ſurtout s'il n'a pas encore marché & s'il ne parle point ; à moins cependant que la maladie n'ait fait un progrès qui ne permette pas de le méconnoître. Mais ſi elle eſt peu avancée, & qu'elle ne ſe manifeſte point au-dehors par les ſignes qui la caracteriſent, je veux dire le mauvais état des gencives, puiſqu'il eſt rare de voir aux enfans des taches à la peau, on eſt preſque réduit à s'informer ſi l'enfant n'eſt pas né de parens atteints d'une affection ſcorbutique ; ſi la nourrice elle-même n'eſt pas infectée du même vice. On fait auſſi attention à la ſitua-

tion du lieu où l'enfant eſt nourri, & à la ſaiſon dans laquelle on eſt. Les lumiéres que le Médecin tire de cet examen, jointes à ce qu'il obſerve dans l'état de l'enfant, peuvent lui donner une connoiſſance ſuffiſante de la maladie.

A l'égard des enfans qui ſont ſévrés, la maladie eſt plus facile à connoître & à traiter; & cette facilité augmente à proportion qu'ils ſont plus âgés; puiſque non-ſeulement ils ſont plus en état de faire connoître leur mal; mais comme ils ont commencé à marcher, on apperçoit aiſément les changemens qui ſont ſurvenus en eux à cet égard. Le traitement du ſcorbut devient auſſi plus aiſé; parce qu'il n'eſt pas ſi difficile de faire prendre à l'enfant les remédes décrits ci-deſſus. On peut auſſi leur faire boire tous les matins deux verres d'eau de Rhubarbe. Ce reméde continué pendant quelque tems, fait des merveilles dans ce cas-là. On leur fait faire uſage d'un gargariſme fait de la décoction de feuilles d'Aigremoine, de Sauge, de Romarin, & de racine de Biſtorte; on ajoute ſur la fin, le Creſſon de fontaine, & quand la liqueur eſt paſſée on y joint trente-ſix ou quarante gouttes d'eſprit de *Cochlearia*, ſur un demi-ſeptier de liqueur; on peut y joindre encore du ſuc de Limon, ou un peu de bon vin.

Mais de tous les remédes que j'ai vû employer contre le ſcorbut, aucun n'a eu de meilleurs effets que le vin Antiſcorbutique de M. *du Mouret*. J'ai ſurtout été frappé de deux guériſons merveilleuſes qu'il a opéré ſous mes yeux. La premiére fut celle de M. le Duc de Chartres, qui ne marchoit pas depuis trois mois quand le reméde lui fut donné. Il avoit de plus un dévoiement continuel; & ſon corps dans une eſpéce de maraſme ne préſentoit plus qu'un ſquelette animé. La guériſon fut auſſi prompte que parfaite. Ce reméde a eu un ſuccès égal dans le fils de M. de Fontenai, Receveur Général des Finances, qui avoit le ſcorbut déja depuis long-tems. Ses gencives étoient toutes ulcérées; & on attribuoit ce déſordre aux dents qui avoient, diſoit-on, de la peine à ſortir. Il avoit les jambes ſi enflées & ſi douloureuſes qu'on ne pouvoit les lever de deſſus un

oreiller, ſur lequel elles étoient poſée pendant tout le jour, ſans lui faire jetter des cris horribles. Une fiévre lente le minoit inſenſiblement, & il paroiſſoit ménacé d'une mort prochaine; mais par l'uſage du reméde de M. du *Moutet*, l'enfant fut parfaitement guéri en un mois.

CHAPITRE VII.

Du Nouage.

LE nouage eſt plutôt une maladie des os que des parties charnues. Elle paroît dépendre d'une acrimonie particuliére, qui par ſon activité devient capable de ramollir les os. Les jointures ou articulations en ſont attaquées d'abord; parce que les extrémités des os étant moins compactes & plus tendres que le corps de l'os, ſe laiſſent pénétrer plus aiſément par la lymphe chargée de ce ſel. Ainſi l'abord continuel de cette humeur aux extrémités des os, & leur ramolliſſement produit par la même humeur les fait gonfler, au point de former des eſpéces de nœuds ſenſibles à la vûe & au toucher. D'où eſt venu à cette maladie le nom de nouage. Mais quoique la lymphe ſalée agiſſe d'abord ſur les extrémités, elle ne borne pas là ſon action : elle pénétre dans la ſuite toute la longueur de l'os, elle en écarte les fibres, & les ramollit. D'où il arrive que ſi l'on fait marcher un enfant dans cet état, ou ſouvent ſi ſimplement on le fait tenir debout, les jambes trop foibles pour porter ſon corps, plieront ſous le poids, elles ſe courberont, & elles conſerveront peut être toute la vie une figure difforme.

Parmi les cauſes du nouage, une des plus ordinaires, ſurtout dans la plûpart des grandes Villes, c'eſt la diſpoſition que les enfans ont reçues de leurs parens, & auſſi ſouvent un mauvais lait de la nourrice, ou un ſevrage mal reglé; quelquefois enfin de violentes convulſions. Des enfans nés de parens, qui ont été atteints de cette maladie peuvent bien hériter d'eux cette diſpoſition a devenir noués. D'ailleurs les maladies vénériennes qui ſont ſi communes aujourd'hui peuvent, en dégénérant des peres dans les enfans, devenir le germe de cette maladie.

Les nourrices, qui boivent beaucoup de vin, qui mangent une grande quantité de viandes, ou qui ſe livrent trop aux plaiſirs de l'amour, peuvent altérer leur lait par l'âcreté

que

que leurs excès lui font contracter. Ainsi un lait de cette qualité au lieu de fournir au sang de l'enfant ce baume, ou cette matiére douce, d'où dépend leur nourriture & leur accroissement, n'y portera qu'une âcreté capable de tout détruire. Le lait est encore plus sujet à devenir mauvais dans les nourrices qui étant devenues grosses, cachent leur état : car les commencemens de grossesses étant accompagnés de dégoûts, de vomissemens, & de mauvaises digestions, causées souvent par les choses bisarres dont les femmes se nourrissent, il n'est guère possible que leur lait ne s'altére. Si l'on voit des enfans tetter des nourrices grosses, sans devenir noués, c'est qu'il s'est heureusement trouvé en eux une force de constitution qui a rendu sans effet le vice de la nourrice. Encore arrive-t-il souvent que s'ils évitent le nouage, on les voit couverts de clous, & de gales, & quelquefois tourmentés de dévoiemens, ou même du scorbut. Il peut encore arriver que le lait d'une nourrice, quoique d'une bonne qualité, mais en trop petite quantité, s'altére dans le corps de l'enfant ; parce que la nourrice pour tâcher de suppléer à ce qui manque à son lait du côté de l'abondance, fait prendre à son nourrisson du vin, ou des alimens qui ne peuvent se mêler avec le lait sans le corrompre. Cette mauvaise qualité du lait dans tous ces cas renferme le germe d'une maladie qui ne manquera pas de se développer dans la suite.

Le mauvais régime que l'on fait observer aux enfans que l'on a sévré, est encore une cause assez commune du nouage. On voit des sévreuses faire boire du vin & de la bierre à des enfans, dont la nourriture principale est de la bouillie faite avec le lait. Un tel mélange doit aigrir le lait, & nuire à sa digestion. Il faut dire la même chose des viandes salées, des fruits cruds, & des sucreries dont en remplit souvent les enfans.

Enfin la dentition difficile peut être une autre cause du nouage. Nous avons déja vû que la sortie des dents dont la surface est ronde ou large, telles que les canines & les molaires, causoit à l'enfant de vives douleurs ; & que ces douleurs mettant en jeu tout le systême nerveux, si facile à ébranler, dans les enfans, elles excitoient souvent des convulsions, dans les parties musculeuses. Or il n'est pas difficile de con-

cevoir que l'action irréguliére & violente des muſcles ſur des os encore tendres gêne le mouvement des liqueurs qui parcourent leurs cavités : ce qui doit produire un arrêt dans ces mêmes liqueurs, le gonflement des os, l'écartement & la déſunion de leurs fibres, & par conſéquent une plus grande foibleſſe dans les os. Auſſi voit-on les accidens du nouage ſe déclarer peu de tems après les convulſions cauſées par une dentition difficile & douloureuſe. J'ai oui dire à M. Clément, qu'un Prince du ſang plus recommandable encore par ſes grandes qualités, que par l'élévation de ſon rang, n'étoit devenu boiteux qu'à la ſortie de ſa dix-neuviéme dent, qui fut précédée de convulſions extrêmement violentes.

Je ne puis me diſpenſer de rélever une erreur dans laquelle ſont bien des gens à l'égard de l'endroit de l'irritation cauſée par la dent. On croit ordinairement que les douleurs de dents, lors de leur ſortie viennent de l'irritation de la gencive qui recouvre la dent. Mais on n'a pas remarqué ſans doute que la gencive n'eſt preſque point ſenſible, en aucun tems; puiſqu'il eſt certain que les enfans dans leurs plus grandes douleurs ſe ſentent ſoulagés quand on comprime leurs gencives, ou qu'ils appuyent eux-mêmes deſſus; on les ouvre & on les emporte même ſans qu'ils pouſſent le moindre cri, & ſans qu'ils ſe plaignent. L'expérience au contraire nous a appris que c'eſt à la compreſſion des nerfs de la racine qu'il faut attribuer la douleur & ſes ſuites, plutôt qu'à la ſuperficie des gencives : car c'eſt une choſe de fait que les convulſions excitées par une dentition douloureuſe, ont fait périr un grand nombre d'enfans, en qui la dent n'avoit encore fait aucun effort pour ſortir : il ſuffit pour donner lieu à cette douleur, & aux convulſions qui la ſuivent, que les dents encore contenues dans leurs alvéoles, mais commençant à durcir, ayent comprimé les nerfs qui ſont à la racine des dents. Ne voit-on pas tous les jours dans les adultes, des fluxions cauſer des maux de dents horribles, ſans qu'aucune dent ſoit gâtée? Il ſemble donc qu'on n'en peut accuſer que l'abondance des humeurs qui ſe portent dans les alvéoles & qui compriment les nerfs qui y répondent; puiſqu'on ne vient ſouvent à bout de calmer ces

douleurs qu'en arrachant une dent ſaine, qui par le vuide qu'elle laiſſe, permet aux humeurs arrêtées de s'écouler.

Les ſignes qu'un enfant ſe noue, ſont le gonflement du ventre, l'amour du repos, la crainte du moindre mouvement qu'on voudroit lui faire faire ſeul, & la lenteur des dents à pouſſer. Mais la maladie eſt toute formée quand on voit dans les pieds, les genouils & les poignets une groſſeur qui n'eſt pas naturelle; quand le volume de la tête eſt conſidérable, quand il y a foibleſſe de reins, que les jambes refuſent de porter le corps, & qu'un enfant ne marche pas dans un âge où il devroit le faire.

Il ne faut pas compter beaucoup ſur le ſuccès de remédes dans cette maladie: les plus grands ſecours pour la combattre, ſe tirent de l'air & du régime. Auſſitôt donc que l'on appercevra dans un enfant, les premiers ſignes du nouage, il faudra le changer d'air. Si l'enfant tette encore, on renouvelle ſon lait, ſurtout s'il eſt trop vieux. Mais ſi l'enfant eſt ſevré, on lui donne une nourriture ſimple, compoſée de bouillons, de ſoupe & d'un peu de pain, ſans bouillie; & ſa boiſſon doit être d'eau pure. A l'égard des remédes, on tâche de lui faire prendre de tems en tems, dans ſa boiſſon, quelques gouttes de teinture de mars. L'eau de Rhubarbe priſe tous les matins eſt auſſi un très-bon remède: après en avoir donné pendant une quinzaine de jours, on l'interrompt pour y revenir enſuite. On purge auſſi l'enfant tous les mois. Il eſt bon de joindre à ces remédes, l'uſage de quelques topiques; ainſi l'on fait des frictions ſur les membres noués, avec les huiles réſolutives, mêlées avec le vin d'Eſpagne, ou avec des liqueurs ſpiritueuſes & aromatiques. Dans certains pays, on ſe trouve fort bien d'expoſer au ſoleil d'Eté, les enfans attaqués du nouage: on a ſoin de leur couvrir la tête & le viſage, & on laiſſe le reſte du corps expoſé aux rayons d'un aſtre qui par ſa chaleur active & pénétrante, eſt capable de mettre en fonte, & en mouvement des ſucs épaiſſis.

On doit ſurtout être attentif à ne point faire marcher les enfans noués qu'ils ne le demandent; parce que les os des jambes trop peu ſolides pour ſoutenir le poids du corps, ſe courberoient de façon à ne pouvoir plus dans la ſuite repren-

dre leur figure droite. On les mettra donc dans des petites chaiſes dont le fond ſera percé, & qui ſeront aſſez hautes pour laiſſer leurs jambes pendantes; & quand la laſſitude qu'ils éprouveront obligera de les en tirer, on les aſſeyera, ou bien on les couchera ſur des oreillers, en leur tenant la tête un peu élevée, afin qu'ils puiſſent s'amuſer dans cette ſituation. Par l'uſage de ces moyens & de toutes ces précautions, on vient à bout de guérir le nouage; & des enfans qui avoient été noués d'abord, ſont auſſi droits & auſſi bien faits dans la ſuite que s'il ne leur étoit jamais rien arrivé, qui pût faire craindre le contraire. Quelquefois cependant le vice par lui-même eſt ſi grand, ou il a fait tant de progrès qu'il eſt plus puiſſant que tous les ſecours de l'Art.

Je ne parlerai point ici ni du rachitis, ni de la tournure des os, quoique ces maladies ſoient ſouvent les ſuites du nouage; parce que je n'ai entrepris de traiter ici que les maladies auxquelles les enfans ſont ſujets pendant la ſortie des vingt premiéres dents; or l'obſervation conſtante nous apprend que le rachitis n'arrive que long-tems après.

CHAPITRE VIII.

De la Chartre.

LA chartre eſt un dépériſſement de tout le corps d'un enfant. On voit les couleurs vermeilles du viſage d'un enfant ſe diſſiper peu à peu, il devient pâle, il eſt de mauvaiſe humeur, rien ne l'amuſe, le jeu n'a plus d'attraits pour lui; ſon appetit diminue tous les jours, le volume & l'élévation de ſon ventre ſont conſidérables, & ſes excrémens ſentent exceſſivement mauvais.

On compte un grand nombre de cauſes de la chartre. Mais une des plus ordinaire eſt la mauvaiſe qualité du lait de la nourrice, ſi l'enfant tette encore; ou les mauvais alimens, dont on le nourrit s'il eſt ſevré. Nous avons déja vû qu'un lait trop épais digeroit mal, & étoit ſujet à donner le dévoiement aux enfans; or il eſt impoſſible qu'un enfant ne dépériſſe pas, ſi on continue long-tems de l'allaiter d'un pareil lait. Il faut dire la même choſe d'un lait trop ſéreux, & qui contient trop peu de parties alimenteuſes: car il n'en faut pas une médiocre quantité pour fournir non-ſeulement à la nourriture de l'enfant, mais encore à ſon accroiſſement. Un lait bilieux, ou ſimplement un lait âcre, n'eſt pas plus propre à nourrir; puiſque la douceur balſamique eſt eſſentiellement néceſſaire dans les alimens, pour qu'ils puiſſent ſervir à notre nourriture. On comprend auſſi qu'une trop petite portion de lait fournie par la nourrice, ne peut ſuffire à la nourriture de l'enfant; & qu'il faut s'attendre à le voir dépérir ſi on n'y remédie. Quand l'enfant eſt au ſevrage, on le nourrit quelquefois d'alimens trop forts, rélativement à la foibleſſe de ſes organes, & qui ſont par conſéquent de mauvaiſe digeſtion. D'autrefois les alimens qu'on lui donne ſont âcres par leur nature; ou l'aſſaiſonnement les a rendus tels; ſouvent même on joint à ces mauvais alimens, l'uſage du vin, des liqueurs & du caffé. On ne doit pas s'étonner qu'un régime ſi mal entendu faſſe tomber les enfans dans l'amaigriſſement. Il arrive

encore quelquefois qu'un enfant devient en chartre, à la ſuite de quelque maladie, comme d'une dentition difficile & accompagnée de convulſions, d'une cocluche, d'une fiévre intermittente, d'un dévoiement, ou d'une dyſenterie, & quelquefois des vers, ſi les enfans ſont ſevrés.

S'il eſt aiſé de reconnoître les ſignes de la chartre, il eſt quelquefois plus difficile de ſçavoir qu'elle eſt la cauſe qui l'a produite; quoique la connoiſſance de cette cauſe ſoit néceſſaire pour la guériſon. On examine avec ſoin le lait de la nourrice, s'il n'a pas quelque qualité malfaiſante, ou s'il n'eſt pas en trop petite quantité. En général c'eſt à la nourrice qu'il faut s'en prendre quand on voit un enfant au tetton, maigrir ſans cauſe évidente. Si l'enfant eſt au ſevrage, on tâche de ſe faire rendre un compte exact de la maniere dont on le nourrit. Quand un enfant tombe dans le maraſme à la ſuite de quelque maladie, on n'a pas de peine à reconnoître la cauſe de cet amaigriſſement.

La chartre eſt une maladie qui mérite toute l'attention du Médecin; puiſqu'elle devient funeſte aux enfans qui en ſont attaqués, ſi l'on n'y remédie de bonne heure. J'ai ouvert pluſieurs enfans morts de cette maladie, & je leur ai trouvé à tous des obſtructions conſidérables dans le bas ventre, les glandes du mézentere prodigieuſement groſſes, l'épiploon fondu entiérement, & une grande quantité d'eau dans la capacité du bas-ventre, & quelquefois de la poitrine. Quand le mal eſt à ce dégré on ſent que l'Art ne peut rien pour le détruire. On le reconnoît ordinairement à l'enflure des pieds & des mains, qui annonce une fin prochaine, ſurtout l'enflure des mains. Si c'eſt à la nourrice qu'il faut attribuer la ſource du mal, on la change, ſans différer. Mais ſi la chartre vient de quelque maladie, qui ait précédée, ſans qu'on remarque aucun vice dans le lait, il faut continuer le tetton à l'enfant; parce qu'il n'y a pas de nourriture & de reméde plus convenable pour cet amaigriſſement de l'enfant qu'un lait d'une bonne qualité, qui porte avec lui, au plus parfait dégré cette douceur balſamique capable de reſtaurer l'enfant. On ſoumet en même tems la nourrice à un régime rafraîchiſſant, humectant, & plus nourriſſant. Il ne faut pas non plus négliger les remédes qui conviennent

à la maladie qui a été la premiére ſource du mal. Ainſi pour la cocluche, le dévoiement, la dyſenterie, la fiévre intermittente, on purge l'enfant avec le Syrop de Chicorée compoſé; mais on évitera de purger auſſi ſouvent que ſi ces maladies étoient ſimples, & qu'elles ne fuſſent pas compliquées avec la chartre. On ſent même que ſi elles étoient paſſées, ou qu'il n'en reſtât que peu de choſe, il ſuffiroit de nourrir l'enfant d'un bon lait. Si l'enfant eſt ſevré, & qu'on n'apperçoive aucune cauſe de ſon dépériſſement, il ſemble qu'on ne peut accuſer que le vice des digeſtions. Ainſi on commence par vuider l'eſtomac & les inteſtins. On fait prendre dans cette vûe quelques grains d'Ipecacuanha à l'enfant, ou du Tartre Stibié, pour décharger l'eſtomac des mauvais levains, & des glaires qui le farciſſent; on purge enſuite avec de l'infuſion de Rhubarbe, & un peu de Manne; & on lui fait boire tous les matins, une ou deux petites taſſes d'infuſion de Chamœdris, dans laquelle on ajoûte quelques gouttes de teinture de Mars, ſix gouttes, par exemple. Avant de le faire manger, on lui fait avaler quatre ou cinq grains des yeux d'Ecreviſſes préparés, & mis en dragées avec du mucilage de gomme Adragant, & un peu de Sucre. Pendant ce tems on le nourrit de bouillons à la viande dans leſquels on a fait créver du Riz, ou bouillir un peu de Semoule; & après quinze jours de ce régime, on le met au lait pour toute nourriture, lui faiſant prendre du lait d'âneſſe matin & ſoir, & dans le courant du jour du lait de vache. Quelquefois, au lieu du lait d'âneſſe, on ſe trouve mieux de celui de chévre, qui ne rafraîchit pas tant à la vérité, mais qui nourrit davantage, & n'eſt pas ſi expoſé à donner le dévoiement. Il faut perſiſter long-tems dans ce régime, pour obtenir le rétabliſſement ſolide & parfait de l'enfant, ſurtout ſi on s'apperçoit de changement en mieux.

CHAPITRE IX.

De la Gale.

LA gale, quoique miſe ordinairement au rang des maladies, eſt pour les enfans plutôt une cauſe de ſanté, qu'une vraie maladie; c'eſt un égoût que la Nature ſe pratique elle-même pour délivrer le corps de l'enfant d'un amas d'humeurs, vitiées ou inutiles. Il faut donc reſpecter la gale dans les enfans, & n'y pas toucher, tant qu'elle n'occupe que le deſſus du crâne & le viſage; il ſeroit auſſi dangereux de la faire rentrer qu'il eſt utile de l'entretenir dans l'état d'une bonne ſuppuration; parce qu'elle garantit les enfans de beaucoup de maladies, en détruiſant leur germe, par un écoulement habituel. Elle prévient en même tems, ou rend moins graves les accidens qui ſurviennent ordinairement dans la formation, & dans la ſortie des dents. Si cependant, dans une dentition difficile, la vivacité de la douleur vient à cauſer la fiévre, il arrive ſouvent que la ſuppuration des gales ſe ſupprime; & la matiére au lieu de s'échapper au-dehors, rentre dans le corps, où elle ne tarde pas à donner des ſignes de ſa préſence par les accidens qui ſe déclarent. En effet il s'allume une fiévre violente, accompagnée de péſanteur de tête, d'aſſoupiſſement, de convulſions & ſouvent de la mort même, ſi l'on n'emploie des moyens prompts & efficaces pour rétablir la ſuppuration, en déterminant l'humeur qui eſt rentrée dans le torrent de la circulation à ſe porter de nouveau à la peau. La ſuppuration des gales ſupprimée, produit auſſi quelquefois des diarrhées conſidérables; mais cet accident n'eſt pas à comparer aux autres rapportés ci-deſſus, pour le danger: il devient même ſouvent un ſupplément utile à l'écoulement qui ſe faiſoit par les gales.

On voit des enfans abonder en humeurs, & devenir galeux, ſix ſemaines ou deux mois après leur naiſſance: dans d'autres cette maladie ne ſe déclare que quand les dents veulent

veulent paroître. Mais dans tous, quand une fois la gale a paru, elle ne s'en va guére qu'après la ſortie de toutes les dents; & on ne doit point s'étonner de trouver pendant tout ce tems, à ces enfans, les glandes qui ſont ſous le menton, & le long du col, un peu gonflées. Cela vient de ce que ces glandes fourniſſent une eſpéce d'entrepôt à l'humeur qui doit ſe porter aux gales, pour en entretenir la ſuppuration : quelquefois ces glandes s'abſcédent & s'ouvrent d'elles-mêmes : quelquefois l'Art eſt obligé d'en faire l'ouverture. Mais on éprouve aſſez ſouvent beaucoup de difficulté à les refermer & à en procurer la cicatrice; parce qu'alors elles font l'office des gales, en donnant iſſue à une matiére vicieuſe, qui a pris cette route pour ſortir du corps. Un enfant mâle, fils de M. le Marquis de Grave, avoit joui de la meilleure ſanté du monde pendant les ſix ou ſept premiers mois de ſa naiſſance, & juſqu'alors on n'avoit pas vû ſur ſa peau le moindre bouton. On redoutoit cependant pour lui la ſortie des dents; parce qu'une jeune Demoiſelle, aînée de cet enfant avoit eu une dentition difficile, & accompagnée de convulſions. Une tumeur au-deſſous de l'oreille, & aſſez près de la parotide, qui parut tout-à-coup, commença à donner quelque inquiétude. M. Guerin mon Confrère fut mandé : ayant trouvé la tumeur en maturité, il l'ouvrit. La bonne qualité du pus qui en ſortit lui fit croire d'abord que la guériſon ne ſeroit ni difficile, ni longue, & tout l'autoriſoit à penſer ainſi. Cependant malgré le traitement méthodique de ce petit ulcére, il n'y eut pas moyen d'en obtenir une cicatrice ſolide; il ſe rempliſſoit d'une chair fongueuſe, qu'il falloit conſommer en la touchant avec la pierre infernale, & qui ſe reproduiſoit ſans ceſſe. A la longue même, la matiére d'épaiſſe qu'elle étoit, devint ſéreuſe; & l'application preſque continuelle de la pierre infernale, rendoit les panſemens douloureux. Je fus appellé en conſultation avec mon Confrère, & nous fumes d'avis d'abandonner pour quelque tems la cure radicale de l'ulcére. Les motifs de notre avis furent l'inutilité des peines que l'on prenoit pour réprimer des chairs qui renaiſſoient chaque jour; & l'avantage que l'enfant même retiroit de l'écoulement qui ſe faiſoit par cette voie; car l'enfant ſe portoit à merveilles,

& nous étions persuadés que cette glande ouverte servoit d'égoût aux humeurs vitiées qui se trouvoient dans le corps de l'enfant. On ne mit donc plus sur l'ulcére qu'une simple emplâtre, & des compresses par-dessus; afin de recevoir l'eau qui s'en écouloit. Cette espéce de cautère se tint ouvert, tant que les dents furent à sortir; & pendant leur sortie, l'enfant n'eut point de convulsion, comme on le craignoit, ni même de fiévre. L'ulcére, après avoir coulé plus de six mois, se referma de lui-même.

Les enfans sont quelquefois attaqués d'une espéce de gale qui mérite beaucoup d'attention. Elle sort par gros boutons semés çà & là, qui sont peu élevés, durs à leur circonférence, suppurans quelquefois à leur centre, & quelquefois forment l'œil de perdrix; la réunion de tous ces signes annoncent dans ces boutons une cause vérolique. Il ne s'agit plus que de sçavoir par qui de la nourrice, ou de l'enfant, le mal a commencé. On reconnoît que le mal vient de l'enfant, si sa nourrice est saine par-tout le corps, & qu'elle ait les mamelles seulement, surtout le tour du mamelon, couverts de boutons, ou de dartres. La certitude est encore plus grande, si, outre les boutons épars sur le corps de l'enfant, on apperçoit dans sa bouche des chancres véroliques; on ne peut douter alors que ce ne soit l'enfant qui ait communiqué le mal à sa nourrice. Mais si l'enfant se trouve couvert de boutons véroliques, sans qu'il paroisse surtout le corps de la nourrice aucun symptome vénérien, c'est une marque que c'est elle qui a été assez malheureuse pour infecter son nourrisson. Il faut donc la renvoyer sur le champ, sevrer l'enfant du mieux qu'on pourra, & lui faire prendre quelques-uns des remédes appropriés à cette maladie; afin au moins d'en arrêter le progrès, jusqu'à ce que ses forces devenues plus grandes, le mettent en état de soutenir un traitement régulier & complet.

A l'égard du traitement des boutons, ou gales qui ne sont pas véroliques, ce que nous avons dit de leur cause & de leurs effets, fait sentir suffisamment qu'ils n'ont pas besoin de traitement. Tant que la gale n'occupe que la tête, le visage & quelques endroits du col, & que l'enfant d'ailleurs se porte bien, & paroit profiter, il n'y a rien à faire; & on

peut être tranquille sur le compte de la nourrice. La gale n'attaquant que la tête, les impuretés qu'on appelle gourmes, & qui roulent le plus souvent & naturellement dans le corps de l'enfant, s'échappent par l'endroit où se trouve une plus grande abondance de tuyaux excréteurs, & où il se fait par conséquent une plus grande dépuration du sang. Mais si la gale gagne le corps, les bras & les jambes, quelque bonne que paroisse la nourrice, il faut la changer, parce qu'il est à présumer qu'elle péche par quelque endroit, & que le vice de ses humeurs, quel qu'il soit, se communique à la lymphe de l'enfant, & devient la cause des boutons dont tout son corps est couvert.

S'il arrive que la gale rentre à un enfant, ou d'elle même, ou par un traitement imprudent, il faut saigner l'enfant, afin de rendre au sang la liberté & le jeu que le reflux de l'humeur de la gale lui avoit ôté, & prévénir par-là les dépôts. On a une raison de plus pour saigner, si l'enfant est pléthorique, & si la fiévre s'est déclarée avant ou après retropulsion des boutons. Après avoir desempli les vaisseaux par la saignée, on fait prendre à l'enfant des cordiaux qui soient en même tems diaphorétiques; ainsi on donne dans une potion légerement cordiale, la poudre de Vipéres, la Confection Hyacinthe, le Diaphorétique minéral. On purge aussi avec la Casse, ou mieux encore avec la Rhubarbe. Extérieurement on bassine avec une éponge trempée dans la décoction de racine de Guimauve, les endroits où la gale étoit auparavant: on peut même appliquer dessus des feuilles amorties de Lierre, ou de Poirée. Avec l'usage de ces moyens, on verra bien-tôt rougir la peau de l'enfant dans les places occupées auparavant par la gale; les enfans se plaindront d'y sentir des démangeaisons, qui annonceront le retour de la gale.

CHAPITRE X.

Des Deſcentes. De l'Enflure des Bourſes, ſans Deſcente.

LEs deſcentes ſont des tumeurs au bas ventre, produites par le déplacement de l'épiploon, ou des inteſtins, qui ſortent hors de la cavité du bas-ventre, ordinairement par les anneaux des muſcles obliques, quelquefois par l'umbilic. Il eſt aſſez ordinaire de voir les enfans attaqués de deſcentes ; parce que la laxité de leurs fibres les y expoſe davantage que les adultes. Mais indépendamment de cette diſpoſition générale que les enfans ont aux deſcentes, on voit des familles dans leſquelles cette diſpoſition eſt encore plus forte, & les hernies y paroiſſent héréditaires. Cette diſpoſition naturelle cependant n'eſt pas la cauſe la plus commune des deſcentes dans les enfans : il faut plutôt la chercher dans les cris violens, & quelquefois continuels que font aſſez ſouvent les enfans. Ces cris peuvent être produits par diverſes cauſes ; mais c'eſt ordinairement à la nourrice qu'il faut s'en prendre. Quelquefois elle n'a pas aſſez de lait pour fournir à la nourriture de l'enfant ; & le ſentiment de ſes beſoins l'excite à crier. D'autrefois, elle ne manque pas de lait ; mais diſtraite par d'autres occupations, & le plus ſouvent par des travaux à la Campagne, elle eſt trop long-tems ſans donner à tetter à ſon nourriſſon, & elle a la dureté de le laiſſer crier plutôt que de le calmer en lui préſentant le tetton, ou en le promenant, pour l'égaier.

Quand il ſurvient aux enfans des deſcentes de nombril, on voit beaucoup de nourrices qui pour excuſer leur négligence & leur dureté, s'efforcent de perſuader aux parens crédules que la deſcente ne vient que de ce qu'on n'a pas coupé le cordon aſſez près du ventre ; & qu'ainſi le long bout qui reſte, ſert de poche aux vents qui s'y engouffrent, & enſuite aux parties du bas-ventre, que les moindres cauſes peuvent pouſſer dans cette poche. Mais ces femmes & ceux qui ajoutent foi à de pareils diſcours, ignorent que le

cordon umbilical, ſe ſépareroit toujours à la ſuperficie du ventre, quand on ne le couperoit qu'à un pied du nombril, ou même quand on ne le couperoit pas du tout, ainſi qu'on le voit dans les petits de pluſieurs animaux. On concevra aiſément la vérité de ce que j'avance, ſi on fait attention que le ſang ne paſſant plus par les vaiſſeaux du cordon, après la naiſſance de l'enfant, ils ſe flétriſſent & ſe deſſechent dans toute l'étendue qui eſt frappée par l'air extérieur, & qui d'ailleurs ne reçoit plus de nourriture, puiſqu'il n'y coule plus de ſang. Ainſi le cordon umbilical ſe ſépare à la ſuperficie du ventre par une ſuppuration qui s'y établit en cet endroit; & quand la ſuppuration l'a fait tomber, il ſe forme une cicatrice, dont l'enfoncement reſte toute la vie.

Les deſcentes des enfans ſortent & rentrent avec facilité, ou bien elles ne peuvent rentrer. Dans ce dernier cas, ils ont des coliques violentes, qui ne cédent point aux remédes employés ordinairement & avec ſuccès dans les coliques. Il faut donc avoir recours à des moyens plus efficaces & plus convenables à la nature du mal. On applique des cataplaſmes émolliens ſur la deſcente; & on donne des lavemens au petit malade; & ſi ces remédes ne produiſent pas du relâchement dans l'endroit de la deſcente, on ſaigne l'enfant au bras. Ces moyens ſuffiſent ordinairement, quand ils ſont employés à tems, pour mettre la deſcente en état d'être réduite. Cette réduction ſe fait ſelon les régles de l'Art, qu'il eſt inutile de détailler ici. A l'égard des deſcentes qui paroiſſent & diſparoiſſent aiſément, il ne faut pas non plus les négliger; ſans quoi elles pourroient devenir incurables dans la ſuite: au lieu qu'en les ſoignant d'abord, elles ſe guériſſent à meſure que l'enfant ſe fortifie, en grandiſſant: car ſi les enfans ſont plus ſujets aux deſcentes que les adultes, ils s'en guériſſent auſſi plus facilement: on en ſentira la raiſon, ſi l'on fait attention que les parties ſe durciſſant & ſe fortifiant, elles deviennent en état de reſiſter aux efforts que les parties contenues dans le ventre font pour les pénétrer. Le remède le plus sûr à employer, & qui tient lieu de tous les autres, c'eſt le bandage d'acier, que l'on a ſoin de proportionner à la délicateſſe de l'enfant. On a tellement perfectionné ces machines de nos jours, qu'elles n'incommo-

dent pas plus les enfans que les anciens bandages de toile.

Les bourſes ſont ordinairement aſſez enflées à la naiſſance des enfans ; mais cette enflure n'eſt point une maladie, & on la voit diſparoître entiérement, dans l'eſpace des ſix premiéres ſemaines, ſans qu'on ait fait uſage d'aucun reméde pour mettre les bourſes dans leur état naturel.

Mais on voit des enfans à qui cette enflure des bourſes ne ſe diſſipe point après les ſix ſemaines. Dans d'autres, elle ſe diſſipe, & revient enſuite. Quand l'enflure ſe ſoutient après les ſix ſemaines, elle ſuppoſe un épanchement de lymphe dans le tiſſu cellulaire des membranes des teſticules. Mais l'Art triomphe de ce mal le plus ſouvent ſans beaucoup de peine. Il ſuffit ordinairement d'appliquer quelques topiques réſolutifs. On ſe ſert donc de la décoction de Camomille, de Bec de grue, appellé *Geranium Robertianum ;* à laquelle on ajoute du vin rouge, ou de l'eau vulnéraire : on baſſine les bourſes avec cette décoction, & on applique enſuite à chaque fois une compreſſe imbibée dans la même décoction ; il faut renouveller cette compreſſe de tems en tems, & ne point emmailloter l'enfant. Il en réſulte même un autre avantage ; c'eſt que les bourſes ne ſont pas comprimées. J'ai vû des enfans dans leſquels l'enflure des bourſes n'avoit d'autre cauſe que la compreſſion trop forte produite par le maillot.

S'il arrivoit qu'après avoir employé pendant un mois ou deux les remédes ci-deſſus, la réſolution de l'humeur lymphatique ne ſe fît pas, ce ſeroit une marque que l'épanchement ſeroit trop conſidérable pour qu'il fût poſſible de faire rentrer dans les routes de la circulation, l'humeur extravaſée. Il faut dans ce cas ſe déterminer à la ponction, qui procure sûrement l'évacuation de cette humeur ; & pour empêcher qu'il ne s'en amaſſe de nouveau, on applique ſur les bourſes des topiques réſolutifs & un peu aſtringens, afin de fortifier cettepartie, & d'augmenter ſa réſiſtance à l'abord des fluides.

A l'égard des enfans chez leſquels on voit reparoître cette bouffiſſure, après qu'elle avoit diſparu d'abord, dans l'eſpace des ſix premiéres ſemaines, il y a apparence qu'on ne peut s'en prendre qu'à la nourrice, qui laiſſe crier ſon enfant

trop long-tems : car les cris violens & continuels des enfans ſont capables de comprimer les viſcéres du bas-ventre, & de gêner par conſéquent, le cours de la lymphe, au point qu'elle s'arrête dans les teſticules. Ce qui eſt bien certain, c'eſt que ſi on change la nourrice, & qu'on en prenne une qui trouve bien le moyen par ſes ſoins, & en allaitant l'enfant ſuffiſamment, de faire ceſſer ces cris, le repos dont il jouit, & quelques topiques diſſipent bientôt cette enflure, & ſans retour.

Fin des Maladies des Enfans.

MEMOIRES

RELATIFS AU TRAITÉ

DES ACCOUCHEMENS.

MEMOIRS.

MÉMOIRE

Sur les pertes de ſang qui ſurviennent aux Femmes groſſes, ſur le moyen de les arrêter ſans en venir à l'accouchement, & ſur la méthode de procéder à l'accouchement dans les cas de néceſſité, par une voye plus douce & plus ſûre que celle qu'on a coutume d'employer.

LES pertes de ſang peuvent arriver aux femmes enceintes dans tous les termes de la groſſeſſe; cependant le commencement & la fin ſont plus ſujets à être dérangés par cet accident que les autres tems.

Les pertes qui ſurviennent au commencement des groſſeſſes ont différentes cauſes : des avortemens, des *placenta* reſtés dans la Matrice après la ſortie du fœtus, des groſſeſſes ébranlées par quelque accident, des faux germes en diſpoſition d'être expulſés, ſont communément ce déſordre.

Celles qui arrivent à la fin des groſſeſſes, ſont preſque toujours cauſées par le décollement de quelque partie du *placenta*, ou par ſa ſéparation totale d'avec le fond de la Matrice.

L'avortement ou la ſortie du fœtus avant ſa maturité, eſt toujours accompagné de perte de ſang; elle eſt médiocre quand la Matrice ne ſe délivre que du fœtus, mais elle eſt très-abondante quand cette partie travaille à expulſer le *placenta* reſté après l'enfant.

Le Public accuſe ſouvent d'ignorance ceux, qui mandés pour ces ſortes d'avortemens, abandonnent l'arriére-faix au

gré de la nature, au lieu de chercher les moyens de le tirer. Il ignore ſans doute qu'il n'eſt pas au pouvoir de l'Art, dans les accouchemens au terme de deux ou trois mois, d'obtenir la ſortie de ce corps qui peut ſéjourner dans la Matrice par différentes cauſes.

Le *placenta* reſte ſouvent dans la Matrice quand le cordon trop foible ne permet pas de s'en ſervir pour le tirer, & que les douleurs ne ſont point aſſez fortes pour en venir à bout; il eſt encore obligé d'y ſéjourner, lorſque l'ouverture qui a donné paſſage au fœtus, n'eſt pas ſuffiſante pour le volume que le *placenta* préſente à l'orifice; on eſt enfin dans l'impoſſibilité de le tirer dans les cas où ce corps reſte adhérent à la Matrice après la ſortie du fœtus; il eſt donc beaucoup mieux d'attendre que la nature travaille à s'en délivrer, que d'employer des efforts inutiles pour le faire venir.

Le *placenta* demeuré dans la Matrice après que le fœtus en eſt ſorti, y cauſe plus ou moins de déſordre: s'il eſt tout à fait décollé, & que la Matrice ait eu la force de l'engager dans l'orifice, la perte qui peut avoir été violente juſqu'à ce tems, ſe modére par le déplacement d'un corps qui, ſans nourriture, ſe flétrit dans le lieu où il eſt abandonné, & permet à la partie de ſe contracter proportionnément à ſa diminution. Cette contraction modére la perte par l'application immédiate des parois de la Matrice ſur le corps étranger, & par le reſſerrement des vaiſſeaux qui ſuit néceſſairement la contraction de ce viſcére.

Si le *placenta* eſt adhérent, & que la circulation établie de la Matrice à ce corps lui fourniſſe de quoi ſe nourrir & profiter, la perte eſt très-légere; ce n'eſt même qu'une eſpéce de ſuintement; mais auſſi-tôt que la nature travaille à en faire le décollement pour l'expulſer, autant de parties du *placenta* qui ſe détachent, autant de ſources ouvertes pour l'écoulement du ſang; cette perte devient encore plus forte quand il eſt tout à fait décollé; parce que le nombre prodigieux de vaiſſeaux qu'il bouchoit par ſon adhérence, laiſſe couler le ſang à profuſion, juſqu'à ce que la Matrice ſoit débarraſſée de cette maſſe charnue, ou qu'en ſe contractant, elle l'ait mis à portée de ſe flétrir, & d'être tiré par le moyen de l'Art.

J'ai vû des femmes en pareil cas perdre du ſang en ſi grande quantité, qu'elles auroient été en danger de périr ſans le ſecours que je leur donnai.

Telle fut une Dame rue Sainte Croix de la Bretonnerie, accouchée fort heureuſement d'un fœtus de trois mois; elle n'avoit pû être délivrée par les raiſons dites ci-deſſus, il n'étoit ſurvenu aucun accident depuis le moment que le fœtus étoit ſorti, juſqu'au huitiéme jour de la couche; mais ce même jour la perte de ſang devint ſi violente, que la garde & les aſſiſtans commencerent à craindre pour la vie de la malade. J'y fus mandé, je trouvai cette Dame dans un froid humide par toutes les extrémités; ſa pâleur & des foibleſſes fréquentes, annonçoient la quantité de ſang qu'elle avoit perdu, & le danger où elle étoit. L'ayant examiné, je reconnus que les douleurs qu'elle avoit eues, & qui n'étoient ceſſées que par l'épuiſement, avoient amené une portion du *placenta* à l'embouchure de l'orifice: je ſaiſis ce qui s'en préſentoit, j'ébranlai doucement la maſſe, je fis renaître des douleurs par différens mouvemens; ces nouvelles douleurs ranimerent un peu la malade, je lui fis faire uſage du peu de forces qui lui reſtoient, & je l'engageai par l'eſpérance d'être bien-tôt délivrée, à joindre ſes efforts aux moyens que j'employois pour la débarraſſer; le peu qu'elle en fit fut ſuffiſant, j'amenai le *placenta* bien entier, la perte ceſſa preſque ſur le champ, & la malade ſe rétablit en aſſez peu de tems.

La fauſſe groſſeſſe ou le faux germe, produit néceſſairement la perte de ſang, par la rupture ſubite du pédicule qui l'attache au fond de la Matrice, & par les efforts que fait cette partie pour chaſſer ce corps étranger.

Ces pertes, quelquefois médiocres, quelquefois très-violentes, ne cédent pour l'ordinaire ni à la ſaignée ni à aucuns aſtringens; il n'y a que l'expulſion du faux germe hors de la Matrice, ou du moins ſon déplacement du fond de cette partie dans le col, qui ſoit capable de les diminuer (*a*).

(*a*) Il ſuffit ſouvent pour que le ſang s'arrête, que le faux germe ſoit tombé dans le col de la Matrice, parce que cette partie s'allonge aſſez dans cette opération pour contenir les deux tiers du faux germe, &

Comme cet accouchement eſt plus l'affaire de la nature que celle de l'Art, on doit porter ſon attention à faire prendre des nourritures légeres, pour ſoutenir les forces, & pour donner le tems aux douleurs & aux caillots de mettre le faux germe à portée de le pouvoir ſaiſir quand la nature manque de force pour s'en délivrer, ou bien il faut l'abandonner à une eſpéce de ſuppuration par pourriture, lorſqu'on ne peut le pincer, & que la ceſſation des douleurs & de la perte fait juger que le faux germe ne peut avoir d'autre terminaiſon.

De toutes les femmes que j'ai ſecouru en pareille circonſtance, je n'en ai pas vû de plus épuiſées par la perte de ſang que le furent deux Dames de condition dans la même année. Il s'écoula à chacune d'elles plus de ſix à ſept livres de ſang en moins de douze heures que le faux germe fut à tomber dans le col de la Matrice, & à en être expulſé avec un peu d'aide.

J'aurois eu de quoi m'effrayer dans bien des occaſions de cette eſpéce, ſi l'expérience ne m'avoit fait éprouver qu'il eſt extrêmement rare de voir périr des femmes dans des pertes de ſang cauſées par des faux germes, ou par des avortemens de fœtus au-deſſous de quatre ou cinq mois, à moins que ces accouchemens ne ſoient compliqués de quelqu'autre maladie plus dangereuſe, ou que la malade ait manqué de ſecours.

Il n'en eſt pas de même des pertes de ſang qui ſurviennent aux groſſeſſes de ſept, huit & neuf mois : elles ſont pour l'ordinaire moins grandes avant l'accouchement que celles des avortemens dont je viens de parler; mais quoique moins conſidérables, elles n'ont que trop appris aux gens de l'Art les ſuites dangereuſes qui y ſont attachées, & le péril imminent dans lequel ſont des femmes, qui, ſans paroître avoir lieu de donner de l'inquiétude aux aſſiſtans, ne juſtifient que trop ſouvent par leur mort peu de tems après l'accouchement, le fâcheux prognoſtic qu'on en avoit fait.

pour donner la liberté au corps de la Matrice de ſe reſſerrer. J'ai vû quelquefois le col de la Matrice avoir un doigt de longueur, & repréſenter une eſpéce de guaîne dans ces circonſtances.

Les pertes de ſang ſur la fin de la groſſeſſe peuvent avoir différentes cauſes, mais la plus ordinaire eſt le décollement de quelque portion du *placenta* d'avec le fond de la Matrice; cette cauſe ſoupçonnée deviendroit preſque toujours l'objet de l'accouchement de néceſſité, ſi l'expérience n'avoit fait connoître qu'on peut, avec des précautions & des remédes, arrêter quelquefois une perte de ſang produite par le décollement, & qu'on ne doit ſe déterminer à l'accouchement que lorſque des moyens plus doux n'ont pû réuſſir, ou que la perte de ſang eſt accompagnée de douleurs, de foibleſſes, & de quelque dilatation à l'orifice de la Matrice.

Les moyens qu'on doit employer avant que de procéder à un accouchement qui ne peut être que forcé, ſont de fréquentes ſaignées, des médicamens propres à calmer l'effervescence du ſang, des alimens doux & en petite quantité, la conſtance à garder le lit, des lavemens d'eau pour éviter les efforts qu'on pourroit faire en allant à la ſelle. Ces ſages précautions ont ſuſpendu ſouvent, & quelquefois ont fait ceſſer des pertes de ſang accompagnées de petits caillots; non pas en ſoudant, pour ainſi dire, à l'intérieur de la Matrice les portions du *placenta* ſéparées, mais en donnant le tems au ſang arrêté à l'embouchure des vaiſſeaux de s'y cailleboter, & d'y former de petits bouchons moulés ſur leur diamétre, capables d'arrêter le ſang (*a*).

La perte arrêtée par un ſecours ſi foible, & ſi ſuſceptible de dérangement à la moindre imprudence, demande de grandes attentions de la part des femmes; j'en ai vû d'aſſez ſages pour ne manquer à rien de ce qui leur avoit été preſcrit, & dont les accouchemens ont été très-heureux.

J'ai accouché en 1741. une Dame près de la Place de Vendôme qui avoit eu une perte de ſang très-conſidérable vers le milieu de ſa groſſeſſe; cet accident étoit accompagné de douleurs & d'iſſue de caillots, qui ſont des ſignes preſ-

(*a*) Les preuves que les parties du *placenta* détachées de la Matrice ne s'y ſoudent pas, quoique l'on ſoit parvenu à arrêter le ſang, ce ſont les retours fréquens de la perte dans le reſte de la groſſeſſe, & les caillots de ſang trouvés dans le lieu du *placenta* décollé après l'accouchement.

que certains de l'accouchement. Non content d'avoir fait ſaigner la malade pluſieurs fois, je paſſai un tems aſſez conſidérable auprès d'elle, dans l'attente d'un travail que je croyois ne devoir pas aller loin; cependant les douleurs s'étant affoiblies, & la perte m'ayant paru diminuée, je la quittai, en la priant de garder exactement le lit, & de ne ſe lever à ſon ſéant pour aucuns de ſes beſoins: tout fut exécuté ponctuellement de ſa part; les accidens diminuerent peu à peu, & la perte ceſſa tout à fait au bout de quinze jours. La malade paſſa encore un mois dans ſon lit après la diſparition du ſang, & ſon appartement fut ſon unique ſéjour pendant le reſte de ſa groſſeſſe. Elle accoucha enfin dans le neuviéme mois d'un enfant qui ſe porte très-bien; & qui la dédommage avantageuſement des peines qu'elle s'eſt données pour ſa conſervation.

Cet accident ne tourne pas toujours auſſi heureuſement; ſoit par l'imprudence des femmes qui abandonnent trop tôt les précautions preſcrites, ſoit par l'inſuffiſance des moyens employés pour arrêter le ſang, ou pour le conſerver arrêté par les petits bouchons de ſang dont nous venons de parler. Il eſt très-ordinaire de voir reparoître la perte après une ſuſpenſion de pluſieurs jours, même de quelques ſemaines, & de s'appercevoir que le ſang coule avec plus d'abondance qu'il ne faiſoit au premier accident (*a*).

Lorſque la perte de ſang reparoît, & ne céde plus aux moyens qui avoient été employés avec ſuccès, que les caillots qui s'échappent de la Matrice y excitent quelques douleurs & dilatent un peu l'orifice, qu'il ſe joint des foibleſſes à l'écoulement de ſang, & qu'il ne reſte aucun doute ſur le décollement de quelques parties du *placenta*, on doit ſe déterminer à l'accouchement, qui eſt pour lors de néceſſité,

(*a*) On préſume que la répétition des pertes ſur la fin de la groſſeſſe, augmente le décollement du *placenta*, ſur ce que les premiers caillots, chaſſés de l'embouchure des vaiſſeaux, reçoivent de nouvelles couches du ſang qui recommence à s'échapper, & que devenus d'un plus gros volume, ils écartent davantage la paroi interne de la Matrice d'avec le *placenta*; ſemblable à de petits coings, qui plus ils ſont multipliés en quantité ou en groſſeur entre deux corps, plus ils les ſéparent l'un de l'autre.

& qu'il faut faire pour le peu qu'il y ait de la disposition ; parce que si l'on commettoit cette opération à la nature, qui agit toujours avec lenteur dans la perte, on perdroit un tems précieux, la mere & l'enfant pourroient périr avant que l'accouchement fût terminé, & l'on auroit à se reprocher de ne s'être pas servi d'un moyen qui est recommandé par les meilleurs Auteurs, & que l'usage autorise encore journellement ; on est même d'autant plus attaché à ce moyen, qu'il est facile à exécuter dans cette maladie, & que si l'on n'est pas assez heureux pour sauver la mere par cette opération forcée, on donne souvent un baptême certain à l'enfant, & quelquefois l'un & l'autre échappent à un si grand danger.

Ce secours, tel qu'il est, ayant encore de grands inconvéniens, & ne nous mettant pas à l'abri du malheur de voir périr presqu'autant de meres & d'enfans, que nous en échappons par cette opération tant recommandée, j'ai cru devoir chercher dans les différentes façons de pratiquer ces accouchemens de nécessité, une méthode qui les rendît moins dangereux, & qui pût épargner aux gens dévoués à cet Art, la douleur de voir périr si fréquemment des femmes demi-heure ou une heure après des accouchemens, très-heureux en apparence jusqu'à ce moment.

Le succès a répondu à mes recherches : je me flatte d'avoir trouvé un moyen, qui tenant un milieu entre l'accouchement naturel & l'accouchement forcé, remplit mieux que tout autre l'indication d'accoucher nécessairement, & celle d'accoucher promptement.

Avant que de faire connoître l'avantage de cette méthode sur celle qui a été pratiquée de tous les tems, je crois qu'il est à propos de dire un mot sur la nécessité absolue d'accoucher dans la perte de sang, lorsqu'elle est causée par la rupture de quelques-unes des adhérences du *placenta*, & sur le peu de succès qui résulte de l'accouchement forcé, quoique facilement & promptement terminé.

Pour démontrer la nécessité d'accoucher dans la perte de sang qui survient à des termes avancés de grossesse, quand cet accident n'a pû céder aux moyens dont nous avons parlé, il faut se représenter une prodigieuse quantité de sources

ouvertes dans le fond de la Matrice par le décollement de quelques endroits du *placenta*; ces ſources, qui ne peuvent tarir que par le reſſerrement & la contraction de la partie, donnent continuellement du ſang tant que l'enfant eſt renfermé dans ſa cavité, & que la nature travaille foiblement à l'en faire ſortir : on eſt donc obligé d'avoir recours à l'accouchement forcé, dans l'eſpérance de faciliter la contraction de la Matrice, en la débarraſſant des corps qui la tenoient paſſivement dilatée, d'obtenir le reſſerrement des vaiſſeaux ouverts par le même moyen, enfin dans la vûe de ſauver la mere & l'enfant par une opération qui réuſſit à peu près autant qu'elle manque.

Si le ſalut des femmes attaquées de perte dans la groſſeſſe, répondoit toujours aux intentions de ceux qui ſe flattent de les ſauver par une opération décidée néceſſaire, ou que les preuves de cette néceſſité puſſent nous ſuffire, pour être indifférens ſur l'heureux ou le fâcheux événement qui doit ſuivre cet eſpéce d'accouchement; nous pourrions reſter aſſervis à la pratique qui nous a été tranſmiſe, ou nous contenter, comme ont fait ceux qui nous ont précédés, du triſte avantage de ſauver quelques femmes d'un danger qui eſt encore funeſte à beaucoup d'autres malgré nos ſoins; mais comme il s'en faut beaucoup que d'auſſi médiocres ſuccès ſoient capables de faire oublier aux gens attachés au progrès de leur Art, les malheurs inſéparables de cette opération, & qu'en mon particulier je puiſſe dire, que je ne me ſuis jamais cru dédommagé de la perte d'une femme par le ſalut d'un autre, j'ai ſaiſi avec empreſſement le moyen qui m'a diſpenſé d'en venir à l'accouchement forcé; & je m'y ſuis d'autant plus attaché, qu'il m'a réuſſi autant de fois que j'ai pû le mettre à exécution.

Ayant été ſouvent mandé pour ſecourir des femmes en perte de ſang au moment d'accoucher, j'ai remarqué que celles qui avoient des douleurs aſſez fortes pour laiſſer agir la nature dans un travail qui promettoit de la célérité, perdoient moins de ſang que celles dont les douleurs étoient lentes; que l'augmentation des douleurs devenoit un moyen pour arrêter ou ſuſpendre la perte avant la fin du travail, & j'ai éprouvé que ces femmes accouchoient très-heureu-

ſement, & que rarement les ſuites funeſtes attachées à l'accouchement forcé, venoient troubler le ſuccès de ces opérations naturelles.

Ces heureux événemens dans des circonſtances où l'Art s'employe quelquefois avec trop de précipitation, me firent penſer qu'au lieu de recourir à l'accouchement forcé, dans les cas même qui paroiſſent l'exiger davantage, de changer l'ordre de la nature en retournant l'enfant, & de courir les riſques attachés à une pareille violence, il n'étoit peut-être queſtion pour réuſſir, que de procurer des douleurs dans un accident où l'on n'en a pas ordinairement, ou de les faire augmenter lorſqu'elles ſont trop foibles pour terminer l'accouchement d'une façon naturelle.

Cette réflexion fut bientôt juſtifiée par d'heureuſes épreuves dont je donnerai l'hiſtoire dans un moment; & dès-là je fus perſuadé que quoiqu'il fût abſolument néceſſaire d'accoucher dans la perte de ſang, cette opération ne devoit pas toujours être bruſquée; qu'il étoit plus communément avantageux de n'employer l'Art que pour s'approcher de l'ordre naturel, quand cela étoit poſſible, puiſque c'étoit le moyen qui réuſſiſſoit le mieux.

Décidé ſur le choix, il ne manquoitplus à ma découverte que de trouver pourquoi l'accouchement forcé, quoique prompt & facile à faire, étoit plus dangereux que l'accouchement naturel auquel on aidoit un peu, quoique plus long & plus pénible. La connoiſſance des fonctions de la Matrice après l'accouchement, n'a pas peu contribué à m'en faire découvrir la cauſe. On ſçait qu'auſſi-tôt que l'enfant & le *placenta* ſont ſortis, dans l'un comme dans l'autre accouchement, la Matrice verſe en ce moment le ſang à pleins tuyaux; qu'elle laiſſeroit même couler tout celui du corps, ſi, par la pente naturelle qu'elle a vers la contraction, elle ne ſe reſſerroit conſidérablement ſur elle-même, & ſi elle ne diminuoit par proportion les ouvertures des vaiſſeaux par où le ſang s'échappe; que ſi, par quelque cauſe que ce puiſſe être, la contraction de la Matrice ne ſe fait pas au dégré néceſſaire pour comprimer les vaiſſeaux; le ſang continue de couler en abondance, & la femme tombant de foibleſſe en foibleſſe, périt peu après ſon accouchement.

Ce méchaniſme, avoué par l'anatomie & reconnu par l'expérience, mettons en parallele ces deux eſpéces d'accouchemens, pour juger dans lequel des deux la contraction de la Matrice doit ſe faire avec plus de ſûreté, en ſuppoſant des ſujets également affoiblis par la perte de ſang.

L'accouchement naturel eſt lorſque la Matrice chaſſe peu à peu, & par différens dégrés de force, l'enfant hors de ſa cavité, & lorſqu'elle n'employe pour cette opération que des douleurs naturelles, accompagnées des efforts qui en dépendent.

L'accouchement forcé, plus ſoumis à la volonté qu'aux loix de la nature, ſe fait ſans attendre des douleurs, & ſans avoir obtenu une dilatation conſidérable de l'orifice; on acheve avec la main l'écartement commencé par la perte: on entre aſſez précipitamment dans la Matrice pour en tirer l'enfant & le *placenta* le plus promptement qu'il eſt poſſible.

Dans l'accouchement naturel, ſi les douleurs continuent & augmentent, & que l'enfant s'approche de l'orifice, ou s'y engage, on eſt certain que la Matrice eſt reſſerrée dans ſon fond proportionnément au progrès de l'enfant du côté de l'orifice: la preuve eſt que le reſſerrement ou la contraction du corps de la Matrice eſt la cauſe immédiate de la douleur, de l'expulſion de l'enfant & de la dilatation de l'orifice.

Dans l'accouchement forcé, on eſt preſque toujours certain de tirer l'enfant de la Matrice en fort peu de tems; mais on ne ſçauroit l'être de ſa contraction après l'accouchement, au dégré où elle doit ſe faire pour arrêter le ſang.

Par l'accouchement naturel, on a ſouvent la ſatisfaction de voir ceſſer la perte quand les douleurs portent & qu'elles ſont dans leur violence; la Matrice alors repliée ſur l'enfant pour le faire avancer, eſt elle-même comprimée par la ſolidité des corps qu'elle renferme, & qu'elle chaſſe de derriére en devant: cette double compreſſion de la Matrice ſur l'enfant, & de l'enfant contre la Matrice, doit boucher hermétiquement les ouvertures des vaiſſeaux qui ſe trouvent placés entre deux corps, qui non-ſeulement ſe touchent immédiatement, mais qui luttent continuellement l'un contre l'autre juſqu'à la fin de l'accouchement.

Par l'accouchement forcé, on met plutôt la Matrice en pouvoir de ſe contracter, en la délivrant des corps qui la tenoient paſſivement dilatée; mais on ne peut lui communiquer des forces, ni diriger ſon reſſerrement par des dégrés lents & meſurés à ſa foibleſſe : il faut au contraire que cette partie dépourvûe de ſecours & d'appui, tant au-dehors que dans ſa cavité, ſe raméne par ſes propres forces d'une étendue immenſe, au point de reſſerrement où elle doit être pour étrécir le calibre des vaiſſeaux, & diminuer l'effuſion du ſang; c'eſt-à-dire que la Matrice, après cette opération, doit faire en un inſtant dix fois ou environ plus de chemin vers la contraction, qu'il ne s'en fait en une heure ou deux dans le travail opéré par la nature : or, comme il faut beaucoup de force pour exécuter une action ſi conſidérable, & que le ſang perdu avant & pendant la violence de l'opération, jette plutôt la Matrice dans l'affaiſſement que dans la vigueur, il n'eſt pas ſurprenant de ſentir couler le ſang par des vaiſſeaux reſtés béants dans le fond d'une partie ſans action, peut-être même auſſi dilatée qu'avant l'accouchement, & de voir périr une femme peu de tems après une opération faite pour la ſauver.

Ce parallele établi ſur l'exacte vérité, montre ſenſiblement qu'on doit ſauver preſque toutes les femmes par l'accouchement naturel, lorſqu'il y a poſſibilité de le pratiquer, & qu'il en doit réchapper bien moins par l'accouchement forcé, puiſqu'il eſt ſuſceptible de tant de riſques.

Quelqu'avantage que paroiſſe avoir l'accouchement naturel ſur celui qui ſe fait par violence, je ne conſeillerois pas de le préférer, ſi l'on ne trouvoit moyen de le dépouiller d'un inconvénient qui l'avoit fait abandonner. C'eſt la lenteur avec laquelle cette opération naturelle a coutume de ſe terminer; lenteur, qui donnant le tems au ſang de tout le corps de s'échapper, peut faire périr la mere & l'enfant avant la fin de l'accouchement; c'eſt ce qui avoit engagé nos Anciens à pratiquer l'accouchement forcé dans ces circonſtances, & à emoloyer plutôt un moyen douteux, que de n'en employer aucun.

Le moyen de remédier à la lenteur de l'accouchement naturel, eſt d'emprunter quelque choſe de l'accouchement

forcé ; l'expérience m'en a ſouvent fait connoître la poſſibilité : il s'agit d'augmenter la dilatation de l'orifice avec le travail des doigts, dans le même ordre & avec autant de douceur que la nature a coutume de s'y employer dans les cas ordinaires. Il eſt rare que la perte de ſang cauſée par le décollement de quelques portions du *placenta* ne faſſe ouvrir la Matrice du plus au moins ; la quantité de ſang qui imbibe l'orifice, & les caillots qui s'y forment, ſont comme autant de coings qui le dilatent & qui le diſpoſent à fléchir ſous le poids des corps renfermés ; ce commencement de dilatation détermine l'accouchement, il s'y joint quelquefois de légeres douleurs ; mais comme les foibleſſes, même les évanouiſſemens qui ſont des accidens ordinaires à la perte, ſont ſouvent des obſtacles à la continuation des douleurs & à l'action de la Matrice pour chaſſer l'enfant, on eſt obligé de les rappeller lorſqu'elles manquent, ou de les augmenter lorſqu'elles ſont trop foibles. Pour cet effet il faut introduire un ou pluſieurs doigts dans l'orifice avec leſquels on travaille à l'écarter par des dégrés de force proportionnés à ſa réſiſtance : cet écartement gradué, interrompu de tems en tems par des repos, fait naître des douleurs, il met la Matrice en action, & l'un & l'autre font gonfler les membranes qui contiennent les eaux de l'enfant ; l'attention pour lors doit être d'ouvrir les membranes le plutôt qu'on peut, pour procurer l'écoulement des eaux, parce que leur écoulement diminue déja l'écartement de la Matrice, qu'il fournit à cette partie le moyen de ſe contracter, & de s'emparer de l'eſpace qu'elles occupoient dans ſa cavité. La Matrice ainſi reſſerrée, & tendant à l'être davantage, preſſe l'enfant du fond vers ſon orifice ; elle y excite de plus fortes douleurs, les efforts volontaires & involontaires s'y joignent. Les douleurs & les efforts mis à profit par la malade, ſecondés par l'action des doigts portés circulairement dans l'orifice pour l'écarter, réuſſiſſent pour l'ordinaire, & font avancer l'enfant ; le ſang qui s'échappoit ſe trouve retenu dans les vaiſſeaux par la compreſſion générale & par le reſſerrement de la partie : enfin la nature & l'art concourant enſemble pour avancer l'accouchement, il ſe fait pour l'ordinaire en aſſez peu de tems, & l'on a preſque toujours la ſatisfaction de ſauver la

vie à la mere & à l'enfant, qu'ils auroient infailliblement perdue par l'accouchement ſimplement naturel, & qu'ils auroient extrêmement riſquée par l'accouchement forcé.

Il eſt donc poſſible dans beaucoup d'occaſions de ramener à l'opération naturelle un accouchement, qui à raiſon des accidens ſuſdits, devoit être terminé par l'opération forcée; mais comme ce moyen paroîtroit peut-être plus fondé ſur des raiſons de théorie que ſur celles de l'expérience, s'il n'étoit accompagné d'Obſervations, j'en vais donner d'une nature à convaincre ceux qui pourroient encore penſer différemment.

Une Dame groſſe de neuf mois, eut il y a quelques années une perte de ſang aſſez conſidérable; elle en fut ſi effrayée, qu'elle me manda ſur le champ. Les fréquens baillemens, & les foibleſſes qui accompagnoient la perte, me firent craindre pour ſa vie; je me déterminai à l'accoucher quoiqu'il n'y eût aucune douleur, à cauſe de quelque préparation que j'y trouvois, & par l'appréhenſion que le retardement ne la mît dans un plus grand danger. La malade prit du côté du ſpirituel les précautions qui doivent toujours précéder une opération ſi ſuſceptible d'accidens. Comme elle achevoit de donner les dernieres marques de ſa piété, il lui ſurvint de légeres douleurs, je les fis valoir & augmenter par le moyen que j'ai coutume d'employer; & à leur faveur je perçai les membranes qui contiennent les eaux: l'écoulement qui s'en fit auſſi-tôt, fortifia les douleurs, le travail s'avança, & je fus aſſez heureux pour délivrer cette Dame d'un enfant vivant: ſon accouchement ne fut ſuivi d'aucun accident.

Je me ſuis comporté de la même façon à l'égard de pluſieurs pauvres femmes, en qui je trouvois encore aſſez de force pour laiſſer opérer la nature, en l'aidant un peu, & toujours avec le même ſuccès.

Une Dame rue de la vieille Monnoye, fatiguée de longue-main par pluſieurs accouchemens prématurés, ſe trouvoit à la fin d'une groſſeſſe qui, juſqu'au moment que je fus appellé, avoit été très-heureuſe: elle étoit baignée dans ſon ſang, lorſque j'arrivai chez elle à onze heures du ſoir; elle étoit d'autant plus effrayée de ſon état, qu'elle ne ſentoit aucu-

nes douleurs, & qu'elle s'appercevoit que sa perte augmentoit de moment à autre ; je n'étois dans le fond guères plus assûré qu'elle, ayant toujours redouté l'événement de ces sortes de couches : cependant après avoir examiné l'état des choses, pour me déterminer au parti le plus convenable, je m'apperçus qu'appuiant sur la dilatation qui se trouvoit à l'orifice à l'occasion de la perte, je faisois naître des douleurs ; je continuai des mouvemens qui les firent augmenter, & je parvins à faire écouler les eaux : cette évacuation accéléra le travail ; l'accouchement se finit heureusement pour la mere & l'enfant dans l'espace de trois quarts d'heure.

En 1737. on me vint prier d'aller promptement à Maisons, Village près de Charenton, pour une femme qui avoit une perte de sang très-violente, & qui se trouvoit sur la fin de sa grossesse. M'y étant rendu avec toute la diligence possible, je trouvai la malade dans des foiblesses presque continuelles ; elle n'en revenoit que pour dire, par des paroles entrecoupées, le danger où elle étoit. Comme elle avoit été administrée, je n'eus plus qu'à examiner sa situation : je trouvai la Matrice dilatée de la grandeur d'une piéce de douze sols ; la malade avoit très-peu de douleurs ; le sang qu'elle avoit perdu, & qu'elle perdoit encore, joint à la dureté du cercle de l'orifice, me firent craindre de ne pouvoir employer ma méthode, & d'être obligé d'en venir à l'accouchement forcé, dont je craignois l'événement. Rassuré cependant par la bonté du Sujet & par son courage, qui se ranima à mon arrivée, je le fis céder peu à peu, les douleurs devinrent plus fortes, & les membranes de l'enfant, qui étoient auparavant collées sur sa tête, se gonflerent : ce ne fut néanmoins qu'après une heure de travail, tant sur l'orifice que sur les membranes, qu'il me fut possible de les percer, & de faire écouler les eaux. Aussi-tôt que la Matrice en fut débarrassée, elle commença à opérer des contractions plus fortes, qui firent approcher l'enfant, qui diminuerent la perte, & qui produisirent des douleurs si efficaces, que la femme accoucha peu de tems après. Il est à propos de dire que je soutenois ses forces par des cuillerées de bouillon données fréquemment & alternativement avec pareille quantité de vin d'Alicante :

d'Alicante : l'enfant vint vivant, la femme s'eſt très-bien portée depuis ſon accouchement.

En comparant les bons ſuccès des accouchemens dangereux que j'ai pû commettre à la nature, avec les funeſtes effets qui ne ſuivent que trop ſouvent les accouchemens forcés, je n'héſite pas à donner la préférence à la voye naturelle, lorſque la ſituation de l'enfant permet de la ſuivre, puiſque cette opération eſt la plus sûre & la plus conforme aux loix de l'accouchement. Ce parti fournit encore un avantage : c'eſt que ſi la mauvaiſe ſituation de l'enfant, ou des accidens trop preſſans exigent d'accourcir le tems qu'il faut donner au travail de l'opération naturelle, ce qu'on a fait pour y parvenir ſert de préparation, & diſpoſe l'orifice à ſe prêter à une dilatation plus violente & plus prompte, & à rendre l'accouchement forcé moins douloureux. C'eſt ce qui arriva il y a quelques années à une pauvre femme, groſſe de huit mois, qui étoit dans une perte de ſang épouvantable, & qui avoit des foibleſſes ſi fréquentes, qu'il y avoit lieu de craindre qu'elle ne périt avant que d'être ſecourue. J'y fus mandé avec M. Gervais mon Confrère ; le cas nous parut ſi grave, que nous ne jugeâmes pas à propos de travailler, qu'on n'eût ſatisfait le déſir que la malade avoit d'être adminiſtrée ; j'allai à quelques pas de là pendant ce tems, laiſſant néanmoins auprès de la malade mon Confrère expérimenté dans ces ſortes d'accouchemens. Etant revenu peu de tems après, je trouvai l'opération faite, & la femme en aſſez bon état : M. Gervais me dit qu'ayant fait ſon poſſible pour appeller les douleurs, & pour écarter doucement l'orifice, il avoit été gagné par une ſi grande abondance de ſang, qu'il n'avoit oſé ſe fier aux efforts de la nature, qu'il avoit profité du commencement de la dilatation pour pénétrer dans la Matrice, & tirer l'enfant par l'accouchement forcé ; ſon opération ne laiſſa pas de réuſſir ; quoiqu'il eût tenté auparavant la voye naturelle, ainſi qu'il me l'avoit vû pratiquer pluſieurs fois.

En 1739. une Dame groſſe de ſept mois, qui avoit eu pluſieurs enfans, dont elle étoit accouchée très-heureuſement, ſe trouva d'une partie de ſouper au Pont-tournant des Thuilleries. Ayant déja raiſonnablement mangé, elle ſe ſen-

tit tout-à-coup assez mouillée pour avoir de l'inquiétude ; elle sortit de table pour aller s'éclaircir dans la chambre du Suisse de la nature de l'écoulement ; sa frayeur fut grande lorsqu'elle vit qu'elle rendoit du sang, & que la perte augmentoit à chaque instant ; il ne fut plus question que de regagner sa maison : on délibéra quelque tems sur les moyens de l'y transporter ; le plus court fut celui dont on se servit, elle fut mise dans son carosse à moitié couchée. Comme on ne pût la garantir des secousses de la voiture, quoiqu'on la fît aller doucement, il coula tant de sang pendant la traite, que non-seulement ses juppes en furent pénétrées, mais le coussin du carosse s'en sentit. Enfin étant arrivée chez elle, & portée dans son appartement pour être mise au lit, on vit tomber des caillots en la déshabillant, qui la conduisirent à des foiblesses dont je fus témoin presqu'aussi-tôt que les Assistans, par la diligence qu'on avoit fait pour m'avoir. Comme il s'étoit joint quelques douleurs à la perte, je trouvai la Matrice dilatée de la grandeur d'une piéce de douze sols : c'étoit le cas de profiter de cette ouverture pour pratiquer l'accouchement forcé ; mais ayant mieux aimé tenter la voye naturelle, j'écartai peu à peu l'orifice, je fis augmenter les douleurs, & par ce moyen je déterminai les eaux à tendre les membranes qui les contiennent, & à les présenter à l'orifice en forme de tumeur ; je les ouvris dès que j'en eus la possibilité ; l'écoulement des eaux rendit les douleurs plus fortes ; la Matrice rapprochée, ou resserrée sur elle-même dans sa capacité, fit avancer l'enfant du côté de l'orifice, & dès-lors la perte diminua ; la continuation du travail la fit cesser tout-à-fait ; l'accouchement se fit une heure ou environ après l'écoulement des eaux. L'enfant étoit mort, mais la malade revint dans un état d'espérance qui ne nous a point trompé, puisqu'elle a été toujours de mieux en mieux, & qu'elle se porte aujourd'hui très-bien.

Dans la même année une Dame attachée au commerce de diamans, qui étoit dans le sixiéme mois de sa grossesse, fut subitement inondée de sang dans son lit ; elle étoit à la campagne à quatre lieues de Paris ; j'y fus mandé. Ne trouvant aucune apparence d'accouchement, je la fis saigner devant moi, je prescrivis une seconde saignée pour le len-

demain, ou pour le soir du même jour, si la perte l'éxigeoit : j'ordonnai à la malade de garder exactement le lit, de s'y donner le moins de mouvement qu'il lui seroit possible, & de vivre d'un régime convenable à sa situation : la perte s'arrêta le lendemain, elle reparut quinze jours après cette premiére cessation, on saigna comme on avoit fait cidevant, les saignées eurent le même succès : deux mois se passerent sans accident, ce qui fit prendre à la malade la résolution de venir à Paris pour y faire ses couches avec plus de tranquillité qu'elle n'auroit fait à la campagne : je permis le voyage, pourvû qu'il fût fait en litiere, ainsi que nous l'avions arrangé. Elle arriva chez elle sans accident, & se mit au lit dans le dessein d'y rester jusqu'au tems de son accouchement ; mais à quelques jours delà la perte reparut, il s'y joignit même de petites douleurs, pour lesquelles je fus appellé. Après avoir examiné si ces accidens n'étoient pas le commencement du travail de l'enfantement, je trouvai la Matrice assez dilatée pour me faire penser que l'accouchement se déterminoit ; je fis tirer trois palettes de sang, après quoi les douleurs étant trop foibles pour les laisser agir d'elles-mêmes, je travaillai selon ma méthode à aider la nature : l'orifice de la Matrice extrêmement dûr résista long-tems aux efforts gradués que je faisois pour l'écarter ; il survenoit de tems en tems des foiblesses, mais le retour des douleurs les faisoit passer. A la fin je perçai les membranes, les eaux s'écoulerent, les douleurs augmenterent après leur écoulement ; à mesure que le travail avançoit la perte diminuoit, & la malade reprenoit force & courage ; ce secours de sa part, & ce que je faisois de mon côté, finirent l'accouchement au bout de trois quarts d'heure : l'enfant vint vivant, & la mere revint dans sa santé ordinaire après un certain tems.

Il est bon d'avertir les jeunes Chirurgiens que les pertes de sang qui arrivent aux femmes depuis le sixiéme ou le septiéme mois de grossesse jusqu'au tems de l'accouchement, sont sujettes à récidive, quoiqu'arrêtées par les saignées & par tous autres moyens employés à cet effet ; la raison est que ces pertes étant plus communément causées par le décollement de quelque portion du *placenta*, que par des vais-

ſeaux forcés dans quelqu'autre partie de la Matrice, ne ceſſent que par des caillots arrêtés à l'embouchure des vaiſſeaux, & non pas par une eſpéce de ſoudure ou de recollement de parties diviſées par accident. Ne pouvant donc ſe flatter que ces caillots, en forme de bouchons à l'extrémité des vaiſſeaux, puiſſent tenir long-tems contre des efforts faits ſans y penſer, ou contre l'impétuoſité du ſang qui ne les chaſſe que trop ſouvent, il eſt de la prudence d'avertir par un prognoſtic fait dès les premiéres attaques de la perte, de la poſſibilité de ſon retour malgré les précautions, du danger d'un pareil accident, & de la néceſſité où l'on pourra ſe trouver de procéder à l'accouchement, ſoit par violence, ſoit par le travail de la nature, aidée de l'Art, ainſi qu'il vient d'être démontré.

MÉMOIRE

Sur les Dépôts Laiteux, appellés communément Lait répandu.

LE lait formé par les alimens dans les femmes enceintes ou nouvellement accouchées, roule confuſément avec le ſang dans toute l'habitude du corps. Dans les femmes enceintes, le lait eſt attiré plus fortement & en plus grande abondance à la Matrice par l'enfant qui s'en nourrit. Mais ſi-tôt que la mere eſt accouchée, le lait ſe porte à ſes mamelles en plus grande quantité, pour y ſervir pareillement à la nourriture de l'enfant. L'enfant dans la Matrice, & quelquefois l'enfant à la mamelle ne peuvent conſommer tout le lait qui eſt fourni par les alimens qu'une femme prend chaque jour. Il n'eſt donc pas étonnant qu'on voie le ſuperflu de ce lait s'échapper du corps de la femme groſſe, ou de celle qui eſt accouchée par différentes voies : il coule en abondance de leur vagin, & de leurs mamelles ; leurs urines ſont plus louches ; leur matiére fécale moins brune quand elles ſe portent bien, & ordinairement vertes quand elles ſont malades : les ſueurs enfin auſquelles elles ſont ſujettes, ſont aigres & plus abondantes. L'évacuation abondante du lait par toutes ces voies, n'empêche pas que le ſang ne ſoit encore tout laiteux ; puiſque celui qu'on leur tire, ſe couvre dans la palette d'une eſpéce de croute laiteuſe : or cette couleur blanche du ſang qu'on ne remarque guères que dans les femmes groſſes, ou accouchées, ne peut-être que l'effet du lait, qui s'y trouve abondamment mêlé.

Il y a une ſi grande reſſemblance entre les fonctions d'une nourrice & celles d'une femme enceinte que la quantitée de

lait fourni par la premiére pendant 24 heures, peut ſervir de meſure à ce que la derniére eſt en état d'en fournir dans le même eſpace de tems. Or on voit des nourrices, qui après avoir donné à tetter abondamment à leur enfant, ſont encore dans la néceſſité de laiſſer perdre une certaine quantité de lait, ou même de le tirer dans un vaſe, ſouvent juſqu'à une chopine dans vingt-quatre heures. Elles n'ont que ce moyen de ſe délivrer de la trop grande quantité de lait, qui ſurcharge leurs mamelles, & les rend douloureuſes. On ſçait cependant que les enfans tirent le lait ſans meſure, & au-delà de leurs beſoins; puiſqu'ils en rejettent preſque autant par la bouche, qu'ils en gardent dans l'eſtomac. Ainſi mettant à une pinte ou deux livres ce qu'un enfant peut tirer de lait de ſa nourrice en vingt-quatre, tant celui qu'il conſomme, que celui qu'il rejette, & à une livre ou une chopine ce que la nourrice eſt obligée de laiſſer perdre, il ſuit que la nourrice fournit chaque jour, trois chopines de lait. Malgré la ſortie d'une ſi grande quantité de lait, du corps d'une nourrice, dans l'eſpace de vingt-quatre, ſi on la ſaigne, ſon ſang paroîtra laiteux; & toutes les excrétions qui ſe font en elle participent plus ou moins de l'humeur laiteuſe. D'où il faut conclure qu'une nourrice contient une prodigieuſe quantité de lait; & comme on ne peut ſe refuſer d'admettre une grande reſſemblance entre la fonction d'une nourrice & celle d'une femme groſſe, ou nouvellement accouchée, il doit ſe trouver dans ces deux dernieres une auſſi grande quantité de lait que dans la femme qui nourrit. Selon Borelli, (*a*) une nourrice avoit une ſi prodigieuſe abondance de lait, qu'après avoir allaité deux enfans à la fois, elle en fourniſſoit aſſez à un Apothicaire, pour en faire du beurre, qu'il vendoit aux phtyſiques. Ridley rapporte (*b*) de ſa propre femme qu'elle nourriſſoit à la fois deux de ſes enfans & pluſieurs petits chiens; & que cependant elle étoit obligée de laiſſer perdre de ſon lait en vingt-quatre heures, aſſez pour faire une livre & demie de beurre. On lit dans les mélanges de l'Académie des Curieux de la nature (*c*) qu'une

(*a*) Borelli Aphor. 4. Obſerv. 82.
(*b*) Obſervat. 4. 1697. menſ. Auguſt.
(*c*) Miſcellan. Acad. nat. curioſor. na. 6. & 7. de cur. 1. Obſerv. 97.

femme groſſe avoit tant de lait, trois mois avant que d'accoucher, qu'elle étoit dans la néceſſité de le tirer tous les jours. Ce qui ne l'empêcha pas d'accoucher à terme d'un enfant qui ſe portoit au mieux. Une autre femme dès le cinquiéme mois de ſa groſſeſſe, perdoit au moins chaque jour par les mamelles, une livre & demie de lait: mais quelques ſaignées qu'on lui fit, & la diéte à laquelle on la ſoumit, réduiſirent cette quantité à une demi-livre : l'enfant dont elle accoucha à terme, étoit auſſi plein de ſanté & de vigueur (*a*). Quoique ces exemples ſoient hors de la régle commune, ils peuvent cependant prouver combien une femme eſt capable de contenir de lait: & l'obſervation conſtante nous a appris, qu'en général, toutes les femmes groſſes, ou nouvellement accouchées, & les nourrices en contenoient beaucoup.

L'obſervation nous a encore appris que le lait étoit ſujet à ſe cailler dans le corps de la femme, où à ſe faire des fauſſes routes, en pénétrant dans des endroits où naturellement il ne doit point ſe porter. Pour concevoir comment le lait peut ſe cailler dans le corps de la femme, il ſuffit de faire attention à la nature du lait, qui fait qu'il ſe caille de lui-même, par le développement de l'acide caché qu'il contient, s'il eſt arrêté dans un lieu chaud, ou par le mélange de quelque acide étranger. Il ſe caillera donc dans le corps de la femme toutes les fois qu'il s'arrêtera dans ſes réſervoirs, ou lorſqu'il ſe trouvera dans le corps, quelque liqueur acide qui par ſon mélange avec le lait le coagulera.

On ne concevra peut-être pas ſi aiſément comment le lait peut ſe faire de fauſſes routes & s'infiltrer dans des vaiſſeaux qui n'étoient point deſtinés par la Nature à le recevoir. Mais on ne pourra pas en douter après une foule d'obſervations qui atteſtent la vérité de ce fait, & par conſéquent la poſſibilité de cette infiltration. J'ai vû une Dame, qui ayant été changée de linge, le troiſiéme jour de ſa couche, fut attaquée ce même jour d'une eſpéce de paralyſie ſur le bras qui avoit été le plus expoſé à l'air. La perte du mouvement dans le bras, & les violentes douleurs dont elle

(*a*) Ibid. ann. 11. decur. 4. obſerv. 99.

fut accompagnée, ne disparurent qu'après une saignée du pied, & après des sueurs abondantes que l'on provoqua par les moyens convenables. J'ai vû plusieurs fois une Dame avoir dans ses grossesses une salivation laiteuse très-abondante : elle inondoit en crachant, tous les lieux où elle étoit, d'une liqueur qui lui paroissoit avoir un goût de petit lait. Dans une autre le lait se portoit à la peau sous la forme d'une sérosité laiteuse, & il lui causoit des démangeaisons si vives, qu'on ne venoit à bout de la soulager, qu'en l'écorchant, pour ainsi dire, avec des brosses, dont elle se faisoit frotter. Cette incommodité ne finissoit que quelque tems après l'accouchement. J'en ai même connu plusieurs en qui cette maladie de la peau ne cessoit qu'après avoir causé la mort de l'enfant, & procuré l'avortement. On lit dans les mélanges de l'Académie des curieux de la nature (*a*) que le lait ayant cessé de couler par les mamelles d'une femme enceinte, il se portoit à sa bouche ; & elle l'avaloit à mesure qu'il y arrivoit. Le lait sortoit par le nombril à une autre femme, qui avoit perdu deux enfans qu'elle allaitoit. Des femmes qui s'étoient fait appliquer des répercusifs sur les mamelles furent attaquées de sueurs laiteuses très-abondantes.

Le lait en se caillant dans le corps des femmes, ou en s'écartant de ses routes ordinaires, pour en prendre qui lui sont étrangeres, cause une foule de désordres, que l'on comprend sous le nom de dépôt laiteux, ou de lait répandu. Nous appellons donc lait répandu, une maladie formée par le transport & le séjour du lait dans une partie. Il n'est pas nécessaire que cette maladie soit désignée par une tumeur sensible, ou par un abscès, pour mériter le nom de dépôt laiteux, il suffit que des sucs laiteux soient arrêtés dans des vaisseaux capillaires, ou que le lait soit infiltré dans le tissu cellulaire, ou bien qu'il soit épanché dans quelque cavité. Quoique le lait répandu puisse se fixer dans tous les viscéres, dans la tête, dans la poitrine, dans le ventre, ou même à l'habitude du corps, cependant les parties du bas-ventre & surtout les feuillets du péritoine sont le siége le plus ordinaire de ces dépôts laiteux. Le lait s'épanche encore assez souvent dans la cuisse, à cause de son voisinage de la Matrice. Ces épanchemens

chemens du lait arrivent dans la groſſeſſe, ou à la ſuite de l'accouchement. Quand le lait s'épanche après l'accouchement, c'eſt ordinairement le dixiéme, ou le douziéme jour, & quelquefois plus tard, pendant ou après l'écoulement des vraies lochies, dont mille cauſes peuvent ſuſpendre le cours, ou l'arrêter tout-à-fait. Mais le froid dont une femme nouvellement accouchée eſt ſaiſie en eſt une des plus ordinaires Il faut cependant avouer que la diſpoſition de la part de la femme y contribue beaucoup.

On reconnoît les dépôts laiteux par des ſignes qui leur ſont propres, & qui les font diſtinguer de toute autre tumeur. Quand le dépôt laiteux ſe fait à la mamelle, le mal ſe borne toujours aux glandes & au tiſſu cellulaire; l'iſſue de la ſuppuration eſt toujours favorable, & ces dépôts ne dégénérent jamais en cancer. Tout autre dépôt qui attaque la mamelle, ne ſe borne pas aux glandes ni au tiſſu cellulaire, il s'étend juſqu'aux vaiſſeaux & aux muſcles, & il cauſe ordinairement un ſi grand ravage dans la mamelle & dans les parties voiſines, qu'on ne peut ſe flatter d'obtenir la réſolution de la tumeur, & encore moins d'avoir une bonne ſuppuration. Il faut néceſſairement en venir à l'extirpation de la mamelle.

Quand le dépôt laiteux ſe fait ſur les extrémités inférieures, il n'en attaque qu'une à la fois. Souvent le mal guérit d'un côté, pour paſſer enſuite à l'autre. La douleur & l'enflure commencent toujours dans l'aine & par le haut de la cuiſſe: le mal deſcend enſuite tout le long du cordon des vaiſſeaux, c'eſt-à-dire, qu'il s'étend de haut en bas; il gagne le jarret, le gras de la jambe, & vient ſe terminer au pied. Voilà ce qui caractériſe cette ſorte de dépôt laiteux, auquel ſont ſujettes les femmes groſſes, quand leur groſſeſſe eſt déja avancée. Il eſt d'autant plus important de remarquer ces ſignes, qu'il ſurvient ſouvent, ſur la fin des groſſeſſes, des dépôts d'autres humeurs aux extrémités inférieures. Ces dépôts ſont ordinairement œdémateux. Ils attaquent d'abord le pied; ils vont enſuite de bas en haut, le long de la jambe, & parviennent juſqu'à la cuiſſe, aux grandes lévres & aux reins. Il eſt rare que ces dépôts œdémateux ſoient accompagnés de douleurs; encore la douleur eſt-elle peu ſenſible.

D'ailleurs ils attaquent à la fois les deux extrémités inférieures.

Si le lait se dépose vers l'hypogastre, ou dans l'intérieur du ventre, l'engorgement se fait presque toujours sentir depuis la partie interne de l'os des iles, jusqu'au pli de l'aine. Cette humeur s'arrête plus communément sur les membranes & dans le tissu cellulaire, que dans les visceres, qui sont plus exposés aux dépôts des autres humeurs.

Lorsque le lait se porte à la peau, & qu'il y cause une éruption, la blancheur & la transparence des boutons en établissent suffisamment le caractere, & empêchent de les confondre avec les furoncles, dont la blancheur est louche, ou avec des boutons érésypélateux, qui portent toujours avec eux le feu & la rougeur. Si l'humeur laiteuse s'étant fixée à la peau, se convertit en gale, rien ne peut faire passer cette sorte de gale, à moins que le lait ne prenne une autre route, à l'occasion d'une nouvelle grossesse; ou qu'à la longue la source du lait, qui l'entretient, ne tarisse d'elle-même, ou quelquefois par l'effet des remedes appropriés aux dépôts laiteux. Les remedes qui réussissent si bien & si sûrement dans les gales ordinaires, sont ici sans effet.

Il faut cependant avouer que quoique les dépôts laiteux ayent des signes qui leur soient propres, il n'est pas toujours également facile de les reconnoître, sur-tout dans les commencemens, où ils se masquent quelquefois sous les apparences de toute autre maladie. Les accidens dont ils sont la cause, sont si foibles qu'on les prend pour des vapeurs, tantôt pour des tranchées, & tantôt pour des mouvemens d'humeurs. Quelquefois le lait répandu prend le caractere d'une fiévre intermittente, quelquefois même celui d'une fievre maligne dans son commencement. D'autrefois il n'attaque d'abord que par des douleurs vagues, & sans interrompre le cours des évacuations ordinaires; mais ensuite il fait sourdement des progrès si rapides, qu'il éclate tout d'un coup avec une fureur que rien n'est capable de dompter. Une Dame, accouchée depuis douze jours, malgré un fond de tristesse & des douleurs foibles dans le ventre, paroissoit en si bonne santé, qu'elle voulut non-seulement se lever ce jour là, mais encore faire sa partie &

ſouper en compagnie : après ſouper on la remit dans ſon lit à dix heures du ſoir. A minuit elle ſentit de l'engourdiſſement dans une jambe, & le lendemain on fut obligé de lui couper la cuiſſe. Une gangrène ſeche, telle que celle-ci, eût donné le tems de ſcarifier, & ſe fût peut-être bornée au premier lieu du dépôt, ſi elle eût eu pour cauſe le ſang ou la lymphe dégénérés. Mais le lait dégénéré, comme on le verra par la ſuite de ce Mémoire, ne connoît ſouvent ni remedes, ni bornes.

Quand le lait qui s'eſt dévoié ſe fixe ſur quelque partie, il ne produit pas toujours ſur le champ une ſuppuration, ou quelque autre accident plus conſidérable : on en eſt menacé quelquefois long-tems auparavant. C'eſt donc aux gens de l'art à faire attention aux ſignes qui peuvent annoncer ces accidens, & à juger de leur gravité par la nature des parties où ſe fait le dépôt, afin d'agir promptement quand les cas l'exigent, & d'employer même les moyens les plus efficaces. Nous allons parcourir tous ces cas, & en même tems ceux qui n'étant pas à beaucoup près ſi terribles, ſe guériſſent avec plus de facilité. Pour mettre de l'ordre dans ce que nous dirons, nous diviſerons les maladies produites par des dépôts laiteux en maladies chroniques & en maladies aigues. Quoique les chroniques ſoient ordinairement ſans danger, elles ſont cependant quelquefois très-graves. A l'égard des maladies aigues produites par le dépôt laiteux, elles ſont le plus ſouvent mortelles. Nous allons parler des maladies chroniques dans ce mémoire, & les maladies aigues ſeront l'objet d'un ſecond mémoire.

Maladies chroniques produites par des dépôts laiteux.

Les maladies chroniques, qui ont pour cauſe des dépôts laiteux, attaquent ordinairement les nourrices & les femmes accouchées depuis long-tems. On ne voit point à la vérité que les nourrices ſoient auſſi ſujettes aux dépôts laiteux que les femmes qui ne nourriſſent pas ; mais ne ſemble-t-il pas qu'elles devroient en être tout-à-fait exemptes, à cauſe du libre cours qu'elles donnent à leur lait ? Pour répondre à cette difficulté, il ſuffira de dire que les cauſes qui expoſent aux dépôts laiteux les femmes qui ne nourriſſent pas, ſont en plus grand nombre & bien plus fortes : ſouvent même

elles ſont affligées de ces dépôts, malgré toutes les précautions qu'elles prennent pour s'en garantir. Mais la condition des femmes qui nourriſſent eſt bien différente. Car l'action des cauſes du dépôt laiteux doit être moins puiſſante ſur elles, à cauſe de la grande quantité de lait qu'elles perdent chaque jour; & l'énumération de ces cauſes que nous allons faire, convaincra qu'il y en a pluſieurs au pouvoir deſquelles les nourrices peuvent ſe ſouſtraire avec des attentions médiocres.

Dépôt laiteux ſur les mamelles.

On obſerve que les nourrices les plus ſujettes aux dépôts laiteux ſur les mamelles ſont celles à qui le lait ſurabonde, & qui par pareſſe de ſe faire tirer par l'enfant, ou de ſe tirer elles-mêmes, ſi cela eſt néceſſaire, retiennent dans leur corps une quantité de lait qui les expoſe aux mêmes accidens que les femmes qui veulent étouffer leur lait. Il faut dire la même choſe des nourrices qui ſont, pour ainſi dire, avares de leur lait, par la crainte d'altérer leur ſanté, en le prodiguant, quoiqu'elles en ayent beaucoup à perdre. Les nourrices qui s'expoſent à un air trop froid, ou qui ſe froiſſent le ſein contre des corps durs, ſont ſouvent attaquées d'une maladie, qu'on appelle *poil* en terme de nourrices. C'eſt une dureté au ſein, accompagnée d'une légere inflammation qui tourne ordinairement en ſuppuration, ſi les ſaignées, la diéte, & l'application de quelques topiques n'ont pû en obtenir la réſolution. Mais le plus ſouvent on en vient à bout par ces moyens.

Parmi les dépôts laiteux des mamelles qui viennent à ſuppuration, il y en a qui paroiſſent conſidérables, & qui ſe guériſſent promptement; d'autres beaucoup plus petits ſont bien plus de tems à guérir, & ne cédent qu'aux plus grands efforts de l'art. Cette différence dans les dépôts ſuppurés qui ſurviennent aux mamelles, dépend du ſiége différent qu'ils occupent. Si la ſuppuration s'établit dans une ou pluſieurs glandes du ſein, elle ne ceſſe pas que la glande n'ait été tout-à-fait fondue: or la deſtruction d'une glande par la ſuppuration eſt quelquefois extrêmement longue. La ſuppuration dure encore davantage, quand le mal jette des fuſées & ſe communique d'une glande à l'autre, comme on l'obſerve aſſez ſouvent. Dans ce cas la mamelle

percée en différens endroits, ſuppure quelquefois des mois entiers : la fonte des glandes & du tiſſu cellulaire diminue le volume de la mamelle ; & malgré la guériſon parfaite, il il n'eſt pas poſſible de la rétablir dans ſon premier état. Ainſi une nourrice à qui cet accident eſt arrivé n'eſt plus propre à faire cette fonction ; parce que ſa mamelle extrêmement diminuée ne peut plus contenir qu'une très-petite quantité de lait. Si au contraire la matiere ſe dépoſe dans le tiſſu cellulaire, elle s'y amaſſe à la vérité en très-grande quantité, & elle fait gonfler prodigieuſement la mamelle. Mais ordinairement elle ſe fait jour d'elle-même ; & après avoir coulé pendant deux ou trois jours juſqu'à la quantité de pinte, & même quelquefois plus, elle ſe tarit tout à coup ; le tiſſu cellulaire ſe rapproche, la cicatrice ſe fait au bout de quatre ou cinq jours, & la mamelle conſerve ſa rondeur & ſon volume ordinaires.

Il eſt aiſé de ſentir que le lait d'une nourrice attaquée d'un dépôt laiteux à la mamelle, ne peut-être qu'extrêmement mauvais. J'ai vû dans une grande maiſon une nourrice, à qui il ſurvint un dépôt au ſein. Elle cacha ſa maladie autant qu'elle put, par la crainte d'être renvoyée ſi elle la déclaroit, & dans l'eſpérance d'en guérir ſans qu'on s'en apperçût ; mais la violence des douleurs qu'elle reſſentoit, la trahit, malgré elle : on lui ôta ſur le champ la petite fille, qu'elle avoit bien nourri juſqu'à cet accident : malheureuſement il étoit trop tard : la fiévre qui ſurvint tout-à-coup à l'enfant, & ſes cris continuels, l'ayant fait examiner avec ſoin, on apperçut un dépôt qui s'étoit formé vers la hanche : le mal même avoit déja gagné l'articulation de la cuiſſe. Ce fut le célébre M. de la Peyronie qui fit l'ouverture de l'abſcès. Comme la matiere avoit jetté des fuſées de côté & d'autre, il l'ouvrit par-tout où il en trouva, & il pénétra dans certains endroits juſqu'aux os, qu'il trouva cariés. La malade guérit après trois mois d'un panſement où s'étoient déployés toutes les reſſources de l'art, lequel ne put cependant empêcher qu'elle ne reſtât boiteuſe.

On voit des révolutions laiteuſes ſurvenir à des nourrices qui n'ont pas la précaution de ſe faire ſaigner, & qui mangent autant qu'à leur ordinaire, quoiqu'elles n'ayent

plus d'enfans à allaiter, ſoit que la mort l'ait enlevé, ſoit qu'on l'ait ſevré, parce qu'il avoit aſſez tetté. J'en ai vû tomber en paralyſie; d'autres en langueur; pluſieurs à qui il ſurvenoit des maux de tête inſupportables; & quelques-unes qui étoient affligées d'abſcès en différentes parties du corps : il y a même des exemples de nourrices qui ſont mortes gangrènées de ces révolutions laiteuſes.

Dépôt laiteux ſur la cuiſſe.

Les dépôts les plus communs, après ceux des mamelles, ſont ceux qui ſe font ſur les extrémités inférieures. Il eſt rare qu'ils ſoient dangéreux; mais ils ſont les plus longs & les plus difficiles à guérir. Ces dépôts ne ſe forment guères avant le douziéme ou le quatorziéme jour de la couche, & ſouvent ils ſe forment beaucoup plus tard, puiſque j'en ai vû n'arriver qu'après ſix ſemaines. En général ils peuvent ſurvenir pendant tout le tems qu'il s'écoule du lait par les voies deſtinées à cette évacuation. Il n'arrive preſque jamais que ces dépôts attaquent en même tems les deux extrémités : une ſeule en eſt ordinairement affectée. C'eſt dans l'aine & dans la partie ſupérieure de la cuiſſe, que le dépôt commence à donner des ſignes de ſa préſence par la douleur que l'accouchée y reſſent; & la douleur ſuit ordinairement le trajet des gros vaiſſeaux qui deſcendent le long de la cuiſſe; elle eſt même plus vive dans tout ce trajet. On reconnoît l'étendue du mal par une eſpéce de corde douloureuſe que forme l'infiltration du tiſſu cellulaire qui accompagne ces vaiſſeaux; & l'enflure ſe joint preſque toujours à la douleur. Quand le dépôt augmente, il y a difficulté de remuer la cuiſſe. La douleur paſſe de la cuiſſe ſous le jarret, elle deſcend le long du gras de la jambe; & va ſe terminer au pied. Quant à l'enflure, elle devient quelquefois ſi conſidérable, que le volume de l'extrémité malade, eſt le double du volume de l'autre.

Auſſi-tôt qu'un dépôt de cette nature commence à s'annoncer par les ſignes qui le caractériſent, il faut penſer à procurer l'évacuation de la matiere qui le forme. On ſaigne donc ſur le champ la malade du bras, & on répete la ſaignée plus ou moins ſelon le cas. Après les ſaignées faites coup ſur coup, on lâche le ventre par un minoratif, & on

a ſoin d'en entretenir la liberté. On tient en même tems la malade chaudement, & on tâche d'augmenter la tranſpiration. Quoique l'uſage de ces moyens ait ſouvent fait diſparoître ſans retour un dépôt laiteux, qui s'étoit déja fixé ſur la cuiſſe, il arrive quelquefois qu'ils ſont inſuffiſans; & ce n'eſt qu'après avoir employé pendant long-tems des remédes internes, & avoir appliqué des topiques à l'extérieur, que l'on parvient à faire diſparoître entiérement l'enflure de la cuiſſe & du reſte de l'extrémité. Les topiques les plus uſités ſont les cataplaſmes faits avec la décoction des herbes émollientes & réſolutives, & avec la bouillie des quatre farines réſolutives; les fomentations & l'application des flanelles trempées dans les décoctions ci-deſſus, animées par l'addition d'un peu de vin blanc ou d'eau-de-vie, & même de ſel ammoniac. On fait encore des embrocations avec le ſavon & le beurre frais, ou avec l'huile de palme. Quelquefois on ſe ſert d'un mélange d'huile d'amandes douces & d'amandes ameres; & on joint à ces huiles l'eſprit de vin, & même l'eſprit volatil de ſel ammoniac: on ſe ſert auſſi du baume de Fioraventi, & de l'eau générale que l'on mêle avec quelque huile. On répete pluſieurs fois chaque jour les embrocations, ou les fomentations, ou les frictions faites avec ces remédes, & on enveloppe enſuite la partie affligée avec une ſerviette bien chaude, qu'il faut renouveller ſouvent. Les douches faites avec la leſſive de cendres de ſarment ont eu quelquefois un très-bon ſuccès.

Quoique ces remédes ſoient très-propres à fondre le dépôt laiteux, & qu'ils le fondent en effet aſſez ſouvent, cependant il arrive quelquefois que dans le tems que l'on croit s'être rendu maître de l'humeur laiteuſe, & en avoir procuré la ſortie entiere, elle paſſe de l'autre côté, & y cauſe des accidens pareils à ceux qu'on étoit venu à bout de détruire. Il faut dans ce cas répéter les remédes qui ont déja réuſſi pour la premiere partie attaquée. On ſaigne donc de nouveau, ſi les forces le permettent, & on revient à l'uſage des mêmes remédes, internes & externes.

Une Dame de conſidération, rue neuve des Petits-Champs, dont j'étois l'accoucheur ordinaire, fut ſaiſie, le

ſecond jour de ſa couche, d'une fiévre violente, accompagnée de mal de tête, & de vives douleurs aux reins & dans le ventre : les lochies s'arrêterent, & la malade étoit dans le plus grand danger. M. Peyrat, qui gouvernoit la malade, parce que j'étois retenu ailleurs, fit faire bruſquement pluſieurs ſaignées du pied, & il preſcrivit une diéte ſévere. Ces moyens & quelques autres remédes écarterent bien-tôt le danger, & peu à peu la malade entra dans une eſpéce de convaleſcence. On lui permit de manger ; mais les alimens ne parurent pas lui faire le même plaiſir qu'aux convaleſcens, dont la guériſon eſt ſolide. Dans le tems que la malade étoit ſur le point de ſe lever, elle ſentit tout-à-coup une douleur à la cuiſſe, qui fut bien-tôt ſuivie de l'enflure du même côté, & de la fiévre. Il y eut une conſultation à laquelle je fus mandé. Les Médecins qui la compoſoient, M. Peyrat & moi, nous fûmes tous d'avis qu'il falloit revenir à la ſaignée ; mais nous préférâmes la ſaignée du bras : on en fit pluſieurs, & on eut ſoin d'en ſoutenir les bons effets par des apozèmes faits avec les plantes tempérantes & légérement apéritives, auxquelles on joignit enſuite des purgatifs & des fébrifuges. La poudre tempérante, & les remédes externes rapportés ci-deſſus, furent auſſi mis en uſage avec le plus grand ſuccès. Mais à peine eut-on détruit le mal d'un côté, qu'on le vit reparoître de l'autre. On ne ſe rebuta pas pour cela : les mêmes remédes furent employés une ſeconde fois ; & en cinq ou ſix ſemaines le dépôt fut radicalement guéri.

Une jeune Dame qui avoit déja eu pluſieurs couches très-heureuſes, & que je venois encore d'accoucher heureuſement, fut les huit ou dix premiers jours de cette couche en très-bon état. Seulement les lochies avoient commencé à diminuer après le cinquiéme jour, & les jours ſuivans elles étoient preſque réduites à rien. J'employai inutilement, pour les rappeler à leur quantité ordinaire, l'infuſion de ſaffran, l'*arcanum duplicatum*, dans la ptiſanne & les lavemens purgatifs. Comme cette Dame ſe portoit à merveilles, le dixiéme jour de ſa couche, & que l'expérience m'avoit appris les bons effets du mouvement & d'un exercice modéré pour provoquer la ſortie des lochies retenues

retenues par un trop grand repos, je fis lever la malade, & je lui permis de faire quelques tours dans sa chambre : lorsqu'elle voulut faire un pas, elle se plaignit d'une douleur à la cuisse. On la remit dans son lit sur le champ, & j'examinai l'endroit où elle avoit senti de la douleur; je n'y vis que des apparences très-légeres d'un dépôt laiteux. Cependant je fis saigner la malade au bras ; & elle le fut encore deux fois le lendemain, toujours au bras. Je faisois prendre en même tems à la malade des bouillons légérement apéritifs & un peu laxatifs. Ces remédes & les promptes évacuations n'empêcherent pas l'enflure de la cuisse, & que le mal même ne gagnât la jambe : les urines diminuérent ; la fiévre s'alluma, la langue étoit séche, & la jambe & la cuisse devinrent d'une grosseur énorme. Le mal passa rapidement de l'autre côté, sans le moindre soulagement pour le côté attaqué le premier : les cuisses & les jambes étoient enflées à un tel excès, que la peau étoit prête à crever dans certains endroits, faute de pouvoir s'étendre davantage. Désespérant de faire rentrer dans les routes de la circulation ces liqueurs infiltrées, je proposai à M. de Caumont, Chirurgien de la malade, de faire deux taillades aux parties inférieures de chaque jambe. Elles furent faites dans le moment, & il coula beaucoup d'eau par ces ouvertures sans une diminution considérable de l'enflure œdémateuse. La malade fut mise à l'usage d'une ptisanne nitrée. Elle prit pendant long-tems des apozèmes aiguisés avec l'*arcanum duplicatum*, & ensuite des bols faits avec les poudres de cloportes & de vipere, le saffran de Mars apéritif, & le diaphorétique minéral : on y joignit même pendant quelque tems l'éthiops minéral : & des purgatifs que l'on donnoit assez fréquemment, entraînoient les humeurs que les bols avoient fondus. Les urines se rétablirent insensiblement ; elles devinrent même si abondantes, que la malade en rendoit en vingt-quatre heures quatre ou cinq pintes : les cuisses & les jambes se désenflerent peu à peu ; l'appetit & le sommeil revinrent, & la malade fut parfaitement guérie au bout de deux mois. Ce dépôt laiteux, compliqué avec la suppression d'urine, a été un des plus considérables que j'ai vû en ce genre.

Dans l'Iſle S. Louis, une autre Dame étant relevée d'une couche qui avoit été très-heureuſe, & ſe trouvant parfaitement rétablie, crut par ſurabondance de précautions devoir ſe tenir chez elle encore pendant ſix ſemaines: elle n'en ſortit pendant tout ce tems que pour aller à l'Egliſe les jours de fête. Après ce terme écoulé, elle alla, un jour qu'il faiſoit beau & fort chaud, ſe promener en caroſſe ſur le bord de la riviere. Vers le coucher du ſoleil elle deſcendit de ſon caroſſe pour s'aſſeoir ſur un gazon proche de la riviere. La fraîcheur délicieuſe dont elle jouiſſoit l'y fit reſter aſſez long-tems. Mais la nuit ſuivante elle ne dormit point: elle ſentit même en ſe levant de la douleur à la cuiſſe. Il y avoit auſſi un peu d'enflure; & quelques gouttes de lait qui avoient continué de couler juſqu'alors, s'étoient arrêtées. On m'envoya chercher ſur le champ. Je fis ſaigner la malade; le ſoir la ſaignée fut répétée, & le lendemain matin une troiſiéme fois. On doucha fréquemment la partie avec la leſſive de cendres de ſarment: j'employai en même tems les diurétiques & les purgatifs à l'ordinaire: & la malade fut entiérement guérie au bout de quinze jours, ſans que le dépôt eût paſſé d'une extrémité à l'autre, comme il arrive ordinairement.

Le nom de M. Clément ſera long-tems célébre parmi les Accoucheurs, quoiqu'il n'ait rien écrit. Sa mémoire me ſera toujours chere en particulier: j'ai eu le bonheur d'être ſon diſciple, & j'ai trouvé dans ſes grandes lumieres & dans ſes bontés des ſecours auxquels je ſuis redevable d'une partie de mes ſuccès. Mais malgré tout le reſpect que j'ai pour ce grand homme, je ne puis m'empêcher de dire qu'il n'étoit point au fait du traitement des dépôts laiteux. Il avoit là-deſſus des préjugés qu'il regardoit comme des principes ſûrs, dont il n'étoit pas permis de s'écarter dans la pratique; & ce faux ſyſtême l'empêchoit d'appercevoir la vraie route qu'il falloit prendre pour traiter cette maladie avec quelque ſuccès. Ce que l'on peut dire pour l'excuſer, c'eſt que les plus fameux Accoucheurs de ſon tems, & ceux qui l'avoient précédé, n'étoient pas plus éclairés ſur cette matiere. Auſſi ne voit-on point que les Peu, les Mauriceau, les la Motte & les Deventer ayent rien écrit

ſur les dépôts laiteux, ſans doute parce qu'ils ſentoient bien qu'ils n'avoient point à cet égard des connoiſſances ſuffiſantes. L'épouſe d'un fils de M. Clément étoit accouchée fort heureuſement pour la cinquiéme fois. M. Clément, après l'avoir tenue au bouillon, & lui avoir fait garder le lit pendant quinze jours, permit qu'on la levât. Pendant cette opération elle ſe plaignit d'une douleur à la cuiſſe, qui fit prendre le parti de la remettre au lit ſur le champ : la fiévre s'alluma, & elle fut bien-tôt ſuivie de l'enflure de la cuiſſe. Comme la malade étoit fort graſſe, & avoit naturellement beaucoup de diſpoſition à la ſueur, on la chargea de couvertures, parce qu'on regardoit la ſueur comme un moyen de guériſon. Mais au lieu de la ſueur qu'on attendoit, on vit la fiévre augmenter conſidérablement ; la peau devint ſéche, & l'enflure accompagnée d'une douleur vive, gagna la jambe. Je ſentois que jamais la ſaignée n'avoit été plus clairement indiquée ; mais j'avoue que mon reſpect pour les déciſions de mon maître m'empêcha de la propoſer. D'ailleurs j'étois bien ſûr qu'elle ne ſeroit point faite, puiſque les lochies couloient encore, & que les préjugés de M. Clément lui faiſoient condamner abſolument la ſaignée dans ce cas là. Nous eûmes la douleur de voir périr la malade le vingtiéme jour de ſa couche, & le cinquiéme de la maladie. Le dépôt laiteux ſur la cuiſſe n'eut pas le tems, comme l'on voit, de faire une maladie chronique. Mais comme il eſt rare que le cours de ces ſortes de dépôts ſoit ſi borné, je n'ai pas cru devoir tirer ce cas particulier de la claſſe des maladies chroniques.

Quoique je ſois bien convaincu de la néceſſité de la ſaignée dans ces dépôts ſubits auxquels la fiévre ſe joint, & qui peuvent être regardés comme formant dans le commencement une maladie aigue & inflammatoire, je ne prétends pas cependant que ce moyen de guériſon que je propoſe ſoit infaillible. J'ai eu le malheur de perdre plus d'une malade, malgré toutes les ſaignées que j'avois pû faire ; non que les ſaignées euſſent été contraires ; mais elles avoient été inſuffiſantes pour ces cas là, parce que le mal étoit plus puiſſant que le remède, & qu'il n'y en avoit pas d'autre. En général j'ai obſervé que les ſaignées même répétées un

grand nombre de fois, étoient ſouvent des reſſources bien foibles toutes les fois qu'à ces dépôts laiteux ſur les extrémités inférieures, il ſe joignoit une fiévre violente, accompagnée de grands maux de tête, d'altération exceſſive, de ſéchereſſe à la peau, de douleur inſupportable en remuant la cuiſſe, & de tranchées dans le ventre. Le pronoſtic alors ne peut être favorable ou au moins il ne faut pas trop faire eſpérer de l'efficacité des ſaignées, quoiqu'elles ſoient parfaitement indiquées. Si au contraire les ſymptômes qui accompagnent la fiévre ſont à un dégré modéré, quoique la fiévre ſoit aſſez vive; ſi la malade eſt diſpoſée à la ſueur; ſi ſon appetit n'eſt pas abſolument perdu, & que l'enflure guérie d'un côté paſſe de l'autre, on peut alors compter beaucoup ſur les bons effets de la ſaignée; non qu'elle empêche toujours le dépôt de ſe former, mais elle empêche qu'il ne devienne ſi conſidérable, & elle diſpoſe merveilleuſement à la réſolution.

Avant de quitter cet article, il eſt bon de faire revenir le public d'une erreur où il eſt par rapport à la cauſe de ces dépôts. On croit qu'ils n'arrivent jamais que par la faute des gardes, ou par l'imprudence des accouchées. On en a vû quelquefois dans leſquels il étoit bien manifeſte que ces cauſes avoient influé; mais le plus ſouvent on ne peut accuſer que la mauvaiſe diſpoſition du ſujet. C'eſt quelquefois un lait d'une mauvaiſe qualité, & quelquefois une diſpoſition telle dans les parties qui doivent donner iſſue au lait, qu'elles s'oppoſent à ſon libre cours. Il faut convenir encore que les femmes qui ne nourriſſent pas, & qui mangent beaucoup, ſont plus ſujettes à ces ſortes de dépôts.

Dépôt laiteux dans l'hypogaſtre.

Il y a une troiſiéme eſpéce de dépôt laiteux qui forme auſſi une maladie chronique. Ce ſont les dépôts qui ſe font dans la région inférieure du ventre, appellée hypogaſtre. Quoiqu'ils ſoient dangéreux par rapport à leur ſituation, ils le deviennent encore davantage, lorſque n'ayant pas été connus dans leur commencement, ils ont acquis un volume conſidérable, & une dureté qui les rend incapables de réſolution. Je ne connois point d'Auteur qui faſſe mention des ſignes par leſquels on peut reconnoître ces dépôts, ni

des moyens de les guérir. On voit ſeulement dans Mauriceau & dans la Motte quelques obſervations qui parlent d'abſcès dans l'aine & dans l'intérieur du ventre, à la ſuite des couches : ces abſcès étoient ſans doute des ſuites de dépôts laiteux, qu'on auroit pû réſoudre, s'ils avoient été reconnus avant qu'ils fuſſent en ſuppuration. Il y a des ſignes qui font reconnoître ces dépôts dès le commencement, & des moyens ſûrs d'en obtenir la réſolution. Ainſi, par la réſolution de ces dépôts, on peut prévenir des abſcès très-douloureux, des fiſtules ſouvent incurables, & quelquefois la mort même, ſi la matière de l'abſcès perce dans le ventre, avant qu'on ait pû lui procurer une iſſue au dehors.

Les dépôts laiteux fixés dans la région inférieure du ventre, ſont preſque toujours ſitués depuis l'aine de l'un ou l'autre côté, juſqu'à l'épine antérieure & ſupérieure de l'os des iles. Il y en a où l'humeur ſe dépoſe ſous la peau & les graiſſes ; d'autres entre les muſcles & le péritoine. Les plus conſidérables ſe logent dans le tiſſu cellulaire du péritoine, dans les ligamens larges, ou dans les ovaires. Il eſt rare que ces dépôts attaquent les viſceres. Quand ils commencent à ſe former, ils ne fourniſſent aucun ſigne ſenſible à la vûe & au toucher, pour les reconnoître ; mais ils s'annoncent par des tranchées importunes & vagues dans tout le ventre, & qui viennent répondre dans un lieu fixe en finiſſant. Ces tranchées que j'appelle contre-nature, pour les oppoſer aux tranchées naturelles qui pouſſent les vuidanges, ſe diſtinguent de celles-ci en ce qu'elles ne durciſſent pas la Matrice, & qu'elles n'excitent aucun flot de vuidanges, comme les tranchées naturelles. Les autres ſignes qui annoncent ces dépôts dans leur commencement, ſont la perte de l'appetit & du ſommeil, une fiévre légere, quelquefois continue, quelquefois inrermittente, & dont les accès commencent par un petit friſſon : il ſurvient même pluſieurs de ces accès précédés de petit friſſon, dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Ce n'eſt guères que vers le dixiéme, douziéme ou quatorziéme jour de la couche, que ces dépôts deviennent ſenſibles au toucher. J'en ai vû cependant ſe manifeſter plutôt, mais cela arrive rarement.

Si on attaquoit ces dépôts laiteux dès leur naiſſance par pluſieurs ſaignées de bras faites dans un court eſpace de tems, on viendroit aiſément à bout de les faire diſparoître ; parce qu'une humeur, prête à ſe fixer, s'enleve bien plus facilement que quand elle eſt une fois arrêtée, & qu'elle forme déja une tumeur. Mais il arrive très-ſouvent que faute de regarder les accidens dont nous venons de parler comme une diſpoſition prochaine à un dépôt laiteux, ou par un reſpect mal-entendu, pour un reſte de lochies, que la ſaignée du bras augmenteroit plutôt en pareil cas, qu'elle ne ſeroit capable de les arrêter, on s'amuſe à de petits remédes ; & on perd un tems précieux dans l'uſage de l'huile d'amandes douces, des lavemens, des fomentations, & des cataplaſmes avec des herbes émollientes. Comme ces petits remédes ne font rien, ni contre la maladie, ni contre la cauſe qui la produit, l'humeur a le tems de ſe fixer ſur un endroit ; la douleur qui s'y fait ſentir excite l'attention : on cherche donc le ſiége du mal dans la partie du ventre la plus douloureuſe ; & on eſt très-ſurpris de trouver une tumeur conſidérable, que le défaut d'expérience fait toujours juger incapable de réſolution ; ainſi le plus ordinairement on la condamne à ſuppurer.

Mais quoiqu'il y ait eu du tems perdu dans ce que l'on a fait d'abord en traitant ces ſortes de dépôts, & qu'on les ait laiſſé dégénérer en tumeur douloureuſe, dure & circonſcrite, dans l'un des côtés de l'hypogaſtre, il ne faut pas déſeſpérer de les réſoudre. J'en ai vû un plus grand nombre prendre cette tournure, que je n'en ai vû s'abſcéder, toutes les fois qu'on a employé les remédes qui convenoient ; ainſi il faut bien ſe garder de tourner d'abord ſes vûes vers la ſuppuration. Il y a environ dix ans que la femme d'un des Caiſſiers de l'Extraordinaire des guerres, étant accouchée depuis cinq ſemaines, s'apperçut elle-même d'une groſſeur qu'elle avoit dans le ventre : c'étoit la ſuite des tranchées qu'elle avoit éprouvées depuis le dix ou douziéme jour de ſa couche. M. Malaval, ſon Chirurgien, ayant été mandé, il trouva après l'examen, la choſe aſſez grave pour ne rien décider ſeul. Je fus appellé en conſultation, & je reconnus facilement une tumeur de la groſſeur de la tête d'un enfant :

elle me parut avoir ſon foyer dans le ligament large du côté droit, & elle occupoit tout l'eſpace qui ſe trouve depuis la partie latérale du pubis, juſqu'à l'épine antérieure & ſupérieure de l'os des iles. Quoique la tumeur ſubſiſtât depuis plus de deux mois, & qu'elle eût acquis un dégré de dureté aſſez conſidérable, je ne balançai pas à l'attaquer par les réſolutifs. Je fis donc faire quatre ſaignées en deux jours, qui diminuerent beaucoup les douleurs. La malade fut miſe en même tems à l'uſage des bouillons légérement apéritifs, dont je fais grand cas dans les dépôts laiteux. Ces bouillons ſont faits avec les feuilles des deux chicorées, le cerfeuil, le creſſon de fontaine, & le ſel de Glauber. L'uſage de ces bouillons, ſoutenu des lavemens, faiſoit prodigieuſement uriner la malade. Je les rendis purgatifs peu de tems après. Comme ils procuroient ſept ou huit ſelles en vingt-quatre heures, je les interrompois de tems en tems pour laiſſer repoſer la malade ; & dans ces intervalles je faiſois prendre à la malade des bols avec les poudres de cloportes & de vipère, le cinnabre & l'antimoine diaphorétique. La tumeur qui étoit adhérente auparavant, commença à s'ébranler ; enſuite elle fondit peu à peu, & diſparut entiérement après ſix ſemaines de l'uſage des remédes, & trois mois après l'accouchement.

Une Dame extrêmement délicate, & femme d'un Payeur des rentes, après être accouchée fort heureuſement, fut attaquée, vers le dixiéme jour de ſa couche, d'une fiévre médiocre. Comme les ſuites de couche alloient très-bien, je ne penſai qu'à gagner du tems dans l'uſage des remédes ordinaires, & je ne me déterminai à chercher les cauſes de ſa maladie, que lorſque les douleurs de ventre, réunies dans un lieu fixe, m'y contraignirent. Je ne ſentis alors qu'un engorgement dans l'un des côtés du ventre ; mais j'augmentois la douleur en preſſant l'endroit malade. Quoique je n'euſſe pas encore dans ce tems toute l'expérience que j'ai eue dans la ſuite par le nombre de dépôts de toute eſpéce que j'ai traités depuis, je fis tout mon poſſible pour détruire le commencement de cette maladie par pluſieurs ſaignées du bras, qui à la vérité ne furent pas faites aſſez près les unes des autres. Auſſi le dépôt augmenta-t-il malgré

mes ſoins : il forma une tumeur ſi conſidérable dans l'eſpace de huit ou dix jours, qu'elle ſurpaſſoit le volume de la tête d'un enfant. J'employai les remédes dont j'ai parlé dans l'obſervation précédente, mais d'abord avec ſi peu de ſuccès, que je demandai une Conſultation. MM. Malaval & le Dran furent appellés. Après l'examen de la tumeur, qui s'étendoit depuis l'épine antérieure & ſupérieure de l'os des iles juſqu'à l'ümbilic, ils crurent, ainſi que moi, qu'elle viendroit à ſuppuration. Cependant ils furent d'avis de continuer encore l'uſage des réſolutifs. On ſaigna de nouveau la malade; elle fut purgée de jour à autre, & la diéte fut extrêmement ſévere. Enfin au bout d'un mois la tumeur diminua, & après un tems égal elle ſe trouva détruite entiérement.

La femme d'un Boulanger du fauxbourg S. Antoine, accouchée depuis ſix ſemaines, m'envoya chercher pour une groſſeur qu'elle avoit dans le ventre. Ce dépôt me parut énorme : il s'étendoit depuis le pli de l'aine juſqu'à la partie ſupérieure de l'os des iles, ſe prolongeant juſqu'à la ligne blanche, & il ſe bornoit par en haut à l'umbilic, & par en bas au pubis. Je mis en uſage pendant un mois tous les remédes poſſibles pour obtenir la fonte de cette tumeur; mais les ſaignées, les bouillons amers, les apozèmes purgatifs, les topiques, & les douches parurent avoir été ſans effet. Je m'attendois à une ſuppuration, ou à une induration ſquirreuſe : je crus cependant devoir tenter encore de nouveaux remédes : j'employai donc les abſorbans & les diaphorétiques en opiate ; la malade en prenoit deux fois par jour, & par-deſſus une taſſe d'infuſion de ſaffran, & même quelques taſſes de thé dans le cours de la journée; je permettois en même tems à la malade une légere nourriture. Il ſurvint des ſueurs ſi abondantes, que la tumeur ſe fondit après trois mois de couche, & deux mois de traitement.

Aux deux Anges, rue S Honoré, une jeune Dame très-délicate étoit accouchée fort heureuſement, & avoit été très-bien juſqu'au commencement du troiſiéme jour de ſon accouchement; mais vers ce tems-là il lui ſurvint une fiévre vive, accompagnée de mal de tête, de ſéchereſſe à la langue,

langue, & d'ardeur ſi violente à la peau, que je craignis pour elle une maladie dangéreuſe, & qui même ordinairement devient bien-tôt funeſte, à ce terme. La malade fut ſaignée promptement du pied, & pluſieurs fois ; on la mit à l'uſage des délayans tempérés, & enſuite aux apozèmes avec le ſel des *duobus*, de l'avis de MM. Tonnelier Médecin & Malaval Chirurgien, que j'avois fait appeller. Ces remédes firent tout l'effet qu'on pouvoit en attendre ; le danger s'évanouit, & la malade revint peu à peu dans une eſpéce de convaleſcence. On lui permit de manger quelques potages légers, parce qu'elle paroiſſoit ſans fiévre ; mais elle n'eut point à manger tout le plaiſir qu'on éprouve ordinairement dans les guériſons ſolides. Quinze jours ſe paſſerent, pendant leſquels la malade jouit de cet état moyen, qui n'eſt ni la ſanté, ni la maladie : il ſurvint enſuite quelques accès de fiévre intermittente, précédés de friſſon : bien-tôt après la malade ſentit des douleurs dans le ventre qui paroiſſoient ſe cantonner dans l'hypocondre droit. J'y portai la main, & je fus très-ſurpris de trouver une tumeur dans le côté douloureux, qui étoit déja très-groſſe. Nous la décidâmes laiteuſe, & par conſéquent ſuſceptible de réſolution à cauſe de ſa nouveauté & de ſon caractere. On ſaigna trois fois de ſuite du bras ; on donna des apozèmes purgatifs & fébrifuges pour vaincre des accès de fiévre avec intermiſſion ; & l'eau de poulet émulſionnée prit la place des ptiſanes ordinaires. Ces remédes qui firent évacuer une grande quantité de bile, & qui rendirent les urines très-abondantes, fondirent peu à peu la tumeur ; & elle fut tout-à-fait détruite en trois ſemaines. Il y a lieu de croire que les remédes pratiqués dans la premiere maladie contribuerent beaucoup à rendre le dépôt ſuſceptible d'une plus prompte guériſon.

Une Dame, rue Vivienne, naturellement délicate, & dont la conſtitution avoit encore été affoiblie par des groſſeſſes conſécutives, étoit accouchée très-heureuſement pour la cinquiéme fois. Son lait ſe fit ſentir dans le tems ordinaire, & les évacuations par la Matrice ſe faiſoient aſſez bien : on attendoit de jour en jour la réparation de ſes forces, par l'uſage des alimens qu'on lui avoit permis ; mais les forces ne revinrent point. On fut obligé de ſupprimer les alimens, parce qu'il ſurvint

de la fiévre, du dégoût, & des tranchées assez fortes dans tout le ventre. Je fis avaler à la malade beaucoup d'huile d'amandes douces, & on lui donnoit fréquemment des demi-lavemens de décoctions émollientes : la bile couloit abondamment, & les tranchées étoient moins vives, & un peu plus éloignées. Comme on crut n'avoir plus besoin de moi, je fus remercié de mes soins. M. Molin, ami & Médecin de la maison, conseilla, en mon absence, à peu près les mêmes remédes que moi, parce que les douleurs s'étoient réveillées, & que la fiévre subsistoit. Quelque tems après je retournai chez la malade, autant par l'inquiétude que me donnoit son état, que par devoir. Trouvant les choses comme je les avois laissées, je soupçonnai quelque engorgement laiteux ; & l'examen que je fis du ventre changea mon soupçon en certitude. Je déclarai à la famille qu'il falloit que je conférasse avec M. Molin. On nous réunit ; & après avoir fait l'un & l'autre un examen exact vers les endroits douloureux, nous sentîmes une tumeur de la grosseur d'une orange, dans le ligament large du côté droit : elle paroissoit adhérente entre les deux épines antérieures de l'os des iles, & mouvante du côté de la ligne blanche. Nous la décidâmes laiteuse, tant par sa situation que par la promptitude avec laquelle elle s'étoit formée. Car les tumeurs laiteuses dans l'hypogastre viennent très-promptement, sans inflammation apparente, & sans douleur pungitive, si ce n'est lorsqu'elles tournent à suppuration. Nous convînmes ensemble d'attaquer vivement la tumeur. La malade fut saignée plusieurs fois du bras. On lui fit prendre des apozèmes apéritifs & purgatifs, & on appliqua des cataplasmes résolutifs sur le dépôt. Nous ne pûmes empêcher l'augmentation de la tumeur dans les premiers jours ; mais la persévérance dans l'usage des remédes internes & dans l'application des topiques, firent disparoître les accidens, & fondirent entiérement la tumeur dans l'espace d'un mois. Je profite avec plaisir de l'occasion de rendre à M. Molin la justice qu'il méritoit sur son attention à tirer des lumieres de tous ceux qui pouvoient lui en donner sur les maladies pour lesquelles on le consultoit. Ce célébre Praticien sçavoit qu'un homme qui s'est dévoué à quelque partie de

la Médecine ou de la Chirurgie doit avoir appris par l'étude, ou au moins par une longue pratique, bien des choſes qui ont pû échapper à un autre homme, dont l'attention s'eſt partagée à une foule d'objets divers. J'oſe même dire que dans des cas où la nature de la maladie & ſa cauſe paroiſſoient fort obſcures, il m'a prié plus d'une fois d'en faire la recherche, perſuadé que ma longue expérience dans tout ce qui avoit rapport aux accouchemens, me mettoit en état de préſenter quelques lumieres, & d'ouvrir un avis ſenſé.

Je ne veux pas non plus paſſer ſous ſilence le rôle qu'un reméde, dont je n'ai point parlé, a joué dans cette guériſon. Un voiſin & ami de la maiſon nous propoſa, à M. Molin & à moi, l'application d'un cataplaſme fait avec les feuilles d'hiéble, comme un reméde ſouverain pour guérir ces ſortes de dépôts. Comme on nous avoit laiſſé la liberté de faire les remédes eſſentiels, & que celui-ci ne pouvoit nuire, nous n'eumes garde de le rejetter. Mais quoiqu'il n'eût été appliqué que dans le tems de la diminution de la tumeur, il partagea l'honneur de la guériſon. Quelques perſonnes même la lui attribuerent toute entiere; & c'eſt le bruit qu'a fait cette cure, qui m'a porté à faire ce récit, afin qu'on ſçache à quoi s'en tenir par rapport à la vertu de ce reméde. Les hiébles ſont un fort bon réſolutif; mais ce topique & tous les autres, quels qu'ils ſoient, ſont inſuffiſans pour réſoudre une tumeur laiteuſe, ſur laquelle ils n'agiſſent point immédiatement. Il faut, pour qu'ils opérent quelque choſe, que la tumeur ſoit diſpoſée à la réſolution par d'abondantes évacuations, procurées par le moyen des ſaignées, des diurétiques & des purgatifs. Si on ſe borne à l'application des topiques, on perd un tems précieux qui laiſſe faire un progrès rapide & conſidérable à la tumeur, & on l'expoſe à dégénérer en ſquirrhe, ou à tomber en ſuppuration.

La ſuppuration des dépôts laiteux, ſur-tout dans l'aine & dans l'hypogaſtre, eſt toujours dangéreuſe, puiſqu'elle expoſe à la perte d'un membre, & quelquefois de la vie. Ainſi il ne faut provoquer la ſuppuration par le moyen des maturatifs, que quand le tems perdu & l'inefficacité des réſolutifs ne laiſſent d'autre reſſource que celle-là. Il m'eſt cepen-

dant passé sous les yeux plusieurs observations où les suites de pareilles suppurations n'ont point été fâcheuses.

Une Dame du fauxbourg S. Marceau, après un accouchement ordinaire, eut des suites de couche telles qu'on pouvoit les souhaiter, jusqu'au huitiéme ou dixiéme jour. Elle sentit alors des douleurs dans le ventre, dans l'aine & dans la cuisse, qui l'inquiéterent : aucune enflure ne se laissoit appercevoir ; ainsi on borna les secours à l'huile d'amandes douces, aux lavemens, & à des topiques de différentes espéces : on saigna cependant la malade deux fois, mais à des distances éloignées. Cinq ou six semaines se passerent sans obtenir aucune diminution dans les accidens : au contraire la fiévre survint, la cuisse & la jambe refuserent le service, & la douleur de l'aine augmenta. Je fus mandé pour en conférer avec le Médecin de la malade : après l'examen fait, je reconnus une dureté au-dessus du pli de l'aine qui n'étoit pas circonscrite ; elle ne produisoit ni élévation, ni rougeur à la peau ; mais elle avoit tous les signes d'un dépôt laiteux. Nous convînmes de tenter la résolution, malgré le tems perdu. La malade fut saignée plusieurs fois & coup sur coup ; on la mit à l'usage des apozèmes animés avec l'*arcanum*, que l'on interrompoit souvent par des purgatifs : & on se servit des cataplasmes avec le sureau, les feuilles d'hiéble, la camomille & la persicaire. Quelquefois on substituoit à ces plantes l'application de la bouillie, qui a pris faveur depuis un certain tems. Mais tous ces moyens ne purent empêcher la suppuration. M. Boudou fit l'ouverture de ce dépôt, dont le foyer étoit dans l'hypogastre, & il renfermoit une si grande quantité de matieres, qu'il nous parut surprenant qu'elle ne se fût pas plutôt fait jour dans l'intérieur du ventre, que de se manifester au dehors sans rompre ses enveloppes. Cette Dame a été guérie radicalement, & a fait depuis d'autres enfans.

La femme d'un Receveur général des finances eut de même, après un accouchement heureux, des douleurs dans le ventre avec un dévoiement fort importun. On travailla sans succès à l'en guérir. Quelque tems après la fiévre survint. Les tranchées répandues d'abord dans tout le ventre, se cantonnerent au-dessus de l'aine du côté droit. On avoit employé les cataplasmes, les fomentations, les flanelles

trempées & exprimées : la malade avoit été purgée plusieurs fois à cause de son dévoiement ; & elle étoit au quinquina, parce que la fiévre étoit intermittente. Mais la cuisse s'étant racourcie par l'augmentation du dépôt, je fus mandé six semaines ou environ après les premieres impressions du dépôt. Il faut convenir que les tranchées dont le dévoiement étoit accompagné, avoient tellement fixé l'attention de ce côté là, qu'elles n'avoient pas permis de penser à une autre cause. D'un autre côté le dépérissement de la malade sembloit exclure tous les remédes un peu forts. Le dépôt laiteux étant bien constaté, je fus d'avis de tenter encore la résolution, & mon avis fut approuvé de tous les Consultans. On fit donc plusieurs saignées du bras à la malade : on la purgea de nouveau, on lui fit prendre le quinquina dans la décoction des plantes apéritives ; & les plus forts résolutifs furent appliqués en cataplasme sur la tumeur. Mais elle étoit devenue trop dure pour céder à l'action de ces remédes. Les signes de suppuration qui se manifesterent, firent voir que le tems de la résolution avoit été manqué dans le commencement. On fit donc l'ouverture du dépôt, & la malade guérit après trois mois de maladie.

Une Dame de Province, venue à Paris pour consulter, assembla chez elle MM. Petit, Boudou, & moi. Nous lui trouvâmes un trou fistuleux au-dessus du pubis, un peu latéralement ; la sonde entroit si avant, qu'elle paroissoit se perdre dans l'hypogastre. Cette fistule étoit la suite d'un abscès laiteux ouvert depuis plus d'un an, & qu'on n'avoit jamais pû cicatriser, quoiqu'on y eût travaillé à différentes repriſes. Notre avis fut d'entretenir l'ouverture & l'issue des matieres avec une canule, & d'attendre du tems seul la guérison. Il falloit que ce dépôt eût commencé peu de jours après la fiévre de lait, parce que la malade nous dit qu'elle avoit ressenti dans ce tems-là des douleurs vives dans tout le ventre, pour lesquelles on n'avoit employé que des remédes extrêmement legers.

Il suit des obſervations précédentes, que les dépôts laiteux, qui en sont l'objet, prennent aisément la voie de la résolution. C'est assurément la terminaison la plus favorable,

& même la seule désirable, puisque les deux autres terminaisons, la suppuration & le squirrhe, deviennent, sinon mortelles, au moins toujours dangéreuses. Mais on a vû que le seul moyen d'obtenir la résolution des dépôts laiteux, étoit d'employer des évacuations aussi promptes qu'abondantes. Les petits remédes, qui sont incapables de produire de grands changemens dans le corps, n'ont d'autre effet que de laisser accroître le mal à un dégré qui le rend supérieur à tous les efforts de l'art. L'indication qu'il s'agit de remplir, c'est de décharger la masse du sang d'une quantité de lait qui la surcharge, & qui menace de se fixer quelque part. On ne peut satisfaire à cette indication qu'en brusquant les saignées, & en évacuant copieusement par la voie des urines & des selles. Ce que l'on vient de voir des succès de cette méthode suffira pour en établir la bonté; mais à ces faits, il me seroit aisé d'en ajoûter un grand nombre d'autres, dans lesquels j'ai employé ou vû employer la même méthode, avec un égal succès, si je prévoyois qu'il pût rester le moindre doute à cet égard.

SECOND MÉMOIRE

Sur les Dépôts Laiteux.

Des Maladies aiguës, produites par les Dépôts Laiteux.

Dépôt laiteux avec fiévre aiguë, les premiers jours de la couche.

LEs dépôts laiteux, compris dans la claſſe des maladies aiguës ſont ceux qui ſurviennent peu de jours après l'accouchement, & qui ſe terminent en peu de tems, par une mort certaine, ou par une prompte guériſon. Ces maladies ſont ſouvent marquées par les apparences d'une fiévre de lait, ou par des douleurs de ventre qui ont quelque reſſemblance avec les tranchées, qui arrivent ordinairement dans les premiers jours des couches : & ce déguiſement a été funeſte à un grand nombre de femmes, que j'ai vû périr, parcequ'on avoit été dans une trop grande ſécurité, par rapport à des accidents qui ne ſembloient préſenter dans le commencement rien d'extraordinaire.

Quant à la durée de ces dépôts, elle eſt plus ou moins longue ; j'ai vû périr des femmes en vingt-quatre heures, d'autres au bout de trois ou quatre jours : il eſt rare que ces maladies paſſent au-delà de cinq ou ſix jours, à moins que les ſecours de l'art & de la nature ne trouvent le moyen de changer un état ſi dangereux.

Pour diſtinguer ces dépôts laiteux, ou ces maladies aiguës, d'avec la fiévre de lait, & les tranchées ordinaires qui ſuivent l'accouchement, & que j'appelle naturelles, il faut bien comparer ce qui ſe paſſe dans l'état naturel, à la ſuite de l'accouchement, avec ce qui arrive quelquefois contre l'ordre de la nature dans le même tems. Après l'accouchement il s'établit des tranchées qui durent plus ou moins de jours. On les reconnoît à des intervalles périodiques, pendant leſquels la femme eſt dans un repos parfait : la fin de chaque accès de tranchées amene un flot de vuidanges, ou quelque caillot : la Matrice qui ſe tend dans la douleur, s'amollit dès qu'elle eſt paſſée : pendant les calmes, qui ſont quelque-

fois assez long, l'accouchée est en moiteur, elle a bon appétit, & jouit d'un bon sommeil. Ces sortes de tranchées ne supposent donc pas un désordre dans l'état naturel. Les tranchées au contraire, qui sont les avant-coureurs d'une maladie aiguë produite par une inflammation ou par un dépôt dans l'intérieur, sont beaucoup plus raprochées que les précédentes : elles sont accompagnées d'une chaleur brûlante, de mal de tête, d'altération, de fiévre, & de douleurs vagues dans le ventre & aux reins : les lochies sont plus ichoreuses qu'épaisses : elles coulent plus par irritation, que par la contraction naturelle de la Matrice. Aussi n'apportent-elles aucune diminution aux accidents, ni aucun soulagement à la femme en couche.

Si c'est la fiévre, au lieu des tranchées, qui annnoce le dépôt, elle se déclare ou plûtôt ou plûtard que la fiévre de lait. Celle-ci est accompagnée de moiteur à la peau, de tension dans les mamelles, & de molleſſe du ventre; dans l'autre au contraire il y a grande séchereſſe à la langue, altération, mal de tête, rêveries quand la femme est assoupie, ou même quand elle est éveillée : la Matrice preſſée légeremenr avec la main, paroît douloureuse, malgré d'abondantes évacuations, & le ventre est tendu. A la vûe de ces signes, qui allarment justement les gens de l'art, pendant qu'ils ne font aucune impreſſion sur les autres, on doit annoncer une grande maladie. Et comme il faut oppoſer de grands remédes à un si grand mal, & même bruſquer les choſes, je conſeille à l'Accoucheur de ne jamais manquer dans ce cas à demander une conſultation. C'est le seul moyen de mettre fin aux contradictions des aſſiſtans, de vaincre la réſiſtance de la malade, & de faire autoriſer une pratique, qui déplaît à bien des gens, quoiqu'elle ſoit la meilleure.

Ces maladies doivent inſpirer les plus vives allarmes, si elles ont commencé avant l'accouchement, & que la couche n'en ait point diminué la violence. Elles ne sont pas moins redoutables lorſqu'elles se déclarent le premier ou le second jour de l'accouchement, parce qu'alors le dégorgement de la Matrice étant à peine commencé, cette partie tuméfiée, & dans une eſpéce de phlogoſe, est très-ſuſceptible d'inflammation. Pour prévenir cet accident & ſes suites

preſque,

preſque toujours funeſtes, il faut, malgré l'écoulement des lochies, procurer des évacuations abondantes par le moyen des ſaignées, des purgatifs, & des remédes qui portent aux urines ou à la peau : on doit en même tems tenir la malade à une diéte ſévere. En propoſant ces remédes, il faut s'attendre à trouver de l'oppoſition dans les perſonnes qui environneront la malade. Quoi, dira-t-on, où eſt la néceſſité de ſaigner une femme dont les vuidanges vont très-bien, qui n'a peut-être que la fiévre de lait, qui ſent du mal dans le ventre, parce qu'elle eſt encore dans le tems des tranchées, & qui révaſſe parce qu'elle ne mange point, & qu'elle a le cerveau creux? Pour répondre à ces difficultés, on fera faire attention qu'une fiévre aiguë, dont une femme eſt attaquée dans les premiers jours de ſa couche, peut être comparée à une pleuréſie, à une fluxion de poitrine, à l'inflammation du foie, ou à une fiévre violente, dans laquelle le ſang ſe porteroit fortement à la tête. Or lorſque dans ces maladies il ſurvient un crachement de ſang, un ſaignement de nez ou un flux hémorroïdal, qui fait perdre au malade quatre ou cinq onces de ſang en vingt-quatre heures, ſe contente-t-on d'une telle évacuation dans des maladies auſſi graves? N'en tire-t-on pas au contraire deux ou trois livres, & quelquefois plus dans le même eſpace de tems? Dans une femme nouvellement accouchée, les évacuations, qui ſe font par la Matrice, vont tout au plus à cinq ou ſix onces par jour, ce qui ſuffit pour calmer la fiévre de lait, appaiſer un mal de tête léger, & pour favoriſer une éruption bénigne à la peau; mais une telle évacuation eſt inſuffiſante pour remédier à une inflammation du bas-ventre, ou à une éruption maligne & incomplette, pour détourner un dépôt prêt à ſe fixer, & pour empêcher une ſuppuration, ou même une gangréne dont on eſt menacé. Les ſaignées ſeules, un peu bruſquées & répetées pluſieurs fois, ſont capables de remédier à de ſi grands maux : & ſi par timidité ou par trop de confiance dans les évacuations naturelles, on s'eſt abſtenu de ſaigner comme il convenoit, on a bien lieu de s'en repentir; puiſque quand les maladies qui exigent ces ſaignées multipliées, & qu'on ne fait pas, ne ſeroient point ſuivies d'une terminaiſon funeſte, ce qui arrive cependant preſque toujours, elles laiſſeroient au

moins après elles des incommodités ou des difformités qui n'ont d'autre terme que la vie.

Quoique je ſois convaincu des avantages de la ſaignée dans les maladies aiguës, qui ſurviennent aux femmes les premiers jours de la couche, la néceſſité de la faire n'eſt pas égale dans tous les cas, & on peut s'en diſpenſer quand la fiévre n'eſt pas violente, ſur-tout ſi la nature a établi une évacuation de la matiére laiteuſe par quelque route naturelle : l'art en ſecondant les vûes de la nature, peut rendre cette évacuation aſſez abondante pour détruire des maux qui ne ſont que médiocres. J'ai guéri une femme de condition, au faux-bourg S. Germain, qui le ſecond jour de ſa couche fut attaquée d'une fiévre très-vive, avec dévoiement bilieux accompagné de tranchées. J'étois bien certain que cette fiévre n'étoit point la fiévre de lait. Comme la malade étoit extrêmement délicate, & qu'elle avoit eu le dévoiement pendant toute ſa groſſeſſe, je ne crus pas devoir employer les ſaignées. D'ailleurs le ventre n'étoit point tendu, & il y avoit une grande diſpoſition à la ſueur. Les indications, qui ſe préſentoient, étoient de diminuer l'irritation des inteſtins, & de procurer l'évacuation des matiéres âcres qui cauſoient en même tems les tranchées & la fiévre. Je fis donc boire à la malade une grande quantité d'une ptiſane adouciſſante, & de l'huile d'amandes douces : on lui donnoit auſſi de tems en tems des demi-lavemens. L'uſage de ces remédes calma l'irritation, & favoriſa merveilleuſement l'écoulement de la bile : j'avois ſoin de ſoutenir les vuidanges par des infuſions légeres de thé & de ſaffran, leſquelles étoient propres auſſi à entretenir la ſueur. J'eus la ſatisfaction de voir la fiévre s'éteindre peu à peu, & la malade guérie parfaitement le huitiéme jour.

Il me ſeroit aiſé de joindre à ces obſervations un grand nombre d'autres, dans leſquelles on verroit les malades guéries, tantôt par d'abondantes ſaignées qui faiſoient la baſe de la curation, tantôt par des évacuations bilieuſes que la nature excitoit & que j'avois ſoin de ſoutenir, tantôt par des ſueurs abondantes, & quelquefois en faiſant boire à la malade quinze ou vingt pintes de ptiſane en vingt-quatre heures. Mais les bornes dans leſquelles un ſimple Mémoire doit être

renfermé, ne permettent pas de rapporter seulement un exemple en chaque genre du succès heureux de ces divers traitemens. Je confesse d'ailleurs que ma vanité ne seroit point flattée autant que de bons succès semblent devoir le faire ; puisque la nature, toutes les fois que j'ai guéri, pourroit revendiquer la plus grande partie de la gloire de la guérison : je n'ai eu ici que celle d'étudier la nature & de la suivre. Ainsi j'aime mieux faire le récit de quelques événemens malheureux, que n'ont pû empêcher ni les saignées multipliées, ni toutes les ressources de l'art.

Dépôt laiteux avec fiévre aigue, avant l'accouchement.

Jai dit que les maladies aiguës, qui reconnoissoient pour cause les ravages du lait, étoient ordinairement très-fâcheuses ; mais le mal & le danger sont bien plus grands dans celles qui arrivent vers les derniers tems de la grossesse, lorsque les évacuations abondantes de l'accouchement non-seulement ne sont pas capables de diminuer ces maladies, mais qu'elles semblent même les irriter. Une grande Princesse fut attaquée d'une fiévre maligne vers le septiéme mois de sa seconde grossesse. La maladie s'annonça par une fiévre violente, accompagnée de mal de reins & d'une douleur de tête insupportable : il survint bien-tôt après un assoupissement considérable, & la malade avoit des rêveries même lorsqu'elle veilloit. On fit deux saignées du bras dans les deux derniers jours qui précéderent l'accouchement : on donna beaucoup de ptisane à la malade, & plusieurs lavemens : elle prit même quelques verres d'apozême, & la diéte fut des plus sévere. Ces moyens n'opérerent pas la moindre diminution dans la fiévre ni dans ses symptômes, & sa violence détermina le travail de l'enfantement. Tout le monde le désiroit, à cause de l'avantage qu'on en attendoit pour la malade ; mais ceux qui se livroient à cette espérance ignoroient que rien ne peut arriver de plus fâcheux que la complication d'une maladie de ce caractere avec un état si susceptible de maladie par lui-même. Le travail ne fut pas long, & l'enfant vint au monde vivant. La fiévre continuant avec la même violence ; malgré l'accouchement, on fit plusieurs saignées du pied, qui n'eurent aucun succès. Il survint même un symptôme redoutable, & que j'ai toujours regardé comme l'avant-coureur d'une mort prochaine dans les femmes en couche, ce fut un écou-

lement abondant d'une bile extrêmement verte. Les évacuations qui ſe faiſoient par la Matrice, allerent toujours en diminuant, & la malade mourut le ſixiéme jour de ſa couche. Par l'ouverture du corps on trouva une pinte de ſéroſité laiteuſe épanchée dans le ventre, & une inflammation générale dans le mézentere & dans tout le canal inteſtinal : il étoit facile de le reconnoître à la rougeur des parties & au gonflement des vaiſſeaux. L'intérieur des inteſtins étoit teint d'une couleur verte, pareille à celle qui avoit dominé dans les ſelles.

Une jeune Dame de condition, étant ſur la fin de ſa premiere groſſeſſe, fut ſaiſie d'une frayeur ſubite, cauſée par le feu qu'elle vit prendre à la coëffure d'une jeune perſonne de ſes amies. On vouloit lui faire tirer du ſang quelques momens après ; mais comme elle aſſura que ſa frayeur avoit été médiocre, & que d'ailleurs elle avoit été ſaignée peu de jours auparavant par précaution, on n'inſiſta pas ſur la ſaignée, & on ſe contenta de faire mettre la malade au lit. La bonne ſanté dont elle avoit joui juſqu'alors pendant ſa jeuneſſe parut s'altérer : quoiqu'elle ne ſe plaignît d'aucune douleur, elle étoit toute languiſſante : enfin la fiévre ſe déclara la veille de ſon accouchement : le travail ne fut pas long ni trop pénible, mais l'enfant vint mort. Comme la fiévre étoit conſidérablement augmentée après l'accouchement, la famille voulut avoir une conſultation. Tous ceux qui la compoſoient, Médecins & Chirurgiens, du nombre deſquels étoit M. Molin, opinerent pour la ſaignée du pied, que la perſévérance des accidents & même leur augmentation firent répéter pluſieurs fois : mais la promptitude de ces ſecours n'empêcha pas que la malade ne mourût entre le quatriéme & le cinquiéme jour de ſa couche. On en fit l'ouverture, & on trouva un demi-ſeptier de lait caillé épanché dans la capacité du ventre : il étoit en pluſieurs morceaux blancs, fermes & liſſes, & parfaitement reſſemblant au lait caillé par l'addition de quelque matiére acide. Il y a lieu de préſumer que l'épanchement avoit commencé dès le moment de la frayeur, puiſque ce fut l'époque du commencement de la maladie. Après avoir bien réfléchi ſur cet événement, je ne crains pas de dire qu'il n'y a point de moyens humains capables de prévenir

un épanchement auſſi ſubit, & peut-être encore moins de diſſoudre une maſſe laiteuſe auſſi coagulée, & hors des routes de la circulation.

M. Molin fut encore témoin d'un pareil épanchement de lait caillé, dans une Dame du fauxbourg S. Germain; mais il étoit en plus grande quantité que dans l'obſervation précédente. Nous avions vû la malade MM. Molin, le Dran, le Chirurgien de la Dame & moi. Elle avoit une fiévre violente avec des redoublemens, mais qui ne paroiſſoit point inflammatoire: car le ventre n'étoit ni tendu ni douloureux, & les lochies continuoient à bien couler. Tous nos efforts réunis ne purent modérer la violence de la fiévre, ni garantir la malade de la mort.

Dépôt laiteux avec fiévre aigue & une douleur fixe & vive ſur une partie.

Il y a une autre eſpéce de maladie aigue, produite par un lait répandu; c'eſt une fiévre violente accompagnée d'une douleur fixe & vive ſur une partie: aſſez ſouvent même cette douleur eſt circonſcrite, & n'occupe qu'un endroit particulier. Quoique cette maladie ſoit toujours fâcheuſe, cependant on en viendroit à bout, ſi on avoit la liberté d'agir comme il convient. Les deux obſervations qui vont ſuivre, convaincront de quelle importance il eſt de laiſſer cette liberté à celui qui eſt appellé pour traiter la malade. Il y a quelques années que Madame de..... femme de l'Intendant de la Martinique, fut attaquée ſubitement, le ſecond jour de ſa couche, d'une fiévre aſſez vive, avec difficulté de reſpirer: elle ſe plaignoit auſſi d'une douleur vague dans la circonférence de la poitrine. Pour donner à la malade le moyen de reſpirer plus aiſément, je la fis lever; & elle fut miſe dans un fauteuil, où on la ſaigna du pied. Cette premiere ſaignée n'ayant eu aucun effet, ſix heures après j'en fis faire une ſeconde qui rendit la reſpiration plus facile. Cependant les douleurs vagues que la malade ſentoit autour de la poitrine, me faiſoient craindre un dépôt laiteux: je paſſai la nuit auprès d'elle, & ma préſence lui fut très-avantageuſe; car il y eut une nuit fort orageuſe: il ſurvint un redoublement conſidérable dans la fiévre, & la reſpiration devint tout auſſi embarraſſée qu'auparavant. Je fis donc répeter encore la ſaignée du pied, qui procura à la malade un ſoulagement marqué: la fiévre diminua, la reſpiration devint libre, le lait ſe porta

aux mamelles, & les vuidanges continuerent de couler : mais il y avoit toujours un peu d'embarras à la poitrine. Le Médecin qu'on avoit appellé en conſultation jugea comme moi, qu'une humeur laiteuſe s'étoit portée ſur les muſcles de la poitrine, ou entre les muſcles de la pleure ; mais qu'elle n'y étoit pas entierement fixée, puiſque la douleur changeoit de place, ſans néanmoins abandonner la poitrine. Nous crumes donc qu'il falloit tâcher de prévenir la fixation de l'humeur, & peut-être l'inflammation par la ſaignée, les purgatifs, & les autres évacuans des humeurs. Le Médecin qui paſſa auprès de la malade la nuit ſuivante, voyant que la reſpiration s'embarraſſoit de nouveau, fit faire une ſaignée du bras : elle eut un ſi grand ſuccès, que le matin nous conclûmes à une cinquiéme ſaignée, auſſi du bras. Ces ſaignées placées ſi à propos ſeconderent tellement l'action des autres remédes, que la malade fut hors d'affaire le huitiéme jour. Il n'y a point de doute que l'humeur laiteuſe ne ſe fût fixée ſur les parties extérieures de la poitrine ou dans l'intérieur, & qu'elle n'y eût cauſé une ſuppuration, & la mort même, ſi les grandes & promptes évacuations que nous employâmes, n'euſſent détourné l'orage. Nous allons voir un dépôt laiteux fixé ſur la poitrine.

Il n'y a pas long-tems qu'une Dame de condition, d'une bonne ſanté, & groſſe de neuf mois, accoucha très-heureuſement : l'évacuation qui ſuivit l'accouchement parut aſſez abondante pour mettre l'accouchée à l'abri de tout accident ordinaire. Cependant le ſecond jour de ſa couche, il ſurvint une fiévre violente, & la malade ſentoit une douleur pungitive vers l'angle inférieur de l'omoplate : la douleur étoit ſi vive, que la malade n'oſoit reſpirer. On mit par mon ordre la malade dans un fauteuil, & quelques momens après je la ſaignai du pied ; à meſure que le ſang couloit, la reſpiration devenoit plus libre, & la douleur diminuoit. Regardant la maladie comme une pleuréſie laiteuſe, à cauſe du lieu qu'occupoit la douleur & de ſa grande vivacité, jointe à la fiévre : je propoſai de répeter la ſaignée lemême jour, d'autant plus que la ceſſation de la douleur à l'occaſion d'une premiere ſaignée ne ſuffiſoit pas pour me tranquiliſer. Mais les parens s'oppoſerent conſtamment à la ſaignée, par la raiſon que les

lochies, qui continuoient de couler en abondance, pouvoient en tenir lieu. Je demandai une consultation, & elle se fit le lendemain matin avec M. Molin. La douleur qui s'étoit réveillée, & qui étoit devenue dans peu aussi forte que la veille, le détermina à conseiller la saignée : elle soulagea la malade ; mais elle n'ôta pas la douleur comme avoit fait la premiere. On fit une troisiéme saignée, qui n'empêcha pas qu'on ne fût obligé de remettre la malade dans un fauteuil, à cause de la grande difficulté qu'elle avoit à respirer, & des cris énormes que la douleur excessive lui faisoit pousser. L'écoulement des lochies continuoit : le ventre étoit mollet ; & les apozêmes faits avec les plantes chicoracées, & le sel des *duobus*, faisoient rendre à la malade des matiéres d'une bonne qualité. Ainsi, quoique tout ce qui étoit relatif à la couche fût dans l'état le plus désirable, le dépôt qui s'étoit fixé sur la poitrine, fit périr la malade le huitiéme jour de la couche. M. Foubert, qui fit l'ouverture du corps, trouva le bas du lobe droit du poumon adhérent à la plévre & au diaphragme, par l'effet de l'inflammation ; & en le détachant de ses adhérences, on en vit sortir une matiére purulente bien formée. On voit par-là qu'il s'étoit fait abscès dans l'endroit où la douleur s'étoit toujours fait sentir. Je ne doute pas que si on eût traité cette maladie comme une vraie pleurésie, & qu'on eût brusqué les saignées comme dans l'observation précédente, on n'eût pû prévenir une fin si funeste, d'autant plus que la premiere saignée avoit suffi pour faire cesser la douleur.

J'ai vû depuis peu une femme à qui il étoit survenu le quatorziéme jour de sa couche, une fiévre continue avec des redoublemens précédés de frisson : elle se plaignoit en outre d'une douleur pungitive sous la mamelle droite : la respiration étoit fort gênée, ses urines bourbeuses, & en très-petite quantité : il y avoit enflure au bras & à la main du côté de la douleur, & un petit dévoiement de matiéres blanches. Sachant que cette femme s'étoit exposée à l'air froid, quelque tems avant sa maladie, je ne balançai pas à imputer au lait répercuté sur quelque partie de la poitrine, soit externe, soit interne, la cause de tout ce désordre. Je fis faire trois saignées du pied dans un assez court espace de tems ; & le sang parut

laiteux. Il l'étoit encore davantage dans une quatriéme ſaignée, qui fut faite au bras; on l'auroit pris pour de la bouillie congelée. Ces promptes évacuations du ſang produiſirent un relâchement qui laiſſa un libre cours aux urines, & à des déjections bilieuſes, dont l'huile d'amandes douces, priſe par la bouche, & des lavemens, provoquerent la ſortie en abondance. La liberté de la reſpiration ſe rétablit peu-à-peu, & la fiévre céda quelque tems après à l'uſage d'un apozême fébrifuge & purgatif.

Comme on pourroit confondre ces dépôts laiteux ſur la poitrine accompagnés de fiévre, avec la fluxion de poitrine ou avec la pleuréſie, je vais rapporter quelques ſignes qui ſerviront à faire diſtinguer ces maladies entr'elles. Dans les dépôts laiteux ſur la poitrine, il n'y a point de crachement de ſang; la difficulté de reſpirer n'eſt point continuelle, ni la chaleur brûlante; les accidents, quoique très-graves, ont des rémiſſions; le ventre ne devient point tendu, & la tête ne ſe prend point. Quand une femme nouvellement accouchée eſt attaquée d'une maladie aiguë, qui réunit tout ces ſignes, on ne peut méconnoître le dépôt laiteux.

A ces obſervations, au ſujet des dépôts de lait ſur la poitrine, j'en ajouterai une qui mérite par ſa ſingularité de trouver place ici. La femme d'un Conſeiller au Parlement, ſujette à l'aſthme dès ſon enfance, avoit eu pluſieurs enfans ſans être plus incommodée qu'à l'ordinaire des accès de cette maladie, ſoit pendant ſa groſſeſſe, ſoit pendant ſa couche. Cependant le troiſiéme jour de ſa derniere couche, elle fut priſe ſi ſubitement d'une difficulté de reſpirer, qu'elle ſe jetta ſur le champ à bas de ſon lit pour ſe mettre dans un fauteuil. Ayant été mandé, je trouvai la malade avec un étouffement des plus violent, & une ſueur abondante. Quoique ce fût dans le mois de Janvier, un jour de la plus belle & de la plus forte gélée, cela ne m'empêcha pas de faire ouvrir une fenêtre pour donner plus d'air à la chambre, & pour ſatisfaire aux déſirs de la malade, qui craignoit d'étouffer ſans cela. Mais l'ouverture d'une fenêtre parut inſuffiſante; ainſi je les fis ouvrir toutes, & même la porte; on éteignit auſſi le feu. Toutes les perſonnes qui ſe trouvoient dans la chambre étoient pénétrées de froid, pendant que la malade, placée vis-à-vis les fenêtres,

fenêtres, ſuoit à groſſes gouttes. Après y être reſtée pendant deux heures, elle ſentit ſa reſpiration devenir plus libre : elle permit qu'on fermât peu à peu les fenêtres & la porte ; & on la remit dans ſon lit, ſans que l'air froid auquel elle avoit été ſi long-tems expoſée eût agi le moins du monde ſur les ſuites de la couche. Cependant comme la malade n'avoit jamais éprouvé d'accès d'aſthme auſſi violent, on ſoupçonna que le lait avoit pû ſe mêler à l'humeur de l'aſthme, & augmenter par-là la violence de l'accès.

Il eſt bien certain qu'une femme, au troiſiéme jour de ſa couche, courreroit le plus grand danger en s'expoſant à un air auſſi froid, dans tout autre cas que celui dont nous venons de parler ; puiſque l'humeur laiteuſe qui s'échappe alors par toute l'habitude du corps ſeroit infailliblement répercutée. Mais dans un accès d'aſthme, le même danger ne paroît point ſi à craindre, à cauſe de l'action violente de tous les muſcles de la reſpiration, qui met la malade en ſueur, & pouſſe les humeurs du centre à la circonférence avec beaucoup plus de force que l'air froid n'en a pour les répercuter. Si l'expoſition de la malade à l'air ne l'avoit point ſoulagée, je me ſerois déterminé à la faire ſaigner du pied.

Eruption laiteuſe à la peau.

Pour terminer ce que j'ai à dire ſur les maladies aiguës qui ſurviennent après l'accouchement, il me reſte à parler d'un genre de dépôt qui ſe fait à la ſuperficie du corps, & que l'on appelle *éruption laiteuſe*. Il ne commence guères à ſe montrer qu'après la fiévre de lait, c'eſt-à-dire du quatriéme au cinquiéme jour. On le reconnoît à des petits boutons blancs & tranſparens, gros comme des petites têtes d'épingles, qui couvrent certaines parties du corps, comme la poitrine, le ventre, le col, les poignets & les doigts. Ces éruptions ſont ſimples & ſans danger, ou elles ſont compliquées de malignité, & très-dangereuſes.

Les éruptions ſimples ſont ordinairement ſans accidens ; & elles ne cauſent tout au plus qu'une démangeaiſon ou un picotement importun à la peau, & quelquefois de l'inſomnie. Elles ne dérangent point le cours des évacuations, & elles finiſſent par la deſtruction de l'épiderme qui s'éleve en écailles, ce qu'on appelle *peler*. Ces éruptions ſont plus ordinaires en été qu'en hyver, parce que la ſueur qui s'établit

plûtôt dans un tems chaud que dans le froid, détermine l'humeur laiteuſe à ſuivre la route de la peau, & l'entraîne avec elle. Quelquefois cette maladie ne vient que de ce que les Gardes accablent les accouchées ſous le poids des couvertures; car elles les couvrent dans la canicule comme dans le plus grand froid, ſans diſtinction des tems. J'ai vû des femmes non-ſeulement fondre en eau, & avoir des linges auſſi mouillés que ſi on les eût trempés dans la riviere, mais étouffer par la chaleur de l'air qu'elles reſpiroient; & pour combler l'imprudence à cet égard, ſi le défaut d'air faiſoit craindre à la femme d'étouffer, on la découvroit ſans façon, & on laiſſoit ſécher ſes linges ſur elle. Il n'eſt pas difficile de ſentir que des ſueurs forcées & ſi abondantes, ne peuvent que deſſécher le ſang, épaiſſir les humeurs laiteuſes, & par conſéquent préparer la voie aux engorgemens inflammatoires, ou favoriſer la formation des dépôts laiteux. Dans ces cas-là, je ne balance point à faire changer les linges, & à en faire mettre de ſecs & de bien chauds, à la place de ceux qui ſont mouillés. Je permets même enſuite à l'accouchée de reſpirer un air plus tempéré, & plus propre à faire circuler les liqueurs avec égalité.

Il y a une autre eſpéce d'éruption ſimple, plus forte que la précédente; mais qui ne doit pas donner plus d'inquiétude. Elle eſt accompagnée de fiévre, de chaleur brûlante, & de bouffiſſure dans les endroits où ſe fait l'éruption, principalement aux doigts & aux mains. A meſure que les boutons ſortent & groſſiſſent, la fiévre diminue, la peau déſenfle, & il s'épanche ſous l'épiderme des doigts des mains une matiére qui reſſemble à celle d'un léger panaris, mais ſans cauſer la moindre douleur. : la matiére mûrit peu à peu, & ſe fait jour elle-même au-dehors. Dans toutes ces éruptions, je n'emploie que les ſudorifiques tempérés, & en boiſſon, comme des infuſions légeres de thé, de ſaffran, d'armoiſe, & de camomille vulgaire. Quand le ventre n'obéit pas aux lavemens, je fais prendre par la bouche de l'huile d'amandes douces, qui réuſſit ordinairement aſſez bien. J'ai remarqué que les femmes qui perdent beaucoup de ſang par les mamelles, ſont moins ſujettes à ces ſortes d'éruptions que celles qui en perdent moins.

Parmi les éruptions laiteuſes d'un mauvais caractere, & que j'appelle *malignes*, il y en a de vraies ou complettes, & d'autres qui ſont fauſſes & incomplettes. L'éruption complette, quoique maligne, ſe porte ſi abondamment à toute la ſuperficie du corps, qu'elle garantit le ſang & les principaux viſceres de ſes mauvaiſes influences. Mais juſqu'au tems de l'éruption complette, qui ſe fait par degrés, la fiévre accompagnée de mal de tête & d'inſomnie, ſe fait ſentir avec aſſez de vivacité. Si ces accidens ne font que diminuer le cours des lochies ſans les ſupprimer; ſi le ventre, & ſur-tout la région de la Matrice, conſervent de la molleſſe, ſi enfin la peau reſtant humide, l'éruption ſe fait bien, on doit laiſſer agir la nature, & on ſe contente de l'aider par des remédes ſimples, tels que ceux qui ſont preſcrits dans les éruptions ſimples. On a ſoin en même tems de tenir la malade à unediéte fort exacte.

Une jeune Dame de très-grande condition eut un peu de fiévre dès le premier jour de ſon accouchement: la fiévre augmenta le lendemain, & fut encore plus forte le troiſiéme jour. Je n'avois employé juſque-là qu'une diéte ſévere, une ample boiſſon, & quelques taſſes de thé pour favoriſer la moiteur de la peau. Quoiqu'alors la violence de la fiévre parût demander la ſaignée, cependant la bonne diſpoſition du ventre, l'abondance des lochies, & un commencement d'éruption, me firent ſuſpendre ce reméde juſqu'au tems d'une néceſſité plus marquée. Le quatriéme jour l'éruption ſe manifeſta davantage, & la fiévre parut un peu diminuée: les boutons répandus çà & là ſur la peau, n'avoient pas la figure des éruptions laiteuſes ordinaires, dans leſquelles la peau paroît comme une eſpéce de *chagrin boutonné*. La forme extraordinaire de cette éruption me fit craindre dans cette maladie un caractere de malignité. Je demandai le conſeil de MM. Molin & Léaulté, Médecins. Il fut convenu d'aider l'éruption & de garantir le ſang des mauvaiſes impreſſions d'un lait, dont la qualité paroiſſoit altérée. Pour ſatisfaire à la premiere indication, nous conſeillâmes l'uſage des infuſions de thé & de ſaffran. A l'égard de la ſeconde, nous tâchames de la remplir en faiſant prendre à la malade des bols faits avec le bézoard animal, ou la poudre de viperes, les yeux d'écreviſſe, & le diaphorétique mineral. Les boutons

groſſiſſoient de jour en jour : ils ne différoient de ceux de la petite vérole diſcrette, qu'en ce qu'ils n'avoient pas comme ceux-ci le cercle rouge à leur baſe ni leur blancheur opaque ; ils devinrent auſſi beaucoup plus gros. Chacun d'eux avoit le volume d'une aveline : une douzaine de ces boutons couvroit les doigts & le deſſus de la main : tout le corps s'en reſſentit : le viſage ne fut pas plus épargné que les autres parties ; mais ces boutons n'étoient point accompagnés de la bouſiſſure que l'on ſçait être inſéparable de la petite vérole, & la fiévre étoit médiocre. Voyant que la matiére contenue dans les boutons ne ſe faiſoit point jour, je pris le parti de les couper avec des ciſeaux, tant pour garantir la peau d'éroſion par le long ſéjour de la matiére, que pour en empêcher le reflux dans l'intérieur du corps. Il ſe forma des gales à la place des boutons, leſquelles durerent plus de deux mois attachés à la peau, & les marques furent plus d'un an à s'effacer.

Cette même Dame, dans le dernier mois d'une autre groſſeſſe, eut quinze jours avant d'accoucher une pareille éruption qui continua du tems après l'accouchement : les boutons devinrent auſſi gros que dans l'éruption précédente. Je fus de même obligé de couper les plus conſidérables, après un traitement à peu près pareil à la premiere maladie.

Il n'eſt pas douteux qu'une humeur maligne n'eût cauſé l'inflammation & les plus grands déſordres dans l'intérieur du corps, ſi la nature ne l'eût pouſſée du centre à la circonférence, & ne l'eût pas déterminée à ſe répandre ſur la peau. Peut-être même que les ſaignées & les purgatifs auroient été des moyens inſuffiſans pour en dépouiller le ſang, & obtenir ſa dépuration parfaite. Ce fut donc un très-grand bonheur que la nature eût fait prendre à cet humeur la route de la peau. Auſſi crumes-nous n'avoir d'autre choſe à faire que de ſuivre la nature & ſeconder ſes efforts ſalutaires, ſans penſer à décharger le ſang d'une humeur qui l'infectoit, par d'autres voies que celles qui avoient été choiſies par la nature.

Dans l'éruption maligne, la fiévre eſt d'abord médiocre ; quelquefois ſes accès ſont précédés de ſimples horreurs, ou friſſonnemens par tout le corps : d'autrefois il y a un véritable friſſon : la peau n'eſt pas extrêmement chargée de boutons laiteux : la malade eſt médiocrement altérée : les lochies coulent, mais elles ſont ſéreuſes ;

& la fiévre a des rémiſſions qui font croire aux aſſiſtans qu'on doit plutôt donner des alimens à la malade, que de les ſupprimer. Auſſi les gens de l'art ont-ils bien de la peine à tenir contre de pareilles ſollicitations, inſpirées le plus ſouvent par des Gardes ignorantes, & qui font cependant les entendues. Mais après quelques jours d'une apparence de mieux, la tête s'échauffe : on s'apperçoit de quelques diſparates ; le ſommeil eſt inquiet ; l'éruption ne fleurit point ; la fiévre augmente, & devient continue. C'eſt dans ce tems qu'on permet de recourir aux remédes : les uns propoſent le ſang de bouquetin ; d'autres des cordiaux animés pour faire ſuer, ou faire ſortir une humeur que le ſang, dit-on, n'a pas la force de pouſſer au-dehors. Il y en a qui donnent ſecrétement des nourritures dans l'eſpérance de fortifier. Quelques-uns propoſent l'emplâtre de Madame Fouquet ; enfin ſi l'on ſe rend à la ſaignée propoſée dans les commencemens, ce n'eſt que lorſqu'on ne peut plus en tirer le fruit qu'on pouvoit en eſpérer d'abord. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'après la perte d'un tems précieux cette évacuation ait rarement de bons ſuccès. On ſent par ce que nous avons dit ſur les éruptions laiteuſes, de quelle importance il eſt de bien diſtinguer les éruptions fauſſes & malignes d'avec les vraies éruptions, afin d'apporter les ſecours les plus prompts & les plus efficaces à la nature opprimée dans les fauſſes éruptions, & de la laiſſer agir au contraire dans celles qui ſont vraies, ſans la troubler par des remédes déplacés.

Dépôt laiteux dans la groſſeſſe.

On peut encore ranger dans la claſſe des maladies aiguës, produites par le lait répandu, une autre eſpéce de dépôt laiteux. C'eſt celui qui ſurvient quelquefois dans la groſſeſſe : il eſt le moins commun de tous, & je crois être le premier qui l'ait remarqué, & qui l'ait diſtingué des maladies non laiteuſes, parmi leſquelles il étoit confondu.

Ce qui rend le dépôt laiteux, rare dans les femmes groſſes, c'eſt la conſommation journaliere du lait de la mere pour la vie & l'accroiſſement de l'enfant. Cela vient encore de ce qu'il n'y a pas à la Matrice, comme aux mamelles, des lieux de réſerve & de repos pour le lait, juſqu'à ce qu'il puiſſe être conſommé ; car le lait ſuperflu repaſſant des arteres du fœtus dans les veines ſans s'arrêter, ou s'épure davantage dans le

placenta pour se confondre de nouveau avec celui qui vient de la mere, & pour être reporté au fœtus, où il va se dépouiller dans les filtres de la mere de quelque altération qu'il auroit pû contracter dans sa route. Reporté ensuite dans les routes de la circulation, il se mêle avec le chyle provenu des dernieres digestions de la mere, pour circuler confusément avec lui, & servir de nouveau de nourriture à l'enfant. Il peut cependant arriver que les sucs laiteux qui vont de la mere à l'enfant, s'alterent dans leur premiere route par le vice des autres humeurs : ces mêmes sucs peuvent encore s'égarer dans des routes détournées par l'action de quelque cause violente, comme une peur, un saisissement, des chûtes qui forcent les sucs laiteux d'entrer dans des vaisseaux qui leur sont étrangers, & où ils peuvent occasionner un engorgement & un véritable dépôt.

Les endroits les plus communément affectés de ces maladies dans les femmes enceintes, sont l'hypogastre & les extrémités inférieures. Ce sont ces parties qui souffrent le plus du poids de l'enfant, & dans lesquelles les liqueurs qui remontent de bas en haut, ont le plus de peine à se mouvoir. Ce seront par conséquent ces parties qui seront plus susceptibles des impressions que peuvent causer les accidens dont nous venons de parler.

Il y a quinze ans & plus, que je fus mandé pour voir la femme d'un Chirurgien, logé sur le Quay de la Tournelle. Elle étoit grosse de sept mois, & contrainte de garder le lit pour une douleur vive qu'elle ressentoit dans la cuisse droite, accompagnée d'enflure qui se bornoit à cette partie. Il y avoit aussi une fiévre médiocre. On avoit pris cette maladie pour une douleur de rhumatisme, & on avoit employé pour la calmer des cataplasmes de toutes espéces : la malade avoit été saignée une fois, & on se disposoit à la purger lorsque je fus mandé pour faire l'examen de cette maladie : je la soupçonnai laiteuse à la premiere vûe, à cause du lieu de la douleur; quoique ce dépôt fût le premier de cette espéce que j'eusse observé dans une femme grosse. Cherchant dans l'aine & le long du trajet des vaisseaux de la cuisse le siége du mal, je sentis une corde douloureuse depuis le pli de l'aine jusqu'à la partie moyenne & interne de la cuisse : j'assûrai alors que c'é-

toit un dépôt laiteux. La malade fut saignée trois fois de suite : on la mit à une diéte beaucoup plus exacte que celle qu'elle avoit observé jusqu'à ce tems. J'y joignis de deux minoratifs qui consistoient dans des bouillons faits avec les plantes chicoracées, dans lesquels ont fondoit de la manne, ou quelque sel purgatif. On appliqua en même tems sur la partie des flanelles trempées dans des décoctions émollientes & résolutives. Les douleurs cesserent, l'enflure dura un peu plus longtems, comme il est ordinaire, mais elle disparut avant l'accouchement, qui ne se fit qu'au terme révolu, & sans accidens.

Quelque tems après je vis une jeune dame, grosse de son premier enfant, qui se sentit, au terme de quatre mois, attaquée subitement de douleurs à une cuisse, lesquelles furent dans peu de tems suivies de l'enflure de toute cette extrémité. Par l'examen que je fis de la maladie, je trouvai les mêmes signes de dépôts laiteux, que dans la personne qui a fait le sujet de l'observation précédente ; mais je ne trouvai pas dans la malade & les parens, la même docilité pour consentir aux promptes évacuations que je demandois. On ne croyoit pas même à la possibilité d'un dépôt de cette nature dans la grosseſſe. Je dois cependant convenir qu'aussi-tôt que le Médecin, sur le rapport que je lui avois fait de ce que l'examen de la malade m'avoit appris, parut convaincu de la nature du mal, on nous laissa faire tout ce que nous crumes de plus convenable. La malade fut saignée plusieurs fois : elle prit des apozêmes qui lâcherent le ventre, & qui pousserent par les urines : & elle fut purgée de tems en tems avec une médecine en regle. Enfin on fit usage des topiques de toute espéce. Ces remédes produisirent après un assez long-tems la cessation de la douleur, & la diminution de l'enflure à la cuisse & à la jambe. Mais le mal passa de l'autre côté : il attaqua la cuisse, & gagna peu à peu toute cette extrémité : la fiévre se mit de la partie ; en sorte que cette seconde maladie, succédant de si près à un autre qui avoit extrêmement épuisée la malade, empêcha d'employer aussi brusquement les remédes qui nous avoient réussi du premier côté. Nous les fimes cependant ; mais leur administration fut réglée sur les forces de la malade. Le mal diminua sans cesser absolument : il survint dans la suite une fiévre lente, qui affoi-

bliſſant la malade de jour en jour, rendit les douleurs ſi vives, qu'elle ne pouvoit s'appuyer ſur ſes jambes. Elle accoucha au terme de ſept mois & demi, après trois mois de ſouffrances. L'enfant ne vécut que le tems dont on avoit beſoin pour le faire baptiſer. Les accidens de la groſſeſſe continuerent malgré l'accouchement; les lochies furent médiocres & de mauvaiſe qualité. Enfin cette jeune Dame ſuccomba à tant de maux, & mourut vers le neuviéme jour de ſa couche. Il y a lieu de croire que l'altération du lait, produite par une cauſe quelconque, s'étoit communiquée aux autres humeurs, & que toute la maſſe du ſang, infectée de ce mauvais levain, avoit produit la ruine de tout le corps.

Une Dame, groſſe de ſon premier enfant, ſe plaignit, au terme de quatre à cinq mois, d'une douleur aſſez vive dans l'hypochondre droit, tirant un peu vers le rein. La fiévre qui accompagnoit la douleur paroiſſoit plûtôt en être l'effet que la cauſe. M. de Caumont, ſon Chirurgien, qui l'avoit examinée avec beaucoup de ſoin, avoit remarqué au lieu où paroiſſoit la douleur, une tumeur qui ſe perdoit & qui reparoiſſoit dans certaines ſituations, ce qui lui fit juger qu'elle étoit dans le ventre. Il me fit appeller : je remarquai comme lui une tumeur aſſez mouvante, & à peu près de la nature de celles qui ſe forment dans les feuillets du péritoine après l'accouchement. Sa ſituation, la médiocre douleur qui l'accompagnoit, & la petite fiévre qu'elle cauſoit, nous firent penſer que le lait arrêté pourroit bien y avoir donné lieu. Ne reconnoiſſant pas de plus grand réſolutif que la ſaignée dans les nouveaux engorgemens, nous l'employâmes largement : nous mîmes la malade à un régime aſſez ſévere pour une femme groſſe : elle fut purgée pluſieurs fois ; mais de façon à ne point ébranler ſa groſſeſſe. Nous parvinmes par ces moyens à diſſiper la douleur & à faire diſparoître la dureté. Cette Dame, guérie de ce dépôt, porta ſon enfant juſqu'au terme ordinaire, & elle accoucha fort heureuſement.

Il n'eſt pas ſurprenant que les Obſervateurs qui ont écrit ſur les accouchemens, ne citent aucun exemple de dépôt laiteux dans le cours de la groſſeſſe. Ils ſont ſi rares, qu'ils pourroient bien n'en avoir jamais vû. Effectivement les trois obſervations que je viens de rapporter, ſont les ſeules que

j'aye

eu occaſion de faire depuis plus de trente ans que j'exerce ma profeſſion. J'ai parlé ci-devant de ce qui rendoit ces dépôts rares : j'ajoute que dans les femmes groſſes le ſuperflu du lait s'échappe ordinairement par les excrétions ſenſibles & inſenſibles : il en ſort beaucoup par les mamelles & par le vagin. Quant au lait qui reſte dans le corps, il ſe trouve toujours ſoumis aux loix de la circulation ; c'eſt-à-dire qu'il paſſe alternativement des vaiſſeaux laiteux dans les vaiſſeaux ſanguins, & de ceux-ci dans les vaiſſeaux laiteux. Ainſi il ne peut ſouffrir d'altération dans ces différentes routes, à moins que le mauvais régime, ou des diſpoſitions extraordinaires, n'en traverſent le cours, ou n'en changent les qualités.

Il n'en eſt pas de même du lait qui ſe trouve dans la ſubſtance de la Matrice, ou dans les vaiſſeaux ſanguins, immédiatement après l'accouchement ; encore moins de celui qui ſe forme par les nourritures dans les jours ſuivans. Ce lait n'étant plus conſommé par l'enfant, il eſt porté par le mouvement de la circulation dans les mamelles, comme à ſes réſervoirs naturels : il ſe dépoſe dans des eſpéces de petits baſſinets, ou bien il s'arrête dans des tuyaux laiteux, juſqu'à ce que les colonnes ſuivantes de la même liqueur le déterminent à percer le mamellon. Si les trous de cette partie ſe refuſent à ſa ſortie, ou que la femme qui ne veut pas nourrir ſon enfant, cherche plûtôt à fermer ces ouvertures qu'à les entretenir pour le paſſage du lait, il faut que celui qui cherche à le remplacer rétrograde, non pas ſur le courant qui l'a apporté, mais dans les routes collatérales qui lui ſont étrangeres. Il s'inſinue donc dans les tuyaux deſtinés aux ſécrétions, & il s'échappe par les urines, les ſelles, les crachats, les lochies, & par la tranſpiration. Or comme le lait qui trouve dans les mamelles un obſtacle à ſon cours ne peut entrer dans des routes qui ſont réellement étrangéres par rapport à lui, ſans courir les riſques de trouver de nouveaux obſtacles à ſon cours, il peut ſe faire aiſément que ſes qualités s'alterent par le ſéjour qu'il fait dans les parties, ou qu'il s'allie à des humeurs capables d'opérer la déſunion de ſes principes, & de le corrompre. Ainſi le lait dégénéré formera des dépôts plus ou moins dangereux, ſuivant la qualité des parties où il ſe ſera embarraſſé.

On ne peut nier que les femmes qui nourriſſent leurs enfans ne ſoient moins ſujettes aux dépôts laiteux, que celles qui s'en diſpenſent. Cependant les femmes qui ſe diſpenſent de nourrir, ne ſont pas tout-à-fait à l'abri de cette maladie, puiſqu'elle arrive ſouvent dès les premiers jours de l'accouchement, & avant que les femmes ayent, pour ainſi dire, pris qualité.

TROISIÉME MÉMOIRE

Sur les Dépôts Laiteux.

JE vais parler dans ce Mémoire d'une eſpéce de dépôt laiteux, qui appartenoit au premier Mémoire, puiſqu'il s'agit du dépôt de lait ſur le cerveau, lequel produit la folie, qui eſt une maladie chronique. Mais voulant traiter cette matiére avec quelque étendue, à cauſe de pluſieurs erreurs qui regnent à ce ſujet, j'ai cru devoir la détacher du premier Mémoire, pour en faire un Mémoire particulier, en y ajoutant quelques Obſervations relatives à tous les dépôts laiteux.

Dépôt laiteux ſur le cerveau

Le dépôt de lait ſur le cerveau eſt heureuſement moins commun que les autres : car il produit les accidens les plus graves par le dérangement qu'il cauſe dans les fonctions de ce viſcere ; & il faut employer les plus grands efforts de l'art, & pendant très-long-tems, pour débarraſſer le cerveau de ce corps étranger. Quand le lait, dans une femme nouvellement accouchée, n'enfile point les routes naturelles qu'il a coutume de prendre pour ſortir du corps, il peut être déterminé à ſe porter ſur le cerveau, ſi, trouvant de la réſiſtance par-tout ailleurs, il n'y a que cet organe qui céde aux efforts que le lait fait pour ſe fixer quelque part. L'effet le plus ordinaire du dépôt de lait ſur le cerveau, eſt de produire la démence ou la folie. Malgré le voile obſcur qui dérobe à nos yeux le jeu méchanique du cerveau pour exciter les divers mouvemens de l'ame, on conçoit que le lait venant à ſe dépoſer ſur cet organe, il peut, par les engorgemens qu'il y cauſe, comprimer fortement quelqu'une de ſes parties, ou mettre ſes fibres dans un dégré de tenſion exceſſif : la compreſſion, qui fait obſtacle à l'action méchanique du cerveau, produira la démence ; & la tenſion exceſſive des fibres, rendant cette même action trop vive, cauſera la folie.

Ces dépôts de lait ſur le cerveau arrivent, comme les autres, vers le dixiéme ou douziéme jour de la couche. Malheureuſement on eſt peu frappé des accidens qu'ils produi-

ſent alors. On s'apperçoit bien qu'une femme a l'air hébêté ou qu'elle déraiſonne ; mais quand la fiévre n'eſt pas forte, que les lochies continuent de couler, & que le ventre n'eſt ni tendu ni douloureux, on ſe flatte que les lochies, & quelques purgations légeres, ſuffiront pour faire diſparoître ces accidens. Mais la ſuite fait voir combien on s'eſt trompé. En effet une femme reléve de ſa couche, & le déſordre de ſa raiſon continue ; parce que les moyens employés pour le diſſiper n'avoient, par leur peu d'efficacité, aucune proportion avec une cauſe auſſi puiſſante que l'infiltration du lait dans un viſcére qui a auſſi peu de reſſort que le cerveau. Le lait, à force d'y arriver & d'y ſéjourner, rend aiſément variqueux les vaiſſeaux qu'il engorge : & la molleſſe du cerveau ne le met point en état de comprimer aſſez ces vaiſſeaux pour leur rendre leur reſſort & pour faire avancer les liqueurs arrêtées. Ce qui forme encore un obſtacle très-grand à la réſolution d'un dépôt laiteux dans le cerveau, c'eſt que les vaiſſeaux capillaires y ſont plus fins qu'ailleurs ; & par conſéquent quand une humeur telle que le lait les a pénétrés, il doit être très-difficile de l'en faire ſortir. J'ajoute que dans ces dépôts ſur le cerveau, on ne peut être ſecondé par l'action des topiques, comme dans les dépôts des autres parties dont nous avons parlé.

Il faut convenir que la réunion de tant d'obſtacles rend extrêmement difficile la réſolution d'un dépôt de lait dans le cerveau. Auſſi ne faut-il pas tant s'étonner qu'on ait pris pendant long-tems le parti d'abandonner les femmes en cet état à leur malheureux ſort, après avoir vainement eſſayé de le changer par des moyens que l'on croyoit ſuffiſans. Mais puiſqu'on ſentoit bien la grandeur des obſtacles, ne devoit-on pas faire attention en même tems à la foibleſſe des moyens que l'on employoit, & au peu d'efficacité qu'on en devoit attendre ? J'avoue que j'ai été moi-même pendant long-tems dans l'erreur commune : je regardois comme incurable la folie produite par un dépôt de lait ſur le cerveau, parce que je n'avois jamais vû de bons ſuccès de la méthode que l'on ſuivoit pour guérir cette maladie. Faiſant enſuite réflexion à la nature des obſtacles, qui ne pouvoient être plus grands & plus multipliés, je compris que ſi on ne venoit pas à bout de

les ſurmonter, c'eſt qu'on prenoit des moyens trop foibles : que ce n'étoit qu'en évacuant puiſſamment par les ſaignées & les purgatifs, & en excitant les plus grandes révolutions qu'on pouvoit ſe flatter de changer cette diſpoſition, contre-nature du cerveau ; c'eſt-à-dire, de rendre à ſes vaiſſeaux leur reſſort, en les délivrant de l'humeur laiteuſe, qui les ſurchargeoit : je compris en même tems qu'on ne pouvoit ſe flatter de faire céder une cauſe auſſi puiſſante à de premiers efforts ; qu'il falloit les continuer longtems, ſans ſe rebuter du peu de ſuccès des premiers : & qu'ainſi avec du courage & de la patience, on pourroit venir à bout de guérir cette eſpèce de dépôt laiteux, comme on guériſſoit tous les jours ceux qui ſe formoient dans les autres parties : L'expérience confirma bientôt la juſteſſe de mes idées.

Une femme encore jeune, dont la tête n'avoit jamais ſouffert le moindre dérangement, même dans pluſieurs couches qu'elle avoit eu, ne fut pas auſſi heureuſe à ſon dernier enfant. L'accouchement s'étoit bien fait ; & toutes les ſuites de la couche avoient été favorables juſqu'au douziéme jour que la fiévre la prit ; & le quinziéme on s'apperçut d'un dérangement ſenſible dans ſa raiſon. La malade ne vouloit plus manger, ou elle ne le faiſoit que par caprice : tantôt elle étoit taciturne, gardant un ſilence profond : tantôt elle ſe livroit à une volubilité de langue, que rien ne pouvoit arrêter. Cet état fut regardé avec raiſon, comme l'effet du lait, qui s'étoit fixé ſur le cerveau, & qui en dérangeoit les fonctions, ſoit par l'altération qu'il avoit pu contracter, ſoit par les engorgemens qu'il cauſoit dans les vaiſſeaux du cerveau. La malade fut ſaignée pluſieurs fois ; & on ne craignit pas de l'affoiblir extrêmement, tant par des ſaignées copieuſes & multipliées, que par des purgatifs preſque continuels, que l'on déguiſoit ſous toutes les formes, mêlant tantôt dans ſes boiſſons, tantôt même dans ſes alimens, des ſels purgatifs. Il y avoit des boiſſons qu'elle prenoit volontiers, & même qu'elle déſiroit : on tiroit parti de ſon goût pour ces boiſſons ; & on y mettoit du tartre ſtibié, à petite doſe. Comme elle bûvoit beaucoup, la quantité de ce ſel qui entroit dans ſon corps, ſoutenue des

ſels purgatifs, entretenoit une diarrhée continuelle; qui n'empêchoit pas cependant qu'on ne la purgeât encore de tems en tems avec une médecine ordinaire. Après trois mois de l'uſage perſéverant de ces remédes, la raiſon ſe rétablit peu à peu. Le premier uſage qu'en fit la malade, fut de prendre la bonne nourriture qu'on lui offroit pour réparer ſes forces; elles revinrent bien-tôt, & la malade ſe trouva pour l'eſprit comme pour le corps, dans l'état de bonne ſanté dont elle jouiſſoit avant la couche, qui avoit été l'occaſion de cet accident.

Une jeune Dame de condition étoit accouchée très-heureuſement de ſon premier enfant: accoûtumée à voir beaucoup de monde, & à vivre dans une grande diſſipation, elle attendoit avec impatience la fin d'un tems où elle étoit condamnée, à ce qu'elle appelloit une affreuſe ſolitude. Ce terme arrivé, on lui permit de recevoir compagnie dans ſon appartement. Il y eut d'abord jeu, & enſuite ſouper: & elle ſe livroit à ces plaiſirs avec l'ardeur d'une perſonne qui venoit d'en ſentir vivement la privation; mais ces plaiſirs furent troublés vers le vingt-cinquiéme, ou le trentiéme jour de ſa couche: il ſurvint de la fiévre avec des tranchées, & un étouffement conſidérable. On preſcrivit à la malade quelques évacuations, dont l'effet fut très-ſatisfaiſant: les tranchées & l'étouffement diſparurent, & la fiévre parut moindre. Ce mieux, que l'on attribuoit aux évacuations, étoit plûtôt l'effet d'un tranſport de la matiére laiteuſe qui avoit quitté le bas-ventre & la poitrine, où elle cauſoit des tranchées & de l'étouffement, pour aller ſe cantonner dans le cerveau. En effet, on apperçut du déſordre dans l'eſprit de cette jeune Dame. Je fus prié de raiſonner ſur cette accident avec le Médecin habile qui la gouvernoit; nous convînmes aiſément de la nature du mal & de ſa cauſe, & nous ne fumes pas plus partagés ſur le traitement qu'il exigeoit. Il fut tel que celui de l'obſervation précédente. Pendant les trois premiers mois du traitement, le peu de ſuccès de notre méthode, nous faiſoit preſque déſeſpérer de la guériſon: vingt fois nous fumes ſur le point d'abandonner tout, d'autant plus que la famille paroiſſoit exceſſivement fatiguée de ces longueurs, qui n'a-

voient rien changé à l'état de la malade. Cependant assurés de la bonté de notre méthode, & nous roidissant contre les désagrémens auxquels sont livrés des hommes qui ne réussissent pas, quoiqu'ils fassent tout ce qui peut conduire au succès, nous continuames le traitement selon le plan de curation que nous avions formé dans le commencement : & le succès fut la récompense de notre courage & de notre persévérance. La malade fut parfaitement guérie, après avoir été un peu plus de quatre mois dans les remédes.

L'année derniére une jeune Dame accoucha fort heureusement pour la seconde fois : mais peu de jours après, sa santé fut dérangée par des accidens, qui parurent annoncer le commencement d'une maladie dangereuse. Elle fut attaquée tout d'un coup d'une fiévre assez forte, accompagnée d'une chaleur brûlante, d'altération, avec tension & douleur dans tout le ventre : de plus, la malade paroissoit fort inquiéte. La vue de tous ces accidens répandit avec raison l'allarme dans la famille. Mr. Gervais, qui avoit accouché la Dame, demanda du conseil ; & je fus appellé avec le Médecin dont j'ai parlé. Nous convînmes tous qu'il falloit relâcher promptement & puissamment la malade, par le moyen des saignées & des purgatifs, & même par l'application de topiques qui tendoient au même but. Le succès répondit si bien à la confiance que nous avions dans ces remédes, que nous crûmes toucher à une bonne convalescence, par la diminution marquée de tous les accidens. Mais, par une métastase que nous n'avions pu ni empêcher, ni prévoir, l'humeur se porta à la tête, & y causa un tel désordre, que la malade ne connoissoit plus personne, & elle rejettoit également la nourriture & les remédes qu'on lui présentoit : elle passoit alternativement des accès de la plus grande fureur à un calme, accompagné d'une profonde tristesse. Nous portâmes le plus mauvais pronostic de cet état, sans cependant abandonner la malade à son mauvais sort, comme je l'avois vu faire si souvent, par la persuasion où l'on étoit, qu'une pareille folie ne se guérissoit pas. Les saignées, les vomitifs & les purgatifs furent mis de nouveau en usage : on baigna la malade ; on lui fit prendre les eaux minérales : & nous la tînmes pendant six

mois, ſans nous rebuter, dans l'uſage continuel des remédes. Après un ſi long-tems, nous eumes la conſolation de voir la raiſon ſe rétablir peu à peu; & depuis, la malade ſe trouve pour l'eſprit & pour le corps, dans l'état où elle étoit avant ſon accident. Aucun de nous cependant n'oſa conſeiller au mari d'expoſer ſa femme une ſeconde fois à devenir groſſe.

Il faut conclure de la doctrine que j'ai établie ſur les dépôts de lait dans le cerveau, & des obſervations que je viens de rapporter, que ces ſortes de dépôts ſont tout auſſi ſuſceptibles de guériſon que les autres. Les indications qui ſe préſentent à remplir, ſont les mêmes; relâcher & vuider; & on emploie pour le faire, les mêmes moyens. La ſeule différence qu'il y ait dans la méthode de guérir les dépôts laiteux ſur le cerveau, c'eſt que l'uſage des remédes doit être trois ou quatre fois plus long, ſi l'on veut réuſſir : il faut relâcher & vuider puiſſamment les malades, & les attérer, pour ainſi dire. On trouve, à la vérité, bien des obſtacles à l'uſage des remédes continué pendant ſi long-tems; mais c'eſt l'affaire des Médecins de les ſurmonter : les malades ne veulent ni remédes, ni nourriture; quand ils ont quelque intervalle de raiſon, on le ſaiſit, pour les y déterminer par la perſuaſion. Si ce moyen manque, on emploie la ruſe, & même la violence s'il le faut. On ne trouve pas ſouvent un moindre obſtacle dans les parens de la malade, qui ſont dans l'erreur commune qu'il eſt impoſſible de guérir la folie produite par une telle cauſe, ou qui ne veulent pas conſentir à des remédes ſi violens : & s'ils y conſentent, le peu de ſuccès des remèdes dans les commencemens, & la longueur du traitement, leur inſpirent de la défiance, qu'ils témoignent par leur mauvaiſe humeur, & ſouvent par des propos déſobligeans. Mais un homme qui a à cœur de guérir, & qui emploie une méthode, dont la bonté eſt avouée par la raiſon, & confirmée par l'expérience, doit braver tout ces dégouts : il en ſera bien dédommagé par le plaiſir d'avoir rendu à la ſociété, un ſujet qui étoit perdu pour elle, & d'avoir ſauvé à une famille reſpectable la honte, qui eſt toujours attachée à ces ſortes de maladies.

Après

Après avoir exposé avec une étendue suffisante tous les moyens employés par l'art, pour la guérison des dépôts laiteux, je croirois manquer de bonne foi, si je passois sous silence des guérisons opérées par les seules ressources de la nature, tandis que le mal avoit triomphé de tous les efforts de l'art. Une Dame avoit à la suite d'une couche une espèce de gâle dartreuse & humide à la tête. On tenta pour la guérir tous les remédes imaginables ; mais ce fut sans succès : on prit donc le parti de laisser la malade tranquille; elle devint grosse, & la grossesse la guérit parfaitement.

Dépôts laiteux opiniâtres guéris par la nature.

J'ai accouché cette année une femme, qui, à la suite de sa précédente couche, avoit eu une humeur laiteuse répandue sur les doigts des mains & des pieds : il y avoit enflure dans les endroits où l'humeur s'étoit fixée en plus grande quantité : & la malade ne pouvoit ni marcher, ni faire aucun usage de ses mains. On fit inutilement toutes sortes de remédes, pendant l'espace de six mois. Mais une nouvelle grossesse qui survint au bout de ce tems, emporta le dépôt, & la malade recouvra la liberté de ses mains & de ses pieds.

Une Dame, que j'ai actuellement entre les mains, eut une attaque d'apoplexie, le quatorziéme jour d'une couche qu'elle eut à la campagne, il y a deux ans. Les secours qu'on lui donna firent dégénérer l'apoplexie en paralysie sur la langue, & sur tout un côté du corps : & les eaux minérales chaudes qu'elle prit fort long-tems, & les douches qu'on lui donna, ne produisirent aucun changement dans son état, qui dura deux années entiéres, au bout desquelles elle redevint grosse. On s'apperçut alors que la parole étoit devenue plus libre, que la jambe avoit repris de la force, & que le bras se remuoit avec plus de facilité. Le dernier terme de la grossesse étant arrivé, elle accoucha très-heureusement; mais le neuviéme de la couche, il est survenu des symptomes, qui ont fait craindre une attaque pareille à la premiére. J'ai détourné l'orage dont on étoit menacé, par trois saignées faites coup sur coup : & j'en ai soutenu les bons effets par des bouillons apéritifs, & par des purgatifs réitérés. J'ai vu le mouvement & la

force du côté foible, augmenter ſenſiblement, & je ne déſeſpére pas d'obtenir une cure radicale.

Mr. Malaval, célébre Chirurgien, m'a aſſuré qu'il avoit ouvert un dépôt laiteux des plus conſidérables, qui étoit ſurvenu à la ſuite d'une couche; & qu'après trois mois d'un panſement méthodique, il ne lui avoit pas été poſſible de l'amener à cicatrice; mais que la Dame étant devenue groſſe, la playe s'étoit bien cicatriſée.

J'ai oui dire à Mr Bourgeois, qu'il avoit gouverné pendant pluſieurs mois une Dame, à qui il étoit ſurvenu un dépôt ſur une des extrémités inférieures, après une couche fort heureuſe d'ailleurs. Il vint à bout de guérir le côté malade; mais ce fut aux dépens de l'autre, dans lequel l'humeur avoit paſſé: il revint enſuite au côté qui avoit été le premier attaqué; & après s'être ainſi promené pluſieurs fois d'un côté à l'autre, l'humeur laiteuſe ſe répandit par tout le corps, où elle produiſit une bouſiſſure preſque univerſelle. Mr Bourgeois & les Médecins habiles qui furent appellés en conſultation, mirent tout en uſage pour délivrer la malade d'un dépôt auſſi ſingulier. Mais toutes les reſſources de l'art furent encore inſuffiſantes; la nature ſe chargea de la guériſon: il ſurvint une groſſeſſe; & l'enflure cauſée par le dépôt laiteux, ſe guérit parfaitement.

DISSERTATION
SUR
LA RUPTURE
DE MATRICE.

DISSERTATION

Sur la Rupture de Matrice par le fœtus, dans les douleurs de l'Enfantement, traduite du latin de Mr. Crantz, Docteur en Médecine, & Membre de l'Académie Impériale (a).

§ I.

CE n'eſt point une choſe auſſi rare qu'on le penſe, de voir la matrice ſe rompre dans les douleurs de l'Enfantement; mais il n'y a preſque point d'exemples, où les ſecours de l'Art ayent été aſſez puiſſans, pour faire ſurvivre la mere à ce terrible accident. La rupture de la matrice ſeroit-elle donc mortelle par elle-même? L'ouverture faite au corps de la matrice par ſa rupture, peut-elle être plus dangereuſe que l'inciſion pratiquée quelquefois dans le même Viſcere, avec un Inſtrument tranchant? Si les femmes, à qui cet accident arrive, paroiſſent condamnées à une mort certaine, quelle en peut être la cauſe?

§. II.

Il eſt évident que l'on ne peut regarder les playes de matrice comme mortelles en elles-mêmes, quand on fait attention aux ſuccès multipliés de l'opération Céſarienne; quand on ſait que l'extirpation de la matrice en tout, ou en partie, ſon déchirement, la ſuppuration & la Gangrene même, dont elle a quelquefois été attaquée, n'ont point eu de ſuites fatales pour la Malade; & qu'enfin, des obſervations certaines atteſtent qu'il s'eſt fait quelquefois une véritable rupture à la matrice, ſans qu'il en ait couté la vie à la Mere.

§. III.

Je conviens que l'on trouve conſigné dans les faſtes de

(a) Desaint & Saillant ont actuellement ſous preſſe cette Diſſertation en Latin, telle que l'a donnée *M. CRANTZ.* Elle eſt accompagnée de Notes pleines d'érudition, & aſſez nombreuſes, & terminée par l'hiſtoire d'une rupture de Matrice, dont l'Auteur fut témoin à Vienne en Autriche, en 1755, & ſur laquelle il a fait quelques Remarques importantes.

l'Art, un nombre assez considérable d'observations, où l'opération Césarienne n'a pas réussi. Je conviens encore que les playes faites à la matrice, par des coups violens qu'elle peut recevoir du dedans au dehors, ou du dehors au dedans, sont plus dangereuses, que l'incision faite dans le même Viscere par le moyen d'un instrument tranchant. Enfin, je ne dissimule pas que je regarde la rupture de la matrice comme une vraie apoplexie, par rapport à cet organe. Mais je n'ai garde de conclure pour cela que les playes de matrice soient toujours morrelles, & que la rupture soit absolument sans reméde; puisqu'il est aisé de prouver que ces accidens n'ont eu des suites funestes que par le défaut des secours convenables.

§ IV.

Ce que j'avance n'est pas fondé sur de simples raisonnemens: en lisant l'histoire de tant de ruptures de matrice, ou d'opérations Césariennes qui ont été malheureuses, on voit qu'il n'y a pas un de ces malheurs qu'on eût été en état de prévenir, si le secours fût arrivé à tems. Si cela est vrai, comme il n'est pas permis d'en douter, comment voudroit-on que des accidens, qui sont certainement très-graves par eux-mêmes, & très-dangereux, ne devinssent pas mortels? Ne voyons-nous pas tous les jours des playes que jamais personne n'avoit regardées comme mortelles, le devenir cependant parce qu'elles ont été négligées? Je conclus donc qu'une playe n'est pas seulement mortelle quand elle attaque une partie essentielle à la vie, mais qu'elle le devient également quand elle se trouve placée dans un endroit où ne peuvent atteindre les secours de l'Art, ou bien quand on y a recours trop tard, ou même point du tout.

§ V.

Une autre raison rend encore plus dangereuse la rupture de la matrice: non-seulement les Sages-femmes ne trouvent dans leur peu de lumieres aucune ressource contre cet accident, soit pour le prévenir avant qu'il arrive, soit pour le reconnoître quand il est arrivé; mais à la vûe de l'état affreux où tombe la malade, la frayeur les saisit, & elles perdent

la tête. On fait donc venir un Accoucheur qui trouvant la femme prête à expirer, ne peut tirer de ſon état actuel des lumieres ſuffiſantes pour en connoître la cauſe. En ouvrant le ventre du cadavre, encore chaud, pour en tirer l'enfant, il apperçoit alors que la matrice eſt crevée, & il ne voit rien de plus. La ſource de ce malheur vient de ce que les Accoucheurs eux-mêmes qui ont ſouvent été les témoins de ces ſcenes ſanglantes, ont négligé de nous inſtruire des cauſes capables de les produire, des ſymptômes qui les accompagnent, & des ſignes qui les annoncent. L'Art n'a donc pu, juſqu'à préſent, guérir un mal qu'on ne connoiſſoit, ni par ſes cauſes, ni par ſes ſignes: & ſon impuiſſance, à cet égard, ſera toujours la même, tant que ſubſiſtera notre ignorance ſur ces deux points.

§ VI.

Je n'ignore pas que l'on propoſe l'opération Céſarienne comme un reméde à cet accident. Mais peut-on propoſer une telle opération pour un mal dont, quelquefois, on ne ſoupçonne pas même l'exiſtence? Quand on s'en douteroit, y a-t-il quelqu'un qui oſe, ſur un ſimple ſoupçon, ouvrir le ventre d'une femme, qui eſt déja à demi-morte; afin d'aller chercher dans la capacité de l'*abdomen*, l'enfant qui a crevé la matrice; tandis qu'il n'a point été à portée de s'inſtruire de cet accident par les ſignes qui l'annoncent toujours avant qu'il arrive? Y a-t-il quelqu'un qui réponde ſur ſa vie, ou ſur ſa réputation, du ſuccès de l'opération faite en cette extrémité? Et s'il ſe trouvoit un homme aſſez téméraire pour l'entreprendre, ce qui juſqu'à préſent n'a point d'exemple, la famille de la malade y conſentiroit-elle? Car ſi dans le cas où le ſuccès de l'opération Céſarienne eſt évident, où l'Obſervateur connoît avec certitude que c'eſt l'unique parti qu'il doit prendre, où il eſt animé par le deſir très-vif de ſecourir une femme dans cet état, & par l'eſpérance très-ferme d'en venir à bout, on a cependant tant de peine à y faire conſentir la famille, qu'arrivera-t-il quand le cas ſera douteux, & que l'Accoucheur ne montrera que de l'incertitude ſur le parti auquel il doit ſe déterminer?

§. VII,

Qu'on n'aille pas s'imaginer, par ce que je viens de dire, que je proſcris l'Opération Céſarienne, puiſque j'en démontrerai l'indiſpenſable néceſſité dans certains cas. Mais ce que je condamne, c'eſt qu'on la propoſe pour un mal qu'on ne connoît pas. Ceux qui ont écrit ſur cet accident, auroient beaucoup mieux fait ſi, au lieu de nous entretenir ſur le moyen d'y remédier, il nous avoient appris par quels ſignes on peut le reconnoître. Si leur application s'étoit tournée de ce côté-là, peut-être que la plûpart des Accoucheurs dans la ſuite auroient reconnu le mal dès ſon commencement, & auroient ſçu le prévenir: par-là, les richeſſes de notre Art ſe trouveroient augmentées d'une nouvelle connoiſſance qui lui a manqué juſqu'à préſent, & dont je me flatte de l'enrichir.

§. VIII.

Cauſes de la rupture de Matrice.

Il n'eſt point aiſé d'aſſigner les vrais cauſes de la rupture de matrice: il s'en offre bien à l'eſprit un grand nombre de poſſibles; mais qui ſçait ſi ce ſont-là les véritables cauſes, & ſi on les obſerve? Ce qui fait qu'on eſt encore dans les ténebres ſur ce point, c'eſt que les Maîtres de l'Art ſont ordinairement appellés trop tard dans ces ſortes de cas. Peut-être auſſi faut-il s'en prendre à l'indolence des Obſervateurs, ou au moins à leur négligence à faire part au Public de ce qu'ils ont obſervé. Les cauſes que je vais rapporter, ne doivent point être regardées comme le fruit de l'imagination, puiſqu'elles ont toutes été obſervées. Je commencerai par celles qui ſe trouvent dans la mere.

De la part de la Mere, les cauſes qui ſont ordinairement crever la matrice, ſont un baſſin trop étroit que ne peut franchir l'enfant, ſecondé des forces réunies de la Nature & de l'Art; l'ouverture trop perite de l'orifice de la matrice, la difficulté trop grande du même orifice à s'ouvrir, ſon occluſion par une excroiſſance charnue, par une ulcere, par un ſchirre, la mauvaiſe conformation de la matrice, ſon trop grand aminciſſement dans la groſ-

ſeſſe,

ſeſſe, ſa dilatation inégale produite par l'attache du *placenta* dans un de ſes côtés, enfin les violentes contractions de la matrice ſur le fœtus qui ne peut ſortir.

De la part du fœtus, la tête trop groſſe de l'enfant, la tête enclavée, un enfant trop gros & trop fort, ou mal ſitué, un enfant à qui il ſurvient des convulſions, quelle qu'en ſoit la cauſe.

A ces cauſes, il faut en ajouter, que j'appelle externes. En effet les obſervations rapportent que la matrice s'eſt crevée, à la ſuite d'un coup violent donné dans le ventre de la Mere, ou d'une chûte, ou d'une compreſſion trop forte auſſi ſur le ventre. On lit encore dans les Obſervateurs que des mauvaiſes manœuvres employées par les Sages-femmes, ou enfin des médicamens propres à forcer la ſortie du fœtus, ont été cauſe du même accident.

§. IX.

Quoiqu'il n'y ait aucune des cauſes dont nous venons de faire l'énumération, qui ne ſoit capable de produire la rupture de matrice, il ne faut cependant pas conclure que leur préſence ſoit toujours ſuivie de cet accident. On auroit la preuve du contraire dans les accouchemens contre-nature, où il exiſte toujours quelqu'une de ces cauſes, ſans que la matrice ſe creve pour cela. C'eſt la raiſon de la ſécurité dans laquelle on eſt à cet égard, toutes les fois qu'on devroit craindre cet accident; & c'eſt par une ſuite de cette même ſécurité qu'on ne prend aucune précaution pour le prévenir. Cependant la rupture de matrice paroît preſque inévitable, toutes le fois que pluſieurs de ces cauſes concourent enſemble; ſurtout lorſque ce ſont des contractions violentes & convulſives de la matrice, jointes aux efforts convulſifs de l'enfant qui ne peut s'échapper. Toutes les obſervations ſont d'accord ſur ce point. Mais dans quel endroit ſe fait la rupture de la matrice? Eſt-ce dans toutes ſes parties?

§. X.

Les parties de la Matrice où ſe fait la rupture.

On voit par les obſervations des Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere, que la crevaſſe de la matrice peut ſe faire dans le fond de ce Viſcere, dans ſon milieu, au côté droit

ou gauche, dans la partie latérale, droite ou gauche du corps de la matrice, à la partie inférieure, un peu au-dessus de son orifice, à la partie inférieure & antérieure, un peu au-dessus de l'orifice vers la région du col, à droite ou à gauche, à la région postérieure & inférieure, dans l'orifice même, au-dessous de l'orifice, dans la partie postérieure du vagin, & dans la partie latérale droite. Quelques Observateurs rapportent que dans ces cas, la matrice s'est trouvée fendue, & quelquefois séparée entiérement des parties auxquelles elle est attachée.

§. XI.

Il suit de ces observations qu'il n'y a presque aucunes régions de la matrice qui soient à l'abri de cet accident, & que l'endroit qui se trouve fortifié par l'attache du *Placenta*, est aussi exposé à la rupture que l'endroit le plus foible. Voyons maintenant quels sont les membres de l'enfant qui peuvent crever la matrice.

§. XII.

Quelles sont les parties de l'Enfant qui crévent la Matrice.

La Motte, dans deux de ses Observations, rapporte qu'il a vû la matrice percée par les pieds de l'enfant. *Albinus* a été une fois témoin d'un fait pareil. M. *Gregoire*, dans un Mémoire qu'il lut à l'Académie des Sciences, dit qu'il a vû l'enfant avoir percé le fond de la matrice à côté du *Placenta*. On a eu l'exemple d'un enfant qui avoit crevé la matrice dans sa partie latérale, à l'endroit où le *Placenta* étoit attaché. *Buzan* nous a communiqué l'observation d'un enfant qui avoit ouvert le fond de la matrice avec un de ses pieds. Dans une observation de *Stalpart*, l'enfant avoit crevé la matrice avec ses genoux & ses pieds. *Heister*, *Fabrice Hildan*, *Reiselius*, *Doldius*, *Dejean*, *Saviard*, ont vû la matrice & le vagin ouverts par la tête de l'enfant. Il suit de ces observations que les pieds, les genoux, & la tête, sont les parties du fœtus qui crevent ordinairement la matrice. Mais n'ya-t-il pas d'autres parties de l'enfant, dont les efforts sont capables de causer la rupture de matrice? La matrice ne peut-elle pas s'ouvrir dans son milieu, sans que ces par-

ties y ayent contribué? La Phyſique en fait concevoir la poſſibilité; & l'expérience la confirme. Sans m'arrêter à expliquer par quel méchaniſme cela peut ſe faire, je vais parler des ſignes qui annoncent la rupture prochaine de la matrice; j'expoſerai enſuite les ſignes auxquels on peut reconnoître que cet accident eſt arrivé.

§. XIII.

Signes qui annoncent la rupture de Matrice.

Je commencerai par une remarque qui ne ſera pas glorieuſe pour notre Art; puiſqu'elle prouve ſon indigence à cet égard. Dans toutes les obſervations fournies par les Auteurs les plus célebres, il n'y en a pas une ſeule où l'Obſerteur ait prédit la rupture; j'ajoute même où il l'ait reconnue après l'événement avant l'ouverture du cadavre. Cependant comme les femmes n'ont pu ſouffrir une mort ſi cruelle, ſans éprouver auparavant un grand nombre de ſymptômes remarquables par leur violence, j'ai formé le projet de recueillir exactement tous ces ſymptômes, afin d'en tirer les ſignes diagnoſtics & les ſignes prognoſtics de ce terrible accident.

§. XIV.

Quand une femme dans un accouchement laborieux, eſt menacée d'une rupture de matrice, elle a le bas-ventre fort élevé & prodigieuſement tendu, le vagin retiré, l'orifice de la matrice haut; les douleurs ſont vraies, exceſſivement violentes, laiſſant très-peu d'intervalle entre elles, & cependant elles ne font point avancer l'accouchement. D'ailleurs on reconnoît, dès le commencement du travail, ou dans le milieu d'un accouchement qui s'étoit d'abord préſenté comme naturel, on reconnoît, dis-je, quelqu'unes des cauſes, dont nous avons fait l'énumération dans le huitiéme paragraphe. A ces ſignes, on eſt menacé de la rupture prochaine de la matrice. Mais quand les eaux ſont une fois rompues, les douleurs redoublent de violence, & elles ſont continuelles, ſans que le travail faſſe le moindre progrès, & par conſéquent, ſans donner l'eſpérance d'une prompte délivrance. Le vulgaire ignorant, s'étonne donc que des douleurs de

cette nature ne la procurent pas. Cependant le fœtus s'agite, il preſſe la matrice dans des intervalles de tems qni ne ſont point réglés, & la ſecoue fortement : La Mere accablée par la violence des maux qu'elle reſſent, montre aux Aſſiſtans le ſiége du mal, juſqu'à ce que le fœtus venant à s'élancer fortement, il perce la matrice par un coup violent qu'il lui applique, ou il la déchire, ſi la partie qui preſſe la matrice, eſt obtuſe.

§. XV.

Symptomes qui ſuivent la rupture de Matrice.

Auſſi-tôt que la Mere a ſenti, dans la matrice, la ſecouſſe violente du fœtus, laquelle ſe fait entendre des Aſſiſtans mêmes, l'excès de la douleur la fait le plus ſouvent tomber en ſyncope. Revenue enſuite à elle, quelque tems après, elle ſe croit mieux ; elle ne ſent plus le mouvement du fœtus, qui reſte ordinairement immobile dans le tombeau qu'il s'eſt creuſé, & il n'eſt plus queſtion des douleurs de l'enfantement. Mais on va voir, par l'énumération des accidens qui ſurviennent, combien ſont trompeuſes les eſpérances que fait concevoir la ceſſation des douleurs. Bientôt après, le ſang ſortant par les vaiſſeaux de la matrice qui ſont ouverts, on le voit couler en abondance par le vagin ; ou bien il ſe répand, & s'amaſſe dans la cavité du ventre, qui n'ayant plus la forme élevée qu'il avoit auparavant, augmente en largeur : en touchant le ventre, on ſent diſtinctement les membres du fœtus ; le viſage de la Mere devient méconnoiſſable ; il eſt couvert d'une pâleur affreuſe ; ſes yeux ſe cavent ; ſa vûe s'obſcurcit ; elle entend un bourdonnement dans les oreilles ; ſon pouls s'affoiblit, & devient intermittent ; un froid mortel s'empare de ſes membres ; tout ſon corps eſt couvert d'une ſueur viſqueuſe ; ſa voix s'éteint ; elle tombe en une ſymcope convulſive, juſqu'à ce qu'enfin, n'ayant plus ni connoiſſance ni ſentiment, elle expire miſérablement.

§. XVI.

Il faut cependant remarquer que cette ſuite de ſymptômes, telle que je viens de la décrire, n'eſt pas toujours conſtante, & qu'ils ne ſe rencontrent pas tous dans tous les cas. Il y a des

femmes dans lesquelles on observe quelques symptômes, tantôt les uns, tantôt les autres. On a même vû une femme périr tout d'un coup, sans que l'on eût observé aucun des symptômes qui annoncent la rupture de matrice. Il y a aussi des exemples de femmes, qui avant de mourir, éprouvent des tourmens différens de ceux que nous avons rapportés plus haut: En un mot, l'espèce de maux que la femme ressent & leur degré de violence, varient selon le degré différent d'irritabilité & de sentiment qui se trouvent en chaque individu, & selon la lésion & le degré de lésion des différens Viscères contenus dans l'*abdomen*, desquels la fonction est troublée par la présence de l'enfant tombé dans cette cavité.

§. XVII.

Quand la matrice est crevée, ou l'enfant n'est sorti qu'en partie de ce Viscere à travers la crevasse, ou bien il est sorti tout entier. Dans ce dernier cas, flottant dans la caivité de l'*abdomen*, s'il presse le diaphragme, il produira le hocquet, une respiration difficile, l'oppression, un sentiment d'anxiété, des syncopes, & les convulsions. Si l'estomach est comprimé, la malade sentira un grand poids & de la douleur dans la région de l'estomach, des nausées & le vômissement. Il y aura anxiété, & un vômissement de matieres verdâtres si c'est le foye. Si ce sont les intestins, la Malade aura des douleurs de colique & la passion iliaque. Enfin, si la compression se fait sur la rate, elle causera une douleur sourde dans l'hypocondre gauche, une oppression, & quelques-uns des autres symptômes rapportés ci-dessus. Il sera facile de distinguer quel est celui des Viscères qui est en souffrance, par la connoissance que l'on aura du siége que chacun d'eux occupe dans l'*abdomen*, par la lésion de la fonction propre à chaque Viscere, & enfin par la douleur continuelle que la mere ressentira dans telle ou telle partie du ventre, & qu'elle tâchera de désigner en y portant la main, si l'excès du mal lui a enlevé l'usage de la parole.

§. XVIII.

Il eſt bien important d'obſerver que le danger de la rupture de matrice, n'exiſte ſouvent que dans la crainte que fait naître la vûe de ſymptômes qui ne ſont point ordinaires, comme cela peut arriver dans les trois cas ſuivans. 1°. Dans l'accouchement naturel, il arrive quelquefois que la matrice eſt ſi fort étendue en longueur par le fœtus, que venant à comprimer l'eſtomach, elle provoque le vomiſſement, ſans que pour cela il y ait rupture de matrice.

2°. Dans tous les accouchemens où l'enfant meurt dans la matrice, on ſent qu'il frappe ordinairement la matrice; & ſes coups ne ſont autre chôſe que des mouvemens convulſifs.

3°. Quand le cordon ombilical ſe caſſe dans la matrice, il ſurvient des ſymptômes aſſez reſſemblans à ceux qui accompagnent la rupture de matrice: car l'enfant ſaute, treſſaille & donne des coups à la matrice; la région épigaſtrique s'éleve, & la femme épuiſée, paroît preſque ſans vie. Le célébre M. *Levret* a été témoin de ce cas, qui fournit une preuve, que dans notre Art, le vrai & le certain ſont le plus ſouvent ſi voiſins du faux & du douteux, que l'habileté de l'Artiſte conſiſte à les bien diſtinguer, ſans les confondre, pour ne pas appliquer les mêmes moyens de guériſon, à des cas qui ſeroient très-différens. Or dans les deux premiers cas, dont nous venons de parler, on doit être raſſuré par le caractére des fauſſes douleurs qui cauſent le mouvement de la matrice, & ſon eſpèce de gonflement; ce qui a lieu ſur-tout dans le premier cas. On ne l'eſt pas moins dans le ſecond cas, par le relâchement de la matrice, & par l'abſence des douleurs exceſſives, & des ſignes rapportés dans le huitiéme paragraphe; circonſtances qui ſont communes aux trois cas ci-deſſus; au lieu que les douleurs de la plus grande violence, & la préſence des ſignes propres à la rupture, annoncent le danger de cet accident.

§. XIX.

Après avoir expoſé les cauſes qui peuvent donner lieu à

la rupture de matrice, les ſignes qui l'annoncent avant qu'elle arrive, ou ceux qui la font reconnoître quand elle exiſte déja; nous allons donner les moyens propres à la prévenir ou à y remédier quand elle eſt arrivée. A peine trouve-t-on quelque choſe de poſitif dans les Auteurs ſur la cure prophylactique de cet accident, excepté cependant dans M. *Levret*.

J'expoſerai mon ſentiment ſur ce point, quand j'aurai parlé de la cure prophylactique.

§. X X.

Moyens de prévenir la rupture de Matrice.

Quand il ſe rencontre un accouchement laborieux, & que la préſence des ſignes rapportés dans le huitiéme paragraphe, fait craindre à l'Accoucheur un événement funeſte, il doit s'appliquer au plutôt à la recherche des cauſes capables de le produire. Il verra ſi les cauſes que j'appelle rationnelles ne ſe trouvent pas dans le tempérament ou la conſtitution de la malade, dans le régime qu'elle a obſervé dans les maladies qu'elle a pu eſſuyer pendant ſa groſſeſſe, enfin dans les couches qu'elle a eues précédemment. Quant aux cauſes évidentes, il tâchera de s'aſſurer de leur exiſtence en touchant le ventre de la femme, en conſidérant ſa forme extérieure, en touchant l'orifice de la matrice, & ſi cela eſt poſſible, le fœtus lui-même. Les cauſes qu'il a une fois découvertes, il les péſe dans la balance de la raiſon & de l'expérience, afin de découvrir, s'il eſt poſſible ou non, d'en détourner l'effet, & afin que s'il y a un reméde, il ne tarde pas trop long-tems à l'employer. Car ſi un vice de conformation dans les os du baſſin ou la mauvaiſe diſpoſition des os du voiſinage, ou enfin la tête exceſſivement groſſe d'un enfant trop fort, ce qui ſe rencontre aſſez ſouvent, quoique le baſſin ſoit bien conformé, ſont les cauſes qui font craindre la rupture de matrice, on ne peut guéres attendre qu'un événement fâcheux de la préſence de ces cauſes. Mais ſi les cauſes capables de donner naiſſance au même accident, ſont la mauvaiſe conformation de la matrice, l'eſpéce de hernie que cauſe ce Viſcere en ſe jettant trop au dehors, ſon aminciſſement trop grand dans la groſſeſſe, & ſon ex-

panſion inégale cauſée par l'attache du *Placenta* à l'une de ſes parties latérales, la petiteſſe de l'orifice de la matrice, ſa difficulté à ſe prêter à une dilatation ſuffiſante, ſon occluſion par une excroiſcence charnue, par un ulcere, par un ſchirre, par les convulſions de l'enfant, ou par ſa mauvaiſe ſituation; dans tous les cas où l'une de ces cauſes a lieu, l'Art n'eſt pas ſans reſſource. Il y a même pluſieurs de ces cas qui admettent plus d'une ſorte de ſecours, comme la ſuite le fera voir.

§. XXI.

L'accouchement a toujours été regardé comme très-difficile, & quelquefois comme impoſſible, dans les cas où il y a eu quelque vice conſidérable de conformation dans les os du baſſin, ou quelque exoſtoſe dans ſa partie interne? On obſerve que le baſſin des femmes qui ont eu le *Rachitis* dans leur enfance, eſt ordinairement attaqué de l'un ou l'autre de ces vices. C'eſt pour cette raiſon que les Accoucheurs ont imaginé divers moyens & proportionnés au degré de petiteſſe du baſſin afin de remédier à cet accident; ſouvent même ils ont été aſſez ſages, pour recourir dès le commencement aux plus grands moyens. Mais ſi les vices de conformation du baſſin ſont une raiſon ſuffiſante pour autoriſer l'Opération Céſarienne, il faut convenir que quand ces cauſes donnent lieu de craindre la rupture de matrice, la même Opération doit être regardée comme l'unique reſſource: & ſi on la differe ou qu'on s'abſtienne de la pratiquer, l'événement ne peut qu'être fatal, ſans que l'Art puiſſe après cet accident fournir la moindre reſſource.

§. XXII.

J'ai dit que la groſſeur exceſſive de la tête dans un enfant trop fort, étoit une cauſe de la rupture de matrice; cette cauſe n'eſt pas moins dangéreuſe que la premiere, mais elle a de plus cet inconvénient, que ſi le baſſin ſe trouve bien conformé, comme cela arrive aſſez ſouvent, l'Accoucheur ſe flatte toujours, quoique fauſſement, d'une heureuſe déliyrance, ſans ſonger que pendant qu'il l'attend tranquille-

ment

ment & dans la plus grande sécurité, il prépare le coup qui doit donner la mort à la Mere, & il rend désespéré un cas dont l'Art auroit triomphé, si le reméde à un si grand mal, eût été appliqué à propos. Cependant il n'est point étonnant que les Accoucheurs, dans ces cas, soient si fort portés à attendre, puisque l'expérience des siécles passés a appris que des enfans dont la tête étoit trop grosse, ont cependant franchi avec le tems & la patience, le détroit du bassin, ou qu'au moins s'ils étoient enclavés, on est venu à bout de les tirer par le moyen du crochet ou de quelqu'autre instrument. C'est pour cette raison que j'estime ce cas plus fâcheux que celui où il y a vice de conformation dans les os du bassin, quoiqu'en lui-même il ne soit pas si dangereux; parce qu'en se repaissant de la ferme espérance de terminer heureusement l'accouchement, on expose la mere au danger de perdre la vie.

§. XXIII.

Mais s'il est aisé de se tromper sur la nature des signes dans le cas dont nous venons de parler, si la cause qui le produit, peut avoir des suites si différentes, il semble qu'il est permis de révoquer en doute la possibilité de la cure prophylactique, quand la rupture de matrice dépend de cette cause. Cependant comme il est essentiel à l'Accoucheur de ne rien confondre sur cet article & de ne point se tromper, je vais établir une régle qui le guidera sûrement. Dans le cas, où malgré la bonne conformation du bassin, la grosseur de la tête d'un enfant trop fort forme un obstacle à l'accouchement, si en même tems il y a des symptômes qui donnent lieu de craindre la rupture de matrice, on ne peut compter sur un accouchement naturel, sans crime, ou au moins sans encourir le reproche d'ignorance. En effet, il paroît par toutes les observations que le délai a toujours été fatal dans cette occasion, & on s'est toujours trouvé mal de s'être reposé sur la bonne conformation du bassin. Mais, direz-vous, par quel moyen voulez-vous qu'on prévienne le rupture de matrice? Ma réponse est facile: par l'Opération Césarienne. J'aurai encore ici la gloire d'avoir proposé le premier l'usage d'un moyen, dont personne, avant moi, n'avoit eu l'idée pour

le cas dont il s'agit. Trois raisons me déterminent à croire indispensable alors l'Opération Césarienne.

1°. Quand la tête d'un enfant trop gros & trop fort, donne lieu de craindre la rupture de matrice, ni la Médecine, ni la Chirurgie ne fournissent d'autre secours que l'Opération Césarienne.

2°. Le moyen que l'on propose de retourner l'enfant, quand la tête est trop grosse, est mal imaginé, & je crois avoir démontré qu'il est toujours mortel pour l'enfant, & très-dangereux pour la Mere.

3°. En brisant la tête de l'enfant avec le perforatif, ou en le tirant avec les crochets, non-seulement on tue l'enfant de propos délibéré, mais on court encore plus de risque de crever la matrice, par les moyens mêmes que l'on prend pour prévenir cet accident. Car est-il possible que l'enfant, qui ne pouvant sortir, s'agite, saute, & entre en convulsion, ne fasse des mouvemens bien plus violens, à la premiere impression du fer sur la partie du corps douée du sentiment le plus exquis, & que par ces mouvemens à la fois, plus fréquens & plus forts, il ne creve la matrice ? L'Art cependant ne connoît d'autres secours que ces deux-là. Mais puisqu'ils sont aussi criminels l'un que l'autre, je conclus que l'Opération Césarienne, employée de bonne heure, est le seul reméde. Mais, dira-ton, le reméde que vous proposez est pire que le mal même. Ceux qui font cette objection ne considerent pas que quoique l'incision faite à la matrice avec un instrument tranchant, soit une grande Opération, cependant la rupture de ce Viscere est bien plus dangereuse. Je ferai voir d'ailleurs que quand la matrice est crevée, on n'est pas dispensé pour cela d'avoir recours à une incision.

§. XXIV.

Le moyen que je propose pour prévenir la rupture de matrice, c'est-à-dire l'Opération Césarienne n'est plus de saison, quand la tête est une fois entrée dans le petit bassin ; sa grosseur qui n'a plus de proportion, avec la petitesse de l'espace qu'il s'agit de franchir, l'oblige de s'y arrêter ; ce qui doit faire craindre la rupture de la matrice ; car dans ce cas, il n'y a

que le *forceps* qui puiſſe prévenir ce malheur. M. *Levret*, dans une obſervation qu'il m'a envoyé de Paris, fournit, à ce que j'avance, une preuve ſans réplique. Il fut appellé pour accoucher Madame *** qui, dans toutes ſes couches précédentes, avoit eu un travail très-rude, à cauſe d'un vice de conformation qu'elle avoit dans le baſſin. Les eaux s'étoient écoulées depuis quelques heures, & les douleurs avoient fait avancer la tête de l'enfant dans le détroit, au point qu'on la ſentoit ſenſiblement. Il y avoit donc lieu d'attendre la ſortie de l'enfant des efforts ſeuls de la nature. Mais la Mere s'étant écriée qu'elle venoit de ſentir un coup ſubit & violent de l'enfant, M. *Levret* conçut le danger qu'elle couroit; ainſi ſans attendre davavantage, il ſaiſit avec le *forceps* la tête de l'enfant, & le tira tout entier: cette belle manœuvre ſauva la vie à la Mere.

§. XXV.

La troiſiéme cauſe de la rupture de matrice eſt la mauvaiſe conformation de ce Viſcere. *Einſeman* a recueilli un grand nombre d'exemples de matrices mal conformées. Nous avons ouvert, M. *Levret* & moi, une femme morte au terme de ſept mois, d'une maladie étrangere à la groſſeſſe: nons lui trouvâmes la matrice cartilagineuſe en pluſieurs endroits; les trompes tournées en eſpéces de vis, étoient pareillement cartilagineuſes. Si donc la matrice eſt menacée de ſe crever dans le travail, à cauſe de ſa mauvaiſe conformation, on prévient ce malheur en pratiquant l'Opération Céſarienne, quand on n'apperçoit aucune diſpoſition à l'accouchement; mais quand l'orifice de la matrice eſt ouvert, & que les eaux ſont formées, on tourne l'enfant pour l'amener par les pieds. La même pratique doit être obſervée toutes les fois que la matrice déplacée forme une eſpèce de hernie.

§. XXVI.

Nous avons compté au nombre des cauſes de la rupture de matrice, ſon aminciſſement & ſon expanſion inégale cauſée par l'attache du *Placenta* à un de ſes côtés. On s'eſt

efforcé de répandre des doutes ſur la poſſibilité de la premiere cauſe. *Deventer* & ſes Commentateurs l'ont nié formellement, & les vives diſputes qu'ils ont ſoutenues ſur ce point, ne ſont point encore oubliées. Cependant les Obſervateurs qui ont ſaiſi le tems favorable pour s'aſſurer de ce fait en conſultant la nature, ſont parfaitement convaincus de l'aminciſſement de la matrice. Ce qui ſe paſſe dans l'accouchement naturel peut ſuffire pour le démontrer, au moins par analogie. On ſçait que l'orifice de la matrice qui étoit aſſez épais avant le travail, s'amincit au point de n'avoir pas plus d'épaiſſeur qu'une feuille de papier, lorſque les eaux & la tête de l'enfant, formant un corps ſphérique, ſe ſont engagés dans cet orifice : on ſçait également qu'il reprend bien-tôt ſa premiere épaiſſeur lorſque l'accouhement eſt terminé. Or il eſt évident que la même choſe peut arriver pendant la groſſeſſe, par rapport à tout le corps de la matrice, puiſque les cauſes qui étendent & aminciſſent l'orifice de la matrice dans le tems de l'accouchement, exiſtent également pendant tout le tems de la groſſeſſe; ſçavoir les eaux de l'enfant, & l'enfant lui-même dont la groſſeur va toujours en augmentant. Mais ſi je conſidére l'épaiſſeur de l'orifice de la matrice après l'accouchement, je ne puis inférer de-là qu'il étoit tel dans le tems de la groſſeſſe & de l'accouchement; étant bien certain au contraire qu'il étoit bien plus mince pendant ces deux derniers tems : de même je ne puis raiſonnablement prouver l'épaiſſeur de la matrice pendant la groſſeſſe, par l'épaiſſeur qu'elle a dans le tems qui ſuit immédiatement l'accouhement. Un argument auſſi foible que celui que je réfute, eſt cependant le plus fort qu'employe *Deventer* pour prouver que la matrice s'étend dans la groſſeſſe, ſans rien perdre de ſon épaiſſeur.

Quant à l'attache du *Placenta* dans une des parties latérales de la matrice, *Stuart & Boehemerus* l'ont très-bien obſervé; & M. *Levret* a prouvé la même choſe, contre l'opinion de *Deventer*, qui ſoutient encore que le *Placenta* eſt conſtamment attaché au fond de la matrice. Ce que dit M. *Levret* eſt ſi évident, qu'il n'y a perſonne aujourd'hui qui puiſſe douter de l'extenſion inégale de la matrice, par l'attache du *Placenta* à un de ſes côtés. Toutes les fois donc que

l'aminciſſement trop grand de la matrice, ou ſon expanſion inégale, donne lieu de craindre la rupture de matrice, il faut ouvrir les membranes, retourner l'enfant & accoucher la femme, ou ſi les eaux ſont déja écoulées, ne pas perdre un inſtant pour faire la même opération.

§. XXVII.

La petiteſſe de l'orifice de la matrice, ſa dilatation trop difficile & inſuffiſante, ſon occluſion produite par une excroiſſance charnue, par un ulcere ou un ſchirre, ſont encore des cauſes de la rupture de matrice. Des moyens plus ſimples ſuffiſent pour triompher de quelques-unes de ces cauſes, & d'un petit nombre de celles que nous avons rapportées auparavant, ſur-tout quand on connoît bien la nature de l'obſtacle qu'il faut vaincre. Ainſi, quand la trop grande rigidité des fibres de l'orifice & du col de la matrice s'oppoſe à une dilatation ſuffiſante, on employe avec ſuccès la ſaignée, & le bain des vapeurs qui s'élevent d'une décoction de feuilles émollientes. La petiteſſe du paſſage, vient-elle de l'union contre nature des fibres de l'orifice & du col de la matrice, produite par des déchiremens ſurvenus dans une couche précédente, ou encore de la calloſité de ces mêmes parties, laquelle a pour cauſe un ulcere invétéré, ou un ſchirre, l'inciſion alors devient un moyen ſuffiſant pour détruire ces obſtacles. Enfin ſi le paſſage eſt étranglé par quelque excroiſſance charnue, on vient aiſément à bout de l'élargir, en emportant cette excroiſſance. Quant aux autres cauſes de la rupture de matrice, telles que les convulſions de l'enfant, ou ſa mauvaiſe ſituation, on trouvera dans les paragraphes XXIV, XXV, & XXVI, les ſecours qu'il convient d'employer pour combattre ces cauſes, & ils fourniront une cure prophylactique, auſſi ſûre qu'infaillible pour tous ces cas.

§. XXVIII.

C'eſt ici le lieu de parler d'un cas unique dans les faſtes de la Médecine. Il s'agit d'une rupture de matrice ſuivie d'une

parfaite guériſon. *Heiſter* * dit que l'obſervation d'un fait auſſi ſingulier lui a été communiquée par *Rungius*. Il s'eſt élevé quelque doute contre la vérité de cette obſervation. Mais quand elle ſeroit vraie, un fait unique dans notre Art ne peut ſervir de regle ; il n'eſt donc pas capable de diminuer la bonté des moyens que je propoſe pour prévenir une rupture de matrice, quand on en eſt menacé, ou pour détourner les ſuites funeſtes de cet accident, quand il eſt arrivé. Mais, dira-t-on, la mort ſuit de ſi près la rupture de matrice, qu'elle arrive avant les ſecours de l'Art. A cela, je réponds deux choſes : 1°. que quand le moment fatal eſt arrivé, il n'y a pas de reméde qui puiſſe empêcher la mort : notre Art, tout puiſſant qu'il eſt, n'employe que des moyens humains, & ne peut promettre l'immortalité. 2°. On voit, dans d'autres obſervations, qui nous ont été tranſmiſes ſur la rupture de matrice, que les femmes ont ſurvécu aſſez longtems à cet accident, pour donner lieu à l'Art de déployer toutes ſes reſſources. *La Motte*, rapporte qu'une femme vécut plus de trois jours après cet accident, & une autre femme quatre jours entiers. *Hildan*, dit d'une Dame de *Berne*, dont le travail, qui dura onze jours, ſe termina par une rupture de matrice, qu'elle vécut encore quatre jours après. Les Obſervateurs font mention de pluſieurs cas ſemblables, où les femmes ſurvécurent plus ou moins longtems à la rupture de matrice. D'où il eſt aiſé de conclure, que, dans bien des cas, on a le tems de recourir aux moyens que fournit la Chirurgie contre cet accident.

* Inſtit. Chirurg. p. 728.

§. XXIX.

Ce qu'il convient de faire, dans la rupture de matrice.

Ces moyens ſont différents ſelon le tems auquel on eſt appellé, & ſelon le dégré du mal plus ou moins fort. Ainſi dès que les ſignes antécédents, concomitants, & ſubſéquents ne permettent pas de douter de la rupture de matrice, on examine ſi l'enfant eſt tombé entiérement dans la capacité de *l'abdomen*, ou s'il eſt encore renfermé dans la matrice, en tout, ou en partie : car on a vû, dans le cas de rupture, l'enfant conſerver la ſituation qu'il a dans les Accouchemens naturels ; quelque fois on l'a vû avoir quitté

tout-à-fait une mauvaiſe poſture, dans laquelle il étoit auparavant, ou au moins l'avoir un peu changé. Quelque fois il s'eſt trouvé tout entier dans la capacité du ventre, & d'autres fois une partie de ſon corps étoit encore dans la matrice. La connoiſſance de ces cas divers ne peut être indifferente : puiſque dans quelqu'uns de ces cas, le traitement eſt beaucoup plus facile. D'ailleurs, en connoiſſant l'eſpéce particuliére, dont il s'agit, on ſent mieux le dégré de célérité que l'on doit mettre dans l'application des remédes, & de quelle importance il eſt de ne pas laiſſer perdre toutes les forces à la Malade.

§. XXX.

On reconnoit que l'enfant eſt tombé dans la capacité de l'*abdomen*, ſi la partie de l'enfant qui ſe préſentoit à l'orifice de la matrice, ne ſe fait plus ſentir au toucher, 1°. Si l'orifice de la matrice s'eſt un peu reſſeré, comme on l'obſerve le plus ſouvent, après l'Accouchement : d'ailleurs on voit ſortir le ſang de la matrice tout pur, ou en caillots.

§. XXXI.

Il y a auſſi des ſignes pour reconnoître, ſi, après la rupture de matrice, la plus grande partie de l'enfant, eſt reſtée dans la matrice, ou ſeulement quelqu'une de ſes parties. On reconnoit qu'il y eſt contenu dans ſa plus grande partie, 1°. quand la ſituation qu'il avoit avant la rupture n'a preſque point changé, ſoit que cette ſituation fût naturelle ou contre-nature. 2°. Quand on ſent encore à l'orifice de la matrice, la partie de l'enfant qui ſe préſentoit auparavant ; enſorte que ce n'eſt que par conjecture que l'on peut déterminer ce qu'il y a de paſſé dans la cavité de l'*abdomen*, à moins qu'on ne cherche à s'en aſſurer en portant la main dans la matrice. On reconnoit qu'il n'y a qu'une très-petite partie de l'enfant qui reſte dans la matrice, quand la tête, le bras, la main, ou toute autre partie de l'enfant qui ſe préſentoit, s'eſt retirée, & ſi l'on a les ſignes dont nous avons parlé au paragraphe XXX.

§. XXXII.

Il faut remarquer qu'il eſt rare qu'un enfant paſſe tout entier dans la cavité de l'*abdomen* quand ſa ſituation dans la matrice étoit contre-nature : cela arrive plus fréquemment lors que l'enfant étoit dans une ſituation naturelle. Il faut encore remarquer que ce n'eſt pas toujours le corps de la matrice qui ſe creve : quelquefois la rupture arrive dans l'orifice, & elle fournit également une voye à l'enfant par laquelle il ſe précipite dans la cavité de l'*abdomen*. Les ſignes qui annoncent cette eſpéce de rupture ne ſont pas équivoques, car il coule du ſang continuellement par le vagin, le cordon ombilical, & même le placenta tombent, & on ſent avec les doigts les inteſtins.

§. XXXIII.

Mais quelque ſoit la ſituation de l'enfant dans la matrice ; & dans quelque endroit que ſe faſſe la rupture, ſi l'Accoucheur n'a tout obſervé lui-même, il a bien de la peine à obtenir des lumiéres ſûres dans le cas dont il s'agit. Une Sage-femme n'a pas aſſez de connoiſſances pour ſaiſir les ſignes qui ſe préſentent : ſi on l'interroge, ou elle répond au hazard, ou ſouvent la crainte qu'elle a d'être trouvée en faute dans une affaire où elle n'entend rien, lui fait prendre le parti de mentir. L'Accoucheur ne peut donc preſque compter ſur ſon rapport. D'un autre côté, il arrive quelque fois, que ni la Malade, ni les perſonnes qui ſont auprès d'elle, ne veulent point conſentir à l'examen que veut faire l'Accoucheur : & ſi on y conſent, il n'oſe l'entreprendre, à cauſe de l'état fâcheux dans lequel il trouve la femme. Il peut arriver auſſi que la Malade, enfoncée dans ſon lit, n'eſt pas dans une ſituation commode, pour cet examen : veut-on eſſayer de la mieux ſituer, on l'expoſe à tomber dans une ſyncope, ou dans des convulſions mortelles ; ainſi l'Accoucheur parvient très-difficilement à porter ſes doigts à l'orifice de la matrice : & faute d'examen ſuffiſant, il ne ſçait à quoi s'en tenir.

§. XXXIV.

Cependant quel que ſoit, dans tous les cas, la difficulté de l'examen, l'Accoucheur doit s'appliquer uniquement à reconnoître, par les ſignes dont nous venons de faire mention, ſi l'enfant eſt tombé tout entier dans la cavité de l'*abdomen*, ou ſi la plus grande partie eſt encore enfermée dans la matrice, & quelle partie, quelle eſt la ſituation de l'enfant dans la matrice, dans quel endroit la matrice s'eſt crevée, & quelle a pû en être la cauſe. Sans toutes ces connoiſſances, on ne peut agir prudemment : cependant, le défaut d'un examen parfait, n'exclut pas abſolument tous les ſecours de l'Art. On doit donc tenir pour conſtant que l'Opération Céſarienne eſt l'unique reméde, toutes les fois que l'enfant eſt tombé tout entier dans la cavité de l'*abdomen*, & toutes les fois que les pieds étant encore dans la matrice, la tête ſeule a paſſé dans l'*abdomen* par l'ouverture qui s'eſt faite dans le corps, ou dans le col de la matrice. Mais ſi l'enfant eſt mal ſitué dans la matrice, ſi on s'apperçoit qu'il fait ſeulement effort avec les pieds pour percer la matrice, on vient ſouvent à bout d'accoucher la femme en retournant l'enfant, ou en le tirant avec le *Forceps*. Il ne faut pas conclure de-là qu'on doive recourir à l'Opération Céſarienne toutes les fois qu'il y a rupture de matrice, ni qu'il ſuffiſe de retourner l'enfant toutes les fois qu'il reſte dans la matrice une partie du fœtus, comme l'a penſé M. *Simon*, & avant lui pluſieurs Auteurs qui ont écrit ſur cette matiére, & que M. *Simon* a ſuivi trop ſervilement : mais ce ſont les cauſes & les circonſtances qui doivent déterminer le choix des moyens qu'on employe.

§. XXXV.

Les ſecours de l'Art ne ſe bornent pas là ; & la femme n'eſt pas à l'abri de tout danger, quand on a retiré l'enfant : elle demande d'autres ſoins, ſi l'on veut aſſurer ſa vie & lui rendre la ſanté. Juſqu'à préſent, je n'ai propoſé que les moyens de retirer l'inſtrument qui a fait une ouverture à la matrice,

c'eſt-à-dire le fœtus, ou de la matrice même, ou de l'endroit du ventre dans lequel il s'eſt précipité, en faiſant une outure au ventre, comme dans l'Opération Céſarienne, ou bien en tirant l'enfant par la voie ordinaire, ſoit après l'avoir tourné, ſoit en employant le *Forceps*. Mais je n'ai point encore eſſayé le traitement d'une playe de cette nature, dans une partie remplie de nerfs & de vaiſſeaux ſanguins, & où il ſe trouve une contuſion. Ce point de Chirurgie, qui eſt le but principal de ma Diſſertation, n'a jamais été traité, comme l'exigeoit ſon importance.

§. XXXVI.

Quand il s'eſt fait une rupture de matrice, & que l'on conçoit qu'il faut varier les ſecours ſelon que l'enfant eſt encore dans la matrice, ou qu'il en eſt ſorti, ou même ſelon la cauſe qui a produit la rupture, il faut employer bien des précautions pour tirer l'enfant. Pour rendre plus clair ce que je vais dire, j'expoſerai d'abord ce qu'il convient de faire, quand il faut ouvrir le ventre, & enſuite le traitement que l'on doit employer quand, ſans faire de nouvelle ouverture, il eſt queſtion de tirer l'enfant par les voyes naturelles.

§. XXXVII.

Lors qu'on eſt obligé de faire une inciſion au ventre, il faut prendre garde de bleſſer les inteſtins, la matrice & le fœtus qui peuvent ſe préſenter à l'inſtrument après l'ouverture du ventre. Alors, ſi l'enfant ſe trouve dans la cavité de l'*abdomen*, il faut l'en tirer ſur le champ. Mais s'il eſt arrêté dans l'ouverture faite à la matrice, il ne faut pas employer la violence pour le tirer; parce qu'on augmenteroit le déchirement, ou au moins la contuſion de cette partie; ainſi après avoir dilaté la playe, dans l'endroit ſurtout, où l'on remarque une échymoſe plus conſidérable, on, fait l'extraction de l'enfant. Cette opération exige encore quelques précautions. En dilatant la playe, on doit éviter avec ſoin les ligamens ronds: ſi on les coupoit, non-ſeulement il arriveroit une hémorrhagie conſidérable cauſée par l'ouverture des gros vaiſ-

ſeaux ſanguins dont ils ſont tiſſus, mais la Matrice n'étant plus ſoutenue par ces ligamens, tomberoit au fond du baſſin : & de ces deux accidens, il en naîtroit d'autres qui auroient des ſuites funeſtes pour la Malade. On ne doit pas éviter, avec moins de ſoin, de faire l'inciſion dans le fonds de la matrice, où les vaiſſeaux ſont extrêmement dilatés : par la même raiſon il faut prendre garde de piquer le placenta : le danger eſt égal ſi on bleſſe la veſſie ſituée à la partie antérieure de la matrice, ſi on bleſſe le *rectum* placé dans ſa partie poſtérieure, ou enfin les inteſtins qui ſont plus expoſés à être atteints par l'inſtrument, & de pluſieurs côtés, après la contraction de la matrice, ſi le Chirurgien ne conduit pas le ſcalpel avec beaucoup de circonſpection.

§. XXXVIII.

Soit que le fœtus ſe ſoit précipité dans le ventre, ou qu'il ſoit encore dans la matrice, comme il s'eſt fait un épanchement de ſang, ou d'autre humeur, dans la cavité du ventre, il faut éviter avec ſoin de l'y laiſſer ſéjourner : on ſe ſert donc pour tirer les liqueurs épanchées d'une éponge trempée dans quelque décoction vulnéraire, ou dans du vin rouge que l'on a fait tiédir. Il n'y a ſur ce point aucune diſpute parmi les Auteurs : mais ils ſont partagés ſur le traitement qu'exige la playe, avant la Gaſtroraphie. Voici en quoi conſiſte la pratique des Chirurgiens François dans l'Opération Céſarienne, proprement dite. Après avoir tiré le fœtus & épuiſé les humeurs qui ont pû s'épancher dans la cavité du ventre, ils abandonnent la playe aux ſoins de la Nature, & font la Gaſtroraphie ſur le champ. Cette pratique paroît étonnante à M. *Heiſter*. Pour lui, il veut, toutes les fois que le ſang s'échappe en trop grande aobndance, que l'on applique ſur la playe de la charpie trempée dans l'eſprit de vin très-rectifié ; & afin de procurer la cicatrice de la playe, il ſe ſert de Baume de Copahu, ou de quelqu'autre ſemblable. *Rouſſet* lavoit la playe avec une décoction des plantes vulnéraires. *Ruleau* après avoir lavé la playe avec la même décoction, appliquoit deſſus un Baume chaud, fait avec parties égales de Baume d'*Arcæus* &

d'huile d'*Hypericum*. Voilà les diverſes méthodes que l'on ſuit dans les playes ſimples de la matrice : mais on ne trouve rien dans les Auteurs ſur le traitement qui convient aux playes compliquées.

§. XXXIX.

Quand il y a contuſion avec échymoſe, comme cela arrive toujours dans la rupture de matrice, il faut employer un traitement bien différent : il doit même varier encore ſelon la grandeur de la contuſion, ſelon le tems qui s'eſt écoulé depuis la rupture, & ſelon les ſymptômes qui ſurviennent. Car ſi on fait l'ouverture du ventre, auſſi-tôt après la rupture de la matrice, & que la contuſion ſoit récente, c'eſt-à-dire que le ſang échymoſé ne ſoit point encore caillé, on peut ſe flatter d'obtenir la réſolution. Ainſi, pour la provoquer, on étuve l'endroit contus avec une diſſolution de ſel ammoniac, ou de ſel marin, dans de l'eau tiéde, à laquelle on ajoute un peu d'eſprit de vin ; dans ce cas, le ſcalpel eſt inutile : comme il n'eſt pas plus néceſſaire d'avoir recours aux adſtringents, pour arrêter l'hémorrhagie. Au contraire, ſi la playe eſt déja ancienne, ſi le ſang échymoſé eſt déja caillé, on ne peut éviter de faire une inciſion, afin d'emporter le ſang. Cette inciſion cependant ne doit pas ſe faire ſans précautions : car comme il arrive aſſez ſouvent que l'endroit contus a perdu tout ſentiment, on pourroit faire une inciſion trop profonde, qui, de l'aveu des meilleurs Praticiens, deviendroit mortelle : on ne la fait donc que ſuperficielle, & ſeulement pour procurer une iſſue au ſang. On lave enſuite la playe avec l'eſprit de ſuccin, mêlé d'huile de thérebentine, ou de quelqu'autre drogue active & pénétrante, propre à redonner de l'action aux vaiſſeaux contus.

§. XL.

Si la gangréne s'eſt emparée de la playe, ce qui arrive aiſément quand il y a une violente contuſion, il ne faut point ménager les inciſions à la matrice : car perſonne n'ignore que quelque néceſſaire que ſoit à la vie une partie quelconque, elle n'y contribue plus, elle en attaque même les principes, dès qu'elle eſt tombée en pourriture. Il faut donc ici emporter ce

qui eſt pourri. On doit cependant prendre garde de ne pas couper juſqu'au vif, crainte qu'en ouvrant un vaiſſeau qui auroit conſervé ſon action, il ne ſurvienne une hémorrhagie mortelle. Après avoir emporté une partie de ce qui eſt gangréné, on cauteriſe le reſte avec quelque eſprit acide minéral tout pur, ou dulcifié par l'eſprit de vin ; & on applique deſſus un digeſtif. Au reſte en lavant la playe avec des eſprits ſi actifs, il ne faut pas oublier que la playe eſt pénétrante dans la cavité de la matrice, & que cette liqueur ſi active, ſi elle y tomboit, ne manqueroit pas d'y cauſer beaucoup de déſordre.

§. XLI.

Quand il ne paroît point néceſſaire de faire l'ouverture du ventre, parce qu'il eſt poſſible de tirer le fœtus en le tournant, ou par le moyen des inſtrumens, on ne peut ſçavoir alors que par conjecture l'état de la playe, & le dégré de contuſion. Il eſt donc plus difficile d'y remédier : auſſi eſt-ce pour cette raiſon que l'Opération Céſarienne eſt préférable à l'extraction naturelle. Quand on prend ce dernier parti, il faut bien prendre garde d'augmenter le déchirement & la contuſion de la matrice. Après avoir tiré le fœtus & le placenta, on travaille à procurer la ſortie du ſang qui a pû s'épancher ſoit dans la matrice, ſoit dans le ventre; on le tire aiſément de la matrice avec la main. Mais quand il eſt épanché dans le ventre, cette Opération ſouffre plus de difficulté : on peut d'abord eſſayer d'en procurer la ſortie, en faiſant coucher la femme ſur le côté oppoſé à l'ouverture faite à la matrice. S'il arrive que les inteſtins & l'épiploon ſoient tombés par l'ouverture de la matrice, il faut les réduire & ne point retirer la main de la matrice, qu'on ne les ſente plus ſortir : la matrice placée dans une autre ſituation, ou bien la contraction ſpontanée de ce viſcère ne contribue pas peu à empêcher l'iſſue nouvelle de ces parties. On applique enſuite ſur l'*abdomen* des fomentations pénétrantes & réſolutives.

§. XLII.

Dans le cas d'épanchement de ſang dans le ventre, ſoit

que le ſang n'ait pû, malgré la ſituation de la Mere, rencontrer l'ouverture faite à la matrice, ſoit que les lèvres de la playe, s'étant déja rapprochées, par la contraction de la matrice, le ſang ne trouve plus d'iſſue pour ſortir, on doit ſçavoir que l'on ne peut laiſſer, ſans danger, le ſang ainſi épanché dans le ventre. Dans le premier cas on peut eſſayer de faire une injection dans la matrice, qui de là paſſe dans le ventre, afin que le ſang délayé par la matiére de l'injection, puiſſe être pompé plus facilement par les vaiſſeaux abſorbans. Dans le ſecond cas, on ne peut ſe diſpenſer de faire une ouverture au ventre pour en tirer le ſang : la même opération peut ſe faire également pour le premier cas : c'eſt le parti le plus ſage, ſi l'on veut aſſurer davantage la vie de la Mere ; l'autre parti d'ailleurs peut être ſujet à de trop grandes difficultés. Mais dans quelle partie du ventre faut-il faire l'inciſion ? quels ſont les ſignes qui font connoître qu'il y a un épanchement de ſang ? On trouvera une réponſe ſolide à ces deux queſtions dans la lecture de deux Mémoires, ſur les épanchemens, & qui ſont inſerés dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie *.

* Tom. I. pag. 237. & Tom. 2. pag. 92, & pag. 215.

§. XLIII.

Une derniere remarque à laquelle je ne dois pas manquer de rendre attentif : c'eſt que les playes de la matrice dont le volume eſt ſi fort augmenté par la groſſeſſe, ſont preſque toujours accompagnées d'hémorrhagies & d'inflammations. Le premier accident eſt aiſément ſuivi de la diminution des forces, de ſyncopes, de ſueurs froides, & de la mort. A l'égard de l'inflammation, elle dégénere ſouvent en une mauvaiſe ſuppuration, d'où naît un ulcére, qui donne à ſon tour naiſſance à une fiſtule, ou ce qui eſt plus ordinaire, dans une playe de matrice échymoſée & contuſe, à la gangréne, ou au ſchirre, ou même au cancer. Comme ces accidens ont été traités à fonds par un grand nombre de Médecins & de Chirurgiens, je n'ajouterai rien à ce qu'ils en ont dit.**

Fin de la Diſſertation.

** M. *Crantz*, dans sa Dissertation, s'est proposé trois objets, 1°. de faire connoître les signes, qui donnent lieu de craindre la rupture de la Matrice; 2°. d'indiquer le moyen de prévenir ce terrible accident; 3°. enfin de guérir la playe compliquée de la Matrice, produite par son déchirement. Les deux premiers articles ont été traités supérieurement: & M. *Crantz* mérite assurément des éloges, pour avoir augmenté nos connoissances sur ces deux points importans de la Chirurgie. Il exciteroit encore davantage notre reconnoissance & nos éloges, s'il eût remplit également le troisiéme objet. Mais la pratique qu'il propose sur ce point, au moins telle qu'elle est présentée, paroît souffrir de grandes difficultés. Quand j'eus fait lire la Dissertation de M. *Crantz*, à M. *Morand*, il ne fut point satisfait à cet égard: & il condamna la pratique de notre Auteur, qui prétend traiter une playe compliquée de la Matrice, comme une playe de même nature, qui placée à l'extérieur du corps, seroit a portée de la vûe & des mains du Chirurgien. Car la Matrice venant à se contracter, après la sortie du fœtus, elle diminue bientôt de volume; & rentrée dans le petit bassin, elle ne répond plus à l'ouverture faite au ventre, pour en tirer le fœtus. D'ailleurs quelque étendue que soit l'incision du ventre, elle ne laisse pas au Chirurgien assez de tems pour agir sur la Matrice; puisqu'après l'extraction du fœtus, on est obligé de faire sur le champ à cette playe quelques points de suture.

M. *Crantz* ne pourroit-il pas répondre que le resserrement de la Matrice, après la sortie de l'enfant ne se fait que très-lentement? Elle est ordinairement sept ou huit jours, & même quelquefois douze & quinze à reprendre son volume ordinaire (*a*). On lit dans un Mémoire de M. *Simon*, (*b*) que *quelques jours après* l'Opération Césarienne pratiquée à Paris, en 1740, par M. *Soumain*, sur la nommée *Desmoulins*, la suppuration s'établit, le pus devint louable, & les vuidanges sortirent par la playe. La Matrice répond donc assez de tems à l'ouverrure du ventre, pour être susceptible de quelque pansement. M. *Crantz* ne peut-il pas encore autoriser sa pratique, par ce que rapporte *Rousset* de quatre Ulcéres considérables, à la face externe de la Matrice, qui pénétroient dans sa cavité, & qui furent traités avec le plus grand succès, après une ouverture faite au ventre, avec le cautere actuel? Le traitement d'un de ces Ulcéres dura six mois, & le cautere avoit été appliqué sur le fonds de la Matrice même, laquelle, comme on le juge bien, étoit toute entiere, dans le petit bassin (*c*).

(*a*) *Voyez* Mém. de l'Académie des Sciences, an. 1702. pag. 283.

(*b*) *Voy.* Mém. de l'Académ. de Chirur. Tom. I. pag. 648.

(*c*) *Voy.* Franciſci *Rousset* de partu Cæsareo Tractatus. Sec. 4. Cap. III. 1a, 2a, 3a, 4a, Histor. & ibid. C. IV. Hist. 2a & 6a.

Voyez aussi *Schenkii.* Observ. Medic. Lib. 4. de fœtibus in utero putrefactis. p. 571 Plusieurs des Histoires rapportées par *Rousset*, se trouvent dans *Schenkius*, avec plus de détails.

Un Traducteur donne à ſon Auteur une marque d'eſtime en le traduiſant : j'ajoûte que celui-ci doit être plus flatté de cette eſtime, ſi ſon Traducteur a le courage de le critiquer, quand il mérite de l'être. M. *Crantz* dit (§ 35.) que le traitement de la playe compliquée de la Matrice eſt l'objet principal de ſa Diſſertation. Cependant des quarante-trois paragraphes qu'elle contient, trente huit ſont conſacrés aux deux premiers objets énoncés ci-deſſus : il a même ajoûté à chaque paragraphe, des notes très-ſavantes, qui répandent beaucoup de lumiére ſur le texte : tandis qu'il n'a employé que cinq paragraphes pour la partie de ſa Diſſertation, ſans contre-dit la plus difficile : point de notes qui éclairciſſent le Texte important du XXXIXe & XL paragraphes : nulle mention du traitement qu'exige la ſuppuration, qui doit ſurvenir dans une playe avec déchirement conſidérable. Les accidens que l'Auteur ſe propoſe de combattre, telles que les contuſions, les échymoſes & la gangréne doivent avoir leur ſiége principal, dans la cavité de la Matrice ; puiſque c'eſt contre cette ſurface qu'ont porté les coups de l'enfant. M. *Crantz* cependant ne propoſe point de peſſaires, ni d'injections pouſſées dans la Matrice, dont *Rouſſet* vouloit même que l'on fît uſage, dans la playe ſimple de ce viſcére, lors de l'Opération Céſarienne. Enfin l'Auteur ſemble ſuppoſer que la crévaſſe de Matrice répond toujours à l'inciſion faite au ventre. Mais ne peut-elle pas ſe rencontrer du côté oppoſé ? Ne l'a-t-on pas obſervée dans le col de la Matrice, & ne l'a-t-on pas vû s'étendre juſqu'à deux travers de doigt au-deſſous de l'orifice, & dans le vagin même ? On ne trouve rien ici qui ſatisfaſſe à des cas ſi différents, rapportés par notre Auteur. Au reſte, malgré les défauts que je reprends, & quelques autres, je n'ai pas cru, en préſentant cette Diſſertation dans notre langue, deshonorer M. *Crantz*, ni ſon Traducteur. Il ſuffira de dire pour mettre notre gloire commune à couvert, que l'illuſtre *Vanſwiéten* a préſidé à cette Théſe, & qu'elle lui eſt dédiée. Deux motifs m'ont déterminé à la traduire & à la joindre au Traité des Accouchemens dont je ſuis Editeur. M. *Puzos* ne fait aucune mention de la rupture de Matrice ; & on ne trouve guéres là-deſſus, que des obſervations, dans les Auteurs : la Diſſertation de M. *Crantz* offre un petit Traité ſur cette matiére, lequel nous manquoit abſolument. D'ailleurs, en général, c'eſt un ouvrage bien fait, très-méthodique, écrit avec élegance, & plein de recherches. On invite cependant l'Auteur à donner une nouvelle édition de ſa Diſſertation, où l'on trouve plus ſolidement & plus clairement établie la poſſibilité de la cure des playes compliquées de la Matrice : il eſt permis de l'attendre de ſes grands talens, de ſes vaſtes connoiſſances, & de ſon zéle pour l'avancement de l'Art.

TABLE

TABLE
DES MATIERES.

PRÉFACE. page j
DISSERTATION, *Dans laquelle on prouve que le vrai Médecin ſçait la Chirurgie, quoiqu'il ne la pratique pas, & que ſans être Accoucheur, il eſt inſtruit de tout ce qui concerne les Accouchemens.* xvij
ELOGE de M. PUZOS. liij

TRAITÉ DES ACCOUCHEMENS.
CHAPITRE PREMIER.
De quelques parties de la Femme rélatives à l'Accouchement.

ARTICLE I. *Des Os du Baſſin* 1
ART. II. *Des Parties naturelles & externes de la Femme.* 12
CHAP. II. *De la Matrice.*
ART. I. *Deſcription anatomique de la Matrice.* 17
ART. II. *Des mouvemens de la Matrice.* 26
§ I. *Comment la Matrice ſe dilate ſenſiblement.* ibid.
§ II. *Dans quelles occaſions on connoît la force de la Matrice.* 30
§ III. *De la contraction de la Matrice, ou de la cauſe qui détermine l'enfant à venir au bout de neuf mois de groſſeſſe.* 32
CHAP. III. *Des Regles.* 37
CHAP. IV. *Des ſignes de groſſeſſe.* 52
CHAP. V. *Du Toucher.*
ART. I. *Moyen de connoître avec une eſpéce de certitude la groſſeſſe, lorſque les ſignes en ſont équivoques, & que l'Enfant ne remue pas encore.* 55

ART. II. *Dans quel cas il faut avoir recours au Toucher pour connoître une groſſeſſe.* page 59
ART. III. *De quelques autres uſages du Toucher.* 61
CHAP VI. *De la bonne groſſeſſe.* 67
CHAP. VII. *Des indiſpoſitions auxquelles ſont ſujettes les Femmes, pendant la groſſeſſe, & des moyens de les diminuer, ou de les guérir.*
ART. I. *Du Vomiſſement.* 73
ART. II. *Des aigreurs & des crachotemens.* 77
ART. III. *De maux de tête violents.* 78
ART. IV. *Des Coliques & de la Conſtipation.* 79
ART. V. *De la Demangeoiſon inſuportable.* 82
ART. VI. *De l'Enflure & de l'Hydropiſie.* 84
CHAP. VIII. *De l'uſage des Lavemens, des Saignées & des Potions purgatives.* 92
CHAP. IX. *Des Parties qui ſont jointes au Fœtus.*
ART. I. *Du Placenta.* 97
ART. II. *Du Cordon ombilical.* 100
ART. III. *Des Membranes & des eaux de l'Enfant.* 102
CHAP. X. *De l'Accouchement naturel. De la maniere dont l'Accoucheur doit ſe conduire dans les Accouchemens naturels.* 106
CHAP. II. *Des obſtacles qui retardent l'Accouchement naturel.*
ART. I. *Des douleurs trop foibles.* 117
ART. II. *De l'Enfant arrêté trop long-tems au paſſage.* 120
ART. III. *De la réſiſtance qu'oppoſent les Parties extérieures à la ſortie de l'Enfant. De l'écoulement prématuré des eaux. De la dureté des Membranes. Des tours du Cordon autour du col de l'Enfant.* 122
CHAP. XII. *De quelques accidents qui peuvent ſurvenir dans l'Accouchement naturel.*
ART. I. *Du déchirement de la peau.* 125
ART. II. *De l'Enfant qui préſente la tête, ayant le viſage en deſſus.* 127
ART. III. *Du déchirement total de l'eſpace qui ſépare la vulve de l'anus.* 128
ART. IV. *De la perforation de la Veſſie, ſuivie d'incontinence d'urines.* 135

CHAP. XIII. *Des moyens d'extraire naturellement le Placenta, ou de délivrer la Femme.* page 141
CHAP. XIV. *Des évacuations, qui doivent néceſſairement ſuivre l'Accouchement & des tranchées qui les accompagnent.* 159
CHAP. XV. *Des mouvemens de la Matrice, dans un état contre-nature.* 164
CHAP. XVI. *De l'Accouchement contre-nature en général. Des Accouchemens naturels devenus contre-nature par accident.*
ART. I. *De l'Accouchement avec perte de ſang immoderée.* 167
ART. II. *De l'Accouchement avec de violentes convulſions.* 172
ART. III. *De l'Accouchement avec la ſortie du cordon devant la tête.* 174
CHAP. XVII. *De l'Accouchement contre-nature proprement dit.* 177
CHAP. XVIII. *Des Accouchemens prématurés, & de l'avortement.* 190
CHAP. XIX. *Des mauvaiſes groſſeſſes.*
ART. I. *Des faux germes.* 196
ART. II. *De la Mole.* 210
CHAP. XX. *De la façon d'emmailloter les Enfans.* 213
CHAP. XXI. *De l'origine, de la nature & des différentes qualités du lait & du choix qu'on en doit faire.* 218
CHAP. XXII. *Du choix des Nourrices.* 225
CHAP. XXIII. *Des avantages que procure à une Mere le ſoin qu'elle prend d'allaiter ſes Enfans, & des dangers auxquels elle s'expoſe en ne les allaitant pas.* 229

DES MALADIES DE LA MATRICE.

CHAPITRE I.

Du relachement & de la deſcente de Matrice. 243
CHAP. II. *De la perverſion & du renverſement de Matrice.* 249
CHAP. III. *Du ſchirre de la Matrice.*

CHAP. IV. *De l'ulcére de la Matrice.*
ART. I. *De l'ulcére ſimple.* page 258
ART. II. *De l'ulcére fongeux.* 262
ART. III. *De l'ulcére vérolique.* 272
ART. IV. *De l'ulcére carcinomateux.* 274

MALADIES DES ENFANS,

Depuis la naiſſance juſqu'à la ſortie des vingt premieres Dents.

CHAPITRE I.

Des Tranchées 281
CHAP. II. *De la Colique.* 288
CHAP. III. *Du Dévoiement.* 291
CHAP. IV. *Des Convulſions cauſées par la formation ou par la ſortie des dents.* 295
CHAP. V. *De la Cocluche.* 297
CHAP. VI. *Du Scorbut.* 299
CHAP. VII. *Du Nouage* 304
CHAP. VIII. *De la Chartre.* 309
CHAP. IX. *De la Gale.* 312
CHAP. X. *Des Deſcentes. De l'enflure des Bourſes, ſans deſcente.* 316

MÉMOIRE

Sur les pertes de ſang, qui ſurviennent aux Femmes groſſes, ſur les moyens de les arrêter ſans en venir à l'Accouchement, & ſur la méthode de procéder à l'Accouchement dans les cas de néceſſité, par une voye plus ſûre & plus douce que celle que l'on a coutume d'employer. 323

MÉMOIRE

MEMOIRE

Sur les Dépots laiteux, appellés communément lait répandu.

Des maladies chroniques causées par les dépots laiteux. 341

II MÉMOIRE

Sur les Dépots laiteux.

Des maladies aigues produites par les dépots laiteux. 367

III MÉMOIRE

Sur les Dépots laiteux. 387

DISSERTATION

Sur la rupture de Matrice par le Fœtus, dans les douleurs de l'enfantement, traduite du latin de M. Crantz, Docteur en Médecine, & membre de l'Académie impériale. 395

Fin de la Table.

Fautes à corriger, dans le Traité des Accouchemens, & dans les matiéres qui ſont à la ſuite.

PAge 3. *ligne* 17. conforme, *liſez* conformé.
Page 6. *l.* 12. après plus ou moins, *mettez* une virgule.
Page 13 *l.* 26. *ôtez* car.
Page 20. *l.* 12. groſſeſſe, *liſ.* groſſeur. *l* 37. groſſeur, *liſ.* groſſeſſe.
Page 23. *l.* 18. mécanique, *liſ.* méchanique.
Page 27. *l.* 31. tout, *liſ.* tous.
Page 38. *l* 22. après plus ou moins, *ajoutez* abondant.
Page 46. *l.* 25. ne ſe tiennent ſoudées, *liſ.* ne ſe tiennent point ſoudées, & *effacez* que.
Page 57. *l.* 18. après le mot pomade, *ajoutez* le doigt ou. *La même addition doit ſe faire à trois endroits de la même page, & au commencement de la page ſuivante.*
Page 79. *l.* 22 ſe paſſe à, *liſ.* ſe paſſe chez.
Page 83. *l.* 27. douges, *liſ.* douches.
Page 84. *l.* 22 le lit ne porte *liſ.* le lit n'apporte. *lig.* 27. devoit, *liſ.* devroit
Page 86. *l.* 20. parnois, *liſ.* parois.
Page 91. *l* 17. ouverte d'un écu, *liſ.* de la largeur d'un écu.
Page 94 *l.* 4. par chaque mois, *liſ.* chaque mois.
Page 103. *l.* 6. a de petits germes, *liſ.* dans de petits germes.
Page 120. dans de certaines circonſtances, *retranchez* de. *lig.* 36 de mettre, *liſ.* à mettre.
Page 165. *l.* 24. leurs iſſues formées, *liſ.* fermées.
Page 174. *l.* 15. cours eſpace, *liſ.* court eſpace.
Page 193. *l.* 35. tourmentées des fiévres, *liſ.* de fiévres.
Page 215. *l.* 26. plus foible, *liſ.* plus facile.
Page 227 *l.* 21. s'ennoue, *liſ.* s'engoue.
Page 231. *l.* 18. Poele, *liſ* Poil.
Page 264. *l.* 21. *Obſervez ſur ces mots*, il n'y auroit aucun inconvenient d'y porter un cauſtique : *d'habiles Praticiens condamnent avec raiſon l'application du cauſtique. lig.* 27. diaphorétic, *liſ.* diaphorétique.
Page 358. *l.* 37. il trouva, *retranchez* il.
Page 361. *l.* 6. ſel des duobus, *liſ.* de duobus.
Page 386. *l.* 3. les femmes qui ſe diſpenſent de nourrir, *liſ.* les femmes, qui nouriſſent.

APPROBATION du Cenſeur Royal.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé : *Traité des Accouchemens par feu M. Puzos, de l'Académie Royale de Chirurgie, &c.* Cet Ouvrage, auquel l'Auteur n'a pas eu le tems de mettre la derniere main, avoit beſoin de l'ordre dans lequel l'Editeur le préſente, & je le crois très-digne de l'impreſſion. Je n'ai point été chargé de porter mon jugement ſur les morceaux qu'on y a joint. A Paris ce 24 Décembre 1759.

MORAND, *Cenſeur Royal.*

RAPPORT de Meſſieurs les Docteurs-Régents de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, commis par ladite Faculté pour l'examen d'un Livre intitulé : Traité des Accouchemens par feu M. Puzos, &c.

DAns le jugement du Livre que la Faculté nous a chargés d'examiner, nous devons diſtinguer ce qui appartient à *M. Puzos*, de ce qui eſt l'ouvrage de l'Editeur, *M. Moriſot Deſlandes*, notre Confrere. *Le Traité des Accouchemens par M. Puzos* eſt rempli d'obſervations & de vues, qui annoncent un Praticien conſommé : & nous avons vû avec plaiſir la ſolidité des principes, qui le dirigeoient dans ſa pratique, juſtifier la grande réputation dont il a joui. Nous ſouhaiterions pouvoir donner les mêmes éloges à ce qu'il a écrit ſur les maladies de Matrice & ſur les maladies des Enfans : mais ſouvent la définition que l'Auteur donne de ces maladies ne préſente point à l'eſprit une idée nette, l'énumération des cauſes & ſurtout des ſignes des maladies eſt imparfaite, & la plûpart des méthodes curatives ſont trop vagues, & par cela ſeul inſuffiſantes. Ces défauts ſont cependant moins ſenſibles dans les Mémoires ſur les dépôts laiteux. L'examen que nous avons fait du manuſcrit nous a convaincu du beſoin qu'il avoit d'être rédigé par une main habile. On ſentira, en liſant l'ouvrage imprimé, que pluſieurs traits d'une Théorie lumineuſe jettés de côté & d'autre ne ſont pas de la main qui a donné tel qu'il eſt le Chapitre des Régles & même les deux précédents.

Le ſçavant Editeur a pouſſé ſon travail plus loin : il a mis à la tête de l'ouvrage une Préface utile, & qu'on lit avec plaiſir. Elle eſt ſuivie d'une Diſſertation très-intéreſſante, où l'on trouve un tableau fidéle & impartial du vrai Médecin & du vrai Chirurgien. L'Auteur, notre Confrere, en expoſant les connoiſſances & les talents qu'exigent ces deux Profeſſions, pour être exercées avec ſuccès, fait ſentir en mê-

me-tems leur étendue & leurs bornes reſpectives. Dans tout ce qu'il dit, on voit régner un eſprit d'équité & une juſteſſe de raiſonnement qui font mieux ſon éloge que tout ce que nous pourrions dire. Les vûes qu'il préſente ſur les maladies des Femmes groſſes & des Femmes en couche, font déſirer qu'il continue ſes Obſervations & ſes recherches ſur cette matiére.

Enfin l'Editeur a donné la traduction d'une Diſſertation de M. *Crantz*, Médecin Allemand, ſur la *rupture de Matrice*. Ce morceau pourroit être regardé comme un Traité complet ſur ce point de Chirurgie, ſi le traitement propoſé pour les playes de Matrice avec déchirement, répondoit au reſte de la Diſſertation. Un objet auſſi important mériteroit bien d'être plus approfondi.

Nous avons donc jugée très-utile l'impreſſion du Livre confié à notre examen. En foi de quoi nous avons ſigné.

BERNARD, *ancien Profeſſeur de Chirurgie en langue latine & Profeſſeur de Pharmacie.*

BERTRAND, *ancien Profeſſeur du Cours, & Profeſſeur déſigné de Chirurgie en langue latine.*

LORRY, *ancien Profeſſeur de Chirurgie en langue françoiſe.*

APPROBATION de la Faculté de Médecine de Paris.

OUI le rapport de Meſſieurs *Bernard*, *Bertrand* & *Lorry*, commis par la Faculté à l'examen d'un Livre intitulé : *Traité des Accouchemens*, *par feu M. Puzos*, revû, corrigé & augmenté par *M. Moriſot Deſlandes*, notre Confrere, &c.

Je ſouſſigné, Doyen de ladite Faculté, déclare qu'elle conſent, avec plaiſir, à l'impreſſion de l'Ouvrage. A Paris ce 26 Janvier 1760.

BOYER, *Chevalier de l'Ordre du Roi, Doyen de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris.*

APPROBATION du Cenſeur Royal.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, 1°. la Préface qui eſt à la tête du *Traité des Accouchemens* de *M. Puzos*, 2°. une Diſſertation ſur un point intéreſſant & relatif aux Accouchemens, 3°. la traduction d'une autre Diſſertation ſur la rupture de la Matrice, par *M. Moriſot Deſlandes*, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, je n'y ai rien trouvé que d'utile & d'intéreſſant pour le Public, & qui ne ſoit très-digne de l'impreſſion. A Paris ce 20 Février 1760.

VANDERMONDE.